

Louis Landré

Ancien élève de l'École Normale Supérieure
Agréé de l'Université

LEIGH HUNT

(1784-1859)

Contribution à l'histoire du Romantisme anglais

I

L'AUTEUR

(d'après des documents nouveaux)

*Thèse secondaire présentée à la Faculté des lettres de Paris
en vue de l'obtention du titre de Docteur ès lettres*

*Thèse Paris
1935'1.*

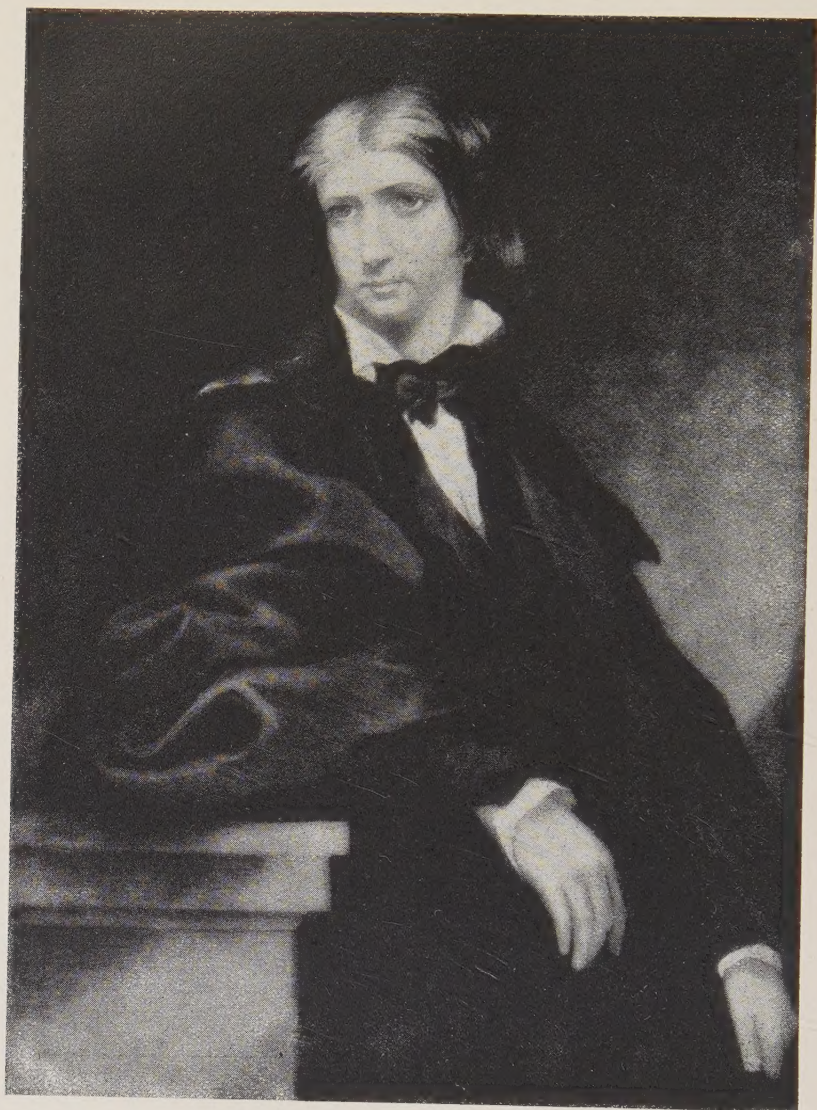


Digitized by the Internet Archive
in 2026

LEIGH HUNT

(1784-1859)

L'AUTEUR



LEIGH HUNT
vers 1846
par Margaret GILLIES
(*National Portrait Gallery*)

Louis Landré

Ancien élève de l'École Normale Supérieure
Agrégé de l'Université

LEIGH HUNT

(1784-1859)

Contribution à l'histoire du Romantisme anglais

I

L'AUTEUR

(d'après des documents nouveaux)

*Thèse secondaire présentée à la Faculté des lettres de Paris
en vue de l'obtention du titre de Docteur ès lettres*

SOCIÉTÉ D'ÉDITION « LES BELLES-LETTRES »

95, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

1935

*

38554.



INTRODUCTION

Leigh Hunt est une de ces figures un peu indistinctes de l'histoire littéraire, sur qui rejaillit une partie de l'éclat des grands génies avec lesquels elles se trouvent en contact, mais qui du même coup souffrent des comparaisons auxquelles elles sont exposées.

Il mérite pourtant qu'on l'étudie pour lui-même. Un écrivain n'est pas insignifiant quand le gouvernement de son pays s'efforce de le faire taire au moyen de poursuites judiciaires répétées et d'un emprisonnement, quand, pendant plus de dix ans, deux des plus importantes revues britanniques, flanquées d'un groupe de publications moins illustres, lancent contre lui assaut sur assaut, quand il passe pour être le chef d'un soi-disant groupement littéraire qui compte parmi ses membres Shelley, Keats, Lamb et Hazlitt.

Ce n'est pas un auteur de premier plan. Il occupe pourtant une place importante dans la littérature anglaise du *xix^e* siècle. Ses œuvres sont multiples et diverses ; elles ont été rééditées de son vivant ; peu d'auteurs ont été davantage « pillés » par les éditeurs américains. Depuis 1801, il est discuté par une foule de critiques ; ses œuvres n'ont pas laissé époque indifférente, notre bibliographie en apportera de nouvelles preuves. Et que l'on considère les éditions, extraits, critiques de son œuvre qui ont paru depuis 1920, on constatera que l'ancien « Roi des *Cockneys* » est loin d'être oublié.

Singulier personnage que ce littérateur londonien de souche américaine, dont la carrière littéraire s'étend depuis le moment où commence le siècle jusqu'à 1859, de l'époque de Pitt et de Wordsworth à celle de Gladstone et de Matthew Arnold, tour à tour lauréat de concours littéraires pour enfants, critique dramatique volontiers impertinent, polémiste en renom frappant et recevant des coups, poète dans un siècle de poètes, critique littéraire aux intuitions surprenantes, essayiste et non des moindres, directeur malheureux d'une série de revues, voire à ses heures dramaturge et romancier, auteur aussi d'un recueil de méditations religieuses, bohème, novateur (on a dit parfois révolutionnaire), et au fond de lui-même assez conservateur, prodige et ennemi des prodiges, d'une nature qui semble indolente et capable de produire un nombre considérable d'ouvrages et d'articles, trop considérable sans doute, puisque leur masse même a fait reculer les chercheurs.

Notre intention première, — intention qui nous avait été suggérée par notre maître, M. Cazamian, de la Sorbonne, — était d'essayer de pénétrer davantage dans ce fourré. Il ne s'agissait pas de « découvrir » ni de réhabiliter Leigh Hunt. Nous voulions essayer d'examiner d'assez près son œuvre. Une étude des conditions générales dans lesquelles elle

avait été produite, puis de ses caractères essentiels devait nous permettre d'en apprécier la valeur. Il n'est peut-être pas inutile d'aider ainsi critiques et lecteurs à séparer le bon grain de l'ivraie dans une œuvre touffue. De l'étude de certaines productions se dégagent quelques traits caractéristiques d'une époque ; or nous croyons qu'il y a beaucoup à apprendre sur l'histoire littéraire de la première moitié du XIX^e siècle ; à ce titre, notre travail pouvait rendre des services.

Mais l'analyse d'une œuvre suppose l'examen préalable d'une vie. Et cette vérité s'applique particulièrement aux auteurs qui parlent sans cesse d'eux-mêmes, comme c'est le cas de Leigh Hunt. Au moment où nous avons commencé ces recherches, en 1923, il n'existait sur lui aucune biographie approfondie. Nous avons donc été amené à nous pencher sur son Autobiographie, à relire le recueil de sa correspondance édité par son fils, et même à dépouiller les documents inédits se rapportant à lui, qui pouvaient nous être révélés ; le plaisir qu'il y a à s'avancer en terrain peu connu, parfois totalement inconnu, l'abondance des papiers divers que nous avons ainsi trouvés au *British Museum*, à la collection Forster dans le *Victoria and Albert Museum*, dans la collection Ireland à la Bibliothèque Publique de Manchester nous ont incité à poursuivre cette recherche, bien que nous eussions appris que d'autres, en Angleterre et aux Etats-Unis, se livraient à un travail du même ordre. Les circonstances depuis nous ont permis d'étudier de près les pièces multiples qui ont été réunies par un des admirateurs fervents de Hunt, Mr. Luther A. Brewer, à Cedar Rapids, dans l'Iowa, aux Etats-Unis. Il nous a été possible de suivre presque pas à pas l'existence, souvent misérable, de notre auteur.

Mr. Edmund Blunden, le délicat poète anglais, a publié récemment une biographie fort évocatrice de Leigh Hunt ; nous avons lu avec intérêt les communications de Mr. George D. Stout, et nous avons eu entre les mains à l'Université de Harvard sa thèse dactylographiée sur certains aspects de l'existence de Hunt. Sur plus d'un point, ces travaux sont venus confirmer les résultats de nos propres investigations ; sur d'autres, — on en trouvera l'indication dans nos notes —, ils nous ont fourni des précisions utiles. Mais, en toute sincérité, nous ne saurions être accusé de plagiat dans ces recherches poursuivies parallèlement aux leurs. Nous croyons pouvoir ajouter à ce que ces auteurs ont apporté sur l'existence de Leigh Hunt. Il y a du reste plusieurs façons d'aborder et de traiter un même sujet ; notre préoccupation, en faisant mieux connaître Hunt l'homme, a été de préparer l'étude de Hunt l'écrivain. Nous avons été poussé à poursuivre notre tâche non seulement par nos maîtres et nos amis, mais encore par Mr. Brewer et, tout récemment, par Mr. Blunden lui-même. C'est dans ces conditions que nous présentons ici une nouvelle biographie de Leigh Hunt.

Une question à ce point s'impose : n'aurait-il pas été possible, suivant l'exemple de certains travaux français notamment, de mêler plus intimement l'étude de la vie et celle de l'œuvre, de suivre par exemple la carrière de l'écrivain et de faire l'examen des œuvres essentielles au fur et à mesure qu'elles se présentent ? Une telle méthode permet de suivre la vie dans ce qu'elle a de plus souple ; elle nous aurait évité, reconnaissons-le, certaines redites auxquelles nous n'échap-

pons pas. Nous en avons longuement pesé les avantages. Si nous l'avons écartée, c'est qu'elle nous a semblé inapplicable dans le cas de Leigh Hunt ; car son œuvre est faite en grande partie d'articles de tous genres, écrits au jour le jour, et s'enchevêtre d'une façon par trop complexe. Du reste sa vie, même si l'on ne se préoccupe pas d'en écrire le récit « romancé », constitue un si beau roman vécu que nous ne regrettons pas trop de l'isoler pour la raconter de nouveau.

Nous nous sommes proposé trois buts principaux dans la biographie qui constitue la première partie de notre travail :

D'abord, retracer l'évolution psychologique de Hunt, en indiquant rapidement son hérédité, en insistant sur sa formation, en le suivant dans les différentes phases de son existence ;

Ensuite, le replacer dans son milieu et dans son époque ; nous avons été ainsi amené à nous pencher sur les conditions matérielles dans lesquelles il a vécu, ce qui nous a permis de voir quelle ressemblance il y avait entre Hunt et le « Skimpole » de Dickens ; nous avons relevé aussi dès cette première partie les encouragements et surtout les critiques qu'il a reçus, car ces réactions, souvent violentes, expliquent en partie les déboires de sa carrière littéraire ;

Enfin, indiquer la genèse de ses œuvres principales, ce qui nous prépare directement à la seconde partie de notre étude.

Ceci fait, nous pouvions nous pencher sur une œuvre abondante, nous efforcer d'en classer les différentes parties, en analyser les caractères essentiels, définir l'apport d'un auteur qui joua un rôle important à son époque et aboutir au terme de notre étude à un jugement d'ensemble s'appuyant sur une analyse aussi serrée que possible. Au cours de cette étude, il nous a semblé reconnaître dans l'œuvre de Leigh Hunt un certain nombre de pensées directrices qui le guident. Faire de lui un penseur au sens profond du mot serait sans doute une singulière exagération ; nous ne trouvons nulle part chez lui de système, de doctrine définie. Mais il eut des opinions arrêtées ; ses aspirations réformatrices ne se modifient pas, même s'il s'adoucit et cesse d'être combattif sur ses vieux jours. Nous avons cru utile de définir d'abord ses tendances libérales dans les domaines de la religion et de la politique, puis les habitudes d'esprit qu'il révèle dans ses œuvres de critique, tant dramatique que purement littéraire. Ayant ainsi marqué les fondements mêmes de son œuvre, il nous était plus facile d'étudier ceux de ses écrits où s'exprime le mieux son tempérament d'artiste : en premier lieu ses poésies, car c'est là d'abord qu'il s'efforce d'appliquer ses principes littéraires, puis des ouvrages divers, un roman, plusieurs pièces de théâtre, où il montre surtout les limites de son génie, enfin ses essais où se concentre peut-être ce qu'il y a de plus original et de plus riche en lui. Nous espérons que ce plan nous permet de jeter une lumière plus vive sur l'œuvre de notre auteur : il en suit presque les développements dans l'ordre chronologique, il s'adapte au caractère même de cette œuvre, il nous mène du simple au composé, il nous conduit à terminer notre étude par l'examen des essais, qui se lisent toujours avec intérêt. Notre conclusion, synthèse de notre effort, s'inscrit naturellement après cette étude ordonnée des genres divers auxquels s'est exercé Leigh Hunt.

La bibliographie comporte trois parties :

1° Les œuvres de l'auteur (avec, dans la mesure où nous avons pu les retrouver, les rééditions, les articles qu'il a publiés dans diverses revues, et l'indication des revues dont il a été le rédacteur en chef);

2° Les critiques ;

3° Les livres et articles divers se rapportant à notre auteur.

Pour les deux premières parties, nous avons établi un classement année par année. C'est, à notre avis, l'ordre le plus simple et le plus clair. Diverses dispositions, dont certaines d'ordre typographique, doivent permettre de reconnaître rapidement le genre d'écrit auquel on a affaire. Nous apportons les exceptions suivantes à l'ordre purement chronologique : dans la première partie, nous groupons à la date des premières éditions les éditions ultérieures publiées en Angleterre, aux Etats-Unis et dans d'autres pays ; dans la seconde, nous ne séparons pas les critiques d'une même œuvre, quand bien même ces critiques s'étendent sur plusieurs années.

La troisième partie de la bibliographie se subdivise en : 1° ouvrages et articles d'un intérêt général pour notre étude (dans l'ordre alphabétique des noms d'auteurs pour les livres, dans l'ordre chronologique pour les articles); 2° ouvrages et articles se rapportant uniquement à des chapitres spéciaux. Là encore une exception : tous les ouvrages permettant de mieux comprendre les relations entre Hunt et les grands auteurs de son temps se trouvent groupés sous le nom de l'auteur en question.

Nous apportons une masse de documents souvent nouveaux ; puissions-nous être suffisamment exact et complet, puissions-nous être assez clair !

Nous limitons les appendices au minimum. Nous comptons donner un index alphabétique de nos deux volumes .

Quelques mots ici de la forme même sous laquelle se présente cette étude. Si l'on en considère les deux parties, elle est assez volumineuse, nous le reconnaissons et nous nous en excusons. Cela s'explique par la longueur de la vie de Leigh Hunt et par la quantité considérable de ses écrits. Nous avons fait dans notre documentation un tri sévère ; à contre-cœur souvent nous avons éliminé l'anecdote qui aurait pu égayer le récit. Souhaitons que la lecture de nos ouvrages ne soit pas trop aride.

Nos bas de pages se chargent, hélas ! de notes parfois abondantes. Qu'on nous le pardonne. Notre sujet est en grande partie nouveau. Il fallait bien donner les références de ce que nous avançons : là encore nous avons évité toute surcharge. Du reste ces notes, les lecteurs pressés peuvent n'en tenir aucun compte : les chercheurs nous sauront peut-être gré de les avoir mises là où elles sont.

Nos citations sont assez nombreuses : ayant trouvé beaucoup d'inédit, nous cherchons à en faire profiter ceux qui voudront bien nous lire : un grand nombre de nos références sont assez peu accessibles, (nous ne le savons que trop) ; et puis quelques lignes de citations valent souvent mieux qu'un long commentaire. Pour les mêmes raisons, nous donnons nos citations dans la langue où elles ont été écrites, c'est-à-dire la plupart du temps en anglais ; nous y avons été encouragé par certains

commentaires de revues anglaises au sujet de thèses françaises. Dans le cas de presque toutes nos citations anglaises, nous fournissons en notes une traduction française, pensant à ceux de nos lecteurs qui pourraient n'avoir qu'une connaissance imparfaite de l'anglais ; ce sont là, dans une certaine mesure, des innovations ; nous espérons qu'elles ne seront point trop mal reçues.

Nous voudrions, pour terminer, remercier tous ceux qui nous ont aidé dans cette tâche, longue et parfois délicate.

Nos premières investigations ont été faites au *British Museum* à Londres ; nous y avons passé un nombre respectable de semaines dans la *Main Reading Room*, dans la *North Library*, dans la salle des manuscrits, dans la salle des journaux, plus récemment encore à Hendon. Nous ne vanterons pas les commodités de cette illustre institution. Qu'on nous permette d'exprimer notre gratitude à son personnel qui nous a toujours assisté avec une obligeance et même une amabilité que rien ne semblait décourager ; nous devons une mention spéciale à Mr. Ellis, le guide érudit des lecteurs égarés. Nous avons également reçu un accueil empressé au *Victoria and Albert Museum* et à la Bibliothèque Publique de Manchester, où se trouvent les collections de deux amis de Hunt, Forster et Ireland. Nos recherches en Angleterre ont été facilitées par l'hospitalité qui nous a été accordée à plusieurs reprises par la Maison de l'Institut de France à Londres, fondation du Baron Edmond de Rothschild.

Une grande partie de nos recherches ont été faites en Amérique dans diverses Universités où nous avons professé (Syracuse, Northwestern près de Chicago, et Chicago même, Wisconsin, et surtout Brown, à Providence, non loin de Boston). Nous y avons trouvé de nombreux livres qui nous ont servi ; nous avons mis à profit le système des échanges entre bibliothèques d'Universités, ce qui nous a permis de consulter à notre table des ouvrages envoyés parfois d'une longue distance. Au hasard de nos déplacements, nous avons été vérifier divers points importants à Harvard, Wesleyan (à Middletown, Conn.), Yale, à la célèbre bibliothèque publique de la ville de New-York, à Columbia. Quand nous ne pouvions point nous déplacer, nous écrivions, et les réponses nous arrivaient, rapides, claires, précises : nous avons ainsi communiqué avec la *Huntington Library* en Californie, avec les Universités d'Illinois, du Michigan, l'ancienne *Boston Public Library*, la Société Historique de Pensylvanie et, à Philadelphie également, l'Université de Pensylvanie. On ne connaît pas assez en France cette admirable organisation des bibliothèques américaines ; qu'il nous soit permis de rendre un cordial hommage à tous ceux qui, directement ou indirectement, nous ont aidé à en profiter. Nous avons passé plus de dix semaines en tout dans la Bibliothèque du Congrès à Washington dont les heures d'ouverture, de 9 heures du matin à 10 heures du soir, sont bien commodes pour le chercheur pressé ; il y a quelques années, cette grande organisation a consenti à nous envoyer, par l'intermédiaire de notre Université, toute la série des *Examiners*, seize gros volumes environ, volume par volume ; plus récemment elle mettait à notre disposition une petite salle de travail et nous permettait d'aller consulter sur place les séries de revues que nous avions déjà commencé à dépouil-

ler à Londres (avec l'aide de M^{me} Landré-Augier) et dans les caves de l'Université de Chicago. De pareilles complaisances nous ont vivement touché.

Diverses bibliothèques privées se sont ouvertes à nous. En premier lieu, citons celle de Mr. Brewer, collectionneur enthousiaste de tout ce qui se rapporte à Hunt. Que d'heures intéressantes nous avons passées dans la petite salle de Cedar Rapids, entouré de brouillons de notre auteur, de monceaux de lettres (à cette époque encore non ordonnées), d'éditions annotées ou corrigées de sa main. Hôte discret, Mr. Brewer nous laissait faire, intervenant seulement pour nous offrir de copier, de faire copier, voire de nous envoyer les documents trop longs pour être examinés en hâte. Et quand nous nous excusions, quand nous demandions des permissions, cette réponse, qu'il nous a maintes fois répétée depuis 1926 : « *You may do with it what you please.* » Sa mort récente interrompt la série des lettres par lesquelles il répondait à nos questions sans nombre ; elle nous a profondément affligé. Que l'on veuille bien considérer nos efforts, parallèles à ceux qu'il poursuivait pour éditer un catalogue de sa collection, comme un hommage à sa générosité et à sa bonté, dignes de Hunt lui-même.

En Amérique encore, nous avons compulsé des comptes de Hunt dans la bibliothèque J. Pierpont Morgan, ornée de tableaux du Titien et du Tintoret. Mr. Owen D. Young nous a envoyé plusieurs télégrammes et a donné des instructions pour nous permettre d'examiner dans son bureau privé à New-York, en son absence, divers documents qu'il venait d'acquérir. A Londres, nous nous sommes adressé, avec quelques scrupules, à Mr. T. J. Wise, le Prince des bibliographes anglais, dont les collections de manuscrits sont inestimables : il nous a invité chez lui à Hampstead, et quand nous nous sommes présenté, les documents que nous voulions voir étaient tout prêts. En 1927, un jeune Américain, associé à Mr. Roger Ingpen pour la vente de manuscrits rares, Mr. Stonehill, nous a montré divers documents qui nous permirent de compléter admirablement un épisode de la vie de Hunt. Nous voudrions renouveler nos remerciements à ces obligeants possesseurs de pièces rares.

Plusieurs personnes se sont intéressées à nos travaux en dehors de celles que nous avons nommées déjà ou que nous citons dans nos notes :

Aux Etats-Unis, Mr. Verner Crane, professeur d'histoire à l'Université du Michigan et son frère Ronald Crane, de l'Université de Chicago, l'un des anglicisants les plus distingués de son pays ; Mr. Horatio Smith, notre « chef de département » de Brown qui a relu diverses parties de notre manuscrit ; Henri Peyre, notre ancien camarade, de Yale ; M. André Morize, de Harvard, et M. Marcel Moraud, du *Rice Institute*, auteur d'une thèse importante sur le Romantisme Français en Angleterre, qui nous ont communiqué d'utiles références ;

En Angleterre, MM. R. L. Cru et Mayoux qui se sont chargés de certaines recherches de détail ; notre ami Walter Sweatman qui à l'occasion va éclaircir pour nous au *British Museum* certains points restés obscurs ; Mr. Roger Ingpen qui en 1902 a réédité avec tant de soin l'Autobiographie de Hunt et qui au début de nos recherches nous a fait profiter de sa connaissance du sujet ; Mr. Frederick Page qui a eu

une très grande part à l'édition des Œuvres Poétiques de Hunt en 1923 et qui nous a donné maintes indications utiles ; en Ecosse, Mr. Alexander Mitchell, auteur d'une bibliographie de Hunt qu'il nous a communiquée en manuscrit avant qu'elle fût éditée ;

En France, en dehors de membres de notre proche famille dont l'assistance à certains moments a été considérable, notre ami René Jasinski, professeur à l'Université de Lille, qui nous a fait profiter de son expérience de chercheur, Marcel Clavel, notre camarade d'Ecole Normale, qui nous a indiqué diverses revues de Hunt dans des périodiques obscurs.

A tous nous exprimons ici notre profonde gratitude.

Ces travaux n'auraient pas été possibles sans la préparation que nous avons reçue de nos maîtres, notamment de ceux qui nous ont initié aux études littéraires et ont contribué à développer en nous un intérêt déjà ancien pour les choses anglaises. Nous ne saurions les nommer tous ici. M. Lanson, notre directeur d'Ecole Normale, a bien voulu s'intéresser à nos recherches. M. Emile Legouis, qui, avec tant d'autorité, a présidé aux études anglaises en France pendant de longues années, a consenti à lire un chapitre de cette étude ; ses encouragements nous ont été des plus précieux. Nous ne saurions mesurer l'aide que nous avons reçue de M. Cazamian au cours de ces dernières années ; malgré les tâches nombreuses qui lui incombent, il a bien voulu suivre les progrès parfois assez lents de ces travaux ; son extrême bienveillance à notre égard nous a touché. Si ces deux volumes ont quelque valeur, ils le doivent en grande partie à l'exemple de ces maîtres illustres. S'ils contiennent trop de fautes, qu'on ne s'en prenne qu'à nous-même.

Paris, mai 1933.

LOUIS LANDRÉ.

P. S. — Le premier de nos deux volumes a été soumis à l'approbation de M. Edouard Guyot, Professeur à la Sorbonne, qui nous a suggéré d'utiles corrections ; nous l'en remercions vivement.

Au cours de la revision de nos épreuves, nous avons reçu l'assistance de plusieurs de nos collègues de *Brown University* à Providence (R. I., Etats-Unis d'Amérique), ainsi que du personnel de la bibliothèque, en particulier celle de Miss Edith R. Blanchard, *reference librarian*. A tous nous exprimons ici notre respectueuse gratitude.

La collection Brewer, fréquemment citée dans cet ouvrage, se trouve maintenant dans la bibliothèque de l'Université d'Iowa.

L. L.

Mai 1935.



LEIGH HUNT
à l'époque de *Juvenilia*
Miniature de R. BOWYER

CHAPITRE PREMIER

LES DÉBUTS (1784-1813)

I. LES ASCENDANTS

Par une destinée curieuse, Leigh Hunt, auquel on a si souvent reproché de n'être jamais sorti de Londres, se rattache directement à une lignée coloniale et américaine.

Ses ancêtres paternels étaient des pasteurs établis aux Antilles anglaises dans la petite île de la Barbade. D'après une tradition familiale, que rapporte l'auteur ¹, ils descendraient de Cavaliers *Tory* qui se seraient exilés pour fuir la tyrannie de Cromwell ; mais il ne présente cette hypothèse que sous toutes réserves. Il indique lui-même une autre théorie selon laquelle sa famille remonterait au Révérend Isaac Hunt, qui quitta Exeter pour la Barbade sous le règne de Jacques I^{er} au début du xvii^e siècle ². Son grand-père paternel, qui portait lui-même le nom d'Isaac Hunt, était vicaire (et non pasteur, comme l'affirme Leigh Hunt) de l'église Saint-Michel, à Bridgetown, capitale de la Barbade. C'était un personnage important : actif, dévoué, d'esprit libéral, il était fort aimé de ses ouailles ³. De son mariage avec Elizabeth Bryan, qui prétendait descendre de rois irlandais et était connue pour son esprit de charité, il eut trois enfants : Isaac Hunt, le père de l'auteur, Ann Courthope, qui ne se maria pas, et Elizabeth, qui, devenue Mrs. Dayrell et transplantée en Angleterre, devait plus tard aider la famille de son frère. Il mourut le 25 décembre 1759 d'une maladie contractée en accompagnant les enterrements pendant une période d'épidémie ; il fut inhumé dans son église, qui est maintenant la cathédrale de Bridgetown ⁴.

¹ *Autobiography*, chap. I, vol. 1, p. 4 (éd. Roger Ingpen, 1903) : nous donnons toutes les indications de pages dans l'Autographie d'après cette édition établie sur l'édition définitive de 1860 et qui est assez facilement accessible.

² Nous n'en avons pas retrouvé de traces. Les Hunt étaient assez nombreux dans l'île de la Barbade : le registre des mariages de la paroisse de Saint-Michel en contient quarante-sept de 1637 à 1750. Le Révérend Edwin Fitzpatrick, pasteur de l'église Saint-Michel a relevé deux Hunt dans une liste de pasteurs émigrés en Amérique entre 1690 et 1811 : le Révérend Bryan Hunt, mort en 1709, et le propre grand-père de Leigh Hunt, Isaac Hunt, mort en 1759 et curate de Saint-Michel. Parmi les extraits de testaments de la paroisse de Saint-Michel, il relève en 1734 (vol. 24) celui de Alexander Le Hunt, *late of the Kingdom of Gt. Britain (now Rector of S. Lucy's Parish, Barbados)*.

³ *Aut.*, chap. I, vol. 1, pp. 6-7.

⁴ Sur lui nous possédons quelques renseignements précis, grâce aux registres de son église, dont le Révérend Fitzpatrick a bien voulu nous copier des extraits. Son testament est enregistré de la façon suivante (vol. 5/132, 1760) : *The will of Isaac Hunt (clerk) Curate of S. Michaels Parish Bridgtown B/dos, (To be buried in s Michael Church in the grave of Mrs. Jane Pigott, by the consent of Mr. John Piggott) To my wife Elizabeth Hunt and to her heirs forever. —*

On trouve chez le père de Leigh Hunt, Isaac Hunt (1742 env.- 19 janvier 1810), plus d'un trait qui annonce le caractère et même la carrière de son fils. Après une enfance passée à la Barbade, il se rend, à la mort de son père, dans les colonies anglaises de l'Amérique du Nord pour compléter ses études. Inscrit le 9 mai 1760 comme étudiant au *College of Philadelphia*, il en obtient le diplôme de *Bachelor of Arts* ¹ en 1763 ; à sa sortie du collège, il en est l'Orateur (*Valedictorian*) et c'est, d'après Leigh Hunt ², en prononçant, selon l'usage, son discours d'apparat qu'il fit la conquête de Mary Shewell, sa future femme ; il reçoit alors le titre de *Tutor*, ce qui semble indiquer qu'on le charge d'un enseignement ou de répétitions, tandis qu'il entreprend des études de droit ; il est autorisé à pratiquer en 1765 ³. Il compose à cette époque plusieurs pamphlets virulents où se révèle son don de satiriste et sa facilité d'écrivain ⁴. Il aurait épousé Mary

To my son Isaac Hunt my Silver Watch and Manuscript Sermons, To my daughter Elizabeth Hunt, my Daughter Ann Courthope Hunt — My wife Elizabeth Huntatrix and Mr. John Curtis attorney at law xtor.

wits Wm Hunt

sd 4 Dec. 1759

Isaac Hunt

Il fut curate in charge de Saint-Michel en 1756 pendant l'absence du pasteur, le Révérend Thomas Barnard.

¹ Les renseignements relatifs à la carrière universitaire d'Isaac Hunt se trouvent dans le *Catalogue of Matriculates of the College of Philadelphia* (1794-1893), que le Secrétaire de l'Université de Pensylvanie (autrefois Collège de Philadelphie), Mr. Edward W. Mumford, a bien voulu consulter pour nous. Comme date de naissance d'Isaac Hunt, et après avoir de notre côté conduit une enquête personnelle, nous adoptons celle que suggère Mr. Frank Monaghan dans le *Dictionary of American Biography*, Scribners, vol. IX, p. 387. La date de 1751, qui est normalement donnée, ferait entrer Isaac Hunt au collège à un âge beaucoup trop tendre et l'en ferait sortir à douze ans, ce qui, selon Mr. Mumford, était quasi impossible. La date de sa mort nous est fournie par Jones, E. Alfred, *American Members of the Inns of Court*, The Saint Catherine Press, 1924, pp. 102-104.

² *Aut.*, chap. I, vol. 1, p. 7.

³ D'après Appleton's *Cyclopaedia of American biography*, ed. by J. G. Wilson and John Fiske, New York, 1887, vol. 3.

⁴ *Numb. I. A looking glass for Presbyterians. Or A brief examination of their loyalty, merit and other qualifications for government. With some animadversions on The Quaker unmask'd. Humbly address'd to the consideration of the loyal freemen of Pennsylvania... Philadelphia: Printed in the year 1764.* (Un exemple se trouve à la bibliothèque publique de New-York.) — *A letter from a gentleman in Transilvania to his friends in America giving some account of the late disturbances that have happen'd in that government, with some remarks upon the political revolutions in the magistracy, and the debates that happened about the change. Humbly inscribed to Counsellor Quondam by his friend Isaac Bickerstaff. New York: Printed in the year 1764.* (Bibl. Publ. de New-York.) — *The Substance of an Exercise, had this morning in Scurrility Hall: Printed in the year 1765* (Bibl. Publ. de New-York.) — *A Humble Attempt at Scurrility: in Imitation of Those Great Masters of the Art, the Rev. Dr. S[mit]h; the Rev. Dr. A[li]so[n], the Rev. Mr. Ew[i]n[g], the Irreverend D. J. D[o]ve, and the heroic J[oh]n D[ickinson], Esq.; Being a Full Answer to the Observations on Mr. H[ughe]s's Advertisement, by Jack Retort, Student in Scurrility. Quinsylvania: Printed 1765.* (Philadelphie ; réponse à une attaque dirigée contre Franklin, d'après P. L. FORD : *Franklin bibliography*, 1889, n° 888 ; *Library of Congress*.) — *A Continuation of the Exercises in Scurrility Hall* (Série de six pamphlets numérotés de II à VII et imprimés par A. Armbruster à Philadelphie en 1765. La Bibl. Publ. de New-York possède la série complète des six pamphlets. La Bibl. du Congrès à Washington ne renferme que les numéros IV et V.) — *No VIII A dialogue, between the giant Polypheme and his son Jack Nothing: on occasion of his Eye being put out by a Stranger: with a dedication to Sir John Brute... Printed at Constantinople in the year 1696* (en réalité Philadelphie : A. Armbruster, 1765. Suite des pamphlets cités précédemment. Bib. Pub. de New-York). L'ouvrage de Charles R. HULDEBURN : *The issues of the Pennsylvania Press 1685-1784*, Philadelphie, 1886, qui, dans son second volume, contient de précieuses indications sur les écrits d'Isaac Hunt, signale en 1765 la publication d'une satire en vers dirigée contre Isaac Hunt dont un exemplaire, imprimé chez Anthony Armbruster à Philadelphie, se trouve à la bibliothèque de la *Historical Society of Pennsylvania: This Poem, Humbly dedicated to Sir Q... C... at his Study over a Pot of Charcole*. Décidément le jeune immigré de la Barbade réussissait à faire parler de lui. C'est vers la même époque qu'il publie *The Medley*, virulente attaque contre David James Dove.

Shewell le 17 juin 1767¹. C'était un homme instruit pour son époque, et il avait de l'ambition, une ambition peut-être exagérée, comme celle dont il fait preuve pour son fils lorsqu'il publie ses poèmes de jeunesse en 1801 : à deux reprises, en 1765 et 1766, Isaac Hunt demande à son collège de lui décerner le diplôme de *Master of Arts* ; on le lui refuse, la seconde fois à cause des attaques auxquelles il s'est livré dans ses pamphlets². Il dut sans doute s'amender, car il finit par recevoir le titre de *Master of Arts* de son collège en 1771, et en 1773, à titre honoraire, de *King's College* à New York, qui est aujourd'hui l'Université Columbia. Il avait alors, comme plus tard son fils, un physique agréable, des manières vives et aimables, une jolie voix qu'il savait moduler avec art.

Hélas ! la situation allait bientôt se brouiller. La Révolution éclate et Isaac Hunt prend le parti des Loyalistes ; en 1775 il se fait le défenseur de la cause anglaise dans un pamphlet politique : *The Political Family : or a Discourse pointing out the reciprocal advantages, which flow from an uninterrupted union between Great Britain and her American Colonies*³. Il soutient ses opinions avec cette chaleur et ce courage que l'on retrouvera chez le rédacteur de l'*Examiner*. Le 19 août 1775, il est pris à partie par les révolutionnaires de Philadelphie pour avoir défendu un colporteur accusé de vendre des marchandises anglaises ; le 6 septembre, on le promène dans les rues sur une charrette pour l'obliger à rétracter⁴. Jeté en prison en 1776, il s'échappe, s'embarque sur un des navires de son beau-père qui fait voile pour la Barbade, et de là se rend à Londres où il s'établit.

Mais dans la métropole cet homme de loi colonial ne pouvait guère songer à poursuivre sa profession. Certains de ses amis, jugeant qu'il avait du talent, le poussèrent vers le théâtre. Revenant à la vocation de son père, il préféra se tourner vers l'Eglise ; le 24 février 1777, il était ordonné par l'Evêque anglican de Londres avec le rang de *Deacon*⁵. Le

¹ D'après RODENBOUGH, Theodore Francis, *Autumn leaves from family trees*, New York, 1896, p. 196 qui contient une abondance de renseignements généalogiques sur la famille Shewell.

Notre collègue Mr. Verner Crane, professeur d'histoire à l'Université du Michigan, a relevé le nom d'Isaac Hunt, lawyer, sur un registre d'impôts de Philadelphie pour l'année 1769 (*Pennsylvania Archives*, XIV, 164, *Property Tax, City of Philadelphia, 1769, Upper Delaware Ward*) juste au-dessus de celui de son beau-père, Stephen Shewell. Ceci pourrait indiquer qu'à cette époque Isaac et Mary Hunt vivaient avec Stephen Shewell, ce qui dans une certaine mesure confirmerait la date du mariage donnée par Rodenbough. Le nom d'Isaac Hunt figure encore, cette fois avec le titre d'*attorney*, sur le registre de 1774. Dans les deux cas, il n'est redevable d'aucun impôt : il ne devait pas posséder de propriété foncière et sa situation générale devait être modeste.

² HILDEBURN C. R. : *op. cit.*, vol. II, p. 38 et *Appleton's Cyclopaedia of American Biography*.

³ *Library of Congress* et Collection Brewer. Les exemplaires que nous avons vus portent l'indication : *number I*, mais il semble que là se soit arrêtée la publication.

⁴ *Extracts from the Diary of Christopher Marshall*, ed. by William Duane, Albany, pp. 38-41 (renseignement communiqué par Mr. Ernest Spofford, bibliothécaire de l'*Historical Society of Pennsylvania*). Cf. également Alexander Gordon, *Memoirs of a Life chiefly passed in Pennsylvania, within the last sixty years...* Harrisburg, 1811, p. 112 selon lequel « Mr. Hunt was a pattern of meekness and humility » et l'*Autobiography of Charles Biddle*, Philadelphie, 1883, p. 73, qui prétend qu'Isaac Hunt ne fut pas mécontent de cet incident, car il devait lui servir de recommandation plus tard à Londres.

⁵ Après de multiples démarches, notre ami Walter Sweatman, de Reigate (Surrey) a réussi à faire ouvrir les registres de la Cathédrale de Saint-Paul à Londres pour obtenir quelques renseignements sur le père de Leigh Hunt ; d'après ces registres, Isaac Hunt, *M. A. of Philadelphia College*, fut admis to the *Holy Order of Deacon* (diacre, ecclésiastique placé au dernier degré des ordres sacrés, par l'évêque de Londres, Richard Terrick, dans la Chapelle Royale du Palais de Saint James le 24 février 1777 ; aucune trace n'a été trouvée de l'ordination d'Isaac Hunt au rang supérieur de *priest*. Selon Leigh Hunt (*Aut.*, chap. I, vol. I, p. 10) son père aurait

premier de ses sermons qui nous reste est daté du 23 avril 1778. Au début, il obtint un grand succès comme prédicateur, grâce à son éloquence facile et chaude : c'était un colonial et un Américain plein de fougue transplanté dans l'atmosphère plus sobre de Londres. Il a laissé un nombre assez imposant de sermons et de dissertations politiques¹ : ses opinions religieuses y sont parfaitement orthodoxes ; selon la tradition protestante il est nourri de la Bible ; à la prédication religieuse, il mêle sans cesse les discussions politiques ; son style élégant et parfois un peu emphatique annonce celui de son fils. Lui aussi s'occupe de problèmes moraux : en 1798 il compose un recueil de pensées et de maximes².

Quand, deux ans après lui, sa femme arriva d'Amérique avec ses quatre fils, il prêchait à *Bentick Chapel, Lisson Grove*, Paddington, dans ce qui était alors la banlieue immédiate de Londres. Peu après, le Duc de Chandos, Maître de la Cavalerie Royale, qui l'avait entendu à l'église de Southgate, le chargea de l'éducation de son neveu, James Henry Leigh. C'est en l'honneur de ce personnage que le cinquième fils d'Isaac, né le 19 octobre 1784 à *Eagle Hall*, Southgate, au nord de Londres, fut baptisé du nom de James Henry Leigh Hunt.

Malgré ses tribulations, peut-être à cause d'elles, la fortune lui souriait de nouveau. Mais il n'était pas homme à en profiter. Dès 1781, il avait encouru la défaveur des milieux officiels, en défendant avec un zèle intempestif un jeune artiste américain, John Trumbull, injustement accusé d'espionnage³. Son zèle s'employait mal à propos : il fit des remarques sur le gouvernement britannique qui lui valurent de perdre son emploi chez le Duc de Chandos. Il semble en outre qu'il n'ait jamais été attaché d'une façon régulière à aucune paroisse. Il allait prêcher d'église en église, selon les circonstances. Son tempérament exubérant ne lui permettait guère de s'adapter au calme des mœurs britanniques. Son succès même et peut-être quelque chose d'un peu théâtral dans son éloquence incommodèrent les autorités ecclésiastiques. Il aimait un peu trop la bonne chère. Ses opinions, d'abord orthodoxes, allèrent en s'altérant ; grand lecteur de la Bible, il aimait

été ordonné par le célèbre évêque Lowth ; or, si l'on en croit les renseignements qui nous viennent de Mr. Charles W. Lee, *registrar* de l'évêché de Londres. Robert Louth (*sic*) ne devint évêque de Londres que le 9 mai 1777 ; par conséquent ce ne serait pas lui qui aurait ordonné Isaac Hunt.

¹ Le *British Museum* contient :

A sermon (on Psalm XI, 2, 6) preached before the laudable Association of Antigallicans... 23rd of April 1778.

Sermons on public occasions, 1781 (contient neuf sermons prononcés entre 1778 et 1781, dont le précédent).

A sermon occasioned by the general distress of the Parish of Mary-le-Bone, on the improvident accommodation of the poor inhabitants for the purpose of public worship, 1781.

Ways and Means to pay taxes and be happy, 1784.

Discourses on Public occasions (nouvelle édition augmentée des *Sermons on Public occasions* de 1781), 1786.

Rights of Englishmen, an antidote to the poison now vending by the transatlantic republican Thomas Paine, secretary for foreign affairs to Congress, during the American War, in reply to his whimsical attacks against the Constitution and government of Great Britain, 1791.

(Une seconde partie de ce volume est annoncée, mais ne se trouve ni au *British Museum*, ni à la *Library of Congress* ; il est probable qu'elle ne parut jamais.)

² *Hylema*, recueil manuscrit conservé dans la collection Ireland à la Bibliothèque Publique de Manchester.

³ *Aut.*, chap. I, vol. 1, pp. 14-16. — John TRUMBULL, *Autobiography, Reminiscences and Letters from 1756 to 1841*, New-York, Londres, New Haven, 1841, pp. 319 et 344.

à discuter de questions religieuses et politiques ; la Révolution Française devait donner une impulsion nouvelle aux doctrines libérales et radicales ; abandonnant le dogme de la Trinité, il fut séduit par les tendances unitariennes qui se répandaient alors ; il passa au rang des Universalistes d'après lesquels Dieu devait sauver tous les hommes, bons et méchants. Pendant toute cette période, il fut en butte aux pires difficultés matérielles : il avait perdu son patrimoine en Amérique, il était des plus imprévoyants. Malgré l'aide de son beau-père ¹, la pension de cent livres que lui fit obtenir le célèbre peintre Benjamin West, son parent par alliance ², et l'assistance de sa sœur, Mrs. Elizabeth Dayrell, qui, elle aussi, était venue s'établir à Londres, il fut souvent dans la misère, il dut sans cesse changer de domicile ; le jeune Leigh Hunt connut les huissiers dès sa plus tendre enfance, il vit son père poursuivi et même arrêté pour dettes, selon la coutume de cette époque.

Isaac Hunt mourut en 1810 et fut inhumé au cimetière de *Bishopsgate Street* à Londres. Il avait mené une existence singulière : après une jeunesse brillante, il avait connu la médiocrité. Ce sera la destinée de son fils, chez qui l'on retrouve tant de traits de son caractère : la précocité, la facilité, la vivacité des manières, le zèle politique, moral et religieux, l'absence totale de sens pratique.

Par sa mère, Leigh Hunt se rattache à une famille de Philadelphie qui était alors un des centres les plus importants de l'Amérique du Nord. Son grand-père maternel, Stephen Shewell, était, d'après un généalogiste américain ³, le fils de Robert Shewell, descendant d'une famille anglaise non-conformiste, qui en 1722 avait quitté le Gloucestershire avec ses deux frères pour chercher fortune à Philadelphie, et d'Elizabeth Barton qui appartenait à une famille de Pensylvanie ; selon Leigh Hunt, la mère de Stephen Shewell était une Quakeresse ⁴, ce qui est très plausible, car les Quakers étaient — et sont encore — fort nombreux dans cette région, où leurs traditions de bonté et de simplicité se sont conservées. Les Shewell étaient des hommes vigoureux, tenaces, honnêtes, simples d'allure ⁵. Stephen Shewell possédait des navires, commandés par ses fils et ses neveux, qui faisaient le commerce de l'Angleterre, de la Hollande et des Indes Orientales. C'était un personnage riche et important ⁶, il connaissait Benjamin Franklin et Thomas

¹ D'après T. F. RODENBOUGH, *op. cit.*, pp. 244-245, note, le beau-père d'Isaac Hunt, Stephen Shewell, prit à sa charge la femme et les enfants d'Isaac pendant un certain temps après sa fuite, fit les frais de leur transport en Angleterre et leur remit £ 500 avant leur embarquement.

² Il avait épousé, le 5 septembre 1765, Elizabeth Shewell, sœur de Stephen Shewell. Il était donc l'oncle de Mrs. Isaac Hunt et le grand-oncle de Leigh Hunt.

³ T. F. RODENBOUGH, *op. cit.*, p. 196. Cet ouvrage donne aussi la généalogie des descendants de Walter et Thomas Shewell, frères de Robert Shewell.

⁴ *Aut.*, chap. I, vol. I, p. 22.

⁵ T. F. RODENBOUGH, *op. cit.*, p. 172, où les Shewell sont décrits de la façon suivante : *Among the men, large and vigorous physique, great tenacity and directness of purpose, unswerving integrity, strong affections and simple tastes, among the women delicate constitutions, amiable manners, generous hands and warm hearts. In religious matters, decidedly non-conformist — Quakers in England, Baptists in America: they have excelled as preachers, magistrates, soldiers, merchants and farmers.*

⁶ D'après le registre d'impôts de la ville de Philadelphie pour l'année 1769 (*Pennsylvania Archives, XIV, 164, Property Tax, City of Philadelphia, 1769, Upper Delaware Ward*), Stephen Shewell, dont le nom figure au-dessous de celui de son gendre, avait quatre serviteurs et devait payer la somme assez considérable de £ 102.17.9. Il est redevable de sommes analogues dans les années qui précèdent et qui suivent 1769.

Paine, dont Leigh Hunt parle à plusieurs reprises dans ses ouvrages. Seulement, quand éclata la Révolution Américaine, il fut secrètement favorable aux Anglais et en souffrit considérablement dans ses biens et dans son commerce. Selon Leigh Hunt, il aurait épousé une Miss Bickley, d'une famille de petite noblesse originaire du Buckinghamshire ; il en eut cinq filles, dont la mère de Leigh Hunt, et deux garçons ¹.

La mère de Leigh Hunt à l'époque de la Révolution Américaine était une personne de haute taille, d'allure distinguée, brune de teint, avec de grands yeux et des cheveux plus noirs que ceux des Anglaises ordinaires : tous ces traits physiques réapparaîtront chez son fils. Les dangers auxquels furent exposés son mari et son père déterminèrent en elle une crise de jaunisse, qui ébranla sa santé et son caractère. A l'époque où son fils peut se souvenir d'elle, ses traits étaient tirés et elle avait un teint olivâtre dont il hérita. Assez réservée et timide par nature, elle trouva cependant la force d'aller rejoindre son mari avec quatre enfants au milieu des dangers de la guerre. Mais par la suite elle resta d'une sensibilité morbide : elle pleurait si elle voyait deux hommes se battre et faisait de longs détours pour éviter de voir les soldats à l'exercice. A Londres, sous un climat nouveau, elle se sentait isolée, si loin de son père et de ses sœurs ². La Révolution Française la troubla profondément. L'influence de ses ascendants l'avait déjà préparée à certaines formes de libéralisme religieux : elle passa à l'Universalisme et à l'Unitarisme. Femme de convictions ardentes, elle adopta ces nouvelles idées avec enthousiasme et les soutint sur un ton péremptoire. Elle se laissa aussi séduire par les doctrines républicaines qui se répandaient alors ; elle n'avait confiance ni dans le roi George III malade, ni dans le Prince de Galles dont la vie débauchée la révoltait ; par contre, elle regardait Napoléon comme une sorte de Messie :

Bonaparte is a wonderful man, the escapes that he has had in Battle, assassinations, etc., etc., etc., prove that for some great purpose God has raised him up ; may he be led to peace, and be the means of harmonising the world and not destroying it ³.

¹ *Aut.*, chap. I, vol. 1, p. 22 ; cf. ROSENBOUGH, *op. cit.*, p. 196 : Stephen was born at Philadelphia, Pa., Jan. 29, 1727. He was educated there and became a successful merchant. He married — 17 — Elizabeth Fordham of — (b. 1731 ; d. Oct. 10, 1794) and died at Phila. Dec. — 1809.

They had :

1. Elizabeth, b. — 1751 ; unmarried ; d. June 7, 1810.

2. Mary, b. — ; m. June 17, 1767, Isaac Hunt of Phila. ; d. —. They had Isaac, John, and James Leigh.

3. Hannah, b. April 7, 1773 ; m. Feb. 2, 1794, Benj. Gibbs ; d. April 3, 1856.

4. Frances, b. — ; m. Joseph Beddome Smith ; d. —. They had a dau. (who m. — By whom had 5 children).

5. Lydia, b. — 1776 ; m. — 1793, John Lorraine (d. 1817), d. Burlington, Iowa, 1865.

6. Stephen, b. — ; unmarried d. at sea.

7. Joseph, b. — ; m. — ; d. at sea.

On remarquera que le nom donné à la grand'mère maternelle de Leigh Hunt est différent de celui qui est donné dans l'Autobiographie et que les renseignements donnés sur la famille d'Isaac Hunt sont manifestement faux ; selon Leigh Hunt, *Aut.*, chap. I, vol. 1, pp. 22-23, l'un seulement de ses oncles, Stephen, disparut en mer, l'autre mourut en Angleterre ; les informations relatives aux cinq sœurs Shewell sont confirmées par ce que nous trouvons dans les papiers de la collection Brewer.

² Cf. une longue lettre Ms de Mrs. Isaac Hunt à son père Stephen Shewell, 18 juin 1799. Coll. Brewer.

³ « Bonaparte est un homme extraordinaire ; la façon dont il s'est tiré sain et sauf des

Au milieu de toutes ses difficultés, elle soutint courageusement son mari ; elle conserva sa dignité de manières, sa générosité, son esprit de charité, sa piété qu'elle chercha à inculquer à ses fils ; nature raffinée, elle encouragea les talents musicaux de Leigh qu'il devait conserver durant toute sa vie. Elle mourut à cinquante-trois ans, après une longue et cruelle maladie ; elle fut inhumée au cimetière de Hampstead le 11 novembre 1805 ¹.

Leigh Hunt lui doit beaucoup : elle lui donna un exemple de résignation en même temps qu'elle lui communiqua son idéalisme ardent. Il l'aima et il l'admira profondément : si dans son Autobiographie, il est obligé de voiler d'euphémismes certains traits du caractère de son père, il parle de sa mère avec une admiration pleine de tendresse ; dans un premier essai autobiographique publié dès 1810, il lui rend un hommage ému :

She was indeed a mother in every exalted sense of the word, in piety, in sound teaching, in patient care, in spotless example ².

II. PREMIÈRES ANNÉES (1784-1791)

Lorsque Leigh Hunt naquit en 1784, il avait déjà quatre frères. Tous se ressentirent des conditions spéciales dans lesquelles vécut la famille après sa transplantation en Angleterre. L'un d'eux, Isaac, devait être poussé par l'esprit d'aventure de ses ancêtres, et quitter le domicile paternel pour aller chercher fortune dans le Nouveau-Monde : le petit Leigh écrit à l'une de ses tantes en 1791 que son aîné n'est pas encore revenu de New-York : il remarque sur un ton sérieux que pierre qui roule n'amasse pas mousse et souhaite que Dieu prenne bon soin de lui et en fasse un homme de bien ³ ; apparemment ses parents abandonnèrent peu à peu l'espoir de le revoir, puisque sa mère ne fait même pas mention de lui dans la longue lettre pleine de renseignements sur ses enfants qu'elle adresse à son père le 18 juin 1799 ⁴ ; c'est seulement en 1804 qu'Isaac Hunt donne signe de vie à ses parents en leur écrivant de Saint John dans l'île de Terre-Neuve et sa mère trahit les craintes qu'elle a pu éprouver pour lui en lui envoyant une lettre affectueuse, pleine d'exhortations morales et religieuses ⁵ ; par la suite, il ne semble pas être resté en relations avec Leigh et l'on perd ses traces. Le second fils, Stephen Shewell Hunt, qui jadis à Philadelphie avait été enlevé par les Indiens et sauvé par son oncle, jouait dans la famille le rôle du

batailles, tentatives d'assassinat, etc., prouve que Dieu l'a élevé pour quelque grand dessein ; puisse-t-il être conduit à faire la paix, et servir à apporter plus d'harmonie dans le monde, au lieu de le détruire. » Lettre Ms non datée de Mrs. Isaac Hunt à sa sœur, Mrs. Frances Smith, de Philadelphie. Coll. Brewer.

¹ Renseignement fourni par le Révérend H. T. Carnegie, d'après les registres de l'église de Hampstead.

² « Elle fut une mère dans tous les sens les plus élevés du mot, par sa piété, par l'enseignement solide qu'elle nous donna, par ses soins patients, par son exemple sans tache. » *Memoir of Mr. James Henry Leigh Hunt written by himself. Monthly Mirror*, avril 1810, N. S. vol. VII, p. 244.

³ Lettre Ms de Leigh Hunt à Miss Lydia Shewell, 20 juillet 1791. Coll. Brewer.

⁴ Lettre Ms de Mrs. Isaac Hunt à Stephen Shewell, 18 juin 1799. Coll. Brewer.

⁵ Lettre Ms de Mrs. Isaac Hunt à Isaac Hunt, *St. John, Newfoundland*, 6 avril 1804. Dans sa lettre à sa sœur, Mrs. Frances Smith, de Philadelphie, qui date apparemment de cette époque, elle mentionne la lettre qu'elle a reçue récemment de son *long-lost Isaac*. Coll. Brewer.

grand frère un peu despotique ; de douze ans plus âgé que Leigh, il aimait à tyranniser et à effrayer les enfants plus jeunes que lui ; Leigh n'aimait guère ses airs supérieurs et le lui faisait sentir. Il entra comme clerc dans une étude d'avoué avec l'intention de devenir homme de loi, mais, si l'on en croit sa mère, en juin 1799 il ne pouvait pas encore pratiquer, faute des quinze livres nécessaires pour acquitter certains droits ; elle ajoutait avec mélancolie qu'il avait eu à se débattre, comme tout le reste de la famille, contre de multiples difficultés. Il finit cependant par se faire recevoir comme *attorney*¹ et par épouser sa riche cousine germaine, Christiana Dayrell, venue avec sa mère de la Barbade à Londres. Robert Hunt était le frère docile qui supportait sans broncher l'arrogance de Stephen Shewell et le bon fils qui assista sa mère au moment de sa mort ; il apprit, peut-être sur les conseils de Benjamin West, le métier de graveur, mais hélas ! les affaires allaient mal à la fin du xviii^e siècle et il gagnait péniblement sa vie ; c'est lui qui devait illustrer les *Classic Tales, serious and lively*, réunis par Leigh Hunt en 1806-1807 et publiés par John Hunt et son ancien patron, Carew Reynell ; il écrivit aussi des critiques d'art pour l'*Examiner*. John Hunt, né en 1775, fut placé en apprentissage chez Carew Reynell, qui était un imprimeur assez célèbre de l'époque. Le pauvre Isaac Hunt ne pouvait pas donner à ses fils aînés une éducation aussi complète que l'avait été la sienne. Leigh, par contre, âgé de sept ans, saluait avec un enthousiasme juvénile les occupations de son frère :

*My Brother John is a typographer, and is to print my sermons which I will send to my Grandmama after I have preached them gilt and lettered if I am not a very Poor Parson*².

John ne devait pas imprimer les sermons de son frère ; il devait publier avec lui l'*Examiner*, qui contient plus d'un article sévère pour certains prédicateurs. Les parents de Leigh avaient perdu deux de leurs enfants en Amérique : leur aîné, Benjamin, baptisé de ce prénom en l'honneur de Franklin, et une fille Eliza. Ils en eurent deux autres en Angleterre : Mary, qui mourut en bas âge, et Leigh. L'auteur de l'Autobiographie évoque avec émotion le souvenir de cette petite fille aux yeux bleus qui fut pendant quelques années son amie d'enfance et pour qui il aimait à chanter³.

On peut imaginer de quels soins fut couvert le dernier enfant d'une telle famille. Il était né à un moment où ses parents avaient pu reprendre espoir, après la crise effroyable qu'ils venaient de traverser ; mais bientôt les difficultés et la misère s'abattaient sur leur foyer. Fils de la gaieté et de la mélancolie, comme il s'est joliment qualifié lui-même⁴, il avait pris à sa mère son tempérament malade,

¹ Notre collègue, M. J. J. Mayoux, a bien voulu consulter pour nous *A new complete and accurate list of all the certified attornies residing in London, Westminster and borough of Southwark and their environs*, éd. de 1800, où figure à la page 30 : *Stephen Strewell [sic] Hunt, 7 Prince's Street, Bedford Row* ; cette liste lui semble aller jusqu'au terme de Michaelmas (29 septembre) 1799. Il en faudrait conclure que Stephen Shewell Hunt devint attorney entre le 18 juin et le 29 septembre 1799.

² « Mon frère John est un typographe et il imprimera mes sermons que j'enverrai à ma grand-maman, dorés et enluminés, après les avoir prêchés, si je ne suis pas un très pauvre pasteur. » Lettre Ms de Leigh Hunt à sa tante, Miss Lydia Shewell, 20 juillet 1791. Coll. Brewer.

³ *Aut.*, chap. II, vol. 1, p. 50.

⁴ *Aut.*, chap. II, vol. 1, p. 34.

à son père un peu de son ardeur à vivre, combinaison étrange dont les effets devaient se faire sentir durant toute son existence. Il était naturellement peu vigoureux ; son regard à cette époque a une expression très douce, mais un peu inquiète. Pendant son jeune âge il passait d'une maladie à l'autre ; on dut même l'envoyer en France pour l'aider à se guérir. De quelles marques de tendresse ne fut pas capable pour cet enfant chétif une mère dont la santé avait été profondément ébranlée ? Leigh Hunt fut sans doute un enfant gâté : il conservera ce caractère longtemps après sa jeunesse. Peut-être aussi doit-il à son enfance délicate l'intérêt qu'il accordera toujours à sa propre santé et aux questions médicales.

Un pareil enfant aurait eu besoin d'être élevé dans un foyer calme : le sien était juste le contraire. Le premier souvenir qu'il ait conservé est celui d'une prison où son père avait été traîné pour dettes ; c'était un sinistre présage. Autre présage de mauvais augure, la famille, faute d'argent, fut sans cesse obligée de déménager pour fuir créanciers et huissiers. Le père de Leigh Hunt devint irritable et perdit beaucoup de cette distinction qui avait fait son charme ; il s'éloignait de plus en plus de son foyer, plongeant sa femme dans de profondes angoisses. Sa mère malade ne pouvait guère lui donner le genre de soins qui lui convenait. Comment eût-il pu dans ces conditions acquérir le sens des nécessités de la vie domestique et développer en lui certaines qualités d'ordre et de mesure que seule peut donner la vie de famille ? Il en souffrira toute sa vie.

Cependant, le pasteur n'avait pas été long à sentir l'intelligence précoce de son plus jeune fils. Il rêvait de lui donner une éducation plus complète qu'il n'avait pu le faire pour ses aînés. Lui-même n'avait-il pas quitté le domicile de sa mère pour poursuivre ses études à Philadelphie ? Ne convenait-il pas que l'un au moins de ses fils pût entrer dans l'Eglise, à laquelle son propre père l'avait destiné jadis ? Sa situation actuelle l'encourageait dans cette voie. Aussi s'appliqua-t-il à donner une bonne préparation intellectuelle et religieuse au petit Leigh. Ses premières leçons portèrent leurs fruits, et le jeune élève pouvait écrire dès l'âge de sept ans, non sans une légère fierté que l'on retrouvera plus tard :

My dear Aunt

It is with pleasure I inform you that I have recovered my health, and can devote myself to my studies which consist at present in learning the latin Nomenclature of which I can perfectly repeat 2063 words writing also fills up some of my time. Book's of amusement I read at my leisure. But my chief delight is studying the Holy Scriptures one of the most eminent expounders of that good Book the Rev John Wesley is dead much lamented by his numerous friends and Disciples...¹.

¹ « Ma chère tante — C'est avec plaisir que je vous annonce que j'ai recouvré ma santé et peux me consacrer à mes études, qui consistent actuellement à apprendre la Nomenclature latine dont je puis répéter 2.063 mots ; l'écriture occupe aussi une partie de mon temps. Je lis des livres pour m'amuser pendant mes loisirs. Mais mon plaisir principal est d'étudier l'Ecriture Sainte ; l'un des plus éminents commentateurs de ce bon livre, le Révérend John Wesley est mort, au grand regret de ses nombreux amis et disciples. » Lettre Ms de Leigh Hunt à Miss Lydia Shewell, 20 mars 1791. Nous en avons respecté l'orthographe et la ponctuation. Coll. Brewer.

C'était l'époque où il s'accoutrait d'un sabre, d'une coiffure martiale et des rabats de son père pour entreprendre quelque nouvelle croisade ¹. Cette ardeur évangélique n'était pas près de le quitter. Seulement, le contenu de sa religion se modifia profondément : l'admirateur juvénile de John Wesley devait devenir l'un des adversaires les plus acharnés de la prédication méthodiste.

Son père voulut aussi l'initier à la politique. N'avait-il pas sacrifié sa sécurité et ses biens à la force de ses convictions ? Lorsque Leigh Hunt naquit, en 1784, la Révolution Américaine venait de se terminer ; peu après éclatait la Révolution Française. L'Angleterre entrait dans l'une des périodes les plus graves de son histoire ; elle était secouée par l'éloquence anti-révolutionnaire de Burke ; elle suivait avec passion le conflit de doctrines qui opposait Fox, le chef des Whigs, à Pitt, le chef des Tories. Isaac Hunt conduisit son fils au Parlement ; aux Communes, le jeune Leigh vit Pitt sciant l'air de son bras ; à la Chambre des Lords, le futur Radical s'étonna de l'air de médiocrité des membres de la Haute Assemblée ². Un fort courant de libéralisme passait alors sur le pays : l'ancien loyaliste américain et plus encore sa femme, qui rêvait du bonheur de l'humanité, s'intéressèrent aux nouvelles idées. On discutait souvent de politique devant les futurs rédacteurs de l'*Examiner* ; très jeunes, ils se familiarisèrent avec les grands noms de l'époque et entendirent parler de certains des sujets dont ils devaient traiter dans leur journal quelques années plus tard.

D'autres influences s'exerçaient sur le petit Leigh. Sa mère lui apprenait quelques-unes des chansons très sentimentales, assez mièvres qui étaient à la mode alors et dont nous pouvons sourire aujourd'hui. Elle contribuait ainsi à attendrir sa nature déjà trop délicate, mais elle développait en lui ce goût de la musique, d'une musique coulante et un peu trop facile, qu'il devait manifester durant toute sa carrière. Souvent on le conduisait chez Benjamin West, qui était une des célébrités de l'époque et qui en 1792 succéda à Sir Joshua Reynolds comme Président de la *Royal Academy*. Là il pouvait admirer les grandes compositions du peintre ainsi que les bustes et les reproductions de tableaux célèbres que West collectionnait. L'artiste aimait à discuter de son art devant ses visiteurs. Il est possible qu'il ait communiqué un peu de ses préférences classiques en matière de peinture à son petit neveu et qu'il lui ait donné ce goût des descriptions précises que l'on retrouve dans certains de ses poèmes. En tout cas, dès sa plus tendre enfance, Leigh Hunt fut initié de cette façon aux choses de l'art.

Le milieu dans lequel il vivait n'était sans doute pas un milieu très raffiné, ni très intellectuel ; pourtant, autour de lui on continuait à lire et l'on s'efforçait malgré la misère, de maintenir une certaine distinction. Dans sa famille, le ton de la conversation était élégant, toujours correct, parfois un peu trop fleuri ; ce sont là autant de traits que l'on retrouve dans son style. On discutait devant lui de roman sentimentaux ; comme ceux de Mrs. Inchbald qu'admirait sa mère ; Thomson était le poète favori de la famille ; Mrs. Hunt se complaisait

¹ *Aut.*, chap. II, vol. 1, p. 44.

² *Aut.*, chap. II, vol. 1, p. 54.

à la lecture d'ouvrages faciles et moralisateurs ; ce furent là les premières influences qui agirent sur le goût littéraire de Leigh. On encourageait chez lui l'amour des livres ; il était déjà, comme l'indique sa lettre à la tante Lydia, un lecteur assidu ; il le restera jusqu'à sa mort. Les romans de voyages étaient alors fort répandus ; comment ne s'y serait-il pas intéressé, lui qui écrivait à ses grand-parents et à ses tantes de Philadelphie et qui entendait ses parents parler sans cesse (les lettres de sa mère en font foi) de son oncle Stephen et de son propre frère Isaac, partis en mer et mystérieusement disparus ? Son père lui citait en exemple les grands héros de la mythologie grecque et latine. C'était l'éveil de son imagination, d'une imagination vive et riche qui devait se développer et se montrer constamment dans son œuvre.

Sans doute ne convient-il pas de trop appuyer sur ces premiers contacts. Mais il est intéressant de voir apparaître certains germes de la personnalité de l'auteur dans l'enfant. Plusieurs des influences qui agissent alors sur le petit Hunt se prolongeront durant toute sa jeunesse. L'action de ses parents devait laisser une trace profonde sur sa nature facilement impressionnable.

III. L'ÉCOLE DE « CHRIST'S HOSPITAL » (1791-1799)

L'éducation que le petit Hunt recevait chez lui ne pouvait être que fragmentaire et superficielle. Son père, quoique pauvre, désirait qu'il fit de bonnes études. Aussi chercha-t-il à le faire entrer à l'école de *Christ's Hospital*, institution vénérable de Londres fondée pour recueillir les orphelins et les jeunes garçons de familles pauvres. Le 1^{er} avril 1791, le Révérend Isaac Hunt, de la paroisse de Saint Pancras dans le comté du Middlesex, rédigeait la formule usuelle selon laquelle il sollicitait humblement l'admission de James Henry Leigh Hunt à l'école de *Christ's Hospital* : il y faisait ressortir qu'il était pasteur ordonné de l'Eglise d'Angleterre (*clerk in order et clergyman of the Church of England*) et joignait à sa demande un certificat attestant de ses ressources modestes ; du même coup il engageait son fils à accepter le métier que lui désigneraient les Gouverneurs de l'école, quand il en sortirait à l'âge de quinze ans ¹. La demande du bon loyaliste était accueillie favorablement. Baptisé le 30 octobre 1791, selon la règle de l'école, le petit Leigh y entra le 23 novembre 1791 à sept ans ; il en sortira huit ans après, le 20 novembre 1799.

Christ's Hospital ² occupait de vastes bâtiments d'aspect moyenâ-

¹ La demande d'Isaac Hunt est reproduite en fac-simile dans : *Christ's Hospital : Recollections of Lamb, Coleridge and Leigh Hunt*, edited by R. Brimley Johnson, London, 1896 (seconde édition : 1902), p. 122.

² Sur *Christ's Hospital*, voir R. BRIMLEY JOHNSON : *op. cit.*, qui donne une liste des principaux ouvrages relatifs à l'école, E. H. PEARCE, *Annals of Christ's Hospital*, 1901, et Edmund BLUNDEN, *Christ's Hospital*, 1930. Parmi les ouvrages qui appartiennent à l'époque de Leigh Hunt, citons : John Iliff WILSON, *The History of Christ's Hospital... to which are added Memoirs of eminent men educated there*, London, 1821 (cf. p. 268, ce qui se rapporte à Hunt : *Mr. Hunt was chiefly noticed at school for the vivacity of his friendships ; and his love of writing verses*) ; W. P. SCARGILL, *Recollections of a Blue Coat Boy*, 1829 ; William TROLLOPE, *A History of Christ's Hospital*, 1834, et surtout les célèbres essais de Charles LAMB, *Recollections of Christ's Hospital*, publié dans le *Gentleman's Magazine* de juin 1813 et reproduit avec quelques corrections dans le recueil de ses œuvres de 1818 (éd. Lucas, 1903, vol. I, pp. 139-149) et *Christ's Hospital five and twenty years ago*, publié dans le *London*

geux au cœur de la cité de Londres entre *Newgate Street*, *Giltspur Street*, *St. Bartholomew's* et *Little Britain* : il y avait là de quoi frapper l'imagination du jeune descendant de colons américains et de quoi l'inviter à s'intéresser au passé des rues de Londres : au centre se trouvait un cloître, reste d'un ancien monastère franciscain. Le décor dans lequel le petit Hunt devait vivre pendant huit ans était impressionnant, mais sombre ¹. L'école remontait à 1552 ; elle avait été fondée par le roi Edouard VI pour des groupes d'enfants pauvres, fils de citoyens de Londres. C'était encore une école gratuite ; il arrivait qu'un fils de noble s'y glissât, mais la majorité des élèves provenait de la classe bourgeoise ; les fils de petits boutiquiers et de domestiques n'y manquaient pas. L'atmosphère n'avait rien d'exclusif, comme celle des écoles d'Eton, d'Harrow ou de Rugby ; Leigh Hunt ne pouvait pas s'y sentir déplacé ; elle était de nature à encourager ses tendances démocratiques. Les élèves portaient un uniforme spécial qui les faisait remarquer : une longue robe de grosse laine bleue, avec un petit rabat, des bas d'un jaune éclatant, une petite coiffe noire qu'ils gardaient le plus souvent à la main. Leur emploi du temps était réglé d'une façon sévère, comme l'est celui des lycéens français, avec réveil à six ou sept heures selon les saisons et coucher vers huit heures. Les cours occupaient toute la matinée et la plus grande partie de l'après-midi avec de courts intervalles de récréation. La gymnastique et les sports n'avaient pas alors l'importance qu'ils ont acquise depuis dans les écoles anglaises. Par contre les exercices religieux étaient multipliés : les repas et le coucher étaient précédés de prières, d'actions de grâces, de lectures de la Bible ; le dimanche, les élèves assistaient à un long service le matin et à un service plus court dans la soirée ². Le résultat, déclare Leigh Hunt, était de fatiguer et de rebuter les élèves : lui-même qui venait d'une famille très pieuse finit par devenir indifférent à toutes ces dévotions. L'enseignement était soit général, soit pratique selon les carrières auxquelles se destinaient les élèves. La majorité d'entre eux suivaient des cours qui les préparaient à devenir commerçants ou officiers de marine. Mais il y avait aussi une section classique, la *Grammar School*, divisée en *Under Grammar School* et en *Upper Grammar School*, selon le niveau des élèves : Leigh Hunt, qui avait déjà appris un peu de latin, entra dans l'*Under Grammar School*. C'était la voie qu'avaient suivie peu d'années auparavant ses deux illustres prédécesseurs : Lamb qui sortit de l'école le 23 novembre 1789 et Coleridge qui la quitta moins de trois mois avant l'entrée de Leigh Hunt, le 7 septembre 1791.

Tel était le milieu dans lequel le jeune Hunt se trouva subitement plongé. Le changement dut être rude pour lui ; jusque là choyé par sa mère, il allait avoir à vivre au milieu de six cents autres enfants de Londres, à un moment où les mœurs des écoles anglaises étaient assez rudes, réveillé à la cloche, recevant une nourriture médiocre et peu

Magazine de novembre 1820 et reproduit dans les *Essays of Elia* (1823 ; éd. Lucas, vol. II, pp. 12-22). Dans sa thèse sur Lamb (*Charles Lamb, sa vie et son œuvre*, 1904), M. J. Derocquigny a donné une très jolie description de l'école, en grande partie d'après l'Autobiographie de Hunt, pp. 25-33.

¹ Depuis ces bâtiments ont été démolis (en 1902) et l'école a été transportée à Horsham dans la banlieue de Londres.

² *Aut.*, chap. III, pp. 68-71.

abondante ; son tempérament délicat devait souffrir de cette vie nouvelle. D'une nature vive et peut-être quelque peu indisciplinée, il devait se soumettre à un régime strict, à un programme d'études établi avec rigueur et appliqué par des maîtres sévères. Qu'on imagine l'arrivée au milieu de ses camarades londoniens de ce petit colonial au teint mat, aux cheveux noirs, aux yeux largement ouverts, aux manières un peu trop féminines, timide d'allure, souffrant d'un léger bégaiement. Comme il l'indique lui-même en 1828 ¹, il se sentit bouleversé, effrayé, solitaire. Les habitudes de certains de ses camarades le révoltaient. C'est ainsi que peu de temps après son entrée à l'école il prit la défense des petits élèves qu'il voyait brutaliser par un plus grand. Il préféra se faire battre plutôt que de consentir à servir de valet à l'un de ses camarades plus âgé, selon la coutume des écoles anglaises de cette époque ². Plus tard, dans l'*Examiner* ³, il citera son propre exemple pour montrer les abus du système du *fagging*, d'après lequel les élèves moins âgés sont tenus de rendre certains services à leurs aînés. Il obtint

the reputation of a romantic enthusiast, whose daring in behalf of a friend or a good cause nothing could put down ⁴.

C'était déjà l'attitude de redresseur de torts qui sera la sienne dans tout le début de sa carrière. Il ne se mêla guère à la plupart de ses camarades, plus frustes que lui. Il préféra demeurer à l'écart, préservant ainsi sa sensibilité délicate, mais vivant un peu trop replié sur lui-même à l'abri de contacts qui auraient pu assouplir son caractère et enrichir sa nature.

Il se tourna vers ceux de ces camarades qui lui ressemblaient le plus et, comme il était d'un tempérament affectueux, il se lia fortement à eux. Dès cette époque il était connu pour ses amitiés ; ce sera un trait que nous retrouverons durant toute sa vie. Les camarades auxquels il fut le plus attaché furent John Rogers Pitman, qui devint un prédicateur en renom, Thomas Mitchell, qui s'illustra par ses traductions d'Aristophane et Thomas Barnes, qui collabora à l'*Examiner* et devint le rédacteur en chef du *Times* : c'étaient tous les trois des esprits distingués, et le petit Leigh Hunt en les choisissant pour amis manifestait déjà ce discernement qu'il montrera plus tard en se liant avec les plus grands hommes de son époque. Les quatre amis restèrent en relations pendant les premières années de la carrière de Leigh Hunt : en particulier, Thomas Mitchell, qui cependant ne partageait pas les idées politiques de Hunt, lui écrivit d'affectueuses lettres au moment de sa condamnation et de son emprisonnement ; il passa peu après à la *Quarterly Review* et se sépara de lui ⁵ ; Thomas Barnes lui resta attaché

¹ *Lord Byron and some of his contemporaries, with recollections of the author's life and of his visit to Italy*, pp. 360-361.

² *Aut.*, chap. III, vol. 1, pp. 58-59.

³ *Examiner*, 17, 24, 31 mai, 7 juin 1817 : *Discipline of the public schools*.

⁴ « la réputation d'un enthousiaste romanesque, dont l'audace à défendre un ami ou une bonne cause ne pouvait être abattue par rien », *Aut.*, chap. III, vol. 1, p. 57.

⁵ Cf. trois lettres de Th. Mitchell à Leigh Hunt, une du 10 février 1813 et deux non datées dans la *Correspondence* vol. 1, pp. 70-72, 106-107. La collection des manuscrits du *British Museum* contient dix-sept lettres écrites sur un ton très amical par Mitchell entre septembre 1810 et juillet 1816 (*Additional Mss.* 33.108 et 33.523). La collection Brewer en renferme une, en vers, datée du 8 octobre 1806.

jusqu'à sa mort qui survint en 1841, quoique ses multiples occupations l'aient empêché de maintenir avec lui une correspondance suivie ¹. A ce premier groupe d'amis de *Christ's Hospital* il faut ajouter Wood, plus tard *Fellow* de *Pembroke Hall* à Cambridge où Hunt alla lui faire visite en 1811 ², James Scholefield, brillant sujet plus jeune que lui qui devint *Regius Professor of Greek* à Cambridge et avec qui il discutait de littérature par lettres en 1811 et 1812 ³, et le fils du pharmacien de l'école, Barron Field, homme de loi et essayiste, ami de Lamb, qui fut l'un des collaborateurs du *Reflector* ⁴. Ces amitiés d'enfance dureront toutes.

Leigh Hunt s'intéressait déjà aux choses de l'esprit : il fut un assez bon élève, bien qu'il eût du mal à s'adapter au régime de *Christ's Hospital*. Il avait reçu avant son entrée à l'école une préparation supérieure à celle de la moyenne de ses camarades ; aussi n'eût-il pas besoin de suivre les cours préparatoires et entra-t-il tout de suite dans ce qui était la section classique. L'enseignement qu'on lui donna fut presque exclusivement littéraire ; ce fut là une bonne préparation à son rôle d'homme de lettres, mais par la suite il devait rester ignorant des calculs les plus élémentaires. Son premier maître, le Révérend Field était un personnage doux, cultivé, ayant une certaine élégance, mais peut-être assez ridicule. Ni Lamb, ni Hunt ne semblent considérer qu'il laissa une marque profonde sur leurs esprits ; doué d'une intelligence plus vive que méthodique, Leigh Hunt n'apprit sa grammaire qu'avec difficulté. Dans ses classes supérieures, il passa sous la tutelle du fameux Boyer, qui avait été le maître de Lamb et de Coleridge. Leigh Hunt devait se souvenir de lui avec horreur : il lui consacre dès 1825 un article spécial dans la *New Monthly Magazine* ⁵, il le décrit de nouveau sans donner son nom dans son *Lord Byron and some of his contemporaries* quelques années plus tard ⁶ ; c'est cette description qu'il reprend avec quelques légères modifications dans l'Autobiographie. Selon lui, Boyer était un véritable tyran, d'un aspect rébarbatif, dur et capricieux, assez injuste et cherchant à persécuter ceux de ses élèves qu'il n'aimait pas ; les anecdotes qu'il rapporte sur lui en font une sorte de prototype des maîtres d'école de Dickens ; Charles Lamb, qui le décrit comme un farouche pédant de collège, confirme dans une grande mesure le tableau qu'en donne Leigh Hunt ⁷. Boyer froissait les devoirs du futur rédacteur de l'*Examiner* et les jetait aux autres élèves en leur disant de s'en amuser. Pauvre petit Hunt ! Il n'avait guère été

¹ Lettres de Th. Barnes à Leigh Hunt : 2 sept. 1813 (*Add. Mss. 38.108, f. 81-82*), 23 janv. 1814 (*f. 92-93*), trois lettres non datées, probablement de 1814 et 1815 (*Add. Mss. 38.523, f. 18-22*), 11 janv. 1831 (*Add. Mss. 38.523, f. 108-110*), 4 juillet 1836 (*Add. Mss. 38.109, f. 156-157*).

² *Aut.*, vol. 1, pp. 91 et 115. *Corr.*, vol. 1, p. 48.

³ *British Museum, Add. Mss. 38.108, f. 23-24, 27, 31-32, 38-39, 43-44*. C'est chez lui que réside Hunt lors de sa visite à Cambridge en 1811 (*Corr.*, vol. 1, p. 47).

⁴ Lettres *Mss.* de Barron Field à Leigh Hunt, 11 août 1807 (*Add. Mss. 38.108, f. 5-6, Corr.*, vol. 1, pp. 28-29), 5 av. 1808 (*Add. Mss. 38.108, f. 7-8*), 9 sept. 1810 (*f. 12-13*), 3 déc. 1812 (*f. 65-66*), n. d. (début de l'emprisonnement) (*f. 73*), 2 nov. 1812 (*f. 86-87*), 16 fév. 1813 (*f. 151-152*).

⁵ *A school-master of the old leaven, New Monthly Magazine*, déc. 1825, vol. 14, pp. 599-600.

⁶ Pp. 346-380 : *A schoolmaster of the old leaven : with an account of Christ Hospital*.

⁷ « B. was a rabid pedant. His English style was cramped to barbarism. His Easter anthems (for his duty obliged him to those periodical flights) were grating as scrannel pipes. » (*Christ's Hospital five and twenty years ago.*)

préparé à cette rude discipline ; il avait déjà une imagination vive, mais il avait peine à présenter ses idées avec ordre ; il ne faisait pas attention à la correction, ce qui était de nature à irriter son maître méticuleux ; il introduisait dans ses premiers essais quelques-unes des nouvelles opinions libérales, qu'adoptaient alors ses parents, et dans cette école orthodoxe ces opinions devaient être regardées avec horreur. Ne laissait-il pas ainsi apparaître quelques-unes de ses tendances intellectuelles et n'est-ce pas précisément parce que sa personnalité commençait à se dessiner qu'il se heurtait ainsi à un maître strictement conservateur ?

Bien qu'il ait souffert dans ses classes de *Christ's Hospital*, Leigh Hunt n'en tira pas moins un grand profit des leçons de Boyer. Il ne l'aimait pas, mais il a reconnu lui-même que son maître était consciencieux ¹ et avait le sens de la langue anglaise ² ; Lamb, qui a critiqué les défauts de Boyer, a rendu hommage à ses qualités ; Coleridge tout en signalant sa sévérité a montré avec une grande netteté tout ce qu'il devait au sévère pédagogue ³. Sans doute la sensibilité de Hunt était effrayée par la dureté de Boyer, sa fantaisie et son imagination ne trouvaient point grâce devant lui. En même temps, n'est-ce pas Boyer qui le mit en contact avec les grands auteurs grecs, latins et anglais et qui lui donna ce fonds de culture classique dont on retrouve les traces dans un grand nombre de ses œuvres ? Ne l'initia-t-il pas à la composition en vers et ne lui donna-t-il pas une compréhension plus profonde de la nature de la poésie, même si par la suite l'auteur de *Rimini* devait réclamer pour le poète une liberté qui eût sans doute fait frémir son vieux maître ? Ne servit-il pas à discipliner ses qualités intellectuelles qui devaient en avoir grand besoin ?

Boyer lui-même ne considérait pas les compositions de Hunt comme assez bonnes pour mériter d'être recopiées dans le livre d'or de la classe ; mais, dans sa dernière année de *Christ's Hospital*, le futur auteur devait déjà être un sujet assez brillant ; car son père, fier de son talent, put envoyer quelques-uns de ses travaux aux concours organisés par un journal pour enfants, *The Monthly Preceptor*, dont les numéros furent réunis sous le titre de *The Juvenile Library*. Les résultats qu'il obtient et les commentaires dont il est l'objet sont fort intéressants. Tout d'abord il reçoit — en même temps que Thomas Love Peacock — un quatrième prix pour un essai en prose sur la valeur éducative comparée de l'histoire et de la biographie, avec les encouragements chaleureux du jury et des observations sur les incorrections et certains signes de hâte que contient son essai ⁴ ; il est félicité pour une excel-

¹ *Aut.*, chap. III, vol. 1, p. 75.

² Lord Byron and some of his contemporaries..., p. 361.

³ « At school I enjoyed the inestimable advantage of a very sensible, though at the same time a very severe master, the Reverend James Bowyer. He early moulded my taste to the preference of Demosthenes to Cicero, of Homer and Theocritus to Virgil, and again of Virgil to Ovid... I learned from him that poetry, even that of the loftiest and, seemingly, that of the wildest odes, had a logic of its own, as severe as that of science ; and more difficult, because more subtle, more complex, and dependent on more, and more fugitive, causes. » (*Biographia Literaria*, vol. 1, chap. 1.)

⁴ *The Juvenile Library*, including a complete course of instruction on every useful subject... with prize productions of young students ; and a monthly distribution of prizes, value fifteen guineas and upwards. Vol. 1, London, printed by T. Gillet, Salisbury Square, Fleet Street, for R. Philipps, p. 60. Cf. *The Library*, 1er janv. 1901, N. S., vol. 2, pp. 67, 81 : Axon, William E. A. : *The Juvenile Library*. La *Juvenile Library* se trouve au British Museum.

lente traduction du *Pro Archia* pour laquelle il ne reçoit aucun prix à cause de son âge ¹ ; il est mentionné pour un essai sur la persévérance ² ; il est jugé digne d'un prix spécial pour une composition anglaise sur le sujet suivant : *Which of the Arts or Sciences has aided most the cause of Virtue, and has been the most conducive to happiness ?*, et les remarques qui accompagnent son nom annoncent déjà quelque peu le caractère de son talent :

Master Leigh Hunt, whose information is extensive, and his genius luxuriant ; to become a good writer, only wants a little arrangement, and to study « the art of arts », the art to blot ³.

Il obtient le premier prix pour une traduction en vers de l'Ode XXII du premier livre d'Horace, qu'il publiera de nouveau dans son recueil de *Juvenilia* ⁴ ; dans une lettre qui paraît avec sa traduction, il explique, en s'appuyant sur Horace lui-même et sur Voltaire, qu'il a évité de donner une traduction trop littérale pour conserver les beautés poétiques et musicales de l'original. Il reçoit un second prix pour une composition en prose ⁵. Le second volume de la *Juvenile Library* contient de lui un poème en « distiques héroïques » : *Retirement or the Golden Mean* ⁶, que lui avait inspiré un sujet de dissertation, ainsi qu'une *Ode to Truth* ⁷. L'auteur fécond, au style un peu facile, qu'il devait être durant toute sa carrière, commençait à apparaître dès sa jeunesse ; il ne manquait déjà pas d'assurance pour affirmer ses vues. Ses parents tiraient quelque orgueil de ces premiers essais et l'encourageaient ; sa mère écrivait à Stephen Shewell le 18 juin 1799, en lui envoyant quelques vers du futur poète, très réguliers et à vrai dire assez médiocres :

My boy Leigh is a steady sensible good Boy and I copy some of his exercises for your perusal. They are serious and uncommon for his years. He is not yet fifteen ⁸.

C'était décidément vers la littérature qu'il s'orientait, bien qu'il reçut peu d'encouragement de son maître Boyer. Il développait ce goût de la lecture qu'il avait acquis chez lui jadis et qu'il devait toujours conserver. Au milieu de toutes les difficultés qu'il rencontrait, ses livres ne manquaient jamais de lui apporter les consolations dont il avait besoin. Il avait des réactions personnelles intenses ; ses préfé-

¹ *The Juvenile Library*, vol. 1, p. 135.

² *The Juvenile Library*, vol. 1, p. 208.

³ *The Juvenile Library*, vol. 1, p. 281. « Quel Art ou quelle Science a le plus favorisé la cause de la Vertu et le plus contribué au bonheur ? » « Le jeune Leigh Hunt, dont les connaissances sont étendues et le génie abondant ; n'a besoin, pour devenir un bon écrivain, que de donner un peu plus d'attention à l'ordonnance de ses idées et d'étudier « l'art des arts », celui d'éliminer. »

⁴ *The Juvenile Library*, vol. 1, pp. 346-347 ; *Juvenilia*, première éd., pp. 46-48.

⁵ *The Juvenile Library*, vol. 1, p. 414.

⁶ *The Juvenile Library*, vol. 2, pp. 118-122 ; *Juvenilia*, pp. 32-38.

⁷ *The Juvenile Library*, vol. 2, pp. 182-184 ; *Juvenilia*, pp. 106-108.

⁸ Lettre Ms. de Mrs. Isaac Hunt à Stephen Shewell, 18 juin 1799. Coll. Brewer. « Mon petit Leigh est un gentil garçon régulier et raisonnable et je copie quelques-uns de ses exercices à votre intention. Ils sont sérieux et peu communs pour son âge. Il n'a pas encore quinze ans. »

rences n'étaient pas dictées par les enseignements de son école, mais plutôt par les dispositions spontanées de sa nature. Homère ne représentait pour lui qu'une série de leçons apprises par cœur ; il était attiré par Démosthène sans trop savoir pourquoi, peut-être à cause de son aisance. Cicéron par contre ne l'intéressait pas : il était sans doute trop sec pour lui. Il ne connaissait pas encore bien Horace et Ovide, qu'il admirera plus tard. Le seul auteur de l'antiquité auquel il s'intéressât spontanément était Virgile. Par contre, son imagination déjà vive était séduite par la mythologie grecque et latine avec ses dieux et toutes leurs aventures : il se plongeait avec délices dans le Dictionnaire Classique de Lemprière qui avait paru peu de temps auparavant ¹, dans le *Polymetis* de Joseph Spence, grand in-folio dans lequel les poètes latins étaient illustrés de fort jolies reproductions d'œuvres d'art de l'Antiquité ² et surtout dans son recueil favori, le *Pantheon* ³, où il trouvait, orné de gravures médiocres, le récit détaillé des aventures des dieux et des héros de l'Antiquité païenne. Il participait de la sorte au renouveau d'intérêt pour les choses de la Grèce et de Rome qui se manifestait alors. Il enrichissait son esprit d'images et de récits fabuleux. Un autre de ses livres favoris à cette époque était les *Contes des Mille et Une Nuits*, pour lesquels il conservera une prédilection marquée.

Les auteurs anglais n'étaient pas négligés ; justement les éditions à bon marché commençaient à se répandre, et John Cooke publiait alors, au prix de six pence, une collection de poètes anglais. Encouragé peut-être par les goûts de sa mère, porté par sa propre nature, en dépit du milieu dans lequel il était élevé, vers une poésie sentimentale et imaginative quoique suffisamment discrète et modérée de ton, il dévorait en cachette Thomson, Collins et Gray. A ce groupe de poètes favoris, il ajoutait bientôt le plus grand des imagiers de la poésie anglaise et l'un des auteurs au vers le plus harmonieux, Edmund Spenser, auquel il devait rester attaché pendant toute sa vie. Quand les classes de Boyer le rebutaient, c'est à ces poètes qu'il demandait une consolation ; non content de les lire, il s'essayait à les imiter, car écrire en vers était une de ses distractions préférées ; ce seront ces premiers essais que fera paraître son père dans *Juvenilia*. Certains des classiques de la littérature anglaise ne l'enthousiasmaient pas : Milton le dépassait et l'effrayait quelque peu ; l'intérêt qu'il avait pour Pope et Johnson manquait de chaleur ; chose curieuse, il ne connaissait bien de Shakespeare qu'une seule pièce, *Hamlet* ; il ignorait alors l'œuvre de Chaucer. La poésie était pour lui la forme la plus intéressante de la littérature. Ainsi peu à peu se dessinait sa personnalité intellectuelle, sans qu'il acceptât la discipline que s'efforçait de lui imposer son école. C'est en dehors des cours qu'il cherchait à satisfaire sa curiosité très

¹ Rev. John LEMPIÈRE : *Bibliotheca Classica ; or, a Classical Dictionary, containing a full account of all the proper names mentioned in antient authors. Reading, 1788 ; seconde édition, augmentée : 1792 ; troisième édition, augmentée : 1797 ; autres éditions en 1804, 1809, 1815, 1818, 1833, 1838, 1843, 1847, 1888.*

² Joseph SPENCE, *Polymetis : or, an enquiry concerning the agreement between the works of the Roman and the remains of the Antient Artists ; being an attempt to illustrate them mutually from one another, London, 1747 ; sec. éd. 1755 ; quatrième éd. 1777, in-folio.*

³ *The Pantheon, representing the fabulous histories of the Heathen Gods and most illustrious heroes, by way of dialogue... with cuts, the ninth edition (translated from the Latin of F. Pomey) by A. Tooke, London, 1722 ; une trente-neuvième édition, illustrée, parut en 1793, in-8o.*

éveillée. Son esprit se meublait de textes variés, son imagination de connaissances multiples. Il affirmait ainsi son indépendance d'esprit, il développait son amour intense des belles-lettres et surtout d'une poésie harmonieuse et délicate plutôt que régulière, il conservait cette spontanéité qui se marque si souvent dans ses écrits.

Les milieux avec lesquels il était en contact en dehors de *Christ's Hospital* l'encourageaient dans cette voie, car l'atmosphère en était loin d'être aussi orthodoxe et conservatrice que celle de son école. C'était l'époque où ses parents passaient aux idées libérales, sans doute sous l'influence de la Révolution Française ; il a indiqué lui-même comment ses propres conceptions politiques et religieuses en furent affectées ¹. Il se rendait parfois chez les West : le peintre n'avait reçu qu'une éducation imparfaite, mais il mettait une chaleur à parler de son art qui enthousiasmait le petit Hunt ; il ne cachait pas son admiration pour Bonaparte dont le prestige se développait alors ; Mrs. West aimait à rappeler l'Amérique et le passé de Philadelphie. Chez les Thornton, amis de ses parents, le petit Hunt écoutait de la musique et il était reçu avec une cordialité qui le ravissait. Bientôt sa tante du côté paternel, Elizabeth Dayrell, vint s'établir à Londres avec sa sœur, Ann Courthope Hunt, et ses deux filles Christiana et Fanny ; venant directement de la Barbade, les tantes et les cousines germaines avaient conservé le goût de la vie facile des colonies ; il alla passer des vacances dans leur maison de campagne de Merton, dans le Surrey, et le petit pensionnaire, cloîtré dans les sombres bâtiments de *Christ's Hospital*, éprouva une joie profonde à se promener dans les champs un livre à la main. Sa sensibilité s'éveillait : il éprouva des sentiments tendres pour sa cousine, Fanny Dayrell, de deux ans plus âgée que lui. C'était l'époque où, attiré par ce qu'il y a de mystérieux dans les services religieux et incapable d'accepter le dogme catholique, il se rendait de temps à autre dans une synagogue dont la pompe et la musique l'impressionnaient et le troublaient.

Décidément, le jeune Hunt n'était pas fait pour devenir un ministre de l'Eglise Anglicane, comme il arrivait souvent aux bons élèves de la section classique de son école. Ses opinions hétérodoxes et son tempérament lui interdisaient de s'engager dans cette voie. Peut-être ses maîtres estimaient-ils qu'il n'était pas apte à réussir dans les études avancées. Il était affecté d'un léger bégaiement et il n'eût pas pu, nous dit-il ², prononcer le discours exigé de la classe la plus haute de la *Grammar School*, celle des *Grecians*, où l'on se préparait pour l'Université. Aussi, bien qu'il fût le meilleur élève de la classe inférieure, celle des *Deputy Grecians*, c'est là, comme Charles Lamb, qu'il arrêta ses études régulières. Le jeune poète de *Christ's Hospital* allait entrer dans la vie : il ne semble pas qu'il ait vraiment regretté de ne pas être envoyé à Oxford ou Cambridge ³. Il était enfin indépendant !

¹ *Aut.*, chap. III, vol. 1, p. 88.

² *Aut.*, chap. IV, vol. 1, p. 118.

³ « *not that I regret altogether the not having been at college, for otherwise, I should not have been so soon out in the world and after all, London, as Goldsmith says, is the first of universities.* » Lettre de Leigh Hunt à Marianne Hunt, 6 janv. 1811. *Corr.*, vol. 1, p. 49.

IV. LE JEUNE PRODIGE (1800-1807)

Les lauriers de la *Juvenile Library* ne devaient point suffire à l'ambition du jeune Leigh Hunt, ni à celle de son père. Justement la sœur d'Isaac Hunt était venue s'établir à Londres, où elle l'aidait à élever sa famille : le proscrit de Philadelphie, qui avait connu bien des misères, commençait à relever la tête. Son petit Leigh était précoce et montrait une disposition, étonnante pour son âge, à composer en vers ; c'était là un talent qu'il l'encouragea à cultiver. L'ancien élève de *Christ's Hospital* avait conscience de ses mérites. Dès sa sortie de l'école à la fin de 1799, il se mit à préparer un recueil de ses vers ; la dédicace à l'Honorable James Henry Leigh, l'ancien élève d'Isaac, est datée du 17 mai 1800. Le jeune auteur n'avait pas encore atteint dix-sept ans que, vers le milieu de 1801, paraissait le premier volume signé de son nom : *Juvenilia, or a collection of poems written between the ages of twelve and sixteen by J. H. L. Hunt, late of the grammar school of Christ's Hospital and dedicated by permission to the Hon. J. H. Leigh containing miscellanies, translations, sonnets, pastorals, elegies, odes, hymns and anthem*, avec des épigraphes d'Horace et de Virgile ¹.

L'avertissement indiquait que les poèmes contenus dans le volume avaient été composés à différents âges et que certains étaient bien supérieurs aux autres ; le jeune auteur parlait déjà de lui-même et s'adressait à ses lecteurs avec cette facilité qu'il conservera toujours. Le recueil était composé de poèmes imités de ses auteurs favoris : Spenser, Thomson, Gray, Collins, ou d'auteurs qu'il avait étudiés à son école : Milton, Dryden, Pope qu'il admirait alors, avec un certain nombre de traductions d'Anacréon et d'Horace. Il y avait de la facilité dans les traductions ; quant aux œuvres « originales », elles montraient une connaissance de la poésie déjà assez approfondie et un sens de la versification extraordinaire pour un jeune écrivain de cet âge, mais l'inspiration, toute scolaire, en était bien faible : l'auteur y traitait de thèmes peu originaux au moyen de réminiscences littéraires. Sa poésie était peu personnelle et manquait de vigueur.

Il reçut pourtant de nombreux encouragements. L'ouvrage était publié par souscription et le Révérend Isaac Hunt avait fait de louables efforts pour y intéresser un grand nombre de personnes connues. Il n'en trouva pas moins de huit cent huit pour l'édition originale de 1801 ; un second tirage, patronné par de nouveaux souscripteurs, fut publié la même année ; une nouvelle édition fut nécessaire ; elle parut dans un format légèrement différent dès 1802, avec une liste de huit cent trente-trois souscripteurs. Une quatrième édition anglaise parut en 1803, avec une liste de huit cent quarante-neuf noms ; dès 1804 il y eut une édition américaine, publiée à Philadelphie. Le père de l'auteur s'était adressé partout où il pouvait trouver un appui. Les listes de souscripteurs contiennent un important contingent de personnages

¹ ... tenui ferar

Penna per liquidum aetherea.

Vates

(Horace, Od. 20, Lib. 2.)

Vos, ... precor, aspirate canenti.

(Virg. Lib. 2.)

titrés, entre autres l'illustre Nelson, un groupe imposant de membres du clergé auquel avait daigné se joindre le Primat d'Angleterre lui-même, des membres du Parlement parmi lesquels le chef des Whigs, Charles James Fox, George Canning dont Leigh Hunt attaquera plus tard la politique et deux des libéraux les plus en vue, William Huskisson et l'anti-esclavagiste William Wilberforce, deux personnages qui ne seront pas toujours aussi favorables à l'auteur : Lord Ellenborough devant qui il comparaitra en 1811 et 1812 et Sir Simon Le Blanc qui prononcera sa condamnation en 1813, trois Réformistes notoires : Horne Tooke, Thomas Hardy ainsi que William Cobbett, le célèbre agitateur du début du XIX^e siècle, un grand nombre d'artistes, dont plusieurs membres de la *Royal Academy*, recrutés sans doute par Benjamin West, des auteurs comme Sheridan, Richard Cumberland, le Poète-Lauréat Pye, deux des maîtres de *Christ's Hospital*, plusieurs Américains, dont l'Ambassadeur des Etats-Unis. La nouvelle publication rencontrait un vif succès de sympathie ; le jeune poète ne pouvait être que flatté par ces listes de personnages importants qui s'intéressaient à son ouvrage.

Les revues se montrèrent favorables, quoique réservées : si la *Monthly Magazine* ¹ ne fait qu'une mention rapide du recueil, le *British Critic* ² loue la fluidité des vers et la grâce des sonnets, concluant non sans quelque perspicacité que, si l'auteur rend son style plus simple et son langage plus correct, il pourra devenir un agréable, sinon un grand poète ; la *European Magazine* ³ voit dans *Juvenilia* l'annonce d'un talent poétique méritant les encouragements qu'il a reçus ; la *Monthly Review* ⁴, qui d'ordinaire condamne ces publications juvéniles, fait volontiers une exception en faveur du jeune Hunt ; le *Monthly Mirror* ⁵ contient un vif éloge de certains des morceaux du recueil. A tout considérer, il y avait là de quoi inciter le nouveau poète à poursuivre une carrière littéraire.

Aussi n'est-on pas surpris de le voir publier avec une hâte un peu fébrile toute une série d'œuvres poétiques qui n'avaient pu trouver place dans son recueil ou qu'il composa après sa publication. Il profite de l'accueil favorable que lui avait réservé le *Monthly Mirror* pour proposer aux directeurs de cette revue deux de ses compositions en vers ⁶ ; l'une d'entre elles, *Song in imitation of the Scotch manner*, paraît sous sa signature dans le *Monthly Mirror* de juillet 1801 ⁷. La *European Magazine*, une des revues les plus en vogue à cette époque, contient de lui, dans son numéro de décembre 1801, un poème sur la Mélancolie où un

¹ *Monthly Magazine*, août 1801, vol. XII, p. 48.

² *British Critic*, vol. XVIII, 1801, p. 541, art. xvi.

³ *European Magazine and London Review*, août 1801, vol. XI, p. 114-115.

⁴ *Monthly Review*, vol. XXXIX, 1802, pp. 206-207.

⁵ *Monthly Mirror*, av. 1801, vol. XI, pp. 254-256.

⁶ La lettre par laquelle Leigh Hunt fait cette proposition se trouve en Ms dans la collection Pforzheimer, à New-York. Mr. G. D. Stout l'a publiée dans *Notes and Queries*, 14 mars 1925, vol. CXLVIII, p. 186, et l'a reproduite dans sa thèse dactylographiée sur divers aspects de la vie de Leigh Hunt que nous avons consultée à l'Université Harvard, à Cambridge (Mass.), Etats-Unis d'Amérique. Signalons à ce sujet que, dans cet ouvrage d'une documentation très précise, nous avons trouvé, à côté de nombreux points sur lesquels nos propres recherches nous avaient permis de faire la lumière, un certain nombre de renseignements nouveaux ; nous nous ferons un devoir de signaler tous nos emprunts.

⁷ *Monthly Mirror*, juillet 1801, vol. XII, pp. 53-54.

sentiment assez délicat s'exprime en un style parfois banal ¹. Les quotidiens eux-mêmes sont mis à contribution : on ne trouve pas moins de dix poèmes, dont six inédits, du jeune J. H. L. Hunt dans la poudreuse collection de la *Morning Chronicle* de l'année 1801 ².

L'année 1802 voit se poursuivre les efforts du jeune poète. La *Monthly Magazine* du 1^{er} janvier 1802 contient son *Sonnet written at the close of Eve* ³ ; la *Morning Chronicle* du 27 janvier de la même année son *Ode to the memory of Burns, by J. L. Hunt, author of Juvenilia* ; le *Monthly Mirror* de mai 1802 *The Petition, anacreontic* ⁴, qui est peut-être le second poème qu'il avait proposé aux directeurs. Il s'exerce dans tous les genres poétiques. S'adressant à l'éditeur du *Poetical Register and Repository of fugitive poetry*, recueil de poèmes par divers auteurs, imité de l'*Almanach des Muses* publié en France quelques années plus tôt, il déclare :

... You will perceive, Sir, that I have sent you Ode, Epistle, Epitaph, Epigram, sentimental Song, Sonnet, and translation ; to make this heterogeneous collection more complete I would add a Pindaric and an Anacreontic Song ; — but perhaps I am too late... ⁵.

Le ton général de la lettre est assuré et laisse percer la vanité du jeune auteur. La fortune lui souriait : presque toutes les œuvres qu'il mentionne parurent dans le *Poetical Register for 1801* au cours de l'année 1802 ⁶. Le grand-père Shewell, vieil homme d'affaires américain, qui avait pourtant souscrit à la troisième édition de *Juvenilia*, commença à s'inquiéter de l'attrait qu'éprouvait son petits-fils pour des occupations peu rémunératrices : il l'invita à venir à Philadelphie où il saurait bien, disait-il, en faire un homme. Le nouveau poète lui répliqua non sans hauteur que les hommes s'élevaient tout aussi bien en Angleterre qu'en Amérique ⁷ !

¹ *European Magazine and London Review*, déc. 1801, vol. XL, p. 448 : *Melancholy*.

² *Morning Chronicle* : 4 fév. 1801 : *Ode to Thomas Campbell, Esq., author of « the Pleasures of Hope », « Ode to Winter », etc., etc.* ; 10 juin : *Sonnet on the sickness of Eliza, by J. H. L. Hunt* ; 6 août : *Elegy written in Poets' corner, Westminster Abbey (Juvenilia, p. 91)* ; 8 août : *Elegy on J. H. Beattie, author of the Minstrel, etc., by J. L. Hunt (Juv., p. 95)* ; 20 août : *Wandle's wave, by J. H. L. Hunt (Juv., p. 130)* ; 22 août : *Speech of Caractacus to Claudius Caesar, by J. H. L. Hunt (Juv., p. 9)* ; 11 sept. : *The field of battle, from the ingenious author of « Juvenilia », a youth of 16* ; 14 sept. : *The Rainbow* ; 3 oct. : *The Shades of Collins, an Ode* ; 15 oct. : *The Olive of Peace, by J. H. L. Hunt, author of poems called Juvenilia (The Cambridge Intelligencer, 20 oct. 1801)*. Signalons en passant que cette série de poèmes n'est pas donnée dans la bibliographie des Œuvres Poétiques de Leigh Hunt de l'édition Milford.

³ *Monthly Magazine*, 1^{er} janv. 1802, vol. XII, p. 518

⁴ *Monthly Mirror*, mai 1802, vol. XIII, pp. 353-354.

⁵ « Vous remarquerez, Monsieur, que je vous ai déjà envoyé une ode, une épître, une épithaphe, un épigramme, une chanson sentimentale, un sonnet et une traduction ; pour rendre plus complète cette collection hétérogène, je voudrais y ajouter un chant pindarique et un chant anacréontique... mais il se peut que j'arrive trop tard. » Lettre de Leigh Hunt à l'éditeur du *Poetical Register*, 8 mars 1802. Coll. Brewer. La date de cette lettre et le fait que le *Poetical Register for 1801* contient un poème anacréontique de Leigh Hunt sembleraient indiquer que ce recueil parut après le 8 mars 1802.

⁶ P. 37 : *The Shades of Collins, an Ode (Morning Chronicle, 3 oct. 1801)* ; p. 62 : *Epitaph on Cowper* ; pp. 103-104 : *To my friend on his return from the country, August 24, 1801* ; pp. 110-11 : *The Petition, an anacreontic (Monthly Mirror, mai 1802)* ; pp. 129-130 : *Song in imitation of Sir John Suckling* ; pp. 146-147 : *Translation of Horace's Ode « Descende Caelo, etc. », A Fragment* ; pp. 224-225 : *Ode to Thomas Campbell, Esq. Author of the Pleasures of Hope (Morning Chronicle, 4 fév. 1801)* ; p. 300 : *Sonnet written at the close of Eve (Monthly Magazine, 1^{er} janv. 1802)*.

⁷ *Aut.*, chap. V, vol. I, p. 126.

Pourtant à cette époque il ne savait guère quelle occupation il pourrait bien choisir. Il entrait dans la vie, et autour de lui la situation était des plus troubles. L'Angleterre traversait une des périodes critiques de son histoire. La Révolution Française y avait d'abord soulevé l'enthousiasme des éléments libéraux, mais les milieux conservateurs avaient réagi avec promptitude ; quand la Révolution fut devenue sanglante, ils réussirent à entraîner leur pays dans une guerre contre la France et à étouffer le mouvement radical qui s'était développé en Angleterre après 1789. Vers 1800, la lutte se poursuivait. Bonaparte était devenu le maître des destinées de la France et il avait en Angleterre même des admirateurs, parmi lesquels la mère de Leigh Hunt et son grand-oncle Benjamin West. Le roi George III était malade ; les Tories, conduits par Pitt, étaient partisans de la lutte à outrance, mais ils étaient soumis aux attaques constantes des Whigs dirigés par Fox. Un petit groupe de Radicaux, encouragé par l'exemple de la Révolution Française, réclamait une transformation complète de la vie politique anglaise par l'élargissement du droit de suffrage ; certains d'entre eux se réunissaient autour de l'agitateur Horne Tooke à Wimbledon, où Isaac Hunt conduisit son fils un jour. La vie économique était bouleversée. L'esprit public était profondément troublé. Un nombre important de sectes religieuses se développaient à côté de l'Eglise anglicane dont la doctrine et les rites ne correspondaient plus aux besoins spirituels d'un grand nombre de fidèles. La littérature rompait définitivement avec le rationalisme dont les effets s'étaient prolongés jusqu'à la seconde moitié du XVIII^e siècle : à l'époque du Dr Johnson succédait celle de Wordsworth ; les *Lyrical Ballads* paraissent un an avant que Leigh Hunt ne sorte de *Christ's Hospital*, fournissant la théorie et l'exemple d'une poésie plus souple et plus riche. Le théâtre était dominé par la personnalité comique de Sheridan, mais la grande tradition dramatique de l'Angleterre était perdue : une période d'hésitation et de décadence allait s'ouvrir.

Dans une période normale Leigh Hunt aurait eu beaucoup de mal à se diriger ; il en devait avoir davantage à cette époque incertaine, car il était mal préparé pour la vie. C'était un grand garçon assez élancé, d'apparence peu robuste. Son visage encadré de longs cheveux noirs avec ses yeux très largement ouverts avait quelque chose d'enfantin et de sérieux à la fois. Le portrait de Bowyer, qui orne l'édition de 1802 de *Juvenilia*, nous le montre avec cet air sensible et intelligent, pensif et ardent qu'il conservera pendant toute sa vie. *Christ's Hospital* lui avait donné une culture générale, dont il devait profiter dans sa carrière littéraire, mais ne lui avait point fixé de but défini. Ses parents, qui avaient fortement contribué à former ses manières, ses goûts, ses idées, ne lui avaient donné aucun sens pratique et étaient assez peu capables de l'orienter vers une profession. Ses frères plus âgés que lui n'avaient pas encore assez réussi dans la branche qu'ils avaient chacun choisie pour pouvoir l'aider à ce moment critique de son existence.

Pendant un certain temps, il nous le dit lui-même ¹, ses occupations consistèrent à aller voir ses camarades de classe, à fréquenter les étalages des bouquinistes et à écrire des vers. Jusqu'au moment où il

¹ *Aut.*, chap. V, vol. I, p. 119.

créera l'*Examiner* avec son frère John au début de 1808, il n'aura pas d'occupation très fixe. Après des débuts brillants, mais qui ne lui permettent pas de s'affirmer, il abandonne la poésie pendant quelques années ; peut-être, se rend-il compte qu'il n'est pas assez mûr pour créer une œuvre vraiment originale et forte. Il cherche sa voie, essayant de s'enrichir par des contacts plus nombreux avec le monde.

En avril 1803, il va faire visite à quelques-uns de ses amis à Oxford ; les lettres dans lesquelles il décrit son voyage, l'aspect général d'Oxford avec ses belles pelouses, ses cours d'eaux paresseux, ses bâtiments anciens, les étudiants et leur façon de vivre montrent qu'il possède déjà l'art de peindre et de raconter d'une façon pittoresque ¹. L'ancien pensionnaire de *Christ's Hospital*, obligé par sa situation de fortune à vivre la plupart du temps à Londres, éprouve déjà ce besoin de s'échapper vers la campagne qu'il conservera pendant tout le reste de sa vie ; il possède un sentiment intense de la nature, qui s'exprime dans une lettre écrite en octobre 1803, lorsqu'il n'avait encore que dix-neuf ans ². En février 1806 il se rend dans le Lincolnshire ; il y observe les habitants qu'avec la vanité d'un Londonien il regarde comme de braves rustauds ou de joyeuses commères rieuses et tapageuses ³ ; de nouveau il nous donne de jolis tableaux de la campagne et nous fait part de son exaltation en face de la nature ⁴ ; lorsqu'il visite la ville de Lincoln, il étudie avec attention la cathédrale : il s'étonne de certains ornements grotesques et se demande si, en mêlant des personnages à l'air diabolique avec les saints et les anges, l'auteur n'a pas voulu se moquer de la superstition de son époque ⁵ ! Il se promène également dans la banlieue de Londres et dans les rues de la capitale. Il observe ce qu'il voit autour de lui avec une curiosité toujours en éveil ; le détail l'intéresse ; il aime à communiquer ses impressions dans ses lettres. Dès cette époque il est capable d'esquisser un petit tableau ou de camper un personnage ; sa touche est légère, son style rapide et élégant. Dans ses descriptions se glissent ses commentaires ; il montre ainsi d'une manière spontanée quelques-uns des traits de sa personnalité qui s'affirment. Il est déjà un agréable épistolier ; il se prépare au genre de l'essai aimable et brillant dans lequel il se distinguera plus tard.

D'autres aspects de son caractère se manifestent dans les lettres qu'il écrit alors à sa fiancée, Marianne Kent. Peu après la publication de *Juvenilia*, au retour d'une excursion à Margate et Brighton, il fut présenté par son compagnon de route, John Robertson, à Miss Elizabeth

¹ Lettres de Leigh Hunt à sa fiancée, Marianne Kent, 22 avril 1803 (Corr., vol. 1, pp. 3-5 ; le Ms plus complet est dans la coll. Brewer), 26 avril 1806. Coll. Brewer.

² « *The season here, my dear girl, though in its declension is still highly beautiful, the tender greenness of the summer leaf is gone, but the trees and hedges are clad in a rich yellow mingled here and there with dark green, the air is invigorating and sometimes keep, and the year has put on that energy and magnificence, which distinguishes Autumn from the tenderness and placid loveliness of Summer.* » Lettre Ms de Leigh Hunt à Marianne Kent. Enfield, 14 oct. 1803. Coll. Brewer.

³ Lettre Ms de Leigh Hunt à Marianne Kent, 7 fév. 1806. Coll. Brewer.

⁴ Lettre de Leigh Hunt à Marianne Kent, fév. 1806. Corr., vol. 1, pp. 20-24.

⁵ « *These comic visages mingled with swelled-cheeked cherubims and long-bearded saints with now and then a devil peeping over a pillar presented a singular mixture of celestial and infernal ideas, and it seemed as if the architect had wished to express his contempt for superstition by introducing its champions into such company.* » Lettre Ms de Leigh Hunt à Marianne Kent, Doncaster, 13 février 1806. Coll. Wise.

Kent qui s'était intéressée à l'une de ses compositions. Elle était la fille d'une veuve, Mrs. Kent, couturière en renom qui devait bientôt se remarier avec un libraire connu de cette époque, Mr. Rowland Hunter, et elle avait une sœur plus âgée qu'elle, Marianne. Leigh Hunt devint bientôt un des familiers de la maison ; étant tombé malade chez Mrs. Kent, il y fut tendrement soigné, y demeura comme locataire et s'attacha bientôt non pas à sa jeune admiratrice Elizabeth, mais à sa sœur Marianne. De trois ans moins âgée que lui ², elle n'était pas très jolie et n'avait pas les dispositions intellectuelles de sa sœur, mais elle ne manquait pas alors de grâce et de vivacité, elle avait des cheveux magnifiques et de beaux yeux noirs, elle était très douée pour les arts plastiques. Leigh Hunt en fut profondément épris ; il semble que son caractère ait été rendu plus grave par l'amour intense qu'il éprouva à cette époque ; il écrit à Marianne, alors qu'il n'avait pas encore dix-neuf ans :

Adieu, dearest Marian : do not be disappointed at seeing a grave epistle instead of a merry punning letter filled with quaint phrases and ridiculous allusions, such a letter I can always write to anybody else, but when I sit down to converse with you, I do not know how it is, but I feel a sort of — not melancholy — but stillness and seriousness, a kind of gravity, which I cannot account for and by no means wish to repress : a divine calmness of spirit, which must be nearer to the pure raptures of heaven than any enjoyment of which mortals are possessed. Rhapsody again ! Recollect for the future, that whenever I write to you I shall always be in my rhapsodies : I warn you of it, so you must be prepared ² !

Malgré l'affection ardente qui se révèle dans les lettres de Hunt, il y eut des brouilles entre les deux amoureux. Leigh Hunt voulait se charger de cultiver les qualités intellectuelles de sa fiancée et Marianne n'accepta pas tous ses conseils sans opposer une certaine résistance ; il en résulta une rupture temporaire, mais le jeune Hunt devait bientôt renouveler ses avances avec succès ³. Nous avons de lui une longue lettre manuscrite datée du 10 février 1804 à onze heures du soir et simplement adressée à : « Marian », dans laquelle il la supplie de lui redonner son

¹ Elle était née le 28 septembre 1787, d'après l'inscription qui se trouve sur sa tombe.

² « Adieu, très chère Marianne ; ne soyez pas déçue de lire une grave épître au lieu d'une lettre joyeuse et bourrée de calembours, pleine de tournures bizarres et d'allusions amusantes ; je puis toujours écrire une pareille lettre à n'importe qui, mais quand je m'assieds pour converser avec vous, je ne sais pourquoi, je sens en moi une sorte, non pas de mélancolie, mais de tranquillité et de sérieux, une espèce de gravité, que je ne saurais expliquer et ne désire nullement réprimer ; une sérénité divine, qui doit approcher davantage des purs ravissements célestes que d'aucune des jouissances réservées aux mortels. Encore des rapsodies ! Souvenez-vous pour l'avenir que chaque fois que je vous écrirai je serai toujours entraîné par mes rapsodies ; je vous en avertis pour que vous y soyez préparée. » Lettre de Leigh Hunt à Marianne, Oxford, 22 avril 1803. La partie de la lettre que nous citons a été relevée sur le manuscrit dans la coll. Brewer. Elle s'intercale après *Trinity College*, p. 5, dans le texte que cite la *Correspondence*, vol. 1, pp. 3-5.

Cf. aussi une lettre de *Trinity College*, Oxford, mardi 26 avril 1803, coll. Brewer ; une lettre adressée à Miss Marian Kent, Miss Patters, *Brighton's Place*, Brighton — *My dearest Marian... Corr.*, vol. 1, pp. 8-10 (le Ms qui se trouve dans la coll. Brewer porte un timbre de la poste d'août 1803) ; une lettre Ms écrite d'Enfield, vendredi 14 octobre 1803 : « *I should feel as little in saluting Mrs. M[arriott, son hôtesse], as in saluting a female statue ; and often boast to myself of the real affection I cherish for you in the idea that I could kiss all the beauties in the Grand Seignor's seraglio with as little emotion as a bunch of turnips, while I have only to touch your lips and it sets me trembling like an aspen leaf.* » Coll. Brewer.

³ *Corr.*, vol. 1, pp. 6-7.

amour ; l'auteur écrit alors sous l'influence d'une émotion très forte qui semble le dominer tout à fait ; on sent chez lui une sensibilité qui vibre intensément sous le coup d'une ardente passion. L'auteur de *Juvenilia* allait grâce à elle regagner la faveur de Marianne et en même temps obtenir sa main ¹.

Il lui enverra de nombreuses lettres par la suite, chaque fois qu'il sera éloigné d'elle, jusqu'à leur mariage qui fut célébré le 3 juillet 1809. Sa nature sentimentale s'y donne libre cours. Il y montre le côté tendre de sa nature qui est quelque peu voilé dans un grand nombre de ses essais. Il assure sans cesse sa fiancée de sa profonde affection ; il la supplie de lui rendre son amour ; il s'inquiète des périodes de mélancolie que traverse Marianne. Il lui raconte ses voyages dès qu'il s'éloigne de Londres, il s'efforce de lui faire part de toutes ses impressions. Lorsque l'*Examiner* sera lancé et qu'il pourra entrevoir la date de leur mariage, sa tendresse deviendra encore plus forte. La spontanéité et la franchise de ces lettres, l'accent juvénile avec lequel il s'adresse à sa fiancée donnent un charme particulier à cette partie de sa correspondance. Sous l'effet de l'éducation religieuse qu'il a reçue, ses sentiments de piété et son amour se confondent. Au cours de son voyage dans le Lincolnshire, il est ému par le spectacle de la nature et il écrit à sa fiancée :

A delightful serenely diffused itself through my heart : I worshipped the magnificence and the love of the God of Nature, and I thought of you : these two sensations always arise in my heart in the quiet of a rural landscape, and I have often considered it a proof of the purity and the reality of my affection for you, that it always feels most powerful in my religious moments. And it is very natural. Are you not the greatest blessing Heaven has bestowed upon me ? ²

¹ *I sit down to write to you, Marian, with a beating heart ; perhaps it is the last time I may thus address you, but if it is, I shall at least have to thank Heaven, that my last words were those of tenderness and affection, and that, if we must part, it will be with the farewell of friendship instead of the anger of disappointment or the petulance of mortified vanity.*

... I offer you, with the sincerest tenderness, a heart entirely your own, and ready to devote itself to your comfort and happiness as long as it beats, a heart, not naturally devoid of you, whose errors have been, I trust, conquered by my affection for you and an unceasing wish to become better and wiser for your sake ; and a confidence, entire and unlimited, the confidence of a love, which will not nor can enjoy a single gratification without its sharing it with you.

... If you once more say you love me, what a heavenly day, shall I not pass tomorrow — it will indeed be a day of rest in every sense of the word ; — if you cannot make me happy, I shall have only to wish that God may bless you and make your future husband as anxious for your happiness and proud of your love, as I should be, if I ever had the joy of calling you my wife. — Heaven be with you : — have your mother always in your mind, and you will be an excellent woman. God grant I may a thousand times subscribe and more than a thousand times prove myself

*Your own affectionate,
Henry.*

Cette lettre Ms fut envoyée en même temps qu'une lettre adressée à la mère de Marianne, qui était devenue alors Mrs. Hunter ; les deux documents se trouvent dans la collection Brewer. Thornton Hunt, qui parle de cet incident dans la *Correspondence* (vol. 1, p. 7) signale que Leigh profita d'une lettre à Mrs. Hunter pour renouveler ses avances.

² « Une délicieuse sérénité se répandit dans mon cœur : j'adorai la magnificence et l'amour du Dieu de la Nature, et je pensai à vous ; ces deux sensations apparaissent toujours dans mon cœur au milieu du calme d'un paysage champêtre et je vois souvent une preuve de la pureté et de la sincérité de mon affection envers vous dans le fait que les moments où elle me semble avoir le plus de force sont ceux où mon âme est remplie de sentiments religieux. C'est là une chose très naturelle ; n'êtes-vous pas la plus grande bénédiction que le Ciel m'ait accordée ? » Lettre de Leigh Hunt à Marianne Kent, Gainsborough, fév. 1806. *Corr.*, vol. 1, pp. 20-24.

Il déclare dans la même lettre qu'il est naturellement un homme aux passions violentes, mais que son affection pour Marianne lui a appris à les maîtriser. En même temps, les lettres de Leigh Hunt à sa fiancée laissent apparaître d'une façon frappante ce besoin de juger et de réformer qu'il conservera durant toute sa carrière. Il y prend un ton supérieur et moralisateur ; il ne cesse d'accabler la pauvre Marianne de ses conseils, parfois même de ses reproches. Lui envoie-t-il du Lincolnshire une épître en vers, il éprouve le besoin d'y glisser un éloge assez naïf des joies du foyer et des vertus domestiques ¹. Il lui recommande sur un ton grave de cultiver son talent pour le dessin ². Il lui fait toute une série d'exhortations sur les qualités féminines qu'elle doit développer ; il lui déclare sans ambages qu'elle est parfois un peu trop violente avec les gens qu'elle connaît ³. Il s'efforce surtout de développer sa culture générale, il l'incite sans cesse à lire, il lui recommande certains ouvrages. Son ton se fait parfois dogmatique et presque sévère ; il trace à l'usage de la pauvre Marianne un petit programme pour l'éducation des femmes :

I wish to see you one of the gentlest, as you are one of the best-hearted girls in the world : I wish you to improve yourself in reading, to preserve my respect and esteem : I wish you to be mild, to preserve my love... ⁴.

...I do not wish a woman to start subjects of conversation, but merely to have the ability of keeping it up if necessary : a wife otherwise will appear not only ignorant in the eyes of her husband's friends but inhospitable, for if she says nothing to them for instance, when her husband is out of the way, they will imagine she does not desire their company... ⁵.

Il va même plus loin : l'ancien élève de *Christ's Hospital*, dont les copies n'étaient pas toujours très soignées, fait des observations à sa fiancée sur son écriture ⁶ ; il lui explique longuement quelques-unes des règles de la ponctuation ⁷. Il lui demande de faire plus attention à la présentation de ses lettres ⁸. Il y a quelque chose d'un peu ridicule dans cette façon de mêler toutes sortes de conseils à des déclarations d'amour. Peut-être Marianne en avait-elle besoin ; nous verrons plus tard qu'elle ne sera pas d'une assistance bien grande pour son mari ; mais ne peut-on pas apercevoir dans ces quelques traits des lettres de Leigh Hunt à sa fiancée les premiers signes d'une certaine raideur d'esprit et d'un curieux besoin de réformer que l'on retrouvera dans toute sa carrière ?

¹ Lettre de Leigh Hunt à Marianne Kent, 23 fév. 1806. *Corr.*, vol. 1, pp. 17-19.

² Lettre de Leigh Hunt à Marianne Kent, 9 déc. 1805. *Corr.*, vol. 1, pp. 13-14.

³ Lettre Ms de Leigh Hunt à Marianne Kent, 30 août 1806. Coll. Brewer.

⁴ « Je désire que vous deveniez l'une des jeunes filles les plus aimables qui soient au monde comme vous êtes une de celles qui ont le meilleur cœur ; je désire que vous développiez vos lectures, afin que vous conserviez mon respect et mon estime ; je désire que vous soyez douce, afin que vous conserviez mon amour. » Lettre Ms de Leigh Hunt à Marianne Kent, 22 juillet 1807. Coll. Brewer.

⁵ « Je ne désire pas qu'une femme fournisse des sujets à la conversation, mais simplement qu'elle soit capable de l'entretenir si cela est nécessaire ; autrement une femme mariée passera non seulement pour ignorante aux yeux des amis de son mari, mais encore comme peu hospitalière ; en effet si par exemple elle ne leur dit rien, quand son mari sera sorti, ils imagineront qu'elle ne désire point leur compagnie. » Lettre Ms de Leigh Hunt à Marianne Kent, 5 août 1807. Coll. Wise.

⁶ Lettre de Leigh Hunt à Marianne, fév. 1806. *Corr.*, vol. 1, pp. 20-24.

⁷ Lettre Ms de Leigh Hunt à Marianne, 8 avril 1807. Coll. Brewer.

⁸ Lettre Ms de Leigh Hunt à Marianne, 22 juillet 1807. Coll. Brewer.

En même temps qu'il entre ainsi en contact avec le monde, le jeune Leigh Hunt s'efforce de développer sa culture générale. Il commence alors à réfléchir d'une façon plus personnelle aux grands problèmes de son époque : à l'influence de ses parents et de son école, se superposent celle des grands courants de pensée qui dominent l'Angleterre et celle de ses lectures. Il s'intéresse à la politique, il donne une attention particulière aux problèmes religieux. Il ne fait pas un effort systématique pour ordonner ses idées, mais peu à peu ses tendances personnelles se font jour et ses opinions se dessinent avec plus de netteté. Il développe considérablement le goût de la lecture qu'il entretenait depuis sa plus tendre enfance, lorsqu'il se plongeait dans le *Paradis Perdu* de Milton et le *Pilgrim's Progress* de Bunyan. Son éducation de *Christ's Hospital* l'avait mis en contact avec les classiques ; en dehors de ses cours il manifestait une prédilection marquée pour la poésie. Il élargit maintenant le champ de ses lectures, sans plan bien défini, un peu au hasard des circonstances. Son père lui ayant fait cadeau d'une collection de classiques qu'il avait remarquée chez un bouquiniste, il se met à les lire avec un intérêt intense ; il est déjà, comme il le dit lui-même, un véritable glouton de livres ¹. Son goût est assez sûr ; il ne s'arrête pas aux livres sans valeur. A cette époque, il est surtout séduit par les auteurs du xviii^e siècle ; peut-être est-il attiré par le mélange de sentimentalité délicate et de réflexion fine qu'il y trouve ; ce sont là des traits qui dans une certaine mesure correspondent à sa propre nature. Goldsmith en particulier l'enchanté : il en apprend des passages par cœur ; il en aime les essais au style limpide et les poèmes avec leurs descriptions de la vie rurale ; le *Vicar of Wakefield* l'amuse et l'émeut à la fois. Les leçons de Boyer l'avaient un peu fatigué naguère des charmants essais du siècle précédent ; il y revient alors ; non content de les lire, il s'efforcera bientôt de les imiter. C'est sur leur modèle qu'il formera son propre style, léger, facile, aimable. Il dévore des romans entiers et s'habitue si bien à la technique du genre qu'il en peut prévoir les incidents d'avance. Richardson ne l'attire guère, il lui préfère l'œuvre plus réaliste et plus complexe de Fielding et de Smollett ; il aime également les œuvres romanesques et sentimentales des romanciers en faveur à la fin du xviii^e siècle : Robert Bage, Charlotte Smith et Mrs. Radcliffe. Il est toujours très amateur de poésie, mais son goût évolue : il est plus éclectique à cette époque qu'il ne sera par la suite. Il subit la forte influence classique de Samuel Johnson dont les Vies des poètes sont un de ses textes favoris. Il devient un grand lecteur de Dryden et de Pope ; c'est alors qu'il écrit un poème héroï-comique, *The Battle of the Bridal Ring*, sur le modèle du *Rape of the Lock* de Pope. L'histoire aussi le fascine : il lit tous les livres d'histoire sur lesquels il peut mettre la main ; ses auteurs préférés sont le vieil Hérodote, l'Italien Villani, Froissart et surtout Gibbon, dont il tirera de fréquentes citations dans son *Examiner* ; bientôt, nous dit-il ², il s'écartera des historiens à cause de leurs contradictions, de leur ton trop dogmatique et de leur insistance sur les querelles politiques et les guerres.

C'est à cette époque qu'il entre en contact avec les littératures

¹ *Aut.*, chap. VII, vol. 1, p. 155.

² *Aut.*, chap. VII, vol. 1, p. 159.

étrangères. Le romancier allemand Auguste La Fontaine, dont les œuvres très sentimentales sont alors fort en vogue, est parmi ses auteurs favoris. Il semble qu'il ait voulu publier, au début de 1805, son poème héroï-comique précédé d'une introduction sur ce genre de poésie ; il étudie alors *La Secchia Rapita* de Tassoni, bien qu'il connaisse mal l'italien, et relit le *Lutrin* de Boileau, quoique la première lecture, faite à l'aide d'un dictionnaire, lui ait donné l'horreur de tous les verbes irréguliers de la langue française¹. Les grands auteurs français du XVIII^e siècle l'attirent, en partie à cause de leurs ressemblances avec leurs contemporains anglais qu'il admire, en partie à cause de leurs idées libérales auxquelles les événements de la Révolution ont donné un nouvel essor. C'est ainsi qu'il lit la *Nouvelle Héloïse* avec enthousiasme ; il n'y voit rien de dangereux et admire la façon dont l'auteur affirme les droits de la passion². Mais l'auteur qui a le plus d'influence sur lui à cette époque est Voltaire, dont de nombreuses traductions avaient paru en Angleterre et qui jouit d'un regain de popularité aux environs de 1793. Esprit libéral, le jeune Leigh Hunt aime la façon dont le philosophe français attaque les absurdités du régime de son époque et les superstitions ; il s'enthousiasme pour le déisme de Voltaire : c'est pour lui un moyen de concilier ce qu'il y a de libéral et de religieux dans ses sentiments. S'il n'aime guère *Candide* à cause de ce que le livre peut avoir de licencieux, il consulte sans cesse une traduction du *Dictionnaire Philosophique*, dont il admire les idées et le style. Le conte de *l'Ingénu* et *l'Essai sur la Philosophie de l'Histoire* sont également parmi ses livres préférés.

Cette période d'incertitude est donc très importante dans la formation générale de Leigh Hunt. Il enrichit les connaissances qu'il avait reçues de *Christ's Hospital* ; il se familiarise avec certains des grands noms de la littérature. Il lit, étudie, observe, réfléchit par lui-même, un peu au hasard des circonstances, sans autre guide que sa vive curiosité. Mais ce sont là peut-être des conditions favorables à l'épanouissement de sa nature indépendante. Ses préférences politiques et religieuses apparaissent avec plus de netteté : il s'oriente décidément vers les idées réformatrices alors tenues en échec par la réaction anti-révolutionnaire. Son goût se forme : les auteurs du XVIII^e siècle le séduisent ; il en aime l'esprit critique, les dons d'observation, l'élégance discrète. Mais ce sont peut-être les auteurs de la seconde moitié du siècle qui l'attirent le plus, ceux qui font une large place aux sentiments ; il revendique pour eux un rôle important dans la littérature et la vie. Sur ce point, son attitude correspond aux tendances marquées de son époque qui aspire vers une littérature où les émotions et l'idéalisme des auteurs s'exprimeront avec plus de liberté ; en même temps sa formation le rattache à un groupe d'écrivains chez lesquels les

¹ Lettre de Leigh Hunt à Mr. Hunter, 3 janvier 1805. *Corr.*, vol. 1, pp. 14-17. (Le Ms qui se trouve dans la collection Brewer, nous donne la date exacte de cette lettre.)

² ... « and I, who am something more than a bit of an enthusiast, am devouring this work with the greatest eagerness : I do not yet see the dangerous tendency which it is said the loves of Julia and St. Preux inculcate : I like Rousseau because he displays a deep knowledge of the heart, and I delight in reading him because his hero is a man of rapture, and because he tells me the world has no right to ridicule expressions of rapture which the generality of men never use, and sensations of rapture, which they never experience because they cannot feel. » (Lettre Ms de Leigh Hunt à Marianne Kent, 14 oct. 1803. Coll. Brewer.)

influences du classicisme restent prédominantes. Par certains côtés de sa nature, Leigh Hunt est porté vers le rationalisme dont l'influence fut grande au XVIII^e siècle, par d'autres vers la littérature de sentiment qui s'épanouit au début du XIX^e. De là un dualisme assez marqué dont les effets se manifestent et dans son évolution morale et dans son œuvre.

Pendant quelques années après la publication de *Juvenilia*, il se trouve partagé entre ses ambitions littéraires et diverses occupations plus prosaïques. Si son recueil de poésies juvéniles avait été accueilli avec une curiosité sympathique, il n'avait pas suffi pour donner à son jeune auteur une place dans le monde littéraire anglais ; ce coup d'essai n'avait pas été un coup de maître. Peut-être Leigh Hunt malgré son enthousiasme se rendit-il compte qu'il n'était pas assez mûr pour produire une œuvre poétique vraiment originale et profonde. Sa production se ralentit quelque peu ; elle reste encore assez importante. Il écrit un poème héroï-comique à la manière de Pope. Le journal de son frère, le *News*, contient en 1805 quatre poèmes signés L. H., dont l'inspiration et la forme rappellent assez celles des œuvres de *Juvenilia* et du *Poetical Register* pour qu'on puisse les lui attribuer : deux poèmes inspirés par son amour pour Marianne, *The Smile of Woman* et *Song*¹, une traduction de la treizième ode d'Horace, *To Lydia*², et surtout une épitaphe écrite à l'occasion de la mort de Nelson, *Epitaph supposed to be inscribed on the tomb of the hero of Cadiz and the Nile*³. Une de ses lettres à Marianne en 1806 contient une longue épître en vers⁴. Le *Poetical Register for 1805*, qui ne paraît qu'en 1807, contient une ode de sa composition⁵, et le même recueil pour les années 1806 et 1807, qui fut publié en 1811, donne de lui deux poèmes écrits dans le style de Pindare et d'Anacréon⁶. Ce sont là sans doute quelques-uns des poèmes qu'il comptait faire entrer dans deux volumes de vers annoncés à la fin des *Critical Essays on the Performers of the London Theatres*, publiés en 1808 : *Satires, Epistles, and Lyric Pieces, by Leigh Hunt et The various poems of Horace that have been happily translated or imitated by our best poets, with an attempt to supply the more translatable of what remains, and an essay on his genius and writings by Leigh Hunt*. Mais ces ouvrages devaient rester à l'état de projets ; le poème à la manière de Pope n'avait pas trouvé d'éditeur. Déjà les obstacles apparaissaient sur le chemin de l'ancien jeune prodige.

Il se tourne vers le théâtre ; c'était là un genre littéraire brillant, bien propre à le frapper. Le premier spectacle auquel il assiste, en mars 1800, l'*Egyptian Festival* d'un Mr. Franklin, le fascine. Par la suite il assiste à de nombreuses représentations, s'intéressant au spec-

¹ *News*, 28 juillet et 18 août 1805.

² *News*, 15 septembre 1805. Le numéro du 1^{er} septembre contient aussi, sous le titre de *The Strife of Praise, a pastoral*, un dialogue en vers reproduisant une conversation entre deux briquetiers ; le poème est signé L. H. et T. H. Il est plus difficile de l'attribuer avec certitude à Leigh Hunt.

³ *News*, 17 novembre 1805.

⁴ *Epistle to Miss Kent (written from Lincolnshire, in February 1806)*, dans une lettre du 23 fév. 1806. *Corr.*, vol. 1, pp. 18-19.

⁵ *Ode to Contemplation*, by Mr. J. H. L. Hunt. *Poetical Register for 1805*, pp. 360-362.

⁶ *Imitation of the First Pythian of Pindar (fragment) by Leigh Hunt, Esq. Poetical Register for 1806-1807*, pp. 92-97 (avec une introduction). *Love and Wine separated, lines written in a blank page of Anacreon, Id.*, p. 423.

tacle autant qu'au sens même de la pièce. Il connaît les acteurs, les étudie dans les rôles différents qu'ils jouent, il les apprécie selon ses réactions personnelles, sans s'arrêter à leur réputation. Le sens musical qu'il a reçu de sa mère lui permet de juger également des chanteurs et des cantatrices. Il développe ce sens de la critique dramatique dont il allait faire bientôt un usage si heureux. En attendant, il s'exerce lui-même dans le genre dramatique, espérant y réussir brillamment : il compose une tragédie, *The Earl of Surrey*, sur la condamnation et la mort du gentilhomme poète ; ce nouvel ouvrage est annoncé dans la *Monthly Magazine* de janvier 1802¹, avec l'indication qu'il sera bientôt soumis aux directeurs du grand théâtre de *Drury Lane* ; l'auteur n'avait pas encore dix-huit ans ! Il ne fut pas heureux sans doute, car sa tragédie ne fut jamais ni représentée, ni publiée. Il ne se décourage pas et, avec une précocité qui étonne, il écrit deux farces, *The Beau Miser* et *A hundred a year*, ainsi qu'une comédie dont il avait oublié le titre à l'époque de l'Autobiographie ; il alla présenter l'une de ses farces à l'un des comédiens alors en renom, Michael Kelly. Hélas ! aucune de ces pièces ne devait être présentée au public ; l'auteur ne le regretta point par la suite, car, dit-il, elles devaient être bien faibles².

Son intérêt intense pour les choses de théâtre allait se manifester d'une autre façon. Son frère John, l'imprimeur, ayant le 29 mai 1805 commencé la publication d'un hebdomadaire à tendances libérales, le *News*, l'auteur de *Juvenilia* s'y chargea de la critique dramatique. A défaut d'une longue expérience, il apportait à cette nouvelle tâche son enthousiasme juvénile ; il n'était pas au courant de tous les détails de l'art du théâtre, mais il possédait déjà un goût délicat et assez sûr ; il avait alors une excellente opinion de lui-même et, avec cette franchise hardie que l'on trouve chez son père, sa mère, son frère John, il était prêt à dire leur fait aux auteurs et aux acteurs les plus renommés. Tout de suite il affirma son indépendance en refusant les invitations à dîner et les billets de faveur ; c'était une nouveauté, car les directeurs des théâtres avaient pour usage de se concilier les bonnes grâces des critiques par ces moyens. Les articles de critique dramatique, qui paraissaient dans les publications de cette époque, étaient en général très secs et assez anodins ; il était rare qu'on s'y attaquât aux puissances du théâtre anglais d'alors. Le jeune Hunt procéda d'une façon toute différente : il donnait un résumé détaillé des pièces, suivi de commentaires sur l'art de l'auteur ; il étudiait ensuite la mise en scène et le jeu des acteurs, s'arrêtant aux détails et attaquant sans pitié chaque fois qu'il le jugeait nécessaire. Par un phénomène curieux, le jeune critique, dont on avait exploité la précocité peu d'années auparavant, ne montra pas la moindre tolérance pour un petit prodige de la scène, *Master Betty*, que l'on acclamait alors sous le titre du *Young Roscius* ; il critiqua, avec une insistance qui frappe, l'un des acteurs les plus éminents de l'époque, John Philip Kemble ; il manifesta une sévérité hautaine à l'égard des auteurs légers qui étaient alors en vogue, Frederic Reynolds, George Colman le Jeune, Thomas Dibdin. On peut discuter un grand nombre des jugements de Hunt dans le

¹ *Monthly Magazine*, 1^{er} janvier 1802, vol. XII, p. 533.

² *Aut.*, chap. VI, vol. 1, p. 136 et chap. VII, vol. 1, p. 167.

News, il n'en reste pas moins qu'il donnait à la critique dramatique une forme et une vigueur nouvelles. Ses articles marquaient un progrès important dans son développement intellectuel par rapport à *Juvenilia* ; son goût s'affirmait, il était beaucoup plus mûr, il prenait conscience de sa personnalité littéraire.

Ses critiques furent reçues avec assez de faveur pour qu'il pût en tirer une sorte d'anthologie et composer en 1807 une série d'articles où il analysait les qualités et les défauts des grands acteurs londoniens ; l'ensemble parut au début de 1808 sous le titre de *Critical Essays on the Performers of the London Theatres, including general observations on the practice and genius of the Stage ; by the author of the Theatrical Criticisms in the weekly paper called the News*. En général, l'ouvrage fut bien accueilli. Sans doute le *Satirist*, qui avait déjà critiqué la politique générale de l'*Examiner* et qui devait saisir toutes les occasions d'attaquer son rédacteur en chef par la suite, déclarait que l'ouvrage était rempli d'inepties et ne traduisait pas autre chose que son immense vanité¹. Mais d'autres revues, plus importantes, lui furent plus favorables ; si le *Monthly Mirror* lui reprochait son verbiage et sa sévérité à l'égard de Kemble, il reconnaissait la sincérité du jeune auteur, ainsi que la justesse de ses appréciations² ; le *Lady's Monthly Museum* dans un article assez court et la *Critical Review* dans un article plus détaillé félicitaient Hunt de son jugement et recommandaient son livre comme un excellent guide à l'usage des amateurs de théâtre³ ; une revue qui n'avait aucune sympathie politique pour les Hunt, l'*Antijacobin Review and Magazine*, louait le bon sens, la pénétration et la justesse de ces critiques⁴, tout en y signalant des traces de pédantisme et d'affectation ; surtout, un auteur dramatique en renom pour lequel le jeune Hunt n'avait pas été particulièrement élogieux dans ses articles, Richard Cumberland, relevait l'originalité de la pensée de l'auteur, la profonde sincérité de son caractère et la grâce aimable de son style ; reprenant les *Critical Essays* point par point, il confirmait par ses propres observations la plupart des remarques de détail contenues dans l'ouvrage de Hunt⁵. C'était là un gros succès pour le jeune homme : il avait réussi à s'imposer à ses contemporains comme critique dramatique.

Dès le début de sa carrière il avait commencé à cumuler les rôles. La guerre avec la France avait repris en mai 1803 ; l'Angleterre se croyait menacée d'une invasion ; il s'engage comme volontaire dans le régiment de Saint James, mais toute son activité militaire se borna à faire la manœuvre dans la capitale anglaise ; il en conserva un souvenir amusé⁶. N'ayant aucune fortune personnelle, il cherche à obtenir une situation qui lui permette de subvenir à ses besoins. Les membres

¹ *Satirist*, 1er mars 1808, vol. II, pp. 75-84.

² *Monthly Mirror*, fév. 1808, nouvelle série, vol. III, pp. 105-108.

³ *Lady's Monthly Museum*, juillet 1808, pp. 42-43 ; *Critical Review*, août 1808, troisième série, vol. XIV, pp. 374-379.

⁴ *Antijacobin Review and Magazine, or Monthly political and literary Censor*, juin 1809, p. 191.

⁵ *London Review*, No III, 1er août 1809, pp. 1-21.

⁶ Cf. l'*Examiner* du 18 avril 1824, *Wishing-cap paper*, no III, *Piccadilly and the West End* : « The reader must know I have been a soldier, have had a red coat and great long green feather and bivouacked in Dufour's Place. I have seen horrid war at Wormwood Scrubbs and marched from « Ealing to Acton » in all the dusty glory of a campaign. »

de sa famille l'assistent. Pendant un certain temps il sert de clerc dans le cabinet d'avoué qu'avait fondé son frère Stephen ; mais il n'avait aucune aptitude pour les fonctions dont il était chargé et il détestait le milieu dans lequel il travaillait ¹. Grâce à la protection de Mr. Addington, plus tard Lord Sidmouth, qui connaissait son père, il entre dans le personnel du Ministère de la Guerre ² ; en 1806 il occupait un poste dans le bureau du Ministre. C'était un singulier employé que ce jeune littérateur peu méthodique et incapable de mesurer son temps ; il arrivait en retard et s'occupait assez peu de son travail. Les représentations théâtrales, ses articles du *News*, ses divers projets littéraires l'intéressaient davantage. Surmené, bouleversé par les événements qui se précipitaient autour de lui, il traversa alors une période de dépression nerveuse qui affecta sa santé et son caractère. La nuit il lisait avec ardeur, le jour il ne pouvait chasser la mélancolie profonde qui s'emparait de lui. Ses occupations ne l'intéressaient pas ; il préférait se laisser aller à la méditation et à la rêverie. Il était obligé de prendre des congés pour aller se reposer à la campagne. La vie de bureau ne lui convenait nullement. Il cherchait les moyens de se consacrer uniquement à la littérature.

Le rôle de journaliste et de critique l'attirait davantage. Déjà à sa sortie de *Christ's Hospital*, il s'était intéressé à l'une de ces revues du XVIII^e siècle qui commentaient les événements et les mœurs du jour d'un ton léger et agréable, le *Connoisseur*, publié de 1754 à 1756 par George Colman et Bonnell Thornton ; les articles de fond signés de *Mr. Town, Critic and Censor-General* l'enthousiasmaient. Il écrit alors quelques articles à la manière de ceux du *Connoisseur* ; il les signe *Mr. Town Junior, Critic and Censor-General* et les fait accepter par le directeur d'un journal destiné aux voyageurs de commerce, *The Traveller* ³. Quelle joie pour le jeune critique de voir ses premiers essais imprimés dans un journal de Londres ! Il fait la connaissance de Mr. Bell, le propriétaire d'une gazette hebdomadaire, assez médiocre du reste, le *Weekly Messenger* ; dans sa maison du *Strand*, il rencontre des auteurs et des journalistes ; il entend discuter de politique et de critique dramatique. Il est amené à concevoir l'idée d'une publication dans laquelle il pourrait exprimer ses idées et publier ses œuvres. Il y avait là la possibilité d'une collaboration fructueuse avec son frère John l'imprimeur qui lui aussi rêvait d'une pareille entreprise. Dès 1803, des démarches sont faites, des plans établis pour

¹ ... « the gloomiest of all » darkness palpable », a lawyer's office », écrivait-il quelques années plus tard dans le *Memoir of Mr. James Henry Leigh Hunt written by himself. Monthly Mirror*, av. 1810, p. 245.

² Il est difficile de fixer la date exacte de sa nomination. Selon l'*Aut.*, chap. IX, vol. I, p. 198, il l'obtint lorsque Mr. Addington était Premier Ministre, c'est-à-dire entre 1801 et avril 1804. Mais le Mémoire que Hunt publia sur lui-même en 1810 contient la phrase suivante (op. cit., p. 245) : *In 1805 an amiable nobleman, at that time high in office, procured me a humble situation in a government office* ; en janvier 1805, Addington devint le Vicomte Sidmouth et fut fait *Lord President of the Council* dans le Cabinet de Pitt. Ni la *Correspondence* (cf. vol. I, p. 11), ni les documents manuscrits que nous avons pu consulter (la première lettre envoyée du Ministère de la Guerre que contient la collection Brewer date du 16 décembre 1805), ni les renseignements que nous avons reçus du Ministère de la Guerre anglais en date du 16 août 1928 ne permettent d'éclaircir ce détail. A défaut d'autres indications, il semblerait préférable d'adopter la date de 1805 donnée en 1810 plutôt que celle que fournit l'auteur quarante ans plus tard.

³ Ce journal ne figure pas au *British Museum* et nous n'avons pas pu le retrouver ailleurs.

créer un nouveau journal ; on avait probablement cherché à recruter des adhésions notoires pour cette seconde entreprise littéraire de la famille Hunt ; la Reine elle-même avait exprimé le désir de recevoir la nouvelle publication. Le journal était prêt à être lancé au début de 1804. Malheureusement, n'ayant point de ressources financières personnelles, les deux frères Hunt avaient été obligés de s'assurer des commanditaires ; à la dernière minute l'un d'eux se retira, et le projet fut abandonné¹. C'était un gros coup pour les Hunt. Peut-être Leigh Hunt en fut-il découragé ; il ne montra jamais beaucoup d'esprit de suite dans sa carrière. Son frère, plus actif et plus entreprenant, réussit à trouver les appuis nécessaires pour fonder le 29 mai 1805 le *News*, hebdomadaire de huit pages qui contenait un article de fond sur les événements d'Europe et promettait d'accorder une place importante aux nouvelles de Londres et à la critique littéraire. Leigh Hunt ne devait jouer qu'un rôle secondaire dans cette publication ; il y était seulement chargé de la critique dramatique. Mais le caractère et la valeur de ses articles ne tardèrent pas à attirer l'attention sur lui et John était décidé à collaborer avec son frère qui habitait alors avec lui. En février 1806, lorsqu'il commença à publier un journal du soir soutenu par les Whigs, le *Statesman*, il réclama de nouveau l'assistance de Leigh ; malheureusement nous ne savons pas quel fut le rôle exact des deux frères dans la direction et la rédaction du nouveau journal ; il est même impossible d'assurer que le critique dramatique du *News* en fut un collaborateur². Mais peu après John et Leigh, assistés par l'ancien patron de John, l'imprimeur Carew Reynell, entreprennent de publier une anthologie de prosateurs du XVIII^e siècle ; c'est l'origine des *Classic Tales, serious and lively, with critical essays on the merits and reputation of the authors* en cinq volumes, qui parurent en 1806-

¹ « I am afraid all is over with our paper : one of the proprietors has withdrawn his assistance at the very moment when everything was ripe for publication : this was highly inconsiderate, and very much chagrins my brother John : I am very sorry for him, because the printing of a newspaper is much more lucrative than book-printing, and he had set his heart on this mode of entering business, which for years has been his favourite project. A man should consider well before he suffers anything to proceed so far, and not collect all his fears at the instant his perseverance is required : he will suffer for it, as he will have to pay all the expenses incurred, which are very heavy. » Lettre Ms de Leigh Hunt à Mrs. Hunter, 10 février 1804. Coll. Brewer.

² Cf. la lettre de Leigh Hunt à Marianne Kent, 23 février 1806. *Corr.*, vol. I, p. 17 : « My brother John sent me a letter last night, begging that I would come to town as soon as possible, as the first number of the *Statesman* will be published on the 25th... » Le catalogue de la salle des journaux du *British Museum* confirme cette date du 25 février 1806 comme étant celle des débuts du *Statesman* ; malheureusement, les premiers numéros de cette publication ne sont pas au *British Museum* et nous n'avons pas pu les consulter. L'annonce du nouveau journal indique ses sympathies pour le Ministère de Tous les Talents composé d'éléments conservateurs et libéraux, qui venait de se constituer ; il contient aussi le paragraphe suivant, d'où l'on peut inférer que peut-être John avait songé à une collaboration possible de son frère : « Having declared their political tenets, the Proprietors have only further to promise, that they will, from a true literary spirit, allot a certain portion of this Paper to an unbiased and liberal Theatrical Criticism, and to the closely allied subjects of Polite Literature and the Fine Arts ; nor shall the votaries of the Muses be unattended to : that thus by mingling the useful with the agreeable — the serious with the amusing — they may deserve and obtain the support of their fair country women, to please whom every attention will be paid to all the elegant considerations of fashion, dresses, amusements, etc., etc. » Nous n'avons trouvé aucune allusion, dans les nombreux papiers de Hunt que nous avons consultés, à des articles écrits pour le *Statesman*. La note de Thornton Hunt (*Corr.*, vol. I, p. 42) d'après laquelle le *Statesman* fut abandonné semble résulter d'une confusion entre la lettre à Marianne du 23 février 1806 et la lettre Ms à Mrs. Hunter du 10 février 1804, dont nous avons cité un fragment plus haut.

1807. Le goût de Leigh Hunt à cette époque se manifeste dans le choix des auteurs représentés dans la sélection : Goldsmith, Johnson, Sterne, Voltaire, qui sont parmi les écrivains qu'il préfère, y figurent à côté de Mackenzie, Hawkesworth, Henry Brooke — qui appartiennent au pré-romantisme anglais — et de Marmontel; en guise de préface il reprend le sujet de la valeur relative de l'histoire et de la biographie qu'il avait traité pour la *Juvenile Library* ; il rédige la plupart des introductions qui précèdent les sélections ; à propos de *l'Enquiry into the State of Polite Learning* de Goldsmith, il passe en revue l'état des lettres au début du XIX^e siècle et l'on note non sans surprise qu'il oublie de mentionner Wordsworth et Coleridge¹. Les volumes des *Classic Tales*, illustrés par Robert Hunt, étaient d'une présentation agréable ; si les critiques ne leur accordèrent pas une grande place, ils durent néanmoins s'écouler assez rapidement, puisque la série put être continuée jusqu'au cinquième volume. Bientôt les deux frères purent envisager la publication de l'ouvrage sur les acteurs londoniens ; certaines des critiques dramatiques de Leigh Hunt n'étaient-elles pas publiées par le *Times*, qui était un des quotidiens les plus répandus de l'époque² ? C'étaient là des signes de bon augure.

John et Leigh entrevirent la possibilité d'une collaboration plus étroite encore, grâce à la fondation d'un nouvel hebdomadaire dont ils seraient les propriétaires, les directeurs et les principaux rédacteurs. Les perspectives étaient encourageantes. John ne serait plus soumis à ses commanditaires ; il n'aurait plus à suivre leurs directives ; esprit libéral et hardi, favorable aux idées républicaines, il lui serait loisible de participer activement au nouveau mouvement réformiste. Quant à Leigh, après une trop longue période d'hésitation il se fixerait un but défini ; il n'avait que trop hésité sur la voie qu'il devrait suivre. Il ne serait plus

*a lad, hanging loosely on society, without a prospect and almost without a hope, except that of leaving behind him the promise of something poetical,*³

comme il s'est défini lui-même peu de temps après. Il reprendrait courage ; peut-être sa nouvelle situation lui permettrait-elle de réaliser son projet de mariage avec Marianne Kent. Il pourrait s'inspirer de l'exemple des illustres publications du XVIII^e siècle qu'il admirait tant ; il aurait un organe où il pourrait exprimer ses idées politiques et religieuses ; à ses critiques dramatiques il ajouterait la critique des livres et des mœurs de son temps ; il aurait un moyen commode de publier ses poèmes les plus courts. Aux deux frères, la publication projetée devait apporter des avantages appréciables : le 3 janvier 1808, ils faisaient paraître le premier numéro de *l'Examiner*.

¹ *Classic Tales, serious and lively, with critical essays on the merits and reputations of the authors. Goldsmith, Critical essay on his writings and genius by Leigh Hunt, vol. I, pp. 57-71.*

² Cf. lettre de Barron Field à Leigh Hunt, 11 août 1807, *Corr.*, vol. I, pp. 42-80, qui fait allusion à un article paru dans le *Times* du 7 août 1807 avec le titre de *Haymarket Theatre*.

³ « un jeune garçon sans attaches sociales, sans perspectives d'avenir et presque sans espoir, sinon celui de laisser derrière lui la promesse de quelque chose de poétique. » Notes de *The Feast of the Poets*, 1814, p. 125.

V. LES PREMIÈRES ANNÉES DE L' « EXAMINER » (1808-1813)

L'*Examiner* était l'entreprise commune des deux frères Hunt, quoiqu'au début John Hunt en fût officiellement le propriétaire. Il était chargé de l'impression et de la vente du nouvel hebdomadaire. De neuf ans plus âgé que Leigh, il avait comme lui un caractère ardent et courageux ; ses opinions qui étaient mieux formées étaient plus avancées ; il avait subi directement l'influence de la Révolution Française au moment où il faisait son apprentissage d'imprimeur ; il était déiste et républicain. Il n'hésita jamais à prendre sa part de responsabilité pour les articles parus dans son journal, ce qui lui valut d'être emprisonné à deux reprises¹. Leigh Hunt était promu du rang de critique dramatique qu'il avait occupé au *News* à celui de rédacteur en chef ; il était chargé en particulier de l'article politique, *The Political Examiner*, qui paraissait sur les premières pages du nouvel hebdomadaire, de la chronique générale des faits de la semaine sous la rubrique de *The Examiner* et de la critique dramatique, dont les opéras n'étaient pas exclus, dans *The Theatrical Examiner* ; il publia également des articles sur la religion, les questions sociales, les beaux-arts, la littérature, ainsi que des poèmes et des essais. En fait, il fut le directeur réel de l'*Examiner*. Il semble que les deux frères ne conclurent pas de contrat régulier pour régler le côté financier de l'affaire : Leigh Hunt était complètement étranger à ce genre de question et il avait une confiance absolue dans l'honnêteté de son frère ; John désirait avant tout s'assurer le concours de Leigh et soutenir la cause des idées libérales ; les deux frères étaient susceptibles de trouver de gros avantages au succès de leur entreprise. Une lettre de Leigh paraît indiquer qu'ils décidèrent de partager les bénéfices éventuels par moitié². Ces bénéfices restaient hypothétiques ; par prudence, pendant un an, il conserva sa position du Ministère de la Guerre, qui au début de 1808 lui assurait un revenu de quatre-vingt-dix livres par an.

Au moment où débute l'*Examiner*, Leigh Hunt n'avait que vingt-quatre ans. Le peintre Haydon, qui avait été attiré vers lui par ses brillantes critiques du *News*, le décrit d'une façon vigoureuse. Il voyait en lui

... with his black bushy hair, black eyes, pale face and « nose of taste » as fine a specimen of a London editor as could be imagined ; assuming, yet moderate, sarcastic, yet genial, with a smattering of everything and mastery of nothing ; affecting the dictator, the poet, the politician, the critic and the sceptic, whichever would, at the moment, give him the air to

¹ Sur John Hunt, voir P. G. PATMORE : *My friends and acquaintances, being memorials, mind-portraits, and personal recollections of deceased celebrities of the nineteenth century*, 1855, vol. III, pp. 98-102 et Cyrus REDDING : *Fifty years' Recollections, literary and personal. With observations on men and things*, 1858, vol. 1, pp. 275-277. Le *British Museum* renferme un livre de poésies de lui : JOHN HUNT : *Poetry*, 12^{vo}, contenant des traductions et quelques poèmes originaux.

² « My brother told me the other day that he had no doubt but we should be getting eight guineas apiece every week in a year's time : now eight or ten guineas a week with my hundred a-year from the War Office (for I rose ten pounds the other day), will be a tolerable income for a man to begin housekeeping with. If it were but six guineas apiece at first (for the paper will increase you know), it would do pretty well for us ; don't you think so, Marian ? » Lettre de Leigh Hunt à Marianne Kent, 14 nov. 1808. *Corr.*, vol. 1, p. 40.

inferior minds, of being a very superior man. I listened with something of curiosity to his republican independence, though hating his effeminacy and cockney peculiarities...

Hunt and I liked each other so much we soon became intimate. His mind was poetical in a high degree. He relished and felt art, without knowing anything of its technicalities. I was painting Dentatus, and when he saw it he entered into it at once...

*At the time of our acquaintance he really was, whether in private conversation or surrounded by his friends, in honesty of principle, and unfailing love of truth, in wit and fun, quotation and impromptu, one of the most delightful beings I ever knew*¹.

Leigh Hunt prenait alors conscience de sa personnalité littéraire. Par tempérament il était surtout porté vers la poésie, mais peut-être se rendait-il déjà compte qu'il n'avait pas tout le talent qu'il avait cru posséder dans les années qui avaient suivi sa sortie de *Christ's Hospital*. Les œuvres qu'il avait écrites alors sentaient trop l'imitation ; il s'en rend compte dès 1810 et regrette la publication de *Juvenilia*². Un renouvellement profond de la poésie anglaise, marqué par les *Lyrical Ballads* de Wordsworth et Coleridge, s'était produit et il ne s'en était pas aperçu. Pendant quelques années, sa production poétique se ralentira considérablement. En prose, il avait été plus heureux : ses critiques dramatiques et littéraires lui avaient permis de faire preuve d'un goût délicat et assez sûr, son style souple et harmonieux, quoique parfois trop facile, donnait un cachet spécial à ses articles. Il jouissait déjà d'une certaine réputation dans le public littéraire anglais.

Il apportait des qualités intéressantes à ses nouvelles fonctions de journaliste. Sans doute était-il d'une santé délicate et d'une sensibilité trop impressionnable ; il lui arriva de se surmener et de traverser ensuite des périodes de dépression physique et nerveuse pendant lesquelles il était incapable de tout travail ; dès le mois de juin 1808, il abandonna temporairement son poste de rédacteur pour aller se reposer chez un ami à Nottingham ; en janvier 1811, il se rendit sur l'avis de

¹ ... avec ses noirs cheveux touffus, ses yeux noirs, son visage pâle et son « nez de personne de goût », un type de journaliste londonien aussi beau qu'on peut l'imaginer ; sûr de lui et pourtant modéré, sarcastique et aimable à la fois, possédant des connaissances superficielles de tout, mais ne montrant de compétence réelle dans aucun sujet particulier, affectant des allures de dictateur, de poète, d'homme politique, de critique et de sceptique, peu lui importait, pourvu qu'au moment voulu il se donnât, aux yeux d'esprits inférieurs, des airs de personnage très éminent. J'écoutais avec quelque curiosité ses déclarations d'indépendance républicaine, tout en haïssant ce qu'il y avait d'efféminé en lui ainsi que ses singularités de Pur Londonien...

Nous eûmes tant d'affection l'un pour l'autre, Hunt et moi, que nous fûmes bientôt sur un pied d'intimité. Son esprit était poétique au plus haut degré. Il goûtait et sentait l'art sans rien connaître de ses procédés techniques. Je peignais Dentatus, et dès qu'il le vit, il en comprit tout de suite le sens...

A l'époque où nous fîmes connaissance il était véritablement, soit dans la conversation privée, soit dans le cercle de ses amis, pour l'honnêteté de ses principes et pour son amour inaltérable de la vérité, pour son esprit et ses drôleries, ses citations et ses improvisations, l'un des êtres les plus délicieux que j'aie jamais connus. » *Life of Benjamin Robert Haydon, historical painter from his Autobiography and Journals, edited and compiled by Tom Taylor*, vol. I, pp. 158-159. Le tableau de Dentatus fut terminé et exposé en 1809, ce qui semblerait contredire l'assertion de G. Paston (*B. R. Haydon and his friends*, 1905, p. 39) d'après laquelle Haydon et son ami Wilkie firent la connaissance de Leigh Hunt vers 1810.

² *Memoir of Mr. James Henry Leigh Hunt written by himself ; Monthly Mirror*, av. 1810, nouvelle série, vol. VII, p. 245.

son médecin à Cambridge dont il envoya de jolies descriptions à sa femme ¹. Peut-être n'avait-il pas étudié d'assez près les problèmes de la politique intérieure et extérieure sur lesquels il était amené à se prononcer ; il avait souvent de la difficulté à rédiger son article principal et le remettait jusqu'au dernier moment. Il écrivait quelque vingt ans plus tard :

I went criminally late to my political article, gave a great deal of trouble to printers and newsmen, for which I am heartily sorry ; and hastened back as fast as I could to my verses and books, among which I had scarcely a work upon politics ².

En même temps plusieurs qualités lui étaient précieuses dans ses nouvelles fonctions : il avait une culture générale supérieure à celle de la moyenne des journalistes de son temps. Il y avait en lui quelque chose de raffiné qui se communiquait à ses articles et en relevait le ton ; il croyait fermement à la nécessité de polir le journalisme anglais ; il prêcha d'exemple en s'inspirant des œuvres de ses prédécesseurs du xviii^e siècle. Il avait beaucoup lu, peut-être un peu trop au hasard, mais avec assez d'attention pour enrichir ses connaissances ; grâce au contact avec quelques-uns des penseurs les plus éminents de son pays et de l'étranger, il avait développé son intelligence critique ; ce n'était pas un érudit, c'était un esprit distingué. D'une nature rêveuse plutôt qu'active, il avait médité sur les grands problèmes de la vie ; les périodes de dépression morale qu'il avait traversées avaient été pour lui des périodes de réflexion ; il avait des préférences religieuses et politiques assez marquées. Nature ardente et sincère, il était prêt à les exposer avec toute la force de ses convictions, même s'il devait en souffrir. L'influence de ses parents le disposait à se dévouer pour la défense de l'intérêt général ³. Il éprouvait comme un besoin de répandre ses idées ; il aimait à avoir un public avec lequel il pût communiquer ; il avait une foi ardente dans les idées libérales qu'il soutenait. Dans l'opiniâtreté avec laquelle il dirigea ses attaques, il y a peut-être de l'orgueil, mais il ne manqua jamais de courage pour braver les dangers auxquels il s'exposait.

L'Angleterre traversait une crise dangereuse. Elle avait remporté sur mer la victoire de Trafalgar, mais sur le continent ses alliés avaient été vaincus à Ulm, à Austerlitz, à Iéna, à Eylau. L'Autriche et la Prusse étaient soumises à Napoléon ; en juillet 1807, la Russie était obligée d'accepter la paix de Tilsit ; Napoléon pouvait songer à organiser le blocus continental contre l'Angleterre. Le peuple anglais perdait sa force de résistance. Le gouvernement était faible : le roi George III, alors âgé de soixante-dix ans, avait déjà eu des troubles mentaux. A la

¹ Lettres de Leigh Hunt à Mrs. Hunt, 4, 6, 8 janvier 1811. *Corr.*, vol. I, pp. 47-51.

² « Je me mettais à mon article politique avec un retard criminel, donnais beaucoup de mal aux imprimeurs et aux marchands de journaux, ce que je regrette sincèrement, et retournais en hâte aussi vite que je le pouvais à mes vers et à mes livres, parmi lesquels j'avais à peine un seul ouvrage sur la politique. » *Lord Byron and some of his contemporaries*, p. 410.

³ Il écrit dans la préface de *The Feast of the Poets*, p. X, en parlant de lui-même : « *He has many warm feelings upon every subject of public concern, poetical as well as political* » et dans *Lord Byron and some of his contemporaries*, p. 411 : « *I shall therefore say nothing more of the paper, except that I was very much in earnest in all I wrote.* »

mort de Pitt, le 23 janvier 1805, il avait accepté un cabinet de fusion Whig et Tory, le Ministère de Tous les Talents. Mais il s'était opposé aux mesures favorables aux Catholiques qui avaient été proposées, et les Tories étaient vite redevenus les maîtres de la situation. Le Prince de Galles passait pour favorable aux revendications catholiques, mais il menait une vie de plaisirs et s'intéressait peu au gouvernement. Privés de leur chef, Fox, mort le 13 septembre 1806, les Whigs restaient assez apathiques. Un petit groupe d'agitateurs cependant, suivant l'inspiration du rédacteur en chef du *Weekly Political Register*, cherchait à reprendre le mouvement réformiste qui s'était développé à la suite de la Révolution Française et qu'avait étouffé Pitt dans les dernières années du XVIII^e siècle. Quelques membres du Parlement attaquaient sans cesse les abus du gouvernement et de la cour. Dans certaines parties du pays et notamment à Edimbourg, où l'*Edinburgh Review* avait été fondée en 1802, l'effroi causé par les excès de la Révolution Française avait perdu de son intensité ; les esprits les plus hardis reprenaient les idées mises en avant à la fin du XVIII^e siècle. Une opposition radicale était en voie de se reformer. Le gouvernement Tory était décidé à sévir, en engageant des poursuites judiciaires contre les journaux et les personnages dont l'opposition au régime établi était la plus violente. Une lutte assez vive s'ouvrait entre les éléments conservateurs maîtres du terrain et les éléments libéraux cherchant à affirmer les droits de la nation.

C'est dans ces conditions que les deux frères Hunt établirent leur *Examiner*. Peut-être n'avaient-ils pas au début d'idée très nette sur la politique qu'ils suivraient. Leur hebdomadaire avait besoin de se développer avant qu'ils pussent prendre une attitude marquée dans les discussions qui se poursuivaient alors ; le *News*, que dirigeait John Hunt, tout en se montrant plutôt favorable au parti des Whigs, avait évité d'entrer dans aucune controverse ; le jeune poète et critique dramatique qui s'était chargé de la rubrique politique de l'*Examiner* n'avait peut-être pas encore d'opinions très arrêtées, même si ses préférences le portaient vers le libéralisme. Aussi pouvons-nous ajouter foi aux déclarations d'après lesquelles *The Examiner, a new Sunday paper upon politics, domestic economy, and theatricals* était présenté au public comme un organe tout à fait indépendant. Non sans une certaine fierté, les deux directeurs de l'*Examiner* indiquaient, dans l'annonce de leur nouveau journal, qu'ils différeraient de la plupart de leurs confrères dont les promesses sont trompeuses :

*The promises of newspapers have become almost as valuable as the promises of courtiers*¹.

Ils avaient, eux, l'avantage d'être connus du public ; le critique dramatique du *News* avait donné des preuves de son impartialité et il prétendait la conserver en rédigeant les articles politiques du nouveau journal. Il se déclarait en dehors de tous les partis. Il se proposait d'examiner la situation en se tenant à l'écart de la mêlée politique, car, disait-il,

¹ « Les promesses des journaux ont maintenant une valeur à peu près égale à celles des courtisans. » *Prospectus* de l'*Examiner*, reproduit dans l'*Aut.*, éd. Ingpen, vol. II, pp. 262-266 et dans *Prefaces by Leigh Hunt mainly to his Periodicals*, edited by R. Brimley Johnson, Londres (Chicago), 1927, pp. 27-33.

A crowd is no place for steady observation. The Examiner has escaped from the throng and bustle, but he will seat himself by the wayside, and contemplate the moving multitude as they wrangle and wrestle along¹.

L'assurance du rédacteur en chef perçait déjà : il ne voulait pas se montrer aussi bruyant que les personnes dont il aurait à parler ; il ne prendrait même pas garde à ceux qui lui lanceraient de la boue ; il spécifiait qu'il s'adressait à la partie la plus réfléchie du public et qu'il se proposait de lui donner quelques conseils ; il laissait entendre qu'il parlerait sur un ton familier, en ami ; parfois même, ajoutait-il, la hâte ou les maux de tête l'empêcheraient de donner à son style tout le poli désirable. Les directeurs du nouveau journal soulignaient nettement qu'ils désiraient conserver leur liberté d'action, mais en même temps ils s'exprimaient sur un ton modéré.

Ils ne devaient pas du reste s'occuper exclusivement de politique. La critique dramatique devait tenir une grande place dans l'*Examiner* ; on annonçait qu'elle serait aussi impartiale, voire aussi sévère que l'avait été celle du *News*. Une rubrique serait consacrée aux beaux-arts, trop négligés jusqu'alors. Par contre, la nouvelle publication entendait s'opposer à ce que ses directeurs considéraient comme des sports trop brutaux, par exemple les combats de coqs et même les courses de chevaux. Pour lui conserver sa tenue, on ne publierait pas de réclames et l'on ne donnerait pas les cours des marchés. Les deux frères Hunt laissaient apparaître cet idéalisme assez vague, parfois quelque peu naïf, qu'ils tenaient de leur parents.

Au bout d'un an, dans une préface écrite pour le premier volume de l'*Examiner*, Leigh Hunt pouvait se flatter d'avoir suivi la ligne de conduite indiquée par l'annonce. Il se vantait d'avoir encouragé tous ceux qui voulaient se faire des idées impartiales, car, disait-il,

The public have become tired of that petty and prejudiced manner of journal-writing, which originated in party-spirit and ignorance united².

Il se proposait de cultiver un sens philosophique s'appuyant sur le bon sens et la raison, et ayant la vérité pour unique objet. Il désirait prouver son respect pour ses lecteurs les plus cultivés en conservant à son journal un style clair et élégant et en traitant de littérature et de beaux-arts. A ce point l'influence de l'éducation qu'avait reçue Leigh Hunt et les préférences qu'il avait déjà montrées se manifestaient ouvertement : il apparaissait comme le disciple des philosophes et des écrivains à tendances intellectualistes du xviii^e siècle.

Dans l'ensemble l'*Examiner* tint ses promesses. Il ne fut jamais l'organe d'aucun parti, ni d'aucun groupement : ses directeurs conservèrent toujours leur indépendance. Ils ne se laissèrent point détourner de leurs buts par les critiques, les menaces, les poursuites. Pour conserver intacte la liberté de ses opinions, Leigh Hunt refusa de faire la connaissance des principaux personnages politiques de l'époque. C'est

¹ « Ce n'est pas dans une foule que l'on peut observer avec attention. L'« Observateur » a échappé jusqu'ici à la presse et à l'agitation des masses, mais il s'assiera sur le bord de la route et contempera la multitude mouvante qui s'avance en se querellant et en se battant. » *Loc. cit.*

² « Le public se fatigue de cette forme de journalisme mesquine et partielle qui doit son origine à l'esprit de parti et à l'ignorance combinés. » Préface de l'*Examiner* publiée à la fin du recueil des numéros de la première année ; R. BRIMLEY JOHNSON, *op. cit.*, pp. 33-38.

ainsi qu'ayant reçu une invitation à dîner avec le chef du parti libéral, Lord Holland, à la suite d'un article qu'il avait publié dans l'*Examiner*, il la déclina afin de ne pas perdre une parcelle de son indépendance ¹. Il se tint à l'écart des agitateurs populaires comme William Cobbett et Henry Hunt. Il s'efforça de relever le ton du journalisme anglais, qui était alors assez bas : les articles de fond des quotidiens, comme le *Times*, le *Morning Post*, organe des Tories, et la *Morning Chronicle*, organe des Whigs, étaient rapides, injustes, sans distinction ; les hebdomadaires discutaient plus à fond des questions du jour, mais souvent avec une grande partialité et sur un ton violent. Leigh Hunt se fit vite remarquer parmi ses confrères, comme l'observe l'auteur d'une histoire du journalisme anglais :

As a critic and a scholar, he had, at the time he began his career, few equals on the press, and very few superiors ; and bringing to his newspaper duties a loftier idea of the vocation of the Journalist than was generally entertained, he succeeded in giving to the Papers he conducted a tone, and gained for them a character, which honourably distinguished them among their rivals ².

L'un des critiques qui ont suivi avec le plus de soin les progrès de la presse anglaise, H. R. Fox-Bourne, écrit à propos de l'*Examiner* :

As a mere literary production it at once took rank above all the other weekly periodicals, and contained such careful and scholarly writing as only appeared occasionally, when men like Coleridge and Mackintosh were the authors, in the best of daily papers ³.

Leigh Hunt, qui n'était qu'un novice dans le rôle de journaliste, introduisait quelque chose de nouveau dans la presse anglaise ; il adaptait l'essai à la manière d'Addison et Steele aux besoins de son époque, en lui retirant un peu de sa souplesse et en l'utilisant pour exposer ses conceptions politiques ; il créait un type spécial d'article de fond, intermédiaire entre l'article des quotidiens et des hebdomadaires, le plus souvent vide ou sec, et les articles plus complets de revues comme l'*Edinburgh Review* ; il contribua par là au progrès du journalisme anglais ⁴.

Pourtant, malgré ses affirmations, il lui était impossible d'être tout à fait impartial. Il était trop sincère et il avait trop besoin de commu-

¹ Aut., chap. XII, vol. I, pp. 249-250.

² « Comme critique et comme homme d'études, il avait, au moment où il commença sa carrière, peu d'égaux dans la presse, et très peu de confrères qui lui fussent supérieurs ; apportant à ses fonctions de rédacteur une conception plus élevée de la vocation du journaliste que celle qui était communément reçue, il réussit à donner aux journaux qu'il dirigea un ton, une réputation, qui les distinguèrent honorablement parmi leurs rivaux. » F. Knight HUNT, *The Fourth Estate, contributions towards a history of newspapers and of the liberty of the Press*, 1850, vol. II, p. 32.

³ « Par sa valeur littéraire il prit tout de suite rang au-dessus des autres hebdomadaires ; il contenait des articles composés avec un soin et une érudition qui n'apparaissaient que par intermittences, quand les écrivains du type de Coleridge et de Mackintosh en étaient les auteurs, dans les meilleurs quotidiens. » H. R. FOX-BOURNE, *English Newspapers. Chapters in the history of Journalism*, 1887, chap. XI : *Anti-Jacobins and Reformers (1795-1815)*, p. 338.

⁴ « He was, in fact, one of the pioneers of the changes which have been effected during the present century. » F. Knight HUNT, op. cit., vol. II, p. 32. « Leigh Hunt's political articles were always smart and sometimes strong. His special newspaper mission was to adapt to nineteenth century journalism, as social « leader » or « middle » the essay which Addison and Steele had introduced. » T. H. S. ESCOTT, *Masters of English Journalism*, 1911, p. 149.

niquer ses opinions au public pour ne pas laisser voir de quel côté allaient ses préférences. Son frère le poussait dans le sens des idées mises en avant par la Révolution Française. Son libéralisme, assez vague tout d'abord, s'affirma davantage à mesure qu'il se heurta à plus de résistance. En collaborant au *News*, Leigh Hunt avait pris l'habitude de ne pas respecter les personnages en place et de ne pas dissimuler ses réactions : il devait critiquer la conduite du Prince de Galles ou du Duc d'York avec l'ardeur qu'il avait montrée pour attaquer les farces de ses contemporains et le ton déclamatoire de John Philip Kemble¹. Très vite il se joignit à l'opposition anti-gouvernementale. Sans s'opposer ouvertement à la guerre contre Napoléon, il montra sans cesse que l'Angleterre faisait alliance avec les autocraties continentales et que les chefs de ses armées, choisis par favoritisme, n'étaient pas à la hauteur de leurs fonctions. Il critiqua sans ménagement les mœurs dissolues des princes de la famille royale. Il réclama pour les Catholiques des droits égaux à ceux des autres sujets anglais et fit campagne pour la réforme électorale. C'était là une position assez hardie pour cette époque, d'autant plus que les conflits politiques risquaient alors de devenir très violents ; Leigh Hunt fut accusé de radicalisme, voire de républicanisme². Il exprima bientôt des opinions religieuses très libérales. Dès la première année de l'*Examiner*, il critiqua avec violence l'une des formes les plus sévères du protestantisme anglais, le Méthodisme, qui faisait de rapides progrès³ ; il reproduisit ses articles dès 1809 dans une brochure spéciale précédée d'une préface originale : *An attempt to shew the folly and danger of Methodism*. Il continuait, selon la pratique du *News*, à discuter des pièces de théâtre avec intelligence, mais avec une sévérité qui pouvait blesser. Il communiquait à ses articles un peu de l'ardeur réformatrice qui était en lui, il se laissait entraîner par ses sujets. Ce n'était plus là son dessein original ; il était loin de juger avec cette sérénité philosophique, dont il avait fait profession en annonçant son journal.

Ce furent pour Leigh Hunt des années de travail acharné, surtout au début, alors qu'il avait conservé son emploi du Ministère de la Guerre. Il rédigeait presque tous les articles importants de son journal. Il devait se familiariser avec les grands problèmes du jour ; discuter des affaires du gouvernement n'était pas chose aisée pour lui, et il ne s'y mettait qu'avec une certaine répugnance. Il trouvait plus de plaisir à assister aux représentations théâtrales, mais cela aussi le fatiguait⁴. Il était loin maintenant de mener cette vie oisive qui avait été la sienne à sa sortie de *Christ's Hospital*. Il n'avait plus guère de temps à consacrer aux Muses ; il ne pouvait plus lire, réfléchir, méditer autant

¹ T. H. S. ESCOTT (*op. cit.*, p. 142) remarque très justement à propos de ses articles : « *They were as iconoclastic as they breezy and fresh.* »

² Cf. ANDREWS (Alexander), *History of British Journalism*, 1859, vol. II, p. 36 parlant de l'*Examiner* : « *Its politics were indeed considered so extreme as to verge upon the republican.* »

³ On the ignorance and vulgarity of the Methodists, *Examiner*, 8 mai 1808 ; On the hatred of the Methodists against moral preaching ; on their doctrine of Justification by Faith alone without Morals ; their love of Ignorance, and their rejection of Reason in obscure matters, 15 et 22 mai 1808 ; Of Eternal Damnation and Election, 29 mai 1808 ; On Methodical Inspiration, 12 juin 1808 ; On the Melancholy and Bigotry of the Methodists, 10 et 17 juillet 1808 ; On the indecencies and profane raptures of Methodism, 14 et 28 août 1808 ; On the prevention of Methodism, 25 décembre 1808.

⁴ « *I am afraid the theatre keeps me up a little too late* » écrit-il à Marianne le 3 novembre 1808. Coll. Brewer.

qu'il l'aurait fallu pour que son talent pût s'épanouir. Une tâche épuisante le détournait de la littérature pure. Sa santé même en souffrait ; il était souvent fatigué ; il traversait des périodes de dépression suivies d'autres périodes où son tempérament ardent réapparaissait. Ses nouvelles occupations le maintenaient dans l'état de déséquilibre moral qu'il avait connu pendant les années précédentes.

Cependant l'*Examiner* réussissait. Les lecteurs y étaient attirés par la franchise et l'ardeur du jeune rédacteur en chef, ainsi que par les qualités de clarté et d'élégance qu'il réussissait à donner à ses articles ¹. Leigh Hunt en était ravi, et il pouvait écrire à sa fiancée dès la fin de la première année :

The paper gets on gloriously indeed ; our regular sale is now two thousand two hundred, and by Christmas, or a few weeks after, I have little doubt we shall be three ; and what is best of all, we shall keep it to ourselves ².

C'était là un bon tirage de début, si l'on considère que les quotidiens les plus en renom alors en avaient un qui ne dépassait pas cinq mille exemplaires ³. Et la popularité de l'hebdomadaire croissait toujours ; en 1812, Bentham pouvait signaler qu'il était le plus en vogue de tous les périodiques de son espèce, surtout dans le monde littéraire, et qu'il s'en vendait de sept à huit mille exemplaires ⁴. Il y avait là de quoi encourager les deux frères. Leigh Hunt ne pouvait que se réjouir de pouvoir répandre ses idées dans un public de plus en plus nombreux. C'était un succès considérable pour le fils de l'exilé américain : jeune prodige de la poésie et de la critique dramatique, il était devenu une sorte de prodige du journalisme.

Sa situation matérielle en était modifiée. Sans doute les deux frères ne pouvaient-ils pas réaliser leur ambition de conserver leur publication pour eux seuls. Dans une lettre du 11 février 1812, Leigh Hunt explique que l'*Examiner* est alors très florissant, mais que lui et son frère ont eu à lutter contre le manque de ressources et ont dû en vendre une part pour surmonter certaines difficultés financières ⁵ ; d'après un mémorandum rédigé en 1824, à l'époque des discussions entre John et Leigh Hunt, James Whiting leur fournit une somme de huit cents livres le 1^{er} janvier 1809, moyennant quoi il devint leur associé et obtint le droit de recevoir un tiers des profits du journal ⁶ ; une lettre de John Hunt non datée signale ce prêt fait par Mr. Whiting,

¹ « *The Examiner was started upon reform, or what then considered radical principles, and soon gained a circulation even among readers of quieter politics by the literary turn which it took from the first.* » Alex. ANDREWS, *History of British Journalism*, 1859, vol. II, p. 36.

² « Le journal se développe d'une façon merveilleuse ; notre vente régulière est déjà de deux mille deux cents exemplaires et vers Noël ou quelques semaines après, nous atteindrons sans doute trois mille ; et, ce qui est encore mieux, nous le garderons pour nous. » Lettre de Leigh Hunt à Marianne, 14 nov. 1808, *Corr.*, vol. I, p. 40.

³ Dans *Progress of British Newspapers in the nineteenth century, illustrated*, 1901, H. R. Fox-Bourne donne comme tirage du *Morning Post* en 1803 : 4.500 et comme tirage de la *Morning Chronicle* : 3.000.

⁴ A. BAIN, *James Mill, a Biography*, 1882, p. 123.

⁵ Lettre Ms de Leigh Hunt au Dr Knighton, 11 fév. 1812. Coll. Brewer.

⁶ *Statement of a question of partnership in the Examiner Sunday Newspaper between John Hunt and Leigh Hunt*, Coll. Brewer. Ce document semble copié de la main d'un clerc ; il contient au moins une erreur, celle qui se rapporte à la date de la fondation de l'*Examiner*. En même temps, il rappelle en détail et avec exactitude les relations d'affaires entre John et

qu'il approuve avec des réserves et propose de rembourser au plus vite¹. Les trois documents concordent ; ils établissent que les frères Hunt s'étaient engagés dans la nouvelle entreprise sans avoir les ressources nécessaires pour la poursuivre et qu'elle aurait sombré sans l'aide d'un commenditaire. Mais, grâce à cet appui, l'*Examiner* pouvait survivre et continuer à se développer. Au début les recettes n'étaient pas très fixes : tout au plus le jeune rédacteur pouvait-il annoncer à sa fiancée que, vers la fin de 1809, il pourrait toucher de huit à dix guinées par semaine ; il calculait alors que, s'ils se mariaient, ils pourraient se contenter de six guinées par semaine, plus les cent livres qu'il recevait du Ministère de la Guerre, soit un peu plus de quatre cent vingt-cinq livres par an². Bientôt les bénéfices de l'*Examiner* s'accrurent et la part de Leigh augmenta : si l'on s'en rapporte à un mémoire qu'il rédigea en 1812³, il devait toucher pour l'année 1811 une somme de cinq cent quinze livres et cinq shillings. Il pouvait donc vivre du produit de ses écrits ; il n'était plus à la charge de ses parents et de ses frères. Son existence en fut modifiée.

Il crut pouvoir se passer de la petite somme qu'il recevait du Ministère de la Guerre. On lui avait fait sentir que sa situation de fonctionnaire était peu compatible avec celle de rédacteur en chef d'une publication où les actes du gouvernement commençaient à être vigoureusement attaqués ; il envoya sa démission le 26 décembre 1808 : il avait, proclamait-il, de plus grandes obligations envers le public anglais que celles dont il s'acquittait au Ministère, et il se devait de quitter une situation dans laquelle il ne pouvait exprimer ses idées en toute liberté sans éveiller de suspicions⁴ ! Ses ressources nouvelles lui permettaient d'épouser Marianne Kent le 3 juillet 1809. Il s'établissait à Beckenham (Kent) dans une maison froide et mal située, mais éloignée du tumulte de Londres ; son premier fils, Thornton Leigh Hunt, y naquit le 10 septembre 1810. En 1811, il alla occuper une petite maison de campagne à Hampstead, dans un site rustique assez voisin de Londres ; son fils John y vit le jour en 1812⁵.

Leigh Hunt : il répond à la description donnée par Leigh Hunt dans une lettre à Elizabeth Kent du 1^{er} septembre 1824 : *Go to Novello directly, and he will show you a long statement which Mr. Brown has had the kindness to draw up about my affairs ; by which you will see the whole state of them* (Corr., vol. I, p. 232) ; il est souvent question d'un pareil document préparé par Charles Brown au moment des discussions entre les deux frères. Nous croyons qu'il s'agit là d'un document digne de foi, malgré l'erreur de date. Il débute ainsi :

Paragraph I. — *Some time in December 1808 John Hunt and Leigh Hunt established the Examiner (See deed of Partnership). Leigh Hunt's talents made it a valuable property.*

Paragraph II. — *On 1 January 1809, within a month after its establishment, James Whiting was admitted as a partner with them, he paying to them £ 800. Each of the three partners possessed an equal share in the proprietorship and profits.*

Paragraph III. — *After about ten years, James Whiting renounced his share in the partnership upon an annuity being secured to him of £ 200. This renouncement, it is stated, took place in 1819.*

¹ Lettre Ms de John Hunt à Leigh Hunt, non datée, *British Museum*, Add. Mss 38.523, f. 6-7.

² Lettre de Leigh Hunt à Marianne Kent, 14 novembre 1808, *Corr.*, vol. I, pp. 40-41.

³ Mémoire Ms envoyé par Leigh Hunt à Mr. John Hunt, *Examiner Office*, *Beaufort Buildings*, Strand. Coll. Pierpont Morgan.

⁴ Lettre de Leigh Hunt au Ministère de la Guerre anglais, 26 déc. 1808, *Corr.*, vol. I, p. 44.

⁵ Cf. *Leigh Hunt's Hampstead Residences*, cinquième appendice de l'*Aut.*, vol. II, pp. 268-270, qui cite un article de E. E. Newton dans la *Hampstead Gazette* du 16 août 1902. L'article *Concerning Leigh Hunt of the Cornhill Magazine*, mai 1892, p. 487 signale qu'en quittant sa demeure de Beckenham, Leigh Hunt demanda à son agent de ne point la sous-louer en hiver parce qu'elle était trop froide ; sa femme écrivait : « *at such a time Mr. H. would rather keep it at the expense of his purse, than let it at the expense of his decency.* »

Sa réputation littéraire s'étendait et s'affirmait. Déjà l'une de ses admiratrices lui avait demandé en vers pourquoi il avait abandonné sa Muse ¹ ; un de ses admirateurs l'assure de l'intérêt qu'il porte à l'*Examiner* et le félicite de son courage ², un autre lui demande la permission de publier l'un de ses chants ³ ; un de ses lecteurs, apprenant qu'il est malade, l'invite à venir se reposer chez lui ⁴. Mary Cowden Clarke raconte avec quel enthousiasme l'*Examiner* était lu chez son père, le musicien Vincent Novello :

My father had taken in the Examiner newspaper from its commencement, he and I week after week revelling in the liberty-loving, liberty-advocating, liberty-eloquent articles ⁵.

Les articles de Leigh Hunt trouvaient un écho dans cette classe moyenne anglaise, libérale d'esprit, qui n'approuvait pas la politique réactionnaire des Tories. En octobre 1810, le jeune auteur était fait membre honoraire d'une *Philosophical Society* qui venait de se fonder et se proposait d'organiser des conférences ⁶. Mais l'hommage le plus flatteur qu'il reçut alors fut l'offre que lui fit John Murray le 13 mars 1809 ; le grand publiciste anglais, qui venait de fonder la *Quarterly Review* un mois auparavant pour rivaliser avec l'*Edinburgh Review*, lui demandait d'écrire un article sur l'état général du théâtre : il promettait de lui payer environ dix guinées par feuille : il avait appris, disait-il, que la grande revue écossaise se préparait à donner un article des plus brillants sur ce sujet et il ne croyait pas pouvoir donner à Leigh Hunt une meilleure preuve de son estime qu'en le chargeant d'un article analogue pour sa propre revue ⁷. C'était là à la fois un compliment pour le critique dramatique de l'*Examiner* et une offre tentante. Leigh Hunt crut bon de la décliner pour des motifs politiques et il fit envoyer par son frère cette réponse fière et sèche :

My brother some days back requested me to present to you his thanks for the polite note you favoured him with on the subject of the Review, to which he would have been most willing to have contributed in the manner you propose, did he not perceive that the political sentiments contained in it are in direct opposition to his own ⁸.

¹ Poème Ms de quatorze vers signé Dora adressé à Mr. L. Hunt, n° 28 Brydges Street, Stand. Le timbre de la poste porte la date du 22 mai 1807, *British Museum, Add. Mss. 38.108, f. 1-2*.

² Lettres de Frs. Wrangham à John Hunt, 19 octobre 1808, *British Museum, Add. Mss. 38.523, f. 2-3* et à Leigh Hunt, 29 décembre 1808, *Corr.*, vol. I, pp. 44-45 et *British Museum, Add. Mss. 38.523, f. 4-5*.

³ Lettre Ms de W. Horsley à Leigh Hunt, 11 avril 1809, *British Museum, Add. Mss. 38.523, f. 9-10*.

⁴ Lettre Ms de Peter Martin, Pulbora, Sussex, à Leigh Hunt, 20 août 1812, *British Museum, Add. Mss. 38.108, f. 47*.

⁵ « Mon père avait reçu l'*Examiner* depuis ses débuts et lui et moi nous nous délections chaque semaine à la lecture de ses articles inspirés par l'amour de la liberté, défendant la liberté et rendus éloquents par la cause de la liberté. » Charles et Mary Cowden CLARKE, *Recollections of Writers, with letters of Lamb, Hunt, Jerrold and Dickens*, 1878, p. 17.

⁶ Lettre de T. J. Pettigrew, *Treasurer and Secretary*, 128 Fleet St., 13 oct. 1810, *British Museum, Add. Mss. 38.108, f. 17-18*.

⁷ Lettre Ms de John Murray à Leigh Hunt, 13 mars 1809, *British Museum, Add. Mss. 38.523, f. 8*.

⁸ Samuel SMILES, *A publisher and his friends : Memoirs and Correspondence of John Murray (1768-1843)*, 1891, vol. I, p. 154. « Mon frère m'a demandé il y a quelques jours de vous présenter ses remerciements pour l'aimable note que vous avez bien voulu lui adresser au sujet de la Revue ; il aurait été très heureux d'y collaborer de la manière que vous lui proposez, s'il

On comprend pourquoi quelque temps après, écrivant à Walter Scott, Murray regrettait que Leigh Hunt eût des idées pernicieuses en politique et que, pour elles, il eût abandonné le genre de la critique élégante où il eût pu se faire une position éminente et respectable.

Cependant le cercle des amis de Leigh s'élargissait à mesure que sa réputation grandissait. Il continuait à s'entretenir de cordiales relations avec ses camarades de *Christ's Hospital*, Barnes et Mitchell, bien que Mitchell, plus conservateur, pût lui reprocher de trop donner ses opinions *ex cathedra Examinentis*¹ ; il échangeait d'affectueuses lettres avec Barron Fields et discutait de ses travaux avec James Scholefield, alors étudiant de Cambridge. Chez le beau-père de sa femme, il rencontrait le vendredi, le peintre Henry Fuseli dont l'énergie le frappait, John Bonnycastle, mathématicien, qui aimait à raconter des anecdotes, Mr. Kinnaid, un magistrat ami d'Horace et de la bouteille, et, plus rarement, l'illustre Godwin, l'un des chefs intellectuels du mouvement réformiste. Il avait fait aussi la connaissance de Mr. Hill, le propriétaire d'une revue mensuelle, le *Monthly Mirror*. Apparemment Mr. Hill admirait le talent de Leigh Hunt et reconnaissait sa popularité, puisqu'il lui demanda de rédiger un article sur lui-même, le *Memoir of Mr. James Henry Leigh Hunt written by himself*, qui parut dans le *Monthly Mirror* d'avril 1810 ; le rédacteur de l'*Examiner*, qui était déjà tout prêt à écrire son autobiographie, n'avait pas encore vingt-six ans ! Chez Hill, à Sydenham, il y avait tous les dimanches une assemblée d'artistes et d'hommes de lettres à laquelle Leigh Hunt était convié ; c'étaient là des réunions très gaies, où l'on causait et discutait en toute liberté². Les principaux convives étaient le rédacteur en chef du *Monthly Mirror*, Edward Du Bois, personnage facétieux qui avait publié une édition du *Décameron* de Boccace, le poète Thomas Campbell, que Hunt avait célébré naguère et qui lui fit l'impression d'un Virgile anglais, l'auteur Theodore Hook, dont les opérettes obtenaient alors une grande popularité, les deux frères James et Horace Smith, qui composèrent les *Rejected Addresses* à l'occasion de la fermeture du théâtre de *Drury Lane*, et le comédien Charles Mathews, dont les mimiques le remplissaient de joie ; Leigh Hunt entraînait ainsi en relations avec quelques-uns des personnages du monde littéraire. Il était très lié alors avec le peintre Haydon, dont il avait fait la connaissance à l'époque du *News*. Les Hunt avaient été attirés par le caractère fantasque du peintre ainsi que par son talent. Pendant l'automne de l'année 1812, bien que peu de temps auparavant les deux amis aient eu une petite controverse, Leigh Hunt offre au peintre un couvert à sa table afin de lui permettre d'achever son tableau du Jugement de Salomon :

The Hunts, always generous, déclare Haydon, helped me as far as they

n'avait pas remarqué que les sentiments politiques qui y sont exprimés sont en opposition directe avec les siens. »

¹ Lettre de Th. Mitchell à Leigh Hunt, 26 nov. 1811, *British Museum, Add. Mss. 38.108, f. 36-37*.

² Mrs. Mathews parle ainsi des réunions de Sydenham : « *What happy days were these !... Those who, like myself, have survived the Sydenham Sundays, will, like me, remember them, with retrospective gratification ; for, though I was the only one present that did not contribute to the treat, yet those who did were not without their reward.* » (*Memoirs of Charles Mathews, London, 1839, vol. III, pp. 623-626.*)

could. Leigh, poor fellow, could not spare his money long enough to be of service, but he did his best ¹.

Il le décrit peu après de la façon suivante :

Leigh Hunt's society is always delightful : I do not know a purer, a more virtuous character, or a more witty, funny and enlivening man ².

Grâce à ces relations la personnalité de Leigh Hunt s'épanouissait. Le succès de ses articles lui donnait plus d'assurance qu'il n'en avait eue auparavant. Ses connaissances s'élargissaient : il pouvait maintenant discuter de politique, de religion, de théâtre, de littérature avec facilité, sinon toujours avec profondeur. Il développait les qualités brillantes qui étaient en lui ; il tenait de sa mère une certaine douceur qui plaisait ; comme son père, il était un brillant causeur ; il chantait d'une voix agréable. Mary Cowden Clarke, dont le père, Vincent Novello, était entré en relations avec le rédacteur de l'*Examiner*, séduit par ses articles, décrit ses manières en société comme étant

fascinating, animated, full of cordial amenity and winning to a degree of which I have never seen the parallel ³.

Il exposait volontiers ses idées, il aimait les conversations animées, il cherchait à devenir l'idole d'un petit cercle. Ce sont quelques-uns des traits de cette personnalité aimable que l'on retrouve dans ses articles et dans ses essais.

Le courage de ses attaques politiques, la vigueur et la pénétration de ses critiques dramatiques, le charme de sa personne lui valaient des amitiés qui sont restées illustres. C'est à cette époque qu'il se lia avec Lamb : il l'avait déjà vu à *Christ's Hospital* lorsque Charles Lamb venait voir ses camarades plus jeunes et il avait noté la douceur de son visage ainsi que la simplicité de son costume ⁴ ; le fait que les deux auteurs sortaient de la même école était de nature à les rapprocher ; le frère de Charles Lamb, John Lamb, figure parmi les souscripteurs de *Juvenilia* ; l'amitié commune de Charles Lamb et de Leigh Hunt pour Barron Field pouvait leur permettre de se rencontrer. L'illustre critique et essayiste devient l'un des collaborateurs du *Reflector* que crée Leigh Hunt à la fin de l'année 1810 ⁵. Par la suite, les deux écrivains restèrent en relations cordiales ; Henry Crabb Robinson les représente discutant de littérature et de politique, soit chez Barron Field, soit chez Charles Lamb au début de 1812 ⁶ ; c'était l'époque où

¹ « Les Hunt, toujours généreux, m'aidèrent autant qu'ils le purent. Leigh, le pauvre diable, ne pouvait pas se passer de son argent assez longtemps pour rendre service, mais il fit de son mieux. » *Life of B. R. Haydon, historical painter, from his Autobiography and Journals, edited and compiled by Tom Taylor*, vol. I, p. 185.

² « La société de Leigh Hunt est toujours délicieuse. Je ne connais point de caractère plus vertueux et plus pur, ni d'homme plus spirituel, plus drôle et plus divertissant. » *Id.*, vol. I, p. 204, à la date du 29 janvier 1813.

³ « fascinantes, animées, d'une aménité cordiale, et séduisantes à un point que je n'ai vu atteindre par aucune autre personne. » Charles and Mary Cowden CLARKE. *Recollections of writers* 2^e éd., 1878, p. 18.

⁴ *Aut.*, chap. III, vol. I, p. 83.

⁵ *The Reflector gave Lamb his first encouragement to spread his wings with some of the freedom that an essayist demands*, E. V. LUCAS, *The Life of Charles Lamb*, 1905, vol. I, p. 417.

⁶ ROBINSON, Henry Crabb, *Diary*, ed. by T. Sadler, 3 vol., 1869 : 17 janvier 1812 (vol. I, p. 370) ; 16 mars 1812 (vol. I, p. 375).

Leigh Hunt attaquait le Prince de Galles avec violence dans son *Examiner* ; apparemment le petit groupe des amis de *Christ's Hospital*, Lamb, Barron Field et Barnes, qui se joignait à eux, approuvait sa campagne et Leigh Hunt était heureux de publier dans son *Examiner* du 15 mars 1812 un poème satirique de Lamb sur le Régent, *The Triumph of the Whale*. Leigh Hunt avait critiqué d'une façon assez sévère, dans l'*Examiner* du 15 septembre 1811, une opérette de Thomas Moore : *M. P., or the Blue Stocking*. Moore alla le voir à ce sujet ; ils devinrent amis. La vivacité et une certaine exubérance étaient des qualités communes aux deux écrivains ; Moore envoyait à Hunt des commentaires sur ses articles, Leigh Hunt le félicitait de ses poèmes satiriques et lui confiait ses propres projets ¹. Le zèle politique du rédacteur de l'*Examiner* lui valait l'admiration d'Henry Brougham, l'un des fondateurs de l'*Edinburgh Review*, jeune libéral ardent et ambitieux qui avait réussi à se faire élire au Parlement au début de 1810 : ce fut lui qui prit la défense des frères Hunt lors de leurs procès de 1811 et de 1812 ; il s'efforça de rester en relations avec le rédacteur de l'*Examiner* ; il lui envoyait de courtes notes rédigées à la hâte dans lesquelles il lui donnait des suggestions pour son journal et discutait avec lui de questions littéraires. Les deux hommes vivaient dans des milieux différents, Brougham appartenant au monde politique de son temps et Leigh Hunt menant une vie plus austère et plus retirée ; néanmoins les contacts entre eux furent nombreux ; ils indiquent l'importance que le futur Lord Chancelier attachait aux efforts du rédacteur de l'*Examiner* ². Le célèbre Bentham, qui suivait les événements politiques avec intérêt, écrivait en 1812, parlant du succès de l'*Examiner* :

The Editor, Hunt, has taken me under his protection, and trumpets me every now and then in his paper, along with Romilly. I hear so excellent a character of him, that I have commissioned Brougham to send him to me ³.

Désirant vivement connaître le jeune rédacteur qui commençait à faire parler de lui, il l'invita à venir le voir ; Leigh Hunt ne put pas accepter son invitation ; le vieux philosophe lui-même se dérangea pour lui faire visite, et il montra une telle cordialité envers Hunt que celui-ci en fut profondément touché ⁴. Dans les premiers jours de mars 1811, les rédacteurs de l'*Examiner*, accusés d'avoir reproduit un article propre à favoriser l'insubordination dans l'armée, venaient d'être triomphalement acquittés. Leigh Hunt reçut alors une chaleureuse lettre de félicitations où il était appelé *one of the most fearless enlighteners of the*

¹ Lettre de Leigh Hunt à Th. Moore, 13 septembre 1812, *Memoirs, Journal and Correspondence of Thomas Moore*, ed. by Lord John Russell (8 vol., 1853-1856), vol. VIII, pp. 120-123.

² Cf. *Corr.*, vol. I, pp. 56-68 ; *Temple Bar*, vol. XLVII, 1876, pp. 231-234 : Leigh Hunt and Lord Brougham — with original letters, by S. R. Townshend Mayer. La coll. des Mss. du British Museum contient une série de notes de Brougham à Hunt qui seront étudiées en détail dans Leigh Hunt : II. L'œuvre, pp. 69-73.

³ « Le journaliste Hunt m'a pris sous sa protection et chante mes louanges de temps à autre dans son journal, en même temps que Romilly. J'en ai entendu tant de bien, que j'ai chargé Bentham de me l'envoyer. » Passage cité dans A. BAIN, *James Mill, a biography*, p. 123.

⁴ Copie d'une lettre de Leigh Hunt à Bentham, 31 juillet 1812, *British Museum, Add. Mss.* 38.523, f. 11 ; lettre Ms de Bentham à Leigh Hunt, 6 août 1812, *British Museum, Add. Mss.* 38.523, f. 13-14 ; note Ms de Bentham à Leigh Hunt, 12 août 1812, *British Museum, Add. Mss.* 38.523, f. 12 ; lettre Ms de Leigh Hunt à Bentham, 12 août 1812, coll. Pierpont Morgan.

human mind ; on lui proposait de fonder une société de personnes d'opinions indépendantes pour résister à la réaction et soutenir la cause de la liberté rationnelle ; toute la lettre était écrite sur un ton plein de respect admiratif ; elle était datée de *University College, Oxford* et signée P. B. Shelley ¹. C'était-là le prélude d'une des plus belles amitiés de l'histoire littéraire anglaise.

Le succès de l'*Examiner*, qui faisait de Leigh Hunt un personnage important, l'incita à se lancer dans une nouvelle entreprise. En octobre 1810, il publia *The Reflector, a Quarterly Magazine on subjects of philosophy, politics and the liberal arts conducted by the editor of the Examiner*. C'était pour Leigh Hunt un moyen de renforcer l'action de l'*Examiner* et en même temps de revenir à la littérature qu'il avait quelque peu abandonnée. Son dessein réformateur se montrait de nouveau, renforcé sans doute par le succès de sa première grande entreprise : il annonçait son intention d'élever le ton des publications semblables à la sienne et faisait quelques remarques acerbes à l'égard de ses prédécesseurs. Le *Reflector* devait traiter uniquement de questions importantes. Au premier plan se trouvaient les questions politiques, qui, disait-il, avaient un intérêt particulier à cette époque et influaient maintenant sur la littérature comme précédemment la littérature avait modifié le courant des idées politiques. Il devait suivre la ligne de conduite qu'il avait suivie dans l'*Examiner* ; seulement cette fois, au lieu d'insister sur son impartialité, il indiquait clairement qu'il se rangeait dans les rangs des Réformistes. Il se proposait de juger du théâtre d'une façon plus générale qu'il ne pouvait le faire dans l'*Examiner*. Il désirait contribuer au relèvement des Beaux-Arts dont il regrettait la déchéance. Il annonçait que le *Reflector* contiendrait des essais, des études sur la littérature et des articles divers sur tous les sujets dignes d'intéresser des lecteurs cultivés. On retrouvait dans le programme que traçait Leigh Hunt pour la nouvelle revue toutes les idées principales sur lesquelles il avait insisté dans son hebdomadaire, mais elles étaient mieux définies et présentées avec plus de force. Il avait réuni une phalange de collaborateurs brillants, entre autres son petit groupe d'amis de *Christ's Hospital*, Lamb, George Dyer, ami de Lamb, auteur de poèmes et d'essais critiques et historiques, Barnes, Mitchell, Scholefield et Barron Field, auxquels s'étaient joints un docteur ami des lettres, le docteur Aikin, et un critique, Octavius Gilchrist. Il y avait là les éléments d'un petit cénacle ; seulement aucun des rédacteur ne pouvait consacrer plus d'une petite partie de son temps au *Reflector* et Leigh Hunt ne leur avait pas tracé de programme littéraire bien défini. A vrai dire, la revue resta assez terne ; les parties les plus intéressantes en sont les essais de Lamb, notamment *A Bachelor's Complaint of the Behaviour of Married people* ² qui fut incorporé plus tard dans les *Essays of Elia, A Farewell to Tobacco* ³, une pénétrante étude sur Hogarth, *Genius and Character of Hogarth* ⁴ et une intéressante critique de Shakespeare, *Theatralia. No. 1. — On Garrick and*

¹ Lettre de P. B. Shelley à Leigh Hunt, 2 mars 1811, *Corr.*, vol. I, pp. 52-53 ; *The Complete works of P. B. Shelley* (éd. R. Ingpen et W. Peck), vol. VIII, pp. 55-56, « l'un des plus intrépides semeurs d'idées nouvelles ».

² *Reflector*, n° IV, vol. II, pp. 349-355.

³ *Reflector*, n° IV, vol. II, pp. 387-391.

⁴ *Reflector*, n° III, vol. II, pp. 61-77.

Acting ; and the Plays of Shakespeare, considered with reference to their fitness for Stage Representation ¹. En dehors de quatre articles généraux sur le théâtre et de divers articles assez substantiels sur la situation politique en Angleterre, les contributions les plus importantes de Leigh Hunt furent divers essais, en particulier *A day by the fire, poetically and practically considered* ² et trois poèmes, une traduction de Catulle ³, *Politics and Poetics, or the desperate situation of a Journalist unhappily smitten with the Love of Rhyme* ⁴ et *The Feast of the Poets* ⁵. Le jeune critique y faisait comparaître les poètes devant Apollon et portait sur certains d'entre eux, notamment les dramaturges, ainsi que sur Rogers, Crabbe, Scott, Wordsworth, Coleridge des jugements rapides et très sévères. Ce n'était certes pas là une façon de gagner les bonnes grâces des personnages les plus importants du monde littéraire anglais. L'élément libéral du public auquel s'adressait le *Reflector* n'était ni assez nombreux ni assez riche pour le soutenir. Aussi, quoique son tirage augmentât, les frais n'en purent pas être couverts et il fallut l'interrompre après le quatrième numéro. Œuvre ambitieuse, peut-être trop hâtive, le *Reflector* portait la marque des qualités brillantes de Leigh Hunt, mais il indiquait chez lui un singulier manque de pondération dans les jugements, en même temps qu'il révélait son inaptitude à guider vers le succès une entreprise de ce genre.

Son échec eut peut-être dû faire réfléchir Leigh Hunt. Mais il n'était pas homme à se rendre compte de ce qu'il pouvait y avoir de menaçant dans sa situation. N'avait-il pas réussi à se faire un nom à un âge où tous ses compagnons vivaient encore dans l'obscurité ? Loin de développer son sens pratique, la direction de l'*Examiner* en mettant d'importantes sommes à sa disposition tendait à accroître son esprit d'imprévoyance. Il prit vite l'habitude d'emprunter : Barron Field, qui lui demande une petite aide pécuniaire, fait allusion à la façon très délicate dont il a su emprunter lui-même dans le passé ⁶ ; à quelques jours de là, Mitchell dans une lettre à Hunt mentionne la petite somme d'argent qu'il lui a avancée et insinue qu'il lui serait très obligé s'il pouvait obtenir le remboursement ⁷. Notre auteur s'accoutume à vivre un peu au hasard et à dépenser sans compter. Il commence à s'endetter ; le mémoire qu'il envoie à son frère le 14 juillet 1812 fait ressortir qu'en 1811, par suite de circonstances exceptionnelles, son revenu a été de £ 915.5 : il a touché £ 511.5 comme part de l'*Examiner*, il a reçu £ 330 d'Amérique sur l'héritage de son grand-père et Mr. Hunter lui a versé £ 74. Mais il a dépensé £ 817.7 et au 14 juillet 1812 ses dettes s'élèvent encore à £ 547 : il s'est fait avancer cent livres par un certain Mr. Webb, sa belle-sœur lui a prêté de l'argent et il avoue ingénûment qu'il n'a pas pu s'empêcher d'acheter un tableau coûtant cinquante livres ; la seule solution qu'il propose est d'emprunter

¹ *Reflector*, n° IV, vol. II, pp. 298-313.

² *Reflector*, n° IV, vol. II, pp. 400-419.

³ *Reflector*, n° I, vol. I, pp. 165-174. — *Atys the Enthusiast ; a Dithyrambic Poem translated from Catullus, with Prefatory Remarks.*

⁴ *Reflector*, n° II, vol. I, pp. 361-365.

⁵ *Reflector*, n° IV, vol. II, pp. 313-323.

⁶ Lettre Ms de Barron Field à Leigh Hunt, 9 sept. 1810, *British Museum, Add. Mss.*

38.108, f. 12-13.

⁷ Lettre Ms de T. Mitchell à Leigh Hunt, 16 sept. 1810, *British Museum, Add. Mss.*

38.108, f. 15-16.

trois cent livres à son frère ¹. Apparemment, il est bien à court d'argent, puisque déjà, dans une lettre au Dr Knighton du 11 février 1812, il se représentait comme obligé d'engager continuellement ses ressources à venir et lui demandait une avance de £ 340 pour lui permettre de payer la note de son tapissier ²; huit mois plus tard il rappelait au docteur les difficultés pécuniaires qui l'assaillaient et s'excusait de ne pas pouvoir s'acquitter de sa note ³. Ainsi, dès le début de sa carrière, Leigh Hunt se laissait prendre dans un terrible engrenage de dettes qui devait plus tard l'obliger à toutes sortes de besognes littéraires et peser lourdement sur lui.

Par ailleurs son indépendance d'esprit et sa façon de diriger des attaques très personnelles lui attireraient de vigoureuses répliques. Le quotidien conservateur, la *Morning Post*, protestait le 3 octobre 1809 contre sa façon de critiquer le Prince de Galles ; une lettre insérée dans la *Morning Chronicle* du 14 juillet 1810 se plaignait des sympathies montrées par Leigh Hunt envers Napoléon ; trois longs articles de l'hebdomadaire des Tories, le *Courier*, s'attaquaient en 1811 à la politique dont Leigh Hunt se faisait l'avocat ⁴. Un journal de tendances conservatrices, le *Satirist*, ne cessait de harceler Leigh Hunt, le représentant en caricature sous la forme d'une oie ⁵, critiquant l'annonce de l'*Examiner* ⁶, parodiant le Mémoire sur lui-même qu'il avait composé pour le *Monthly Mirror* ⁷, l'attaquant avec violence à l'époque des poursuites dirigées contre l'*Examiner* ⁸. Une attaque de l'*Examiner* du 15 mai 1808 ⁹ contre un tableau du peintre français Dubost lui valait une sévère réponse publiée sous la forme d'une brochure spéciale ; une gravure représentait l'éditeur comme un âne portant des fardeaux d'*Examiners* : on lui conseillait de se consacrer exclusivement à philosopher sur le théâtre et à répandre des idées séditeuses au lieu de se mêler de critique artistique ¹⁰.

Bientôt le gouvernement anglais entraînait lui-même en action. Très conservateur de tendances, il était prêt à réprimer avec rigueur tout ce qui risquait de saper son autorité en temps de guerre et à étouffer la renaissance des idées libérales qui se manifestait à cette époque. A cet effet il poursuivait pour diffamation devant les tribunaux les journaux qui critiquaient trop sévèrement la politique suivie alors ; le

¹ Mémorandum et lettre Ms de Leigh Hunt à John Hunt, 14 juillet 1812. Coll. Pierpont Morgan.

² Lettre Ms de Leigh Hunt au Dr Knighton, 11 fév. 1812. Coll. Brewer.

³ Lettre Ms de Leigh Hunt au Dr Knighton, 6 oct. 1812. Coll. Brewer.

⁴ *Courier* : *Mutinous libels* (25 fév. 1811), *On military punishments* (21 mars 1811), *College of Princes* (1^{er} av. 1811).

⁵ *Satirist*, vol. II, 1808, frontispice.

⁶ *Satirist*, 1^{er} av. 1808, vol. II, p. 132, note : *Specimen of a prospectus of the art of swindling* : ... *The Examiner promises nothing, but hopes to be found to perform more than was ever done before.*

⁷ *Satirist*, 1^{er} juin 1810, vol. VI, pp. 528-531 : *Neglected biography, written by « myself », but without a portrait, and rejected by the editor of the Monthly Mirror to make room for a similar production of Leigh Hunt's*, signé Paul Puny Pompous.

⁸ *Satirist*, 1^{er} av. 1811, vol. VIII, pp. 318-322 : *The Examiner and the Stamford News ; or the Reformers in an uproar*, où les frères Hunt sont traités de *two atrocious libellers* ; 1^{er} juillet 1812, vol. XI, p. 57 : *Mr. Hunt* ; 1^{er} janv. 1813, vol. XII, pp. 56-59 : *Conviction of the Libellous Examiner* ; 1^{er} mars 1813, vol. XII, pp. 241-249 : *The Examiner*.

⁹ Dans l'article intitulé *Royal Academy Exhibition*, paru sous la rubrique *Fine Arts*. Il n'est pas sûr que l'article soit de Leigh Hunt lui-même.

¹⁰ *Hunt and Hope, An appeal to the Public by Mr. Dubost against the Calumnies of the Editor of the Examiner*, British Museum et Coll. Brewer.

compte rendu de la Chambre des Communes du 28 mars 1811 fait ressortir qu'entre 1801 et 1806, il y avait eu quatorze cas de poursuites pour diffamation intentées *ex officio* par l'*Attorney General* ; en 1807, il n'y en avait pas eu ; dans les années suivantes, le nombre en passe à quatorze par an. Lord Folkestone faisait remarquer à ce sujet que le *Courier* et les autres journaux partisans du ministère pouvaient dire ce qu'ils voulaient, tandis que l'*Examiner*, l'*Independent Whig* et le *Statesman* étaient en butte à des poursuites continuelles ¹. Leigh Hunt qui ne craignait jamais d'attaquer les personnages les plus éminents était tout désigné aux sévérités gouvernementales. Dès le 23 octobre 1808, sous le titre de *Military Depravity*, il avait exposé le cas du commandant Hogan, qui avait accusé le Duc d'York, Commandant en chef des armées anglaises, de favoritisme et de corruption ; il était impossible, prétendait Hogan, d'obtenir une promotion sans payer une redevance à des personnes de l'entourage immédiat du Duc ; par la suite, on avait essayé de le faire taire en lui offrant une somme d'argent assez forte. Des poursuites furent ouvertes contre l'*Examiner* ; elles furent abandonnées lorsqu'une enquête eut été réclamée par un membre du Parlement. Un an après, le 1^{er} octobre 1809, à l'occasion de la démission du Premier Ministre, le Duc de Portland, l'*Examiner* faisait l'éloge de Libéraux plus capables, selon Leigh Hunt, d'assurer le succès de la guerre contre Napoléon et de traiter le problème irlandais ; il lançait un appel au Prince de Galles, considéré comme favorable aux libéraux, en évoquant la magnifique occasion qui serait offerte au successeur de George III de se rendre noblement populaire ². Il y avait là une formule assez dure pour le Roi ; on pouvait la considérer comme injurieuse, quoiqu'en général Leigh Hunt eût évité de critiquer la personne même du souverain. Il ne fut pas poursuivi directement : les poursuites furent dirigées contre James Perry, propriétaire de la *Morning Chronicle*, qui avait cité seulement les deux phrases relatives au Roi ; Perry plaida habilement sa cause et fut acquitté. L'*Examiner*, menacé, ne fut pas poursuivi. Un peu plus d'un an après, le 22 février 1811, les deux frères Hunt comparaissaient devant un jury spécial à Westminster pour avoir reproduit un article du *Stamford News* contre l'usage des châtimens corporels dans l'armée. Défendus avec éloquence par Brougham et bien que l'*Attorney General* et le juge, Lord Ellenborough, eussent réclamé des mesures sévères contre quiconque troublait l'opinion publique en temps de guerre, ils furent acquittés ³.

Ils comparaissaient de nouveau devant la *Court of King's Bench* le 9 décembre 1812. Cette fois les deux frères étaient poursuivis pour un article paru le 22 mars de la même année sous le titre de *The Prince on Saint Patrick's Day*. Le prince de Galles, élevé au rang de Prince

¹ *Parliamentary Debates*, vol. XIX, pp. 549-611.

² *Examiner*, 1^{er} oct. 1809 : *Change of Ministry*.

³ Cf. HOWELL, *State Trials*, vol. XXXI, 1809-1813, pp. 369-414 : *Trial of John Hunt and John Leigh Hunt, before the Right Hon. Edward Lord Ellenborough, and a special Jury, for a seditious Libel, Friday February 22 ; 51 George III. A. D. 1811* et un pamphlet spécial publié par le propriétaire du *Stamford News*, John Drakard (*British Museum*) : *Report of the proceedings on an information filed ex-officio by his Majesty's Attorney General against John Hunt and Leigh Hunt, proprietors of the Examiner, for publishing an article on military punishment, which originally appeared in Drakard's Stamford News ; tried in the Court of King's Bench at Westminster on Friday, February 22, 1811, before the Right Honourable Lord Ellenborough, Chief Justice, etc., and a special Jury, ... 1811*.

Régent à la fin de 1810, n'avait justifié aucun des espoirs mis en lui par les Libéraux et les Irlandais. Leigh Hunt l'avait déjà critiqué sans aucun respect pour son titre. Le jour de la fête de saint Patrick, les convives d'un banquet irlandais ayant refusé de boire à la santé du Régent, l'organe de l'aristocratie, la *Morning Post*, avait décerné au Prince des épithètes trop élogieuses que l'exagération rendait ridicules¹. C'est ce qui avait provoqué Leigh Hunt à rédiger cette apostrophe pleine de sarcasme :

What person, unacquainted with the True state of the case, would imagine in reading these astounding eulogies, that this glory of the people was the subject of millions of shrugs and reproaches! — that this Protector of the Arts had named a wretched Foreigner his Historical Painter, in disparagement or in ignorance of the merits of his own countrymen! — That this Maecenas of the age patronized not a single deserving writer! — That this Breather of eloquence could not say a few decent extempore words, if we are to judge at least from what he said to his regiment on its embarkation for Portugal! — That this Conqueror of Hearts was the disappointer of hopes! — That this Exciter of desire (bravo! Messieurs of the Post!) — this Adonis in loveliness was a corpulent man of fifty! — in short, this delightful, blissful, wise, pleasurable, honourable, virtuous, true, and immortal prince, was a violator of his word, a libertine over head and ears in disgrace, a despiser of domestic ties, the companion of gamblers and demireps, a man who has just closed half a century without one single claim on the gratitude of his country, or the respect of posterity².

¹ En voici des extraits :

*To Honour, Virtue, Truth, allied,
The Nation's safeguard and its pride;
With Monarchs of immortal Fame
Shall bright renown enrol thy Name.*

*Adonis! in thy shape and face,
A lib'ral heart and Princely grace
In thee are seen combin'd;
And hence, th'admiring World may know
How much frail Fortune can bestow,
When once she will be kind.*

² « Quelle personne ignorant la vérité de cette affaire, et lisant ces louanges stupéfiantes, pourrait imaginer que cette Gloire du peuple fût l'objet de millions de reproches et de hausséments d'épaules ! Que ce *Protecteur des Arts* eût fait d'un misérable étranger son peintre officiel, montrant ainsi son mépris ou son ignorance des mérites de ses compatriotes ! Que ce *Mécène du siècle* n'eût jamais accordé sa protection à aucun écrivain de talent ! Que ce *Modèle d'éloquence* fût incapable de dire quelques mots à l'improviste, si l'on en juge du moins par son discours à son régiment quand celui-ci s'embarqua pour le Portugal ! Que ce *Conquérant des Cœurs* eût déçu toutes les espérances ! Que cet *Excitateur du désir* (bravo ! Messieurs du *Post*), cet *Adonis de beauté* fût un homme de cinquante ans, fort et corpulent ! Bref, que ce prince charmant, joyeux, sage, agréable, honorable, vertueux, sincère et immortel, fût un parjure, un libertin plongé jusqu'au cou dans la disgrâce, un homme qui méprise les liens domestiques, le companion habituel de joueurs et de femmes de mœurs douteuses, un personnage qui termine un demi-siècle de son existence sans mériter par une seule de ses actions la reconnaissance de son pays ou le respect de la postérité ! »

L'*Athenaeum* de 1889 (numéros du 16 mars, p. 344 ; 23 mars, pp. 374-375 ; 30 mars, p. 408) contient une intéressante correspondance entre Alfred Ainger et Edmund Gosse au sujet de cet article. Edmund Gosse rapporte un fait qui lui aurait été communiqué par Robert Browning, lequel le tenait lui-même de John Forster : selon lui, cet article serait l'œuvre de Charles Lamb. Les arguments d'Ainger contre cette théorie sont les suivants : 1) dans l'*Autobiography*, Leigh Hunt a revendiqué sa part de responsabilité ; 2) l'article ne porte pas la marque du style de Lamb ; il correspond au style de Leigh Hunt ; 3) on comprendrait mal l'attitude de Lamb après l'emprisonnement s'il avait été réellement l'auteur de l'article incriminé. Notons que dans tous les papiers que nous a laissés Leigh Hunt, il n'en est aucun qui tende à reporter sur Lamb la responsabilité de l'article en question. Au contraire, ce que lui-même

Le morceau était éloquent ; il avait le ton de sincérité hardie de l'*Examiner*, il était en partie justifié par la conduite publique et privée du Prince ainsi que par l'article au ton boursoufflé de la *Morning Post*. Mais en tous pays, de semblables attaques contre le Chef de l'Etat auraient fait scandale. L'Angleterre était en guerre et traversait une crise grave ; le cabinet ne pouvait guère laisser passer de pareilles accusations sans risquer de voir sombrer les prestige du gouvernement. Du reste, l'article du 22 mars n'était pas isolé ; il avait été précédé d'autres articles contre le Prince aussi sévères dans le fond, sinon aussi violents dans la forme. Leigh Hunt s'attendait sans doute à des poursuites puisqu'il déclarait le 16 mars que n'importe quel article pouvait être considéré comme diffamatoire, étant donnée la politique suivie par l'*Attorney General* ¹. Il était entraîné à prendre une attitude provocante par l'indignation qu'il éprouvait alors contre le Régent, car, il l'a reconnu plus tard, il ne pouvait lui pardonner d'avoir trahi la cause des Irlandais ². Inspiré par la colère, son article manquait de modération ; ses amis eux-mêmes n'approuvaient pas le ton qu'il avait pris dans cette affaire ³. Il accepta avec dignité les conséquences de son article, lorsque des poursuites eurent été engagées contre lui ; on lui offrit de l'argent à deux reprises pour le faire rétracter ; avec cette fierté dont il avait déjà fait preuve, il déclina ces propositions ⁴.

L'affaire vint en jugement le 9 décembre 1812 devant la *Court of Kings's Bench*. Elle avait soulevé un très vif intérêt : un public nombreux se pressait pour assister aux débats ⁵ et les journaux en donnèrent de longs comptes rendus. Le *Lord Chief Justice*, Lord Ellenborough, présidait. Le jury spécial avait été choisi avec soin ; parmi les douze jurés, cinq remplissaient des emplois de l'Etat et un sixième recevait

et les gens de son entourage immédiat ont écrit semble contredire la thèse d'Edmund Gosse. Tout au plus pourrait-on suggérer que Lamb, qui à cette époque voyait souvent Leigh Hunt et était parfois son collaborateur dans l'*Examiner*, discuta avec lui du Prince, fournit au rédacteur de l'*Examiner* des arguments, peut-être des épithètes, et l'incita ainsi à prendre un ton particulièrement sarcastique.

¹ Crabb Robinson raconte qu'il le rencontra chez Charles Lamb discutant avec Barron Field et Barnes le 16 mars 1812 ; il écrit dans son journal : « Leigh Hunt is an enthusiast, very well intentioned and, I believe, prepared for the worst. He said, pleasantly enough : No one can accuse me of not writing a libel. Everything is a libel, as the law is now declared, and our security lies only in their shame. » (Henry Crabb Robinson : *Diary, Reminiscences, and Correspondence*, 1869, vol. I, p. 375.)

² Il écrit en 1838 à Mrs. Hall : « The libel would not have been so savage had I not been warmed into it by my indignation at the Regent's breaking his promises to the Irish... It originated in my sympathies with the sufferings of the people in Ireland. » (Cité dans S. C. Hall : *A book of memories of great men and women of the age from personal acquaintance*, 1876, p. 247.)

³ Crabb Robinson décrivant une réunion chez Barron Field où se trouvaient Barnes, Lamb et J. Collier, écrit à la date du 30 mars 1812 : « We talked about Hunt, whose indiscreet article against the Prince even his friends censure » (H. C. Robinson, op. cit., vol. I, p. 380).

⁴ Lettre de Brougham à Lord Grey, 25 nov. 1812 : « Hunt's trial comes on about the middle of the week after next, and they are in some consternation at Carlton House. Two several attempts have been made to buy him off, but of course in vain ; one of them came almost directly from MacMahon soon after the trial was put off last July. I feel somewhat anxious about the verdict, but am full of confidence as to the defence and its effects all over the country. It will be a thousand times more unpleasant than the libel. » (Lord Campbell : *The Life and Times of Henry Lord Brougham*, 1871, vol. II, p. 72 ; reproduit dans S. R. Townshend Mayer : *Leigh Hunt and Lord Brougham*, Temple Bar, vol. XLVII, 1876, pp. 231-234.)

⁵ Cf. le *Times* du 10 déc. 1812 : « The Hall was so much crowded at a very early hour, that it was impossible to open the doors of the Court to the public indiscriminately, and there were consequently many places in Court, although many more candidates than would have filled them in the Hall. The crowd waited the event of the verdict, and dispersed very peacefully. »

une pension du gouvernement ; les chances d'acquiescement n'étaient pas très grandes pour les deux frères ¹. L'article de Leigh Hunt fut lu ; le *Solicitor General* fit une courte déclaration. L'avocat de Hunt, Brougham, prononça une plaidoirie brillante sans doute, mais qui était de nature à indisposer un jury loyaliste. Reprenant et analysant l'article de la *Morning Post*, il montra que les adulations du journal conservateur risquaient de provoquer des répliques assez dures. Il traça de Leigh Hunt un tableau intéressant :

I have told you that the author of this article is a person living in retirement, secluded from the world, distant from the Court, and very unknowing in its ways. He passes his days certainly not among the profligate part of mankind ; he has acquired, in his solitude, a considerable number of public virtues, and one private moral one, which they who lightly treat of such topics, class either under the head of fanaticism or enthusiasm ².

Il invoquait la liberté de la presse et demandait si critiquer les vices notoires de personnages éminents était un crime d'Etat. Le *Solicitor General* analysa l'article de Leigh Hunt pour en faire ressortir les intentions diffamatoires. Le juge critiqua ouvertement la plaidoirie de Brougham qui s'était préoccupé autant d'attaquer le Régent que de défendre les Hunt ; il lui reprocha d'avoir été lui-même inoculé par le poison de l'*Examiner* et répliqua que, même s'il y avait eu adulation de la part du journal conservateur, cela n'excusait pas les calomnies de Leigh Hunt. Les deux frères furent déclarés coupables.

On leur offrit après le verdict de ne point les condamner à la prison s'ils promettaient de ne plus critiquer le Prince ; ils devaient recevoir une proposition analogue, relative à leur amende, lorsqu'ils entrèrent en prison. Dans les deux cas, ils refusèrent ³. La sentence fut prononcée le 3 mars 1813 ; les deux frères étaient condamnés chacun à deux ans de prison et à une amende de cinq cents livres ; ils devaient en outre à leur libération déposer chacun deux cent cinquante livres comme garantie de leur « bonne conduite » pendant une période de cinq ans. Soit par erreur de la part du juge, soit pour mitiger leur sentence, ils ne furent pas envoyés loin de Londres où ils auraient été incapables de rester en contact avec les leurs et de poursuivre la publication de l'*Examiner*. Par contre ils devaient subir leur peine dans deux prisons séparées. Aussitôt après le jugement ils entrèrent, John à *Pentonville Prison* dans le *Middlesex*, Leigh à *Horsemonger Lane Gaol* dans le *Surrey*.

¹ Un ami de James Mill, le Dr James Lindsay, lui écrit à la date du 4 décembre. « *The letter is dated Dec. 4, and Lindsay is much excited over a trial just to come off ; which we discover to be the trial of the Hunts for the libel on the Prince Regent. He has not been able to get accurate information about the names (of the jurymen ?) ; but it grieves him to say that there is not a man among those in the eastern district that can be depended upon. Hunt has no chance except in the absence of special jurymen.* » A. BAIN, *James Mill, a biography*, p. 121.

² « Je vous ai dit que l'auteur de cet article est une personne vivant dans la retraite à l'écart du monde, loin de la Cour et ignorant de ses manières. Il passe ses jours bien loin de la partie la plus dissipée de l'humanité ; il a acquis, dans sa solitude, un nombre considérable de vertus publiques, et une vertu privée, que ceux qui traitent à la légère de pareils sujets classent sous le nom de fanatisme ou d'enthousiasme. » *Examiner*, 13 et 20 déc. 1812. Sur le procès, voir aussi : *The Prince of Wales v. The Examiner : A full report of the trial of John and Leigh Hunt... to which are added Observations on the trial by the editor of the Examiner*, imprimé par John Hunt.

³ *Aut.*, chap. XIII, vol. 1, p. 258.

CHAPITRE II

LA GLOIRE ET LES PREMIERS REVERS (1813-1825)

I. LA PRISON (1813-1815)

Après de brillants débuts, Leigh Hunt à l'âge de vingt-neuf ans, se trouvait en prison sous l'accusation d'avoir diffamé le Prince Régent. C'était là une punition sévère que lui valaient sa franchise et son désir parfois intempestif de réformer le monde ; ce fut en même temps un excellent moyen de le poser en champion de la liberté aux yeux des partisans des idées nouvelles.

Sa santé malheureusement ne pouvait guère s'accommoder de cette incarcération. Depuis qu'il dirigeait l'*Examiner*, il s'était déjà trouvé à plusieurs reprises dans un état de dépression physique et nerveuse qui l'avait obligé à abandonner ses occupations. Les poursuites dirigées contre lui, son procès, l'approche de sa condamnation avaient provoqué un retour de son mal. Au fond, Leigh Hunt n'était pas d'un tempérament assez robuste pour résister à tous les chocs de la vie politique. Il lui eût fallu le plein air, une vie tranquille : pendant deux ans il dut être enfermé dans un étroit local, sans cesser pour cela de lire, de s'intéresser aux choses publiques, de rédiger la plus grande partie des articles de l'*Examiner* et de poursuivre son œuvre littéraire. Il se trouva par suite dans un état de santé médiocre, affaibli, en proie à des crises de découragement, dont il aime à entretenir ses lecteurs qu'il prend pour confidents¹. Il devait pendant toute sa carrière se ressentir des souffrances qu'il éprouva à cette époque.

D'autre part, l'amende de cinq cents livres à laquelle il avait été condamné était lourde. En effet, elle correspondait à peu près à ce que l'*Examiner* pouvait alors lui rapporter en une année ; or les poursuites *ex officio* engagées précédemment contre l'*Examiner* avaient été fort coûteuses, car par un singulier déni de justice, d'après la loi anglaise de cette époque, les frais en étaient à la charge des inculpés, même lorsqu'ils étaient reconnus innocents ; si bien que les deux premières poursuites dont l'*Examiner* avait fait l'objet avaient coûté cent livres aux frères Hunt sans même que leur procès vint en jugement. Comme ils n'avaient point de fortune personnelle, ces frais avaient dû être payés sur les bénéfices du journal, et ainsi l'*Examiner* ne leur avait pas été d'un grand profit. Leigh Hunt, qui se vantait de ne rien connaître

¹ Cf. les numéros de l'*Examiner* des 16 mai 1813, 31 oct. 1813, 21 nov. 1813, 6 fév. 1814, 1^{er} mai 1814, 25 sept. 1814, 13 nov. 1814, 4 et 11 déc. 1814.



LEIGH HUNT

vers 1821

par B. R. HAYDON

(National Portrait Gallery)

à l'arithmétique et de négliger toutes les questions pécuniaires, avait déjà contracté des dettes ; sa femme devait se révéler comme une très médiocre maîtresse de maison. Ses difficultés financières se trouvèrent aggravées du fait de sa condamnation. Il reçut alors des offres de souscription publique pour couvrir son amende et celle de son frère : par fierté, par principe et aussi, comme il l'indique lui-même dans l'Autobiographie, par indifférence pour tout ce qui était question d'argent, il crut bon de les décliner : « *it becomes us not to be paid for performing our duty* », déclare-t-il sur un ton qui n'exclut point la bravade ¹. Au premier rang de ceux qui offrirent leur assistance à Leigh Hunt, se trouvait le jeune Percy Bysshe Shelley qu'enthousiasmait l'ardeur réformatrice du rédacteur de l'*Examiner* ; dans une lettre à Thomas Hookham, il exprime l'espoir que le public remboursera à Leigh Hunt une partie de ce qu'il lui doit ². Leigh Hunt lui-même, qui, dans l'*Examiner* du 21 février 1813, avait déjà relevé une offre particulièrement généreuse, signale d'une façon plus explicite dans l'Autobiographie le caractère princier des propositions que lui fit alors son futur ami : peut-être est-ce là ce dont il s'autorisera plus tard pour faire largement appel aux générosités du poète. Sir John Swinburne mit à sa disposition deux ou trois cents livres pour le cas où il en aurait besoin ³. Son défenseur, Henry Brougham, lui indiqua qu'un membre du jury, pris de remords, s'était offert à payer l'amende ⁴. Rien ne le détourna de sa résolution. Et cependant, la misère s'était déjà installée chez lui : une longue missive adressée à sa femme en fait foi ⁵. Ses créanciers le pressent, il est obligé de se séparer du peu d'argent qui lui reste, soit pour régler la note de son menuisier, soit (le détail est caractéristique), pour obliger un ami ; le voici qui vend une partie de sa bibliothèque, qui signe des billets à un mois, à trois mois, à dix semaines ! Il contracte l'habitude de se faire avancer de l'argent sur des livres qu'il n'a pas encore achevés. N'est-on pas en droit de dire que sa condamnation de 1813, si elle n'est pas la cause unique de ses difficultés financières, en accroît la gravité ? Ne voyons-nous pas alors s'accuser en lui certains traits de caractère qui lui nuiront durant toute son existence ?

L'idée même de vivre en prison était de nature à troubler profondément sa sensibilité presque malade ; à maintes reprises, il proteste dans l'*Examiner* contre l'incarcération des détenus politiques. Comme beaucoup d'habitants de grandes villes, ce Londonien n'avait qu'un rêve : aller habiter la campagne ; nous savons que c'est un peu à son corps défendant qu'il avait accepté de se soumettre aux exigences du métier de rédacteur en chef. Or, pendant deux ans, le jeune journaliste à l'âme de poète était contraint à n'avoir pour horizon que les murs d'une prison. Ses réactions furent vives et pénibles. Dès l'entrée, l'as-

¹ « Il ne convient pas que nous soyons payés pour accomplir notre devoir. » *Examiner*, 21 fév. 1813 : *Sentence against the Examiner with an observation or two on some proposals of a subscription*. Il revient sur les marques de sympathie et les offres considérables qu'il a reçues dans le *Political Examiner* du 19 juin 1814. Cf. aussi *Aut.*, chap. XIV, vol. II, p. 13.

² Lettre de P. B. Shelley à Thomas Hookham, 19 fév. 1813. *The letters of Percy Bysshe Shelley*, éd. Roger Ingpen, vol. I, pp. 383-385. *The Complete Works of Percy Bysshe Shelley* (éd. R. Ingpen et W. Peck), vol. IX, pp. 46-48.

³ Lettre Ms de Sir John Swinburne à Leigh Hunt, 2 juin 1814. *British Museum, Add. Mss.* 35.108, f. 104-105.

⁴ Lettre de Brougham à Leigh Hunt, 21 sept. 1814. *Corr.*, vol. 1, pp. 96-97.

⁵ Lettre Ms de Leigh Hunt à Mrs. Hunt, 27 mai 1813. Coll. Brewer.

pect effrayant des murailles et de la porte, la suffisance hargneuse et la grossièreté du gardien-chef le troublèrent profondément. D'abord enfermé dans le grenier du gardien-chef, il fut bientôt placé dans une pièce plus grande que les cellules ordinaires et qui servait de salle de réunion aux prisonniers ; le bruit des clefs fermant les cinq portes de son réduit le blessait comme une insulte personnelle ; celui des chaînes des autres prisonniers le rendait malade. On avait accordé quelques faveurs à son frère John : celles d'avoir sa famille avec lui, de pouvoir faire apporter ses livres, d'employer de l'encre ¹ ! Il réclama les mêmes droits : il obtint la permission de faire venir sa famille et de recevoir ses amis dans la journée. Il ne fut point autorisé à résider dans la demeure du gardien-chef, comme il l'aurait voulu, mais sur la proposition du docteur il fut transféré le 16 mars dans l'infirmerie de la prison. Il y occupa avec les siens deux pièces vides. Il décora la plus grande d'une façon qui correspond bien à ses goûts un peu mièvres : aux murs un papier représentant un treillis de roses ; au plafond une peinture simulant des nuages ; les fenêtres garnies de barreaux furent dissimulées par des jalousies ; on apporta ses bibliothèques, son piano, des bustes auxquels il était attaché. Il avait le droit de disposer dehors, au plein air, d'un petit emplacement ; il en fit un jardin en miniature avec une barricade verte, du gazon, des fleurs, des arbres ! Il pouvait de là se rendre dans le potager de la prison : chaque fois qu'il le faisait, il soignait particulièrement son vêtement. C'étaient là de petites satisfactions auxquelles il était sensible. Sa femme et ses deux fils aînés résidèrent avec lui en prison pendant une grande partie de son incarcération et c'est dans la prison qu'en 1814 naquit sa première fille, Mary Florimel. Aussi le souvenir de cet étrange emprisonnement est-il resté célèbre dans l'histoire littéraire de l'Angleterre. Il n'en fut pas moins dur pour Hunt. Comme l'indique Cyrus Redding dans la description qu'il en a laissée, les pièces dans lesquelles vivait Hunt paraissaient assez gaies, mais l'atmosphère qu'avait essayé de créer l'auteur avait quelque chose de factice : qu'était-ce sinon *a sort of lacquered gloom*, un vernis cherchant à dissimuler une mélancolie profonde ; les locaux où résidait le prisonnier étaient si peu salubres que sa santé paraissait minée ; sous des dehors pleins de vivacité, il cachait les sentiments d'amertume que lui laissaient de longues heures de solitude :

For such a one to be alone for weary dreary hours, it must have been punishment enough even to satisfy an Ellenborough or a Jeffries ².

Si la présence des siens autour de lui était de nature à le réconforter, avec quelle inquiétude ne pouvait-il pas voir le sort auquel il les avait réduits par son indépendance d'esprit ? En 1813 et en 1814, la santé de Marianne et de ses enfants les obligea à se rendre au bord de la mer et, bien qu'il eût parfois la compagnie de son neveu Henry, le fils de John, Leigh Hunt n'en éprouva pas moins une étrange impression

¹ Lettre Ms de John Hunt à Leigh Hunt, 18 fév. 1813. Coll. Brewer.

² « Pour un tel homme, demeurer seul pendant de longues heures d'ennui et de tristesse morale devait être un châtement suffisant même pour satisfaire un Ellenborough ou un Jeffries. » Cyrus REDDING, *Fifty years' Recollections*, 1858, vol. I, p. 275.

d'isolement. Il écrivait alors de longues et nombreuses lettres à Marianne, dans lesquelles il racontait par le menu tous les incidents de sa vie et donnait des renseignements sur sa santé et ses dispositions morales. Le polémiste de l'*Examiner* se révèle dans cette correspondance sous l'aspect d'un père de famille tout préoccupé du bien-être des siens ; comme au temps où il n'était pas encore marié, il ne cesse de prodiguer les conseils à la pauvre Marianne ; cœur sensible, il est toujours plein d'affection et de tendresse. Mais la vie active qu'il a menée, les épreuves qu'il subit alors ont affecté son caractère : tantôt solitaire après le départ des siens, tantôt rempli d'enthousiasme et d'impatience à l'attente de leur retour, on le sent moins stable qu'il n'était naguère, on voit apparaître dans ses lettres une note d'inquiétude qui va supplanter son ardeur de jadis. C'était un rude choc qu'il recevait alors : il en subira le contre-coup durant toute son existence ¹.

Cependant la condamnation et l'emprisonnement de Leigh Hunt lui donnaient la couronne du martyre. Au lieu d'être seulement un journaliste hostile au gouvernement, il devenait aux yeux des uns un personnage séditieux, aux yeux des autres une victime du régime d'oppression des Tories. Si le *Satirist*, qui n'avait pas ménagé les deux frères Hunt depuis la fondation de l'*Examiner*, revenait brutalement à la charge à propos de leur condamnation ², si une feuille conservatrice, dont le succès devait être éphémère, traitait Leigh Hunt de mauvais chrétien et de citoyen déloyal, tandis que son hebdomadaire était représenté comme un journal anglais dirigé selon des principes français, ce qui était bien le comble de la réprobation ³, si même une revue d'un ton plus modéré, la *British Review and London Critical Journal* pouvait reprocher aux Hunt de professer une doctrine radicalement fautive en matière de liberté de la presse ⁴, les directeurs de l'*Examiner* avaient eu l'honneur insigne d'être cités à l'ordre du jour des « véritables amis de la liberté publique » par le journal de Cobbett ⁵ ; les éléments les plus modérés parmi les Whigs ne pouvaient être insensibles à la noblesse du caractère des Hunt ; c'est ce qui ressort de la longue dédicace des *Parliamentary Portraits* adressée à Leigh Hunt en 1815 par son ancien camarade de classe et collaborateur, Thomas Barnes ⁶. Les noms seuls de

¹ Cf. *Corr.*, vol. 1, pp. 83-91. La coll. Owen D. Young renferme une série de ces lettres Mss que l'obligeance de leur propriétaire nous a permis d'examiner (4, 20, 25, 29, 31 mars, 5, 10, 11 juin 1813) ; la coll. Brewer en contient une autre série (8 mars, 24 avril, 1^{er} mai, 3, 12, 15, 18, 22, 26, 27 mai, 9, 13, 14, 23, 28, 30 octobre, 2, 3, 4, 5, 6, 11, 12 novembre 1813, 27 août probablement 1814) ainsi que des lettres de Mrs. Hunt à son mari (23, 27 avril, 5, 9, 16, 20 mai 1813) ; la plupart sont inédites. Dans une lettre du 3 octobre 1829, Mr. Brewér nous signalait que Gabriel Wells, 145 N. 57^e rue, New-York, mettait en vente à un prix élevé un autre paquet de lettres de cette époque : 26, 27, 29 avril, 10 mai, 7 juin 1813.

² *The Satirist, or Monthly Meteor*, vol. XII, 1^{er} janvier 1813, pp. 56-59 : *Conviction of the Libellous Examiner* ; 1^{er} mars 1813, pp. 241-249 : *The Examiners*, avec en épigraphe : *Measure for Measure*. — Voir aussi, vol. XIV, 1^{er} janvier 1814, pp. 63-64 : *The Sporting Journalist*, poème satirique signé XXX, et 1^{er} février, pp. 161-168 : *Bellman's Verses, by Mr. Leigh Hunt*.

³ *British Commoner*, n^o 4, 27 décembre 1812 : *The Examiner* — Il en avait été question dans les numéros précédents, n^o 2, 13 décembre 1812, *Trial of the Examiner for libel* ; n^o 3, 20 décembre 1812, *On the Examiner's Defence on Himself*. Un certain W. Burdon prend du reste la défense de l'éditeur dans une lettre publiée le 3 janvier 1813.

⁴ *British Review and London Critical Journal* mai 1813, pp. 314-323 : revue du pamphlet publié par les Hunt à l'occasion de leur condamnation.

⁵ Cobbett's *Weekly Political Register*, 4 juillet 1812.

⁶ Dedicace des *Parliamentary Portraits or sketches of the public characters of some of the most distinguished speakers of the House of Commons, originally printed in the Examiner*, sous la signature de *Criticus*, c'est-à-dire Thomas Barnes, 1815. Une traduction française : *Biographie*

Cobbett et de Barnes, qui est resté célèbre comme directeur du *Times*, permettent de mesurer le caractère et l'étendue des hommages que valait au rédacteur de l'*Examiner* son attitude libérale. Radicaux et Whigs lui donnaient des marques de sympathie.

Il reçut de ses lecteurs, au moment de son emprisonnement, un grand nombre de lettres d'encouragement, auxquelles il répondit en bloc dans l'*Examiner* du 14 février 1813. Son camarade de *Christ's Church*, Thomas Mitchell, dont les idées n'étaient pas très avancées, lui écrivait pour l'encourager et le féliciter de la façon dont il parlait de ses épreuves dans son journal¹. Le peintre Haydon, qui devait plus tard s'indigner de ses opinions hétérodoxes, était alors plein d'attentions pour lui. Ayant été le voir peu de temps avant son emprisonnement, il le trouvait plus pur, plus vertueux, plus spirituel, plus drôle, plus amusant que n'importe qui. Il essayait de le reconforter au moment de son incarcération :

*My dear Hunt... I feel for you you with all my soul. I know what you must feel, full of independence of spirit, and high-minded elevation, to be checked and hindered, and plagued and pestered by brutes hardened by habit, or perhaps by nature*².

Il s'efforçait de le consoler en exaltant son rôle héroïque. A quelque temps de là, il lui écrivait pour le féliciter d'un article paru dans l'*Examiner* du 7 février. Quelques lignes extraites de la lettre du peintre permettent de mesurer les sentiments d'admiration et d'affection dont certains de ses amis entouraient le prisonnier :

*I really felt my heart ache at every line of your last week's effusion — all your Friends were affected and all complained of the cruelty and severity of your sentence... I assure you, my dear Hunt, I think of you often with the most melancholy and exquisite sensations ; after my day's study, I generally lay my head on my hand, draw nearer to the fire, and muse upon you till midnight, till I am completely rapt in the delusions of my fancy ; I see you as it were in a misty vision*³.

Le sort malheureux du journaliste-poète était célébré en vers par des admirateurs enthousiastes. Le beau poème plein d'une éloquence fougueuse que lui adressait Thomas Moore est connu ; c'était un noble hommage rendu aux vertus qui devaient compenser pour Hunt la perte de sa liberté : l'estime de soi-même, le dévouement, la fierté,

critique des orateurs les plus distingués et des principaux membres du Parlement d'Angleterre dédiée à Leigh Hunt, Esq. Par Criticus, paraît à Paris en 1820.

¹ Dans deux lettres, l'une du 10 février 1813, l'autre non datée, *Corr.*, vol. I, pp. 70-72.

² « Mon cher Hunt... Je suis de tout cœur avec vous. Je sens ce que vous devez éprouver avec votre esprit d'indépendance et l'élévation de votre noble intelligence, d'avoir vos mouvements retenus et entravés, d'être tourmenté et importuné par des brutes endurcies par habitude ou peut-être par nature... » Lettre Ms de Haydon à Leigh Hunt, n. d. Coll. Brewer

³ « J'ai éprouvé une véritable souffrance à chaque ligne de votre épanchement de la semaine dernière ; tous vos amis ont été touchés et tous se sont affligés de la cruauté et de la sévérité de la sentence portée contre vous... Je vous assure, mon cher Hunt, que je pense souvent à vous et que ces pensées s'accompagnent des plus mélancoliques et des plus intenses sensations ; après ma journée de travail, je pose généralement ma tête sur ma main, je m'approche du feu et je rêve de vous jusqu'à minuit, jusqu'à ce que je sois complètement absorbé par les illusions que me donne mon imagination ; je vous vois pour ainsi dire dans une vision embrumée. » Lettre de R. Haydon à Leigh Hunt, 12 février 1813. *The Saint James's Magazine and United Empire Review*, juillet 1874, vol. XIII, N. S., pp. 353-354 dans un article de S. R. Townshend Mayer : *Leigh Hunt and B. R. Haydon*, MS dans la coll. Brewer.

*And the fresh Spirit, that can warble free
Through prison bars, its hymn to liberty*¹.

Qu'on nous permette d'extraire de la collection des manuscrits conservés au *British Museum* ce sonnet où se trouvaient célébrées, une fois de plus, les louanges du poète-patriote :

*Is this the muses' haunt? Is this the bower
Where Poetry delights to dwell and weave
Her fairy fictions? Can she calmly leave
The sunny nook, cool stream and simple flower ; —
Pure nature's charms ; — the renovating power
She draws from the free breath of morn or eve ; —
The mind by study wearied, to relieve,
And pass in silent cell the lonely hour?*

*Yes. This for liberty of mind she seeks,
Joined with pure thoughts and conscience ever clear.
These found, she cares not where her dwelling lies.
Through prison bars her fervent fancy speaks,
Roams o'er the absent scenes to mem'ry dear,
And soars unfettered through cloudless skies*².

A quelque temps de là, à l'occasion d'un de ses sonnets sur Hampstead, une de ses admiratrices lui adressait un poème où il était appelé :

*Thou warbling lark of Hampstead's airy height,
That in thy prison cage dost sing so well
Its various loveliness in hill and dell*³.

Comment Leigh Hunt, auquel ses premiers succès avaient déjà donné une assez haute idée de lui-même, n'aurait-il pas éprouvé un sentiment de vanité en lisant ces effusions qui faisaient de lui une sorte de héros ?

Dès que les visites furent autorisées, le prisonnier vit se constituer autour de lui un cercle admiratif d'amis toujours prêts à lui tenir compagnie et à lui rendre hommage. Il avait le droit de les inviter à ses repas : il en usa largement. Pendant les absences de sa femme, il eut quelque'un avec lui presque tous les soirs. On lui apportait des fleurs,

¹ « Et cet esprit plein de fraîcheur qui peut moduler librement à travers les barreaux d'une prison son hymne à la liberté. » [Thomas Moore], *Intercepted letters, or, The Two Penny Post Bag...*, J. Carr, Appendice. Lettre VII, p. 33. Dans l'édition de l'*Oxford University Press* des Œuvres Complètes de Moore, p. 162.

² « Est-ce là un lieu hanté des Muses ? Est-ce là la retraite où la poésie aime à demeurer et à tisser ses féériques fictions ? Peut-elle sans frémir quitter le recoin ensoleillé, le frais ruisseau et la simple fleur, charmes de la pure nature, abandonner la force réparatrice qu'elle trouve dans le libre soufle du matin ou du soir, pour soulager l'esprit lassé par l'étude ? Peut-elle passer dans une silencieuse cellule des heures solitaires ?

» Oui, ce sort, elle le recherche, pour obtenir la liberté de l'esprit, jointe à de purs pensers, à une conscience toujours nette. Dès lors, peu lui importe sa demeure. A travers les barreaux d'une prison, son ardente imagination chante toujours, erre à l'aventure par les lieux éloignés que chérit sa mémoire et, libre de tous fers, prend son essor à travers des cieux sans nuages. » *Sonnet on the Poet's residence in the Surrey Jail*, signé H. R. (au crayon Henry Robertson) et daté du 5 octobre 1813, *British Museum, Add. Mss. 38.108, f. 85*.

³ « Gazouillante alouette des hauteurs de Hampstead baignées d'air pur, toi qui, dans la cage de ta prison, sais si bien chanter le charme de ses collines et de ses vallons. » *To L. H. Esq. occasioned by the perusal of his second sonnet to Hampstead*, dans l'*Examiner* du 4 septembre 1814.

des livres, des cadeaux divers. On s'efforçait de maintenir dans sa prison l'atmosphère d'un salon ; on discutait littérature et politique. Leigh Hunt était le roi de ces assemblées : il s'était révélé beau causeur, il excellait dans l'art de discuter avec un mélange d'amabilité et de sérieux ; nature toujours prête à s'épancher, il adorait que l'on fit cercle autour de lui, et comment à cette époque ne lui aurait-on pas pardonné l'affection dont il se rendait parfois coupable en songeant au courage véritable qu'il venait de montrer ? Ses premiers visiteurs furent ses parents : Mrs. et Mr. Hunter, la mère et le beau-père de Marianne, ainsi que Miss Elizabeth Kent, « Bess », plus intelligente que sa sœur et avec qui il aimait à s'entretenir de choses littéraires, Mrs. John Hunt. Ses anciens amis se serraient autour de lui : c'étaient Barron Fields, Thomas Barnes, Mitchell, Henry Robertson, Haydon toujours plein de vivacité et prêt à remplir la prison de ses éclats de rire, son défenseur Brougham qui discutait avec lui des événements politiques, Lamb, son ancien collaborateur du *Reflector* et de l'*Examiner* dont Leigh Hunt écrivait qu'il était « *very temperate and pleasant ; poor fellow ! he has every excuse for being otherwise and therefore twenty times the usual credit for self restraint* »¹. Sa renommée de prisonnier politique lui valut la visite d'admirateurs, dont certains devaient lui rester très fidèlement attachés : Thomas Alsager, l'un des rédacteurs du *Times*, Sir John Swinburne, qui devait lui offrir son appui financier durant toute son existence, Charles Cowden Clarke, avec lequel il resta très lié, Miss Edgeworth. Son arrestation avait ému les philosophes libéraux de son temps : il reçut les visites de James Mill, le père de John Stuart Mill et du « vénérable Bentham », qui était déjà un personnage important ; Haydon raconte comment le grand théoricien du radicalisme philosophique et l'éditeur de l'*Examiner* jouèrent ensemble au volant dans la prison².

Plusieurs des amitiés célèbres que contracta Leigh Hunt remontent à cette époque. William Hazlitt, qui n'était alors qu'un écrivain obscur, vint le voir³ et les deux hommes éprouvèrent l'un pour l'autre admiration et sympathie ; Lamb et Hazlitt aimaient à discuter avec leur hôte : « *Hazlitt's croakings, Leigh Hunt's wit and Lamb's quaint incomprehensibilities made up rare scenes* », nous déclare encore Haydon dans son journal⁴. Shelley, qui admirait l'*Examiner* et avait eu déjà quelques relations avec son rédacteur en chef, fut vivement remué par la peine prononcée contre lui ; il écrit au début de l'emprisonnement : « *Hunt is a brave, good and enlightened man... He pines in a dungeon, far from all that can make life desired* »⁵ ; on ne saurait affirmer que

¹ « Il est très modéré et très agréable ; pauvre malheureux ! Il a toutes les raisons du monde d'être tout autre et par suite a vingt fois plus de mérite à savoir se contenir. » Lettre Ms de Leigh Hunt à sa femme, 31 mai 1813. Coll. Owen D. Young.

² *Life of Benjamin Robert Haydon... edited and compiled by Tom Taylor*, vol. I, p. 224.

³ W. C. HAZLITT, *Memoirs of William Hazlitt*, vol. II, p. 245.

⁴ « Les croisements de Hazlitt, l'esprit de Leigh Hunt et tout ce qu'il y a de bizarre et d'incompréhensible chez Lamb contribuaient à nous donner de curieuses scènes. » HAYDON, *op. cit.*, id.

⁵ « Hunt est un homme brave, bon, éclairé... Il languit dans un donjon, loin de tout ce qui peut faire désirer la vie. » Lettre de P. B. Shelley à Th. Hookham, 19 fév. 1813, *Vide supra*, p. 71, n. Depuis la lettre de Shelley à Leigh Hunt du 2 mars 1811 (*Corr.*, vol. 1, pp. 52-53) que nous avons signalée, les deux écrivains s'étaient rencontrés par l'entremise de Mr. Hunter, le libraire-éditeur, beau-père de Mrs Hunt, auquel Shelley s'était adressé pour quelques publications. Mais leurs relations ne s'étaient pas développées à ce moment.

Shelley ait été parmi les visiteurs de Leigh Hunt en prison, mais à partir de ce moment il s'attacha davantage au journaliste dont il admirait le caractère héroïque. Lord Byron lui-même voulut voir le prisonnier ; il se servit de l'entremise de Thomas Moore, qui informa Leigh Hunt de ce désir et arrangea une visite ¹. Le billet en vers, par lequel Byron prit rendez-vous avec Moore pour se rendre à la prison, mérite d'être cité :

*To morrow be with me, as soon as you can, sir
All ready and dress'd up for proceeding to spunge on
(According to compact) the wit in the dungeon.
Pray Phoebus at length our political malice
May not get us lodgings within the same palace ² !*

Dès leur première rencontre Leigh Hunt jugea le noble poète d'assez haut ; les opinions qu'il exprima alors permettent de mesurer l'estime qu'il avait de lui-même et éclairent le conflit qui plus tard devait l'opposer à son collaborateur du *Liberal*. Il écrit à sa femme :

You must know I have got a fancy into my head that I can be of some use to his Lordship. He is a very young man (24) evidently full, by his writings, of good natural feelings and a fine improvable sensibility, but led away, I am told, by a town life. Perhaps a friend, if we grow intimate, of a taste like his own and full of quite as much excitability, but luckily induced to more philosophical habits by the nature of circumstances, may be able to render his heart and his understanding a service, and help to lead him off into enjoyments more congenial with both. The prospect of this, even it is only a fancy, will, I know, give you delight ³.

Après une seconde visite de Lord Byron, il annonce à sa femme qu'ils deviendront amis :

There is something in the texture of his mind and feelings that seems to resemble mine to a thread ; I think we are cut out of the same piece, only a different wear may have altered our respective naps a little ⁴.

¹ Lettre Ms de Leigh Hunt à sa femme, 17 mai 1813. Coll. Wise.

² « Soyez avec moi demain, dès que vous le pourrez, Monsieur, tout prêt et tout habillé pour aller, selon nos arrangements, vivre aux crochets du bel esprit enfermé dans le donjon. Priez longuement Phébus pour que nos criminels desseins politiques ne nous vaillent pas d'être logés à l'intérieur du même palais. » *The Works of Lord Byron, Letters and Journals*, éd. R. E. Prothero, vol. II, pp. 204-209. Hunt raconte qu'il avait vu Lord Byron pour la première fois alors que celui-ci s'exerçait à nager dans la Tamise. Dans l'*Examiner* du 18 octobre 1812, il avait publié une critique de l'*Address on the opening of Drury Lane Theatre* de Byron, dans laquelle, tout en reprochant à l'auteur ses excentricités, il louait la sincérité et l'indépendance de son génie et souhaitait voir ses œuvres futures tenir les promesses de ses premières publications.

³ « Je veux vous dire une idée qui m'est venue à l'esprit ; je crois que je puis être de quelque service au noble Lord. C'est un très jeune homme (24 ans) ayant sans aucun doute, si l'on en juge par ses écrits, de bons sentiments naturels et une délicate sensibilité qui peut s'affirmer, mais l'on me dit qu'il est dissipé par sa vie mondaine. Peut-être, si nous devenons intimes, un ami ayant un goût semblable au sien et susceptible de vibrer tout autant que lui, mais heureusement porté par la nature des circonstances à des habitudes plus philosophiques, peut rendre service à son cœur et à son intelligence, et contribuer à le guider vers des plaisirs mieux en harmonie avec ces facultés. Cette perspective, même si ce n'est là que fantaisie, vous remplira de joie, j'en suis assuré. » Lettre Ms de Leigh Hunt à sa femme, 28 mai 1813. Coll. Owen D. Young.

⁴ « Il y a dans la contexture de son esprit et de sa sensibilité quelque chose qui rappelle

Chose curieuse, c'est déjà Mrs. Hunt qui, à cette époque, mit en garde son mari contre Lord Byron. De son côté, le noble poète fut séduit tout d'abord par la personnalité du prisonnier. Il vint le voir à plusieurs reprises et leur correspondance se prolongea jusqu'en 1814. Il lui écrivait en décembre 1813 en s'excusant d'avoir été plus irrégulier dans ses visites :

It is my wish that our acquaintance or, if you please to accept it, friendship may be permanent... I have a thorough esteem for that independence of spirit which you have maintained with sterling talent, and at the expense of some suffering¹.

Il est vrai que dans son Journal, Lord Byron corrige quelque peu ces éloges en traçant ce tableau pittoresque du prisonnier :

Hunt is an extraordinary character and not exactly of the present age. He reminds me more of the Pym and Hampden times — much talent, great independence of spirit, and an austere, yet not repulsive, aspect. If he goes on qualis ab incepto, I know few men who will deserve more praise, or obtain it. I must go and see him again ; — the rapid succession of adventure, since last summer, added to some serious uneasiness and business, have interrupted our acquaintance ; but he is a man worth knowing ; and though for his own sake I wish him out of prison, I like to study character in such situations. He has been unshaken, and will continue so. I don't think him deeply versed in life ; he is the bigot of virtue (not religion) and enamoured of the beauty of that « empty name », as the last breath of Brutus pronounced, and every day proves it. He is, perhaps, a little opiniated, as all men who are the centre of circles, wide or narrow — the Sir Oracles, in whose name two or three are gathered together — must be, and as even Johnson was ; but, withal, a valuable man, and less vain than success and even the consciousness of preferring « the right to the expedient » might excuse².

On peut entrevoir d'après ces lignes ce que devaient devenir les

nos propres dispositions à un fil près ; j'ai l'impression que nous sommes faits de la même étoffe ; seulement l'usage différent que nous en avons fait peut en avoir légèrement modifié la surface » Lettre de Leigh Hunt à sa femme, 25 mai 1813, *Corr.*, vol. I, pp. 87-88.

¹ « Je désire vivement que nos relations, ou, si vous voulez l'accepter, notre amitié, deviennent permanentes. J'ai une profonde estime pour cette indépendance d'esprit que vous avez préservée avec un talent du meilleur aloi et au prix de quelques souffrances. » Lettre de Lord Byron à Leigh Hunt, 2 décembre 1813. *Lord Byron and some of his Contemporaries*, pp. 147-148 ; *The Works of Lord Byron, Letters and Journals*, vol. II, pp. 296-297.

² « Hunt est un personnage extraordinaire qui n'appartient pas tout à fait à l'âge moderne. Il me rappelle davantage l'époque des Pym et des Hampden : beaucoup de talent, une grande indépendance d'esprit et un aspect austère, quoique assez séduisant. S'il continue comme il a commencé, je connais peu d'hommes qui mériteront ou recevront plus d'éloges. Il faut que j'aile le voir ; une rapide succession d'aventures depuis l'été dernier, ajoutée à des ennuis et des affaires d'un caractère sérieux, a interrompu nos relations ; mais il vaut d'être connu, et quoique dans son propre intérêt je souhaite sa délivrance, j'aime à étudier des caractères placés dans des situations comme la sienne. Il n'a pas été ébranlé dans ses principes et ne le sera pas. Je ne pense pas qu'il connaisse beaucoup la vie ; c'est un bigot de la vertu (mais non de la religion) ; il est épris de la beauté de ce « vain nom », comme l'ont qualifiée les dernières paroles de Brutus et comme le montre chaque jour qui s'écoule. Il est peut-être un peu tête, comme doivent l'être tous les hommes qui sont le centre de cercles, larges ou étroits, le Monseigneur L'Oracle au nom duquel se réunissent des groupes de deux ou de trois et comme l'était Johnson lui-même ; mais dans l'ensemble homme estimable et moins vain que ne pourraient l'excuser le succès et le sens de préférer « le juste à l'avantageux. » Journal de Lord Byron, mercredi 1^{er} décembre 1813. *The Works of Lord Byron, Letters and Journals*, vol. II, p. 357.

relations de Byron et de Leigh Hunt ; malgré les espérances de Leigh Hunt et bien que la correspondance entre les deux auteurs dût se prolonger en 1814, les différences entre eux étaient trop grandes : ils ne devaient point devenir intimes ; avec une intuition sûre, Byron avait très vite saisi ce qu'il y avait d'héroïque et en même temps d'assez vain dans le caractère du prisonnier.

*
* *

Malgré les difficultés qu'il rencontrait, malgré les visites, malgré les dangereuses adulations qui tendaient à faire de lui une sorte de grand homme avant même qu'il eût eu le temps de mûrir son génie, Leigh Hunt chercha à poursuivre sa tâche d'homme de lettres. Il voulut même profiter de son incarcération pour essayer de se cultiver et d'accroître son savoir. Il en sentait le besoin : certaines connaissances indispensables d'histoire, de droit, d'économie politique lui manquaient pour lui permettre de remplir avec compétence son rôle de journaliste. Il voulut les acquérir ; il se proposa d'étudier la poésie épique depuis Homère jusqu'aux Anglais en passant par les Latins et les Italiens ; c'est à cette époque qu'il commença le grec et décida d'acquérir une connaissance plus approfondie de l'italien. Il avait aussi l'intention de terminer son poème de *Rimini* qu'il avait commencé pendant l'été de 1812 et de composer de nouvelles œuvres en vers. Il y avait là un véritable plan de travail, correspondant à son double désir de jouer son rôle de polémiste d'une façon plus efficace et de revenir à la poésie ¹. Il réussit pendant un certain temps à mettre ce plan à exécution et à s'imposer des habitudes de régularité : c'est ainsi qu'au début de son incarcération il consacrait une heure à l'étude du droit, puis après une petite promenade, travaillait aux poèmes qu'il avait entrepris ². Combien de temps réussit-il à s'en tenir à ce programme ? Nous ne le savons pas. Toujours est-il qu'il étend alors le champ de ses lectures : il lit les vies de Joinville et de Froissart pour se préparer à étudier leurs Chroniques ; il étudie dans Hume les règnes du roi Henri VIII et de la reine Marie, en même temps qu'il parcourt une vie de Sir Walter Raleigh. Il ne recule pas devant le *Traité de Législation* de son ami Bentham ³. Au nombre de ses lectures favorites se trouve toute une série de récits de voyage qui lui permettent d'enrichir son esprit en même temps qu'ils charment son imagination vive. Mais c'est décidément du côté de la littérature et de la poésie qu'il est le plus attiré : il achète un recueil de poèmes italiens et s'intéresse à une traduction de l'Arioste ; il annonce avec joie à sa femme qu'il vient de parcourir un catalogue de livres italiens et que son ami, l'éditeur Cawthorne, va lui prêter un grand nombre de volumes qui l'intéressent ⁴. Montaigne figure parmi ses lectures de prison. C'est de cette époque que date son goût pour certains aspects des littératures étrangères. Il n'en reste pas moins fidèle

¹ Mémoire de Leigh Hunt pour ses enfants, 16 mars 1813, *Corr.*, vol. I, pp. 79-80.

² Ce renseignement se trouve dans une portion de la lettre de Leigh Hunt à Mrs. Hunt du 29 avril 1813, non reproduite dans la Correspondance et que nous avons vue en manuscrit chez Mr. Brewer.

³ Mémoire de Leigh Hunt pour ses enfants, 17 mars 1813, *Corr.*, vol. I, pp. 80-81.

⁴ Lettre de Leigh Hunt à sa femme, 7 juin 1813, *Corr.*, vol. I, p. 90.

à ses auteurs favoris, les poètes, en particulier : nous le voyons annoter Spenser, relire Milton, admirer la délicatesse de la *Faithful Shepherdess* de Fletcher. Son emprisonnement lui permet de se retremper un peu dans les auteurs dont il avait nourri sa jeunesse et auxquels il restera toujours profondément attaché.

Sa plume ne reste pas inactive. Il profite de la permission qu'on lui avait accordée pour poursuivre la rédaction de l'*Examiner* ; il y apporte même une ardeur toute nouvelle. Loin de ralentir son zèle à critiquer les personnages en place, son procès, puis sa condamnation ne font que l'exciter davantage. Déjà dans un article du 29 novembre 1812 adressé *To his Royal Highness the Prince of Wales, Regent of the United Kingdom, etc.*, il avait déclaré non sans orgueil que le tribunal devrait choisir entre *the Licentiousness of a Court and the Voice of Public Virtue* ; s'adressant à son juge trois jours avant le procès, il lui avait reproché son manque d'indépendance et la violence de son caractère ; les numéros des 13, 20 et 27 décembre contenaient de longs commentaires sur les conditions dans lesquelles on l'avait jugé. Le 10 janvier 1813, dans un article intitulé *On the censorial duties of the Press with regard to the vices of the Court*, il s'appuyait sur les encouragements enthousiastes qu'il avait reçus pour exalter le rôle de la Presse, chargée, selon lui, de signaler au public les vices des grands de la Cour et du Cabinet. Dès son entrée en prison, les 7, 14, 21 et 28 février 1813, il se remit à discuter sur un ton digne, mais ferme, la sentence prononcée contre lui. Par la suite il continua à s'occuper activement de son hebdomadaire. Malgré la maladie il écrivait lui-même la plupart des articles publiés sous les rubriques *The Political Examiner* et *The Examiner*. Il avait envisagé la possibilité d'abandonner son poste de rédacteur en chef pour en charger temporairement ses anciens camarades de *Christ's Hospital*, Barnes et Mitchell ¹ ; au bout de quelques semaines et d'accord avec son frère, il écartera cette solution : Leigh Hunt resta effectivement à la tête de son journal ², et Barnes, qui devait par la suite s'illustrer comme directeur du *Times* entre 1816 et 1841, fut seulement chargé de la critique théâtrale et d'articles sur le monde parlementaire, les *Parliamentary Sketches*. Parlant du dernier numéro de l'*Examiner*, Leigh Hunt pouvait le 14 mai 1813 se vanter d'en être presque entièrement le rédacteur :

Everything in it, excepting the Parliamentary and the articles which you know to be written by others, was written, or extracted, or made up by myself, for many good reasons which I will tell you when you return ³.

Il semble même que son ardeur de journaliste ait été accrue par son emprisonnement : lui qui naguère ne se mettait à son article qu'à contre-cœur, il se vante maintenant de la diligence avec laquelle il s'occupe de la rédaction de son journal ? Il écrit à la date du 27 mai :

¹ Lettre Ms de Leigh Hunt à Mrs. Hunt, 8 mars 1813. Coll. Brewer.

² Lettre Ms de Leigh Hunt à Mrs. Hunt, 5 mai 1813. Coll. Brewer.

³ « Tout ce qu'il contient, excepté les articles sur le Parlement et tous ceux que vous savez être écrits par d'autres, a été écrit, extrait ou arrangé par moi pour une foule de bonnes raisons que je vous donnerai à votre retour. » Lettre Ms de Leigh Hunt à Mrs. Hunt, 14 mai 1813. Coll. Brewer.

My habits of application have strengthened of late to such a degree as I believe absolutely to petrify the people at the Examiner office ; I will not swear that all the compositors are not standing this minute in some marble attitude fixed in astonishment at my weekly and daily punctuality. My time, to be sure, is not so much my own, for I was resolved not only to get up the Examiner to as lucrative and useful a circulation as possible, but to have at least the comfort of doing everything that was expected of me ; but then I am not disgusted as I used to be at the idea of sitting down to my work and scribbling away ; and a little regularity and additional earliness will be all that I shall want for my verses ¹.

Ses amis l'assistaient ; nous avons déjà signalé les fonctions nouvelles qui furent attribuées à Barnes ; de Lamb il publie en 1813 un certain nombre de courts articles sous la rubrique de *Table Talk* ; l'année 1814 fut marquée par l'entrée de William Hazlitt au rang des collaborateurs de l'*Examiner*. L'hebdomadaire des frères Hunt s'ouvrait ainsi aux écrivains de la nouvelle génération. Mais il ne s'écartait pas de la ligne politique qu'il s'était tracée ; c'est à cette époque que nous voyons Brougham, personnage actif et ambitieux, fournir à Hunt toutes sortes de renseignements sur le Prince Régent, les membres du Cabinet, les débats du Parlement, l'attitude des Whigs, la guerre sur le Continent. De sa prison, Leigh Hunt continue à suivre les événements. Il discute longuement la séparation du Prince et de la Princesse de Galles, le problème de l'éducation des pauvres, la nomination de Southey comme poète lauréat ; il suit attentivement la campagne des Alliés contre Napoléon ; il examine non sans perspicacité le problème du retour des Bourbons en France, la situation de Bernadotte sur le trône de Suède, les questions posées devant le Congrès de Vienne. Plusieurs de ses articles les plus intéressants paraissent à cette époque. La rédaction de l'*Examiner* ne souffrit donc pas de l'emprisonnement des Hunt, au contraire : Leigh Hunt s'en occupa avec plus de zèle, il s'assura de brillantes collaborations, il s'identifia davantage avec cet hebdomadaire auquel il devait sa condamnation.

Cependant, il se remettait avec ardeur à la poésie qu'il avait quelque peu négligée depuis qu'il s'était occupé de critique dramatique et de journalisme. Sans doute le lieu dans lequel il était contraint de résider n'était-il pas des plus favorables à l'inspiration poétique : ses œuvres de cette époque s'en ressentent peut-être. Mais la situation même dans laquelle il se trouvait lui créait des loisirs, et il était capable de s'abstraire et de vivre dans le domaine fictif que lui ouvrait son imagination. Aussi réussit-il à poursuivre la rédaction de son poème sur Francesca de Rimini entrepris pendant l'été de 1812. C'était sa grande occupation au début de son emprisonnement et il y apportait tous ses

¹ « Mes habitudes d'application se sont développées à un tel point récemment que je les crois capables de pétrifier d'étonnement tout le personnel de l'*Examiner* ; je n'oserais pas jurer qu'en ce moment même tous les compositeurs ne sont pas debout, figés dans quelque attitude marmoréenne par la surprise que leur cause ma ponctualité hebdomadaire, voire journalière. Mon temps, il est vrai, n'est plus aussi complètement à moi, car j'avais résolu non seulement de donner à l'*Examiner* une circulation aussi lucrative et utile que possible, mais encore d'avoir le réconfort de faire tout ce que l'on pouvait attendre de moi ; mais ce qu'il faut surtout considérer, c'est que je n'éprouve point de dégoût comme jadis à l'idée de m'asseoir à mon travail et de griffonner sans arrêt, et un peu de régularité joint à l'habitude de me lever de meilleure heure sera tout ce dont j'aurai besoin pour composer mes vers. » Lettre Ms de Leigh Hunt à sa femme, 27 mai 1813. Coll. Brewer.

soins. car il désirait plus que toute autre chose acquérir une réputation de grand poète. Ses lettres à sa femme signalent les progrès, trop lents selon lui, de son œuvre. Il en soumet des fragments à Thomas Moore et à Lord Byron : Byron l'encourage, lui apporte pour l'aider des ouvrages relatifs à l'Italie, lui soumet quelques observations sur des détails de style. En mai 1813, Leigh Hunt présente des fragments manuscrits de son poème à l'éditeur Cawthorne : celui-ci s'y intéresse et lui offre de le publier. Un arrangement est conclu ; moyennant quoi, Leigh Hunt obtient de recevoir immédiatement de l'éditeur des sommes d'argent dont il pourra avoir besoin ¹ ; procédé trop commode pour l'écrivain qui l'emploiera à de fréquentes reprises par la suite !

Est-ce pour faire prendre patience à Cawthorne ou pour le rembourser de ses avances que Leigh Hunt entreprend de lui faire publier en un volume séparé une version révisée de *The Feast of the Poets*, qui avait paru deux ans auparavant dans le quatrième numéro du *Reflector* ? On peut se le demander ; ce qu'il y a de sûr, c'est que le manuscrit fut remis et que l'impression commença, avant même que l'éditeur et l'auteur se fussent mis d'accord sur le côté financier de cette publication ². Peut-être aussi Leigh Hunt voulut-il adoucir les critiques portées contre ses contemporains et polir ses propres vers ; il y fut encouragé par ses amis : nous le voyons demander à Thomas Moore en septembre 1813 de lui signaler les mots trop recherchés qu'il emploie et promettre de traiter Wordsworth avec plus de considération ³. La nouvelle version de *The Feast of the Poets* parut avec de nombreux amendements et des notes explicatives en janvier 1814. L'auteur recevait les compliments et les remerciements de Lord Byron ⁴ ; son poème lui valait les éloges du *Champion* ⁵ ; la *Monthly Review* lui consacrait un article dans l'ensemble favorable, malgré quelques réserves ⁶, tandis que le *Satirist* saisissait cette occasion pour diriger une de ses plus virulentes attaques contre le prisonnier ⁷ : Leigh Hunt était encore loin d'être reconnu comme l'un des maîtres de la critique et de la poésie anglaises.

Partagé entre ses obligations de rédacteur en chef de l'*Examiner* et son attrait pour la poésie, Leigh Hunt ne réussit pas à publier son grand poème avant sa sortie de prison. Sa belle ardeur de mai 1813 tombe à mesure que se prolonge son emprisonnement ; sa santé faiblit ; il est absorbé par les graves événements qui se déroulent sur le Continent ; son incarcération et les louanges prodiguées par son entourage lui donnent un sentiment exagéré peut-être de son rôle de rédacteur politique. Le journaliste l'emporte en lui sur le poète. S'il compose dans cette période trois sonnets pour célébrer les charmes de son

¹ Lettre Ms de Leigh Hunt à Mrs. Hunt, 27 mai 1813. Coll. Brewer.

² Lettre Ms de Leigh Hunt à Mrs. Hunt, 28 octobre 1813. Coll. Brewer. D'après une autre lettre, du 2 novembre 1813, les bénéfices devaient être partagés par moitié entre l'auteur et l'éditeur.

³ Lettre de Leigh Hunt à Thomas Moore, 20 septembre 1813, *Memoirs, Journals and Correspondence of Thomas Moore* (éd. John Russell), vol. VIII, p. 156.

⁴ Lettre de Lord Byron à Leigh Hunt, 9 février 1814, *The Works of Lord Byron, Letters and Journals*, vol. III, pp. 27-31.

⁵ *Champion*, 20 février 1814.

⁶ *Monthly Review*, septembre 1814, vol. LXXV, N. S., pp. 100-103.

⁷ *Satirist*, 1^{er} avril 1814, vol. XIV, pp. 327-331. Il convient de signaler que *The Feast of the Poets* fut réédité à New-York dès 1814 et fit l'objet d'une critique élogieuse dans l'*Analectic Magazine* de Philadelphie (septembre 1814), pp. 243-249.

ancienne résidence de Hampstead ¹, la plupart de ses poèmes n'en sont pas moins colorés ou inspirés par ses préférences politiques : c'est ainsi qu'il célèbre la mort du général Moreau, représentant selon lui de l'esprit de liberté, dans l'*Examiner* du 5 décembre 1813 ; s'il critique et parodie le nouveau lauréat Southey, ce n'est point à cause de la valeur littéraire de ses œuvres, mais plutôt à cause de ses nouvelles opinions conservatrices ². Des satires en vers paraissent dans l'*Examiner* des 20 et 27 mars 1814 ; le 17 avril de la même année, il célèbre la victoire des Alliés dans l'*Ode for the Spring of 1814* ; c'est de la même inspiration que procède le Masque de *The Descent of Liberty*, rédigé au début de l'été 1814 pour chanter la défaite de Napoléon et publié seulement en mars 1815. L'emprisonnement de Leigh Hunt le confirme dans ses opinions libérales ; il met son talent de poète au service de son zèle réformateur.

Il y a quelque chose de pathétique dans la destinée de Leigh Hunt. Comme il nous l'a dit lui-même, il ne remplissait ses fonctions de journaliste qu'à contre-cœur ; son emprisonnement, les encouragements de ses amis, la nécessité sans doute l'obligent à poursuivre sa tâche de rédacteur en chef de l'*Examiner*. Il aurait eu besoin de méditer, de lire, d'approfondir sa culture générale : lui-même n'en sentait-il pas le besoin au moment de son entrée en prison ? Il n'eut pas le loisir de le faire. Il lui eût fallu se concentrer, choisir celles des tâches pour lesquelles il était le mieux préparé ; son emprisonnement aurait pu être pour lui l'occasion d'un sévère examen de conscience : il continua à disperser ses efforts. Ses succès de jeune prodige ne lui avaient donné que trop d'assurance ; ses occupations au *News* et à l'*Examiner* l'avaient conduit à juger ses contemporains de haut et sur un ton sévère ; son nouveau rôle de martyr de la politique, les sympathies de son entourage lui donnent une auréole de gloire avant même que son talent ne se soit épanoui. Il ne cherchera plus guère à corriger les erreurs de jugement et de goût que révèlent ses premières œuvres ; il atteint la trentaine, c'est-à-dire l'âge à partir duquel peu d'hommes réussissent à corriger les tendances profondes de leur nature. Promu par la force des circonstances au rang de chef de file, il conservera les qualités brillantes qui font de lui un écrivain attrayant et un personnage digne de l'amitié des plus grands ; il manquera souvent de force et de profondeur.

II. LA SORTIE DE PRISON

DÉCLIN DE L'« EXAMINER » ET ENTREPRISES NOUVELLES (1815-1821)

Leigh Hunt sortit de prison le 3 février 1815.

L'Angleterre autour de lui s'était complètement transformée. Napoléon, qui durant de longues années avait menacé la prospérité et la vie du pays, était maintenant abattu : à la guerre continentale succédaient de pénibles négociations diplomatiques. Les Tories auxquels Leigh Hunt

¹ *Examiner*, 29 août 1813, 7 août, 18 décembre 1814.

² Cf. *Examiner*, 2 janvier 1814 (*On the New Poet Laureat*), 16 janvier 1814 (critique de *The New Year's Ode*).

n'avait point ménagé les critiques, jouissaient du prestige de la victoire. A l'extérieur, c'était le régime de la Sainte-Alliance. Le pays épuisé par la lutte cherchait à retrouver son équilibre. En dehors de petits groupes avancés, la majorité de la nation aspirait au calme, et les protestations généreuses en faveur de la Réforme politique ne rencontraient pas un grand succès. Le gouvernement du reste était prêt à sévir avec rigueur. C'est dans ce monde nouveau qu'il devait poursuivre sa carrière après l'épreuve de deux années d'emprisonnement. Pouvait-il s'y adapter facilement ? Avait-il les qualités nécessaires pour s'y affirmer ? On peut se le demander.

Il avait atteint trente-et-un ans. Son physique prévenait en sa faveur : élancé et distingué d'allure, il avait un visage aimable qu'éclairaient de grands yeux noirs ; son expression très vive décelait son origine coloniale :

Hunt was a little above the middle size, thin and lithe. His countenance was very genial and pleasant. His hair was black ; his eyes were very dark, but he was short sighted and therefore perhaps it was that they had nothing of that fierce glance which black eyes so frequently possess. His mouth was expressive, but protruding as is sometimes seen in half-caste Americans ¹.

Son caractère était un mélange de qualités aimables qui retenaient et de travers qui surprenaient et parfois choquaient. Il avait une intelligence alerte et brillante, prompt à la répartie, mais il manquait de véritable profondeur ; toujours prêt à prendre part à une conversation, il déconcertait parfois par ses remarques inattendues. Homme d'un cœur très affectueux et très bon, il était d'une sensibilité presque morbide : Haydon nous raconte qu'au cours d'une promenade il avait sursauté d'horreur uniquement parce qu'il avait rencontré un peu de boue dissimulée sous l'herbe ! Il aimait briller en société, et l'on pouvait lui reprocher de rechercher quelquefois des admirations trop faciles. Son ami Barry Cornwall, qui fit sa connaissance en 1817, note qu'il avait de curieuses et irritantes théories sur les relations entre les sexes, au point que Hazlitt s'écriait :

D — him ; it's always coming out like a rash. Why doesn't he write a book about it, and get rid of it ² ?

Mais lui-même menait une vie parfaitement régulière. Il y avait dans ses manières et son langage quelque chose d'assez raffiné qui séduisait :

He himself led a very domestic and correct life. And I am bound to say that during an intimacy of many (forty) years, I never heard him utter an oath, although they were then very common; and I never heard from him an

¹ « Hunt était d'une taille légèrement supérieure à la moyenne, mince et élancé. Il y avait quelque chose de très bon et de très agréable dans sa physionomie. Ses cheveux étaient noirs ; ses yeux étaient très foncés, mais il était myope et c'est peut-être pour cela qu'ils n'avaient nullement ce regard farouche que possèdent si fréquemment les yeux noirs. Il avait une bouche expressive, mais qui avançait, comme on en voit souvent chez les Américains de sang mêlé. » Bryan Walter PROCTER [Barry CORNWALL] *An autobiographical fragment and biographical notes*, pp. 195-196.

² « Qu'il aille au diable ; cela lui revient toujours comme une éruption. Pourquoi n'écrit-il pas un livre là-dessus pour s'en débarrasser ? » B. W. PROCTER, *op. cit.*, p. 197.

*indelicate hint or allusion. Notwithstanding he indulged himself occasionally in pet words, some of which struck me as approaching almost to the vulgar. He was essentially a gentleman in conduct, in demeanour, in manner, in his consideration for others — indeed in all things that constitute the material of a gentleman*¹.

Personnage aimable, d'un caractère très doux, porté par sa nature à jouir de ce qui l'entourait plutôt qu'à critiquer les choses et les gens, il y avait chez Leigh Hunt une faiblesse fondamentale que Barry Cornwall a su analyser avec finesse et pénétration :

*He had no time to form and build up opinions. They were in fact sometimes little more than guesses, which had not been matured into fixed ideas. It was too much the case throughout his life. Hunt treated all people fairly, yet seldom or never looked up to any one with much respect ; he treated all men as equals, dissenting freely from their conclusions, however laboriously formed, whenever they jarred with his own thoughts. If I say that his mind was feminine rather than manly, I do not intend to speak disrespectfully of his intellect, nor of the intellect of women, which by nature is perhaps generally equal to that of men*².

Ces traits se retrouveront dans toute la vie et toute l'œuvre de Leigh Hunt ; ce sont eux qui l'empêcheront de s'affirmer dans la période qui suivit son emprisonnement.

Le retour à la vie normale après deux années d'emprisonnement causa à Leigh Hunt une sensation étrange d'étourdissement et un curieux mélange d'impressions agréables et pénibles. Malgré les privilèges dont il avait joui, il était profondément abattu ; il lui fallut quelque temps avant de pouvoir rendre visite à ceux de ses amis qui étaient venus lui tenir compagnie. S'il quittait sa demeure, il éprouvait bientôt un besoin maladif d'y revenir, craignant sans cesse d'être arrêté par quelque malaise. Il logea d'abord non loin de son frère, dans un appartement étroit du quartier de Paddington, 4 *Maiden Vale*, près de *Edgware Road* ; il n'était éloigné ni du centre de Londres, ni de Hampstead et, comme la ville ne s'était pas étendue alors comme elle l'a fait depuis, il pouvait apercevoir quelques coins de la campagne londonienne de son petit bureau blanc et vert. Il y reçut Lord Byron,

¹ « Personnellement il menait une existence très correcte, une existence de bon père de famille. Et je dois déclarer que pendant les nombreuses années (une quarantaine) où je fus intimement lié à lui, je ne l'ai jamais entendu proférer un juron, quoique les jurons fussent alors fréquemment employés ; et je n'ai jamais entendu de sa bouche aucun sous-entendu ou aucune allusion d'un caractère indécent. Néanmoins il aimait parfois à se servir de mots favoris dont certains me frappaient comme approchant presque du vulgaire. Il était essentiellement un *gentleman* par sa conduite, son attitude générale, ses manières, sa considération pour les autres, en fait par tout ce qui entre dans la composition du vrai *gentleman*. » B. W. PROCTER, *op. cit.*, pp. 197-198.

² « Il n'avait pas le temps de former et d'asseoir ses opinions. En réalité, elles n'étaient souvent guère plus que des suppositions qui n'avaient pas mûri dans son esprit pour devenir des idées bien établies. Ce fut trop souvent le cas durant toute sa vie. Hunt traitait tout le monde avec justice, et pourtant ne regardait presque personne avec beaucoup de respect ; il traitait tous les hommes comme des égaux et différait très volontiers des opinions auxquelles ils étaient arrivés, quelle que soit la peine qu'ils se fussent donnée pour cela, chaque fois que ces opinions étaient en contradiction avec ses propres idées. En déclarant que son esprit était plutôt féminin que masculin, je ne voudrais manquer de respect ni à son intelligence, ni à celle des femmes qui par nature vaut peut-être bien d'une façon générale celle des hommes. » B. W. PROCTER, *op. cit.*, p. 201.

toujours plein d'égards pour l'ancien prisonnier, mais ne put ni profiter des billets de faveur que lui offrit le poète, ni même lui rendre ses visites. C'est là que, le 3 avril 1815, Haydon lui fit faire la connaissance de William Wordsworth, envers qui il avait fait amende honorable dans la seconde édition de *The Feast of the Poets* ; Leigh Hunt fut flatté de la façon très libre dont le grand poète lui parla de leurs contemporains, il fut impressionné par son air inspiré. Mais, soit à cause de son mauvais état de santé, soit qu'il ait été intimidé par l'allure hautaine de son visiteur, il ne chercha point à établir de relations suivies avec lui : il ne devait le revoir que trente ans plus tard.

En octobre 1815, sentant la nécessité de vivre davantage en plein air et désirant retrouver les prairies, les vallons, les bosquets qu'il avait célébrés même au cours de son emprisonnement, il retourne à Hampstead et s'installe avec sa famille dans une toute petite maison du *Vale of Health*¹. La santé lui revient peu à peu : il peut rencontrer plus souvent ses amis, notamment Shelley avec lequel il se lie intimement et Keats dont il fait la connaissance ; en même temps il s'occupe avec plus de régularité de la rédaction de l'*Examiner* et de ses nouveaux projets littéraires. En 1817, soit pour être plus près de ses amis, soit pour pouvoir s'acquitter plus facilement de ses diverses occupations, il se rapproche du centre de Londres. Est-ce par simple amour du changement ou bien plutôt eût-il quelques difficultés avec ses propriétaires ? Nous le trouvons successivement à trois adresses différentes près de la périphérie de la capitale, dans des quartiers peu aristocratiques : en 1817, 13, *Lisson Grove North* ; de 1818 à 1820, 8, *York Buildings, New Road, Marylebone* ; puis jusqu'en mars 1821, 13, *Mortimer Terrace, Kentish Town*². Il retrouve son ardeur de jadis, bien qu'il conserve encore quelque chose de fiévreux dans l'allure. Crabb Robinson, qui le rencontre chez Lamb le 18 avril 1818, note dans son journal :

*Leigh Hunt has improved in manliness and healthfulness since I saw him last, some years ago. There was a glee about him which evinced high spirits if not perfect health, and I envied his vivacity*³.

Cependant sa santé ne tarde guère à se gâter de nouveau. Il écrit à Shelley en juillet 1819 qu'il est encore malade⁴ ; en 1820 il annonce à ses lecteurs de l'*Examiner* qu'il s'est surmené et qu'il va être obligé de se ménager⁵ ; il doit complètement abandonner la rédaction de son hebdomadaire à la fin de 1820 et dans les premiers mois de 1821. Mrs. Hunt, qui a donné naissance à deux nouveaux enfants en 1818 et 1819, tombe malade. Son état devient si grave que l'on croit ses jours en danger. Ils retournent au *Vale of Health* d'Hampstead avec l'espoir de s'y remettre. Il leur faut bientôt déchanter : à peine Leigh Hunt reprend-il son travail que la fatigue et la tension nerveuse l'abattent ;

¹ Cf. l'appendice V dans l'édition de l'*Autobiography* de Mr. Roger INGPEN, *Leigh Hunt's Hampstead Residences*, vol. II, pp. 268-270.

² Cf. *Notes and Queries*, 31 octobre 1896, 8e série, vol. X, p. 366.

³ « Leigh Hunt a gagné en virilité et en santé depuis que je l'ai vu pour la dernière fois il y a quelques années. Il y avait en lui une gaieté qui révélait d'heureuses dispositions, sinon une parfaite santé, et je lui enviai sa vivacité. » Henry Crabb ROBINSON, *Diary, Reminiscences and Correspondence*, vol. II, p. 89.

⁴ Lettre de Leigh Hunt à P. B. Shelley, juillet 1819, *Corr.*, vol. I, p. 132.

⁵ Dans les numéros du 30 avril et du 23 juillet 1820.

il doit suspendre la publication de l'*Indicator* en mars 1821 et bientôt il se voit obligé de renoncer à toute collaboration effective à l'*Examiner*. Harcelé, harassé, découragé, il se représente en juillet 1821 comme amaigri et dégingandé ¹. Son ami Shelley l'a pressé à maintes reprises de venir le rejoindre en Italie ; il lui offre maintenant de fonder au delà des mers une nouvelle revue avec l'aide de Lord Byron. Leigh Hunt croit voir là un moyen de rétablir sa fortune et de remettre sa santé : il accepte de partir.

En effet, la question d'argent continue à se poser pour l'ancien prisonnier. Le paiement de son amende, pour lequel il refuse toute aide étrangère, l'oblige à contracter des dettes. Profitant de sa notoriété, il s'adresse successivement à divers éditeurs ; il leur propose de publier les œuvres qu'il est en train de rédiger, moyennant quoi il cherche à se faire avancer par eux les sommes dont il a besoin. Arrangement dangereux qui l'encourage dans ses habitudes d'imprévoyance et l'oblige à produire bon gré mal gré. Moins de six mois après sa sortie de prison, il fait appel à son défenseur Brougham : celui-ci ne peut que lui offrir sa sympathie, lui rappeler certaines offres qu'il lui a transmises un an plus tôt et lui conseiller de s'adresser en se recommandant de lui, à Lord Essex ou Lord Byron ² ; peu après, cependant, Brougham transmet à son ancien client une somme de cent livres qu'il a recueillie pour lui ³. Une seconde édition séparée de *The Feast of the Poets* paraît en 1815, sous les auspices de *Gale and Fenner* ; mais Leigh Hunt commet une erreur d'appréciation en demandant à ses éditeurs de lui verser d'avance des sommes importantes ; car, d'après les comptes de la vente de cette seconde édition, sa part de bénéfices s'élève à peine à un peu plus de vingt livres ⁴. Les éditeurs réclament le remboursement de leurs avances ; Leigh Hunt réplique d'un ton sec qu'il ne peut l'effectuer, mais que peut-être les bénéfices de la vente de *Rimini* qu'il est en train de négocier lui fourniront les ressources nécessaires ⁵. Là-dessus, le jour même où il répond à Gale et Fenner, il propose à l'éditeur Murray de lui vendre *Rimini* pour quatre cent cinquante livres, ce qui, dit-il, est juste la somme dont il a besoin, ou cinq cents livres, qui, selon lui, correspondraient mieux à la valeur de l'ouvrage. Murray ne manifeste aucun enthousiasme pour ce marché ; il propose de tirer sept cent cinquante exemplaires du poème et de partager les bénéfices par moitié avec l'auteur. Leigh Hunt est contraint d'accepter ces conditions. Une première édition de *Rimini* paraît au début de 1816. Malheureusement elle se vend mal : tout ce que Murray peut envoyer à Hunt à la date du 29 mars est une traite pour la somme de cinquante livres. En vain Leigh Hunt revient-il à la charge dès le 9 avril, en demandant à Murray une avance de quatre cent cinquante livres, moyennant quoi il lui cédera tous ses droits sur *Rimini*. Murray refuse, Leigh Hunt insiste, Byron

¹ « *Thin and gaunt.* » Lettre de Leigh Hunt à P. B. et M. W. Shelley, 10 juillet 1821, *Corr.*, vol. I, pp. 163-164.

² Lettre Ms de Brougham à Leigh Hunt, 1^{er} octobre 1815, *British Museum, Add. Mss.* 38.108, f. 142-143.

³ Lettre Ms de Brougham à Leigh Hunt, n. d. (décembre 1815 : il y est fait des allusions très nettes à des articles parus dans l'*Examiner* des 19 et 26 novembre et du 3 décembre 1815), *British Museum, Add. Mss.* 38.108, f. 147-148.

⁴ Exactement £ 20.12.8. Coll. Brewer.

⁵ Lettre Ms de Leigh Hunt à MM. Gale et Fenner, 18 décembre 1815. Coll. Brewe .

intervient ; finalement l'auteur et l'éditeur se querellent ¹. Nullement découragé, Leigh Hunt se tourne vers Charles Ollier : une lettre du 23 juin 1816 fait allusion à d'infructueuses démarches tentées par Ollier en sa faveur ; le 22 juillet, Hunt sollicite d'Ollier un prêt remboursable deux mois plus tard et mentionne la possibilité de faire un tirage à part des *Letters of Harry Brown*, épîtres en vers déjà parues dans l'*Examiner* ; quatre mois après, il demande une nouvelle avance de onze livres qui s'ajoutera à ce qu'il doit déjà à Ollier : Gale et Fenner, « *those knaves in Paternoster Row* », explique-t-il, lui ont réclamé deux cent cinquante livres qu'il leur devait encore ; il a pu les rembourser, mais il se trouve à court d'argent ; maintenant qu'il ne leur doit plus rien, il va s'efforcer de se faire rendre les droits qu'ils détiennent encore sur deux de ses ouvrages (*The Feast of the Poets* et *The Descent of Liberty*) ; il cherchera aussi à faire tirer une seconde édition de *Rimini* par d'autres que Murray ². Au même moment, dans la seconde moitié de l'année 1816, il entre en pourparlers avec les éditeurs Taylor et Hessey ; il leur demande de publier ses *Letters of Harry Brown* ainsi que divers poèmes inachevés, entre autres son *Hero and Leander* ; les éditeurs hésitent, puis acceptent ; Leigh Hunt en profite au début de 1817 pour se faire avancer vingt guinées, mais il ne livre pas à temps les poèmes annoncés. Les éditeurs protestent et réclament le remboursement de leur avance ; l'auteur laisse traîner les choses en longueur, cependant que Taylor et Hessey publient une nouvelle édition de *Rimini*, en collaboration avec R. Triphook et C. et J. Ollier, au cours de l'année 1817 ; Shelley prend la défense de son ami en mars 1818. L'affaire se termine par des récriminations de part et d'autre ³. Après tous ces marchandages dans lesquels il n'a pas toujours le beau rôle, Leigh Hunt confie la publication de ses œuvres aux Ollier : ce sont eux qui publièrent son recueil de poèmes intitulé *Foliage* en 1818 et, en 1819, une collection de ses principales œuvres en vers, parmi lesquelles apparaissait *Hero and Leander*.

L'aide des éditeurs ne suffit pas aux besoins de Hunt. Il doit s'adresser ailleurs. C'est alors qu'intervient Shelley dont on n'a pas oublié les offres généreuses au moment où le rédacteur de l'*Examiner* avait été condamné. Entre le mois de décembre 1816 et son départ pour l'Italie en mars 1818, l'auteur d'*Alastor* s'emploie par tous les moyens à soulager la misère de son ami. Il commence par lui envoyer de petites

¹ Samuel SMILES, *Memoir of John Murray*, vol. I, p. 308. Lettres Mss de John Murray à Leigh Hunt, 1^{er} janvier 1816, n.d. (29 mars 1816, d'après laquelle il ressort que 304 exemplaires restaient invendus à cette date et que la part de bénéfices de Hunt n'aurait dû être que £ 42.10 si Murray ne l'avait pas arrondie) et deux lettres non datées, *British Museum, Add. Mss. 38.523, f. 23-24, 29-30, 31, 33-34*. Lettres de John Murray à Lord Byron, 8 mars 1817, *The Works of Lord Byron, Letters and Journals*, vol. IV, p. 99, note 2 : « *I could not buy, my dear Lord, Hunt's Rimini, and he abuses me like a pickpocket.* » Cf. à la même page, une lettre de Lord Byron (n.d.) à Murray.

² Lettres Mss de Leigh Hunt à Charles Ollier, 23 juin, 22 juillet, 26 novembre 1816. Coll. Brewer.

³ George Dumas Strout, *Leigh Hunt's money troubles : some new light*, pp. 223-228, dans les *Washington University Studies*, vol. XII, *Humanistic Series*, n° 2, 1925. Cet intéressant article contient diverses lettres inédites : de John Taylor à Hunt, 20 septembre 1816, des éditeurs à l'auteur, 22 février 1817, 2 avril 1817, n. d. [1818], de Hunt à John Taylor, 9 juin 1817, de Hessey à John Taylor, 17 mars 1818 (renfermant un fragment d'une lettre de Shelley à Hunt) ; les Mss ou des copies de ces lettres se trouvent dans la Coll. Pforzheimer à New-York ; un exemplaire de la seconde édition de *Rimini* se trouve à la bibliothèque de l'Université Harvard à Cambridge (Mass.), Etats-Unis d'Amérique, un autre dans la coll. Brewer.

sommes d'argent ¹ ; il offre d'intervenir auprès de Lord Byron pour en obtenir un prêt de cent livres ² ; il essaie de servir de guide financier à Hunt et lui conseille de s'adresser à Horace Smith ³ ; il propose de se porter garant d'un prêt pour son ami ⁴ ; il se présente chez le riche poète Samuel Rogers pour solliciter une aide financière en sa faveur ⁵. N'a-t-on pas suggéré que, si Leigh Hunt allait voir Shelley à Marlow, c'était pour lui réclamer de l'argent et échapper à ses créanciers ⁶, que peut-être certains meubles de Shelley furent vendus au profit de Hunt ⁷ ? Ce qui est certain, c'est que Shelley fit tout ce qu'il put pour tirer son ami d'embarras et que cependant, pendant presque toute l'année 1817, la situation pécuniaire des Hunt resta des plus critiques. Finalement Shelley se résoud à faire de véritables sacrifices en faveur de l'auteur de *Rimini* : bien que son revenu annuel ne dépasse pas mille livres, il lui avance cent cinquante livres le 25 novembre 1817 ⁸. Il emprunte à Horace Smith mille quatre cents livres qu'il remet à Hunt pour lui permettre de se libérer de ses dettes ⁹. Il intervient auprès de l'éditeur Charles Ollier pour que celui-ci avance deux cents livres à Hunt ¹⁰. On se demande ce qu'il y a de plus surprenant, de l'extraordinaire générosité du jeune poète, de la misère du journaliste ou de son extrême facilité à chercher du secours de tous les côtés.

Grâce à Shelley, notre auteur connaît une période de répit en 1818. Son train de vie reste cependant des plus modestes. Barry Cornwall nous le décrit au numéro 8 de *York Buildings*, travaillant dans une petite pièce mal meublée, sur une table recouverte d'une grosse étoffe verte, ne possédant qu'un très petit nombre de livres et n'ayant pour seul luxe que quelques fleurs dans un verre d'eau ¹¹. Les difficultés ne tardent pas à revenir ; John Keats en février 1819 nous indique que la situation financière des Hunt est des plus mauvaises et qu'il faut s'attendre au

¹ En établissant le décompte exact semble impossible. Notons que Shelley envoie cinq livres à Hunt le 8 décembre 1816 (*The Letters of P. B. Shelley*, vol. II, pp. 528-532 ; *The Complete Works of P. B. Shelley*, vol. IX, pp. 207-210), cinquante livres le 18 décembre de la même année (W. Peck : *Shelley*, vol. II, p. 437). Mary W. Shelley dans une lettre au poète du 6 décembre 1816 s'étonne que Hunt n'ait pas accusé réception de ce qu'elle appelle *sa large aumône* (*Life and Letters of Mary Wollstonecraft Shelley*, publiées par Mrs. Marshall, vol. I, pp. 172-173), mais Dowden (*The Life of P. B. Shelley*, vol. II, p. 61) suggère qu'il s'agit peut-être là d'une contribution en faveur des pauvres de Spitalfields pour lesquels Leigh Hunt avait publié un appel dans l'*Examiner* du 1^{er} décembre.

² Lettre de P. B. Shelley à Leigh Hunt, 8 décembre 1816, *vide supra*.

³ Lettre de P. B. Shelley à Leigh Hunt, 3 août 1817. *The Letters of P. B. Shelley*, vol. II, pp. 548-550 ; *The Complete Works of P. B. Shelley*, vol. IX, pp. 235-237.

⁴ Lettre de P. B. Shelley à Marianne Hunt, 16 août 1817. *The Letters of P. B. Shelley*, vol. II, p. 553 ; *Complete Works*, vol. IX, p. 239.

⁵ *Recollections of the Table Talk of Samuel Rogers*, p. 236. Cf. W. PECK, *op. cit.*, vol. I, p. 529.

⁶ J. C. JEAFFERSON, *The Real Shelley*, p. 352, note.

⁷ Lettre de Miss Mary Mitford à Mrs. Hofland, 18 mars 1819, *Letters of Mary Russell Mitford*, *Second Series* (éd. Henry Chorley), vol. I, p. 51.

⁸ W. PECK, *op. cit.*, vol. II, p. 438.

⁹ *Aut.*, vol. II, p. 36 ; *Corr.*, vol. I, pp. 126-130 (Leigh Hunt à Mary Shelley, 9 mars 1819, allusion à *That noble action*) ; MEDWIN, *Life of Shelley*, vol. II, p. 137 ; L'ESTRANGE, *Life of Mary Russell Mitford*, vol. I, pp. 280-281.

¹⁰ Lettre de Leigh Hunt à Mary Shelley, 12 septembre 1819, *Corr.*, vol. I, pp. 145-147. Cette dette fut liquidée grâce à la vente des droits d'auteur du premier *Literary Pocket Book*.

¹¹ Barry CORNWALL, *An Autobiographical fragment*, p. 195. Barry Cornwall donne 1817 comme date de cette visite, mais si nous nous rapportons à une lettre de Mrs. Hunt à Mrs. Shelley du 4 août 1818 (*Corr.*, vol. I, pp. 119-120), l'installation des Hunt à *New Road* se situe vers le milieu de 1818.

pire¹. Une fois contractée l'habitude des dettes et des emprunts, les Hunt s'y abandonnent avec une facilité déconcertante. Sans doute Leigh Hunt écrit-il à Shelley en avril 1818 qu'il s'efforce de mettre un peu d'ordre dans ses affaires² : le prêt considérable qu'il a reçu de son ami l'impressionne et le porte pendant un certain temps à se soucier davantage des questions d'argent. Mais Marianne ne fut jamais une bonne ménagère et il était incapable de tenir des comptes. Leurs dépenses augmentent, car leur famille s'accroît et ils ont à subvenir aux frais de longues maladies. En même temps leurs revenus vont en diminuant. Ils ne pouvaient guère compter que sur les bénéfices de l'*Examiner*, le produit des autres ouvrages de Hunt servant, comme nous l'avons vu, à couvrir une partie de leurs dettes. Or, les dépenses du journal, lourdement grevé déjà par les droits de timbre, sont encore accrues par des procès : les frères Hunt sont condamnés à cinquante livres d'amende en 1819 pour avoir accusé Lord Churchill d'homicide involontaire ; un libraire de Pall Mall engage contre eux des poursuites auxquelles il ne donne pas de suite ; au début de 1821, John Hunt, qui officiellement est devenu le seul propriétaire de l'*Examiner*, son frère conservant seulement celui de rédacteur en chef, est poursuivi pour une attaque contre la Chambre des Communes et condamné à un an de prison : chaque fois se sont des frais supplémentaires pour l'hebdomadaire. Jusqu'à 1819, un tiers des bénéfices va au commanditaire des deux frères, James Whiting ; lorsqu'à cette date il renonce à sa part de bénéfices, Whiting continue à se faire verser une annuité de deux cents livres³. La vente du journal a tendance à diminuer⁴ : pendant la maladie de Leigh Hunt, en 1821, elle décroît de telle façon qu'on peut craindre la faillite⁵. En 1820, la part de bénéfices qui revient à chacun des deux frères s'élève à quatre cent quarante trois livres⁶ : c'est moins que Leigh Hunt n'avait reçu de l'*Examiner* en 1811. Leigh et Marianne recommencent à accumuler les dettes : les comptes des deux frères révèlent qu'à la fin de 1821 Leigh Hunt devait plus de dix-huit cents livres à John⁷. Sans doute acceptait-il cette situation avec philosophie : Barry Cornwall note que sa pauvreté le rendait rarement triste et jamais amer⁸. Mais ne doit-on point regretter que toutes ses œuvres de cette époque aient été composées sous l'empire du besoin et dans des conditions où il ne pouvait pas apporter à sa tâche toute sa vigueur d'esprit ? Pressé par ses éditeurs, il ne put ni composer ses poèmes à loisir, ni les

Lettre de John Keats à George et Georgiana Keats, 14 février 1819, *The Letters of John Keats* (éd. Maurice Buxton Forman, 1931), vol. II, pp. 317-370. Voir spécialement p. 310.

² Lettre de Leigh Hunt à P. B. Shelley, 24 avril 1818. *Corr.*, vol. I, p. 117.

³ *Statement of a question of partnership in the Examiner Sunday Newspaper between John and Leigh Hunt*, §§ 3 et 4. Coll. Brewer.

⁴ *An account of all the Weekly Newspapers published in the Metropolis on Saturdays and Sundays... for the years 1817, 1818, 1819, 1820* (*Journals of the House of Commons*, 19 avril 1821, vol. LXXI, pp. 943-945) et *An account of the number of stamps issued for Newspapers, for the year 1821...* (*Journals of the House of Commons*, 1^{er} mai 1822, vol. LXXVII, pp. 930-931) font ressortir le nombre de timbres vendus à l'*Examiner* : 1817, 205.000 ; 1818, 205.700 ; 1819, 263.500 ; 1820, 194.500 ; 1821, 141.975.

⁵ Lettre de Leigh Hunt à P. B. Shelley, 28 août 1821, *Corr.*, vol. I, pp. 167-168.

⁶ *Statement of the Produce of the Examiner, 1820*, *British Museum, Add. Mss. 38.108, f. 108*. D'après ce document, les annuités à verser par les frères Hunt s'élevaient à 512 livres, ce qui semblerait indiquer qu'ils avaient d'autres commanditaires que Whiting.

⁷ *British Museum, Add. Mss. 38.108*, verso du feuillet 324.

⁸ Barry CORNWALL, *An autobiographical fragment...*, p. 196.

polir. Il était arrivé au point de sa carrière où il aurait dû prendre conscience de son génie ; harcelé par la maladie et les dettes, il ne fait que se disperser davantage.

L'*Examiner* ne souffrit pas trop de ces circonstances. Leigh Hunt en avait fait un organe indépendant avec lequel il fallait compter. Malgré la réaction Tory, malgré la menace de poursuites toujours suspendue au-dessus de sa tête, malgré l'élévation des droits de timbre, malgré la redoutable concurrence de l'hebdomadaire de Cobbett, plus démagogique et moins cher ¹, Leigh Hunt s'efforce de conserver à l'*Examiner* son caractère distinctif de journal libéral destiné à des milieux cultivés. Il en trace le programme dans le numéro du 25 décembre 1814, quelques semaines avant sa libération. Le but principal en est défini comme étant

the preservation of that Public Spirit properly so called, which priding itself on the independent exercise of a sturdy common sense, and judging inflexibly of everything by one obvious standard of right and wrong, tends to keep the community in condition, as a whole, by teaching everyone to feel and assert his own political value, as an individual ².

Sous une phraséologie un peu fuyante, on reconnaît là le libéralisme généreux qui avait toujours inspiré le rédacteur en chef et qu'avaient confirmé les assauts dirigés contre lui. Tout en continuant à donner les nouvelles essentielles de la semaine, l'*Examiner* devait contenir un plus grand nombre d'articles généraux sur la politique, la littérature, le théâtre, la philosophie. L'auteur comptait bientôt reprendre son rôle de critique dramatique ; il espérait pouvoir continuer à publier la série des portraits de Membres du Parlement inaugurée pendant son emprisonnement ; il comptait accorder plus de place aux articles philosophiques et littéraires de son ami W. H. (Hazlitt), afin de se rapprocher davantage des revues dont il s'inspirait, le *Tatler* et le *Spectator* ; il se proposait de traiter lui-même d'un certain nombre de sujets généraux. Sans abandonner les principes qu'il avait soutenus jusque-là, Leigh Hunt désirait donner une plus haute tenue et un caractère plus littéraire à l'hebdomadaire qu'il avait fondé.

Grâce à la réputation qu'a acquise son journal, grâce aussi à ses qualités personnelles de séduction, Leigh Hunt réussit dans cette période à s'assurer la collaboration de quelques-uns des plus grands auteurs de son temps. C'est ainsi que William Hazlitt se charge d'une grande partie de la critique dramatique jusqu'à 1817 ; certaines de ses meilleures revues, dont le ton tranchant se distingue de la manière plus détaillée

¹ Cf. sur ce point WICKWAR (W. H.), *The Struggle for the freedom of the Press*, 1928 ; l'auteur y explique, pp. 22 et sq., le caractère arbitraire des libel laws et, pp. 37, 40 et sq., la façon très injuste dont étaient jugés les procès en diffamation ; il y rappelle, p. 29, que les droits de timbre furent élevés jusqu'à 4 pence en 1815 ; il y indique, p. 52, comment le Cobbett's Political Register passa d'une circulation de 20.000 exemplaires au début de 1816 à une circulation de 44.000 exemplaires à la fin de nov. 1816 et de 200.000 exemplaires à la fin de 1817.

² « Le maintien de cet esprit civique, comme on l'appelle d'une manière si appropriée, qui, se glorifiant de s'appuyer en toute indépendance sur un solide bon sens et jugeant inflexiblement de toute chose selon une règle unique et toujours évidente, le juste et l'injuste, tend à maintenir la communauté considérée en bloc dans un heureux état d'harmonie, en enseignant à chaque individu pris isolément à prendre conscience de sa propre valeur politique et à l'affirmer. » *New Prospectus of the Examiner, Examiner*, 25 déc. 1814.

mais moins vigoureuse de Hunt, paraissent dans l'*Examiner*. En collaboration avec Hunt, il ouvre la série des essais parus sous la rubrique *The Round Table* : il en compose quinze sur les vingt-huit qui paraissent en 1815 ; il complète presque seul la série des quarante-huit articles dont le dernier paraît le 5 janvier 1817, Leigh Hunt se contentant en 1816 de publier trois jolis portraits : *Washerwomen*, *The Old Lady* et *The Maid-Servant* ; Hazlitt est également l'auteur de critiques de Coleridge et de Southey qui parurent en 1816 et 1817 ; il réapparaît, après une éclipse, dans l'*Examiner* du 15 juin 1818, et en 1819, il y publie deux brillants articles de lui. Entre temps, Lamb redevient un des collaborateurs de Leigh Hunt à la fin de l'année 1818 ; les numéros de l'*Examiner* de 1819 et du début de 1820 sont enrichis de nombreux articles de lui, où se retrouve son humeur capricieuse. Leigh Hunt ne se contente pas, du reste, d'ouvrir les feuilles de son journal à ces deux essayistes déjà connus. C'est dans l'*Examiner* du 5 mai 1816 que paraît un sonnet intitulé *To Solitude* et signé J. K., la première œuvre publiée par John Keats, alors complètement inconnu. Après avoir salué le 1^{er} décembre 1816 le groupe des *Young Poets*, Byron, Shelley, Reynolds et Keats, Leigh Hunt publie plusieurs sonnets de Keats : *To Kosciusko* (16 février 1817), *To Haydon* et *On seeing the Elgin Marbles* (9 mars 1817), *Written on a Blank Space at the End of Chaucer's Tale on The Floore and the Lefe* (16 mars 1817), *On the Grasshopper and the Cricket* (21 septembre 1817), publié en même temps qu'un sonnet sur le même sujet par Leigh Hunt lui-même. Il donne aussi un certain nombre des œuvres les plus caractéristiques de Shelley : l'*Hymn to Intellectual Beauty* (19 janvier 1817), un fragment de *Laon and Cythna* (30 novembre 1817), son article sur Godwin (28 décembre 1817), le sonnet d'*Ozymandias* (11 janvier 1818) et plusieurs passages de *The Revolt of Islam* (25 janvier et 1^{er} février 1818). Le fantasque Haydon, Barron Field, qui devait rester l'un des amis les plus fidèles de Leigh Hunt, Horace Smith, J. P. Collier fournirent également quelques articles à l'*Examiner*¹. Collaborations précieuses, trop espacées sans doute pour modifier le ton général de l'hebdomadaire de Hunt, mais suffisantes pour en accentuer le caractère et en indiquer la valeur. Leigh Hunt n'avait-il point toujours insisté sur la tenue littéraire de son *Examiner* qui devait trancher et qui tranche effectivement sur les publications similaires ? En s'inspirant de l'exemple de ses illustres prédécesseurs du xviii^e siècle, Leigh Hunt contribuait à relever le ton de la littérature périodique en Angleterre. L'*Examiner* s'était rapidement affirmé comme un journal d'avant-garde en politique : il devait désormais occuper une position analogue dans le domaine littéraire. Au moment où commençait son propre déclin, Leigh Hunt réussissait à faire de son hebdomadaire l'organe de la génération d'écrivains qui apparaissait alors.

Il en demeure le véritable animateur. Lui qui jadis n'avait accepté son rôle de journaliste qu'avec une certaine répulsion, il le remplit maintenant avec plus d'ardeur : il avait souffert à cause de ce journal

¹ Sur les collaborateurs de Hunt et sur l'*Examiner* en général, consulter E. BLUNDEN : *Leigh Hunt's Examiner Examined*, 1928. On trouvera aussi d'intéressantes citations dans *Shelley - Leigh Hunt : How friendship made history*, par R. BRIMLEY JOHNSON, 1928.

qu'il avait fondé, il s'était fait une réputation de polémiste, moins fougueux, mais mieux informé qu'en 1808 ; il avait une conscience plus nette de la place qu'il pouvait tenir dans la vie politique de son pays. L'Angleterre, victorieuse de Napoléon, traversait une phase de réaction Tory, en même temps qu'elle commençait à sentir le besoin de réformes profondes. Plus que jamais il était nécessaire de soutenir les idées libérales dont Leigh Hunt s'était fait le défenseur. Il ne faillit pas à sa tâche. Malgré ses préoccupations diverses il continua à fournir le plus grand nombre des articles. Moins violent peut-être, moins porté à se livrer à des attaques personnelles, il n'en resta pas moins très franc, très digne et volontiers assez hautain en face des personnages au pouvoir. Ne le voyons-nous pas se flatter d'avoir contribué à empêcher l'esprit superficiel et vaniteux de la Cour de se répandre dans le peuple et d'avoir, par sa ténacité, redonné un certain éclat à la presse anglaise ¹ ? Plus mûr, instruit par son expérience de journaliste, il s'intéresse aux problèmes de la politique extérieure et commente avec intelligence les événements qui se précipitent : c'est d'abord le retour inattendu de Napoléon et les mesures d'ordre politique et militaire qui sont prises à l'occasion de ce retour ; il s'alarme de la situation de la France après les Cent-Jours et l'analyse, non sans pénétration, dans une série de dix-huit articles intitulés *Gloomy state of things in France* ² ; il suit avec quelque inquiétude les progrès de la Sainte-Alliance ; il ne cesse de réclamer un traitement plus généreux en faveur de Napoléon. Encouragé plutôt qu'intimidé par sa condamnation, il continue à signaler les abus dont se rendent coupables la Cour et le gouvernement ; il s'attaque volontiers à l'organe des conservateurs, le *Courier* ; il oppose en de pathétiques tableaux la richesse des uns à la misère des autres ; il proteste avec une vigueur passionnée, dans treize lettres adressées au peuple anglais ³, contre les tentatives faites pour suspendre l'*habeas corpus* ; il voit dans les émeutes de Manchester le résultat de la politique à laquelle il s'attaque depuis 1808 (22 et 29 août 1819) ; il se fait le défenseur de tous ceux qu'il croit injustement attaqués, comme le libraire Carlile poursuivi pour avoir vendu des ouvrages révolutionnaires (17 et 24 octobre 1819) ; il continue à soutenir la cause de la Réforme en soulignant les faiblesses du régime sous lequel vivait l'Angleterre et en réclamant plus de droits pour la majorité de la nation. C'était là une tâche noble, mais souvent ingrate : il s'y épuisait, et « *Mr. Examiner Hunt* », pour qui la politique n'avait point d'attrait spécial, devenait le point de mire de toute une série d'organes conservateurs.

Le métier de rédacteur politique, auquel il apportait une conscience et un courage notoires, n'absorbait pas toute son activité de journaliste. Il fait même un effort après 1815 pour introduire dans son journal un plus grand nombre d'articles littéraires ou traitant de questions générales. C'était un moyen de l'enrichir ; c'était aussi pour l'auteur une façon de se sentir en contact étroit avec son public. Car Leigh Hunt, nature spontanée et vive, aimait à communiquer ses sentiments et ses réflexions. Le brillant causeur et l'homme de salon qu'il était se retrou-

¹ *Departure of the proprietors of this paper from prison, Examiner*, 5 fév. 1815.

² Du 3 sept. au 31 déc. 1815.

³ Du 1^{er} mars au 22 juin 1817.

vent dans le journaliste à la plume facile sous les traits duquel il nous apparaît alors.

Dès que sa santé le lui permit, il retourna au théâtre et en rapporta quelques-unes de ces minutieuses critiques appuyées sur ses réactions personnelles auxquelles il se complaisait. Il y trouvait un plaisir réel : c'est avec un enthousiasme un peu naïf, mais sincère, qu'il annonce à Shelley qu'il peut de nouveau aller au théâtre, à l'opéra et au concert ; le vendredi soir, lorsqu'il doit rester à son bureau pour rédiger sa chronique de l'*Examiner*, il délègue à sa place Marianne et sa sœur Bess qui lui rapportent tous les détails du spectacle auquel elles ont assisté¹. Un trait caractéristique de Leigh Hunt est qu'il ne vieillit guère : moins nombreux qu'au temps de ses débuts, les articles de critiques théâtrale qu'il publie après son emprisonnement n'ont rien perdu de la fraîcheur, ni de la franchise de ses premières effusions du *News*.

C'est à cette époque que, cherchant à revenir à la littérature, Leigh Hunt donne plus de place dans son journal à la critique des œuvres de son temps. Avec un rare bonheur, il salue l'apparition de toute la pléiade des jeunes écrivains presque ignorés ou fort critiqués alors, qui ont été placés depuis au premier rang des lettres anglaises. Là encore il se contente d'exprimer sans réticences et presque sans effort les impressions qu'il ressent à la lecture de leurs œuvres. Son goût a mûri, sa sensibilité s'est quelque peu affinée, mais il ne cherche ni à rendre ses jugements plus objectifs, ni à formuler des vues d'ensemble sur la littérature. Les auteurs dont il célèbre les louanges, Byron, Shelley, Keats, Hazlitt, Lamb, Moore, Horace Smith, étaient ses amis personnels : il leur était attaché par plus d'un lien, il les voyait souvent, il avait des affinités avec eux, il discutait ou avait discuté avec eux ; il pouvait aisément comprendre, apprécier et surtout peut-être sentir leurs sympathies, leurs réactions intellectuelles. De même, quand il attaque Southey, Scott, Wordsworth ou qu'il parle avec peu d'enthousiasme de Campbell ou de Coleridge, il se laisse porter par ses antipathies personnelles et ses préférences politiques, philosophiques et religieuses. Il lui arrive de manquer de continuité dans ses vues : c'est ce qui se produit dans le cas de Wordsworth qu'il salue de qualificatifs enthousiastes peu de temps après leur rencontre, le 8 juin 1815, et auquel il reproche sans aménité, le 18 février 1816, d'avoir associé Dieu à la victoire des armées anglaises dans ses *Sonnets on Waterloo*. Le sujet est différent ; l'esprit et la méthode demeurent les mêmes que dans le reste de l'*Examiner* : même promptitude à juger, même besoin de faire connaître ses opinions, même libéralisme dans ses vues, même rapidité dans la composition et la rédaction de ses articles venus tout d'un jet. Comme aux temps héroïques des attaques contre le Prince Régent et sa Cour, Leigh Hunt aime à embrasser une cause et à la soutenir envers et contre tous ; ce qu'il avait fait dans le domaine politique en 1812, il le continue dans celui de la critique littéraire de 1816 à 1819 en devenant le défenseur des nouveaux auteurs : rôle ingrat et dangereux auquel se complait sa nature généreuse.

L'époque de la spécialisation n'était pas encore venue, et Leigh Hunt aurait pu donner comme devise à son hebdomadaire : *Nihil*

¹ Lettre de Leigh Hunt à P. B. Shelley, 24 avr. 1818 *Corr.*, vol. 1, pp. 116-119.

humanum mihi alienum puto. Déjà il s'était essayé dans des genres très différents et ses succès de jadis étaient de nature à l'enhardir ; la notoriété qu'il avait acquise au moment de sa condamnation pouvait l'encourager à donner son avis sur tous les sujets ; l'Angleterre, après les crises de la Révolution Française et des guerres anti-napoléoniennes, traversait une de ces périodes troublées où, l'ancien ordre des choses ayant été aboli, de nouvelles conceptions s'affrontent et se heurtent. Quelles tentations pour notre auteur que ses dispositions naturelles portaient à penser en public et auquel l'*Examiner* fournissait un moyen de se faire entendre ! Aussi le voyons-nous exposer volontiers ses opinions religieuses, soit qu'il critique les formes établies de la religion, soit qu'il réclame une large tolérance au nom de ses principes à base de déisme. Il examine les problèmes d'éducation ; il joint sa voix à celle de ceux qui protestent contre les brimades en faveur dans les écoles publiques. Il discute même des peintres italiens ou de musiciens, comme Handel, Haydn, Mozart et Beethoven. Nul document ne permet mieux que l'*Examiner* de suivre le travail de sa pensée : esprit vif et brillant, il s'intéresse à toutes les grandes questions qui se posent à son époque. Il en juge d'une façon personnelle et souvent intéressante ; si ses opinions manquent parfois de profondeur, elles n'en sont pas moins caractéristiques de la personnalité qu'elles révèlent, du petit groupe d'esprits libres auxquels il appartient et de la période de transformation profonde que traverse alors l'Angleterre.

Il fut pour son époque un journaliste éminent. Le rang que lui accordait Hazlitt dans un article général sur les périodiques en est une preuve :

The Examiner stands next to Cobbett in talent ; and is much before him in moderation and steadiness of principle ¹.

Malgré quelques réserves assez sérieuses, le critique loue la façon dont Leigh Hunt a su diriger son hebdomadaire :

With the exception of a little egotism and twaddle, and flippancy and dogmatism about religion and morals, and mawkishness about firesides and furious Buonapartism, and a vein of sickly sonnet-writing, we suspect the Examiner must be allowed (whether we look to the design or execution of the general run of articles in it) to be the ablest and most respectable of the publications that issue from the weekly press ².

Hazlitt note que la presse Tory manque complètement de libéralisme : si Leigh Hunt publie un poème pathétique et élégant à la fois,

¹ « L'*Examiner* vient tout de suite après Cobbett pour ce qui est du talent et loin devant lui pour sa modération et la fermeté de ses principes. »

² « A l'exception d'une certaine tendance à trop parler de lui-même et à tomber dans le verbiage, d'un ton volontiers léger et dogmatique en parlant de religion et de morale, d'une sentimentalité assez fade au sujet du coin du feu, d'un violent bonapartisme et d'une disposition malade à composer des sonnets, nous sommes portés à croire qu'il faut regarder l'*Examiner* (que l'on considère le plan général ou la rédaction de la plupart des articles qu'il contient) comme la mieux faite et la plus respectable des publications qui appartiennent à la presse périodique. » *The Periodical Press*, dans l'*Edinburgh Review*, mai 1823, vol. XXXVIII, pp. 349-378. A noter également un article de la *Monthly Magazine* du 1^{er} janv. 1819, vol. XLVI, p. 537, sur les journaux de l'époque, dans lequel l'*Examiner* est rangé parmi les journaux qui défendent la cause de la vérité et de la liberté avec adresse, persévérance et énergie.

les organes conservateurs annoncent aussitôt qu'il sort de prison et son poème est accusé d'être insipide et pernicieux. Les critiques de l'*Examiner* sont en effet souvent violents. La *Literary Gazette* du 22 juillet 1820 ¹ relève avec indignation les critiques de Leigh Hunt contre les gens en place ; un journal mondain, *The Gazette of Fashion and Magazine of Literature, the Fine Arts, and Belles Lettres*, dans un article général sur Leigh Hunt publié en 1822, condamne l'impudence dont avait fait preuve le rédacteur de l'*Examiner* ². Il nous reste de cette époque des parodies d'articles de Leigh Hunt où les critiques, pour être voilées sous l'ironie, n'en sont pas moins mordantes. L'introduction en indique le ton :

The pervading and most conspicuous qualities of the Editor's articles in the Ex-m-n-r are modesty, urbanity, good breeding, feeling the most acute and delicate and a taste the most refined ; all these accompanied and governed by a judgment eminently sound and unbiassed (unalloyed with any fanciful or affected notions), and, in their turn, tempering the severity of its unerring decrees...

On lui reprochait ses prétentions au titre de *thinker-general*, ses attaques contre la religion, son incompetence en matière de politique :

... But on the great topics of government, laws and politics, he bestows the most patient investigation ; and his manner of discussing them is as remote from pertness and flippancy, as his deductions are from those of a mere superficial smallerer ³.

Pauvre Leigh Hunt ! Il subissait les conséquences de son libéralisme à un moment où son état de santé et les difficultés auxquelles il devait faire face ne lui permettaient plus d'accueillir ses attaques avec philosophie : il s'en plaint dans une lettre qu'il adresse à Shelley le 10 juillet 1821 : c'est son honnêteté, affirme-t-il, qui lui a valu les haines dont il est l'objet ; les prétendus Chrétiens qui sont ses adversaires l'ont traité avec plus de haine que ne le serait le Christ poursuivi par ses détracteurs ⁴.

Cependant l'*Examiner* périssait. La réaction Tory battait alors son plein ; le libéralisme un peu vague du début du siècle faisait place, dans les milieux avancés, à un besoin de réformes précises. A mesure que s'écoule le siècle, les périodiques sans aucune nuance politique deviennent plus populaires en Angleterre : c'était déjà le cas du *Bell's*

¹ P. 468.

² Dans le n° IV, sec. partie, 25 mai 1822, pp. 49-50.

³ « Les qualités dominantes et les plus en évidence dans les articles de l'*Examiner* dus à son rédacteur en chef sont la modestie, l'urbanité, les bonnes manières, la sensibilité la plus fine et la plus délicate et un goût des plus raffinés ; toutes ces qualités accompagnées et régies par un jugement éminemment sain et impartial (pur de tout alliage de notions bizarres et affectées) et à leur tour tempérant la sévérité de ses décrets infailibles... Mais s'il discute des grands problèmes se rapportant au gouvernement de l'état, aux lois du royaume et à la politique, il leur consacre les recherches les plus patientes, et sa manière d'en discuter est aussi éloignée de l'impertinence et de la légèreté, que le sont ses déductions de celles d'un demi-savant en tout. » *Two papers ; a theatrical critique and an Essay (being n° 999 of the Pretender) on sonnet-writing and sonnet-writers in general, including a sonnet on myself, attributed to the editor of the Ex-m-n-r, preceded by proofs of their authenticity, founded upon the authority of « Internal evidence ». London, printed for John Miller, Burlington Arcade, Piccadilly, 1819.*

⁴ Lettre de Leigh Hunt à P. B. et M. W. Shelley, 10 juillet 1821. *Corr.*, vol. 1, pp. 163-164.

Weekly Messenger qui avait un tirage de dix mille exemplaires, de l'*Observer* qui tirait à près de vingt mille. Tous les journaux d'opposition, très surveillés par le gouvernement, perdaient du terrain : l'un d'eux, l'*Independent Whig*, s'éteignit le 25 mars 1821. La même année l'*Examiner* souffrit de l'absence trop fréquente de son rédacteur en chef. Leigh Hunt allait être conduit par les circonstances à abandonner le journal dont il avait été l'animateur pendant quatorze ans.

*
* *

Tandis qu'il faisait de l'*Examiner* l'organe presque officiel du groupe des jeunes écrivains, Leigh Hunt s'efforçait de reprendre place lui-même parmi les poètes. Il n'y avait là rien de bien surprenant. En effet, dès son enfance, son ambition avait été de devenir l'émule de Spenser, Milton, Gray et Collins, et c'est par un recueil de poèmes qu'il avait débuté. Le journalisme, peut-être la nécessité de gagner sa vie, l'avaient détourné de la poésie. Mais il n'avait jamais complètement cessé de composer de courts poèmes qu'il publiait dans son hebdomadaire. A l'époque du *Reflector*, il se représentait comme un journaliste malheureusement frappé de l'amour des vers ; c'est à ce moment qu'il publiait son long poème satirique de *The Feast of the Poets*. Son emprisonnement, en l'arrachant dans une certaine mesure à ses occupations de rédacteur en chef, lui permit d'accorder plus de temps à la poésie. Ses amis — à tort ou à raison — l'encouragèrent dans cette voie. Le public, débarrassé des soucis de la guerre contre Napoléon, eut bientôt plus de temps à consacrer aux belles-lettres ; dans l'entourage même de Leigh Hunt allaient se développer quelques-uns des plus rares génies poétiques qu'ait jamais connus l'Angleterre. C'est dans ces conditions qu'entre sa libération et son départ pour l'Italie, avec un zèle qui ne se ralentit point, il publia toute une série d'œuvres en vers.

Ce furent : en 1815, une édition corrigée et augmentée de *The Feast of the Poets, with other pieces in verse* et *The Descent of Liberty, a Mask* ; au début de 1816, *The Story of Rimini*, fruit d'un long labeur et de nombreux échanges de vues avec ses amis ; en 1818 un important recueil d'œuvres originales et traduites, dont les unes étaient publiées pour la première fois et les autres avaient paru déjà dans l'*Examiner* : *Foliage, or Poems Original and Translated*, en 1819, une collection en trois volumes portant le titre de *The Poetical Works of Leigh Hunt* et ne comprenant d'original que deux poèmes : *Hero and Leander* et *Bacchus and Ariadne* ; en 1820, *Amyntas, a Tale of the Woods*, traduit du Tasse. Il faut remarquer en outre que l'*Examiner* de 1816 contenait un nombre assez considérable de petits poèmes, entre autres la série des épîtres signées *Harry Brown* et qu'en 1819, 1820 et 1821 le rédacteur en chef faisait paraître une quantité importante de poèmes, parmi lesquels plusieurs satires politiques ; l'*Indicator* qu'il dirige de 1819 à 1821 contient également de nombreuses œuvres en vers dues à sa plume et les éditions du *Literary Pocket Book, or Companion for the Lover of Nature and Art* pour les années 1819, 1820, 1821, dont il est le compilateur, renferment quelques courtes pièces en vers de lui. Nous sommes donc en présence d'un effort marqué de Leigh Hunt dans le domaine de la poésie ; dans aucune autre période de sa carrière, nous

ne le verrons publier d'œuvres en vers avec autant de continuité et de persévérance ; soit qu'il ait été encouragé par sa renommée de journaliste, soit qu'au contraire sentant qu'il n'était vraiment pas fait pour se consacrer au rôle de rédacteur en chef, il ait cherché sa voie ailleurs, il essaie de se faire connaître comme poète. Là encore le succès ne répondit pas à son attente.

Son *Rimini* ne se vendit pas très bien. Ce qui devait être son chef-d'œuvre, l'ouvrage auquel il avait travaillé pendant plusieurs années, multipliant les corrections et s'entourant des conseils de ses amis, n'obtint qu'un assez médiocre succès. Byron lui-même, auquel le poème est dédié, ne s'en montra jamais très enthousiaste. Il avait engagé son nouvel ami à corriger les bizarreries trop nombreuses du style. Le 22 octobre 1815, tout en le félicitant de son troisième chant qui venait d'être terminé, le noble poète conseillait à Hunt d'en éliminer certaines fautes, à savoir :

*occasional quaintness and obscurity, and a kind of a harsh and yet colloquial compounding of epithets, as if to avoid saying common things in the common way*¹.

Si, au moment de la publication du poème, il envoya à Hunt les compliments d'usage², ce n'était point sans quelque arrière-pensée, comme le prouvent ces remarques glissées dans une lettre à Thomas Moore du 1^{er} juin 1818 :

*When I saw Rimini in MS, I told him that I deemed it good poetry at bottom, disfigured only by a strange style. His answer was, that his style was a system, or upon system, or some such cant ; and when a man talks of system, his case is hopeless : so I said no more to him... He believes his trash of vulgar phrases tortured into compound barbarism to be old English*³.

Les amis de Hunt, à vrai dire, se montraient assez élogieux et l'encourageaient à poursuivre son œuvre de poète. Lamb lui écrivait pour le remercier de lui avoir envoyé un exemplaire de *Rimini* :

*We were much gratified by the token of your remembrance though we had read Rimini previously with great delight and agree in thinking it superior to your former poems. The third Canto is in particular my favourite. We congratulate you most sincerely on the fruit of your prison hours*⁴.

¹ « Ce qu'il y a de bizarre et d'obscur par endroits, ainsi qu'une façon très inattendue et en même temps très familière de composer des épithètes, comme pour éviter de dire des choses ordinaires d'une façon ordinaire. » Lettre de Lord Byron à Leigh Hunt, 22 oct. 1815. *Lord Byron and some of his Contemporaries*, pp. 155-156. *The Works of Lord Byron, Letters et Journals*, vol. III, pp. 226-228.

² Cf. en particulier la lettre de Lord Byron à Leigh Hunt, 26 fév. 1816. *The Works of Lord Byron, Letters et Journals*, vol. III, pp. 264-266.

³ « Lorsque je vis *Rimini* en manuscrit, je lui dis que selon moi c'était là au fond un bon poème défiguré seulement par un style étrange. Sa réponse fut que son style était un système ou provenait d'un système, ou quelque autre jargon de cette espèce ; et quand un homme parle de système, son cas est sans remède : aussi je ne lui ai jamais plus parlé de cela... Il regarde son fatras d'expressions vulgaires, qu'il torture et combine pour aboutir à des barbarismes, comme du « vieil anglais ». Lettre de Lord Byron à Thomas Moore, Venise, 1^{er} juin 1818. *The Works of Lord Byron, Letters and Journals*, vol. IV, pp. 236-240.

⁴ « Nous avons été très heureux de recevoir le souvenir que vous nous avez adressé, bien que nous eussions lu *Rimini* auparavant et soyons d'accord pour le considérer comme supé-

Hazlitt félicitait l'auteur en ces termes :

I have read the story of Rimini with extreme satisfaction. You have, I think, perfectly succeeded. I like the description of the death of Francesca better than any. This will do ¹.

Barron Field, en lui faisant compliment de son poème « si magnifiquement ouvragé » de Paulo et de Francesca, lui déclarait qu'il occupait dans le domaine de la poésie un rang plus élevé que Lord Byron ², et Thomas Mitchell voyait chez lui une union des qualités de Dryden, de Wordsworth et de Byron se combinant en un tout d'une saveur particulière ³.

Les critiques de *Rimini* furent très mélangées. Sans doute un sonnet de J. H. Reynolds, paru dans le *Champion* du 8 décembre 1816, louait-il ce qu'il y avait de riche et de frais dans l'histoire des deux jeunes amants telle que l'avait narrée Leigh Hunt ⁴. Il était rare que les louanges ne fussent pas accompagnées de quelques réserves. Par exemple, un long article de l'*Edinburgh Review*, dû à Hazlitt et Jeffrey, tout en notant la qualité originale de la poésie de Hunt et en comparant l'auteur à Chaucer, dont il retrouvait les descriptions pleines de fraîcheur, le ton familier, la manière naturelle de raconter, signalait des négligences, des répétitions, une tendance à la vulgarité dans le style ⁵; l'*Eclectic Review* vantait la grâce et le pathétique du récit, mais faisait ressortir certains passages où Leigh Hunt laissait entrevoir ses opinions religieuses peu orthodoxes ⁶; la *Monthly Review* louait la vigueur rafraîchissante de l'ensemble, la richesse des descriptions et la souplesse du rythme, mais regrettait que le style n'en fût pas assez poli ⁷. Certaines revues traitèrent *Rimini* sans aucun ménagement. Ce fut pour la *Quarterly Review* le signal d'attaques virulentes, qui devaient se prolonger, contre Leigh Hunt et son groupe : utilisant un nombre considérable de citations, l'auteur de l'article condamnait avec sévérité les libertés que prenait Leigh Hunt avec la versification et la langue ⁸. Le coup fut sans doute sensible aux amis du poète : l'un d'eux prit sa défense dans une lettre ouverte adressée à la *Morning Chronicle* ⁹, et l'on fit paraître une brochure spéciale où les critiques de la *Quarterly* étaient reprises et réfutées point par point ¹⁰. Une autre revue conser-

rieur à vos précédents poèmes. Le troisième chant, en particulier, est celui que je préfère. Nous vous félicitons très sincèrement du fruit de vos heures de prison.» Lettre Ms de Lamb à Leigh Hunt, 24 fév. 1816. Coll. Brewer.

¹ « J'ai pris un plaisir extrême à lire l'histoire de Rimini. Je pense que vous avez réussi à la perfection. J'aime votre description de la mort de Francesca plus que toute autre. Cette œuvre complètera. » Lettre de Hazlitt à Leigh Hunt, 15 fév. 1816, publiée dans l'article intitulé : *New Hazlitt Letters*, by P. P. Howe, *London Mercury*, mars 1923, p. 194.

² Lettre Ms de Barron Fields à Hunt, 16 fév. 1816. *British Museum, Add. Mss.* 38.108, ff. 151-152.

³ Lettre Ms de T. Mitchell à Leigh Hunt, 17 fév. 1816. *British Museum, Add. Mss.* 38. 108, f. 153.

⁴ *The Champion*, 8 déc. 1816, signé R. Reproduit dans J. H. REYNOLDS : *Poetry and Prose* (éd. G. L. Marsh), 1928, p. 173.

⁵ *Edinburgh Review, or Critical Journal*, juin 1816, vol. XXVI, pp. 476-496. Sur l'identité des auteurs de cet article, cf. W. Carew HAZLITT, *Memoirs of William Hazlitt*, vol. I, p. 225 et P. P. HOWE, *New Hazlitt Letters* dans le *London Mercury* de mars 1923.

⁶ *Eclectic Review*, av. 1816, vol. II, N. S., pp. 380-385.

⁷ *Monthly Review*, juin 1816, vol. LXXX, N. S., pp. 138-147, art. III.

⁸ *Quarterly Review*, janv. 1816, vol. XIV, pp. 473-481, art. IX.

⁹ *Morning Chronicle*, 19 déc. 1816. Lettre signée J. Wedderburn Webster, Paris.

¹⁰ *An Address to that Quarterly Reviewer who touched upon Mr. Leigh Hunt's Story of Rimini*. London, published by R. Jennings, no 2, Poultry, and may be also had of all

vatrice. la *British Review and London Critical Journal* se livrait à un examen sévère du poème de Leigh Hunt en s'appuyant sur la constatation suivante: de même que Leigh Hunt ne respecte pas les dignités et les distinctions sociales, de même il ne veut faire aucune différence entre le langage de la poésie et celui de la vie courante ¹. Lorsque, à quelque temps de là, la *Blackwood's Edinburgh Magazine* entraînait en campagne contre Leigh Hunt et la soi-disant école *Cockney*, elle devait dans un premier article attaquer sans pitié le mauvais goût de l'auteur de *Rimini*, dans un second s'en prendre à l'immoralité du poème ². Le ton de ces articles était bien différent de celui des revues qui jadis avaient accueilli *Juvenilia* : à la sympathie curieuse avait succédé un esprit critique volontiers acerbe ; derrière l'auteur de *Rimini*, on s'attaquait au rédacteur en chef de l'*Examiner* ; loin de faire oublier les rancunes politiques que Leigh Hunt avait accumulées contre lui, *Rimini* fut le point de départ d'une nouvelle campagne d'attaques et d'insinuations malveillantes contre son auteur ; le poème auquel il avait consacré des mois de labeur fournissait d'arguments ses détracteurs. Piètre résultat pour un auteur qui ne s'était pas encore vraiment affirmé et dont l'ambition avait été d'être regardé comme un grand poète.

Ses autres œuvres, moins importantes, reçurent le même accueil. Ses amis ne manquèrent pas de le féliciter et de le remercier en termes flatteurs des poèmes qu'il avait publiés en leur honneur. Charles Lamb, dont il avait évoqué les visites de jadis et auquel il avait reproché de le négliger quelque peu, lui répondait :

Your kindness expressed towards me in so public and yet so private a way — and verses too — makes me ashamed of my seeming ingratitude ³.

Haydon, que Leigh Hunt avait comparé à Michel-Ange et Raphaël dans un sonnet, remerciait son ami avec effusion :

My Sonnet is very fine...

The more I reflect on your sonnet, the more I am convinced it is the very best thing you have done : it has all the principles of your style without the least excess ; it is tender and familiarly affectionate, and elevated and lovely and sublime ⁴.

booksellers in Town or Country. Printed by C. Richards, 18, Warwick Street, Golden Square. Price One shilling, 1816. Coll. Brewer.

¹ *British Review and London Critical Journal*, mai 1816, vol. VII, n° XIV, art. XVIII, pp. 452-469.

² *Blackwood's Edinburgh Magazine*, oct. 1817, vol. II, pp. 38-41 : *On the Cockney School of Poetry* (signé Z.) ; nov. 1817, vol. II, pp. 194-201 : *On the Cockney School of Poetry* n° 11 (signé Z.). Une défense de *Rimini* se trouve dans *A Review of Blackwood's Edinburgh Magazine for October 1817. Edinburgh : printed by John Moir, for James Anderson, front of Royal Exchange*.

³ « La bonté que vous me témoignez d'une façon si publique et si personnelle à la fois, et ce qui est mieux encore, en vers, me rend honteux de mon ingratitude apparente. » Lettre Ms de Charles Lamb à Leigh Hunt, 7 déc. 1816. Coll. Brewer. L'épître en vers de Leigh Hunt parut dans l'*Examiner* du 25 août 1816.

⁴ « Mon sonnet est très beau... Plus je réfléchis à votre sonnet et plus je suis convaincu que c'est ce que vous avez fait de mieux ; on y retrouve tous les principes de votre style, sans le moindre excès ; il est tendre et familièrement affectueux, élevé, aimable et sublime. » Lettres Mss de Haydon à Leigh Hunt, 4 et 5 sept. 1816, *British Museum, Add. Mss. 38.108, f. 169, 170*. Le sonnet en question est daté du 3 sept. 1816 et parut dans l'*Examiner* du 20 oct. 1816.

Mais c'étaient là des témoignages d'amis, auxquels Leigh Hunt avait peut-être tendance à attribuer trop d'importance. Les attaques de la *Quarterly* et de *Blackwood's* contre lui et son groupe se poursuivaient, violentes. Sa réputation de poète ne faisait point de progrès : ses œuvres prêtaient trop à la critique. A propos de son recueil de *Foliage*, le *British Critic* publiait un article bienveillant, mais non sans réserves sur sa poésie ¹ ; l'*Eclectic Review*, tout en louant des passages d'un style agréable et des poèmes d'un lyrisme délicat, lui reprochait son « incurable vanité », ses descriptions trop artificielles et ses insinuations contre la religion ² ; la *Literary Gazette*, qui devait s'acharner contre Leigh Hunt pendant de nombreuses années, se livrait à un examen minutieux et sévère du nouveau recueil ³. En 1819 paraissait une parodie des sonnets de Leigh Hunt ⁴. La traduction d'*Amyntas*, publiée en 1820, donnait lieu à une étude favorable du *Monthly Magazine* : le critique remarquait néanmoins que le brillant génie des poètes de la métropole était limité et que Leigh Hunt était meilleur dans ses traductions que dans ses œuvres originales ⁵ ; par contre, la *Literary Gazette* reprochait au traducteur d'avoir mal rendu la finesse de l'original et d'avoir mêlé politique et poétique dans l'introduction ⁶.

La même année, plusieurs revues portaient des appréciations générales sur l'œuvre poétique de Leigh Hunt. L'une d'elles, la *Retrospective Review*, tout en n'approuvant complètement ni ses principes d'esthétique, ni ses principes moraux, vantait tout ce qu'il pouvait y avoir de varié, de brillant et de touchant dans un grand nombre de ses vers ⁷ ; la *Literary Chronicle and Weekly Review* défendait les licences poétiques que s'était permises Leigh Hunt et affirmait que plusieurs des critiques dirigées contre lui avaient été dictées par l'esprit de parti ; en même temps cette revue condamnait certaines des particularités de langage de l'auteur de *Rimini* ⁸ ; le *London Magazine* publiait presque à ses débuts, en juillet 1820, une longue lettre signée A. se rapportant aux deux nouveaux poèmes récemment publiés par Hunt, *Hero and Leander* et *Bacchus and Ariadne* : l'auteur de la lettre constatait — une fois de plus — que certaines des critiques portées contre le poète avaient pour unique cause son rôle de journaliste libéral ; il louait la qualité délicate de sa poésie, son amour de la nature, son originalité, mais, à côté d'aimables qualités, il signalait de graves fautes de style dans *Rimini* ; s'il vantait la douceur de *Hero and Leander*, il voyait dans *Bacchus and Ariadne* une œuvre assez inférieure ; selon lui, Leigh Hunt était un agréable, mais non un grand poète ⁹. C'était le jugement que portaient sur l'auteur de *Rimini* tous ceux que n'aveuglaient point une violente haine politique. Les qualités

¹ *British Critic*, juillet 1818, vol. X, N. S., pp. 90-96.

² *Eclectic Review*, nov. 1818, vol. X, N. S., pp. 484-493.

³ *Literary Gazette and Journal of the Belles-Lettres*, 4 av. 1818, pp. 210-212 (reproduit dans *The Portfolie*, Philadelphie, mai 1819, vol. VII, pp. 394-402).

⁴ *Two Papers...*, *Vide supra*, p. 96, n. 3.

⁵ *Monthly Magazine*, 1^{er} août 1820, vol. L, n° 343, pp. 64-65.

⁶ *Literary Gazette and Journal of the Belles-Lettres*, 22 juil. 1820, p. 468.

⁷ *Retrospective Review*, 1820, vol. II, partie I, pp. 203-204, dans un art. sur : *Wallace's Prospects of Mankind, Nature and Providence, and on the progress of Literature*.

⁸ *Literary Chronicle and Weekly Review*, 29 juillet 1820, n° 66, pp. 489-491 : *Strictures on Messrs Leigh Hunt, Coleridge and Company*.

⁹ *London Magazine*, juillet 1820, vol. II, n° VII, pp. 45-55.

réelles de sa poésie ne laissaient pas tous ses lecteurs indifférents, mais aux louanges qu'on lui décernait se mêlaient toujours quelques restrictions. Au moment où l'*Examiner* commençait à périlcliter, il pouvait se rendre compte que ni le succès matériel, ni la gloire ne lui viendraient de ses œuvres en vers.

Ecrivain au talent facile, Leigh Hunt s'essaya dans d'autres genres. Il était dans sa nature de s'intéresser à toutes les formes de littérature ; ne l'avait-on pas vu à ses débuts s'exercer à la fois à la poésie, au drame, à l'essai, à la critique dramatique et à la critique littéraire ? Ses occupations de l'*Examiner* l'avaient obligé à canaliser quelque peu ses efforts. Mais son séjour en prison, les éloges de son entourage, le sentiment qu'il avait de jouer un rôle dans la vie littéraire et politique de son pays avaient pu l'encourager à ne pas se limiter au rôle de rédacteur en chef d'un hebdomadaire libéral. Dès que sa santé et l'état de ses affaires le lui permettent en 1818, il se lance dans de nouveaux projets, éditions de poètes italiens, traductions de tragiques grecs. Le théâtre l'avait toujours fasciné : il se met à écrire des pièces. Si l'on s'en rapporte à une lettre qu'il adresse à Shelley le 24 avril 1818 ¹, il est à cette époque occupé à rédiger le second acte d'une comédie dont la scène se passe à Venise ; soucieux d'exactitude, il demande à son ami de lui communiquer ses impressions sur la ville des Doges. Mais, dès le 4 août, il signale qu'il a abandonné sa comédie pour une tragédie ou plutôt une « pièce sérieuse » ; comme sujet, il a choisi le Cid ; il veut le traiter non point d'après Corneille, mais d'après un résumé de Don Guillén de Castro ². Il y consacre beaucoup de temps. Malheureusement, les directeurs de théâtre n'en veulent point ³ : Kean, nous apprend-il, la rejette pour le théâtre de *Drury Lane*, ne voulant pas d'une pièce qui contienne deux premiers rôles à la fois. Il l'envoie à *Covent Garden* où elle n'est pas non plus acceptée. Il poursuit ses démarches : apparemment elles ne rencontrent aucun succès. C'est donc un échec et une déception de plus pour Leigh Hunt ; il note lui-même qu'il aurait pu employer son temps d'une façon plus profitable.

Vers la même époque, d'accord avec ses nouveaux éditeurs, les Ollier, Leigh Hunt entreprend la publication d'agendas littéraires, les *Literary Pocket Books* : commencée en 1819, la série s'en poursuit jusqu'en l'année 1824 incluse, mais rien ne permet d'affirmer qu'il ait collaboré d'une façon effective aux *Pocket Books* parus après son départ pour l'Italie ⁴. Par nature Leigh Hunt était un vulgarisateur ; il l'a affirmé à maintes reprises dans l'*Examiner*, il était sincèrement convaincu de la nécessité de former le goût et l'intelligence du grand public en le mettant en contact avec les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Il était toujours prêt à s'offrir comme intermédiaire : c'est ainsi que dès l'âge de vingt-deux ans, il avait collaboré à la publication de cinq volumes de *Classic Tales* ; il aimait à se représenter ses lecteurs de l'*Examiner* et du *Reflector* absorbant à leur petit déjeuner

¹ Lettre de Leigh Hunt à P. B. Shelley, 24 av. 1818. *Corr.*, vol. 1, pp. 116-119.

² Lettre de Leigh Hunt à Shelley, 4 août 1818. *Corr.*, vol. 1, pp. 120-124.

³ Lettre de Leigh Hunt à P. B. Shelley, juillet 1819. *Corr.*, vol. 1, pp. 130-132.

⁴ L'éminent bibliographe et collectionneur anglais, Mr. T. J. Wise, possède la seule collection complète à notre connaissance des *Literary Pocket Books*. Nous devons à son obligeance d'avoir pu les consulter tout à notre aise dans sa demeure de Hampstead et nous le prions de trouver ici l'expression de notre gratitude.

la pâture intellectuelle qu'il avait préparée pour eux. De là à concevoir une sorte de calendrier littéraire qui permît de trouver chaque jour quelques sujets de réflexions dignes de personnes cultivées, il n'y avait qu'un pas. La nécessité le lui fit franchir : il se laissa entraîner ainsi à une besogne rémunératrice sans doute, mais qui ne pouvait guère ajouter à sa réputation. L'introduction du premier *Pocket-Book* indiquait les desseins du compilateur ; constatant les grands progrès intellectuels qu'avait accompli le monde depuis quelques années, il estimait qu'une sorte d'agenda à l'usage des gens instruits était tout aussi nécessaire que le calendrier de la cour ou les publications destinées au monde des affaires : l'idée en avait été approuvée par les « personnages intelligents » auxquels il l'avait soumise. Le but du *Calendar of Nature* contenu dans le premier *Pocket Book* n'était pas d'apporter des informations utiles (quoique l'auteur pût se flatter de s'être documenté aux bonnes sources), mais plutôt d'attirer l'attention des lecteurs sur les beautés du monde ; le calendrier lui-même devait indiquer les dates de naissance des hommes illustres afin qu'on pût leur rendre hommage en temps voulu. Le premier *Literary Pocket Book* contenait en outre *A Chronological list of eminent persons in letters, philosophy and the arts, whose great original genius, individual character or reputation with posterity, had had an influence in modifying the taste and opinions of the world*, plusieurs listes destinées à fournir des renseignements rapides à l'homme cultivé sur divers sujets : artistes encore vivants, compositeurs, musiciens et professeurs de musique, universités et principales écoles, etc..., des anecdotes, des extraits d'auteurs connus susceptibles de provoquer « *a love of intellect, nature and generous wisdom* », divers passages en vers et en prose, dont quelques-uns originaux de Leigh Hunt lui-même, des informations diverses. C'était une compilation quelque peu hétéroclite, pour laquelle Leigh Hunt avait utilisé ses connaissances étendues, sinon très approfondies, et dans laquelle il faisait voir son intérêt pour tout ce qui touchait aux lettres et aux arts. Dès le premier numéro, Hunt annonçait que par la suite les listes seraient corrigées et les parties originales renouvelées ; en fait, ces petites publications conservèrent toujours la même forme générale, même si de légères modifications y furent apportées. Le *Literary Pocket Book* pour l'année 1820 signalait dans l'avertissement le grand succès obtenu par le premier numéro, malgré la hâte avec laquelle il avait été conçu et exécuté ; il contenait de Leigh Hunt, outre divers courts poèmes, *A Calendar of Observers ; or specimens of the greater or less enjoyments which people derive from the world they live in, according to the number and healthiness of their perceptions*, très caractéristique des théories favorites de l'auteur sur la santé. Dans le *Literary Pocket Book* pour l'année 1821, il indiquait que le succès de sa petite publication lui assurait désormais une place reconnue parmi les périodiques ; sous le titre *A Calendar of Birthdays : or sketches of some eminent men, whose personal as well as intellectual characters render their anniversaries more particularly worthy of observance*, il esquissait de petits essais biographiques sur Epicure qu'il défendait, Montesquieu, Bacon, Galilée, Raphaël, Shakespeare, Ben Jonson, La Fontaine, Pétrarque, l'Arioste, Virgile, Bayle, Horace, choix un peu inattendu par lequel il manifestait son éclectisme. Le *Literary Pocket Book* pour

1822 contenait sous le titre de *Holidays in the year that are still kept in the metropolis* un essai sur les diverses fêtes de l'année, sujet de prédilection pour l'auteur qui devait le traiter à plusieurs reprises. Ces petits volumes n'ajoutèrent rien à la gloire littéraire de Leigh Hunt : les répertoires de noms plus ou moins illustres ne sont le plus souvent que de sèches énumérations ; les parties plus personnelles sont assez souvent rédigées à la hâte. On y retrouve parfois cependant la touche aimable de l'auteur de l'*Indicator*. Le *Calendar of Nature* publié dans le premier volume fut acheté par les Ollier, qui en firent paraître un tirage à part dès l'année 1821, sous le titre de *The Months ; descriptive of the successive beauties of the year, by Leigh Hunt* : deux éditions nouvelles de cet essai ont paru depuis ¹. Si quelques amis de Leigh Hunt jugèrent sévèrement sa nouvelle entreprise, elle fit l'objet de commentaires favorables en 1820 et 1821 ². Ce fut un succès matériel : les *Literary Pocket Books* rapportèrent vraisemblablement plus d'argent à Leigh Hunt que n'en avait jamais produit *Rimini* ³. N'y eût-il pas là de quoi l'encourager par la suite à abandonner le rôle de réformateur et de poète pour celui de vulgarisateur ?

Le genre de l'essai devait le tenter dans cette période où il s'efforçait de ne pas s'en tenir strictement à ses occupations de journaliste. Il s'y était déjà exercé avec quelque succès. C'est la forme qu'il avait donnée à divers articles parus dans l'*Examiner*, notamment pendant l'année 1808, sous les rubriques *The Literary and Philosophical Examiner* et *Miscellaneous Sketches*, en 1813 sous le titre de *Table Talk*, en 1815 et 1816 lorsqu'il avait collaboré à la *Round Table* avec Hazlitt. La revue du *Reflector*, qu'il avait dirigée en 1811-1812 et pour laquelle il avait beaucoup écrit, portait comme sous-titre : *A collection of Essays on Miscellaneous subjects of Literature and Politics*. On l'avait invité à collaborer à la *Quarterly Review* avant son emprisonnement ; il semble qu'il ait écrit pour l'*Edinburgh Review* en 1816 ⁴.

¹ En 1897 (*William Andrews and Co*) et en 1928 (*Ingpen and Grant*) avec le titre : *The Months, an enchanting companion for nature lovers*, éd. par R. H. Blath, préf. de R. Brimley Johnson.

² *Literary Chronicle and Weekly Review*, 30 déc. 1820, no 85. *London Magazine*, janv. 1821, pp. 62-66.

³ Dans une lettre du 12 juillet 1819 (*British Museum, Add. Mss. 38.108, f. 197*), les Ollier offraient à Leigh Hunt de lui acheter le droit de reproduire le *Literary Pocket Book* et tous ses droits sur le *Calendar of Nature* en remboursement de deux cents livres qu'il leur devait. Dix jours plus tard, ils lui demandaient de leur fournir chaque année un morceau original en prose, qu'ils pourraient publier moyennant une redevance de cinq guinées, et quelques strophes en vers ; ils lui proposaient en outre de rétribuer son travail d'édition à raison de dix guinées par millier d'exemplaires vendus (*British Museum, Add. Mss. 38.108, f. 198.*)

⁴ Il y a dans la Collection Brewer une lettre du 20 oct. 1816 dans laquelle Francis Jeffrey s'excuse de ne pas pouvoir publier un article que lui a envoyé Leigh Hunt avant le prochain numéro de sa revue au milieu de décembre. Tout en louant « *the spirit, facility and ingenuity of its execution* », Jeffrey faisait quelques réserves sur la forme de l'article : « *There are some redundancies — as you yourself observe — and some small matters too largely treated. I rather think, therefore, that I must endeavor to compress it, tho you may depend upon my not touching anything that is material nor lending you anything of my own. I see you write hastily and am sure that you could write much better if you would take a little more time or revise the playful sallies that escape you with heat of composition. Something more of weight and authority I think might thus be given to your writing and perhaps without sacrificing much of its gracefulness.* » Jeffrey indique qu'il n'est pas seul à avoir cette opinion sur les écrits de Leigh Hunt ; par ailleurs le ton de sa lettre est très aimable et il exprime le vœu que la collaboration de Hunt continue. Dans une lettre du 16 janvier 1817, il envoie un chèque de cinquante livres à Leigh Hunt (*British Museum, Add. Mss. 38.523, f. 35-36*), une autre lettre de Francis Jeffrey à Leigh Hunt datée du 2 nov. 1817 parle de sujets divers

Les succès de ses amis Lamb et Hazlitt pouvaient l'encourager à s'intéresser davantage au genre de l'essai. Son propre talent facile, personnel, discursif le poussait dans cette voie. En octobre 1819, Leigh Hunt commençait, seul ou presque seul, à éditer son *Indicator*. Son programme, tel qu'il le traçait dans le numéro du 13 octobre 1813, était vaste et indéfini ; selon l'habitude qu'il avait constamment développée chez lui, il n'hésitait pas à parler à la première personne : « *It is the object of this periodical work to notice any subjects within the range of the editor's knowledge or reading... The subjects will chiefly consist of curious recollections of biography ; short disquisitions on men and things ; the most interesting stories in history or fiction told over again, with an eye to their proper appreciation by unvulgar minds ; and now and then a few original verses* ¹. » C'était là déjà un plan suffisamment ambitieux ; mais, comme pour se jouer de la difficulté, Leigh Hunt annonçait encore que tout dans sa nouvelle publication devait être original et qu'il éviterait ce qui aurait seulement un intérêt immédiat et temporaire. Au fond, l'*Indicator* représente un effort de Leigh Hunt pour prolonger l'*Examiner* et revenir à la littérature proprement dite sans abandonner le journalisme. Il écrivait dans son second numéro que l'intention du rédacteur n'était point d'abandonner l'*Examiner*, mais de mener ses deux publications de front : « *The Examiner is his tavern room for politics, for political pleasantry, for criticism upon the theatres and living writers. The Indicator is his private room, his study, his retreat from public care and criticism, with the reader who chuses to accompany him* ². » L'ambition de Leigh Hunt était intéressante et vaste, trop vaste sans doute pour qu'un seul homme pût la réaliser avec un succès complet. L'*Indicator* était pourtant le genre d'ouvrage qui pouvait le mieux convenir à son génie : il aimait à faire du public son confident, il préférait ne pas enfermer ses réflexions dans une forme trop rigoureuse, il avait constamment cherché depuis son emprisonnement à jouer un rôle dans la littérature de son temps, il avait un goût inné pour tout ce qui touchait aux belles lettres et aux arts et, grâce à ses lectures nombreuses et diverses, il avait réussi à enrichir son esprit. Il était capable de fournir un gros effort quand un sujet l'intéressait ; il réussit pendant plusieurs mois à rédiger une série extrêmement variée d'essais pour l'*Indicator*, tout en continuant à fournir des articles nombreux pour l'*Examiner*. Aussi l'*Indi-*

(British Museum, Add. Mss. 38.523, f. 37-38). Le mystérieux article dont il est question ici ne nous semble pouvoir être qu'une revue de *The Works of Henry Howard, Earl of Surrey, and of Sir Thomas Wyatt the Elder* (edited by George Frederick Nott). Edinburgh Review, déc. 1816, vol. XXVII, pp. 390-422, sorte d'essai assez général sur les deux auteurs. Leigh Hunt s'intéressait aux vieux poètes anglais ; la forme générale et le style de cet essai littéraire rappellent ses articles.

¹ « Cette publication se propose de traiter éventuellement de tous les sujets qui entrent dans le champ des connaissances et des lectures de son rédacteur. Les sujets comprendront essentiellement de curieux souvenirs biographiques, de courtes dissertations sur les hommes et les choses, les récits les plus intéressants de l'histoire ou de la fiction racontés de nouveau pour les faire apprécier par des esprits dénués de vulgarité, et de temps à autre quelques vers originaux. » *Indicator* n° 1, 13 oct. 1819. Cf. R. BRIMLEY JOHNSON, *Prefaces by Leigh Hunt*, pp. 49-50.

² « L'*Examiner* est la salle de taverne où il va discuter de politique, railler ses adversaires politiques, critiquer les théâtres et les auteurs vivants. L'*Indicator* est sa pièce particulière, son bureau, l'endroit où il se tient à l'écart des soucis publics et cesse de critiquer, en compagnie du lecteur qui veut bien le suivre. » *Ind.* n° II, 20 oct. 1819. R. BRIMLEY JOHNSON, *op. cit.*, pp. 52-53.

cator fut peut-être la plus heureuse des réussites de sa carrière. Sa nouvelle publication obtint du succès : après les difficultés qu'il avait rencontrées, les demi-échecs qu'il avait essayés, les attaques qui avaient fondu sur lui, elle lui apporta un peu de réconfort. Il en parle avec enthousiasme à son ami Shelley en septembre 1820¹ ; ceux qui le voyaient à cette époque pouvaient noter qu'il avait retrouvé une grande partie de son entrain. Henry Crabb Robinson, qui n'était pourtant pas très bien disposé à l'égard de Hunt, jugeait l'*Indicator* avec sympathie : « *There is a spirit of enjoyment in this little work which gives a charm to it. Leigh Hunt seems the very opposite of Hazlitt. He loves everything, he catches the sunny side of everything and, except that he has a few polemical antipathies, finds everything beautiful* ². » Lamb saluait l'*Indicator* dans un sonnet enthousiaste dont nous ne citerons que quelques vers :

To my friend the Indicator.

*Your easy Essays indicate a pleasant flow,
Dear Friend, of brain, which we may elsewhere seek ;
And to their pages, I, and hundreds, owe,
That Wednesday is the sweetest of the week.*

*Wit, poet, prose man, party man, translator —
Hunt, your best tittle yet is Indicator* ³.

Bien que les critiques de périodiques fussent peu nombreuses à cette époque, nous trouvons quelques allusions flatteuses à l'*Indicator* dans diverses publications : la *Literary Chronicle* en fait l'éloge, tout en indiquant qu'elle n'éprouve aucune admiration particulière pour son rédacteur ⁴.

Hélas ! la maladie devait empêcher notre auteur de poursuivre son œuvre : après avoir fait paraître soixante-seize numéros de son nouvel hebdomadaire, dans celui du 21 mars 1821, Leigh Hunt prenait congé de ses lecteurs. Sa publication était sans doute populaire, puisque deux éditeurs s'efforcèrent immédiatement de la continuer en lui conservant son titre. Une nouvelle série d'*Indicators* s'efforçant d'apparaître comme la suite de ceux qu'avait dirigés Leigh Hunt fut publiée à partir du 28 mars sous la direction de J. Onwhyn. L'œuvre de Leigh Hunt y était saluée avec émotion dans le premier numéro :

The Indicator has hitherto fulfilled what its tittle imports — it has pointed out the stores which gratify the heart and enlighten the mind ⁵.

¹ Lettre de Leigh Hunt à P. B. Shelley, 20 sept. 1820. *Corr.*, vol. I, pp. 147-149.

² « Il y a dans ce petit ouvrage une disposition à jouir de la vie qui en fait le charme. Leigh Hunt semble être juste à l'opposé de Hazlitt. Il aime tout, il saisit tout de suite ce qu'il y a d'ensoleillé en toutes choses et, en dehors de quelques antipathies se rapportant à des points controversés, il trouve tout beau. » Henry Crabb Robinson, *Diary, Reminiscences and Correspondence*, vol. II, p. 192.

³ « A mon ami l'Indicateur. — Vos essais si aisés indiquent, cher ami, une pensée coulant agréablement, que nous pouvons en vain chercher ailleurs, et c'est à cause d'eux que, pour moi comme pour des centaines de lecteurs, le mercredi est le jour le plus doux de la semaine... Bol esprit, poète, prosateur, polémiste, traducteur, votre plus beau titre, Hunt, est encore celui d'Indicateur. » *Life, Letters and Writings* éd. P. Fitzgerald, 1892, p. 339 ; dans les Œuvres Complètes de Lamb, éd. E. V. Lucas, 1903, vol. V, p. 83.

⁴ *Literary Chronicle and Weekly Review*, 6 juin 1822, p. 426. Voir aussi *Retrospective Review*, 1820, vol. I, 2^e partie, p. 272 et vol. II, 1^{re} partie, p. 203.

⁵ « L'*Indicator* a jusqu'à présent rempli le rôle qu'implique son titre ; il a indiqué les

L'auteur célébrait les louanges du patriote, du poète et du philosophe qu'était Hunt ; il terminait en se demandant s'il serait possible de le remplacer à la tête de son périodique :

Vain should it be to emulate that unstudied liveliness and that graphic power, which by a single turn could excite such numerous associations and depict feelings or objects with such felicity and truth...¹.

En effet, l'absence de Hunt devait se faire sentir, car avant la fin de l'année 1821, le 13 octobre, le nouvel *Indicator* faisait paraître son dernier numéro. L'autre successeur de l'*Indicator*, que dirigeait Edward Hathway, eut une carrière plus courte encore : il cessa de paraître après son troisième numéro : il avait duré assez longtemps néanmoins pour célébrer les talents variés de Leigh Hunt, « *the bright versatility of genius, the exuberance of classic thought, the playfulness of fancy and maturity of talent which decorate the writings of Mr Leigh Hunt* ². »

*
* *

On ne peut se retourner vers cette période de la carrière de Hunt sans éprouver un peu de regrets et de pitié pour lui. Il y avait en lui nombre de qualités estimables et appréciées de ses admirateurs : nous en trouvons la marque dans ses articles si divers de l'*Examiner*, dans ses poèmes, dans ses essais et même dans ces œuvres de moindre importance auxquelles il consacra sans doute une trop grande partie de son temps. Cependant, à ce moment décisif de son existence il n'arriva pas à s'imposer et à se faire une place parmi les grands écrivains qui étaient ses amis. En 1815, il passait aux yeux de certains pour un héros ; en 1821 il apparaissait comme un pauvre hère, incertain du lendemain. Les années qui précédèrent son emprisonnement correspondent à son ascension ; celles qui le suivent, malgré quelques succès estimables, voient le commencement de son déclin. A eux seuls, son mauvais état de santé et les difficultés matérielles qu'il rencontre ne suffisent pas pour expliquer cette hostilité du sort ; les attaques violentes dirigées contre lui n'en sont pas non plus la seule cause. La véritable tragédie de Hunt ne fut peut-être ni son emprisonnement ni le flot d'injures qui se déversa sur lui, bien que l'histoire littéraire ait insisté sur ces deux incidents de sa carrière. Elle consiste plutôt, nous semble-t-il, dans l'incapacité où il se trouva après 1815 de discipliner et d'approfondir les qualités réelles qui étaient en lui. Ses succès de jeunesse, le rôle de juge qu'il avait trop vite assumé, sa position de héros politique l'avaient gâté. Les circonstances furent contre lui. Il ne sut point réagir avec assez de force contre ses inclinations naturelles. Il lui eût fallu choisir sa voie, s'y tenir, cultiver ses talents : au contraire, il éparpilla ses

richesses qui plaisent au cœur et éclairent l'esprit. » *The Indicator*, No. I, New Series... Printed by W. Keene, No. 26 Brydges Street, Covent Garden, and published by J. Onwhyn, No. 4, Catherine Street, Strand...

¹ « Il serait vain d'essayer d'imiter cette vivacité spontanée et cette aptitude à écrire qui d'un seul coup lui permettaient d'évoquer tant d'associations d'idées et de dépeindre des sentiments et des objets avec tant de bonheur et de vérité. »

² « La versatilité brillante du génie, l'exubérance d'une pensée toute pleine de souvenirs classiques, les jeux de la fantaisie et la maturité du talent qui ornent les écrits de Mr. Leigh Hunt. » Préface signée C. M. W., *The Editor to his readers*, parue dans le premier numéro du nouvel *Indicator*, 28 mars 1821.

efforts. Il y avait en lui de l'affectation, des fautes de goût : il eût pu s'en guérir en revoyant ses œuvres avec soin comme le lui conseillaient certains de ses contemporains ; son génie un peu trop luxuriant avait besoin d'être émondé : il semble qu'il ait eu plutôt l'ambition de produire beaucoup en s'exerçant tour à tour dans les différents genres alors en vogue. C'est là la cause profonde de ses revers : après un début de carrière trop éclatant, l'auteur de *Rimini* ne parvint jamais tout à fait à mûrir son talent.

III. LA « COCKNEY SCHOOL ».

AMITIÉS, BROUILLES, QUERELLES, HOSTILITÉS

On ne saurait étudier l'évolution de Hunt entre 1815 et 1821, sans indiquer le rôle important qu'il joue à cette époque au centre d'un groupe d'écrivains illustres. Une partie de sa réputation lui vient des amitiés qu'il entretint alors ; mais durant toute son existence il souffrit des attaques qu'il eut à subir comme chef de cette prétendue *Cockney School* ; les incidents qui se rattachent à cette phase de son activité permettent de le mieux situer dans l'histoire littéraire de son pays.

Vouloir faire de Leigh Hunt un chef d'école est une chose absurde : ni ses qualités intellectuelles, ni son ascendant personnel ne lui permettaient de diriger un cénacle. Mais il eut le redoutable mérite d'être en quelque sorte le point de ralliement autour duquel se groupèrent les jeunes écrivains de son temps. Son passé le préparait à ce rôle. Son activité d'auteur avait été considérable. Il était convaincu que l'homme de lettres avait une haute mission à remplir dans la société : s'opposer au matérialisme envahissant et constituer une force de progrès. Depuis les débuts déjà lointains de sa carrière, il avait manifesté ces tendances libérales et réformatrices, ce besoin d'affranchissement dans tous les domaines qui devaient se cristalliser et s'affirmer avec plus de vigueur chez les jeunes auteurs anglais entre 1815 et 1820 : qu'il s'agisse de critique dramatique ou de critique littéraire, de discussions sur la politique ou la religion, Leigh Hunt avait fait preuve d'indépendance d'esprit et de courage. Grâce à ses qualités, il eut pu, en acceptant les idées reçues et en flattant les gens en place, s'assurer de précieux appuis et confirmer ses succès de jeunesse ; il avait préféré, avec quelque présomption parfois, soutenir ses idées envers et contre tous. De là de violentes inimitiés, de là des poursuites et une condamnation, de là le peu de succès de certaines de ses œuvres auprès d'un public lent à accepter des idées et des formes d'art nouvelles. Mais du même coup il semblait qualifié pour devenir le porte-drapeau de la jeune génération des écrivains : honneur insigne sans doute, mais dangereux.

Leigh Hunt avait d'autres qualités qui devaient l'attacher aux jeunes auteurs. Il possédait à un degré extraordinaire le don de sentir et d'apprécier tout de suite le génie littéraire. Sans doute ses jugements critiques ne sont-ils pas toujours d'une sûreté absolue : il se laissa entraîner par ses antipathies à d'injustes appréciations. Mais sa nature très vive, affinée par ses lectures nombreuses et son rôle de critique dramatique, distinguait très vite ce qu'il pouvait y avoir de riche dans la pensée, la sensibilité et le talent des auteurs qu'il lisait pour la pre-

mière fois. L'on ne saurait dire qu'il « découvrit » à proprement parler Shelley, Keats, Carlyle et Tennyson ; mais nous verrons qu'il fut des premiers à les saluer et à analyser leurs qualités pourtant si différentes les unes des autres. Tout son être semblait vibrer au contact du génie. Dénudé de toute envie mesquine, il n'hésita jamais à aider les nouveaux auteurs par tous les moyens en son pouvoir, bien que lui-même n'eût point réussi à s'imposer comme écrivain de premier ordre. Il avait de l'amitié une conception exaltée et même par trop large : que de fois ne lui a-t-on point reproché d'avoir usé et abusé de la générosité de ses amis ? On oublie que pour lui tout ce qui lui appartenait était à la disposition de son entourage. Il fut très loyal avec les écrivains de son groupe, il les encouragea, les fit connaître, les défendit au besoin, leur accorda quand il le pouvait son appui matériel et moral. Il conservera une fidélité touchante à la mémoire de Percy Bysshe Shelley.

Il avait une personnalité attrayante, mais qui fatiguait à la longue, trop d'affectation, un peu de vanité qu'avaient encouragé ses premiers succès, quelque chose de superficiel : c'est ce qui explique les mouvements d'humeur de certains de ses contemporains à son égard, ainsi que l'attitude hautaine de Lord Byron en Italie. Mais Leigh Hunt était aussi un agréable compagnon autour duquel une petite société lettrée aimait à se réunir. Tout réformiste qu'il fût, il n'avait pas l'air rébarbatif. Son visage, peu anglais, était expressif et agréable ; il était élancé et distingué d'allure ; ses gestes, ses manières plaisaient par leur douceur ; il savait briller en société, notamment avec les dames. Son attitude, à la fois sérieuse et détachée des choses de ce monde, séduisait ceux qui se trouvaient avec lui. Sa conversation avait un tour animé, vif, scintillant, dont l'allure se retrouve dans sa prose. Cyrus Redding décrit en ces termes l'effet qu'il produisait :

*When he resided in the New Road, I spent many an evening with him, pleasant, informing, and varied by conversation on subjects that chance brought up, or association introduced steadily. I visited him in the Vale of Health at Hampstead, where there was a heartiness that tempted confidence, and with imaginativeness, much skimming in literature, and a light culling of its wild flowers, criticism without envy, and opinions free of insincerity*¹.

Il convient peut-être ici de citer le portrait qu'a tracé William Hazlitt de son collaborateur à la *Round Table* :

L. H. goes there sometimes. He has a fine vinous spirit about him, and tropical blood in his veins : but he is better at his own table. He has a great flow of pleasantry and delightful animal spirits : but his hits do not tell like L.'s ; you cannot repeat them the next day. He requires not only to be appreciated, but to have a select circle of admirers and devotees, to feel himself quite at home. He sits at the head of a party with great gaiety and grace ; has an elegant manner and turn of features ; is never at a loss —

¹ « A l'époque où il résidait sur la Nouvelle Route, j'ai passé avec lui de nombreuses soirées agréables, instructives et dont l'intérêt était renouvelé par nos conversations sur des sujets qu'amenait le hasard ou qu'introduisaient constamment des associations d'idées. Je lui fis visite au Vallon de la Santé à Hampstead : on trouvait chez lui une cordialité qui portait aux confidences et une grande fertilité d'imagination, une disposition à prendre dans la littérature ce qui en est la crème, à en cueillir délicatement les fleurs sauvages, à critiquer sans envie, à exprimer ses opinions en toute sincérité. » CYRUS REDDING, *Fifty years' recollections*, p. 275.

aliquando sufflammandus erat — has continual sportive sallies of wit or fancy ; tells a story capitably ; mimics an actor, or an acquaintance to admiration ; laughs with great glee and humour at his own or other people's jokes ; understands the point of an equivocal or an observation immediately ; has a taste and knowledge of books, of music, of medals ; manages an argument adroitly ; is genteel and gallant, and has a set of bye-phrases and quaint allusions always at hand to produce a laugh : if he has a fault, it is that he does not listen so well as he speaks, is impatient of interruption, and is fond of being looked up to, without considering by whom. I believe, however, he has pretty well seen the folly of this ¹.

Telles furent les circonstances dans lesquelles Leigh Hunt fit partie d'un groupe littéraire que ses critiques désignèrent sous l'appellation péjorative de *Cockney School* ². A proprement parler il n'y eut pas là une véritable école : le petit cénacle qui de 1815 à 1821 se réunit tantôt chez Lamb, tantôt chez Hunt, tantôt chez des amis communs n'avait point de programme littéraire et ne chercha pas à en établir un ; il ne se rallia même pas autour d'un document affirmant les tendances nouvelles, comme le fit la préface d'*Hernani*. Tout au plus pourrait-on dire qu'après 1815 l'*Examiner* exprima les aspirations de ce groupement : encore faudrait-il préciser qu'Hazlitt fit paraître un grand nombre de ses articles dans le *Champion* et qu'à partir de janvier 1820 la *London Magazine*, à laquelle collaboraient Charles Lamb, Hazlitt, Allan Cunningham, George Darley, « Barry Cornwall » et Thomas Hood, représenta l'esprit de la nouvelle génération mieux que ne l'avait jamais fait l'*Examiner* ; celui-ci n'eut jamais un caractère purement littéraire, évita toujours les discussions théoriques ; ce fut avant tout le journal de Hunt, et non celui de ses amis. L'esprit anglais ne se prête guère à la formation de pléiades ; Leigh Hunt et ses amis, Lord Byron, Shelley, Keats, Moore, Hazlitt, Lamb avaient des tempéraments trop dissemblables et trop indépendants pour s'entendre sur un programme commun ; l'histoire de leurs relations comporte de longues discussions et de fréquentes brouilles. Ce qui au fond les rapprochait le

¹ « L. H. [Leigh Hunt] s'y rend quelquefois [chez Lamb]. Il y a en lui un bel entrain qui semble avoir la qualité d'un bon vin ; un sang tropical coule dans ses veines ; mais il est plus à son avantage à sa propre table. Il a un grand fonds d'enjouement et une délicate vivacité naturelle ; mais ses bons mots ne portent point comme ceux de L. [Lamb] ; on ne peut les répéter le lendemain. Il ne lui suffit pas d'être apprécié, il lui faut un cercle choisi d'admirateurs et de gens qui le révèrent pour qu'il se sente tout à fait à son aise. Il préside à une réunion avec beaucoup de gaieté et d'aisance ; il a une physiologie et des manières élégantes, ne se trouve jamais pris de court (il fallait parfois tempérer son ardeur), laisse sans cesse jaillir son esprit ou sa fantaisie en traits amusants, excelle à conter une histoire, contrefait un auteur ou une de ses connaissances d'une façon admirable, rit de tout cœur de ses propres plaisanteries ou de celles des autres, comprend tout de suite la signification d'une expression à double sens ou d'une observation, connaît et goûte les livres, la musique, les médailles, sait conduire une discussion avec adresse, se montre distingué et galant dans ses manières et a toujours en réserve une collection de phrases toutes faites et de suggestions inattendues pour faire rire ; — si on peut lui reprocher quelque chose, c'est de ne pas savoir écouter aussi bien qu'il parle, de ne pas bien supporter d'être interrompu et d'aimer à recevoir des hommages, quelle qu'en soit la provenance. Je crois cependant qu'il a déjà assez bien compris ce qu'il y avait de sot dans cette attitude. » W. HAZLITT, *On the Conversation of Authors*, paru pour la première fois sous la signature T. Winterslow Hunt dans *The London Magazine*, septembre 1820, vol. II, pp. 250-262, *Table Talk* No. III ; reproduit dans *The New Monthly Magazine*, n° XXIV, vol. V, 1822 et dans W. HAZLITT, *The Plain Speaker*, 1826.

² L'Ecole des Londoniens de bas-étage, pourrait-on dire pour tenir compte de la nuance péjorative impliquée dans le mot *Cockney*.

plus était leur opposition commune aux opinions généralement reçues en Angleterre après 1815 : la majorité du pays, encore effrayée par les idées nouvelles qu'avait répandues la Révolution Française, voulait revenir en arrière et avant tout rétablir la prospérité économique. Hunt et ses amis étaient au contraire inspirés par les nouvelles doctrines. En politique, ils voulaient supprimer les multiples abus qui s'étaient perpétués à la faveur des guerres ; ils étaient partisans d'un régime plus démocratique et condamnaient la Sainte-Alliance. Leurs conceptions religieuses s'éloignaient de l'orthodoxie chrétienne et anglicane : continuateurs de toute une lignée de penseurs du XVIII^e siècle, ils étaient attirés vers un déisme ou un panthéisme assez vagues parfois. Leurs tempéraments épris de liberté s'accommodaient mal des restrictions imposées par le conformisme britannique : leurs œuvres reflètent le frémissement de riches sensibilités, l'ardeur d'esprits en quête de vérités nouvelles, le besoin de s'exprimer avec spontanéité, sans réticences.

Quel pouvait être le rôle de Leigh Hunt parmi les nouveaux écrivains de son temps ? Il avait toujours eu des aspirations analogues aux leurs et les avait traduites dans ses différents ouvrages ; il leur avait ainsi en quelque sorte tracé la route à suivre : il fut pour eux comme un pionnier. Là ne s'arrêta point son action : il avait ouvert les pages de ses périodiques à Lamb et à Hazlitt. Il soutint tour à tour Thomas Moore, Lord Byron, Shelley, Keats, J. H. Reynolds ; grâce à l'*Examiner* il contribua à faire connaître les nouveaux écrivains dont il avait su apprécier le talent, il fut l'un des principaux défenseurs de la nouvelle génération littéraire. Il s'efforça en outre d'établir des relations entre les jeunes écrivains souvent peu disposés à collaborer : sa réputation, sa qualité de directeur d'un hebdomadaire estimé, son caractère aimable le préparaient à cette tâche : c'est lui qui présenta Keats à Shelley, il les reçut l'un et l'autre sous son toit ; esprit curieux, brillant et souple, il participa à d'assez nombreuses discussions où se précisaient les idées nouvelles : sa bonne grâce, son talent de causeur, ses connaissances variées lui donnaient une place à part dans les réunions où il se rendait.

On le rencontrait aux mercredis des Lamb dans leur appartement de *Russell Street*. Il s'y trouvait dans une société intéressante : Wordsworth, Coleridge et le philosophe Godwin venaient quelquefois ; les principaux habitués, en dehors de lui-même, étaient Hazlitt, les amis personnels de Lamb, Charles Lloyd et Basil Montague qui s'intéressait aux hommes de lettres, Barron Field qu'il connaissait depuis *Christ's Hospital*, Talfourd et Alsager avec qui il devait se lier et qui l'aideront plus tard dans ses périodes de misère, le peintre Haydon, toujours assez fantasque, Henry Crabb Robinson et B. W. Procter, « Barry Cornwall », qui devaient noter certains incidents de ces réunions dans leurs mémoires, John Thelwall, réformiste ardent, des auteurs dramatiques, Holcroft, Kenney, Sheridan Knowles, des acteurs en vue, Liston, Charles Kemble, Munden, Miss Kelly. Le ton de ces réunions n'avait rien de guindé ; on s'y souciait fort peu d'y établir de nouvelles théories littéraires, mais on discutait librement de tous les sujets qui se présentent à l'esprit de gens cultivés : littérature, art, philosophie, politique. Leigh Hunt y pouvait confronter ses idées avec celles d'interlocuteurs assez différents de lui-même. Il aimait aussi à se rendre chez un de ses admirateurs, Vincent Novello, dont la fille Mary Cowden

Clarke nous décrit le salon au numéro 120 d'*Oxford Street* ¹. Les invités y étaient moins nombreux et moins variés que chez Lamb ; on s'y intéressait davantage à la musique et aux arts. Avec son papier rose, ses aquarelles et son tapis brodé de guirlandes, la décoration en était d'un goût délicat et un peu mièvre qui devait ravir Leigh Hunt. Novello jouait de l'harmonium ; Hunt chantait en faisant valoir sa voix de baryton qui avait de la douceur ; il s'amusait parfois à donner d'amusantes miniques d'acteurs, de personnages célèbres ou simplement d'amis. C'était là un milieu restreint et plein de sympathie pour lui dans lequel il triomphait : on y discutait éperdument avec les autres habitués : Charles et Mary Lamb, Shelley, Keats, Hazlitt, Coulson, Henry Robertson, John Byng Gattie. Nous le trouvons également chez Haydon, où Joseph Severn nous le représente en train de défendre le régime végétarien dans une assemblée qui comprenait Wordsworth, John Keats et le poète J. H. Reynolds ². Ses amis allaient le voir chez lui, à Londres même ou à Hampstead : il aimait à les convier à de modestes soupers suivis de longues conversations ; il allait se promener dans les prés et les bois au voisinage d'Hampstead, accompagné d'un ou deux de ses familiers ; les Hunt se joignaient volontiers aux Novello, aux Gliddon et aux Ollier pour aller passer la journée dans les champs : on déjeunait sur l'herbe, puis on se groupait pour écouter la lecture que faisait Leigh Hunt d'une voix naturelle et expressive ; Mary Cowden Clarke écrit à ce sujet :

Leigh Hunt's reading aloud was the perfection of spirited perusal. He possessed innate fascination of voice, look and manner ¹.

Leigh Hunt, qui n'aimait guère à s'isoler dans un cabinet de travail, trouvait un grand plaisir à ces réunions. Il y apparaissait avec une auréole de gloire ; son amabilité et sa courtoisie lui valaient les sympathies des invités ; il était à son avantage dans ces conversations à bâtons rompus où il affrontait quelques-uns des esprits les plus distingués de l'Angleterre. Avec Charles Lamb et William Hazlitt, il formait un pittoresque trio, dont Barry Cornwall a laissé un intéressant tableau :

Charles Lamb, William Hazlitt and Leigh Hunt formed a remarkable trio of men ; each of whom was decidedly different from the other. One of these (Hunt) cared much for praise. Hazlitt's sole ambition was to sell his essays, which he scarcely rated beyond their marketable value ; and Lamb saw too much of the manner in which praise and censure were at that time distributed to place any high value on immediate success. Of posterity neither of them thought. Leigh Hunt, from temperament, was more alive

¹ Charles and Mary COWDEN CLARKE, *Recollections of Writers*, pp. 190-272 ; Mary COWDEN CLARKE, *The Life and Labours of Vincent Novello*, pp. 11-14 où l'auteur cite un sonnet de Leigh Hunt, *To Henry Robertson, John Gattie, and Vincent Novello not keeping their appointed hour ; My Long Life, an autobiographical sketch*, passim. Nous ne donnons pas à dessein toutes les références aux soirées des Lamb ; on y trouvera de multiples allusions dans la Vie de Lamb en deux volumes par E. V. Lucas ; une description excellente en est donnée dans la thèse française de M. Jules DEROCQUIGNY, *Charles Lamb, sa vie et ses œuvres*, pp. 186-194.

² W. SHARP, *Life and Letters of Joseph Severn*, p. 33.

³ « La lecture à haute voix, telle que la faisait Leigh Hunt, était ce qu'il pouvait y avoir de mieux comme lecture animée. Il y avait quelque chose qui fascinait naturellement dans sa voix, son expression, ses manières. » M. C. CLARKE, *My Long Life*, p. 14. On trouvera d'intéressants commentaires sur les réunions qui se tenaient chez Hunt dans G. TICKNOR, *Life, Letters and Journals*, vol. I, p. 294.

to pleasant influences (sunshine, freedom from work, rural works, complimentary words) than the others. Hazlitt cared little for these things; a fierce argument, or a well contested game at rackets, was more to his taste; whilst Lamb's pleasures (except perhaps from his pipes) lay among the books of the old English writers. His soul delighted in communion with ancient generations; more especially with men who had been unjustly forgotten. Hazlitt's mind attached itself to abstract subjects; Lamb's was more practical, and embraced men. Hunt was somewhat indifferent to persons as well as to things, except in the cases of Shelley and Keats, and his own family... Hazlitt (who was ordinarily very shy) was the best talker of the three. Lamb said the most pithy and brilliant things. Hunt displayed the most ingenuity. All three sympathised often with the same persons or the same books; and this, no doubt, cemented the intimacy that existed between them for so many years. Moreover, each of them understood the other, and placed just value on their objections when any difference of opinion (not infrequent) arose between them. Without being debaters, they were accomplished talkers. They did not argue for the sake of conquest, but to strip off the mists and perplexities which sometimes obscure truth. These men — who lived long ago — had a great share of my regard. They were all slandered; chiefly by men who knew little of them, and nothing of their good qualities; or by men who saw them only through the mist of political or religious animosity¹.

Cette camaraderie avec les grands auteurs de son époque fut pour Hunt un réconfort au milieu des difficultés qu'il traversait; il aimait malgré ses déboires à les rencontrer et à discuter avec eux. En raison même de l'intimité qui les unissait à Leigh Hunt, il est difficile de mesurer avec exactitude l'influence qu'ils exercèrent les uns sur les autres. L'intérêt de Hunt pour des sujets très divers, son libéralisme, la souplesse de son talent d'écrivain furent sans doute accentués par ces contacts divers; en même temps le sentiment de la place qu'il occupait, les adulations dont il fut l'objet, le besoin de succès rapides auxquels

¹ « Charles Lamb, William Hazlitt et Leigh Hunt formaient un remarquable trio, dont les membres étaient tout à fait différents les uns des autres. L'un d'entre eux, Hunt, attachait beaucoup d'importance aux louanges; l'unique ambition d'Hazlitt était de vendre ses essais, dont il estimait presque exclusivement la valeur marchande; Lamb savait trop comment on distribuait alors la louange et le blâme pour attacher beaucoup de valeur au succès immédiat. Aucun d'eux ne pensait à la postérité. Par tempérament Leigh Hunt était plus sensible à tout ce qui plaît (soleil, loisirs, occupations champêtres, paroles flatteuses). Hazlitt ne se souciait guère de tout cela; une violente discussion et une partie chaudement disputée de balle à la raquette étaient plus de son goût; tandis que les plaisirs de Lamb (en dehors peut-être de ceux que lui donnaient ses pipes) résidaient dans les livres des vieux écrivains anglais. Son âme trouvait un délicieux plaisir à communier avec les générations d'autrefois et plus spécialement avec les hommes qui avaient été injustement oubliés. L'esprit d'Hazlitt s'attachait aux sujets abstraits; celui de Lamb s'intéressait davantage au côté pratique de l'existence ainsi qu'aux hommes; Hunt se souciait assez peu des hommes et des choses à l'exception de Shelley, de Keats et de sa famille... Hazlitt, qui d'ordinaire était très retiré, était celui qui parlait le mieux. Lamb présentait les observations les plus substantielles et les plus brillantes; Hunt était celui qui montrait le plus d'adresse. Il leur arrivait souvent à tous les trois d'aimer les mêmes personnes et les mêmes livres, ce qui sans aucun doute contribua à cimenter l'amitié intime qui les unit pendant un si grand nombre d'années. En outre ils se comprenaient bien l'un l'autre et estimaient à leur juste valeur les objections qu'ils se faisaient lorsqu'ils différaient d'opinion, ce qui leur arrivait assez souvent. Ils excellaient dans l'art de la conversation sinon dans celui de la controverse. Ils ne discutaient pas pour l'emporter sur un adversaire, mais pour dissiper les brouillards et les confusions qui obscurcissent parfois la vérité. J'avais une grande estime pour ces hommes, qui vivaient il y a longtemps. Ils furent tous calomniés, notamment par des hommes qui les connaissaient mal et qui ignoraient leurs qualités ou par des hommes qui ne les voyaient qu'au travers des brouillards répandus par l'animosité politique ou religieuse. » B. W. PROCTER [« BARRY CORNWALL »], *An autobiographical fragment and biographical notes, Part II*, pp. 124-126.

l'habituèrent ces causeries dans lesquelles il brillait, développèrent peut-être sa facilité et son goût d'une littérature plus délicate que profonde. Il ne se corrigea guère des défauts que les critiques commençaient à lui reprocher avec sévérité. Au contraire, il en faisait parade et il arrivait ainsi à agacer ceux qui tout d'abord avaient été séduits par le charme de ses manières et de son esprit.

Ainsi ce groupement des nouveaux écrivains de l'époque, cette *Cockney School*, dont le rédacteur de l'*Examiner* aurait été le roi, fut toujours dans un état de désagrégation plus ou moins prononcée. Sauf dans le cas de P. B. Shelley, les principaux amis de Leigh Hunt furent tentés à un moment ou à l'autre de se séparer de lui. Ils ne se disputaient pas ouvertement avec lui, ils s'éloignaient de lui en le plaignant, parfois en le critiquant ; à la cordialité succédait la froideur ; aux louanges souvent les médisances.

L'exemple de Lord Byron, qui, à vrai dire ne participa jamais aux réunions de Londres ou de Hampstead et fut rarement associé par les critiques à l'école *Cockney*, est typique à cet égard. Byron avait été un admirateur sincère de Hunt, héros politique. Il continua à le voir après son emprisonnement. Il lui fit visite dans son modeste logis d'*Edgeware Road*, s'amusant même, nous dit l'auteur de l'Autobiographie, avec le cheval à bascule des enfants ; à plusieurs reprises il adressa aux Hunt des billets de faveur pour le théâtre de *Drury Lane* dont il était l'un des administrateurs. L'*Examiner* contient plusieurs références à Lord Byron au cours de l'année 1815 : le mariage du noble poète et la naissance de sa fille y sont notés ¹, ainsi que la publication d'un recueil de ses œuvres ² ; trois petits poèmes de Lord Byron paraissent même dans l'hebdomadaire dirigé par Hunt ³. Au début de l'année 1816, Leigh Hunt dédie son *Rimini* à Lord Byron en termes assez familiers et Byron, en le remerciant, l'assure que son poème lui vaudra une renommée de bon aloi ⁴. Deux articles de l'*Examiner* parus vers la même époque font allusion au rôle politique que pourrait jouer Byron à la Chambre des Lords ⁵. Les 21 et 26 avril de la même année à l'occasion de la séparation de Lord Byron avec sa femme, Leigh Hunt publie deux articles intitulés *Distressing circumstances in high life* : il proteste contre les calomnies qui ont circulé à ce sujet, loue les hautes qualités du poète et souhaite une réconciliation entre les deux époux ; il ajoute même à sa défense de Byron une épître en vers, *To the Right Honourable Lord Byron on his departure for Italy and Greece* où il célèbre à la fois l'Italie, la Grèce et l'amitié qui le lie au noble poète. Il

¹ *Ex.*, 1^{er} janvier et 17 décembre 1815.

² *Ex.*, 20 août 1815 : *Prints from the designs of Mr. Stothard — Lord Byron's Works*, sous la rubrique : *Fine Arts*.

³ 23 avril : *Oh! snatched away in beauty's bloom* ; 11 juin : *Bright be the place of thy soul* ; 30 juillet : *Farewell to the Land*.

⁴ Lettre de Lord Byron à Leigh Hunt, 26 février 1816, parue dans *Lord Byron and some of his contemporaries*, pp. 161-162 ; *Works of Lord Byron, Letters and Journals*, vol. III, pp. 264-266. La préface de Hunt débutait ainsi : « *My dear Byron. — You see what you have brought yourself to by liking my verses. It is taking you unawares, I allow ; but you yourself have set example now-a-days of poet's dedicating to poet ; and it is under that nobler title, as well as the still nobler one of friend, that I now address you...* »

⁵ *Ex.*, 28 janvier 1816 : *Men of talent in Parliament*, dans lequel Leigh Hunt regrette que Lord Byron ne prenne pas plus souvent la parole à la Chambre des Lords ; 4 février 1816 : *State of European intellect contrasted with that of the existing powers*, où Lord Byron est cité parmi les membres influents du parti libéral.

signale à ses lecteurs plusieurs des œuvres de Byron lorsque celles-ci paraissent : s'il se permet quelques critiques au sujet de la *Monody on the death of the Right Honourable R. B. Sheridan*¹, il loue les qualités du troisième chant de *Childe Harold* dans le célèbre article intitulé *Young Poets*². De son côté, Byron ne reste pas indifférent à Hunt : nous le voyons, le 31 mars 1817, demander à ses deux amis Moore et Kinnaïrd de le rappeler au bon souvenir de Leigh Hunt³. La même année il intervient dans la dispute qui s'est engagée entre le rédacteur de l'*Examiner* et l'éditeur Murray : il s'efforce de ramener la bonne harmonie entre eux, sans succès du reste⁴.

Est-ce là la cause du changement d'attitude qui se marque alors chez Lord Byron ? Trouva-t-il que Leigh Hunt parlait trop familièrement de lui et n'avait pas assez d'éloges pour ses poèmes ? Fut-il influencé par les violentes attaques de la *Quarterly Review* et du *Blackwood's Magazine* qui commençaient à se déchaîner contre la *Cockney School* et son prétendu chef ? Voulut-il alors se séparer ouvertement du camp des Réformistes ? Fut-il mis en garde contre Leigh Hunt par ses amis ? Leigh Hunt vint-il l'importuner par des demandes d'argent ? Toujours est-il qu'entre 1817 et 1821 les relations entre Leigh Hunt et Lord Byron semblent arrêtées et que nous trouvons les remarques suivantes dans la correspondance de Byron à la date du 1^{er} juin 1818 :

*Hunt's letter is probably the exact piece of vulgar coxcombry you might expect from his situation. He is a good man, with some poetical elements in his chaos ; but spoilt by Christ Church Hospital [sic] and a Sunday Newspaper — to say nothing of the Surrey gaol, which concealed him into a martyr. But he is a good man... He sent out his Foliage by Percy Shelley and of all the ineffable Centaurs that were ever begotten by self love upon a nightmare, I think « this monstrous Sagittary » the most prodigious. He (Leigh H.) is an honest charlatan, who has persuaded himself into a belief of his own impostures, and talks Punch in pure simplicity of heart, taking himself (as poor Fitzgerald said of himself in the Morning Post) for Vates in both senses, or nonsences of the word... But Leigh Hunt is a good man, and a good father — see his Odes to all the Masters Hunt ; — a good husband — see his Sonnet to Mrs. Hunt ; — a good friend — see his Epistles to different people and a great coxcomb and a very vulgar person in everything about him. But that's not his faults, but of circumstances*⁵.

¹ *Ex.*, 22 sept. 1816.

² *Id.*, 1^{er} déc. 1816.

³ Lettres de Lord Byron à Moore et Kinnaïrd, 31 mars 1817, *The Works of Lord Byron, Letters and Journals*, vol. IV, pp. 89-90 (où Leigh Hunt est appelé *our republican friend, Leigh Hunt*) ; *Lord Byron's Correspondence chiefly with Lady Melbourne, etc.*, p. 44.

⁴ Lettres de Lord Byron à John Murray, n.d. et 4 juin 1817, *The Works of Lord Byron, Letters and Journals*, vol. IV, pp. 98-101 et 126-131.

⁵ « La lettre de Hunt est probablement le produit de cette fatuité teintée de vulgarité que l'on pourrait attendre de lui étant donnée sa situation. C'est un brave homme, et il y a quelques éléments poétiques dans le fatras de son caractère ; mais il a été gâté par *Christ's Hospital* et un journal du dimanche, sans parler de la prison du Surrey qui lui a donné la suffisance d'un martyr. Mais c'est un brave homme... Il m'a envoyé son *Foliage* par l'intermédiaire de Percy Shelley... et de tous les indescriptibles Centaures qui furent jamais conçus par la vanité au cours d'un cauchemar, je pense que « ce monstrueux Sagittaire » est le plus prodigieux. Leigh Hunt est un honnête chalatan ; il a fini par se persuader qu'il y avait du vrai dans ses propres supercheries et, en toute innocence, il parle un langage de Polichinelle, se prenant (comme le disait de lui-même ce pauvre Fitzgerald dans la *Morning Post*), pour ce que les Latins appelaient *Vates*, dans les deux sens de ce mot, à moins qu'il n'ait aucun sens du tout... Mais Leigh Hunt est un brave homme, un bon père — voir ses odes à tous les petits Hunt, — un bon mari, — voir son sonnet à Mrs. Hunt ; — un bon ami — voir ses épîtres à toutes sortes de gens, un grand fat et

Les allusions à Lord Byron se font plus rares dans l'*Examiner*. Leigh Hunt néanmoins signale la publication de *Don Juan* dans le numéro du 31 octobre 1819 ; celui du 29 juillet 1821 contient un article spécial sur la vie et l'œuvre de l'auteur de *Childe Harold* : à côté d'éloges sincères, on y trouve des réserves marquées sur les talents de narrateur et d'auteur dramatique de Byron¹. Celui-ci du reste ne se gênait pas pour écrire ce qu'il pensait de l'ancien prisonnier : en février 1820, il se plaint du ton vulgaire employé par Hunt au cours des élections récentes² ; le mois suivant, dans un long article écrit en réponse au *Blackwood's*, il critique ouvertement la poétique de Rimini³. La cordialité confiante de 1813 avait disparu : les différences profondes qui séparaient les deux hommes tendaient à s'accroître, au moment où les circonstances (et l'amitié de Shelley) allaient les conduire à collaborer au *Liberal*.

Thomas Moore avait mis en relations Lord Byron et Leigh Hunt. Il continue à voir Hunt et à correspondre avec lui après sa sortie de prison. Des lettres envoyées par Hunt à Moore en 1816 sont écrites sur un ton très amical⁴ ; dans ses épîtres signées *Harry Brown*, il s'adresse à son cousin, *Tom Brown*, c'est-à-dire Thomas Moore⁵ ; il est vrai que Moore est quelque peu choqué d'une expression employée par Hunt pour parler de ses hymnes⁶. Pendant un certain temps les deux poètes ne se voient plus guère. Dans une lettre datée du 28 mars 1818, Hunt se plaint à Moore de ne pas avoir reçu de ses nouvelles depuis très longtemps ; il s'excuse aussi de ne pas avoir parlé de son dernier poème, *Lalla Rookh*, dans l'*Examiner*⁷. C'est de cette époque que date la lettre de Lord Byron à Thomas Moore, dont nous avons cité des extraits plus haut et dans laquelle Leigh Hunt est traité avec sévérité. L'année suivante, Hunt publie une longue revue de *A selection of Irish Melodies with symphonies and accompaniments by Sir John Stevenson, Mus. Doc. and Characteristic Words by Thomas Moore, Esq. Number the Seventh* : tout en faisant quelques réserves, il s'efforce de défendre Moore contre le reproche d'immoralité qui lui a été adressé ; il relève

un être très vulgaire dans toute sa personne. Ce n'est pas sa faute, c'est celle des conditions dans lesquelles il a vécu. » Lettre de Lord Byron à Thomas Moore, 1er juin 1818, *The Works of Lord Byron, Letters and Journals*, vol. IV, pp. 236-240 [Vates : poète et prophète. — *This monstrous Sagittary* ; cf. *Troilus and Cressida*, Acte V, Sc. V. — William Thomas Fitzgerald (1759-1829), auteur d'effusions patriotiques parodiées dans *Rejected Addresses*, et notamment d'un poème intitulé *The White Cockade* où il prophétise la chute de Napoléon, paru dans la *Morning Post* du 13 janvier 1814]

¹ Ex., 29 juillet 1821, *Sketches of living poets*, No. 2, Lord Byron.

² Lettre de Lord Byron à John Murray, 21 fév. 1820, *The Works of Lord Byron, Letters and Journals*, vol. V, pp. 405-411.

³ « Hunt, who had powers to have made the Story of Rimini as perfect as a fable of Dryden, has thought fit to sacrifice his genius and his taste to some unintelligible notions of Wordsworth, which I defy him to explain. » *The Works of Lord Byron, Letters and Journals*, vol. IV, App. IX, p. 486.

⁴ Lettres de Leigh Hunt à Thomas Moore, fév. 1816 et 21 mai 1816, *Memoirs, Journals and Correspondence of Thomas Moore*, publ. par Lord John Russell, vol. VIII, pp. 210-212. Dans la seconde de ces lettres Leigh Hunt regrette que Moore ne vienne pas le voir à Hampstead et se plaint des attaques de la *Quarterly* contre lui.

⁵ Ex., 30 juin 1816, *Harry Brown to his cousin Thomas Brown, Jun., Letter I* ; 7 juillet 1816, *Harry Brown to his Cousin Tom Jun., Letter II* ; 21, 28 juillet 1816, *Harry Brown's Letters to his Friends, Letter IV* [et V], *To his Cousin Thomas Brown, Jun., Letter 3* [et 4].

⁶ Lettres de Thomas Moore à sa mère (sept. 1816) et à Mr. Power (1er oct. 1816), *op. cit.*, vol. II, pp. 107-109.

⁷ Lettre de Leigh Hunt à Thomas Moore, 24 mars 1818, envoyée le 6 avril, *op. cit.*, vol. VIII, p. 235.

dans son œuvre un don de sympathie et une joie de vivre qu'il oppose à la misanthropie et à l'hypocrisie de ses adversaires ¹. Moore est quelque peu irrité par ces commentaires, il le note dans son journal :

January 11 1819. — Hunt in last Sunday's Examiner said the last melodies were not so good as the former ones...

January 19. — A review of my poetical character in the Examiner, good naturedly meant, but I had much rather Hunt would let me alone.

January 21. — ... Wrote to Hunt, and gave him a little hint to keep his theories upon religion and morality somewhat more to himself as they shock and alienate many of his best intentioned readers ².

Le 4 juin 1819 Moore fait une visite à Hunt ³ ; il signale dans son journal à la date du 13 juillet que, pour le tirer de ses difficultés financières, Hunt a voulu ouvrir une souscription, offrant même de vendre son piano si c'était nécessaire : il refuse ⁴. Peu à peu les deux amis se séparent. La générosité même de Hunt, son zèle un peu intempestif, ses idées, le ton de ses articles éloignent de lui son ancien admirateur.

La même attitude est prise par le peintre Haydon que les Hunt connaissent depuis longtemps. Il leur reste très attaché pendant l'année 1815. C'est lui qui, le 3 avril, conduit Wordsworth chez Hunt, dans son logis d'*Edgeware Road* ; c'est chez les Hunt qu'il fait la connaissance de Keats pour lequel il éprouve une vive sympathie ; en septembre 1816 Leigh Hunt compose un sonnet en l'honneur de Haydon dont celui-ci le remercie avec effusion. Mais, en janvier 1817, au cours d'un dîner qui réunit chez Leigh Hunt Shelley, Keats, Horace Smith et le peintre, Shelley se met à critiquer le christianisme qu'il appelle une détestable religion ; le maître de la maison et ses invités semblent ravis ; Hunt à son tour parle du dogme avec condescendance ; Haydon s'en va furieux et décide de ne plus jamais revoir le rédacteur de l'*Examiner* ⁵. Le 15 avril 1817, il écrit à Wordsworth pour lui dire qu'il ne comprend pas que Leigh Hunt change d'attitude à son égard comme une girouette change de direction, qu'il le critique sans même lire ses poèmes et que du reste il n'est pas capable d'avoir une opinion pendant un mois sans vouloir l'abandonner ⁶. Il est vrai que, la même année, par accident le peintre rencontre son ancien ami et, dit-il « *he was so exceedingly delightful I could not resist the dog* » ⁷. Ils oublient leur querelle et se mettent à plaisanter. Mais la confiance de Haydon en Hunt avait disparu. Il écrit à Keats pour le mettre en garde contre Hunt :

Trust in God with all your might, my dear Keats... Beware, for God's

¹ *Ex.*, 3 et 17 janv. 1819.

² « 11 janvier 1819 : Dans le dernier numéro de l'*Examiner*, Leigh Hunt a déclaré que les dernières mélodies étaient inférieures aux précédentes ; 19 janvier : Analyse de mon talent poétique dans l'*Examiner* ; Hunt est rempli de bonnes intentions à mon égard, mais je préférerais qu'il me laissât tranquille ; 21 janvier : Ai écrit à Hunt et lui ai fait entendre qu'il ferait mieux de garder un peu plus pour lui ses théories sur la religion et la morale, car elles choquent et tournent contre lui beaucoup des lecteurs les mieux disposés à son égard. » *Op. cit.*, vol. II, pp. 253, 255, 256.

³ *Op. cit.*, vol. II, p. 321.

⁴ *Op. cit.*, vol. I, p. 339.

⁵ HAYDON B. R., *Correspondence and Table Talk*, vol. I, p. 111 ; *Life of Benjamin Robert Haydon*, éd. Tom. Taylor, vol. I, p. 334.

⁶ Lettre de B. R. Haydon à Wordsworth, 15 avr. 1817, *Correspondence and Table Talk*, vol. II, p. 33.

⁷ « Il fut si délicieux, l'animal, que je ne pus lui résister. » *Life...*, vol. I, p. 347.

sake, of the delusions and sophistications that are ripping up the talents and morality of our friend. He will go out of the world the victim of his own weakness and the dupe of his own self-delusions, with the contempt of his enemies and the sorrow of his friends, and the cause he undertook to support injured by his own neglect of character ¹.

Haydon et Hunt continuent à se voir, mais leurs relations n'ont plus la même cordialité. Ils vivent en voisins jaloux, nous déclare Keats, Hunt critiquant les tableaux du peintre et Haydon conseillant au jeune poète de ne pas montrer ses vers au critique ². Ils se disputent de nouveau au début de 1818 : Mrs. Hunt empruntait de l'argenterie à Haydon; Haydon la réclame, Hunt se plaint du procédé. C'est la rupture ³. Lorsque Keats mourra, Haydon admettra dans une lettre qu'il a lutté de son mieux contre l'influence de Hunt, *the great unhinger of his best dispositions* ⁴. Même parmi ses amis, on commençait à se méfier de Hunt !

Charles Lamb resta toujours un des défenseurs de Hunt. Il le connaissait depuis assez longtemps. Les deux auteurs avaient reçu la même éducation ; ils avaient en commun certains traits de caractère, la fantaisie, l'amour des vieux livres, le goût de la discussion. Lamb avait été un des collaborateurs les plus importants du *Reflector* et il avait écrit pour l'*Examiner*. Cependant, lorsqu'en octobre 1815 Leigh Hunt et sa famille retournent à Hampstead pour y demeurer jusqu'au printemps de 1817, les deux auteurs se voient moins. C'est en vain que dans son épître en vers adressée *To C. L.*, Leigh Hunt évoque leurs cordiales réunions de jadis, dans lesquelles ils discutaient de leurs auteurs favoris ⁵. Peut-être un léger malentendu sépare-t-il les deux écrivains, comme semblerait l'indiquer une phrase d'une lettre de Charles Lamb ⁶. Au moment où William Hazlitt publie de nombreux articles dans l'*Examiner*, Charles Lamb suspend temporairement sa collaboration. En 1818 cependant, les relations entre les deux anciens élèves de *Christ's Hospital* retrouvent leur cordialité. Leigh Hunt retourne assez souvent chez Charles Lamb ; à partir du 8 novembre 1818 et pendant toute l'année 1819, Lamb est un des collaborateurs les plus assidus de l'*Examiner* où il fait paraître une série de brillants articles. Il salue l'apparition de l'*Indicator* dans une élogieuse épître en vers ; il envoie à Hunt des matériaux pour sa nouvelle revue ⁷. Après 1820, quand de nouveau les Hunt habitent Hampstead, les deux amis se rencontrent plus rarement, Charles Cowden Clarke est même obligé d'inviter Lamb à ne point négliger les Hunt. On ne saurait donc voir en Lamb et Hunt des amis

¹ « Mettez en Dieu toute la confiance que vous pouvez avoir, mon cher Keats... Méfiez-vous, pour l'amour de Dieu, des erreurs et des sophismes qui sont en train de saper le talent et la moralité de notre ami. Il quittera le monde victime de sa faiblesse et dupe de la façon dont il se fait illusion à lui-même, accompagné du mépris de ses ennemis et du chagrin de ses amis et et ayant porté préjudice à la cause qu'il avait entreprise de soutenir par sa propre négligence morale. » Lettre de Haydon à Keats, 11 mai 1817, *Corr. and Table Talk*, vol. II, p. 3.

² Lettre de John Keats à Benjamin Bailey, 8 oct. 1817, *The Letters of John Keats* (éd. Maurice Buxton Forman), vol. I, pp. 54-56.

³ Lettre de John Keats à George et Thomas Keats, 13 janv. 1818, *I.d.*, vol. I, pp. 85-88.

⁴ « Le grand détraqueur de ce qu'il y avait de meilleur en lui. » Lettre de Haydon à Miss Mitford, 21 avril 1821, *Corr. and Table Talk*, vol. II, p. 71.

⁵ *Examiner*, 25 août 1816, *Harry Brown's Letters to his Friends*, Letter VII, To C. L.

⁶ « You have been often in my recollections. There is not a shadow of misunderstanding left I hope on either side. » Lettre Ms de Charles Lamb à Leigh Hunt, 7 déc. 1816. Coll. Brewer.

⁷ Lettre Ms de Charles Lamb à Leigh Hunt, non datée. Coll. Brewer.

étroitement unis ; ils aimaient à se rencontrer, ils n'avaient pas un besoin très vif de se voir souvent ; plus dilettante et plus intelligent que Hunt, Charles Lamb pouvait être porté à sourire des théories, des affectations, peut-être des bizarreries de caractère de Hunt. Il ne semble pas par contre qu'il se soit jamais fâché avec lui, qu'il se soit éloigné de lui au moment des attaques de la *Quarterly* et de *Blackwood's* ou qu'il l'ait critiqué en se dissimulant. Il lui resta fidèle, même quand Leigh Hunt traversa des périodes difficiles. Lamb fut l'ami qui accompagna les Hunt lors de leur départ pour l'Italie. Quand, en 1823, Southey critiqua les opinions morales et religieuses de Hunt, ce fut Charles Lamb qui prit la défense de l'éditeur de l'*Examiner* en des termes profondément sincères et émouvants :

Accident introduced me to the acquaintance of Mr. L. H. -- and the experience of his many friendly qualities confirmed a friendship between us... I believe him to be in his domestic relations as correct as any man... In spite of Rimini, I must look upon its author as a man of taste and a poet. He is better than so ; he is one of the most cordial minded men I ever knew, and matchless as a fireside companion... ¹.

Les relations entre Hunt et Hazlitt deviennent moins amicales à mesure qu'ils poursuivent leurs carrières. Leigh Hunt avait été frappé par les qualités intellectuelles de Hazlitt ; entre 1814 et 1817, Hazlitt fit paraître un grand nombre d'articles dans l'*Examiner*. En juin 1817 cependant, Hazlitt cessait d'écrire régulièrement pour l'hebdomadaire des frères Hunt et devenait le critique dramatique du *Times*. Peut-être commençait-il à se fatiguer du style ou des manières de Hunt qu'il rencontrait assez souvent ; peut-être souffrit-il de voir attaquer dans la *Quarterly Review* les articles de la *Round Table* qu'il avait écrits en collaboration avec Hunt ². Celui-ci de son côté n'avait pas sujet d'être très flatté de la critique de *Rimini* dans l'*Edinburgh Review* dont Hazlitt était le principal auteur ³. La réputation de l'un grandissait, alors que l'autre était de plus en plus discuté. Hazlitt se détache de son ancien ami : les articles qu'il publie dans l'*Examiner* en 1818 et 1819 sont rares et espacés ⁴ ; ils cessent complètement en 1820, quoique l'aide des amis de Hunt eût pu lui être particulièrement précieuse alors. Les deux auteurs ne se rencontrent plus guère ; ils sont tous deux très occupés, l'un à affermir son succès, l'autre à soutenir sa fortune chancelante ⁵. En vain Leigh Hunt signale-t-il avec soin dans son hebdomadaire les

¹ « C'est par accident que je fis la connaissance de Mr. L. H. Mais les occasions que j'eus d'éprouver par expérience ses nombreuses qualités aimables établirent entre nous de solides liens d'amitié... Je crois que dans ses relations domestiques il est aussi correct que n'importe qui... En dépit de *Rimini* je regarde son auteur comme un homme de goût et un poète. Il vaut même mieux que cela : il est de tous les hommes que j'ai connus l'un de ceux qui ont le plus de cordialité et il est incomparable comme compagnon au coin du feu. » *London Magazine*, oct. 1823, pp. 400-407, *Letter of Elia to Robert Southey, Esquire*, en réponse à un article de Southey dans la *Quarterly Review*, jan. 1823, vol. XXVIII, cf pp. 524 et seq.

² *Quarterly Review*, avril 1817, vol. XVII, n° XXXIII, pp. 154-159, *Hazlitt's Round Table*.

³ *Edinburgh Review*, juin 1816, vol. XXVI, pp. 476-491. De W. Hazlitt d'après W. Carew HAZLITT, *Memoirs of William Hazlitt*, vol. I, p. 225. Selon P. P. Howe (*London Mercury*, mars 1923, *New Hazlitt letters*), Francis Jeffrey contribua à la rédaction de cet article.

⁴ Cf. *Ex.*, 15 juin 1818 : *The editor of the Quarterly Review* ; 7 fév. 1819 : art. sur John Cavanagh, *the famous fines-player* ; 18 juillet : *Character of the country people*.

⁵ Cf. sur ce point une lettre de Leigh Hunt à W. Hazlitt, 22 sept. 1819, où l'auteur de *Rimini* explique pourquoi il ne peut aller voir son ami. Citée dans P. P. Howe : *The Life of William Hazlitt*, p. 281.

publications nouvelles de son collaborateur de jadis ¹. Le brillant critique, dont les œuvres se multipliaient, ne pouvait pas manquer de sentir les faiblesses de son ancien associé de la *Round Table* et, comme plus tard Dickens, il allait être tenté de les relever dans certaines parties de ses œuvres. Ses *Table Talks*, publiés en 1821 et 1822, contiennent des allusions à Hunt qui ne sont pas toutes élogieuses. On reconnaît Leigh Hunt dans ce portrait des personnes à idées fixes, dont l'auteur écrit entre autres choses :

... though not dull and monotonous, they are vivacious mannerists in their conversation, and excessive egotists. Though they run over a thousand subjects in mere gaiety of heart, their delight still flows from one idea, namely, themselves... In short, as a lover (talk of what you will) brings in his mistress at every turn, so these persons contrive to divert your attention to the same darling object — they are, in fact, in love with themselves ; and like lovers, should be left to keep their own company ².

L'essai intitulé *The Indian Jugglers* contient le portrait d' « an individual who, if he had been born to an estate of five thousand a year, would have been the most accomplished gentleman of his age », qui rappelle l'auteur de *Rimini* et dans lequel le critique notait :

He wants the enthusiasm of the poet, the severity of the prose writer, and the application of the man of business ³.

Leigh Hunt ne s'y trompa point ; il fut en outre choqué de l'essai intitulé *On Paradox and Commonplace*, où Shelley était représenté comme une sorte d'illuminé sans aucune idée de la réalité. Le 20 avril 1821, il écrivait à Hazlitt pour protester contre les critiques de *Table Talk* : sans doute, admettait-il, il avait pu profiter jadis des remarques que Hazlitt avait pu lui faire sur son caractère et son talent littéraire, mais pourquoi l'auteur des essais venait-il maintenant se livrer à ces attaques publiques si inattendues et si violentes ⁴ ? Hazlitt répondit le lendemain même : il assurait Leigh Hunt de son amitié et lui affirmait qu'il était un compagnon des plus spirituels et des plus agréables, mais on finissait par se fatiguer de ses railleries continuelles ; Hunt ne lui avait point montré de reconnaissance pour divers services qu'il lui avait rendus, tandis qu'il avait fait l'éloge de Lamb qui n'avait rien fait pour lui ; Hazlitt se plaignait en outre de l'indifférence ou de l'hostilité

¹ Cf. notamment *Ex.*, 24 oct., 2, 23 nov. 1817 : *Characters of Shakespeare's Plays*, by William Hazlitt ; 7, 14 mars 1819 : *Mr. Hazlitt's Letter to Mr. Gifford* ; 18 av. 1819 : *Lectures on the English Comic Poets*, by William Hazlitt, esq. ; 19 mars 1820 : *Hazlitt's Lectures on the Literature of the Age of Elizabeth*.

² « Quoique n'étant ni ennuyeux, ni monotones, ils ont une conversation vive, mais maniérée et rapportent tout à eux-mêmes d'une façon excessive. Ils peuvent, rien que pour se divertir, toucher rapidement à un millier de sujets, mais leur plaisir ne vient que d'une seule idée, à savoir eux-mêmes... Bref, de même qu'un amoureux, quel que soit le sujet dont vous lui parlez, introduit celle qu'il aime à chaque occasion, de même ces personnes s'arrangent pour détourner votre attention vers le même objet de leur affection ; ils sont à vrai dire amoureux d'eux-mêmes ; et, comme les amoureux, il faut les laisser seuls, à l'écart » W. HAZLITT, *Table Talk*, VII, *On People with one idea*.

³ « Un individu qui, s'il avait hérité d'un revenu de cinq mille livres par an, aurait été le plus bel exemple de distinction de toute son époque... Il lui manque l'enthousiasme du poète, la rigueur du prosateur et l'application de l'homme d'affaires. » W. HAZLITT, *Table Talk*, IX, *The Indian Jugglers*.

⁴ Lettre de Leigh Hunt à W. Hazlitt, 20 Av. 1821. W. CAREW HAZLITT, *Memoirs of William Hazlitt*, vol. I, pp. 305-308 ; P. P. HOWE, *The Life of William Hazlitt*, pp. 318-320.

de ses amis ¹. Lui aussi s'écartait donc de l'auteur de *Rimini*, juste au moment où celui-ci avait le plus besoin de sympathie. En vain Leigh Hunt répondit-il dès le 23 avril à l'auteur de *Table Talk* pour lui affirmer qu'il voulait oublier cet incident et lui demander son amitié ². Il fut troublé par cette affaire qu'il raconte en détail à Shelley ³. C'était une nouvelle blessure d'amour-propre qu'il lui fallait supporter ⁴.

Il en reçut d'autres de Keats dont il avait été l'ami et le conseiller. Keats avait été dans sa jeunesse un des lecteurs enthousiastes de l'*Examiner* ; il avait considéré Hunt comme une sorte de martyr au moment de son emprisonnement ; quant Hunt quitta sa prison, Keats remit au fils de son maître d'école, Charles Cowden Clarke, pour le faire parvenir à Hunt le célèbre sonnet où il le félicitait de son rôle de poète patriote : c'était la première fois que Clarke voyait des vers de son ami. *Rimini* fut lu avec admiration par le nouvel écrivain ; il accepta sans réserves les théories littéraires exposées dans la préface ; c'est ce qui l'incita à composer son poème de *Calidore*. Le 5 mai 1816, l'*Examiner* publia de Keats le sonnet adressé *To Solitude* : c'était la première œuvre que faisait paraître le jeune poète. Le 1^{er} décembre de la même année, dans son article intitulé *Young Poets*, Hunt célébrait Keats en même temps que Lord Byron, Shelley et Reynolds. Les deux auteurs s'étaient rencontrés quelque temps auparavant ⁵ : s'intéressant au nouveau

¹ Lettre de W. Hazlitt à Leigh Hunt, 21 av. 1821. W. Carew HAZLITT, *Unpublished Correspondence of William Hazlitt*, art. paru dans l'*Atlantic Monthly*, av. 1893, pp. 446-447 ; P. P. Howe, *op. cit.*, pp. 320-322.

² Lettre de Leigh Hunt à W. Hazlitt, 23 av. 1821. W. Carew HAZLITT, *Memoirs of William Hazlitt*, pp. 308-312 ; P. P. Howe, *op. cit.*, p. 325.

³ Lettres de Leigh Hunt à P. B. Shelley, 10 mai 1821 (W. Carew HAZLITT, *op. cit.*, pp. 312-313) et à P. B. W. Shelley, 11 juillet 1821 (*Corr.*, vol. I, p. 166).

⁴ Cf. lettre de Leigh Hunt à P. B. Shelley, 28 août 1821. W. Carew HAZLITT, *op. cit.*, pp. 313-314 ; *Corr.*, vol. I, p. 169. Il est à remarquer que les allusions à Leigh Hunt contenues dans la seconde partie de *Table Talk* (XXC : *On Coffee House Politicians*, XXVI : *Why distant objects please*, XXIX : *On the disadvantages of Intellectual Superiority*) sont beaucoup plus élogieuses.

⁵ Entre le 3 nov. et le 1^{er} déc. 1816, croyons-nous. Cf. sur ce point l'excellente thèse de M. Lucien Wolff sur Keats, p. 47, note, et Barnette MILLER : *Leigh Hunt's relations with Byron, Shelley and Keats*, pp. 34 et sq., où nous avons trouvé d'intéressants renseignements sur cette partie de nos recherches. Dans une *Notice to Correspondents* parue dans l'*Examiner* du 3 nov. 1816, Leigh Hunt signale qu'il a reçu de J. K. « *the sonnet on Chapman's Homer* » : aurait-il écrit cette note s'il avait effectivement connu Keats ? Dans l'article intitulé *Young Poets* du 1^{er} déc. 1816, Leigh Hunt écrit : « *The last of these aspirants whom we have met with, and who promise to help the new school to revive Nature and*

« *to put a spirit of youth in everything* »

is, we believe, the youngest of them all, and just of age. His name is John Keats. He has not yet published anything except in a newspaper ; but a set of his manuscripts was handed us the other day, and fairly surprised us with the truth of their ambition, and ardent grappling with Nature. » Pourquoi ne pas admettre que *whom we have met with* signifie normalement : dont nous avons fait la connaissance, et *the other day* : il y a quelques jours ? Si l'on admet cette explication, le membre de phrase commençant par *But a set...* serait une allusion à la démarche que fit Charles Cowden Clarke auprès de Leigh Hunt pour lui faire connaître une série de poèmes de Keats (Cf. Ch. C. CLARKE, *Recollections of writers*, p. 132) ; Hunt fut saisi d'enthousiasme et demanda qu'on lui présentât le jeune poète : « *Keats was suddenly made a familiar of the household* » déclare Clarke, et Leigh Hunt confirme dans son *Lord Byron...*, p. 247 : « *we became intimate on the spot* ». Nous trouvons une confirmation de cette hypothèse dans l'article même que Leigh Hunt publie le 1^{er} juin 1817 sur les *Poems* by John Keats : « *This is the production of the young writer, whom we had the pleasure of announcing to the public a short time since (c'est-à-dire évidemment le 1^{er} déc. 1816) and several of those Sonnets have appeared meanwhile with the signature of J. K. From these and stronger evidences in the book itself, the readers will conclude that the author and his critic are personal friends... We had published one of his Sonnets in our paper (le 5 mai 1816), without knowing more of him than any other anonymous correspondent, but at the period in question, a friend brought us one morning some copies of verse, which he said were from the pen of a youth.* »

poète, Hunt avait demandé à Clarke de l'inviter à venir jusqu'à Hampstead. Il fut charmé de faire sa connaissance ; Keats retourna chez Leigh Hunt, les deux auteurs se promènèrent ensemble en causant de littérature ; leurs relations devinrent bientôt des plus cordiales. Ils aimaient tous deux la poésie, Spenser, Chaucer, les aspects les plus séduisants de la nature ; Hunt avait déjà indirectement influencé Keats. Il le présenta à ses propres amis, notamment Shelley qui eut plus de sympathie pour Keats que Keats n'en eut pour lui ¹, Hazlitt, les peintres Haydon et Severn qui contribuèrent à développer ses goûts artistiques, le musicien Novello, l'éditeur Ollier. Pendant un certain temps en 1817, Keats et Leigh Hunt eurent de fréquentes rencontres à Hampstead ; Hunt encouragea son ami à se tourner complètement vers la poésie, lui donna des conseils, publia plusieurs de ses œuvres dans l'*Examiner* ². Grâce à son intervention, les Ollier entreprirent la publication des poèmes de Keats : ils parurent en mars 1817, précédés d'une dédicace en vers adressée à Hunt dans laquelle l'auteur se félicitait hautement d'avoir rencontré un homme de sa valeur. L'influence de *Rimini* est évidente dans le recueil, qui contient plus d'une allusion aux relations personnelles des deux auteurs : on y trouve des tournures familières, une accumulation d'épithètes, de nombreuses descriptions, une façon affectée de parler des femmes qui sont tout à fait dans la manière de Hunt. Le rédacteur de l'*Examiner* se devait de saluer l'œuvre de son disciple : il le fit avec un retard ³ et quelques réserves qui surprennent un peu ; mais il lui consacra trois articles ⁴, il loua très vivement la richesse de l'imagination et du style de son ami, ainsi que son don de jouir avec intensité des beautés du monde extérieur, il fit ressortir avec bonheur le rôle de Keats dans la renaissance poétique qui se produisait alors en Angleterre. Il semblait qu'une amitié profonde dût unir le jeune poète et son protecteur.

Il n'en fut rien, hélas ! Haydon, nous l'avons vu, ne tarda guère à mettre Keats en garde contre les particularités de son hôte de Hampstead. Le poète fut peut-être irrité des réserves de Hunt sur son œuvre ou du peu d'empressement qu'il mit à faire paraître un compte rendu des Poèmes. Il n'était pas sans se rendre compte des difficultés de toutes sortes qui assaillaient Hunt, ni des bizarreries de son caractère. Dès le 11 mai 1817, il répond en ces termes aux insinuations de Haydon :

His self-delusions are very lamentable — they have enticed him into a situation which I should be less eager after than that of a galley slave — what you observe thereon is very true must be in time (sic)... There is no greater Sin after the seven deadly than to flatter oneself into the idea of being a great Poet — or one of those beings who are privileged to wear out their Lives in the pursuit of Honour ⁵.

¹ Aut., chap. XIV, vol. 1, p. 266.

² Vide supra, p. 92.

³ Cf. sur ce point Roberta D. CORNELIUS, *Two early reviews of Keat's first volume* dans les *Publications of the Modern Language Association of America*, mars 1925, vol. XL, n° 1, pp. 193-210, dans lequel sont citées deux revues des poèmes de Keats parues avant celle de Leigh Hunt : *Champion*, 9 mars 1817 et *European Magazine*, mai 1817.

⁴ Le 1^{er} juin et les 6 et 13 juillet 1817.

⁵ « Ses illusions sur lui-même sont des plus déplorables ; elles l'ont conduit à une situation que je souhaiterais moins pour moi-même que celle d'un galérien ; ce que vous observez

Il y avait quelque chose de dur dans ces remarques. Keats cependant se laisse de nouveau séduire par le charme de l'auteur de *Rimini* : il écrit à Reynolds en septembre 1817 que Hunt possède l'art de se faire pardonner ses fautes. Mais là-dessus il se rend à Hampstead ; il trouve le petit cercle des amis de Hunt déchiré par des querelles ; le conflit qui maintenant sépare Hunt et Haydon le révolte ; il s'irrite de ce que l'éditeur lui déconseille de composer un long poème ; il s'effraie même à la pensée d'être considéré comme le disciple de Hunt : « *I shall have the reputation of Hunt's élève* »¹. C'est la rupture, et Keats va aller en s'éloignant de Hunt : il annonce à son ami Bailey les attaques dirigées par le *Blackwood's Magazine* contre Hunt et craint d'en être un jour l'objet² ; lorsqu'en décembre 1817 il envoie à ses frères un numéro de l'*Examiner*, c'est pour regretter d'y trouver, à côté de bonnes remarques, une tendance de l'éditeur à trop parler de lui-même sur un ton qui sent le radotage³.

La situation ne s'améliore point en 1818. Leigh Hunt ne publie aucun article sur *Endymion* dans l'*Examiner*, quoiqu'il en annonce un dans le numéro du 7 juin. Il se contente dans une courte note du *Political Examiner*, le 27 septembre, d'indiquer que les récentes attaques dirigées contre Keats par la *Quarterly Review*⁴ constituent un hommage pour le jeune écrivain, puis, dans l'*Examiner* du 11 octobre, de mentionner une défense de Keats signée J. S., parue dans la *Morning Chronicle* du 3 octobre et de reproduire avec quelques commentaires un article (de J. H. Reynolds) paru dans l'*Alfred*, journal d'Exeter, enfin, le 1^{er} novembre, de citer une notice du *Chester Guardian*. On peut soutenir qu'en prenant ouvertement la défense de Keats, Leigh Hunt n'aurait fait qu'aggraver les attaques des revues conservatrices déjà portées à relever l'influence de l'auteur de *Rimini* sur le jeune poète : le silence relatif de l'*Examiner* n'en est pas moins symptomatique. De son côté, John Keats se plaint des observations que lui a faites Hunt au sujet d'*Endymion* et de l'attitude protectrice de Hunt et de Shelley à son égard. Une lettre qu'il écrit à Haydon contient ces deux phrases où l'on sent de l'exaspération :

*It is a great Pity that People should, by associating themselves with the finest things, spoil them. Hunt had damned Hampstead and masks and sonnets and Italian tales*⁵.

Il affirme dans une lettre à Reynolds qu'il n'y a rien dans sa préface d'*Endymion* qui s'inspire de Leigh Hunt, à moins qu'il n'y ait

sur ce point est très juste et doit se révéler comme tel d'ici quelque temps... Il n'y a pas de péché plus grave après les sept péchés capitaux que de se persuader, à force de se flatter soi-même, que l'on est un grand poète... ou l'un de ces individus qui ont le privilège de consommer leur existence à la recherche de l'honneur ! » Lettre de Keats à Haydon, 10 et 11 mai 1817. *The Letters of John Keats*, (éd. Maurice Buxton Forman), vol. I, pp. 28-34.

¹ « J'aurai la réputation d'être le disciple de Hunt. » Lettre de John Keats à Benjamin Bailey, 8 oct. 1817, *Id.*, pp. 54-56.

² Lettre de Keats à Bailey, 5 nov. 1817, *Id.*, pp. 63-68.

³ Lettre de John Keats à George et Thomas Keats, 22 déc. 1817, *Id.*, pp. 75-78.

⁴ *Quarterly Review*, av. 1818 (parue vers la fin de sept.), vol. XIX, pp. 204-208.

⁵ « C'est bien dommage que certaines personnes, en établissant un lien entre elles-mêmes et les plus jolies choses, finissent par les gâter. Hunt a jeté une malédiction sur Hampstead, sur les « masques », sur les sonnets, sur les contes italiens. » Lettre de John Keats à B. R. Haydon, 21 mars 1818, *op. cit.*, pp. 125-128.

dans sa propre nature certains traits rappelant son ancien ami ¹. Il écrit vers la fin de l'année :

Hunt keeps on his own way. I am completely tired of it all. He has lately published a Pocket-Book called the Literary Pocket-Book, — full of the most sickening stuff you can imagine ².

The night we went to Novello's there was a complete set to of Mozart and punning. I was so completely tired of it that if I were to follow my own inclinations I should never meet any one of that set again, not even Hunt, who is certainly a pleasant fellow in the main when you are with him — but in reality he is vain, egoistical and disgusting in matters of taste and in morals. He understands many a beautiful thing, but then, instead of giving other minds credit for the same degree of perception as he himself professes — he begins an explanation in such a curious manner that our taste and self love is offended continually. Hunt does one harm by making fine things petty and beautiful things hateful. Through him I am indifferent to Mozart, I care not for white Busts — and many a glorious thing when associated with him becomes a nothing. This distorts one's mind — makes one's thoughts bizarre — perplexes one in the standards of Beauty ³.

Il envoie à son frère et à sa belle-sœur une parodie des conversations auxquelles participe Hunt : son ancien protecteur y apparaît comme très affecté dans ses manières et dans son langage ⁴.

Les relations entre les deux auteurs s'améliorent un peu par la suite. Leigh Hunt conservait une grande affection pour son jeune ami avec lequel, récemment encore, il s'était amusé à faire des concours de poésie ⁵ ; il était prêt à lui pardonner ses sautes d'humeur ⁶. Les lettres de Keats en 1819 renferment quelques allusions à Hunt, dont il parle sans dureté : il fait même l'éloge de l'*Examiner*, dont il envoie quelques exemplaires à son frère et à sa belle-sœur ⁷. Il écrit néanmoins en janvier 1820 que les conversations de ses amis ne l'intéressent plus guère :

¹ Lettre de John Keats à J. H. Reynolds, 9 av. 1818, *op. cit.*, vol. I, pp. 141-143.

² « Hunt conserve ses vieilles habitudes. Je suis complètement fatigué de tout cela. Il a publié récemment un agenda appelé l'Agenda Littéraire, plein de choses les plus propres à vous rendre malade que l'on saurait imaginer. » Lettre de John Keats à George et Georgiana Keats, déc. 1818, *Id.*, pp. 266-292. Cf. p. 269.

³ « Le soir où nous allâmes chez Novello, il y eut une véritable lutte à coups de Mozart et de jeux de mots. J'en fus si fatigué que, si je suivais mon penchant, je ne reverrais plus aucun des membres de ce groupe, pas même Hunt qui, tous comptes faits, est un agréable compagnon quand on est avec lui, mais au fond il est vaniteux, égoïste et vous choque quand on discute de questions de goût et de morale. Il comprend beaucoup de jolies choses, mais au lieu d'accorder aux autres esprits le don de les percevoir, il se met à les expliquer d'une façon qui offense sans cesse notre bon goût et notre amour propre. Il vous cause un véritable préjudice en rabaisant de jolies choses et en en rendant odieuses de belles. Par sa faute je suis indifférent à Mozart, je n'aime plus les bustes blancs, et beaucoup d'objets superbes, quand je les associe à lui, deviennent insignifiants. Cela déforme l'esprit, rend vos pensées bizarres, trouble votre conception de la beauté. » Lettre de John Keats à George et Georgiana Keats, 24 déc. 1818. *Id.*, p. 273.

⁴ *Id.*, pp. 276-277.

⁵ C'est ainsi que Leigh Hunt et Keats écrivirent chacun un sonnet *On the Grasshopper and the Cricket* et que le 16 février 1818, chez Leigh Hunt, Shelley, Keats et Hunt se livrèrent à un concours de poésie en prenant pour sujet le Nil. Divers poèmes de Keats se rattachent à ses relations avec Leigh Hunt. On consultera avec profit sur ce point, outre la thèse de M. Wolff et le Keats de Sidney Colvin, la récente et brillante étude d'Amy Lowell.

⁶ Hunt, dans l'*Aut.*, chap. XVI, vol. I, p. 267, note que Keats traversait des crises au cours desquelles il détestait tous ses amis.

⁷ John Keats à G. et G. Keats (*The letters of John Keats*, vol. II, p. 467) dans une longue lettre (pp. 433-475), sept. 1819.

If I go to Hunt's I run my head into tunes heard before, old puns, and old music, to Haydon's worn-out discourses of poetry and music ¹.

Hunt demeure plein de sympathie pour son ami : il lui dédie son *Amyntas* ; c'est dans l'*Indicator* du 10 mai 1820 que paraît pour la première fois le célèbre poème de Keats, *La Belle Dame sans Merci* ; le 2 et le 9 août 1820, il publie une pénétrante analyse du recueil que vient de faire paraître le jeune poète : sa tendresse et son sens critique s'accordent pour célébrer le génie de celui qu'il avait surnommé *Junkets* ². Keats de son côté se rapproche du publiciste : c'est vers lui qu'il se tourne lorsque son ami Charles Brown s'éloigne. En juin 1820, malade, il va s'établir chez les Hunt à *Kentish Town* ³ ; il reconnaît les efforts que font pour le distraire Hunt, malade lui-même, et Mrs. Hunt, alors souffrante ⁴. Hélas ! un nouvel incident surgit, et brusquement, le 12 août, Keats s'éloigne des Hunt : une domestique lui avait remis une lettre de Fanny Brawne avec deux jours de retard et le cachet rompu ; tout de suite il accuse les Hunt d'indiscrétion ⁵. C'était là l'effet de la maladie : il écrit peu après à Hunt pour l'assurer de son attachement et le remercier de supporter ses « lunes » ⁶. Celui-ci ne lui tint pas rigueur de ce nouvel incident : il répondit à son ami en termes affectueux, il salua son départ pour l'Italie dans l'*Indicator* ⁷. Le 8 mars 1821, ayant appris la gravité du mal qui devait emporter le jeune poète, il envoya à Severn, trop tard hélas ! une des lettres les plus touchantes qui soient. Il demandait à Severn de porter à Keats ses vœux de guérison et de l'assurer de sa profonde affection que rien n'avait ébranlé, puis il ajoutait :

If he still cannot bear to hear this, tell him — tell that great poet and noble-hearted man — that we shall all bear his memory in the most precious part of our hearts, and that the world shall bow their heads to it, as our loves do. Or if this, again, will trouble his spirit, tell him that we shall never cease to remember and love him : and that, Christian or infidel, the most sceptical of us has faith enough in the high things that nature puts into our heads, to think all who are of one accord in mind and heart are journeying to one and the same place, and shall unite somewhere or other again, face to face, mutually conscious, mutually delighted. Tell him he is only before us on the road as he is in everything else ; or, whether you tell him the latter or no, tell him the former, and add that we shall never forget

¹ « Si je vais chez Hunt c'est pour tomber sur des airs déjà entendus, de vieux jeux de mots et de vieille musique, chez Haydon sur de banales dissertations sur la poésie et la musique. » Lettre de J. Keats à Georgiana Keats, 5 janv. 1820, *op. cit.*, p. 494.

² *Indicator*, nos XLIII et XLIV, *The Stories of Lamia, the Pot of Basil, the Eve of St Agnes as told by Mr. Keats*. Le numéro du 28 juin contient l'essai intitulé *A Now. Descriptive of a hot day*, à la rédaction duquel contribua Keats, et le poème du jeune auteur : *As Hermes once...* signé Caviar. L'essai de Hunt sur *Coaches*, paru dans la même revue le 23 août, contient quatre strophes et demie de *The Cap and Bells*, poème de Keats.

³ Probablement le 23 juin 1820. Cf. *The Letters of John Keats*, vol. II, note, pp. 539-540.

⁴ Lettre de John Keats à Fanny Keats, 22 juillet 1820, *Id.*, pp. 543-544.

⁵ Lettre de John Keats à Fanny Keats, 14 août 1820. *Id.*, pp. 550-555 ; voir aussi la note p. 550. Il écrit à Charles Brown de Naples, le 1^{er} nov. 1820 : « *I cannot recollect, without shuddering, the time that I was a prisoner at Hunt's and used to keep my eyes fixed on Hamstead all day.* » *Id.*, pp. 568-570.

⁶ Lettre non datée de Keats à Leigh Hunt, parue dans un article intitulé : *Concerning Leigh Hunt, Cornhill Magazine*, mai 1892, vol. LXV, N. S., vol. XVIII, p. 502 : le mot « lunes » est en français dans le texte.

⁷ *Indicator*, 20 sept. 1820, n° L.

*that he was so, and that we are coming after him. The tears are again in my eyes, and I must not afford to shed them*¹.

De tous les illustres amis de Leigh Hunt à cette époque, Shelley fut le seul qui lui resta attaché sans brouille, ni heurt. Les deux écrivains se connaissaient depuis mars 1811 : ils s'étaient rencontrés par l'intermédiaire de Mr. Hunter, le beau-père de Mrs. Hunt ; c'est probablement à cette époque que Hunt, toujours prompt à donner de bons conseils aux autres, dissuada son futur ami de publier des poèmes de jeunesse². Nous avons parlé de l'indignation dont fut saisi Shelley quand le rédacteur en chef de l'*Examiner* fut condamné à la prison : dès ce moment Shelley offrit son aide financière à Leigh Hunt. Mais l'intimité des deux auteurs ne date vraiment que de la fin de l'année 1816 : Shelley et Mary Godwin étaient revenus d'Italie ; dans les premiers jours de décembre, le jeune poète fut l'hôte du journaliste à Hampstead ; il y fut traité avec une sollicitude affectueuse. Lorsque le 13 décembre la première femme de Shelley, Harriet, se fut donné la mort, Leigh Hunt malgré la réprobation universelle resta aux côtés de son nouvel ami, le soutint et l'encouragea : les théories assez libres qu'il professait au sujet du mariage le prédisposaient à ce rôle, ce n'était pas la première fois qu'il se mettait à soutenir une cause dangereuse : il eut pour son ami mille attentions délicates dont celui-ci devait toujours lui garder une reconnaissance profonde. Quand Shelley chercha à obtenir la garde de ses enfants, Leigh Hunt l'accompagna devant les tribunaux et resta sans cesse avec lui. Il fit plus, il prit fait et cause pour son ami dans l'*Examiner*³, s'exposant ainsi aux calomnies du public. Il apprit à mieux connaître son juvénile admirateur, il put apprécier quelques-unes de ses qualités les plus estimables.

Par la suite et jusqu'au nouveau départ de Shelley pour l'Italie le 18 mars 1818, les deux écrivains se revirent à Hampstead ou à Londres, se promenèrent ensemble, confrontèrent leurs opinions sur les sujets qui les intéressaient tous les deux : politique, religion, morale, philosophie, littérature, musique. Ils subissaient tous les deux l'influence des grands courants de pensée qui se manifestèrent en Angleterre après la Révolution Française. La sincérité et l'ardeur de Shelley lui valurent la sympathie de Hunt qui trouvait en lui un esprit plus vigoureux que le sien, partageant le même zèle réformateur ; Shelley, de son côté, conserva toujours un profond respect pour l'indépendance d'esprit et le souple talent du rédacteur de l'*Examiner*. Le journaliste pouvait faire mieux connaître l'œuvre du nouveau penseur et poète ;

¹ « Si cependant il ne peut pas supporter ceci, dites lui, dites à ce grand poète et à cet homme au noble cœur que nous conserverons son souvenir parmi ce qu'il y a de plus précieux dans nos cœurs et que le monde entier s'inclinera devant lui, comme le fait notre affection. Ou si ceci doit encore troubler son esprit, dites-lui que nous ne cesserons jamais de nous souvenir de lui et de l'aimer et que, Chrétien ou infidèle, le plus sceptique parmi nous a assez de foi dans les nobles idées que la nature introduit dans nos cerveaux pour penser que tous ceux dont l'esprit et le cœur s'accordent s'acheminent vers un seul et même but et se retrouveront quelque part face à face, se reconnaissant l'un l'autre et charmés de se rencontrer. Dites-lui qu'il ne fait que nous précéder sur la route, en cela comme en toutes choses ; ou, que vous lui fassiez ou non cette dernière remarque, faites celle qui la précède et ajoutez que nous n'oublierons jamais qu'il s'est déjà trouvé dans cette situation et que nous venons derrière lui. Les larmes remplissent mes yeux de nouveau et je ne dois point me permettre de les verser. » Lettre de Leigh Hunt à Joseph Severn, 8 mars 1821, *Corr.*, vol. 1, pp. 107-108.

² Dans *Lord Byron and some of his contemporaries*, p. 190, Hunt signale qu'il conseilla à Shelley de ne point faire paraître « a volume of juvenile poems ».

³ Le 26 janv., le 16 fév. et le 31 août 1817.

Shelley de son côté encouragea Hunt, à tort ou à raison, à poursuivre sa tâche de réformiste. Sans avoir les mêmes opinions sur tous les sujets, les deux écrivains croyaient à la haute mission de l'homme de lettres. Leurs relations personnelles devinrent intimes. Quand Shelley eut épousé Mary Godwin le 30 décembre 1816, le nouveau couple fut très uni à Hunt et à sa femme. De *Great Marlow* où il passa une grande partie de l'année 1817 auprès de Peacock, Shelley envoya de très affectueuses lettres à son ami. Alors que tant d'autres se détournaient de Hunt à mesure que de nouvelles difficultés s'abattaient sur lui, Shelley fut toujours prêt à l'assister. Il fit, nous l'avons vu, tout ce qui lui était possible pour le tirer de ses embarras financiers. Il ne réussit guère, hélas ! qu'à confirmer Leigh Hunt dans ses funestes habitudes ; rien ne lui plaisait davantage, nous déclare le poète, que d'utiliser ce qui appartenait à son ami, fût-ce un livre ou un veston, et de trouver en la possession d'un autre un objet dont il était le propriétaire. Notons que si l'aide donnée par Hunt à Shelley ne peut se mesurer en livres sterling, elle n'en fut pas moins appréciable. C'est grâce à Hunt que Shelley élargit son groupe d'amis jusque là limité à Godwin, Hogg et Peacock et fit la connaissance de Keats, Reynolds, Hazlitt, Haydon, Novello, Brougham et Horace Smith. Il participa activement aux discussions animées du petit cercle de Hunt dans lequel ses opinions avancées enthousiasmèrent les uns et effrayèrent les autres. Dans l'article de l'*Examiner* du 1^{er} décembre 1816, qu'il intitulait *Young Poets*, Hunt présentait l'auteur d'*Alastor* et de plusieurs autres poèmes dont, disait-il, il avait égaré quelques-uns ; il le signalait comme un penseur original et digne de retenir l'attention ; sa notice était brève et quelque peu tardive, puisqu'elle venait trois ans après *Queen Mab*, mais elle avait le rare mérite d'être le premier éloge public de Shelley. L'année suivante, l'*Examiner* du 19 janvier contenait l'*Hymn to Intellectual Beauty* de Shelley ; celui du 2 mars signalait sa *Proposal for putting Reform to a Vote throughout the Kingdom* ; le 30 novembre, paraissait un extrait de *Laon and Cythna* ; le numéro du 28 décembre renfermait sous la signature E. K. une critique du *Mandeville* de Godwin, due sans doute à la plume de Shelley. Dans les premiers mois de 1818, Leigh Hunt donnait une longue critique de *The Revolt of Islam*, version nouvelle de *Laon and Cythna*. C'est là une production extraordinaire, proclamait Hunt ; il s'efforçait d'en exposer la signification religieuse, il en dégagait les principales beautés ; l'un des premiers, il affirmait que Shelley était parmi les esprits les plus remarquables de son époque¹. A la générosité du poète répondait l'affection admirative du journaliste.

Quand, en mars 1818, les Shelley repartent pour l'Italie, leurs relations avec les Hunt n'en restent pas moins des plus cordiales. Les lettres qu'ils échangent sont très nombreuses et très affectueuses². Il semble que l'éloignement, loin de séparer les deux amis, les ait unis davantage. Les deux écrivains se tiennent au courant de leurs occupations respectives : ils racontent en détail les incidents les plus importants de leurs existences, décrivent les lieux où ils vivent, suivent

¹ *Ex.*, 1^{er} fév., 22 fév., 1^{er} mars 1818.

² Cf. Leigh HUNT, *Correspondence*, vol. 1, pp. 115-180 ; R. BRIMLEY JOHNSON, *Shelley-Leigh Hunt*, chap. II, *Correspondence*, pp. 93-158.

ensemble les événements du jour. Ils s'envoient mutuellement leurs œuvres, discutent de leurs auteurs favoris, échangent des commentaires. Leur correspondance pendant cette période constitue une véritable conversation par delà les mers, dans laquelle ils s'expriment sans réticence et avec beaucoup d'affection. On y sent les regrets qu'ils éprouvent d'être loin l'un de l'autre : Shelley ne tarda guère à inviter les Hunt à venir en Italie. Ils se consolent et s'encouragent à l'occasion. Shelley appelle Hunt son meilleur et presque son seul ami ¹.

Hunt de son côté s'institua le grand défenseur de Shelley en Angleterre ². L'œuvre du poète était sévèrement jugée par les revues conservatrices. La *Quarterly Review* de janvier 1818 en parlait d'une façon désobligeante à propos du *Foliage* de Hunt ³ ; celle d'avril 1819 contenait une violente attaque de *The Revolt of Islam* et incidemment de *Rosalind and Helen*, dans laquelle l'auteur était représenté comme un ennemi acharné de la morale et de la religion ⁴. Leigh Hunt présenta une défense de *Rosalind and Helen* dans un article du 9 mai 1819 : il y exposait, en comparant Shelley à Wordsworth, que la philosophie de Shelley tendait à élever l'homme au-dessus de ses misères ⁵. Puis, dans une série de trois articles intitulés *The Quarterly Review and the Revolt of Islam*, il répliquait directement aux adversaires de son ami en leur reprochant de manquer de véritable esprit chrétien et justifiait la conduite privée de Shelley ⁶. Le drame des *Cenci*, qui devait faire l'objet de critiques sévères dans les revues conservatrices ⁷, fut mentionné pour la première fois dans l'*Examiner* du 19 mars 1820 ; il y était représenté comme étant sans conteste la plus grande œuvre dramatique de l'époque. Leigh Hunt en reprenait l'étude dans l'*Indicator* en juillet 1820 ; analysant successivement les personnages, la structure générale et le style du drame, il concluait que le jeune poète pouvait se rapprocher des plus vigoureux parmi les anciens auteurs dramatiques anglais ⁸. Lorsque Hazlitt se mit à attaquer Shelley, Leigh Hunt écrivit à son ami d'Italie qu'il n'hésiterait pas à prendre sa défense contre son ancien collaborateur s'il le fallait ⁹. Etudiant dans un article de l'*Examiner* du 5 août 1821 le projet de création d'une académie royale de littérature, le rédacteur déclare que Shelley ne pourrait jamais appartenir à cette assemblée, car il ne consentirait pas à aban-

¹ Lettre de Leigh Hunt aux Shelley, août 1819. *Corr.*, vol. 1, pp. 135-136. Lettre de P. B. Shelley à Marianne, fin oct. 1820 (le timbre de la poste anglaise porte 11 nov. 1820). *Corr.*, vol. 1, pp. 158-159. *The Letters of P. B. Shelley*, vol. II, pp. 838-840. *The Complete Works of P. B. Shelley*, vol. X, pp. 211-213.

² Cf. sur ce point, outre la thèse de Miss Barnette Miller, Walter GRAHAM, *Shelley's debt to Leigh Hunt and the Examiner* dans les *Publications of the Modern Language Association of America*, mars 1925, vol. XL, n° 1, pp. 185-192.

³ *Quarterly Review*, janv. 1818, vol. XVIII, pp. 324-334, art. III.

⁴ *Id.*, av. 1819, vol. XXI, n° XLII, pp. 469 et sq.

⁵ *Examiner*, 9 mai 1819, *Rosalind and Helen, a Modern Eclogue; with other poems*, by Percy Bysshe Shelley.

⁶ *Id.*, 26 sept., 3 oct., 10 oct. 1819. *Blackwood's* reconnaît le génie de Shelley dans *The Revolt of Islam*, mai 1819, vol. IV, pp. 475 et sq., mais critique les opinions politiques et religieuses de Shelley à propos de *Rosalind and Helen* (sept. 1819, vol. V, pp. 268 et sq.) et d'*Alastor* (nov. 1819, vol. VI, pp. 150 et sq.).

⁷ *Blackwood's*, déc. 1821, vol. X, pp. 698 et sq. ; *Monthly Review*, fév. 1821 ; *Literary Gazette*, 1^{er} av. 1820.

⁸ *Indicator*, 19 et 26 juillet 1820, *The destruction of the Cenci family, and tragedy on that subject*.

⁹ Lettre de Leigh Hunt à Mary Shelley, 11 juillet 1821, *Corr.*, vol. 1, pp. 165-167.

donner son indépendance ¹. La *Quarterly Review* d'octobre 1821 renfermait une sévère critique du *Prometheus Unbound* de Shelley ; une fois de plus Leigh Hunt vint prendre la défense de son ami : il reprochait au journal de Murray de juger les acteurs d'après leurs préférences politiques, cherchant à étouffer le jeune et riche génie de Keats, traitant Hazlitt avec mépris malgré sa vigueur intellectuelle et s'attaquant maintenant aux poèmes de Shelley ; il s'efforçait de justifier les idées exprimées dans l'œuvre de Shelley, tout en admettant qu'elle pouvait contenir trop de métaphysique ; il en indiquait les beautés en citant comme exemple l'ode *To the Skylark* ². A quelques jours de là, l'*Examiner* contenait un bel éloge d'*Adonais*, dont Leigh Hunt louait la sincérité ; en même temps, il portait l'un de ses plus beaux jugements d'ensemble sur le caractère et l'œuvre du poète ³. Ce sont là sans doute les tributs de l'amitié ; mais cette amitié n'était pas aveugle, car Leigh Hunt s'efforça toujours de juger les poèmes de Shelley avec assez de détachement pour en apercevoir les défauts. Il se montra même à l'occasion peu indulgent pour son ami ; s'il accepta de publier dans l'*Examiner*, dans l'*Indicator* et dans les *Literary Pocket Books* un certain nombre de poèmes et d'articles en prose de Shelley ⁴, il lui arriva de refuser d'insérer certaines œuvres que son ami avait destinées à ses publications ⁵.

Shelley fut assez peiné et parfois découragé par cette attitude de Hunt. Il n'en conserva pas moins un grand respect et une affection profonde pour son aîné. La dédicace des *Cenci* en est la preuve :

Had I known a person more highly endowed than yourself with all that it becomes a man to possess, I had solicited for this work the ornament of his name. One more gentle, honourable, innocent and brave; one of more exalted toleration for all who do and think evil; and yet himself more free from evil; one who knows better how to receive, and how to confer a benefit, though he must ever confer far more than he can receive; one of simpler, and, in the highest sense of the word, of purer life and manners I never knew; and I had already been fortunate in friendships when your name was added to the list ⁶.

¹ *Examiner*, 5 août 1821, *Proposed Royal Academy of Literature*.

² *Id.*, 9 juin 1822, *Letters to the Readers of the Examiner*, n° 3. On *The Quarterly Review*; 16 juin 1822 : *id.*, n° 4 : *Prometheus Unbound*; 23 juin 1822 : *id.*, n° 5 : *Prometheus Unbound (continued)*. L'article de la *Quarterly* se trouve au vol. XXVI, pp. 168 et sq.

³ *Id.*, 7 juillet 1822, *Letters to the Readers of the Examiner*, n° 6. On *Mr. Shelley's New Poem entitled Adonais*.

⁴ Outre les poèmes et extraits signalés plus haut, p. 127, relevons dans l'*Ex.*, le 4 janv. 1818, le poème d'*Ozymandias* (signé *Glirastes*) et le 15 juillet 1821 une lettre de protestation de Shelley au sujet d'une seconde édition de *Queen Mab*. Les *Literary Pocket Books* contiennent plusieurs poèmes de Shelley (signés Δ et Σ) : 1819 : *Marianne's Dream*; 1821 : *Song on a Faded Violet, The Sunset*; 1822 : *The Question, Good Night*; 1823 : *Sonnet, Ye hasten to the Grave*; To — (*Lines to a Reviewer*); November, 1815. L'*Indicator* du 22 déc. 1819 renferme : *Love's Philosophy*.

⁵ *Peter Bell the Third, The Masque of Ananias* (lettre de Shelley à Leigh Hunt, nov. 1819. *The Letters of Percy Bysshe Shelley*, éd. Ingpen, p. 754. BRIMLEY JOHNSON, *Shelley-Leigh Hunt*, pp. 129-131 ; voir aussi l'introduction du *Masque* par Leigh Hunt en 1832, BRIMLEY JOHNSON, *op. cit.*, pp. 77-83), *Julian and Maddalo*, une lettre relative aux poursuites dirigées contre Carline, des lettres sur l'Italie, une revue du *Rhododaphne* de Peacock.

⁶ « Si j'avais connu une personne possédant à un plus haut degré que vous toutes les qualités qu'il convient à un homme de posséder, je l'aurais sollicitée de me permettre d'orner cet ouvrage de son nom. Mais je n'ai jamais connu personne de plus modéré, de plus digne d'estime, de plus innocent et de plus brave que vous, personne qui ait plus de tolérance pour ceux dont les pensées et les actes sont méchants et qui se tienne plus éloigné du mal, personne qui sache mieux recevoir et accorder un bienfait, quoique appelé toujours à donner plus

Il écrivait à ses amis Gisborne le 26 mai 1820 que voir Hunt, c'était l'aimer ¹ ; le 1^{er} juillet de la même année, il adressait une épître en vers à Maria Gisborne pour la féliciter de son intention d'aller bientôt faire visite à Hunt :

*You will see Hunt — one of those happy souls
Which are the salt of the earth, and without whom
This world would smell like what it is — a tomb... ²*

Il faisait suivre cet exode d'une description de la demeure de Hunt avec ses bustes, ses fleurs et ses couronnes de laurier, et d'une peinture de son ami faisant sans cesse des jeux de mots ou parlant avec une sagesse que surpassait seule celle de Shakespeare. Par une singulière exagération, il regardait Hunt comme plus capable que lui-même de dépeindre la passion dans une tragédie ³. La trente-cinquième strophe de son poème d'*Adonais* se rapporte à Hunt ; un passage supprimé contient un éloge de son ami ⁴. Au moment de sa mort, Shelley avait entrepris d'écrire un poème pour célébrer l'arrivée des Hunt en Italie ; sa dernière lettre se rapporte à son ami ⁵. On s'explique l'affection qu'éprouvait Hunt pour le poète, ainsi que les regrets que lui causa sa mort tragique. Il y a sans doute quelque chose d'exagéré dans l'estime que l'auteur des *Cenci* portait à celui de *Rimini* ; il faut pourtant bien admettre que Leigh Hunt devait avoir quelques qualités remarquables pour avoir pu retenir les sympathies d'un des plus grands écrivains de l'Angleterre.

*
* *

Cette amitié de Shelley pour Hunt fut, hélas ! la seule des grandes amitiés dont le rédacteur de l'*Examiner* fut l'objet, qui resta inébranlable ; et la réputation de Shelley était telle alors que son amitié risquait de desservir plutôt que d'aider Hunt. Le malheureux journaliste, dont se détournaient peu à peu la plupart de ses amis, eut encore la mauvaise fortune d'être attaqué avec une rare violence par les revues conservatrices de son temps.

Cela n'est pas très surprenant si l'on considère son rôle et quelques-uns des traits les plus saillants de sa personnalité. Il avait servi de point de ralliement à ses amis les écrivains libéraux ; il était assez naturel qu'il servît de point de mire à leurs adversaires. Quoiqu'il se piquât de modération dans ses jugements, il se montrait volontiers assez agressif. Ses articles de critique dramatique et littéraire n'avaient jamais usé de réticences : condamner, comme il l'avait fait en parti-

qu'à recevoir, personne qui, au plus haut sens du mot, ait une vie et des manières plus pures ; et j'avais déjà été heureux dans mes amitiés quand votre nom fut ajouté à la liste. »

¹ Lettre de Shelley à John et Maria Gisborne, 26 mai 1820. *The Letters of P. B. Shelley*, vol. II, pp. 783-785, *The Complete Works of P. B. Shelley*, vol. X, pp. 175-177.

² « Vous allez voir Hunt, l'une de ces âmes heureuses qui donnent leur saveur à la terre, et sans qui ce monde aurait l'odeur de ce qu'il est en réalité, une tombe. » Épître en vers de Shelley à Maria Gisborne, 1^{er} juillet 1820. *The Letters of P. B. Shelley*, vol. II, p. 797 ; *The Complete Works*, vol. IV, p. 9.

³ Lettre de Shelley à Leigh Hunt, 5 av. 1820. *The Letters of P. B. Shelley*, vol. II, pp. 770-772. *The Complete Works of P. B. Shelley*, vol. X, pp. 153-155.

⁴ Cf. SHELLEY, *Adonais* éd. T. J. Wise, 1887, p. 2.

⁵ Lettre de P. B. Shelley à M. W. Shelley, 4 juillet 1822, *The Letters of P. B. Shelley*, vol. II, pp. 985-986. *The Complete Works of P. B. Shelley*, vol. X, pp. 412-413.

culier dans *The Feast of the Poets*, des écrivains aussi influents que le Poète Lauréat Southey, Walter Scott et même Wordsworth et Coleridge était faire acte d'indépendance, mais en même temps c'était s'exposer à toutes sortes de représailles. Il tranchait de haut en politique et ne faisait point secret de ses opinions religieuses avancées. Aussi longtemps que les préoccupations extérieures avaient retenu l'attention de l'Angleterre, il n'avait guère été poursuivi par les périodiques conservateurs, et du reste le gouvernement s'était chargé de le châtier. La paix revenue après 1815, les éléments conservateurs retrouvèrent leur prestige dans toute l'Europe et s'efforcèrent d'écraser les libéraux. Loin d'être abattu, Leigh Hunt, jouissant d'une réputation étendue, se montrait plus franc et plus hardi. Son *Examiner* s'ouvrait à un groupe d'écrivains mieux doués que lui et prêts à suivre ses traces, qu'il aidait et encourageait. L'attaquer, c'était frapper au cœur du nouveau mouvement libéral qui se dessinait dans la littérature anglaise. C'était viser le point le plus vulnérable, car il y avait dans la personne et dans l'œuvre de Leigh Hunt plus d'un trait qui prêtait à la critique et l'exposait au ridicule : il était assez affecté, certaines de ses théories risquaient de choquer, il était brillant, mais souvent superficiel ; quoique n'ayant qu'une culture surtout livresque, il ne se faisait pas faute de discuter un peu de tout, comme si sa compétence était universelle ; il était l'homme d'un petit clan de Londoniens ; ses opinions peu orthodoxes étaient de nature à choquer le public de cette époque ; son style contenait des particularités qu'il était facile de relever. Le ton de la presse anglaise au début du XIX^e siècle était souvent plus vigoureux que délicat. De là la violence des articles dirigés contre Hunt à partir de 1816, notamment dans la *Quarterly Review* et *Blackwood's Edinburgh Magazine*.

La *Quarterly* avait comme rédacteurs en chef Gifford et Southey, pour lesquels Leigh Hunt s'était montré dur dans *The Feast of the Poets* ; parmi leurs collaborateurs se trouvaient Walter Scott, qui lui aussi avait été traité sans ménagement, et Croker. Créée en 1809 pour défendre les traditions britanniques, cette revue devait être amenée à combattre les tendances nouvelles qui se manifestaient dans le groupe de Hunt. *Rimini* fut le signal des premières attaques : c'était une œuvre assez importante et qui prêtait facilement le flanc à la critique. Une analyse en paraît dans la *Quarterly Review* de janvier 1816 : le style contourné et le ton prétentieux de la préface sont jugés avec une grande sévérité ; les « canons » littéraires de Hunt, liberté de la versification, vocabulaire idiomatique et libre, sont examinés à la lueur du poème et condamnés ; à part quelques jolies descriptions et ici et là quelques beaux vers, l'ensemble du poème est regardé avant tout comme un signe de la vulgarité et de l'ignorance de l'auteur¹. Le numéro d'octobre 1816, dans un article intitulé *Parliamentary Reform*, accuse *Mr. Examiner Hunt* de fomenter la sédition². Celui de janvier 1817, sous le titre de *Rise and Progress of Popular Dissaffection*, reproche à Leigh Hunt de répandre le paganisme et le jacobinisme³.

¹ *Quarterly Review*, janv. 1816, vol. XIV, pp. 473-475. Les numéros de la *Quarterly* paraissent plusieurs mois après la date qu'ils portent.

² *Id.*, oct. 1816, vol. XVI, pp. 225-278. L'allusion à Hunt se trouve à la page 273.

³ *Id.*, janv. 1817, vol. XVI, pp. 511-552. Les allusions à l'*Examiner* se trouvent aux pages 550-551.

Parlant des articles de la *Round Table*, la *Quarterly* d'avril 1817 représente le rédacteur de l'*Examiner* comme tenant le rôle du bouffon dans une comédie qu'il joue en compagnie de William Hazlitt ¹. Une longue étude du recueil de *Foliage* se trouve dans la *Quarterly* de janvier 1818 : sur un ton ironique l'auteur se moque du style recherché dont Leigh Hunt se sert pour célébrer le printemps ; la dédicace est tournée en ridicule ; la préface provoque des commentaires sur le développement de l'épicurisme dans la nouvelle génération ; si la richesse du langage, l'imagination pittoresque et le don d'évocation du poète reçoivent quelques éloges, son manque de goût, son incapacité à sentir l'harmonie du vers, son vocabulaire bizarre, par endroits l'incorrection du langage et le caractère immoral des sentiments exprimés sont relevés comme les défauts marquants de Hunt. La conclusion est dure :

He possesses talents, which might have made him a useful citizen and a respectable writer ; but he wants sound principle and Christian humility ; and the want of them has made him as a citizen what we do not like to name, and as a writer only not contemptible because he is sometimes pernicious...

Il a voulu acquérir la notoriété trop vite ; il faut le plaindre, car il s'est engagé sur une voie qui ne le conduira nulle part ². Les articles relatifs aux amis de Hunt ne l'épargnent pas non plus, ce qui est naturel, puisqu'il s'était fait leur grand protecteur. Si la *Quarterly* est prête à reconnaître le talent personnel de Keats, c'est pour lui reprocher de s'être laissé influencer par les *Cockneys* et de traiter des sujets les plus incongrus dans le style le plus bizarre de cette nouvelle école. Leigh Hunt aspire à être le hiérophante et Keats imite ce qu'il y a d'insensé dans sa poésie ³. A propos de Shelley, la *Quarterly* d'avril 1819 signale qu'on retrouve en lui beaucoup de défauts de son chef et ami Leigh Hunt : moins affecté, moins vulgaire et moins odieux, il est aussi vain, aussi fier de sa demi-éducation, aussi incapable de discipliner ses facultés de raisonnement ⁴. Quant à Hazlitt, c'est un hal-luciné qui calomnie tout le monde et entre en fureur si on lui montre qu'il se trompe ; la raison de cet état de choses est que

Mr. Hunt, who revived the Institution of King Arthur's Round Table, and seems, at length, to have fought his way to the undisturbed possession of the throne of Cockney, has erected the ward of Billingsgate into a sort of county palatine, for his chivalrous squire ; and that the ceremony of investiture has turned the new dignitary's head ⁵.

¹ *Loc. cit.*, av. 1817, vol. XVII, pp. 154-159.

² « Il possède des talents qui auraient pu faire de lui un citoyen utile et un écrivain respectable ; mais il manque de principes solides et d'humilité chrétienne ; ces défauts lui ont donné comme citoyen un caractère que nous ne voulons point nommer, et comme écrivain la seule chose qui le sauve du mépris est qu'il se rend parfois pernicieux. » *Id.*, janv. 1818, vol. XVIII, pp. 324-334.

³ *Id.*, av. 1818, vol. XIX, pp. 204-208, art. VII : *Endymion, a Poetic Romance*, by John Keats.

⁴ *Id.*, av. 1819, vol. XXI, pp. 469 et seq., art. VII. *Shelley's Revolt of Islam*.

⁵ « Mr. Hunt, qui a fait revivre l'institution de la Table Ronde du Roi Arthur et qui semble enfin par ses combats avoir obtenu le droit d'occuper sans rival le trône des « Cockneys », semble avoir érigé le quartier de Billingsgate en une sorte de comté palatin pour son chevaleresque écuyer ; et la cérémonie d'investiture a tourné la tête du nouveau dignitaire. » (Avons-nous besoin de rappeler que le quartier de Billingsgate à Londres, où se trouvent

Avec *Blackwood's*, les attaques se font plus virulentes, s'en prenant volontiers à la personne des écrivains libéraux et s'acharnant à les traîner dans la boue : par tous les moyens la nouvelle revue écossaise s'efforçait d'écraser les tendances avancées qui se manifestaient dans la littérature anglaise depuis le début du siècle. Fondée en 1817 et dirigée par William Blackwood, elle avait comme principaux rédacteurs deux jeunes intellectuels à l'esprits vigoureux, John Wilson, plus connu sous son pseudonyme de *Christopher North*, et John Gibson Lockhart. Ce sont eux qui inventèrent l'appellation de *Cockney School* pour désigner le groupe des amis de Leigh Hunt, comme si ce groupe avait constitué une véritable école littéraire et n'avait point d'autre caractéristique que la vulgarité et la suffisance attribuées au pur Londonien ; ils firent paraître une importante série d'articles signés Z. contre cette soi-disant école ¹. Le premier fut publié dans le numéro d'octobre 1817, pour répondre à l'article de l'*Edinburgh Review* de juin 1816 sur *Rimini* ; sous le titre *On the Cockney School of Poetry* — No. 1, il contenait une violente attaque contre Leigh Hunt :

Its chief Doctor and Professor is Mr. Leigh Hunt, a man certainly of some talents, of extravagant pretensions both in wit, poetry and politics and withal of exquisitely bad taste, and extremely vulgar modes of thinking and manners in all respects.

Dans *Rimini*, l'auteur de l'article relevait quelques-unes des qualités signalées dans l'*Edinburgh Review* et passées sous silence « *in the very illiberal attack upon it in the Quarterly* », mais aussi que de prétention et d'affection ! Leigh Hunt était représenté comme l'idéal du poète *Cockney*, ignorant la nature et toujours prêt à en parler, n'ayant ni religion, ni patriotisme, s'efforçant de paraître raffiné pour dissimuler sa vulgarité naturelle ; sa dépravation morale était telle qu'il ne pouvait se contenter de la séduction, mais désirait encore l'adultère et l'inceste : comment Moore et Byron pouvaient-ils se laisser traiter d'amis par un tel individu ² ? Leigh Hunt fut indigné par ces attaques : il fit demander par son frère aux représentants de *Blackwood* à Londres quel était le nom de l'auteur de l'article ; ceux-ci en référèrent à *Blackwood* qui leur répondit d'une façon évasive : appa-

les poissonniers, est réputé pour le mauvais langage qu'on y emploie ?). *Quarterly Review*, juillet 1819, vol. XXII, pp. 158-163, art. VIII : *Political Essays, with Sketches of Public Characters, by William Hazlitt*.

¹ Il semble difficile de fixer quel fut exactement l'auteur des divers articles. Lockhart semble accepter la responsabilité des premiers articles ; un de ses amis lui ayant reproché d'attaquer « *such a character as Mr. Examiner Hunt* », il répliqua : « *Even my high opinion of my friend's sagacity is insufficient to make me enter into or sympathise with any feelings of respect for such a conceited, coxcombical incendiary.* » (Lettre de J. G. Lockhart au Rév. Williams, 8 juillet 1818, citée dans Mrs. Oliphant : *William Blackwood and his sons. Their Magazine and friends*, vol. I, p. 189.) Par contre il écrit un peu plus tard : « *I think Wilson's article on King Leigh quite magnifique ! quite inimitable.* » (Lettre non datée de Lockhart à Blackwood, *op. cit.*, vol. I, p. 203.) Mrs. Oliphant estime que cette lettre date de 1820-1821 ; ne s'agirait-il pas plutôt de l'article de mai 1818 adressé à Leigh Hunt *King of the Cockneys* ? Sur ce point, cf. M. Clive HILDYARD, *Lockhart's Literary Criticism*, 1931, pp. 2 et 6 ; Mrs. Gordon, *Christopher North, A Memoir of John Wilson*, p. 243.

² « Son principal docteur et maître est Mr. Leigh Hunt, homme possédant quelque talent, mais faisant preuve de prétentions extravagantes comme bel esprit, comme poète et comme homme politique, ayant en outre un goût parfaitement mauvais, ainsi que des façons de penser et des manières extrêmement vulgaires sous tous les rapports. » *Blackwood's Edinburgh Magazine*, oct. 1817, vol. II, pp. 38-41 ; une réplique anonyme de trente-six pages fut imprimée la même année par John Moir pour James Anderson à Edimbourg même. Coll. Brewer.

rennément le rédacteur d'Edimbourg eut peur des poursuites qu'aurait pu engager Hunt. Mais Leigh Hunt de son côté ne voulut point pousser les choses trop loin : il se contenta dans l'*Examiner* du 2 novembre 1817 de réclamer le nom de l'auteur de l'article, dans celui du 16 novembre de protester avec force contre les calomnies dont il était l'objet : l'affaire n'alla pas plus loin, mais les attaques continuèrent ¹. Le numéro de *Blackwood's* de novembre 1817 contient un second article sur l'école *Cockney* ; on reproche au grand poème de Hunt d'avoir décrit l'inceste sur un ton aimable et sans en faire ressortir suffisamment l'horreur ². De nouveau Leigh Hunt protesta dans l'*Examiner* du 14 décembre. Mais sa protestation fut vaine, puisque le *Blackwood's* de janvier 1818 contient une lettre signée Z. énumérant toutes les accusations portées contre lui : il n'est pas « cultivé », son style est entaché de vulgarité, il ne respecte point la religion chrétienne, il méprise le pouvoir royal et attaque sans retenue le gouvernement de son pays ; il s'admire trop, il est trop affecté, il aime les sujets indécents et a parlé de l'inceste dans *Rimini* d'une façon contraire à la morale ; comme poète il est très inférieur à Wordsworth, Byron et Moore ; par conséquent les attaques de *Blackwood's* continueront contre lui et ses auxiliaires, les Keats, les Shelley, les Webbe : ce n'est pas l'homme que l'on attaque en Hunt, c'est le poète complètement dépravé ³. Cette fois-ci Leigh Hunt entreprit des poursuites et ses adversaires effrayés suggérèrent un compromis ; mais faute d'argent Hunt dut surseoir et se contenta dans l'*Examiner* du 12 avril 1818 d'élever une protestation pleine de dignité contre les calomnies de *Blackwood's* ⁴. Les attaques de la revue écossaise se poursuivirent avec une ardeur redoublée : dans le numéro de mai 1818 une nouvelle lettre de Z. à Leigh Hunt, Roi des *Cockneys*, tournait en ridicule sa conduite et son goût ⁵ ; celui de juillet 1818 renfermait un troisième article sur l'école *Cockney*, qui revenait sur l'immoralité des poèmes de Hunt, insinuant que sa conduite privée était suspecte et laissait entendre qu'il avait demandé lui-même à Hazlitt de rédiger une revue de *Rimini*, ce contre quoi proteste l'auteur ⁶ ; le quatrième article de la série publié en août 1818 s'attaquait à Keats et le blâmait de s'être placé sous la tutelle de Hunt ⁷. Le cinquième, qui ne parut qu'en avril 1819, signalait la vanité des *Cockneys* : elle pouvait, disait-on, se comparer à celle de Wordsworth, mais elle était moins facile à justifier ; Hunt, Hazlitt, Haydon, Keats, se considéraient tous comme de grands artistes, et Leigh Hunt était celui qui péchait le plus sous ce rapport ; à l'appui de sa thèse, l'auteur de l'article présentait d'amusantes parodies de Hunt au tour familier, au

¹ Mrs. OLIPHANT, *op. cit.*, vol. I, pp. 134-135. Blackwood répondit que l'article avait été écrit par un auteur de Londres et qu'il l'avait envoyé à l'imprimeur presque sans le regarder. Il est à noter que les articles suivants s'attaquèrent un peu moins directement à la personne de Hunt. Dans une lettre à P. G. Patmore du 20 déc. 1817, Blackwood s'excuse des *offensive passages* relatifs à Leigh Hunt, qui se sont glissés dans sa revue par accident. *Memoirs and Correspondence of Coventry Patmore* (éd. Basil Champneys). App. V, vol. II, pp. 430-432.

² *Blackwood's*, nov. 1817, vol. II, pp. 194-201.

³ *Id.*, janv. 1818, vol. II, pp. 414-417.

⁴ Cf. Mrs. OLIPHANT, *op. cit.*, pp. 136, 140, 148.

⁵ *Blackwood's*, mai 1818, vol. III, pp. 196-201 : *Letter from Z. to Leigh Hunt, King of the Cockneys*.

⁶ *Id.*, juillet 1818, vol. III, pp. 453-456 : *The Cockney School of Poetry*, n° III, signé Z.

⁷ *Id.*, août 1818, vol. III, pp. 519-524. *Id.*, n° IV (Z).

style boursofflé et remplies d'allusions personnelles ¹. En septembre 1819, *Blackwood's* contenait une étude intitulée *The Tent, Edinburgh Weekly Journal, Cockney Poetry, Cockney Politics, Bristol Hunt and Hampstead Hunt, Orator Gilpin, etc.*, où l'on s'étonnait que Leigh Hunt critiquât le démagogue Henry Hunt alors qu'il admirait « *the Wolseleys, the Burdetts and the Shellys* » [sic] : la cause de cette haine, affirmait l'article, était la jalousie de Leigh Hunt pour son homonyme ². Le sixième article de la série relative à l'école *Cockney* parut en octobre 1819 ; c'était une satire de *Foliage*, où successivement étaient critiqués la manie des dédicaces de Hunt, son désir de briller en société, sa conception du sentiment de la nature, la façon dont il interprétait les Grecs, sa vanité ³. Il est assez curieux de relever que le *Blackwood's* de décembre 1819 contient une critique favorable dans l'ensemble aux *Literary Pocket-Books* ⁴ ; celui de juin 1820 donne des *Extracts from Wastle's Diary* dont l'auteur, tout en félicitant le *Guardian* d'avoir supplanté l'*Examiner*, reconnaît quelque mérite à Hunt pour avoir continué à faire paraître son hebdomadaire presque seul pendant un si grand nombre d'années ⁵. Mais ces bonnes dispositions ne devaient point durer : dès septembre 1820, la suite des *Extracts* se moquait de l'*Indicator* et plaignait Keats de s'être laissé entraîner par les *Cockneys* ; la même remarque relative à Keats se retrouve, à la même date, dans une critique de *Prometheus Unbound* ⁶. Dans le numéro de mars 1821, paraissent des *Extracts from a Lost (and Found) Memorandum Book*, œuvre supposée d'un jeune boucher *Cockney*, où *Rimini* et l'influence de Hunt sont tournés en ridicule ⁷ ; celui de décembre 1821 contient à propos de l'*Adonais* de Shelley une attaque contre la nouvelle école *Della Crusca* dérivée, prétend-on, de l'école *Cockney* et, dans l'article intitulé *Lyndsay's Dramas of the Ancient World*, de sévères appréciations sur les prétentions dramatiques des *Cockneys* ⁸ ; en janvier 1822 sous le titre de *New Year's Day Congratulations* était donnée une parodie des sonnets de Leigh Hunt ⁹. Au moment du départ des Hunt pour l'Italie, les attaques de *Blackwood's* se font moins violentes : peut-être les auteurs d'Edimbourg ont-ils l'impression d'avoir réussi à écraser le nouveau mouvement littéraire ; les poursuites engagées contre John Hunt, la mort de Keats, la chute graduelle de l'*Examiner* les invitent à la modération ¹⁰. Leigh Hunt a été abandonné de ses amis ; ses nouvelles entreprises littéraires ont sombré ; sa carrière en Angleterre semble brisée. A quoi bon poursuivre contre lui cet assaut destiné à abattre le prétendu chef de la nouvelle école littéraire, maintenant qu'il semble s'enfuir ?

¹ *Loc. cit.*, av. 1819, vol. V, pp. 97-100. *Id.*, n° V (Z).

² *Id.*, sept. 1819, vol. V, pp. 627-720.

³ *Id.*, oct. 1819, vol. VI, pp. 70-75. *On the Cockney School of Poetry*, n° VI (Z).

⁴ *Id.*, déc. 1819, vol. VI, p. 233.

⁵ *Id.*, juin 1820, vol. VII, pp. 317-323. *Extracts from Wastle's Diary*, n° II (allusions à Hunt, p. 318).

⁶ *Id.*, sept. 1820, vol. VII, pp. 663-667. *Id.*, n° III (Hunt, pp. 664-665) ; pp. 679-687 : *Prometheus Unbound* (Hunt, pp. 686-687).

⁷ *Id.*, mars 1821, vol. VIII, p. 607.

⁸ *Id.*, déc. 1821, vol. X, p. 696 : *Shelley's Adonais* ; pp. 730-740 : *Lyndsay's Dramas of the Ancient World*.

⁹ *Id.*, janv. 1822, vol. XI, pp. 108-119, signé C. N. La parodie de Hunt se trouve à la page 113.

¹⁰ Cf. à ce sujet une lettre de Blackwood, 28 fév. 1828, et une autre signée R. T. S. (Ralph Tucket Scott) à Blackwood, 10 av. 1821. Mrs. OLIPHANT, *op. cit.*, pp. 379 et 375.

Les attaques massives de la *Quarterly* et de *Blackwood's*, en jetant le discrédit et le ridicule sur Hunt, encouragèrent les revues moins importantes à s'attaquer au rédacteur de l'*Examiner*. Ce fut comme si un mot d'ordre avait été donné. Et il faut reconnaître que les conservateurs avaient bien choisi leur victime, car Hunt se trouvait au centre du nouveau groupe d'écrivains et, s'il avait de grandes qualités, ses défauts amusaient les uns, agaçaient les autres, ses théories pouvaient paraître dangereuses à cette époque. De là cette convergence d'efforts dirigés contre lui : tant pis si aux coups justifiés s'ajoutent de pures calomnies, l'ennemi prête le flanc à l'attaque et la cause est bonne ! Le journal conservateur *The Sun* publiait le 18 janvier 1818 un prétendu compte rendu d'un *Patriotic dinner on New Year's Day*, dans lequel l'hostilité de Hunt pour les Réformistes les plus bruyants était tournée en ridicule. En juin 1818, le *British Critic* relevait l'influence néfaste de Hunt sur Keats à propos d'*Endymion*. La *Monthly Review* de juillet 1820 regrettait que Keats se fût laissé englober dans une petite coterie et la *Literary Chronicle* du 29 juillet 1820 mettait le jeune écrivain en garde contre l'influence des « *metropolitan poets* ». La même année, en septembre, l'*Eclectic Review* estimait que l'échec de Keats était dû aux mauvais conseils qu'il avait reçus¹, et le *British Critic* dans une revue de ses poèmes contenait cette phrase cinglante :

*If there be one person in the present day, for whom we feel an especial contempt, it is Mr. Examiner Hunt*².

Le *Beacon*, qui paraît à Edimbourg à partir du 6 janvier 1821 sous le patronage de Walter Scott, dirige ses attaques contre Hunt : le 13 janvier 1821, Leigh Hunt avec quelques autres polémistes aux idées avancées est classé dans la catégorie des « *expounders of radical frenzy and stupidity* », le 21 avril 1821 avec Hazlitt dans celle des aventuriers littéraires³. La *Literary Chronicle and Weekly Review* signale l'égoïsme de Hunt⁴. L'hebdomadaire *John Bull, for God the King and the People* ! commence la série de ses attaques contre Hunt⁵. Pauvre Hunt ! On l'attaquait pour chercher à arrêter le succès de son groupe. Ses amis ne furent guère atteints ; ils jouissent aujourd'hui d'une gloire reconnue, tandis que le prestige de Hunt semble subir

¹ *British Critic*, juin 1818, sec. série, vol. IX, pp. 649-654 ; *Monthly Review*, juillet 1820, enlarged series, vol. XCI, pp. 305-310 ; *Literary Chronicle*, 29 juillet 1819, pp. 484-485 ; *Eclectic Review*, sept. 1820, N. S., vol. XIX, pp. 158-171, cf. en partic. pp. 169-171.

² « S'il y a une personne aujourd'hui pour laquelle nous éprouvons un mépris particulier, c'est M. Hunt l'Examineur. » *British Critic*, sept. 1820, vol. XIV, N. S., art. III, pp. 257-264 : *Lamia, Isabella, the Eve of St Agnes and other poems*, by John Keats, author of *Endymion*.

³ *The Beacon*, Edimbourg, 13 janv. 1821, p. 10 : *On the Union of the Whigs and Radicals*. (« les gens qui se chargent d'expliquer la folie furieuse et la stupidité des Radicaux ») ; 3 mars 1821, p. 70 : *Id.*, (suite) ; 24 mars 1821, p. 95 : *Mr. Southey's New Poem* ; 21 av. 1821, p. 125 : *Hazlitt's Table Talk*. Charles Cowden Clarke écrit le 13 sept. 1864 : « Never can I forget that he (Walter Scott) was a promoter, if not a proprietor, of the « *Beacon* » one object in the starting of which infamous publication was, to extinguish Hunt and Keats. » W. SHARP, *Life and Letters of Joseph Severn*, p. 257.

⁴ *Literary Chronicle and Weekly Review*, 14 av. 1821, p. 225, art. sur *Table Talk* de Leigh Hunt.

⁵ *John Bull*, 10 fév. 1821 : *Edinburgh Whigs*. Il est à noter que, gagnée peut-être par la contagion, la *London Magazine* de janvier 1821, pp. 69-71, contient un article intitulé *Town Conversation*, qui contient de sévères appréciations sur les *Cockneys*.

encore les effets de multiples critiques, justifiées ou non, qui se déversèrent alors contre lui.

Essayons en effet d'établir le bilan des relations qui unirent le rédacteur de l'*Examiner* aux membres de la prétendue école *Cockney*. Il eut le rare mérite de découvrir, d'encourager et d'aider plusieurs des plus grands auteurs de la littérature anglaise. Sans doute retira-t-il quelque profit de ses illustres amitiés : il utilisa le talent de nouveaux écrivains dans l'*Examiner*, il s'enrichit de tout ce que lui apportait leur conversation, en même temps qu'il goûta leur compagnie, une partie de leur gloire rejaillit encore sur lui. De son côté, sans jamais jouer le rôle de véritable chef d'école, il servit à affirmer les aspirations de la nouvelle génération littéraire contre laquelle s'emportaient les conservateurs, il établit le contact entre les principaux représentants de cette génération, il les soutint avec talent et à l'occasion avec fermeté. L'attitude qu'il prit alors devait lui rapporter plus de déboires que de satisfactions. Ses amis eux-mêmes lui surent peu de gré de son aide ; à l'exception de Shelley, ils se fatiguèrent tous de lui ou s'inquiétèrent de ce qu'il y avait de compromettant dans son amitié : bientôt ils le négligèrent, se brouillèrent ou se disputèrent avec lui, et le vétéran du groupe, malade et découragé, se trouva abandonné en 1821. De plus, son zèle de réformateur, et aussi les particularités de son talent attirèrent sur lui les foudres des critiques conservateurs. Il fallait un bouc émissaire : il était tout indiqué pour en tenir l'emploi. C'est à lui que l'on s'attaqua avec le plus de persistance et de férocité. Il était arrivé à un moment critique de sa carrière ; ayant déjà à faire face à mille difficultés, il ne put répliquer comme il convenait à ses redoutables adversaires qui le pressaient sans répit. Son déclin fut rapide : le héros de *Horsemonger Lane Gaol* de 1815 n'est plus en 1821 que le Roi des *Cockneys* tourné en ridicule. Le rôle important qu'il joue alors dans l'histoire de la littérature anglaise contribue à hâter sa propre ruine.

IV. LE VOYAGE EN ITALIE. — LE « LIBERAL » (1821-1825)

En 1821, après plusieurs années d'efforts, le rédacteur de l'*Examiner* se trouvait acculé à la misère. Il avait longtemps combattu, presque seul ou au premier rang des écrivains libéraux : il avait été vaincu. Ses multiples tâches l'avaient épuisé ; sa femme était malade ; il avait une nombreuse famille. Shelley, l'ami toujours fidèle, lui offrit alors de fonder en Italie, avec la collaboration de Lord Byron, un nouvel organe littéraire et politique : ce projet d'une association de trois des écrivains les plus en vue de leur temps était hardi et séduisant. Leigh Hunt consentit à s'expatrier ¹.

¹ Cet épisode célèbre a été raconté dans Barnette MILLER, *Leigh Hunt's relations with Byron, Shelley and Keats*, New-York, 1910 (voir en part. chap. III, pp. 65-87 et IV, pp. 88-120) ; Walter SCHIRMER, *Die Beziehungen zwischen Byron und Leigh Hunt*, Fribourg, 1912 ; Leslie PICKERING, *Lord Byron, Leigh Hunt and the Liberal*, Londres, 1925 ; Benvenuto CELLINI, *Byron e Leigh Hunt* (dans *Il Giornale di Politica e di Letteratura*, Pise-Livourne, sept.-oct. 1926, pp. 756-770 ; nov. 1926, pp. 854-868 ; déc. 1926, pp. 949-964 ; tirage à part, Livourne 1927), ainsi que dans les biographies de Hunt, de Shelley et de Byron. Mr. G. D. Stout l'a repris avec de nouveaux détails dans le quatrième chapitre de sa thèse dactylographiée, *Studies towards a biography of Leigh Hunt*. Nous apportons ici quelques précisions supplémentaires

L'Italie, terre de prédilection des écrivains anglais, était bien faite pour attirer Leigh Hunt. C'est là que s'était retiré Shelley, méconnu et calomnié en Angleterre. Pourquoi Hunt ne serait-il pas allé rejoindre son grand ami qui lui en vantait les beautés ? Le climat ne pouvait que lui convenir ainsi qu'aux siens. Il y trouverait à satisfaire son goût du pittoresque. Il verrait de près l'une de ces nations continentales dont il s'était occupé dans ses articles de politique extérieure. Leigh Hunt s'était plongé dans la lecture des grands écrivains italiens : il y trouvait quelque chose de spontané et de libre qui lui plaisait, alors qu'il protestait contre l'influence rationaliste des Français. En Italie, il vivrait au milieu d'œuvres d'art, dans un pays où le culte du beau est resté vivace.

Percy Bysshe et Mary Shelley avaient continué à entretenir une correspondance très affectueuse avec les Hunt ; ils regrettaient leur éloignement. Dès 1818, quand Shelley et Byron se rencontrèrent à Venise, l'auteur de *Queen Mab* mentionna la possibilité de fonder un organe libéral dont Hunt serait l'un des collaborateurs. Il écrit à Hunt le 22 décembre 1818 pour l'informer de ses conversations et lui signaler qu'au besoin Byron lui avancerait quatre ou cinq cents livres pour les frais de voyage¹. Leigh Hunt ne crut pas devoir accepter cette offre : la raison qu'il en donne est que son frère John voulait se retirer à la campagne : lui-même devrait donc rester davantage au bureau de l'*Examiner* où il serait assisté par son neveu, le fils de John, Henry, qui était intelligent, mais inexpérimenté² ; du reste, Leigh Hunt était heureux à Londres où il avait toujours vécu, et, à ce moment précis, sa situation de fortune n'était pas mauvaise. Lord Byron reprit le projet d'un journal libéral à la fin de 1820 ; il en suggéra l'idée à Moore, non sans quelques remarques assez piquantes sur le peu de talent des journalistes de l'époque, parmi lesquels se trouvait Leigh Hunt³ ; mais Moore déclina l'offre de son ami.

Le projet fut repris en août 1821, quand Shelley et Byron se rencontrèrent à Ravenne. Shelley savait bien au milieu de quelles difficultés se débattait Hunt⁴ ; il lui avait offert de nouveau de venir le retrouver en Italie. Mais le rédacteur de l'*Examiner* n'avait pas cru pouvoir abandonner son hebdomadaire juste au moment où il s'efforçait de le ranimer, par égard pour son frère et pour couvrir ses propres dettes⁵. Là-dessus Shelley transmit à Hunt les propositions de Lord Byron : il s'agissait de fonder une nouvelle publication dans laquelle les trois associés feraient paraître toutes leurs œuvres nouvelles et dont ils partageraient également les bénéfices ; avec une modestie excessive Shelley se proposait de se retirer de l'affaire dès qu'elle serait lancée ; il avait l'intention de demander à son ami Horace Smith d'avancer à Hunt

et nous nous sommes efforcés de faire entrer le récit de ce voyage en Italie dans le cadre de notre étude générale sur Hunt.

¹ Lettre de P. B. Shelley à Leigh Hunt, 22 déc. 1818, *The Letters of P. B. Shelley*, vol. II, pp. 647-650 ; *The Complete Works of P. B. Shelley*, vol. X, pp. 9-11.

² Lettre de Leigh Hunt à Mary Shelley, 9 mars 1819, *Corr.*, vol. I, pp. 126-129.

³ Lettre de Byron à Thomas Moore, 25 déc. 1820, *The Works of Lord Byron, Letters and Journals*, vol. V, pp. 143-145.

⁴ Cf. en particulier les lettres de Hunt à Shelley, 1er mars, 10 et 11 juillet 1821, *Corr.*, vol. I, pp. 161-162, 163-167.

⁵ Lettre de Leigh Hunt à Shelley, 28 août 1821, *Corr.*, vol. I, pp. 167-169.

l'argent nécessaire pour le voyage ¹. Leigh Hunt, dont la situation s'aggravait chaque jour, accepta avec enthousiasme ².

Il paraît impossible d'établir avec certitude si l'idée d'inviter Hunt à collaborer à la nouvelle revue vint de Shelley ou de Byron. Le désir qu'avait Shelley d'aider son ami est évident. Quant à Byron, il expliquera plus tard au sujet de Hunt :

I engaged in the Journal from good will towards him, added to respect for his character, literary and personal ; and no less for his political courage, as well as regret for his present circumstances : I did this in the hope that he might, with the same aid from literary friends of literary contributions (which is requisite for all journals of a mixed nature) render himself independent ³.

Selon Trelawny, Byron ne fit que consentir à se joindre à Leigh Hunt et quelques autres dans l'entreprise du *Liberal* ⁴. Et en effet, comment Byron, qui n'échangeait plus aucune correspondance avec Hunt et qui le mentionne rarement dans ses lettres avant 1821, se serait-il intéressé aux difficultés de Hunt, si Shelley ne les lui avait point signalées ? D'autre part, la lettre de Shelley à Hunt au sujet du nouveau projet semble indiquer que le rôle du noble poète ne fut pas simplement passif :

But the material part of my visit consists in a message which he desires me to give you, and which, I think, ought to add to your determination — for such a one I hope you have formed — of restoring your shattered health and spirits by a migration to these « regions mild of calm and serene air ». He proposes that you should come and go shares with him and me, in a periodical work, to be conducted here... He proposed it to Moore, but for some reason it was never brought to bear... As for myself, I am for the present only a sort of link between you and him, until you can know each other and effectuate the arrangement... ⁵

Leigh Hunt lui-même parle à deux reprises d'une proposition venant de Lord Byron ⁶. D'après Medwin, Byron voulut créer une revue

¹ Lettre de Shelley à Leigh Hunt, 26 août 1821, *Corr.*, vol. I, pp. 170-171 ; *The Letters of P. B. Shelley*, vol. II, pp. 908-909 ; *The Complete Works of P. B. Shelley*, vol. X, pp. 318-320.

² Lettre de Leigh Hunt à P. B. et M. W. Shelley, 21 sept. 1821, *Corr.*, vol. I, pp. 172-173.

³ « J'acceptai de participer au Journal poussé par ma sympathie pour lui, à laquelle s'ajoutait mon respect pour son caractère d'écrivain et d'homme, ainsi que pour son courage politique, poussé aussi par les regrets que me faisait éprouver sa situation présente. Je le fis dans l'espoir qu'avec l'aide de semblables contributions littéraires fournies par d'autres amis hommes de lettres (ce qui est nécessaire pour toutes les publications de caractère mixte) il pourrait acquérir l'indépendance financière. » Lettre de Lord Byron à Mary Shelley, n. d., *The Works of Lord Byron, Letters and Journals*, vol. VI, p. 174, apparemment réponse de Byron à la lettre de Mary Shelley de décembre 1822, dans laquelle celle-ci lui représente la pauvreté de Hunt, *Lord Byron's Correspondence chiefly with Lady Melbourne...*, etc., p. 241.

⁴ TRELAWNY, *Recollections of the last days of Shelley and Byron*, p. 155.

⁵ « Mais le résultat essentiel de ma visite est une communication qu'il m'a chargée de vous transmettre et qui, je pense, doit confirmer votre résolution (car cette résolution, j'espère que vous l'avez déjà prise) de rétablir votre santé et votre moral ébranlés en vous transportant dans ces douces régions à l'air calme et serein. Il propose que vous veniez ici et que vous partagiez avec lui et avec moi la direction d'un nouveau périodique à établir dans ce pays... Il a déjà fait cette proposition à Moore, mais, pour quelque raison, elle n'a jamais abouti... Pour moi je ne suis à l'heure actuelle qu'une sorte de lien entre vous et lui, jusqu'à ce que vous puissiez mieux vous connaître et mettre l'arrangement à exécution. » Lettre de Shelley à Leigh Hunt, 26 août 1821, *Corr.*, vol. I, pp. 170-171.

⁶ Lord Byron and some of his contemporaries, p. 8 : a proposal from my former acquaintance ; *Aut.*, chap. XVIII, vol. I, p. 282 : a proposal from Lord Byron.

pour accroître ses ressources, publier celles de ces œuvres dont le caractère trop osé effrayait son éditeur Murray, exprimer ses opinions politiques en toute liberté et remercier le rédacteur de l'*Examiner* de l'avoir publiquement défendu en 1816¹. Il semble donc que ce soit Shelley qui le premier ait suggéré la possibilité d'une collaboration entre Lord Byron et Leigh Hunt ; mais ce fut Byron qui transforma cette suggestion en une proposition concrète. En tout cas, l'idée du *Liberal* ne vint point de Leigh Hunt ; il n'en a ni le mérite, ni la responsabilité.

Shelley dans cette négociation n'agissait pas par intérêt ; s'il acceptait de collaborer à la publication italienne, c'était pour rendre service à son ami. Il n'avait pas une pleine confiance en Byron, et c'est pourquoi sans doute il désirait voir la nouvelle entreprise en train avant de s'en retirer. Lord Byron ne risquait pas beaucoup dans cette affaire : sa situation littéraire était établie et ses ressources étaient suffisantes pour qu'il en pût supporter les frais sans grande difficulté. Il y pouvait trouver quelques avantages : la revue projetée était de nature à le rendre indépendant de ses éditeurs et à assurer une circulation plus large à ses publications futures ; en s'associant Leigh Hunt comme collaborateur il obtenait l'assistance d'un journaliste connu et ayant quelque expérience des périodiques. Peut-être même, Trelawny le suggère², songeait-il à utiliser l'*Examiner* pour ses besoins personnels. Il est curieux de constater qu'après 1821, l'hebdomadaire des frères Hunt fait plus souvent mention du noble poète que dans les années précédentes : son poème *My Boat is on the Shore* paraît dans le numéro du 21 janvier 1821 ; celui du 22 avril contient deux strophes de *Childe Harold* intitulées *Italian Revolution* ; celui du 29 avril discute la lettre publique adressée par Byron à Bowles au sujet de Pope, et Leigh Hunt en donnant ses commentaires ne se fait pas faute d'appeler l'auteur de la lettre *My Noble Friend* ; l'*Examiner* du 20 mai présente des observations sur deux lettres de Bowles à Byron ; le 29 juillet 1821, sous la rubrique *Sketches of the Living Poets*, paraissait, ornée d'un portrait, une étude élogieuse dans l'ensemble sur la vie, la personnalité et la poésie de Lord Byron : Leigh Hunt, qui en était l'auteur, y déclarait sans ambages qu'il était mieux doué pour le théâtre que le poète dont il parlait, mais il exprimait sa grande admiration pour le début de *Don Juan* ; à quelque temps de là, le 26 août, paraissait une critique des second, troisième et quatrième chants de *Don Juan*. L'*Examiner* du 2 juin 1822 contient une étude de *Cain* avec de longues considérations de l'auteur sur la religion. Ces fréquentes mentions de Byron proviennent-elles d'une simple coïncidence ? Byron fut-il de nouveau attiré vers Hunt parce que Hunt parlait de lui ? Ou bien, au contraire, le rédacteur de l'*Examiner* fut-il amené à faire une place plus grande à l'auteur de *Don Juan* parce qu'il était question d'une collaboration possible ? Il est difficile de le déterminer, mais il est bien possible que le noble exilé ait mesuré les avantages à tirer d'une association avec les deux frères Hunt, directeurs d'un hebdomadaire estimé.

¹ MEDWIN, *Journal of the Conversations of Lord Byron*. Cf. en part. p. 47 (« The Examiner was the only paper that dared to say a word in my defence ») et p. 260.

² TRELAWNY, *op. cit.*, p. 155 : « When he consented to join Leigh Hunt and others in writing for the « Liberal », I think his principal inducement was in the belief that John and Leigh Hunt were proprietors of the Examiner. »

Leigh Hunt de son côté avait de multiples raisons d'accueillir avec faveur la proposition qui lui venait d'Italie. Dans la situation presque désespérée où il se débattait, elle pouvait apparaître comme une véritable planche de salut ; il ne pouvait qu'être flatté de la perspective de collaborer avec deux poètes renommés, Lord Byron, avec qui il avait aimé à discuter jadis dans sa prison et Shelley, son seul véritable ami ; une revue dirigée par trois des personnalités les plus éminentes de la nouvelle génération littéraire devait aider au triomphe des idées dont il se faisait le champion depuis près de quatorze ans et qui sait ?, résisterait peut-être aux assauts de la *Quarterly*, de *Blackwood's* et de leurs associés. Il y avait des risques : il devait être bien difficile de gérer avec succès une revue anglaise dont les rédacteurs principaux résideraient en Italie et qui n'aurait pour représentant à Londres que leur imprimeur, même si cet imprimeur devait être John Hunt ; une rupture entre les collaborateurs était possible, surtout si l'on considérait leurs caractères très différents et les sautes d'humeur de Byron. Qu'arriverait-il si tout s'écroulait ? Qu'advviendrait-il de Hunt et des siens, étant donné leur situation de fortune précaire ? Mais Leigh Hunt était hardi, et il manquait trop de sens pratique pour imaginer les conséquences funestes que pourrait avoir un échec. Il décida de partir.

Cependant l'*Examiner* vivait encore. Shelley, qui était plus avisé que son ami, lui conseillait de ne pas quitter l'Angleterre sans avoir conclu avec son frère des arrangements assez nets sur la part qu'il devait continuer à prendre à la direction et sur la répartition des bénéfices ¹. Avec une singulière insouciance il n'en fit rien. Il comptait sans doute qu'une collaboration éventuelle entre la revue d'Italie et l'hebdomadaire londonien permettrait à celui-ci de reprendre un peu de vigueur, malgré son absence ; en outre, John Hunt devait profiter du succès de l'entreprise à laquelle s'associait son frère, puisqu'il devait être à Londres l'imprimeur et le représentant du triumvirat italien. Leigh Hunt estimait que c'étaient là des compensations suffisantes pour son frère. Il se réservait de désagréables surprises. D'autre part, Byron comptait sur l'assistance qu'il recevrait de l'*Examiner*. Le bruit courut même à Londres, à la fin de 1821, que Byron, Shelley et Hunt allaient conspirer ensemble dans l'*Examiner* : Moore s'en fit l'écho dans une lettre qu'il adressa à son ami ². Byron le tranquillisa et lui assura qu'il n'en était rien. Aucun des documents adressés à Hunt ou rédigés par lui ne spécifie, ni même n'implique que, pour s'associer à ses amis d'outre-mer, il dût continuer à participer à la rédaction de son hebdomadaire : on ne saurait donc l'accuser de duplicité ³. Seulement il commettait une grave erreur en ne conservant pas un lien plus direct avec la publication qu'il avait fondée : que penseraient Byron et Shelley, quand ils apprendraient qu'il était venu à eux dans ces conditions ?

¹ Lettre de P. B. Shelley à Leigh Hunt, 25 janv. 1822, *The Letters of P. B. Shelley*, vol. II, p. 933 ; *The Complete Works of P. B. Shelley*, vol. X, pp. 349-352.

² *Letters and Journals of Lord Byron, with notices of his life by Thomas Moore*, vol. II, pp. 582-584.

³ On ne s'est pas fait faute d'accuser Hunt à ce sujet. Cf. *Blackwood's*, mars 1828 ; ELZE, *Lord Byron*, 1872, pp. 266-267 ; JEAFFERSON, *The real Lord Byron*, 1883, vol. II, p. 186 ; KENT, *Leigh Hunt as Poet and Essayist*, 1891, p. 30. Pour la défense de Hunt, cf. R. BRIMLEY JOHNSON, *Leigh Hunt*, 1896, p. 37, note ; J. A. NOBLE, *The sonnet in England and other Essays*, pp. 118-119. Dans un article Ms inédit de J. A. Noble sur *Leigh Hunt, Lord Byron and the Liberal* (Coll. Ireland, Bibl. Publ. de Manchester), J. A. Noble prend vigoureusement la défense de Hunt dans toute l'affaire du *Liberal*.

Les circonstances et peut-être aussi l'esprit d'indécision de Leigh Hunt devaient faire de lui l'obligé de John Hunt, de Byron et de Shelley, en même temps qu'elles retardèrent singulièrement la mise à exécution du projet italien. L'invitation de Shelley date du 26 août 1821 ; Leigh Hunt y répond le 7 septembre, en promettant de se mettre en route au plus vite. Mais il veut obtenir certains renseignements, prendre certains avis ; c'est ainsi que Shelley lui conseille de venir par mer, d'apporter ses meubles, de laisser une partie de sa famille en Angleterre¹. Divers délais se produisent : il ne quitte le port de Londres que dans la nuit du 15 au 16 novembre. Tous les siens sont avec lui. Malheureusement la mer est mauvaise ; le navire qui l'emporte est obligé par la tempête de revenir en arrière et d'aller s'abriter dans l'embouchure de la Tamise à Ramsgate dès le 21 novembre. On ne devait s'arrêter que quelques jours ; on repart seulement au bout de trois semaines, le 11 décembre 1821. Mrs. Hunt, malade au départ, est si faible qu'elle doit être transportée à bord. Le lendemain même une violente tempête se déchaîne rendant la marche du navire difficile et irrégulière. Il ne peut s'engager sur l'Atlantique : le 22 décembre, il entre dans le port de Dartmouth sur la côte sud du Devonshire, incapable de poursuivre sa route. Qu'on songe aux angoisses de l'homme de lettres parti pour chercher fortune avec sa femme et ses six enfants² ! Fidèle à ses habitudes de voyage, il continue néanmoins à tout observer autour de lui et même à faire des rapprochements historiques, littéraires et mythologiques. L'Autobiographie contient un long récit de cette nouvelle Odyssée. Retenu sur la côte anglaise près d'un mois après son départ, le navire ne pouvait guère faire voile pour atteindre le détroit de Gibraltar au cœur de l'hiver. Toute la famille se transporta à Plymouth d'où elle comptait repartir aux beaux jours. Seulement, à ce point, l'éternel problème financier se pose de nouveau pour Leigh Hunt.

Il n'avait point de ressources liquides et les dernières années qu'il avait passées en Angleterre avaient lourdement grevé son budget. Il laissait des dettes derrière lui : John Hunt était chargé de s'en occuper. Au moment du départ, Horace Smith n'avait pas consenti à fournir l'aide qu'on attendait de lui : une fois de plus, Shelley fut obligé de servir de banquier à son ami. Quand les Hunt s'arrêtèrent à Plymouth, il fallut de nouveau faire appel à la générosité des futurs collaborateurs italiens. Le 25 janvier 1822, Shelley faisait parvenir aux Hunt cent-cinquante livres qu'il avait, dit-il, réunies à grand'peine³. Il fut obligé de demander une avance à Lord Byron : n'ayant plus d'illusions sur son ami, il prévenait Byron que, malgré ses promesses, Hunt lui rendrait probablement cet argent avec quelque retard, et il se portait garant du remboursement ; le 23 février, il envoyait les deux cent cinquante livres obtenues de cette façon⁴. En avril, il fit remettre au voya-

¹ Lettre de P. B. Shelley à Leigh Hunt, 6 oct. 1821, *The Letters of P. B. Shelley*, p. 917 ; *The Complete Works of P. B. Shelley*, vol. X, pp. 329-330.

² Mr. G. D. Stour, *op. cit.*, pp. 148-149, fait très justement remarquer que, contrairement à ce qu'affirme Leigh Hunt dans l'Autobiographie, le nombre de ses enfants était alors de six : Thornton, Mary (Mrs. Gliddon), John, Swinburne, Percy, Sylvan. Vincent naquit à Albaro près de Gènes le 9 juin 1823 (*Ex.*, 23 juin 1823) ; les Hunt eurent encore 2 filles : Jacintha (Mrs. Cheltnam) et Julia.

³ Lettre de P. B. Shelley à Leigh Hunt, 25 janv. 1822, *The Letters of P. B. Shelley*, vol. II, pp. 933-936 ; *The Complete Works of P. B. Shelley*, vol. X, pp. 349-352.

⁴ Lettre de P. B. Shelley à Byron, 15 fév. 1822, *The Letters of P. B. Shelley*, vol. II,

geur deux cent vingt livres qu'il recevait lui-même chaque trimestre ¹. Mrs. Shelley commençait à s'inquiéter des délais de ses amis.

Leigh Hunt, lui, s'accommodait assez bien de cette situation. Etabli à Stonehouse sur la jolie côte de la baie de Plymouth, il composa une série de lettres destinées aux lecteurs de l'*Examiner*. Dans la première qui parut le 26 mai 1822, il donnait de ses propres nouvelles avec cette pointe de vanité qui était dans sa manière, parlait rapidement de sa nouvelle entreprise qui, indiquait-il, avait déjà été calomniée et indiquait qu'il espérait continuer à écrire pour l'*Examiner*, où il aimait à converser avec ses lecteurs comme avec les habitués d'un cercle favori. Les cinq lettres suivantes, publiées du 2 au 23 juin, puis le 7 juillet, discutaient et louaient comme il convenait les récentes œuvres de ses futurs associés, le *Cain* de Byron, le *Prometheus Unbound* et l'*Adonais* de Shelley, défendaient Keats et Hazlitt, attaquaient la *Quarterly Review* : c'était comme si l'ardeur combative du critique avait été réveillée par ses projets. Il eut la surprise de recevoir une coupe d'argent offerte par un groupe d'admirateurs de l'*Examiner*, qui avait été informé de sa présence dans la région, et fit la connaissance de maîtres d'école aux idées libérales. Mais, dans l'ensemble, ce fut là une période d'oisiveté pour Hunt : pendant qu'il attendait le beau temps, l'*Examiner* continuait à périlcliter et la nouvelle publication ne prenait pas corps. Byron s'impatientait.

Enfin, le 13 mai 1822, la famille partait pour Gênes sur un autre navire. Cette fois la mer fut idéalement calme ; le 15 juin 1822, après une traversée dont l'auteur nous a laissé une pittoresque description, le navire arriva dans le port de Gênes. Hélas ! ce n'était plus le Hunt enthousiaste et ardent de jadis qui débarquait sur le sol italien. Dans la lettre par laquelle il annonçait son arrivée à Shelley, il se représentait comme

an elderly gentleman with sunken cheeks, and temples that throb at the least touch of emotion, joy especially ².

Mais il était heureux d'arriver en Italie où il allait revoir Shelley, qui lui souhaitait la bienvenue dans une lettre affectueuse. Le 28 juin le navire ayant débarqué sa cargaison repartit pour Livourne où il arriva le 1^{er} juillet. Trelawny attendait les Hunt à bord du yacht de Byron, le *Corsair*. Aussitôt débarqué Leigh Hunt voulut aller faire visite à Lord Byron qui villégiaturait non loin de là, à Monte-Nero. Byron le reçut avec la plus grande cordialité ³, mais c'est à peine, note Hunt à

p. 942 ; *The Complete Work of P. B. Shelley*, vol. X, pp. 356-357. Lettre de Byron à Kinnaird, 6 fév. 1822, *The Works of Lord Byron, Letters and Journals*, vol. VI, pp. 9-13. Lettre de Byron à Kinnaird, 23 oct. 1822, *Lord Byron's Correspondence, chiefly with Lady Melbourne, etc.*, vol. II, pp. 217-218.

¹ Lettre de Shelley à Leigh Hunt, 10 avril 1822, *The Letters of P. B. Shelley*, vol. II, pp. 951-952. *The Complete Works of P. B. Shelley*, vol. X, pp. 369-370. Dans *Lord Byron and some of his Contemporaries*, p. 15, Hunt donne comme chiffre deux cents livres.

² « Un homme d'âge avancé avec des joues creuses et dont les tempes battent à la moindre émotion, surtout à celles de joie. » Lettre de Leigh Hunt à P. B. Shelley, 21 juin 1822, *Corr.*, vol. I, pp. 182-183.

³ Lettre de Leigh Hunt à Elizabeth Kent, 2 juillet 1822, *Corr.*, vol. I, p. 186. Lord Byron avait décrit Leigh Hunt à Trelawny en ces termes : « You will find Leigh Hunt a gentleman in dress and address ; at least he was so when I saw him in England, with a taint of cockneyism », ce à quoi Trelawny ajoute : « I found him a gentleman and something more ; and with a quaint fancy and cultivated mind. He was in high spirits, and disposed to be pleased with others. » TRELAWNY, *Records of Shelley, Byron and the author*, 1887, p. 117.

deux reprises ¹, s'ils se reconnurent, tant il avait maigri lui-même alors que son futur associé avait grossi. Byron vivait alors avec la comtesse Guiccioli. Après une montée pénible par des routes ensoleillées et poussiéreuses, Leigh Hunt trouva toute la maison de Byron en révolution : un domestique dans un mouvement de colère avait blessé le frère de la comtesse et il menaçait quiconque s'approchait de lui ; cette scène tragique se termina lorsque le domestique alla de lui-même se jeter aux pieds de Lord Byron. Décidément, le pauvre Hunt était bien loin de l'atmosphère de Londres dans laquelle il avait presque toujours vécu. Shelley, qui avait quitté Pise pour passer quelque temps à Lerici, vint rejoindre son ami à Livourne. Les deux hommes se jetèrent dans les bras l'un de l'autre ; Thornton Hunt nous a raconté cette scène touchante :

I remember his crying out that he was 'so inexpressibly delighted' — you cannot think how inexpressibly happy it makes me ².

Leigh Hunt trouva son ami toujours semblable à lui-même, mais avec moins de confiance et rempli d'appréhension au sujet de Lord Byron. Quant à Shelley, il signalait à sa femme que Hunt lui avait paru très abattu ³. Ils partirent ensemble avec toute la famille pour Pise où Byron vint les rejoindre. Hunt, sa femme et ses enfants devaient occuper le rez-de-chaussée de la *Casa Lafranchi* sur les bords de l'Arno, dont le reste était occupé par Byron. Leigh Hunt fit venir un médecin réputé pour examiner sa femme malade ; celui-ci déclara qu'elle ne pourrait pas vivre plus d'un an. C'était un mauvais début.

Les choses s'annonçaient mal pour la nouvelle revue. Depuis le début de l'année Shelley et Byron étaient brouillés ; Byron, qui avait bien d'autres préoccupations, avait perdu tout son intérêt pour la revue projetée. Selon Trelawny, Shelley était très déprimé par l'attitude équivoque de Lord Byron lorsqu'il alla au devant de Leigh Hunt à Livourne, et il aurait complètement rompu avec lui s'il n'avait craint de mettre ainsi son ami dans une position tragique ⁴. Williams, l'ami de Shelley, signalait à sa femme à la date du 6 juillet 1822 que Byron avait à peine salué Mrs. Hunt malade à son arrivée, ce qui offensa Hunt, et qu'il avait exprimé le désir de ne pas voir son nom attaché à la nouvelle publication ⁵. Shelley lui-même annonçait de Pise à sa femme le 4 juillet que les choses se présentaient aussi mal que possible pour Hunt, car Byron devait pour le moment fournir l'argent nécessaire à la nouvelle entreprise et il semblait prêt à tout abandonner sans fournir d'explications ⁶. Moins d'un an après cette époque, Hunt pouvait écrire à Byron :

¹ *Lord Byron...*, p. 9 ; *Aut.*, chap. XIX, vol. I, p. 313.

² « Je me souviens qu'il s'écriait qu'il éprouvait « un bonheur intense, si inexprimable », vous ne pouvez imaginer combien indicible est la joie que m'apporte votre arrivée. » Thornton Hunt, *Shelley, by one who knew him* dans *The Atlantic Monthly*, Boston, fév. 1863, vol. XI, pp. 184-204.

³ Lettre de Shelley à Mrs. Shelley, 4 juillet 1822, *The Letters of P. B. Shelley*, vol. II, pp. 985-986 ; *The Complete Works of P. B. Shelley*, vol. X, pp. 412-413.

⁴ TRELAWNY, *Recollections of the Last Days of Shelley and Byron*, p. 112.

⁵ Lettre de Williams à sa femme, samedi 6 juillet 1822. TRELAWNY, *Records of Shelley, Byron and the author*, p. 121.

⁶ *Vide supra* note 3.

When I arrived in Italy, it was with great surprise that I found there were some doubt upon the proposed work...¹.

Le doute sur ce point n'est donc pas possible. Quand Leigh Hunt, avec sa femme malade et ses six enfants, ayant renoncé à son principal gagne-pain, après un voyage de huit mois arriva pour rejoindre ses futurs collaborateurs, Lord Byron était tout prêt à ne point donner de suite au projet. La situation était sérieuse pour les Hunt. Une fois de plus Shelley vint à leur secours ; il reprit son rôle de conseiller et d'intermédiaire. Il lui fallait d'une part remettre un peu d'ordre dans les affaires des Hunt, d'autre part faire revenir Lord Byron à de meilleures dispositions, tâches délicates et ingrates. Il s'en acquitta avec succès et réussit à arranger les choses, tout au moins d'une façon provisoire². Le 8 juillet, Hunt, qui cherchait peut-être à s'encourager lui-même, pouvait écrire à sa belle-sœur que Lord Byron s'intéressait au projet *with great ardour*, qu'il avait envoyé des instructions à son éditeur Murray pour qu'il remit plusieurs de ses manuscrits, entre autres celui de *The Vision of Judgment*, à John Hunt et qu'il avait choisi le titre de la revue, *The Hesperides*³. Enfin l'on respirait, mais l'alerte avait été chaude !

Le dimanche 7 juillet, Shelley et Hunt visitaient Pise ensemble et assistaient à un service à la cathédrale. Le soir Shelley prit congé de ses amis en leur promettant de revenir bientôt. Le 8 à deux heures, il s'embarquait à Livourne pour retourner à Lerici : il n'y devait jamais arriver. Qu'on imagine l'état de Hunt frappé de ce nouveau coup du sort : son ami le plus cher et le plus dévoué périssait après une brève réunion qui suivait plus de quatre ans de séparation ; ses nouveaux projets se trouvaient menacés par cette catastrophe. Pendant plus d'un mois, avec Byron et Trelawny, Leigh Hunt s'occupa de rechercher le corps du poète, de lui préparer de dignes funérailles et d'assister Mrs. Shelley et Mrs. Williams : il y mit tout son cœur. L'incinération du corps de Shelley sur la côte de la Méditerranée eut lieu le 16 août : Hunt et Byron rentrèrent ensemble à Pise dans un état étrange d'excitation causé par la funèbre cérémonie⁴.

Et maintenant les deux hommes allaient être obligés de vivre face à face, sans intermédiaire obligeant pour aplanir les difficultés ; ou plutôt, Hunt et les siens, transplantés dans un milieu si différent de celui auquel ils étaient habitués, allaient vivre sous le toit et en partie aux frais du grand seigneur poète. Et c'est dans ces conditions qu'il fallait établir les modalités d'une association littéraire : les difficultés étaient nombreuses. Jadis, au temps du succès de l'*Examiner* et de l'emprisonnement de ses directeurs, les deux écrivains avaient pu concevoir une réciproque admiration. Les temps étaient changés. Par la

¹ « Quand j'arrivai en Italie, ce fut avec une grande surprise que je découvris qu'il y avait quelques doutes au sujet de l'ouvrage projeté. » Lettre Ms de Leigh Hunt à Lord Byron, 7 avril 1823, *British Museum, Add. Mss 38.523, f. 70-71*.

² « Shelley had past most of his time at Pisa — arranging the affairs of the Hunts — and skrewing L. B. 's mind to the sticking place about the journal. He had found this a difficult task at first, but at length he had succeeded to his heart's content with both points. » Lettre de Mrs. Shelley à Mrs. Gisborne, 15 août 1822, citée dans Harry Buxton Forman, *Shelley's Life near Spezzia, his death and burials* (Macmillan's Magazine, mai 1880, vol. XLII, pp. 46-56).

³ Lettre de Leigh Hunt à Elizabeth Kent, 8 juillet 1822, *Corr.*, vol. I, p. 189.

⁴ *Aut.*, chap. XIX, vol. II, p. 102.

publication de la fin de *Childe Harold* (1816-1818), de *The Prisoner of Chillon* (1816), *Manfred* (1817), *Beppo* (1818), *Mazeppa* (1819), le début de *Don Juan* (1819-1824), *Cain*, *Marino Faliero*, *Sardanapalus*, *The Two Foscari* (1821), Byron s'était affirmé ; Leigh Hunt n'avait subi qu'échecs ou demi-échecs ; une véritable campagne de presse l'avait tourné en ridicule. Les différences entre eux s'étaient accentuées : Byron avait encore développé l'indépendance de son caractère en Italie, il réglait sa conduite sans se soucier de l'opinion publique, vivant en riche seigneur et en artiste, travaillant à son œuvre la nuit, se levant tard, aimant alors à venir bavarder même s'il dérangeait les autres, ayant conscience de ses dons intellectuels et de plus tirant vanité de ses qualités physiques, toujours ardent, mais d'une instabilité décourageante. Hunt était l'homme d'un petit cercle de petits bourgeois de Londres ; son train de vie était celui d'un littérateur besogneux ; dès qu'il fut remis de la violente secousse que lui donna la mort de Shelley, il reprit la composition de ses articles avec diligence. Il ne pouvait longtemps s'accommoder des allures cavalières et des réflexions vives de son hôte. Même les théories littéraires des deux écrivains n'étaient pas d'accord : tout récemment encore, à l'occasion des attaques de Bowles, Byron avait défendu Pope et son école de poésie ; Leigh Hunt au contraire avait fait porter tout son effort critique contre l'influence du classicisme français sur les lettres anglaises. Byron avait un style d'une vigueur mâle qui contrastait avec les recherches de Hunt. Rien chez Byron ne correspondait vraiment à la sincérité et à la ferveur de Leigh Hunt : c'était un révolté, alors que Leigh Hunt était un réformiste convaincu.

Hunt était criblé de dettes. Il avait commencé par demander un prêt en faveur de son frère qui lui servait de banquier : Byron refusa les deux cent cinquante livres que le nouvel arrivé voulait ainsi tirer de lui. Mais il fut bientôt obligé de l'assister, bon gré mal gré, puisque Hunt n'avait rien. D'après les chiffres de Hunt, il reçut de Byron à Pise soixante-dix livres, les frais de voyage de Pise à Gênes et plus tard trente livres pour revenir de Gênes à Florence ¹. Byron semble indiquer un total plus élevé, puisqu'il estime avoir remis à Hunt entre son arrivée et le mois d'octobre 1822 une somme de cent cinquante livres ². Il faisait remettre cet argent en petits versements par son intendant, ce qui eut le don d'irriter Hunt ³. C'était une gageure que d'essayer de faire vivre sous le même toit d'un côté Leigh Hunt, sa femme et ses enfants, de l'autre Byron, sa maîtresse et leur entourage italien. Tout de suite Byron montra de l'antipathie pour Mrs. Hunt malade ; celle-ci

¹ Cf. *Lord Byron and some of his contemporaries*, pp. 18-19 ; Tatler, 4 sept. 1830.

² Lettre de Byron à Kinnaird, 23 oct. 1822, *Lord Byron's Correspondence chiefly with Lady Melbourne, etc.*, p. 239. Leigh Hunt arrive à une somme légèrement supérieure à trois cents livres, en comptant qu'il reçut deux cents livres de Byron en février 1822. Il ne fait pas entrer en ligne de compte l'argent que dépensa Byron pour meubler son rez-de-chaussée de la Maison Lafranchi ; en outre c'est deux cent cinquante, et non pas deux cents livres, comme le calcule Hunt, qu'il reçut à Plymouth. Il est donc plus exact de calculer comme Schirmer (*op. cit.*, pp. 77-78) que Leigh Hunt emprunta plus de quatre cents livres à Byron. Les sommes supérieures qui ont été données paraissent excessives.

³ Est-ce à cela que ferait allusion Mrs. Hunt lorsqu'elle écrit : « *What a pity it is the actions of noblemen are not done in a noble manner. Aye, princely I would have them be. How Mr. Shelley knew how to do a favor! As well as my Henry. Actions really admirable, are often spoilt in the doing; from mere manner.* » *Unpublished Diary of Mrs. Leigh Hunt*, p. 6.

crut bon de réproucher la morale de celui qui était son hôte. Hunt n'aimait pas la Comtesse et les siens ; la Comtesse protestait contre les dépenses que faisait Byron pour ses compatriotes. Qu'on ajoute à cela les enfants, mal tenus et peu disciplinés, déchaînés dans un palais à la construction duquel avait collaboré Michel-Ange, au milieu d'une domesticité italienne, non loin d'un personnage capricieux et irritable. Il y a là une situation qui friserait la comédie si elle n'avait dû avoir de redoutables conséquences pour Hunt ¹.

La mort de Shelley ne pouvait que favoriser toutes les menées de ceux qui s'efforçaient d'empêcher le succès du nouveau projet de collaboration. Thomas Moore, qui jadis avait présenté Hunt à Byron et dont la collaboration pour une publication analogue avait été sollicitée par son noble ami, ne s'était point contenté de le mettre en garde contre la conspiration de l'*Examiner* à laquelle il allait s'associer. Le 19 février 1822, inquiet sans doute des conceptions religieuses de Shelley et de Hunt, il avait conseillé à Byron de s'en tenir aux discussions strictement politiques ². Les rédacteurs de *Blackwood's*, ayant eu vent de l'affaire, avaient annoncé dès février 1822 que Byron allait être en mesure d'exercer des représailles au moyen de sa nouvelle publication et s'étaient moqué des Hunt bravant les tempêtes de l'Océan pour aller rejoindre le noble poète ³. Il avait été de nouveau question du triumpvirat de Pise dans l'article intitulé *Noctes Ambrosianae*, No. I, publié dans le numéro suivant :

This holy alliance of Pisa will be a queer affair... Imagine Shelley, with his spavin and Hunt with his stalingalt [sic], going in the same harness with such a caperer as Byron, three-a-breast ! He'll knock the wind out of them both the first canter ⁴.

Ces remarques mordantes étaient suivies d'un sonnet italien dans lequel Leigh Hunt était tourné en ridicule. Wordsworth à cette époque pouvait écrire que la nouvelle publication serait dirigée contre tout ce que les Anglais avaient eu coutume de vénérer dans les domaines de la religion, de la morale, et probablement de la politique et de la littérature ⁵. Par moments, Byron s'intéressant toujours au projet s'était impatienté des retards des Hunt ; quand ils arrivèrent, son zèle, nous l'avons vu, s'était fortement ralenti.

Grâce à Shelley, il consent néanmoins à revenir au plan initial et il adresse trois lettres successives à son éditeur John Murray pour le prier de remettre ses manuscrits à John Hunt, qui devait imprimer la revue nouvelle. Mais il présente les choses à sa façon :

¹ Mrs. Hunt (23 sept. 1822) : « *How I wish I could esteem him (Byron) more ! It is so painful to be under obligation to a person you cannot esteem. Can anything be more absurd than a peer of the realm — and a poet making such a fuss about three or four children disfiguring the walls of a few rooms. The very children would blush for him, fye, Lord B. — fye.* »

² Lettre de Thomas Moore à Lord Byron, 19 fév. 1822, *Letters and Journals of Lord Byron*, vol. II, p. 584.

³ *Blackwood's Edinburgh Magazine*, fév. 1822, vol. XI, p. 236 dans *Letter from London*.

⁴ « Cette sainte alliance sera une drôle d'affaire... Imaginez Shelley avec son éparvin et Hunt avec sa mauvaise allure attelés avec un cheval aussi fringant que Byron, tous les trois de front ! Il leur coupera le souffle à tous deux au premier petit galop. » *Blackwood's*, mars 1822, vol. XI, p. 363, dans *Noctes Ambrosianae*, No. I.

⁵ Lettre de Wordsworth à Landor, non datée, dans John FORSTER, *Walter Savage Landor ; a biography*, vol. II, p. 9.

Mr. Leigh Hunt is arrived here, and thinks of commencing a periodical work to which I shall contribute ¹.

Il écrit le 12 juillet à Thomas Moore pour lui demander de lui accorder sa collaboration ; il indique le titre de la nouvelle publication, *The Liberal*, ainsi que le contenu probable du premier numéro ; mais il s'amuse des lenteurs du voyage des Hunt et ajoute cette remarque où se révèle sa véritable attitude :

He seems sanguine about the matter, but (entre nous) I am not. I do not, however, like to put him out of spirits by saying so ; for he is bilious and unwell ².

De nouveau à la fin d'août, Lord Byron s'adresse à Moore et lui offre de devenir un des propriétaires du journal ³. Non seulement celui-ci refuse, mais il mène une véritable campagne contre le projet italien, se rendant tour à tour chez divers éditeurs londoniens pour les presser d'intervenir ; à lui se joignent Murray irrité de ce qu'on lui ait retiré les œuvres de Byron, Hobhouse, Gifford.

Partagé entre des sentiments contraires, n'éprouvant au fond aucun enthousiasme pour les plans des frères Hunt, le noble poète hésite. A un moment donné, le projet de revue italienne est complètement abandonné et Byron accepte de collaborer à l'*Examiner*, où seraient publiés tous les matériaux réunis pour la nouvelle revue ⁴. Mais John Hunt oppose son veto. Il avait déjà pris les devants en faisant circuler une notice annonçant la publication prochaine du *Liberal* et insistant sur le rôle qu'y jouerait Lord Byron, ce qui arrachait au noble poète parlant de « *that damned advertisement of Mr. J. Hunt* » la remarque suivante : « *I did not lend him my name to be hawked about in this way* » ⁵. Le 22 septembre 1822 l'*Examiner* avait annoncé non sans emphase que le périodique tant attendu était sous presse et allait paraître incessamment. Il était trop tard pour revenir en arrière. Le 10 octobre 1822, Leigh Hunt écrivait à son frère John que Lord Byron se rangeait à ses avis et consentait à la publication du *Liberal* ⁶.

Ainsi se trouvait lancée, à la date du 15 octobre 1822 ⁷, la nouvelle revue anglo-italienne ; elle se vendait au prix de cinq shillings. Leigh Hunt ⁸ avait rédigé une préface dans laquelle il répondait à tous ceux

¹ « M. Leigh Hunt est arrivé ici, et pense à ouvrir un périodique dont je serai l'un des collaborateurs. » Lettres de Byron à John Murray, 3, 6, 8 juillet, *The Works of Lord Byron, Letters and Journals*, vol. VI, pp. 92-95.

² « Il semble avoir beaucoup d'ardeur pour cette entreprise, mais entre nous je n'en ai point. Je ne veux point cependant le décourager en le lui disant, car il a un tempérament bilieux et une mauvaise santé. » Lettre de Lord Byron à Thomas Moore, 12 juillet 1822, *Id.*, vol. VI, pp. 96-98.

³ *Id.*, 27 août 1822, *id.*, pp. 106-112.

⁴ C'est ce qui ressort d'une lettre Ms de Leigh Hunt à sa belle-sœur, Elizabeth Kent, 26 sept. 1822, contenue dans la coll. Pforzheimer à New-York et dont un passage est cité dans la thèse dactylographiée de Mr. G. D. Stout, pp. 171-172.

⁵ « Je ne lui ai point prêté mon nom pour qu'il le colporte de la sorte. » Lettre de Lord Byron à John Murray, 9 oct. 1822, *The Works of Lord Byron, Letters and Journals*, vol. VI, pp. 120-126.

⁶ Lettée Ms de Leigh Hunt à John Hunt, 10 oct. 1822, Coll. Brewer. Cf. dans la *Corr.*, vol. I. pp. 191-192 une lettre de Leigh Hunt à Elizabeth Kent, d'oct. 1822 : « *Since I wrote you last, he is again for the Magazine plan, and I have written to my brother accordingly.* »

⁷ Cf. *Ex.*, 13 et 20 oct. 1822.

⁸ On a discuté pour savoir de qui étaient les articles du *Liberal*. Cf. *Notes and Queries*,

qui avaient accusé la nouvelle revue de vouloir saper la morale, la religion et tout ce qui conduit au respect des lois. En réalité, ce qu'elle attaquerait, ce serait les conceptions trop étroites de ses adversaires et leur hypocrisie. Du reste la nouvelle revue ne devait pas avoir un caractère exclusivement politique; elle devait contenir des poèmes, des essais, des récits et des traductions. Son titre impliquait seulement qu'elle était destinée à toutes les personnes ayant reçu une éducation libérale. Tout cela aurait été fort modéré, si la fin de la préface n'avait contenu une longue diatribe contre le Duc de Wellington, Lord Castlereagh et les ennemis de Shelley. La revue elle-même contenait un poème satirique de Lord Byron, *The Vision of Judgment*, dans lequel le noble poète, profitant des facilités nouvelles qu'il avait acquises, s'en donnait à cœur-joie contre le Poète Lauréat et contre ses ennemis politiques et littéraires, plusieurs épigrammes mordants du même auteur contre l'ancien Ministre des Affaires Etrangères, Lord Castlereagh, qui s'était suicidé le 20 août 1822, ainsi qu'une *Letter to the Editor of « My Grandmother's Review »*. Shelley était représenté par une traduction *May Day Night ; a Poetical Translation from Goethe's Faust*. Tout le reste, comprenant un récit italien, un apologue allemand, des traductions de Politien, d'Arioste et d'Alfieri, une lettre d'impressions sur Pise et une discussion relative à la poésie, était de Hunt. L'ensemble était hétéroclite ; il n'était pas suffisamment brillant pour un premier numéro ; il contenait juste de quoi froisser un assez grand nombre de susceptibilités.

Les attaques contre la nouvelle publication ne se firent point attendre et furent souvent d'une violence extrême. Dès le 19 octobre 1822, la *Literary Gazette and Journal of the Belles-Lettres*, qui devait poursuivre ses critiques dans trois numéros¹ successifs, exprimait son horreur pour *The Vision of Judgment* ; par la suite elle condamnait les trois collaborateurs au nom de l'art, de la morale et de la religion ; le dernier article de la série, sous le titre de *Pleasant Walks*, contenait en note une longue parodie de la poésie de Leigh Hunt. Au même moment, la *Weekly Literary Register and Review of the Fine Arts, Sciences and Belles-Lettres* signalait ce qu'il y avait d'étrange dans l'alliance de Byron avec Hunt et critiquait comme profane et obscène le fruit de leur collaboration². Le quotidien conservateur, *The Courier*, qui d'ordinaire ne donnait point de critique littéraire, faisait exception à sa règle pour stigmatiser « *this scoundrel-like publication* » et « *this foul blot upon our national literature* »³. Le *John Bull* du 27 octobre 1822 voyait là un *nonsensical blasphemy*⁴. Le *Gentleman's Magazine*, d'ordinaire assez pondéré, contient dans son numéro d'octobre 1822

16 février 1889, 7^e série, vol. II, *The Liberal : Leigh Hunt*, de George Bethell. Une lettre de Leigh Hunt à Elizabeth Kent, du 7 nov. 1822, contenue dans la Coll. Pforzheimer et citée par G. D. Srouf, *op. cit.*, p. 459, lève tous les doutes à ce sujet en affirmant que tout ce qui n'est pas de Byron ou de Shelley est de l'auteur de la lettre dans ce numéro.

¹ *Literary Gazette and Journal of the Belles-Lettres*, 19 oct. 1822, n° CCC, pp. 655-658 ; 26 oct. 1822, n° CCCI, pp. 678-681 ; 2 nov. 1822, n° CCCII, pp. 693-694.

² *Weekly Literary Register and Review of the Fine Arts, Sciences and Belles-Lettres*, 19 et 26 oct. 1822.

³ *Courier*, 26 oct. 1822, « cette publication de brigands », « cette tache sur notre littérature nationale ».

⁴ *John Bull*, 27 oct. 1822 : « blasphème sans aucun sens », reproduit dans R. H. D. BARNHAM, *The Life and Remarks of Th. E. Hook*, vol. II, p. 142. Cf. aussi *John Bull*, 3 nov. 1822, sous la rubrique : *The real John Bull*.

un article tiré de la *Saint James's Chronicle* où la nouvelle publication était regardée comme étant « *wicked beyond expectation* »¹. *Blackwood's*, comme il fallait s'y attendre, revenait à la charge : le septième article de la série sur l'école *Cockney*, sous le titre de *Hunt's Art of Love*, mettait en pièces ses *Florentine Lovers*, affirmait que les *Cockneys* ne pouvaient rien comprendre à l'amour, blâmait Byron de s'être attaché Hunt, qui tout au plus pouvait jouer le rôle de bouffon à sa cour, et contenait un poème satirique tournant en ridicule la fondation du *Liberal* ; dans le même numéro, le sixième article des *Noctes Ambrosianae* déclarait en parlant de la nouvelle publication : « *The whole concern is abominable, nauseous, filthy, bare, gingerbread Cockney stuff* »². Une publication anonyme, *A critique of the Liberal*, analysait la nouvelle publication : tout en reconnaissant le talent des trois collaborateurs, elle critiquait leurs vues politiques et religieuses, ainsi que leurs remarques sur Lord Castlereagh³. A Londres paraissait au début de l'année 1823 un unique numéro d'une revue destinée à contrebalancer l'effet du *Liberal* dont le sous-titre était *Verse and Prose from the South* ; son titre était caractéristique : *The London Liberal : an Antidote to « Verse and Prose from the South »*⁴. Gifford préparait une parodie intitulée « *The Illiberal* » — *Verse and Prose from the North — dedicated to my Lord Byron, in the South!*, interlude en deux actes et cinq tableaux dont les personnages sont Lord Byron, Leigh Hunt et l'ombre de Shelley⁵. C'était un assaut en règle. L'on s'indignait des idées exposées dans la nouvelle revue, l'on s'étonnait des nouveaux collaborateurs dont s'entourait Byron. La vente elle-même ne réussit pas aussi bien qu'on l'avait espéré : sept mille exemplaires de la nouvelle revue avaient été imprimés ; en février 1823, on n'en avait écoulé que quatre mille cinquante et les bénéfices s'élevaient seulement à trois cent soixante-dix-sept livres seize shillings⁶. Pour comble de malheur, la *Constitutional Association* engageait des poursuites contre l'éditeur du *Liberal*, John Hunt, au début de décembre 1822⁷. Décidément l'affaire s'engageait mal.

Les trois collaborateurs décident de poursuivre leur entreprise. Et pourtant la tension entre eux ne faisait que s'accroître. John Hunt était allé reprocher à John Murray de ne point lui avoir remis la préface de *The Vision of Judgment*. Celui-ci s'était plaint à Byron ; le noble poète lui avait cavalièrement répondu que, si John Hunt l'avait

¹ *Gentleman's Magazine*, oct. 1822, vol. CXXXII, pp. 348-351, « plus mauvais encore que tout ce qu'on pouvait attendre ». L'article original n'a pas pu être retrouvé.

² *Blackwood's*, déc. 1822, vol. XXII, n° LXXI, pp. 693-709, *Noctes Ambrosianae*, VI (la partie sur Leigh Hunt et le *Liberal* se trouve pp. 700-701) : « Toute cette affaire est un travail de Cockney, abominable, donnant la nausée, sale, vide, ayant le goût de pain d'épice » ; pp. 775-781, *Hunt's Art of Love*.

³ *A Critique of the Liberal...*, London, printed for the author, by William Day, no. 17, Goswell Street, 1822, price six pence.

⁴ Cette publication, imprimée pour W. Simpkin et R. Marshall, 1823, est annoncée dans le *Times* du 6 janvier 1823 et se trouve dans les *Bodleian Hope Add.* Cf. André KOSZUL, *La Jeunesse de Shelley*, appendice, pp. 420-427.

⁵ Coll. Wise ; cette brochure ne semble pas avoir été publiée.

⁶ Lettre Ms de John Hunt à Leigh Hunt, 25 fév. 1823, *British Museum, Add. Mss.* 38.108, f. 257-258.

⁷ Cf. *Examiner*, 15 déc. 1822. Byron donne des instructions à son agent Kinnaird pour qu'il assistât John Hunt et offrit même de se rendre en Angleterre pour lui porter secours. L'affaire ne vint en jugement que le 15 janvier 1824 ; comme éditeur responsable de la publication de la *Vision of Judgment*, John Hunt fut déclaré coupable ; le 19 juin, il fut condamné à payer une amende de cent livres et à fournir des gages pendant cinq ans.

insulté, il n'avait qu'à lui montrer la porte ou la fenêtre, que la nouvelle publication était une mauvaise affaire dans laquelle il se sacrifiait pour d'autres, que dans les choses de ce monde Leigh Hunt se conduisait comme un enfant ¹. Il s'était repris du reste, adressant des reproches à Murray et lui affirmant qu'il n'abandonnerait point Hunt dans la misère. Mais Murray montre à John Hunt et fait circuler parmi ses amis la première lettre qu'il a reçue de Byron. John écrit aussitôt à son frère ; bouleversé, celui-ci va se plaindre à son collaborateur ². Mary Shelley, reprenant le rôle de son mari, envoie à Byron deux lettres très dignes où elle lui reproche d'avoir une attitude par trop protectrice vis-à-vis des Hunt ³. Byron dans sa réponse fait toutes les concessions nécessaires : il proteste de son admiration pour le caractère, le talent littéraire et le courage politique de Leigh Hunt, il déclare qu'il a le plus vif désir de l'aider financièrement ⁴. Et en effet l'affaire s'arrange et Lord Byron décide d'abandonner sa part de bénéfices aux Hunt. Il annonce à Murray qu'il poursuivra son association avec les deux frères ⁵. Mais, au fond, ses protestations d'amitié ne vont pas sans de multiples restrictions mentales. Dans la lettre qu'il adresse à Murray, il indique que, s'il continue à participer au *Liberal*, c'est parce qu'il ne veut point abandonner les Hunt après un demi-échec, que Leigh a été profondément blessé par ce qui vient de se produire et qu'entre eux deux il n'y a communauté ni de sentiments, ni de pensées, ni d'opinions.

On imagine ce que purent être les relations personnelles entre les deux écrivains dans ces conditions. A Pise ils se voyaient souvent encore, quoique leurs modes de vie fussent totalement différents. Mais, à la fin de septembre 1822, Byron fut jugé indésirable en Toscane. Il alla s'établir à Gênes où l'on se montrait moins sévère. Les Hunt s'y transportèrent à ses frais. Ils occupèrent avec Mary Shelley une grande villa au bord de la Méditerranée dans un petit village voisin de Gênes, Albaro. Leigh Hunt y pouvait écrire pendant la plus grande partie de la matinée, lire beaucoup, converser avec Lord Byron qui vivait non loin de là. C'est à Albaro, le 9 juin 1823, que Mrs. Hunt mit au monde son septième enfant, Vincent ⁶. Hélas ! le souvenir de Shelley planait sur ces Anglais éloignés de leur pays. Leigh Hunt se sentait découragé et regrettait ses amis londoniens dont les conseils lui auraient été si utiles. Il s'adaptait mal à la vie d'un pays autre que le sien. Les difficultés d'argent continuaient. Sa santé fut de nouveau chancelante en

¹ Lettre de Byron à John Murray, 9 oct. 1822, *The Works of Lord Byron, Letters and Journals*, vol. VI, pp. 120-125.

² Lettres de Byron à John Murray, 22, 24 oct., 18 nov. 1822, *Id.*, pp. 126-127, 129-131, 138-139. La coll. Brewer renferme une lettre datée, Albaro, Monday 11th November 1822 dans laquelle Hunt se plaint à Byron de sa conduite et suggère que l'incident soit considéré comme clos. Elle est écrite d'une main autre que celle de Leigh Hunt, apparemment celle de Mrs. Shelley. Il s'agit là, soit d'une copie d'une lettre adressée à Byron, soit plutôt d'un brouillon de lettre établi par Mrs. Shelley ou en collaboration avec elle, sans que rien ne prouve que la lettre ait jamais été envoyée.

³ Lettres de Mrs. Shelley à Byron, Albaro, déc. 1822 et n.d. *Lord Byron's Correspondence, chiefly with lady Melbourne, etc.*, vol. I, pp. 242-243.

⁴ Lettre de Byron à Mrs. Shelley, n.d., *The Works of Lord Byron, Letters and Journals*, vol. VI, pp. 174-175.

⁵ Lettre de Lord Byron à John Murray, 25 déc. 1822, *The Works of Lord Byron, Letters and Journals*, vol. VI, pp. 155-157.

⁶ Cf. *Ex.*, 23 juin 1823.

1823 ; la vie en commun avec Mrs. Shelley n'allait pas sans quelques heurts, malgré l'affection de celle-ci pour Marianne Hunt. A Gênes comme à Pise, les enfants continuaient à être élevés en toute liberté, ce qui risquait certes de rendre la vie intenable ¹. Leigh Hunt lui-même était parfois très affectueux, parfois d'une excitabilité morbide ; à certains moments, Mary Shelley en est excédée ². L'accueil qu'avait reçu le *Liberal* n'était pas fait pour améliorer les relations entre Byron et Hunt ; dès novembre 1822, elles perdaient toute cordialité. Leigh Hunt signalait chez son associé les plus déplorables faiblesses ³. Par la suite ils se virent de moins en moins.

Néanmoins la publication du *Liberal* devait encore se poursuivre avec trois numéros. Le second *Liberal* parut le 2 janvier 1823 ⁴. Le ton n'en avait pas été adouci, au contraire. Dans la préface de son poème *The Dogs* adressée *To the abusers of the Liberal*, Leigh Hunt annonçait son intention de lutter contre les ennemis de la nouvelle publication. Byron y faisait paraître *Heaven and Earth, a Mystery*, ainsi que trois petits poèmes, dont deux traductions. Shelley n'était plus représenté que par un court morceau, *Song written from an Indian air*. On avait fait appel à de nouveaux collaborateurs. Hazlitt avait fourni deux essais : *On the Spirit of Monarchy* et *On the Scotch character* ; Mary Shelley avait donné à ses amis *A Tale of the Passions* ; Charles Brown publiait *Les Charmettes and Rousseau* ⁵ et il semble qu'on puisse attribuer à T. J. Hogg l'article intitulé *Longus* ⁶. Leigh Hunt avait fortement engagé son frère, en son nom et en celui de Byron, à s'assurer la collaboration de Lamb ⁷ : apparemment l'on n'avait pas abouti. Le plus grand nombre des articles était dû à Leigh Hunt. Il faisait paraître un long poème satirique, *The Dogs*, et plusieurs traductions en vers, ainsi qu'une lettre d'impressions sur Gênes ⁸.

Hélas ! ce second numéro du *Libéral*, malgré la diversité et la distinction de ses rédacteurs, ne fut pas mieux accueilli que le précédent. La *Literary Gazette* estimait qu'il avait une valeur littéraire encore moindre et qu'on s'était contenté de mettre bout à bout une série

¹ Lord Byron à Mrs. Shelley, 6 oct. 1822 : *I have a particular dislike to anything of Shelley's being within the same walls as Mrs. Hunt's children. — They are dirtier and more mischievous than Yahoos. What they can't destroy with their hands they will with their fingers.* Mrs. Marshall : *Life and Letters of Mary Wollstonecraft Shelley*, vol. II., p. 46. — *The Works of Lord Byron. Letters and Journals*, vol. VI, pp. 119-120.

² Elle écrit à Jane Clairmont le 20 déc. 1822 qu'elle est obligée de passer des journées entières avec Hunt, « *which is, as you may guess, the annihilation of study, and even of pleasure to a great degree. For, after all, Hunt does not like me...* » Op. cit., vol. II, p. 55. Il est vrai que le 30 juillet 1823 elle se corrige dans une lettre à Jane Williams où elle raconte que Leigh Hunt et son aîné Thornton l'ont accompagnée sur un parcours de vingt miles au moment de son retour en Angleterre : « *But thank heaven, we are now the best friends in the world... It is a delightful thing, my dear Jane, to be able to express one's affection upon an old and tried friend like Hunt and one so passionately attached to my Shelley as he was, and is. It is pleasant also to feel myself loved by one who loves me. You know somewhat of what I suffered during the winter, during his alienation from me.* » Op. cit., vol. II, p. 85.

³ Lettre de Leigh Hunt à Elizabeth Kent, 22 nov. 1822, *Corr.*, vol. I, pp. 200-201.

⁴ Cf. *Times*, 2 janv. 1823.

⁵ Cf. W. SHARP, *Life and Letters of Joseph Severn*, p. 132 : lettre de Ch. Brown à Joseph Severn, 7 nov. 1822.

⁶ Cet article rappelle par son ton général et son style l'article intitulé *Apuleius* du troisième numéro, qui est de Hogg.

⁷ Lettre Ms de Leigh Hunt à John Hunt, 10 oct. 1822. Coll. Brewer.

⁸ *The Suliotes*, traduit de l'italien du Capitaine Christo Perevo, est attribué par Mr. G. D. Stout soit à Leigh Hunt, soit à Lord Byron ; le sujet se rapproche de ceux qu'aimait à traiter Byron.

d'articles trop longs pour l'*Examiner*¹. Le *Weekly Literary Register* n'en donnait qu'un compte rendu assez terne². *Blackwood's* ne lui consacrait qu'une courte note³. Après l'hostilité violente, une demi-indifférence : ce n'était pas un progrès. Financièrement, ce fut un échec complet. On avait imprimé six mille exemplaires, il ne s'en vendit que deux mille sept cents. Il fallut payer plus de cent huit livres aux collaborateurs qu'on avait réunis, si bien que les dépenses s'élevèrent à un peu plus de cinq cent soixante livres ; or les recettes au 23 février n'étaient que de cinq cent dix huit livres. On était donc en déficit : l'imprimeur John Hunt, meilleur homme d'affaires que son frère, proposait d'abandonner le *Liberal* et de fonder un *Literary Examiner*, suite de l'*Indicator*, qui contiendrait des essais et des revues de livres⁴.

Tout cela n'était pas fait pour ranimer le zèle défaillant de Lord Byron. Il écrit le 20 février 1823 à Thomas Moore qui, une fois de plus, lui conseille de ne plus participer au « pot-au-feu » (le mot est en français) qu'est le *Liberal* :

*He [Leigh Hunt] is perhaps the vainest man on earth, at last his own friends say so pretty loudly ; and if he were in other circumstances, I might be tempted to take him down a peg ; but not now, — it would be cruel. It is a cursed business*⁵.

Le 10 mars 1823, il offre à John Hunt de se retirer de l'entreprise commune dans laquelle, dit-il, il ne peut guère être utile ; il renouvelle sa demande huit jours plus tard⁶. Le 2 avril 1823, il déclare à Moore que Leigh Hunt est incapable de faire quoi que ce soit pour se tirer d'affaire⁷. Il écrit à Lady Blessington qu'il regrette de s'être laissé entraîner dans cette entreprise⁸. Son attitude protectrice et distante choque Leigh Hunt. A la froideur succèdent les récriminations. Le 7 avril 1823, Leigh Hunt écrit à son collaborateur pour lui reprocher de ne s'être jamais vraiment intéressé à la revue et de lui avoir fourni uniquement des articles propres à choquer le public⁹ ; le même jour il informe sa belle-sœur qu'il ne sait pas combien de temps Byron résistera aux efforts de ses ennemis et de ceux qui se prétendent ses amis pour détacher le noble poète du *Liberal* ; en tout cas Leigh Hunt est prêt à toute éventualité et envisage la fondation d'un nouvel *Indicator* ou de tel autre ouvrage susceptible d'aider l'*Examiner*¹⁰.

¹ *Literary Gazette and Journal of Belles-Lettres*, 4 janv. 1823, pp. 2-5

² *Weekly Literary Register and Review of the Fine Arts, Sciences and Belles-Lettres*, 4, 11 janv. 1823.

³ *Blackwood's*, janv. 1823, vol. XIII, n° LXXXII, p. 72, note.

⁴ Lettre Ms de John Hunt à Leigh Hunt, 25 fév. 1823, *British Museum, Add. Mss. 38.108*, f. 257-258.

⁵ « C'est peut-être l'homme le plus vain de la terre ; du moins ses propres amis le disent sans trop s'en cacher ; et s'il était dans une situation différente, je pourrais être tenté de lui en faire rabattre ; mais pas maintenant, ce serait cruel. Quelle maudite affaire ! » Lettre de Byron à Thomas Moore, 20 fév. 1823, *The Works of Lord Byron, Letters and Journals*, vol. VI, pp. 167-168.

⁶ Lettres de Byron à John Hunt, 10 et 17 mars 1823, *Id.*, pp. 171-172, 172-174.

⁷ Lettre de Byron à Thomas Moore, 2 av. 1823, *Id.*, pp. 178-183.

⁸ *Conversations of Lord Byron with the Countess of Blessington*, p. 77.

⁹ Lettre Ms de Leigh Hunt à Lord Byron, 7 av. 1823, *British Museum, Add. Mss. 38.523*, f. 70-71.

¹⁰ Lettre Ms de Leigh Hunt à Elizabeth Kent, 7 av. 1823, Coll. Brewer. Le 22 mai 1823, Leigh Hunt écrit à sa belle-sœur que le *Liberal* s'arrêtera après le quatrième numéro et que

C'est dans ces conditions que parurent les deux derniers numéros du *Liberal* au début ou à la fin du mois de mai 1823 et au cours du mois de juillet suivant. Byron avait déjà décidé de partir en Grèce et Leigh Hunt savait qu'on s'arrêterait au quatrième numéro lorsqu'il le préparait. La revue moribonde se ressentait des conditions très spéciales dans lesquelles elle subsistait. La qualité en baissait visiblement. Elle ne contenait de Byron qu'un seul poème dans chacun de ses numéros, *The Blues, a Literary Eclogue* dans le troisième et *First Canto of the Morgante Maggiore of Pulci, translated* dans le quatrième. La liste des collaborateurs s'était accrue seulement de P. G. Patmore qui faisait paraître *A Sunday's Fête at St-Cloud* dans le troisième numéro; Hazlitt, Mrs. Shelley, Hogg et C. A. Brown restaient fidèles à Leigh Hunt; de Hazlitt, le troisième *Liberal* contenait *My first acquaintance with Poets*, le quatrième *Pulpit Oratory, Chalmers and Irving* et *Arguing in a Circle*. Tout le reste était de Leigh Hunt, d'un Leigh Hunt qui avait conservé son talent délicat (quelques-uns de ses petits poèmes les plus heureux, comme *Mamhoud*, furent publiés alors), mais d'un Leigh Hunt découragé et peut-être rendu amer par l'échec de cette tentative. Dans la préface qu'il écrivit pour le second volume du *Liberal*, il se plaignait des clameurs des hypocrites de toutes classes contre la nouvelle publication et s'attaquait à leurs conceptions indignes de Dieu, ainsi qu'à leurs opinions politiques rétrogrades.

Jusqu'au dernier moment, le *Liberal* fut poursuivi par les organes conservateurs. Dès le 3 mai 1823, la *Literary Gazette*, continuant sa campagne, faisait savoir que le troisième numéro ne pouvait même pas avoir un succès de curiosité et qu'il était d'une platitude extrême. Le *John Bull* du 4 mai 1823 ne voyait là qu'un tissu de puérités et d'absurdités. Une des lettres de Timothy Tickler dans le *Blackwood's* de juillet 1823 faisait honte à Byron d'avoir été se mêler aux Hunt; les numéros d'août et d'octobre de la même année reprenaient leurs attaques contre l'école *Cockney*¹. L'un des résultats les plus clairs du *Liberal* fut de réveiller et d'accentuer les haines qui s'étaient déchaînées jadis contre Leigh Hunt. Les deux derniers numéros ne lui rapportèrent presque rien : d'après les comptes de John Hunt, sa part de bénéfices sur le troisième numéro fut £ 2.11.6 et sur le quatrième £ 14.6.4². On s'efforça d'écouler les numéros invendus en les reliant en deux volumes : ils ne trouvèrent pas d'acquéreurs. Il fallut arrêter les frais. Du reste, Byron partait pour la Grèce le 23 juillet 1823. Malade et complètement ruiné, Hunt, toujours indécis, préféra rester en Italie, bien que son illustre collaborateur lui eût offert de le rapatrier : la vie y était moins chère qu'en Angleterre; il s'intéressait aux mœurs et à la littérature du pays où il s'était fixé. Il décida de se rendre à Florence, l'un des principaux centres littéraires et artistiques de l'Italie fréquentés par les Anglais. Il s'y transporta avec les

lui et son frère fonderont alors une nouvelle revue avec un nouveau titre. (Lettre Ms, Coll. Pforzheimer; G. D. Strout, *op. cit.*, pp. 195-196.)

¹ *Blackwood's*, juillet 1823, vol. XIV, n° LXXX, pp. 80-88 : *Letters of Timothy Tickler*, no. VII; août 1823, vol. XIV, n° LXXXI, pp. 212-235 : *Id.*, no. VIII; oct. 1823, vol. XIV, n° LXXXIII, pp. 484-503 : *Noctes Ambrosianae*, XII.

² Lettre Ms de Leigh Hunt à John Hunt, 6 juin 1824, *British Museum, Add. Mss.* 38.108, f. 323-324.

siens en août 1823 : Byron lui avait laissé l'argent nécessaire pour le voyage.

Ainsi se termina ce curieux épisode du *Liberal*. On regrette que l'entreprise commune de trois des auteurs les plus en vue de leur temps n'ait pas réussi ; elle eût conduit à un *Examiner* considérablement enrichi, une sorte de monument de la nouvelle génération romantique. Leigh Hunt, qui, comme pionnier du mouvement, avait été à la peine, méritait d'être à l'honneur, même si ses titres littéraires ne se comparent pas à ceux de ses illustres associés. Les causes de l'échec sont nombreuses : conceptions trop vagues du nouveau projet à l'origine, retard de Hunt, mort de Shelley, campagne des amis de Byron contre l'alliance avec les *Cockneys*, instabilité du noble poète, différences trop nombreuses et trop profondes entre lui et l'ancien rédacteur en chef de l'*Examiner*, maladresses de John Hunt, hostilité virulente des organes conservateurs, intérêt moins grand du public anglais pour la cause libérale.

Est-il possible, dans ces conditions, de définir la part de responsabilité des trois associés dans toute cette affaire ? A Shelley appartient le mérite d'avoir cherché un moyen d'assister son ami et d'avoir multiplié ses efforts pour faire réussir le projet. Mais n'était-il pas dangereux d'attirer loin de Londres Leigh Hunt avec tous les siens, et chimérique d'envisager comme possible une collaboration entre deux caractères aussi opposés que ceux de Hunt et de Byron ? Byron fut certes très généreux envers les Hunt qu'il aida de diverses manières pendant plus d'un an et pour lesquels il dépensa de fortes sommes¹ ; il recueillit Hunt à un moment où celui-ci était vilipendé par les organes conservateurs et attaqué même par d'anciens collaborateurs et amis. Pourtant traita-t-il Hunt avec la délicatesse et la loyauté qui convenaient ? Eut-il pour lui une sympathie bien sincère ? N'est-on pas en droit de le blâmer fortement d'avoir souvent considéré à la légère un projet dont il était l'un des auteurs, pour lequel il avait promis son appui et dont dépendait l'existence même d'une famille entière ? Leigh Hunt, grâce à son ardeur ordinaire, permit au *Liberal* de paraître et de subsister pendant quelque temps ; si l'on en juge par l'exemple de l'*Examiner*, on peut se demander si, assisté de deux collaborateurs éminents, dans des circonstances moins défavorables, il n'eût point réussi à faire du *Liberal* un organe actif soutenant les causes contre lesquelles s'acharnait le conservatisme écossais et anglais. Mais n'était-ce point là un projet trop ambitieux à un moment où sa propre renommée subissait une éclipse ? N'était-ce pas une faute énorme de quitter Londres avec tous les siens pour se lancer dans l'inconnu ? Ne comptait-il pas trop sur la générosité de ses associés ? Montra-t-il dans toute cette affaire le

¹ J. C. JEAFFRESON, *The real Lord Byron*, vol. II, p. 196, estime à cinq cents livres les sommes dépensées par Byron pour Leigh Hunt. D'autres estimations montent encore plus haut : £ 550 (PROTHERO dans *Letters and Journals*, vol. VI, p. 123 note), £ 600 (MISS MAYNE, p. 391). Leigh Hunt de son côté donne un peu plus de £ 300 dans son *Lord Byron* et dans le *Tatler* du 4 septembre 1830. La vérité semble résider entre ces évaluations extrêmes. Leigh Hunt reçut de Byron £ 250 en fév. 1822, £ 70 à Pise ; Byron lui paya ses frais de voyage de Pise à Gênes et lui remit ensuite £ 30 pour aller jusqu'à Florence ; il faut encore compter les dépenses encourues à Pise pour meubler les Hunt. On arrive ainsi à la somme d'environ quatre cents livres, qui est celle que donne WALTER SCHIRMER, *op. cit.*, pp. 77-78. Cette somme ne fait entrer en ligne de compte ni les sommes envoyées par Byron à John Hunt, ni l'abandon de ses droits sur le *Liberal* dont Byron fit remise aux deux frères.

doigté nécessaire pour maintenir une collaboration délicate et assurer le lancement d'une revue de tendances avancées ?

En tout cas, ce fut lui la grande victime du *Liberal*. Sa réputation n'y gagna rien : en fait, la chute du *Liberal* marque sa déchéance comme auteur important de son époque. Ce fut là un des déboires les plus marqués de toute sa carrière, peut-être le plus décisif. Il était parti avec l'espoir de regagner la faveur perdue depuis 1815 ; il fut abattu par la mort imprévue de son ami et l'échec de la revue. Sa santé en fut éprouvée ; il vieillit physiquement et mentalement. Ses difficultés financières furent encore accrues. Pendant de longs mois il vécut avec sa femme malade et ses nombreux enfants en territoire étranger sans ressources régulières : entre l'automne de 1821 et l'été de 1822 il ne subsista guère qu'aux dépens de Shelley et de Byron. Sans doute ne leur remboursa-t-il rien ; à peine même eut-il conscience de sa dette envers eux. Mais il était redevable de fortes sommes envers son frère John ; le statut de l'*Examiner* restait en suspens. De là des complications, des discussions d'intérêt et finalement une rupture entre les deux frères.

Si nous nous fions aux comptes de John Hunt, à la fin de 1821 Leigh Hunt devait déjà £ 1868.6.5 à son frère : c'était là sans doute le résultat des maladies de Hunt et de sa femme, qui s'étaient produites au moment du déclin de l'*Examiner*. En outre à son départ pour l'Italie, Leigh Hunt laissait à son frère le soin d'acquitter ses dettes en Angleterre. C'est ainsi qu'en 1822 John remboursa pour le compte de son frère une somme de £ 257.8.11, qui fut d'ailleurs plus que couverte par les profits du premier numéro du *Libéral*¹. En 1823 John Hunt continua à rembourser un certain nombre de créanciers anglais de son frère et acquitta des traites tirées sur lui de Gênes et de Florence à des intervalles très rapprochés : 8 février, £ 100 ; 28 avril, £ 150 ; 20 août, £ 100 ; 13 novembre, £ 150 ; 24 novembre, £ 50 ; 31 novembre, £ 10 ; en tout John paya pour le compte de son frère en 1823 £ 929.6.9 alors qu'il n'inscrivait à son crédit qu'une somme légèrement supérieure à cent livres. En tenant compte de certains paiements effectués par Leigh Hunt en sa faveur et en le créditant d'une somme globale de £ 300 pour les 8.285 numéros du *Libéral* qui lui restaient (il comptait en écouler mille collections complètes en Amérique pour £ 200 et vendre le reste au poids du papier), John estimait qu'au 1^{er} janvier 1824 son frère lui était redevable de £ 1790.19.10 ; c'était une lourde dette ; elle s'accrut en 1824 des traites variant de dix à trente-cinq livres que Leigh continua à tirer de Florence sur son frère².

C'est dans ces conditions que se développa la controverse relative

¹ Dans sa lettre du 25 fév. 1823 (*British Museum, Add. Mss. 38.108, f. 257-258*), John estime les profits de ce premier numéro à £ 377.16.0. Dans celle du 19 sept. 1823 (*British Museum, Add. Mss. 38.108, f. 307-308*), il estime la part de Leigh « *By No. 1 of the Liberal as per acct dated June 1st 1823* » à £ 291.15.0. Le compte du 1^{er} juin n'a pu être retrouvé ; Byron avait renoncé à sa part de bénéfices ; on ne peut déterminer pourquoi les deux chiffres sont différents puisque, d'après le *Statement of a question of Partnership in the Examiner Sunday Newspaper*, Leigh devait jouir de tous les bénéfices sur la vente, John devant tirer son profit de l'impression et de la publication du *Liberal* et des œuvres de Byron.

² Lettre Ms de John Hunt à Leigh Hunt, 6 juin 1824, *British Museum, Add. Mss. 38.108, f. 323-324*.

à l'*Examiner*. Au moment où Leigh Hunt s'embarqua pour l'Italie, il avait officiellement cessé d'en être l'un des propriétaires, mais il continuait à recevoir la moitié des bénéfices. Il est probable qu'au moment de son départ les deux frères n'avaient conclu aucun engagement ferme au sujet de l'hebdomadaire : c'était là peut-être une simple inadvertance qu'expliquerait assez l'imprévoyance de Leigh ; Leigh était en droit d'estimer que, puisque son frère allait participer aux avantages de sa nouvelle entreprise, il pouvait bien lui-même continuer à jouir des bénéfices de la plus fructueuse de leurs entreprises communes ; les deux frères n'étaient sans doute pas sans penser à la possibilité d'établir un lien entre la revue projetée et l'hebdomadaire existant. En fait, Leigh Hunt arrivé en Italie ne se désintéresse pas de l'*Examiner*. Quand le 6 juillet 1822 il envoie à son frère *The Vision of Judgment* de Lord Byron, il signale : « *The enclosed is from Lord Byron for the Examiner* ¹. » Quand, en septembre, l'ardeur de Byron pour la nouvelle revue faiblit, les associés d'Italie envisagent la possibilité d'élargir l'*Examiner* en y publiant les œuvres de l'illustre poète. Leigh Hunt parle de ce projet dans une lettre qu'il adresse à son frère le 10 octobre 1822 ; il espère que lui et son frère pourront conclure un arrangement équitable, qui leur permette de mener à bien la nouvelle revue et l'*Examiner*, et d'en retirer chacun un profit légitime ². Quinze jours plus tard Leigh Hunt écrit de nouveau à son frère au sujet de l'*Examiner* : se rendant compte qu'il ne peut remplir toutes ses obligations de rédacteur en chef de l'*Examiner*, il propose à son frère de le dédommager en le faisant participer aux profits de la nouvelle revue ; il lui demande donc de lui faire des propositions dans ce sens ³. Nous ne savons quelle fut la réponse de John. Lorsque Byron, au début de 1823, voulut abandonner le *Liberal*, John Hunt suggéra la possibilité de créer un *Literary Examiner*, en indiquant que récemment l'*Examiner* avait pris un caractère beaucoup plus politique que littéraire. Aussi longtemps que le succès du *Liberal* apparut comme possible, les deux frères ne semblent pas avoir cherché à trancher définitivement la question du partage de l'*Examiner*.

Lorsqu'en 1823 Leigh Hunt se rendit compte que le *Liberal* n'était pas viable et que, de toutes façons, il ne lui rapportait pas suffisamment pour lui permettre de vivre, il demanda à son frère quels avaient été les bénéfices de l'*Examiner* ; John lui répondit qu'ils étaient trop faibles pour qu'on en fit état ; il n'était pas question à ce moment-là de retirer à Leigh sa qualité d'associé ⁴. Leigh Hunt voulut quelques précisions ; le *Liberal* était abandonné et il n'avait aucune ressource. Il chargea Mrs. Shelley de tirer les choses au clair lorsqu'elle retourna à Londres en juillet 1823. Le 19 septembre, John écrivait à son frère pour lui demander de lui exposer nettement ses vues ; s'ils ne pouvaient aboutir à un accord, ils pourraient demander à l'un des amis

¹ Lettre Ms de Leigh Hunt à John Hunt, 6 juillet 1822, Coll. Brewer : « Le contenu de cette lettre vient de Lord Byron et est destiné à l'*Examiner*. »

² Lettre Ms de Leigh Hunt à John Hunt, 10 oct. 1822, Coll. Brewer : « *With regard to what I felt respecting the Examiner, Mrs. S[helley] thinks that some arrangement might be made altogether, which would be equally pleasant to yourself as to me, and the magazine be continued.* »

³ Lettre Ms de Leigh Hunt à John Hunt, 26 oct. 1822, Coll. Brewer.

⁴ *Statement of a question of partnership in the Examiner Sunday Newspaper between John Hunt and Leigh Hunt.* § II, Coll. Brewer.

de Hunt, Novello ou Procter, ou peut-être aux deux ensemble d'arbitrer leur différent ; en attendant, John joignait à sa lettre un mémorandum de ses comptes avec son frère en 1822 et 1823 ; non seulement il n'y faisait pas apparaître au crédit de son frère la part de ses bénéfices tirés de l'*Examiner*, mais encore il faisait le décompte, au taux de trois guinées l'article, des articles que Leigh lui avait envoyés d'Italie ; par conséquent il ne considérait plus du tout son frère comme son associé ¹. Leigh répliqua aussitôt qu'il ne comprenait rien à la lettre de son frère et qu'il n'avait aucune idée de ses dettes ; il n'entendait pas abandonner son rôle dans l'*Examiner* :

However, I have so little time to write, and so great a desire to render the footing on which I am to stand in future, plain and simple, that I will say at once, that I will resume my station in the Examiner, to write for it all that I can write both political and literary ; in return for which, all matters considered, I will also continue my old share of the profits.

Il faisait aussi observer qu'il s'était toujours appliqué à faire profiter son frère des fruits de son activité littéraire, qu'à son avis le *Literary Examiner* auquel il devait collaborer n'était qu'une ramification de l'*Examiner*, qu'aussitôt après la chute du *Liberal* il s'était efforcé de remplir son rôle de rédacteur de l'*Examiner* en envoyant des articles. En passant, il signalait qu'il avait bien songé à fonder une revue nouvelle en collaboration avec un certain Mr. Gorton, mais que l'idée en avait dû être abandonnée. Il suggérait que ses articles futurs fussent réunis sous la rubrique spéciale de *The Indicator* et que l'hebdomadaire portât le titre de *The Examiner and Indicator*. Il proposait que son frère participât aux bénéfices de ses nouveaux ouvrages, tout en le prévenant que son médiocre état de santé pourrait l'empêcher d'écrire autant qu'il le voudrait. En attendant, il lui demandait une nouvelle avance d'argent, si petite fût-elle, pour lui éviter de tomber dans une misère effroyable ². Nous arrivons là à l'une des phases les plus critiques de l'existence de Hunt puisque ses dernières ressources semblaient s'évanouir. Il revenait sur cette question quelques jours plus tard dans une nouvelle lettre à son frère ³. Mais les points de vue des deux fondateurs de l'*Examiner* étaient diamétralement opposés.

Le 21 octobre 1823, John Hunt refusait d'accéder aux demandes de son frère et offrait de lui payer une annuité à fixer par arbitrage ⁴. Une lettre de Vincent Novello datée du 15 décembre 1823 proposait une annuité de cent livres, offerte par John à Leigh en considération de son rôle dans le développement de l'*Examiner* ; cette indemnité devait croître, si les bénéfices de l'hebdomadaire augmentaient ; les articles qu'il pourrait fournir lui seraient payés en plus ; un nouvel arbitrage était proposé au cas où les deux frères ne tomberaient pas

¹ Lettre Ms de John Hunt à Leigh Hunt, 19 sept. 1823, *British Museum, Add. Mss. 38.108, f. 307-308.*

² Lettre Ms de Leigh Hunt à John Hunt, 3 oct. 1823, Coll. Brewer. « Néanmoins j'ai si peu de temps pour écrire et un si grand désir de rendre ma situation future parfaitement claire, que je vous dirai tout de suite que je compte reprendre mon rôle dans l'*Examiner* pour lui fournir tous les articles, politiques et littéraires, que je pourrai composer ; en retour, toutes choses étant considérées, je continuerai aussi à toucher mon ancienne part des bénéfices. »

³ Lettre Ms de Leigh Hunt à John Hunt, 14 oct. 1823, Coll. Brewer.

⁴ D'après le *Statement of a question of partnership*. Selon le même document, Leigh Hunt n'aurait jamais quitté l'Angleterre, ni contribué à fonder le *Liberal*, s'il avait pu prévoir l'attitude de son frère.

d'accord ¹. Nous ne possédons pas la réponse de Leigh, mais il semble qu'il ait accepté ces propositions, tout au moins d'une façon provisoire. Il écrit à sa belle-sœur le 8 janvier 1824 :

... *I am in a fair way of settling comfortably the unpleasant business between my brother and myself as Mrs. S[helley] or Novello will explain to you... I am going to write regularly in it [the Examiner] again, upon all sorts of subjects, and romance directly. So you will see in a few weeks the first No. of a new series of papers in it entitled the Wishing Cap. Is it not that a good title ?*

Il lui écrit en mars que tous ses efforts tendent à préparer les articles du *Wishing Cap* et à accroître la vente de l'*Examiner* ³. L'annuité lui fut versée. Le 23 mars 1824, John Hunt lui offre deux guinées, qui furent payées, pour chacun des articles de la nouvelle série et lui annonce que le tirage de l'*Examiner* dépasse cinq mille ⁴. Le 6 juin, en réponse probablement à une demande de son frère, il lui explique qu'il ne peut pas faire plus que tenir ses engagements à son égard ; si les articles du *Wishing Cap* ne paraissent pas plus vite, c'est qu'il doit publier un grand nombre d'articles d'un intérêt plus fugitif ; il est heureux d'apprendre que la situation pécuniaire de son frère est moins pressante ⁵. Les relations entre les deux frères redeviennent cordiales et confiantes ; John signale à son frère qu'il a été condamné à une amende pour la publication de *The Vision of Judgment* dans le premier numéro du *Liberal* et que la mort de Byron lui porte préjudice, puisqu'il en était devenu l'éditeur — grâce à Leigh ; il s'occupe de la publication des œuvres de son frère, il lui propose de lui envoyer quatorze livres par mois, qui correspondent à peu près à l'annuité promise, augmentée de la rémunération due à Leigh pour ses articles du *Wishing Cap* ; il met son frère en relations avec l'éditeur Colburn qui d'abord accepte des articles isolés pour sa *New Monthly Magazine*, puis offre à l'auteur d'y collaborer d'une façon régulière moyennant une rétribution annuelle de cent cinquante livres ⁶.

Tout semble donc réglé entre les deux frères quand, à la fin de 1824, surgit une nouvelle contestation. Dans une lettre qu'il adresse à sa belle-sœur le 4 novembre 1824 pour lui annoncer les arrangements conclus avec Colburn, Leigh Hunt parle de nouvelles discussions qui se sont ouvertes avec son frère : il n'y peut rien perdre, ajoute-t-il, il peut y gagner quelques avantages ⁷. Il s'agit là sans doute de négociations engagées à cette époque par l'ancien ami de Keats, Charles Armi-

¹ Lettre Ms de Vincent Novello à Leigh Hunt, 15 déc. 1823, *British Museum, Add. Mss. 38.108, f. 317-318*.

² « Il semble que je sois sur le point de régler d'une façon satisfaisante la désagréable affaire qui s'est élevée entre mon frère et moi-même ; Mrs. Shelley ou Novello vous expliqueront tout cela... Je dois écrire régulièrement de nouveau dans l'*Examiner* sur toutes sortes de sujets et même y traiter immédiatement de sujets romanesques. Vous y trouverez donc dans quelques semaines le premier numéro d'une nouvelle série d'articles intitulés *Le Chapeau du Désir*. N'est-ce pas là un bon titre ? » Lettre Ms de Leigh Hunt à Elizabeth Kent, 8 janv. 1824, Coll. Brewer.

³ Lettre Ms de Leigh Hunt à Elizabeth Kent, mars 1824, Coll. Brewer.

⁴ Lettre Ms de John Hunt à Leigh Hunt, 23 mars 1824, *British Museum, Add. Mss. 38.108, f. 320*.

⁵ Id., 6 juin 1824, *Id.*, f. 323-324.

⁶ Lettres Mss de John Hunt à Leigh Hunt, 19 juin, 20 juillet, 31 août, 14 oct. 1824. *Id.*, f. 325-331.

⁷ Lettre Ms de Leigh Hunt à Elizabeth Kent, 4 nov. 1824, Coll. Brewer.

tage Brown qui réside en Italie et semble prendre en mains les intérêts de Leigh Hunt, soit que celui-ci n'ait jamais souscrit aux conditions de son frère, soit que Charles Brown, après avoir examiné les comptes de John, les ait déclarés inacceptables. En effet, dans une longue lettre adressée le 17 novembre à Henry Leigh Hunt, fils de John, qui se substitue à son père, Brown étudie en détail toute la question de la propriété de l'*Examiner* : selon lui les arrangements généraux conclus entre les deux frères au sujet de leur hebdomadaire n'ont jamais été annulés ; pourquoi John a-t-il attendu jusqu'au 19 septembre 1823, soit deux ans après le départ de son frère, pour parler de rupture de contrats ? Brown reprend ensuite point par point les arguments de John et déclare que l'annuité de cent livres ou les mensualités de quatorze livres sont inacceptables ¹. Tout est donc remis en question ; la discussion va reprendre plus serrée entre les deux partis. Charles Brown établit la liste des arguments, juridiques ou autres, qui militent en faveur de son ami : il n'y a jamais eu rupture de contrat ² ; il faut distinguer entre la question de l'*Examiner* et celle des dettes de Leigh ³ ; ses adversaires doivent lui fournir les comptes exacts de l'hebdomadaire ⁴ et l'acte d'association des deux frères ⁵. Henry Leigh Hunt soutient son père ; Leigh Hunt l'accuse de jouer le rôle de mauvais génie dans toute cette affaire ⁶. Le milieu de l'année 1825 arrive et rien n'est encore réglé ; à ce moment Leigh Hunt a passé avec Colburn de nouveaux accords qui lui permettent d'envisager son retour en Angleterre : il arrête temporairement la discussion, en se réservant peut-être de la reprendre à Londres et non sans spécifier que l'on devra en attendant s'en tenir aux arrangements conclus ⁷. Il éprouve alors une assez vive amertume contre son frère ; celui-ci l'ayant mis en garde contre ses créanciers, c'est, pense-t-il, afin de le tenir éloigné des bureaux de l'*Examiner* ⁸.

*
* *

Ces discussions pénibles avec celui qui avait été son premier et son plus fidèle compagnon de lutte assombrissent la seconde partie du séjour de Leigh Hunt en Italie, en même temps qu'elles lui révèlent la situation tragique dans laquelle il se trouve. Subitement tout son avenir d'écrivain et la destinée même de toute sa famille se trouvent mis en jeu. Harassé, il se sent abattu et vieilli. « *The stiffness of age has come into my joints : my legs are sore and fevered* », écrit-il à sa belle-sœur en septembre 1824 pour expliquer qu'il a dû suspendre la rédaction de ses articles de l'*Examiner* ⁹. Sa femme ne se remet que lentement. Il

¹ Lettre Ms de Charles Brown à Henry Leigh Hunt, 17 nov. 1824, *British Museum*, Add. Mss. 38.108, f. 335-336.

² Lettre Ms de Charles Brown probablement à Henry Leigh Hunt, 30 déc. 1824, *Id.*, f. 340.

³ Lettre Ms de Charles Brown à John Hunt, 12 fév. 1825, *British Museum*, Add. Mss. 38.109, f. 3.

⁴ *Id.*, 2 avril 1825, *Id.*, f. 8.

⁵ *Id.*, 7 mai 1825, *Id.*, f. 9-10.

⁶ Lettre Ms de Leigh Hunt à Elizabeth Kent, 18 janv. 1825. Coll. Brewer.

⁷ Lettre de Leigh Hunt à Vincent Novello, 16 juin 1825, *Corr.*, vol. I, p. 246 et *British Museum*, Add. Mss. 38.109, f. 13-14.

⁸ Lettre Ms de Leigh Hunt à Elizabeth Kent, 2 juillet 1825. Coll. Brewer.

⁹ « La raideur de la vieillesse s'est emparée de mes jointures ; mes jambes sont fiévreuses »

doit s'occuper lui-même de ses enfants, n'ayant point les ressources nécessaires pour les envoyer à l'école ; l'un d'eux, John, se montre d'un caractère intraitable ¹, il devait plus tard quitter sa famille et créer mille difficultés à ses parents. Ses principaux amis ont disparu ou sont bien loin de lui. Hazlitt cependant vint le voir à Florence, il y fit la connaissance de W. S. Landor, il se lia avec Charles Armitage Brown qui habita successivement Maiano, puis Florence où Leigh Hunt allait lui faire visite : c'est lui qui reprit ses comptes avec John. Le principal soutien de Leigh Hunt à cette époque est sa belle-sœur, Elizabeth Kent, avec qui il échange une correspondance très affectueuse et qu'il assiste dans la confection de deux ouvrages de vulgarisation ². Il voudrait bien rentrer en Angleterre ; il évoque avec regret les hauteurs de Hampstead ³ ; mais il lui faudrait cent cinquante livres pour retourner dans son pays et, dit-il en 1824, « *we have not to spare as many pence* » ⁴. Comment dans ces conditions lui reprocher, ainsi que le fit Hazlitt, selon Haydon ⁵, de ne pas avoir été visiter Venise, Rome, Bologne, Naples, « parce que ces villes auraient pu contenir des trésors artistiques plus intéressants qu'il ne l'était lui-même, et d'être resté chez lui, attendant qu'une délégation de chacune d'elles vint lui souhaiter la bienvenue ? » La réalité est plus simple et plus triste : Leigh Hunt, alors âgé de quarante ans et ayant à subvenir aux besoins d'une nombreuse famille, se trouvait en détresse à l'étranger, sans autre ressource que ce que voulait bien lui avancer son frère et ce que pouvait lui rapporter sa plume. Il habita d'abord dans l'étroite *Via delle Belle Donne*, puis dans un quartier moins central, mais mieux aéré, sur la *Piazza Santa Croce* ; au début d'octobre 1823 il allait s'établir à Maiano, sur le penchant des collines de Fiesole à trois kilomètres de Florence. Son imagination aimait à évoquer tous les souvenirs littéraires attachés à ces lieux. Mais sa vie n'y était pas facile :

He lives here, écrit Charles Brown ⁶, with a wife and seven children, in a foreign country ; without a friend but myself, and I have not the means of assisting him in a pecuniary point of view ; his house is bare and comfortless ; the furniture of the sparest and the shabbiest...

Il travaillait beaucoup quand la maladie le lui permettait : il se

et douloureuses. » Lettre de Leigh Hunt à Elizabeth Kent, 1^{er} sept. 1824, *Corr.*, vol. I, pp. 227-233.

¹ Cf. lettre de Mrs. Shelley aux Hunt, 26 juillet 1823, Mrs. Marshall, *Life and Letters of Mary Wollstonecraft Shelley*, vol. II, pp. 89-90 ; lettre de Richard Westmacott Jr. à Joseph Severn, 20 mai 1824, W. Sharp, *Life and Letters of Joseph Severn*, p. 142.

² *Flora Domestica, or the Portable Flower Garden...*, 1823 ; *Sylvan Sketches ; or a Companion to the Park and the Shrubbery...*, 1825.

³ Cf. *On the Suburbs of Genoa and the Country about London ; Literary Examiner*, 16 et 23 août 1823 et notes de *Bacchus in Tuscany*, pp. 174-175 où il dit en parlant de Maiano : « *Alas ! admire all this as I may, and thankful for it as I am, I would quit it all for a walk over the fields from Hampstead, to one or two houses I could mention.* »

⁴ « Nous ne pouvons même pas disposer d'autant de pence. » Lettre Ms de Leigh Hunt à Elizabeth Kent, 4 nov. 1824, Coll. Brewer.

⁵ Lettre de Haydon à Miss Mitford, 10 nov. 1825 ; Haydon, *Correspondence and Table Talk*, vol. II, pp. 98-99.

⁶ « Il vit ici avec une femme et sept enfants, en pays étranger, sans autre ami que moi-même et je n'ai point les moyens de lui accorder une assistance financière, sa maison est nue et sans confort ; le mobilier en est des plus pauvres et des plus misérables. » *British Museum, Add. Mss. 38.109, f. 4*. Il s'agit là, semble-t-il, d'un brouillon d'une lettre destinée à John Hunt (début de février 1825).

levait avant le soleil, écrivait autant qu'il le pouvait dans la matinée, se promenait entre une heure et trois heures avec quelques-uns de ses enfants, prenait un repas à trois heures, lisait jusqu'à l'heure du souper des enfants et jouait aux échecs jusqu'au moment où il se couchait ; le samedi il se rendait à Florence et déjeûnait avec Brown ¹. Hélas, ses efforts étaient intermittents ; sa confiance en lui-même l'avait abandonné ; il ne pouvait guère entreprendre aucune œuvre de quelque envergure, ni songer à reconquérir sa place dans le monde littéraire anglais.

Il avait composé à Gênes une satire de Gifford, l'éditeur de la *Quarterly Review* ; il envoya à Londres en octobre 1823 ; elle fut publiée au début de décembre 1823 sous le titre de *Ultra Crepidarius* ; un article du *Literary Examiner* du 13 décembre 1823 l'annonçait et la justifiait. Dans la préface Leigh Hunt protestait contre l'injustice des critiques dirigées contre lui dans la *Quarterly*. Chose curieuse, la *Quarterly* elle-même ne semble point avoir relevé cette réplique ; par contre, dès janvier 1824, *Blackwood's* déclarait que cette production était digne d'un enfant et la considérait comme très faible ². L'ouvrage s'écoula mal : le 6 juin 1824, John Hunt signalait à son frère que sur cinq cents exemplaires imprimés, il n'en avait vendu que cent quarante-huit, d'où une perte de près de quinze livres ³.

Malgré le *Liberal*, ou peut-être parce qu'il sentait que le *Liberal* n'était pas viable, Leigh Hunt avait recommencé à composer quelques articles pour l'*Examiner* après son arrivée en Italie : plusieurs essais ou poèmes de lui paraissent dans l'hebdomadaire au cours de l'année 1823 ⁴. Nous avons vu comment John Hunt avait suggéré à son frère la possibilité de faire paraître un *Literary Examiner*, supplément de l'*Examiner*, si le *Liberal* devait être abandonné. Seulement, quand le 5 juillet 1823 fut publié le premier numéro du *Literary Examiner* consisting of the *Indicator*, *A review of books and Miscellaneous pieces in prose and verse*, l'éditeur n'en était ni Leigh Hunt, ni même John Hunt, mais le fils de John, Henry Leigh, comme l'indique la mention : *Printed for H. L. Hunt, Tavistock Street*. La rubrique *The Indicator* avait été en partie réservée pour l'ancien éditeur de la revue portant ce titre ; il n'en fit pas un très grand usage : il ne semble pas avoir fait paraître sous cette rubrique plus de sept articles, auxquels il faut peut-être ajouter deux courts poèmes ⁵. Du reste la nouvelle revue ne cou-

¹ Lettre Ms de Leigh Hunt à Elizabeth Kent, 11 déc. 1824, Coll. Brewer.

² *Blackwood's*, janv. 1824, vol. XV, n° LXXXV, pp. 86-90.

³ Exactement £ 14.15.7. Lettre Ms de John Hunt à Leigh Hunt, 6 juin 1824, *British Museum, Add. Mss. 38.108, f. 323*.

⁴ 5 janv. 1823, *Arrival of Don Juan at Shooter's Hill*, extrait d'une soi-disant histoire littéraire d'Angleterre où Byron apparaît soutenant la cause des Réformistes contre les aristocrates remplis de préjugés (de Leigh Hunt peut-être. 24 août 1823, *Don Juan's entry into London*, poème en 10 strophes de 8 vers) ; 2 fév., *Song suggested by the first four lines of the Venetian air beginning « Se moneca ti fai »* (tiré de l'*Indicator*) ; 11 mai, *More indictments* (au sujet des poursuites contre John) ; 26 oct. et 16 nov., *Portion. [Second portion] of a legitimate drama*.

⁵ 5 et 12 juillet, *My books* ; 16 et 23 août, *On the suburbs of Genoa and the country around London* ; 30 août, 6 et 13 sept., *On the Latin Poems of Milton*. Les autres articles parus sous la rubrique *The Indicator* peuvent aisément être écartés de l'œuvre de Leigh Hunt : ni le sujet, ni la façon dont il est traité ne rappellent l'auteur ; ils portent la mention spéciale : *for the Indicator* ; une note de l'*Examiner* du 29 juin indiquait que Leigh Hunt ne serait pas seul à écrire pour l'*Indicator*. Le numéro du 27 sept. contient deux poèmes : *On parting with my books*, signés I, qu'Alaric Watts, dans un *Poetical Album* paru en 1829, sec. série, p. 181,

vrait pas ses frais ¹ et cessa de paraître après le vingt-sixième numéro à la fin de l'année 1823.

Leigh Hunt affirme dans l'Autobiographie qu'il aurait suspendu sa collaboration à cause de sa mauvaise santé ². Il écrit le 3 octobre 1823 à son frère qu'il n'est pas en état de composer des articles originaux et que, pendant un certain temps, il ne pourra guère s'occuper que de traductions ³. De son côté, John Hunt, dans sa lettre du 19 septembre, mentionnait la possibilité de publier des récits tirés de Chaucer et plus ou moins modernisés ⁴. En fait, le quatrième numéro du *Liberal* contenait sous le titre de *The first Canto of the Squire's Tale of Chaucer, modernized* l'histoire de Cambus Khan, dont une version plus complète devait paraître en 1841 dans les *Poems of Geoffroy Chaucer modernized*. Leigh Hunt avait donc tendance à cette époque à abandonner la composition originale pour se livrer à des travaux de traduction et de modernisation. Ce n'était pas la première fois qu'il cherchait à rendre accessible au grand public anglais quelques-uns des chefs-d'œuvres de la littérature mondiale ; l'exemple de Byron et de Shelley, qui l'un et l'autre avaient publié des traductions dans le *Liberal*, était de nature à l'encourager dans cette voie, les circonstances qui l'obligeaient à résider sur le Continent l'y poussaient davantage. Il écrit à sa belle-sœur au début de 1824 : « *I am getting up a collection of translations of French songs... They are chiefly love songs, and of course will do* ⁵. » Il lui annonce en mars 1824 qu'il ajoute sans cesse à ses livres et qu'il devient « *a very surprising Frenchman, as well as Italian* » ⁶. Sa bibliothèque de Maiano est des plus cosmopolites : à côté de Spenser, Shakespeare, Beaumont et Fletcher, Milton, Johnson, W. Browne et des anthologies anglaises, à côté des contes de fées et des récits des Mille et une Nuits, se trouvent Homère, Anacréon, Théocrite, Platon, une mythologie et un dictionnaire grecs, Virgile, Catulle, Tibulle, Properce, Martial, Juvénal, Ovide, Salluste, des volumes du *Parnaso Italiano*, une vie de Boccace, un *Don Quichotte* ; Marot, Boileau, les Fables et les Œuvres diverses de La Fontaine, un *Gil Blas*, un volume de la *Bibliothèque Orientale*, les œuvres du Chevalier De Boufflers, celles de M^{me} et de M^{le} Deshoulières, collection un peu hétéroclite, mais qui traduit bien le désir de l'auteur d'étendre le champ de ses lectures. C'était la poésie qui l'attirait avant tout ; il cherchait à goûter les œuvres des grands écrivains plus qu'à les approfondir et à les étudier d'une façon systématique ; de même qu'en prison il s'était efforcé de développer ses connaissances générales, de même maintenant il profitait de ses loisirs italiens pour entrer plus intimement en contact avec les littératures autres que la littérature anglaise.

Il désire, comme toujours, faire participer ses lecteurs à ses

attribue à Hunt ainsi qu'un autre poème, *Stanzas*, également signé I ; les autres attributions données dans *The Poetical Works of Leigh Hunt*, éd. Milford, sont plus douteuses.

¹ Lettre Ms de John Hunt à Leigh Hunt, 19 sept. 1823, *British Museum, Add. Mss. 38.108*, f. 307-308.

² *Aut.*, chap. XXI, vol. II, pp. 151-152.

³ Lettre Ms de Leigh Hunt à John Hunt, 3 oct. 1823, Coll. Brewer.

⁴ Il est également question dans cette lettre de la publication d'un poème intitulé *Jesus* dont nous n'avons pu retrouver les traces.

⁵ « Je compose une collection de traductions de chansons françaises. Ce sont pour la plupart des chansons d'amour, qui sans doute réussiront. » Lettre Ms de Leigh Hunt à Elizabeth Kent, 8 janv. 1824, Coll. Brewer.

⁶ Lettre de Leigh Hunt à Elizabeth Kent, mars 1824, *Corr.*, vol. I, pp. 213-214.

occupations nouvelles. Il glisse certaines de ses traductions dans quelques-uns des articles qu'il fait paraître en 1824 et 1825 : Marot, le Chevalier de Boufflers, La Fontaine lui servent ainsi à embellir certains de ses essais ¹. Sa tentative la plus importante dans ce genre fut une traduction du *Bacco in Toscana* de Francesco Redi ². Elle est précédée d'une dédicace très affectueuse adressée à son frère John qui surprend un peu, car à ce moment-là Leigh Hunt était en pleine controverse avec son frère. Cette dédicace est datée du 1^{er} janvier 1825, mais la traduction date d'une époque antérieure : Leigh Hunt la mentionne dans une lettre du 26 février 1824 comme ayant été envoyée à Mrs. Shelley qui devait chercher à la placer ³. Ce ne fut pas un succès : *Blackwood's* en annonce la publication pour déclarer que Leigh Hunt a rendu le dieu païen ridicule et odieux ⁴.

Aussitôt que sa santé le lui permet, Leigh Hunt retourna à son genre favori de l'essai. C'est ainsi que du 28 mars 1824 au 16 octobre 1825 il fit paraître dans l'*Examiner* la série des *Wishing Cap Papers*. Il y pouvait céder à son penchant qui le portait à parler volontiers de lui-même et à s'adresser à ses lecteurs comme à des familiers : il s'y évoquait vieilli, grisonnant, plein de regrets pour son pays ; parler de soi-même, expliquait-il, ne saurait être une faute, car qui connaissons-nous mieux que nous-mêmes ? Se supposant coiffé d'un bonnet qui lui permettait de voir ses désirs exaucés aussitôt qu'exprimés, il se transportait dans sa chère ville de Londres et cherchait à en peindre de loin quelques-uns des quartiers auxquels il était le plus attaché. Il s'entraînait ainsi dans un genre où il devait brillamment réussir vers la fin de sa carrière, glissant dans ses articles une note d'émotion qui fera défaut dans *The Town* et les livres analogues. Il oubliait bientôt du reste la fiction du *Wishing Cap*, pour donner des essais sur les différents sujets qui se présentaient à son esprit : il peignait joliment la noble campagne florentine tout en évoquant avec tendresse les riches et verts pâturages anglais, il décrivait la splendeur du printemps italien, il rappelait l'épisode de son emprisonnement, il suggérait différentes règles d'hygiène (ce sera l'un de ses sujets préférés), il discutait de la valeur de l'imagination et à ce sujet donnait une revue assez brillante des héros de roman, il publiait quelques traductions accompagnées de commentaires personnels, il critiquait certains des livres récemment parus, en particulier le premier livre de vulgarisation de sa belle-sœur. Il apparaissait là avec quelques-unes des qualités qui avaient fait le succès de l'*Indicator* : le don de peindre avec une certaine élégance, l'imagination, la finesse dans les jugements. On retrouve dans ces articles cette tendance à se disperser qui s'était déjà manifestée chez lui : ni l'âge, ni les épreuves, ni les lectures nouvelles ne l'avaient amené à approfondir les sujets dont il dissertait avec assez de grâce. Les *Wishing Cap Papers* représentent un genre intermédiaire entre les essais de l'*Indicator* et ceux du *Tatler*, où il se préoccupe davantage de vulgarisation.

¹ *Ex.*, 4 av. 1824, *Du ris de Mme d'Albret* (Marot) dans *A Walk in Covent Garden* ; 29 août 1825, *Good advice*, « La femme et le Philosophe » (Boufflers), dans *Love and Reason*. *New Monthly Magazine*, août 1825, p. 146 dans *Criticism of Female Beauty*, no II : La Fontaine, *To the Duchess of Bouillon*.

² Il avait déjà publié une traduction du poème *Era'l mio animo rozzo e selvaggio* en 1822 dans la *New Monthly Magazine*, vol. IV, p. 231.

³ Lettre Ms de Leigh Hunt à Elizabeth Kent, 26 fév. 1824, Coll. Brewer.

⁴ *Blackwood's*, août 1825, vol. XVIII, pp. 155-160.

Les essais de la *New Monthly Magazine* correspondent chez Leigh Hunt à un effort plus ambitieux. Il s'y inspire directement des grands essayistes du XVIII^e siècle. Douze de ces essais, publiés au cours de l'année 1825, constituent une série, *The Family Journal*, attribuée à Harry Honeycomb, descendant du Will Honeycomb du *Spectator*¹ ; il y retrace à la manière de son illustre devancier quelques-uns des aspects principaux de la vie anglaise au XVIII^e siècle : Pope, Swift et les principaux personnages de leur temps sont évoqués avec art. Deux autres séries d'articles dus à sa plume se trouvent dans la *New Monthly Magazine* de 1825 : l'une, qu'il intitule *Criticism of Female Beauty*, est une curieuse analyse des éléments de la beauté féminine où aux réflexions personnelles se mêlent des considérations historiques et de multiples citations² ; il semble bien qu'on doive aussi lui attribuer deux articles parus sous la rubrique *My Books*, début peut-être d'une suite d'études critiques que Leigh Hunt se proposait de rédiger³. Là ne s'arrête point sa collaboration à la nouvelle revue de Colburn : la lettre qu'il envoie à sa belle-sœur le 30 août 1825⁴ déclare qu'il a dû écrire sans relâche, à cause de la grande quantité des matériaux à fournir à l'éditeur ; diverses indications contenues dans la collection Ireland à Manchester nous permettent de lui attribuer avec une quasi-certitude plusieurs autres articles contenus dans les numéros de la *New Monthly* en 1825⁵ : *Men, Women and nimmén*⁶, où l'auteur cite ses articles sur la beauté féminine et se moque des femmes aux allures masculines, *Kelly's Memoirs*⁷, revue d'un livre de réminiscences d'un acteur de *Drury Lane* qu'il avait admiré jadis, et où il déclare que trois sujets l'intéressent particulièrement : l'Italie, la musique et le théâtre, *A letter to the bells of a parish church in Italy*⁸, directement inspirée par son séjour à Maiano et dans laquelle il reproche aux cloches italiennes d'être trop bruyantes et de répéter toujours les mêmes notes, *Wit made easy, or a hint to word catchers*⁹, *A schoolmaster of the old leaven*¹⁰, dans lequel il fait appel à ses souvenirs de *Christ's Hospital*. Dans tous ces articles Leigh Hunt montrait la même facilité que jadis à traiter des sujets les plus divers. On peut dans l'ensemble les comparer aux *Indicators* dont ils conservent la souplesse et la vivacité ; ils indiquent que malgré ses revers Leigh Hunt avait conservé les principales qualités de son talent

¹ Il les annonce à sa belle-sœur dans une lettre Ms du 11 déc. 1824, Coll. Brewer. Il existe dans la Coll. Forster au *Victoria and Albert Museum*, une série de ces articles groupés et corrigés de la main de Leigh Hunt. Peut-être compta-t-il en faire une édition séparée qui ne parut jamais.

² Ces articles qui paraissent en juillet et en août 1825 (*N. M.*, vol. XIV, pp. 70-77, 140-159) sont réunis à la Coll. Forster. Ils sont signalés dans une lettre Ms à Elizabeth Kent, 30 août 1825, Coll. Brewer.

³ *New Monthly Magazine*, sept. et oct. 1825, vol. XIV, pp. 236-241, 387-392. Le second de ces deux articles est signalé comme étant de Leigh Hunt dans les deux listes d'articles attribués à Hunt qui se trouvent dans la Coll. Ireland à Manchester. Cf. Appendice I, dans notre étude : *Leigh Hunt, II, L'œuvre*, pp. 457-458. Le premier est tout à fait dans la manière de l'auteur.

⁴ Lettre Ms de Leigh Hunt à Elizabeth Kent, 30 août 1825, Coll. Brewer.

⁵ Cf. Appendice I, *vide supra*, note 3.

⁶ *New Monthly Magazine*, sept. 1825, vol. XIV, pp. 267-270.

⁷ *Id.*, nov. 1825, vol. XIV, pp. 487-494.

⁸ *Id.*, nov. 1825, vol. XIV, pp. 494-496.

⁹ *Id.*, déc. 1825, vol. XIV, pp. 572-574.

¹⁰ *Id.*, déc. 1825, vol. XIV, pp. 599-600. Sur cet essai cf. un joli article signé E. B. [Edmund Blunden], *Athenaeum*, 1^{er} oct. 1920, pp. 432-433. On peut ajouter à cette liste *A man introduced to his ancestor*, signalé comme étant de Leigh Hunt dans la bibliographie de Hunt par John P. Anderson, p. VII, Monkhouse, *Cosmo : Life of Leigh Hunt ; New Monthly Magazine*, oct. 1825, vol. XIV, pp. 343-345.

d'essayiste ; ils font regretter que les circonstances de sa carrière l'aient empêché de les polir davantage.

Cependant Leigh Hunt évoluait. Au polémiste ardent qu'il était encore à l'époque du *Liberal* succédait un homme plus pondéré, moins porté à la critique, plus timide aussi. C'est ce qu'indique la notice d'une revue à l'usage des Anglais séjournant en Italie, qu'il se proposa d'éditer d'accord avec la maison Molini, après son arrivée à Florence ¹. Il avait l'intention d'y réunir ce qu'il y avait de meilleur dans les publications anglaises, car, disait-il, au milieu des jolis paysages d'Italie, l'Anglais regrette toujours ses champs verts, ses chênes et ses chaumières ; les questions politiques et religieuses en devaient être exclues ; la revue ne devait contenir que des articles généraux se rapportant aux extraits qui seraient publiés et aux nouvelles littéraires les plus dignes d'intérêt. Ce n'était plus du tout la formule de l'*Examiner* ou du *Liberal* qui était proposée : cette *Molini's English Magazine*, dont le projet fut abandonné au milieu de l'année 1824 ², devait ressembler davantage à ce que furent plus tard le *Tatler* et surtout le *Leigh Hunt's London Journal*.

Vers la même époque, Leigh Hunt composait un recueil de réflexions morales et religieuses ; il les définissait « *a long set of prayers and meditations for the use of those who are not of the Established Religious Opinion, which I felt it my duty to do, and which has half killed me* » ³. Elles correspondaient à une tournure d'esprit plus religieuse qu'il avait alors ; il écrivait en effet à sa belle-sœur à la date du 4 novembre 1824 : « *But heaven seems to afford us consolatory thought, and show to us almost certain glimpses of happiness, in proportion as we do its work with cheerfulness : — and what work is more properly the work of heaven, than that of helping one another to bear our burdens and strengthen our patience* » ⁴. C'était là encore le signe d'une transformation chez Hunt ; après une période pendant laquelle il avait combattu ce qui lui semblait étroit dans les diverses sectes religieuses, il s'efforçait maintenant de dégager ce qu'il y a de plus réconfortant dans la religion. Il envoya à son frère le manuscrit de ses réflexions religieuses ; celui-ci en proposa la publication tout en se demandant quel succès elle pourrait obtenir ⁵. Leigh Hunt hésita : finalement rien n'en parut à cette époque.

En dehors de ses articles de revues, les œuvres de Leigh Hunt pendant son séjour en Italie ne furent pas publiées ou n'obtinrent aucun

¹ *Prospectus of a New Monthly Magazine to be entitled Molini's English Magazine, British Museum, Add. Mss. 38.109, f. 1.*

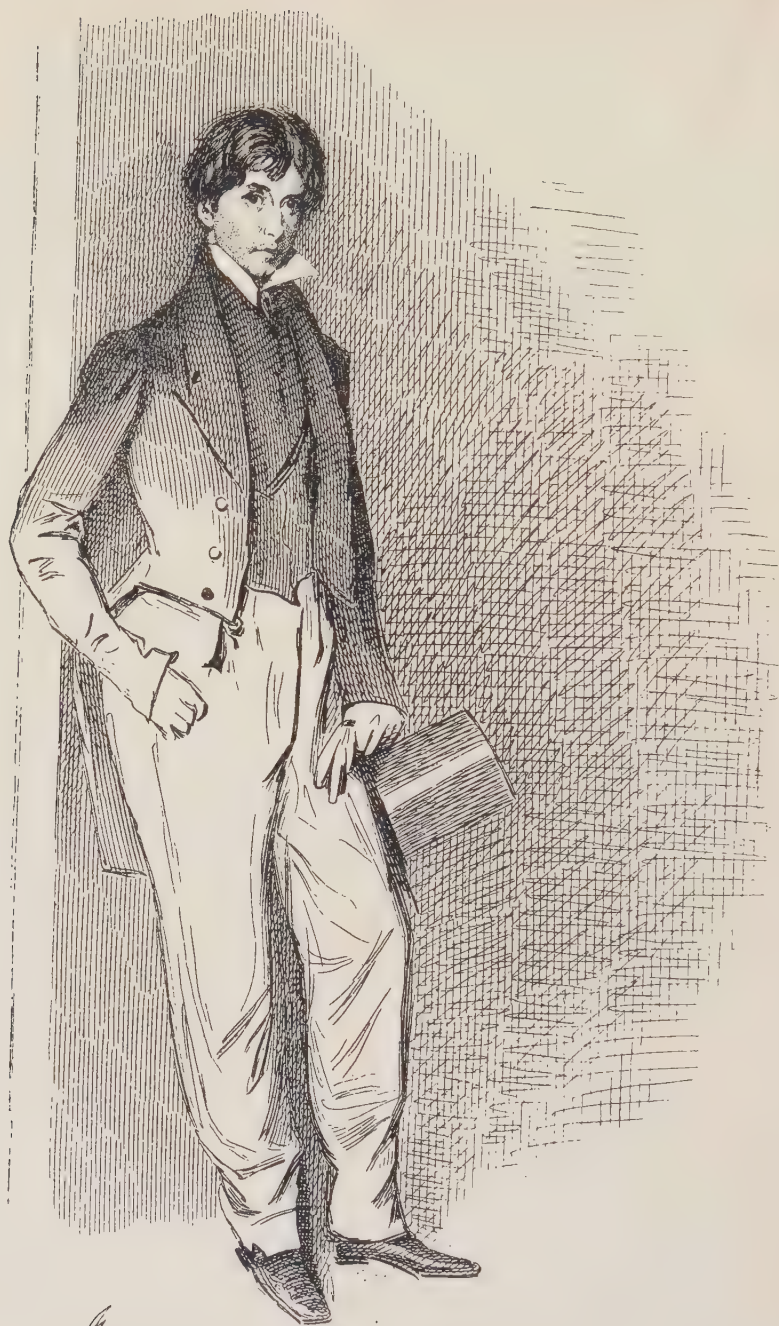
² Lettre Ms de Leigh Hunt à John Hunt, 20 juillet 1824, *British Museum, Add. Mss. 38.108, f. 108.*

³ « Une longue série de prières et de méditations destinées à ceux qui ne partagent point les croyances de la Religion Etablie, que j'ai éprouvé le besoin impérieux de composer et qui m'a presque tué. » Lettre de Leigh Hunt à Elizabeth Kent, 1^{er} sept. 1824, *Corr.*, vol. I, pp. 227-233.

⁴ « Mais le ciel semble nous offrir une pensée consolante et nous présenter des aperçus d'un bonheur presque certain, dans la mesure où nous accomplissons la tâche qu'il nous indique avec une ardeur joyeuse ; et qu'est-ce qui est plus digne d'être appelé la tâche indiquée par le ciel que celle qui consiste à nous aider les uns les autres à supporter nos fardeaux et à affermir notre force d'endurance ? » Lettre Ms de Leigh Hunt à Elizabeth Kent, 4 nov. 1824, *Coll. Brewer.*

⁵ Lettre Ms de John Hunt à Leigh Hunt, 14 oct. 1824, *British Museum, Add. Mss. 38.108, f. 331.*

succès durable. Il était parti pour rétablir sa réputation : il revenait oublié. Le contact avec le monde italien n'avait ni renouvelé sa manière, ni enrichi son talent ; il n'entra jamais vraiment en sympathie profonde avec le monde qui l'entourait ; ses deuils, sa misère, ses discussions d'affaires, ses inquiétudes l'empêchèrent de jouir de son séjour et d'en profiter. Il comptait améliorer sa fortune : il s'était associé à une entreprise qui avait sombré et du coup avait vu mettre en discussion ses droits sur l'hebdomadaire qu'il avait dirigé pendant plus de treize ans. Derrière lui, une série d'échecs qui dissimulaient ses premiers succès ; devant lui l'incertitude la plus complète ; telle était la situation pour Hunt au moment de son retour en Angleterre.



John F. Leigh Hunt

LEIGH HUNT à cinquante ans (1834)
Eau-forte de Daniel MACLISE

CHAPITRE III

ANNÉES DE LUTTES ET DE MISÈRE

(1825-1840)

I. LE RETOUR EN ANGLETERRE

« LORD BYRON AND SOME OF HIS CONTEMPORARIES »

(1825-1830)

Le 10 septembre 1825 au matin, Leigh Hunt quitta Florence en direction de l'Angleterre avec sa femme et ses sept enfants.

Il n'éprouvait point de regrets. Depuis longtemps il désirait rentrer dans son pays, revoir ses pâturages, ses bois, ses « *treey trees* », ses chemins herbeux, ses villages, Hampstead, les bibliothèques où il trouverait à profusion les livres dont il avait besoin. Mais pour cela il lui fallait de l'argent, et il n'en avait point : « *this will take money, but I will work — work — work — oh, how I will work ! and how I trust I shall be able to work, with my new prospect of making a little more money. If I were on the spot, among the reviews and magazines, I think I could do a great deal* ¹ ».

Le sauveur cette fois fut l'entreprenant éditeur Colburn, quand Vincent Novello eût conclu avec lui de nouveaux arrangements en faveur de l'exilé. Nous ne savons pas exactement quels furent ces arrangements. Peut-être ne furent-ils pas définitifs jusqu'au retour de Hunt : il s'agissait d'accroître encore le nombre des articles à fournir à la *New Monthly* ; il était question d'y ajouter une rubrique dramatique ; Leigh Hunt devait composer des ouvrages dont Colburn se ferait l'éditeur ; moyennant quoi, Colburn était prêt à avancer les sommes nécessaires au voyage ². Leigh Hunt accueillit ces propositions avec enthousiasme. Mais des difficultés se présentèrent. John Hunt mettait son frère en garde contre ses créanciers et continuait à lui dénier le droit de rentrer à l'*Examiner*, ce qui indignait Leigh : « *there is no wonder that the Examiner Office does not wish me back, but I have now better health, my children are growing up, and such a prospect of improving my fortunes has opened upon me, as it would be madness to neglect. Why did he shut me out from a prospect himself, — one that I begged to be re-*

¹ « Cela demandera de l'argent, mais je travaillerai, je travaillerai, je travaillerai, oh, comme je travaillerai ! et combien je compte pouvoir travailler avec la nouvelle perspective de gagner un peu plus d'argent. Si j'étais sur les lieux, au milieu des revues, je pense que je pourrais faire beaucoup de choses. » Lettre de Leigh Hunt à Elizabeth Kent, 16 av. 1825, *Corr.*, vol. I, pp. 237-238.

² Lettre de Leigh Hunt à Vincent Novello, 16 juin 1825, *Corr.*, vol. I, p. 246.

*admitted into on any terms, even for nothing during my life, provided my children might inherit their share?*¹, Novello, prudent, suggéra la possibilité de s'établir à Boulogne jusqu'à la fin de l'année pour éviter les créanciers². Leigh Hunt passa outre à ces avis. Le 30 août 1825 il annonçait qu'il avait reçu deux cents livres de Colburn et émettait l'espoir que l'on pourrait s'entendre avec les créanciers³ ; douze jours plus tard il se mettait en route.

Cette fois le voyage se fit par terre. Leigh Hunt loua une voiture particulière, qui devait le transporter avec tous les siens jusqu'à Calais par étapes de trente à quarante milles par jour. Il a laissé de ce voyage une jolie description dans l'Autobiographie : la joie du retour était au moins aussi vive en lui que l'avait été son enthousiasme à se rendre en Italie quatre ans plus tôt. A travers les Apennins le convoi passa par Bologne en fête, Modène où il évoqua Tassoni, l'auteur de la *Secchia Rapita*, un de ses poèmes favoris, Reggio, la ville natale de l'Arioste, Parme où il regretta de ne pouvoir aller admirer les Corrège et la noble ville de Turin. Les Alpes furent traversées par la route du Mont-Cenis ; de Chambéry, l'écrivain ne put s'empêcher d'aller visiter les *Charmettes* ; puis l'on continua par Lyon et Auxerre. Hunt s'intéressait surtout aux expressions et aux manières des habitants. Le convoi ne s'arrêta que deux jours à Paris que Leigh Hunt associait aux souvenirs de la Révolution et du Grand Siècle ; les rives de la Seine près du quai Voltaire l'émerveillèrent. A Calais, toute la famille s'embarqua sur un vapeur qui la transporta directement à Londres.

Elle arriva le 14 octobre 1825 et s'établit d'abord dans Londres même, 30 *Hadlow Street*, *Burton Crescent*, puis dans la banlieue à *Highgate Hill*, non loin de Hampstead. C'en était fini de la campagne italienne avec ses vignes, ses oliviers, ses lignes abruptes se découpant sur un ciel trop bleu à son gré. Hunt retrouvait tous ces coins de la campagne de Hampstead qui lui était familière et qui, même en 1825, n'était pas encore enserrée par les ramifications de la capitale. Londres, qu'il aimait, n'était plus loin de lui. Sans doute son cercle d'amis et de connaissances s'était-il rétréci : Keats, Shelley, Byron n'étaient plus ; Thomas Moore, Hazlitt, Haydon l'avaient abandonné. Mais il lui restait quelques fidèles, d'autant plus attachés à lui peut-être qu'on l'avait critiqué avec âpreté et qu'ils le savaient malheureux. Non loin de lui à *Highgate* vivaient les Gliddon qui n'avaient pas cessé de lui envoyer d'affectueuses lettres ; il rencontrait Coleridge qu'il avait parfois traité avec dureté, mais pour qui il éprouvait du respect ; les Lamb venaient le voir⁴ ; le poète Campbell lui écrivait ; il avait retrouvé Mrs. Shelley avec qui il entretenait le culte du grand disparu ; ses relations avec sa

¹ « Rien d'étonnant à ce que les bureaux de l'*Examiner* ne souhaitent point mon retour, mais je suis maintenant en meilleure santé, mes enfants grandissent et une telle perspective d'améliorer mon sort s'est ouverte devant moi que ce serait folie de la négliger. Pourquoi m'a-t-il lui-même écarté d'une perspective que j'avais — alors que je le suppliais de me la rendre de nouveau dans n'importe quelles conditions, même sans aucun profit pour moi-même durant toute ma vie, pourvu que mes enfants puissent hériter de leur part ? » Lettre Ms de Leigh Hunt à Elizabeth Kent, 2 juillet 1825. Coll. Brewer.

² Lettre Ms de Leigh Hunt à Elizabeth Kent, 26 juillet 1825, Coll. Brewer.

³ Lettre Ms de Leigh Hunt à Elizabeth Kent, 30 août 1825, Coll. Brewer.

⁴ P. G. PATMORE (*My friends and acquaintances*, vol. I, p. 86) raconte à la date du 13 juillet 1826 qu'il passa la soirée chez Hunt en compagnie des Lamb, d'Atherstone, de Mrs. Shelley et des Gliddon. On discuta de poésie et Hunt demanda comment il pourrait inviter Coleridge à dîner.

belle-sœur restaient des plus affectueuses ; les Clarke, les Novello, B. W. Procter devenaient ses intimes, et Sir John Swinburne continuait à lui adresser des lettres toutes pleines d'une respectueuse admiration.

Ni l'âge ni les déboires n'avaient retiré à Leigh Hunt son allure distinguée. Mary Cowden Clarke, la fille de Novello, l'avait toujours considéré dans sa jeunesse comme une sorte de personnage de rêve, dont le courage, l'élégance, le goût, l'enchantaient ; la première fois qu'elle le revit après son retour, elle fut si violemment troublée, dit-elle, qu'elle faillit éclater en sanglots. Elle écrit :

Leigh Hunt's conversation, was simply perfection... When, as was frequently the case, he found himself left master of the field of talk by his delighted hearers, only too glad to have him recount in his own felicitous way one of his « good stories », or utter some of his « good things », he would go on in a strain of sparkle, brilliancy, and freshness like a sunlit stream in a spring meadow.. Melodious in tone, alluring in accent, eloquent in choice of words, Leigh Hunt's talk was as delicious to listen to as rarest music... ¹.

Elle allait souvent le voir à Highgate et se promenait avec lui dans les environs : l'écrivain lui parlait de ses projets, établissement d'une « zoologie fabuleuse », édition de Contes de Fées, traduction de poètes épigrammatiques français. Elle l'écoutait avec délices :

Leigh Hunt's simultaneous walk and talk were charming ; but he also shone brilliantly in his after-breakfast pacings up and down his room. Clad in the flowered wrapping-gown he was so fond of wearing when at home, he would continue the lively subject broached during breakfast, or launch forth into some fresh one, gladly prolonging that bright and pleasant morning hour ².

Leigh Hunt était vraiment pour la jeune femme « *an ideal poet in visible form* » ³. Il conservait une manière vive qui ne révélait nullement ses embarras divers. Samuel Carter Hall le décrit ainsi vers cette époque :

He was tall, but slightly formed, quiet and contemplative in gait and manner, yet apparently affected by momentary impulse ; his countenance brisk and animated, receiving its expression chiefly from dark and brilliant eyes, but supplying unequivocal evidence of that mixed blood which he derived from the parent stock ⁴.

¹ « La conversation de Leigh Hunt était vraiment parfaite. Il arrivait souvent que ses auditeurs ravis, trop heureux de l'entendre raconter l'une de ses bonnes histoires à sa manière pleine d'à-propos ou dire quelques-unes de ses bonnes choses, lui laissaient le champ de la conversation complètement libre ; il continuait alors dans la même veine étincelante, brillante et fraîche comme un ruisseau éclairé du soleil dans un pâturage printanier. Avec son intonation mélodieuse, son accent charmeur, son choix de mots éloquents, la conversation de Leigh Hunt était aussi délicate à écouter que la plus rare des musiques. » Mary et Charles Cowden CLARKE, *Recollections of writers*, pp. 43, 44.

² « Se promener et causer en même temps avec Leigh Hunt était quelque chose de charmant ; mais il brillait également d'un vif éclat quand après le petit déjeuner il parcourait la pièce qui lui était réservée de long en large. Vêtu d'une robe de chambre fleurie qu'il aimait à porter chez lui, il continuait à parler avec vivacité du sujet auquel il s'était attaqué pendant le déjeuner ou il se lançait sur un nouveau sujet, heureux de prolonger cette brillante et agréable heure du matin. » *Id.*, p. 49.

³ « Un poète idéal sous une forme visible. » Mary Cowden CLARKE, *My long life*, p. 55.

⁴ « Il était d'une haute taille, mais assez mince ; son allure et ses manières avaient quelque chose de calme et de méditatif, quoique obéissant parfois à des impulsions momentanées ; sa physionomie était vive et animée ; elle recevait son expression de ses yeux sombres et brillants,

Rien ne nous permet d'affirmer que Leigh Hunt fût de sang mêlé, mais il est intéressant de noter combien cette description correspond au portrait que l'auteur trace de lui-même vers 1828 :

As to my person, I am dark and black-haired almost as a Creole, and have nothing to boast of but a gentlemanly carriage and a thoughtful face. Thought alone rescues my face from insignificance...¹.

A son retour d'Italie, Leigh Hunt allait entrer dans la phase la plus pénible de son existence. Il avait dépassé la quarantaine : il n'avait plus la confiance joyeuse, l'orgueil du jeune prodige, le zèle du réformateur qui l'avaient soutenu à ses débuts. La vie ne lui avait point épargné les déceptions et les souffrances. Ni comme journaliste, ni comme critique, ni comme poète, ni comme essayiste il n'avait réussi à s'imposer, malgré ses efforts et ses qualités réelles. Il avait beaucoup plus perdu que gagné à son voyage d'Italie. Il n'avait plus d'organe pour exprimer ses idées comme il le voulait. Jadis, il avait fait figure de pionnier dans les lettres anglaises ; maintenant, son siècle l'avait rattrapé et dépassé. Il devait se refaire une place ; mais au lieu de la sympathie qui l'avait encouragé dans ses premiers essais, il ne devait rencontrer qu'indifférence, méfiance, hostilité.

Même après la chute du *Liberal*, les attaques contre Hunt s'étaient poursuivies, violentes parfois. Le *John Bull* lui avait voué une haine tenace qui se manifesta dans plusieurs articles en 1823 et 1824². Un recueil de parodies paru en 1824, *Warreniana, with notes, critical and explanatory, by the Editor of a Quarterly Review* contenait un poème attribué à Leigh Hunt, *A Nursery Ode, by L. H.* avec une caricature de l'auteur³. Une petite revue littéraire, *The Nic-Nac or literary cabinet* présentait dans son numéro du 15 mai 1824 un *Sonnet upon myself* où les travers de Hunt étaient tournés en ridicule d'une façon amusante⁴. *Blackwood's* et la *Quarterly* n'avaient pas complètement oublié leur vieil ennemi, bien qu'il fût abattu⁵. En 1826, un journal satirique qui ne devait se poursuivre du reste que sur douze numéros, *The Wasp, A Literary Satire containing an exposé of some of the most notorious literary and theatrical quacks of the day* s'attaquait par deux fois à Leigh Hunt⁶. Une longue satire en vers, *The Age Reviewed*, de Robert

mais elle fournissait des preuves manifestes de ce sang mêlé qu'il avait hérité de ses ancêtres. » S. G. HALL, *A Book of Memories*, p. 249.

¹ « Quant à ma personne, j'ai le teint foncé et les cheveux noirs presque comme un Créole et je ne puis me vanter d'aucune qualité particulière si ce n'est un port assez distingué et un visage pensif ; mon expression pensive seule empêche mon visage de tomber dans la banalité. » Extrait d'un mémoire imprimé, *An Attempt of the author to estimate his own character*, dont un exemplaire se trouve à la Coll. Forster au Victoria and Albert Museum. Ce document, qui ne fut sans doute pas publié, date de l'époque du Lord Byron ; il y est fait allusion à la lettre de Leigh Hunt au *Morning Chronicle*, parue le 25 janvier 1828 ; Hunt y parle du portrait de J. Hayter qui est donné dans le Lord Byron, prem. éd. en face de la p. 305 ; sec. éd., vol. II, en face du titre.

² Cf. en particulier, 28 septembre 1823, *The Cockney's Letter* ; 14 mars 1824, *The Court of Poyais* ; 24 mars 1824, lettre signée Dorothea Julia Ramsbottom ; 6 mai 1824 ; 31 oct. 1824.

³ Pp. 34-38.

⁴ *The Nic-Nac*, 15 mai 1824, vol. I, pp. 199-200, dans un art. int. *The Cockney School*.
⁵ *Blackwood's*, juillet 1824, vol. XVI, pp. 63-73 : *Cockney contributions for the first of April* ; janv. 1825, vol. XVII, pp. 34-44 : *State Counsel, by the Statesmen of Cockaigne* ; sept. 1825, vol. XVIII, pp. 378-392 (John Wilson) : *Noctes Ambrosianae*, n° XXI (cf. p. 378) ; oct. 1825, vol. XVIII, pp. 500-508 (cf. p. 105). — *Quarterly Review*, juin 1825, vol. XXXII, pp. 211-232 : *Sacred Poetry* (cf. p. 216).

⁶ 28 oct. 1826, n° 5, p. 79 : *Aphorisms* ; 25 nov. 1826, n° 9, p. 135.

Montgomery, représentait Leigh Hunt comme un athée et presque comme un criminel, se moquait de son poème de *Rimini* et accusait l'*Examiner* d'être rempli de calomnies imprimées dans un langage ordurier ¹. L'effet des éloges, du reste assez tièdes, de Hazlitt dans son recueil des *Select British Poets* (1824), dans *The Spirit of the Age ; or Contemporary Portraits* (1825) et dans *The Plain Speaker, or Opinions on Books, Men and Things* (1826) ² devait être fortement atténué par les assauts des conservateurs contre Hunt. Pour certains, il était encore la bête noire contre laquelle tous les moyens étaient bons.

Le malheureux auteur cependant avait appris la modération. Il ne cherchait plus guère à écrire et à publier ses œuvres après son retour d'Italie que pour assurer sa subsistance. Sa situation financière n'avait fait qu'empirer. Aucun de ses enfants n'était encore capable de remplir un emploi lucratif ; sa femme était une maîtresse de maison des plus médiocres ; il était criblé de dettes. Sans doute Mrs. Shelley lui rappelait-elle, le 30 octobre 1826 ³, que Shelley avait voulu lui laisser un legs de deux mille livres et qu'elle se considérait comme redevable de cette somme vis-à-vis de l'ami de son mari, mais le legs n'était payable qu'à la mort du père du poète, Sir Timothy Shelley ; en fait, Hunt n'en toucha jamais que l'intérêt, à partir de 1844.

Cependant ses pénibles discussions avec son frère John au sujet de l'*Examiner* avaient repris après son retour. Charles Brown, resté en Italie, continuait à jouer le rôle de conseiller financier et discutait les comptes envoyés par John Hunt ⁴. Il établissait un état des sommes dues par Leigh Hunt à son frère et de celles que, selon lui, John devait à Leigh ⁵. Il en ressortait que Leigh Hunt s'était endetté de £ 1790.19.10 vis-à-vis de son frère, qu'en 1823, 1824 et 1825 il avait continué à en recevoir £269.6, que par contre John avait promis de lui verser cent livres par an jusqu'à 1829. Mais, selon Charles Brown, les profits de l'*Examiner* étaient encore considérables et Leigh était en droit d'en revendiquer la moitié, c'est-à-dire beaucoup plus que John ne lui avait versé ou offert. Il proposait donc un arrangement d'après lequel Leigh Hunt aurait reçu cent livres par an jusqu'à 1829 et deux cents ensuite aux conditions suivantes : les dettes de Leigh seraient abolies et le contrat entre les deux frères rompu. Si John refusait, deux solutions se présentaient : soumettre l'affaire à l'arbitrage ou vendre la part de Leigh. Les amis de l'homme de lettres le soutenaient avec vigueur. Charles Ollier lui écrivait :

I have read Mr. Brown's statement, and am filled with wonder at the conduct of the party opposed to you... Two hundred a year ! For heaven's sake do not consent to sell your birth-right for a mess of potage ⁶.

¹ MONTGOMERY, Robert, *The Age Reviewed, a satire : in two parts*. W. Carpenter, 1827. Sur Leigh Hunt, cf. pp. 35, 93-97, 142-143, 170, 196-197, 283.

² HAZLITT, William, *Select British Poets, or new elegant extracts from Chaucer to the present time, with critical remarks*, Wm. C. Hall, 1824 (Sur Leigh Hunt, cf. p. XIV) ; *The Spirit of the Age, or Contemporary Portraits*, H. Colburn, 1825 (pp. 387-405 : Mr. T. Moore, Mr. Leigh Hunt) ; *The Plain Speaker, or Opinions on Books, Men and Things*, 2 vol., H. Colburn, 1826 (Cf. I, *On the Prose Style of Poets* ; III, IV, *On the Conversation of Authors*, paru dans *London Magazine*, sept. 1820 ; XII : *Whether Genius is conscious of its powers ?*). — A l'étranger relevons les appréciations peu flatteuses d'Amédée Pichot en 1825 : *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Ecosse*, tome III, pp. 102-104.

³ Lettre de Mrs. Shelley à Leigh Hunt, 30 oct. 1826, *Corr.*, vol. 1, pp. 252-253.

⁴ Lettre Ms de Charles Brown à Leigh Hunt, 3 oct. 1825, *British Museum, Add. Mss.* 38.109, f. 18-19.

⁵ *Id.*, 7 janv. 1826, *Id.*, f. 27-28.

⁶ « J'ai lu le mémoire de Mr. Brown et je suis rempli d'étonnement par la conduite de

La chose traîna en longueur. Charles Brown conseillait l'arbitrage, tout en continuant à étudier les comptes de Leigh¹. Finalement l'affaire fut soumise à une commission d'amis des deux partis. Cela dura jusqu'à la fin de 1827 : une lettre de Henry Leigh Hunt à Gliddon, datée du 28 novembre 1827, annonçait l'envoi d'un papier contenant les termes de l'accord sur lequel Leigh et John Hunt devaient apposer leurs signatures². Les deux frères aboutissaient à un compromis : Leigh Hunt renonçait à sa part de l'hebdomadaire ; il devait recevoir une indemnité en compensation³. Ainsi, après une suite de négociations pénibles, Leigh Hunt cessait officiellement d'appartenir à la direction d'une publication célèbre dont il avait été l'un des fondateurs et à laquelle il avait donné son éclat.

Ce n'étaient point là les seules difficultés que rencontrait l'écrivain à son retour dans son pays natal. Il lui fallait se réadapter à la vie anglaise. Il voulut aller revoir ses amis, causer avec eux, sentir leur chaude sympathie qui le réconfortait : pendant un certain temps, il abandonna ses habitudes de travail, et pourtant ses principales ressources étaient celles que lui donnait sa plume. Sa santé reste médiocre : le climat humide de l'Angleterre n'était pas propre à la favoriser. Son fils Swinburne, âgé de huit ans et doué de qualités brillantes, tombe malade et meurt en septembre 1827. Il se brouille avec sa belle-mère, Mrs. Hunter, dont il pouvait difficilement supporter l'attitude autoritaire ; de là des discussions pénibles auxquelles son caractère répugnait. Sa popularité ayant baissé, ne jouissant plus de l'autorité que donne la direction d'une publication politique et littéraire, il s'aperçoit que ses articles sont accueillis avec une moindre faveur. Ecrits dans des conditions médiocres, ils manquaient peut-être de fini. Il avait composé une revue des Poèmes Posthumes de Shelley et chargé Mr. Hunter de la présenter au directeur de la *Westminster Review*, nouvellement créée : celui-ci la refuse, après l'avoir montrée à Mrs. Shelley, Peacock, Coulson et d'autres amis du poète, en indiquant que les faits ne sont pas exacts, que Hunt connaît seulement une partie de l'histoire de Shelley et que son récit est fabuleux⁴. *On the Graces and Anxieties of Pig-Driving*, un de ses essais les plus amusants, n'est pas accepté⁵. C'étaient là de pénibles blessures d'amour-propre pour l'écrivain.

Il manque même d'ardeur pour composer ses articles de la *New Monthly Magazine*. Dans les six premiers mois de l'année 1826 il ne fait plus paraître que trois articles : *Coffee-Houses and Smoking*, signé

vos adversaires... Deux cents livres par an ! Pour l'amour de Dieu, ne consentez pas à vendre votre droit d'aïnesse pour un plat de potage. » Lettre Ms de Charles Ollier à Leigh Hunt, 30 août 1826. Coll. Brewer. Il s'agit là très probablement du document auquel nous avons fait allusion pp. 56-57 n. et passim.

¹ Lettres Mss de Charles Brown à Leigh Hunt, 29 oct. 1826, non datée, *British Museum*, Add. Mss. 38.109, f. 37-38, 45.

² Lettre Ms de Henry L. Hunt à Mr. Gliddon, 28 nov. 1827. Coll. Brewer.

³ *Corr.*, vol. 1, p. 245. Nous n'avons pas pu retrouver les termes exacts de l'arrangement conclu entre les deux frères. Si nous en jugeons par la durée des négociations en 1826 et 1827 ainsi que par le ton des lettres de Charles Brown, il ne semblerait pas que John ait accepté de payer une annuité aussi forte que l'avait suggéré Brown dans sa lettre du 7 janvier 1826 ; quant aux dettes, elles durent être annulées, car il n'en est plus question. Si l'on se souvient que vers 1810 Leigh Hunt touchait environ cinq cents livres, on voit que ses ressources avaient bien diminué ; il n'en était pas de même de ses besoins, avec toute sa famille.

⁴ Lettre Ms de Mr. Hunter à Leigh Hunt, 26 déc. 1825. Coll. Brewer.

⁵ *Aut.*, chap. XXIII, vol. II, p. 198.

Harry Honeycomb, qui continuait, assez faiblement du reste, *The Family Journal* dont douze numéros avaient paru en 1825¹, un joli article sur les *Maids of Honour* et une revue enthousiaste d'une édition des Contes des Mille et une Nuits : *New Series of Arabian Nights' Entertainments*². Puis il ouvre une nouvelle rubrique : *Specimens of a dictionary of love and beauty*, sous laquelle il fait paraître quatre articles en 1826 et trois en 1827, mélange assez hétéroclite de récits, d'observations générales et de remarques personnelles³. Si l'on ajoute à cela deux autres articles, intitulés *Passages marked in Montaigne's Essays by Lord Byron* et publiés en janvier et mars 1827⁴, on voit que le zèle de Leigh Hunt à écrire pour la revue de Colburn s'était considérablement ralenti après 1825. Par ailleurs, nous n'avons rien retrouvé qui puisse lui être attribué avec certitude dans les revues qui paraissent après son retour d'Italie. Les années 1826 et 1827 sont de celles où il publie le moins.

*
* *

Cependant Leigh Hunt avait conclu des arrangements assez fermes avec son nouvel éditeur, moyennant quoi celui-ci lui avait avancé de l'argent : en outre des articles de la *New Monthly*, l'écrivain devait fournir un livre à Colburn dans un délai assez rapproché. Ce livre à l'origine devait être une sélection des œuvres de Hunt précédée d'une esquisse autobiographique⁵ : dès 1824, John Hunt avait signalé à son frère qu'il restait peu de *Rimini* en stock et suggéré la possibilité d'en faire une nouvelle édition⁶. Leigh Hunt aimait à parler de lui-même ; il avait jadis dans le *Monthly Mirror* composé un premier essai autobiographique ; il cherchait sans doute une occasion de pouvoir se défendre contre les attaques acharnées qui avaient été dirigées contre lui. Mais le peu de succès que rencontraient ses articles n'était pas d'un bon augure pour la publication d'un pareil recueil de morceaux choisis. C'est alors peut-être qu'il songea à élargir son étude autobiographique, en y ajoutant des souvenirs de son voyage d'Italie. Cyrus Redding, l'un des amis de Hunt, nous apprend qu'après le retour en Angleterre, l'auteur, par son entremise, suggéra la possibilité d'un pareil ouvrage à Colburn. Il avait déjà dans le *Liberal* publié ses impressions sur Pise et Gênes ; il

¹ *New Monthly Magazine*, janv. 1826, vol. XVI, pp. 50-54. Cet article porte l'une des signatures données comme étant de Hunt dans les listes de la Coll. Ireland et continue *The Family Journal* : on peut l'attribuer à Hunt sans beaucoup d'hésitation.

² *Id.*, fév. 1826, vol. XVI, pp. 135-143 et av. 1826, vol. XVI, pp. 336-342. Donnés comme étant de Hunt dans les listes de la Coll. Ireland (*vide supra*, p. 165, n. 3) et dans la Coll. Forster, Victoria and Albert Museum.

³ *Id.*, juillet 1826, vol. XVII, pp. 47-59 ; août 1826, vol. XVII, pp. 136-149 ; sept. 1826, vol. XVII, pp. 280-282 ; nov. 1826, vol. XVII, pp. 425-432 ; janv. 1827, vol. XIX, pp. 48-54 ; fév. 1827, vol. XIX, pp. 186-192 ; mars 1827, vol. XIX, pp. 266-271.

⁴ *Id.*, janv. 1827, vol. XIX, pp. 26-32 ; mars 1827, vol. XIX, pp. 240-245. Le premier article est signé H. qui est l'une des signatures données comme étant de Hunt dans les listes de la Coll. Ireland ; l'auteur fait allusion au fait qu'il résida sous le même toit que Byron, et Haydon écrit à Miss Mitford, 8 janv. 1827 (*Corr. and Table Talk*, vol. II, pp. 111-112) : « Have you read Leigh Hunt's last bit on Byron in « *Campbell's Magazine* » ? [Campbell était devenu le rédacteur en chef du *New Monthly*] ... Poor Leigh ! Why does he write such twaddle. He is now writing his life, which will be a monkish mixture of petticoat twaddling and Grandison cant. » On peut donc sans hésitation attribuer ces articles à Leigh Hunt.

⁵ Préface de *Lord Byron and some of his contemporaries*. Cf. aussi préf. de la sec. éd.

⁶ Lettre Ms de John Hunt à Leigh Hunt, 19 juin 1824, *British Museum, Add. Mss.* 38.108, f. 325.

⁷ Cyrus Redding, *Yesterday and to-day*, vol. III, pp. 108-109.

y pouvait ajouter le récit de ses relations avec Shelley, Byron et leur entourage. Justement il préparait alors un article destiné à glorifier celui qui avait été le plus cher de ses amis, et c'est à cette époque qu'il concevait son roman de *Sir Ralph Esher*, où il devait évoquer la tendre affection qui l'unissait à son fidèle conseiller. Quant à Byron, c'était un sujet d'actualité qui aurait tenté quiconque avait approché d'assez près le noble poète.

Depuis sa mort à Missolonghi, en avril 1824, plusieurs ouvrages avaient paru à son sujet : le *Journal of the Conversations of Lord Byron noted during a residence with his Lordship at Pisa, in the years 1821 and 1822*, de Thomas Medwin, dont Colburn, le nouvel éditeur de Hunt, avait publié deux éditions en 1824 et où il était fait mention des relations entre Byron et son collaborateur de Pise ¹, les *Memoirs of the Life and Writings of Lord Byron*, publiés en 1825 par George Clinton et réédités dès 1827, où l'histoire du *Liberal* était longuement racontée ², *The Life, Writings, Opinions and Times of the Right Hon. George Gordon Noel Byron*, ouvrage anonyme paru en 1825, les *Anecdotes of Lord Byron from Authentic sources, with remarks illustrative of his connection with the principal literary characters of the present day*, publiées anonymement en 1825, où l'idée du *Liberal* était attribuée à Hunt et dont l'auteur, Alexander Kilgour, s'efforçait d'analyser le caractère littéraire du rédacteur de l'*Examiner* ³. L'illustre poète avait fait l'objet d'études moins importantes, comme les *Letters on the Character and Poetical Genius of Lord Byron*, de Sir Egerton Brydges, l'essai intitulé *Life and Genius of Lord Byron*, de Sir Cosmo Gordon, les *Recollections* de Dallas.

Leigh Hunt devait être naturellement porté à vouloir remettre au point le rôle qu'on lui attribuait dans certains de ces ouvrages. Ne l'avait-on pas suffisamment attaqué lorsqu'il collaborait au *Liberal* pour qu'il cherchât à se défendre ? Lui aussi avait connu de près le grand disparu : il avait quelques titres, après tant d'autres, à publier ses souvenirs sur lui. Il s'y essaya, nous l'avons vu, dès le début de 1827 dans deux articles de la *New Monthly Magazine*. Il y indiquait que, depuis sa mort, tout ce qui concernait le noble poète était devenu doublement intéressant, il critiquait le peu d'exactitude des biographies de Lord Byron qui avaient déjà paru et en annonçait une nouvelle, détaillée et plus exacte. Déjà certains détails de ses articles laissaient entrevoir la sévérité dont Leigh Hunt allait faire preuve dans son grand ouvrage.

Colburn, qui cherchait à « lancer » sa maison d'édition, vit le parti qu'il pourrait tirer de nouvelles révélations sur Byron ; ce qui l'intéressait, ce n'était point ce que Leigh Hunt pouvait dire de lui-même ou des divers personnages qu'il avait rencontrés, mais ce qu'il apporterait de sensationnel sur l'auteur de *Don Juan*. Sur ses conseils, ce qui devait être une autobiographie plus ou moins élargie devint un ouvrage sur Lord Byron, augmenté de quelques chapitres sur l'auteur et ses amis. Colburn encourageait Hunt, il le pressait d'achever au plus vite ; la lettre suivante nous indique comment s'exerçait son action :

¹ Pp. 259-262.

² Pp. 639-654.

³ Pp. 46-49, p. 48 : « The idea of a periodical was suggested by Mr. Hunt. » Le *Liberal* y était considéré comme « insufferably dull ».

Dear Sir,

I am so extremely anxious that you should make all possible additions and corrections to the Byron Book that I have determined to send you another 20 £ on acct of that work and I rely accordingly on your best exertions to fulfil my wishes. Under these circumstances you will, I hope, for the present discard the thoughts of the novel and I trust you will not find it necessary to send me the proposed commencement till next Saturday 3 weeks. I trust in the course of the next week I shall receive the 1st Vol. of Byron and the 2nd Vol. the following week... I wish particularly to go to press next week — my people will take charge of the MS whenever sent. They have full instructions about it...¹.

L'ouvrage que Colburn réclamait avec autant d'insistance fut prêt à paraître au début de l'année 1828. Il fut annoncé assez bruyamment. L'*Athenaeum*, qui venait de se fonder, en donna des extraits qui, disait-on, seraient lus avec la plus vive curiosité, dans son premier numéro le 2 janvier 1828² ; ils furent reproduits dans la *Morning Chronicle*, ainsi que de nouveaux extraits parus dans l'*Athenaeum* du 9 janvier³ ; d'autres parurent encore dans celui du 16⁴. Immédiatement, les critiques se mirent à reproduire ces extraits, à les commenter avec intérêt et même à parler du livre qui n'avait pas encore paru ; c'est ainsi qu'il fut question du nouvel ouvrage de Leigh Hunt dans la *Literary Gazette and Journal of Belles Lettres, Arts, Sciences, etc.* du 5 janvier 1828⁵, dans le *Literary Journal* du 5 et du 13 janvier 1828⁶, dans la *London Weekly Review, and Journal of Literature and the Fine Arts* des 5 et 12 janvier 1828⁷, dans le *Sunday Monitor* du 6 janvier 1828 que publiait W. Chambers⁸. Certaines des appréciations n'étaient point favorables à l'ancien associé de Lord Byron ; le 10 janvier, dans le *Times*, sous le titre de *The Living*

¹ « Cher Monsieur, — Je désire si vivement que vous fassiez toutes les additions et toutes les corrections possibles au livre de Byron que j'ai décidé de vous envoyer un nouvel acompte de vingt livres sur cet ouvrage et j'ose espérer qu'en conséquence vous ferez tous vos efforts pour répondre à mes vœux. Dans ces conditions, j'espère que vous voudrez bien écarter pour le moment le projet de roman et je pense que vous ne jugerez pas nécessaire de m'envoyer le début que vous vous proposiez de lui donner avant le quatrième samedi à partir de maintenant. Dans le courant de la semaine prochaine je compte recevoir le premier volume de Byron, et le second la semaine suivante... J'ai le plus vif désir de composer la semaine prochaine ; mon personnel s'occupera du manuscrit dès qu'il sera envoyé. Il a reçu des instructions complètes à ce sujet. » Lettre Ms de Colburn à Leigh Hunt ; *Wednesday night*. Coll. Brewer. Le mot *additions* est souligné trois fois, les expressions *that work*, *best exertions* et *next week* une fois.

² *Athenaeum*, n° 1, 2 janv. 1828, pp. 6-8 ; *Morning Chronicle*, 3 janv. 1828 : Mr. Thomas Moore and Lord Byron.

³ *Athenaeum*, n° II, 9 janv. 1828, pp. 22-23 ; *Morning Chronicle*, 10 janv. 1828 : Mr. Campbell and Mr. Theodore Hook.

⁴ *Athenaeum*, n° III, 16 janv. 1828, pp. 39-40 : Messrs. Horace and Jas. Smith, authors of the rejected addresses. La *Morning Chronicle* du 17 janv. contient un extrait du *Companion*.

⁵ De longs extraits du *Lord Byron* sont donnés le 5 janvier ; le 26 paraît une sévère critique du livre.

⁶ Quatre colonnes et demie sont consacrées à Leigh Hunt et à son ouvrage dans le numéro du 5 janvier, quatre dans celui du 13 et sept dans celui du 26 ; la partie relative à Lord Byron est considérée comme injuste et peu satisfaisante, les autres sont jugées d'une manière plus favorable.

⁷ Six colonnes discutent du nouveau livre dans le numéro du 5 janvier : « *There is a mortified and splenetic feeling apparent, which the writer hardly imagined to exist, even in his « heart of hearts », much less would allow, pervades his book* » ; celui du 12 donne des citations ; celui du 26 salue l'apparition du livre, constate que Leigh Hunt lui-même admet que son livre est coloré par son amertume et lui reproche l'étroitesse de ses vues.

⁸ Deux colonnes élogieuses : « *Mr. Hunt gives the portrait of Lord Byron with the hand of a master...* »

Dog and the Dead Lion et la signature de T. Pidcock, Thomas Moore faisait paraître une satire violente de Leigh Hunt, qui s'était nourri, disait-il, des restes du Lion et qui maintenant jugeait les Lions d'autrefois d'après ses habitudes de petit chien ¹. Leigh Hunt ne répliqua pas directement, mais dans une lettre qui parut dans la *Morning Chronicle* du 21 janvier 1828, il déclarait que les extraits n'étaient pas de lui et qu'on l'avait condamné sans même avoir lu son livre ; il exaltait Shelley et expliquait son propre rôle ; il se défendait d'avoir eu de mauvaises intentions à l'égard de Byron, mais, disait-il pour s'excuser de sa sévérité, son éditeur le pressait et, pour employer ses propres termes, « *my spleen came across me, I own, as I called him to mind* » ².

En effet, lorsque le livre si attendu finit par paraître ³, on y pouvait trouver la trace d'une animosité assez vive. Leigh Hunt n'y cherchait d'aucune façon à s'élever au-dessus des mesquines querelles qui avaient assombri son séjour à Pise et à Gênes ; c'est au contraire de ces querelles mêmes qu'il avait fait son livre. Il n'essayait pas de porter son jugement détaché sur son ancien associé ; son chapitre sur Lord Byron consistait en un récit de ses propres relations avec le poète, entrecoupé d'anecdotes et de remarques sur le caractère de Byron, et suivi d'une critique des biographies déjà parues : au plan initial de Hunt s'étaient ajoutées les additions que lui avait réclamées Colburn. Leigh Hunt n'avait pas cédé seulement à la médisance, mauvaise conseillère qui porte parfois les critiques à satisfaire la malignité publique en lui apportant des révélations défavorables à quelque grand homme. Il laissait parler sa rancune : elle le poussait à choisir les anecdotes qui montraient Byron sous un aspect peu flatteur et à les entremêler d'insinuations et de commentaires souvent très durs. La seconde partie du livre était consacrée à des souvenirs de contemporains plus ou moins illustres auxquels Hunt avait été associé à un moment de sa carrière : Thomas Moore, dont le portrait était tracé avec sévérité, Shelley, auquel était consacré un long article rempli d'une pieuse admiration, Keats, dont l'auteur parlait sur un ton protecteur, qui irritait le frère du poète ⁴, les amis dont le jeune rédacteur de l'*Examiner* avait fait jadis la connaissance chez le directeur du *Monthly Mirror* : Mr. Du Bois, le poète Campbell, Theodore Hook, qui depuis l'avait vigoureusement attaqué dans le *John Bull*, le comédien Mathews, les deux frères Smith, ceux qui appartenaient au cercle de son beau-père, Mr. Hunter, Lamb et Coleridge, dont l'auteur parlait rapidement. Dans une troisième partie, la plus longue, Hunt s'efforçait de rappeler sa propre carrière ; il en dépeignait les différentes phases en termes évocateurs et souvent heureux.

Au fond, Leigh Hunt continuait à s'inspirer du plan initial qu'il s'était tracé à son retour d'Italie. Son nouvel ouvrage était une autobio-

¹ Cette satire parut avec les mentions *from a Correspondent* sous le titre et près de la signature : *Ezeter Change*. Les amis de Hunt répliquèrent par un autre poème : *The Giant and the Dwarf*, *Humbly inscribed to T. Pidcock, Esq. of Ezeter Change*, signé W. Gyngell, *Showman, Bartholomew Fair*.

² « Mon amertume remonta en moi, je l'avoue, quand je me le remémorai. »

³ Le 22 ou le 23 janvier. Le livre est signalé parmi les ouvrages récemment publiés dans le *Times* du 24 janv. Une revue paraît dans l'*Athenaeum* du 23 janv. Des exemplaires avaient dû être distribués auparavant puisqu'on trouve des critiques du livre dès le début du mois.

⁴ Lettre de George Keats à Dilke, New-York, 12 mai 1828. *The Poetical Works and other writings of John Keats*, éd. H. Buxton Forman revue et augmentée, 1889, vol. IV, appendice pp. 407-408.

graphie complétée de réminiscences sur les personnages célèbres qu'il avait connus ; même dans les parties où il ne parlait plus de lui-même, il traitait de ses illustres contemporains d'après les souvenirs qu'il en gardait et dans la mesure où il avait eu avec eux des relations personnelles ; les meilleures parties de son livre sont celles dont il est le personnage principal. Seulement, pour répondre aux recommandations de son éditeur et sans doute aux vœux du public, il avait profondément modifié son projet primitif. Le chapitre sur Lord Byron, qui devait être un chapitre secondaire, était devenu le chapitre essentiel, celui qui donnait son titre à l'ouvrage. De là cette impression de déséquilibre que laisse par endroits *Lord Byron and some of his contemporaries* ; les différentes parties ne s'y succèdent point dans l'ordre pour lequel elles avaient été composées. Le ton de l'auteur n'est point toujours le même. Entraîné par son ressentiment, désireux d'expliquer ses déboires, Leigh Hunt prend vigoureusement à partie son associé de Pise et de Gênes : ce qui devait être une apologie personnelle se transforme presque en un réquisitoire.

L'auteur comprit tout de suite que son nouvel ouvrage allait beaucoup plus loin qu'il ne l'avait souhaité. La préface de la première édition en fait foi : Leigh Hunt y affirme qu'il n'aurait jamais publié *Lord Byron and some of his contemporaries* s'il n'y avait été poussé par la nécessité ; il estime que la partie autobiographique aurait dû être approfondie pour offrir un véritable intérêt : il reconnaît que le chapitre relatif à Byron est très imparfait :

I could not conceal from myself, on looking over the manuscript, that in renewing my intercourse with him in imagination, I had involuntarily felt a re-access of the spleen and indignation which I experienced as a man who thought himself ill-treated ¹.

La même observation se retrouve, on s'en souvient, dans une lettre que l'auteur adressait le 21 janvier 1828 au rédacteur en chef de la *Morning Chronicle* ; il éprouvait le besoin de justifier ses commentaires sur Byron dans une seconde lettre parue le 26 janvier. La préface de la seconde édition qui paraît dès 1828 était également écrite sur un ton apologétique ; néanmoins l'auteur y remarquait qu'il n'avait été animé de sentiments d'hostilité vis-à-vis de personne, qu'il avait cherché à provoquer les regrets plutôt que la colère de ceux qu'il attaquait. Lorsqu'en 1850, dans son *Autobiography*, Leigh Hunt emprunta de nombreux passages au *Lord Byron and some of his contemporaries*, il s'efforça de ne porter sur Lord Byron que des jugements très modérés ; il s'excusait même de ce que l'ouvrage de 1828 contenait de trop sévère :

I am sorry I ever wrote a syllable respecting Lord Byron which might have been spared... I had prided myself — I should pride myself now if I had not been thus rebuked — on not being one of those who talk against others. I went counter to this feeling in a book ².

¹ « Je ne pouvais point me dissimuler, lorsque je relus mon manuscrit, qu'en reprenant contact par l'imagination avec Byron, j'avais involontairement senti renaître en moi l'amertume et l'indignation que j'avais naguère éprouvées en homme qui se considérait comme maltraité. »

² « Je regrette d'avoir jamais écrit une syllabe au sujet de Lord Byron que j'aurais pu m'épargner d'écrire... Je m'étais vanté — et je m'en vanterais encore maintenant si je n'avais point reçu ce démenti — de n'être point de ceux qui médissent d'autrui. Je suis allé à l'encontre de ce sentiment dans un livre... » *Aut.*, chap. XIX, vol. II, p. 91.

Malheureusement le mal était fait : même si ses intentions étaient très pures, c'était d'après le livre qu'il avait écrit qu'on devait le juger. Le nouvel ouvrage de Leigh Hunt eut du succès, un succès de scandale probablement. La première édition datait de janvier 1828 ; il en fallut publier une seconde, en deux volumes, moins chère, avec une nouvelle préface, dès le 8 avril de la même année. La protection des droits d'auteur n'existant pas à cette époque, certains éditeurs américains avaient coutume de reproduire, à leur profit, les œuvres anglaises les plus populaires : dès 1828, à Philadelphie même, la maison *Carey, Lea and Carey* publiait un *Lord Byron*. Il y eut un *Lord Byron* français, en trois petits volumes, édité chez Galignani en 1828 : aucun autre ouvrage de Hunt à notre connaissance n'avait réussi à franchir la Manche dans ces conditions.

Le nouveau livre de Hunt produisit des réactions très vives. Thomas Moore, qui était intervenu avant qu'il n'eût paru, note dans ses mémoires à la date du 29 janvier 1828 qu'il sera maintenant obligé de changer d'avis au sujet de la publication des papiers de Lord Byron, c'est-à-dire de les rendre publics¹. Walter Scott mentionne l'ouvrage de Leigh Hunt à trois reprises dans son Journal² : il a transmis à Lockhart une longue lettre de Horace Smith se plaignant que Leigh Hunt lui ait attribué les opinions irreligieuses de Shelley ; il a lu une partie de la revue du livre que Wilson a publiée dans *Blackwood's* et il craint que le ton trop passionné de cet article ne soit cause d'un duel entre Hunt et Wilson, comme si Leigh Hunt avait été homme à croiser le fer³ ; il écrit le 4 mars que « *the wretched publication of Leigh Hunt on the subject of Byron* » va provoquer la publication d'une vie du grand poète par Moore et se félicite que cette œuvre doive lui être dédiée⁴. Haydon, après avoir relevé dans son *Table Talk* que Leigh Hunt prétend avoir passé sous silence certains aspects de la vérité par pure bonté d'âme, commente en ces termes l'attitude de son ancien protecteur et ami :

*In my humble opinion there is in this affectation of abstaining more of the essence of the most mangling vengeance than in the furious stab of a maddened lazzarone. This is your true gentleman of the press*⁵.

Edward Du Bois, qui figure dans le livre, écrit à Hunt pour lui reprocher d'avoir manqué d'exactitude et d'avoir jugé avec trop de hâte ; il lui demande d'apporter des rectifications à son ouvrage⁶. Le premier mouvement de Hazlitt est de protester dans un article intitulé *Farewell to Essay-Writing*, daté du 20 février 1828 et publié dans la *London Weekly Review* du 29 mars, contre l'interprétation que Hunt a donnée à son caractère : l'auteur du *Lord Byron* s'étonne qu'Hazlitt

¹ *Memoirs, Journal and Correspondence of Thomas Moore* (éd. Lord John Russell), vol. V, p. 255.

² *The Journal of Sir Walter Scott*, 4 fév. 1828, vol. II, p. 119.

³ *Id.*, 23 fév. 1828, vol. II, p. 130.

⁴ *Id.*, 4 mars 1828, vol. II, pp. 135-136.

⁵ « A mon humble avis cette manière affectée de s'abstenir révèle une volonté de vengeance cruelle plus marquée que le coup furieux d'un lazzarone cédant à la folie. Voilà bien notre véritable gentilhomme de la presse. » B. R. HAYDON, *Correspondence and Table Talk*, vol. II, p. 358.

⁶ Lettre Ms d'Edward Du Bois à Leigh Hunt, 24 janv. 1828. *British Museum, Add. Mss.*, 38.109, f. 49-50.

cache la sincérité et la vigueur de ses principes sous des dehors timides ; Hazlitt réplique qu'il ne tient point à s'étaler, ni à briller, que son ami de l'*Indicator* s'arrête trop aux détails extérieurs et qu'il ne comprend pas toujours bien les personnages dont il parle ¹. Il est vrai qu'à quelque temps de là il défend la façon dont Leigh Hunt a peint Byron :

Mr. Hunt has exaggerated — has transposed nothing ; he has merely described what he saw and felt, with vividness and pathos ².

Charles Brown, l'ami de Keats et le conseiller financier de Hunt, reprochera à son ancien voisin de Florence d'avoir écrit certaines choses qu'il eût mieux valu taire et d'avoir trahi certains secrets du foyer de ses amis ³ ; parlant du portrait que Leigh Hunt a donné de Keats, il écrit :

I hate Hunt's account of him, though every sentence, I verily believe, was intended to his honour and fame ; but what does that matter when he manages to make him a whining, pining boy ⁴ ?

Sans doute Leigh Hunt trouve-t-il des admirateurs. Il reçoit des lettres de félicitations ⁵. Charles Lamb écrivait :

His picture of Literary Lordship is as pleasant as a disagreeable subject can be made, his own poor man's Education at dear Christ's is as good and hearty as the subject. Hazlitt's speculative episodes are capital ⁶.

Lady Morgan, tout en reconnaissant que Leigh Hunt commettait des erreurs de goût, lui savait bon gré d'avoir révélé au public le vrai caractère de Lord Byron ⁷ et Lady Blessington elle-même devait trouver suffisamment juste le tableau qu'il en avait tracé ⁸. Dans l'ensemble le livre de Hunt contenait trop de révélations parfois désobligeantes pour ne point provoquer des protestations et des ressentiments dans les milieux littéraires ⁹.

¹ *London Weekly Review*, 29 mars 1828, pp. 201-203 : *A Farewell to Essay Writing* (signé W. H.) ; cf. aussi *Id.*, 5 av. 1828, p. 520 : *Byron and Wordsworth*.

² « Mr. Hunt n'a rien ajouté, n'a rien transposé ; il s'est contenté de décrire ce qu'il voyait et sentait, d'une façon vive et pathétique. » *London Weekly Review*, 17 mai 1828, pp. 314-315 : *The Modern Gradus ad Parnassum*, n° 1, rep. dans le *London Mercury*, juillet 1924, vol. X, pp. 273-277 et dans W. Hazlitt, *New Writings* (éd. Howe), pp. 58-67.

³ Lettre Ms de Charles Brown à Leigh Hunt, 14 sept. 1829. *British Museum, Add. Mss.* 38.109, f. 57.

⁴ « Je déteste la façon dont Hunt a parlé de lui, quoique chaque phrase de son livre, j'en suis certain, fût destinée à lui faire honneur et à accroître sa gloire ; mais à quoi bon, s'il réussit seulement à le représenter comme un garçon gémissant et pleurnichard ? » Lettre Ms de Charles Brown à Dilke, 17 déc. 1829. Coll. Brewer.

⁵ Lettres Mss de T. Hine à Leigh Hunt, 1^{er} fév. 1828, et de A. Cunningham à Forbes, 11 mars 1828. *British Museum, Add. Mss.* 38.109, f. 51-52, 53.

⁶ « La peinture qu'il a donnée de Sa Seigneurie Littéraire est aussi agréable qu'on peut l'attendre d'un sujet désagréable, son Education de pauvre à notre chère école de Christ est aussi bonne et aussi réconfortante que le sujet lui-même Les épisodes où sont décrites les spéculations de Hazlitt sont excellents. » Lettre de Ch. Lamb à C. C. Clarke, 25 fév. 1828, citée dans C. et M. Cowden CLARKE : *Recollections of Writers*, pp. 160-161 ; LAMB : *Works* (éd. Lucas), vol. VII, pp. 769-770.

⁷ Lettre de Lady Morgan à Cyrus Redding, 10 mars 1828, CYRUS REDDING : *Yesterday and to-day*, vol. III, pp. 63-64.

⁸ Cf. H. Crabb ROBINSON, *Diary, Reminiscences and Correspondence*, vol. III, pp. 13-18, sept. 1832.

⁹ Carlyle écrit au Dr Carlyle, 10 juin 1828 (*Letters of Thomas Carlyle*, éd. Norton, vol. I, cf. p. 116 : « Further, except continued abuse of Leigh Hunt for his Lord Byron and Some of his Contemporaries, there seemed no news in « The Literary World » or rather universe. »

L'accueil des revues ne fut pas meilleur. La *New Monthly Magazine*, comme il était naturel, défendait le *Lord Byron* dans un article assez chaleureux : le critique considérait Leigh Hunt comme un écrivain d'un talent réel et digne de foi ; il le dépeignait comme un ardent défenseur de la vérité ayant déjà souffert pour elle et risquant encore d'être l'objet de violentes poursuites pour la franchises de son nouveau livre ; Leigh Hunt, affirmait-il s'était efforcé de rendre justice aux qualités de Lord Byron, sans trop insister sur ses défauts ¹. Mais c'était là sans doute l'avis de l'entourage immédiat de l'auteur. Plus impartial, l'*Athenaeum* était aussi plus sévère : il louait le courage dont Leigh Hunt avait fait preuve à tous les moments de sa carrière, mais il considérait son nouveau livre comme une maladresse : pourquoi, demandait-on, l'auteur, qui a tant de qualités comme homme et comme écrivain, s'offre-t-il à la critique en affectant un style bizarre, en attaquant un illustre poète et en parlant tant de lui-même ? ² Une note assez favorable se trouve encore dans la *London Magazine* de février 1828 ³. Mais Leigh Hunt avait réussi à réveiller l'hostilité des revues conservatrices à son égard. Dans *Blackwood's*, en mars 1828 ⁴, Wilson consacrait un article long de quarante pages au *Lord Byron* : selon lui l'auteur n'avait nullement les qualités nécessaires pour parler des grands poètes, les extraits de la *New Monthly Magazine* et les lettres de la *Morning Chronicle* n'étaient qu'une grossière réclame ; le critique donnait ensuite une analyse du livre, entrecoupée d'observations sévères sur la vulgarité, la prétention, l'hypocrisie de l'auteur ; tous les torts lui étaient donnés dans l'affaire de ses relations avec Byron : il était dépeint comme un personnage venimeux, mais, ajoutait le critique, ses morsures n'étaient point mortelles, car il manquait trop de vigueur. La *Quarterly Review* faisait paraître une revue toute aussi violente : « *It is the miserable book of a miserable man.* » Hunt y était accusé de parler davantage de lui-même que des personnages qu'il prétendait décrire et d'avoir rempli le livre d'allusions désobligeantes et de commérages ; le critique utilisait de multiples passages du nouveau livre pour signaler la vanité démesurée de l'auteur ; aux affirmations de Hunt concernant Lord Byron, il opposait des lettres ou des extraits des œuvres de Byron lui-même, pour prouver que la vérité avait été complètement déformée ; du reste, ajoutait-il, la différence entre les deux anciens associés était si grande qu'il était impossible au plus petit de comprendre le talent et les idées du plus grand ⁵. A ces attaques massives des revues les plus connues s'ajoutaient celles d'autres publications moins importantes : c'étaient par exemple la *Literary Gazette* qui condamnait le dessein même de l'ouvrage ⁶, la *Monthly Review* selon laquelle Leigh Hunt s'était véritablement déshonoré ⁷, la *Literary Chronicle and Weekly Review*, qui regrettait d'autant plus la publication du *Lord Byron* qu'elle n'était point mal disposée à l'égard de Leigh Hunt ⁸.

¹ *New Monthly Magazine*, janv. 1828, vol. XXII, n° LXXV, pp. 84-96.

² *Athenaeum*, 23 janv. 1828, n° IV, pp. 55-56.

³ *London Magazine*, fév. 1828, vol. X, pp. 211-233.

⁴ *Blackwood's*, mars 1828, vol. XXIII, pp. 362-408.

⁵ *Quarterly Review*, mars 1828, vol. XXXVII, pp. 402-426.

⁶ *Literary Gazette and Journal of Belles Lettres, Arts, Sciences, etc.*, 26 janv. 1828.

⁷ *Monthly Review*, mars 1828, vol. VII, N. S., pp. 300-312.

⁸ *Literary Chronicle and Weekly Review*, 26 janv., 2 fév. 1828.

L'impression générale était mauvaise : le nouveau livre de Leigh Hunt n'ajoutait point à sa gloire. Composé dans des circonstances défavorables, il ne tirait pas du sujet ce qui aurait peut-être pu en être tiré. Il trahissait chez l'auteur un profond sentiment d'amertume, voire de rancune. C'était l'œuvre d'un écrivain déçu et un peu découragé. Quelle qu'en fût la cause, elle ne pouvait que jeter le discrédit sur lui et l'empêcher de retrouver dans les lettres anglaises la place qu'il avait autrefois occupée.

En vain Leigh Hunt s'efforce-t-il de fonder un nouveau périodique rappelant ceux qu'il avait déjà dirigés. Le 9 janvier 1828, c'est-à-dire quelques jours avant la publication de *Lord Byron and some of his contemporaries*, paraît le premier numéro de *The Companion*, dont il indique le programme dans un article intitulé *Books, Politics and Theatricals*. Il ne se propose pas d'y donner un grand nombre d'articles originaux. Il cherchera tout d'abord à publier des revues de livres qu'il signera de son nom, contrairement à l'habitude de l'anonymat très répandue à cette époque. Il espère pouvoir rédiger chaque semaine un article de critique dramatique et il exprime sa satisfaction de revenir au théâtre après tant d'années d'interruption. Il compte aussi toucher de temps à autre à la politique. Mais il ne se représente plus comme un réformateur prêt à s'attaquer à toutes les forces de réaction : un humanitarisme assez vague a remplacé la fougue de l'ancien directeur de l'*Examiner*.

Tel qu'il se présentait, le nouvel hebdomadaire n'était guère viable. Il lui manquait cet air de jeunesse qui avait fait l'intérêt de l'*Examiner* à ses débuts. Quelques-uns des essais y étaient excellents : l'auteur y parlait avec art des sujets auxquels il était le plus attaché, la littérature, la mythologie, les fêtes de l'année, les aspects de Londres, mais ces essais n'étaient pas très nombreux. Le théâtre n'était pas assez riche alors pour lui fournir une matière intéressante, quoiqu'il y fût retourné avec entrain. Les articles de critique littéraire sont moins nombreux que ne l'aurait fait penser le premier numéro. En politique, Leigh Hunt se plaisait de plus en plus aux généralités, alors même que, sous l'influence des Utilitaires, l'Angleterre recherchait les formules précises. Le *Companion* ne pouvait point soulever les tempêtes qu'avaient provoquées l'*Examiner* et le *Liberal*, mais le ton de son rédacteur ne risquait pas non plus de provoquer l'enthousiasme. Combatif encore dans le *Lord Byron*, il se révélait dans le *Companion* comme apaisé et quelque peu fatigué. L'apparition de la nouvelle revue ne fut guère remarquée ; elle dura un peu plus de six mois et s'éteignit avec le vingt-neuvième numéro, le 23 juillet 1828.

C'est alors que s'ouvre pour Leigh Hunt une des phases les plus pénibles de son existence, sur laquelle ses mémoires ne nous jettent que très peu de lumière. Si nous nous en rapportons à son Autobiographie¹, il se sentit de nouveau déprimé physiquement comme il l'avait été en Italie et sa misère était telle qu'il ne sait point ce qui lui serait arrivé si des amis ne lui avaient fourni les ressources nécessaires. Après la chute du *Companion*, il alla s'établir à Epsom où il termina son roman de *Sir Ralph Esher* auquel il travaillait depuis l'Italie. Il

¹ Aut., chap. XXIII, vol. 1, p. 407.

l'expédiait par petits morceaux le samedi à son éditeur Colburn ; mais comme il n'avait conclu aucun marché ferme avec ce dernier, il pouvait toujours se demander s'il allait recevoir de l'argent en retour ou si son manuscrit n'allait pas lui être envoyé. Et c'était là son unique source de revenu ! Il était dans un tel état de nervosité qu'après avoir écrit quelques centaines de mots il devait s'arrêter. La rédaction de *Sir Ralph Esher* fut donc pour lui une tâche harassante et n'avança qu'avec une grande lenteur. Il y travailla probablement pendant la fin de 1828 et la première moitié de 1829 : une lettre de Charles Brown datée du 14 septembre 1829 attribue le meilleur état de santé de Hunt à ce qu'il a terminé son roman, ajoutant que ses romans lui rapporteront sans doute plus que l'*Examiner* ¹.

L'Autobiographie ² nous apprend que Leigh Hunt et les siens allèrent habiter dans une maison assez retirée, propriété de son ami Charles Knight, dans *Cromwell Lane, Old Brompton* ; c'était alors la banlieue immédiate de Londres qui, ajoute l'auteur, fut toujours la résidence favorite des hommes de lettres jusqu'à l'époque du développement du chemin de fer ; mais il ne donne pas d'autres indications sur son activité. La *Correspondence* ³ précise qu'il fut obligé de changer de logement à peu près chaque année et résida à Epsom, à *Old Brompton*, à *St John's Wood* et sur la *New Road* à Marylebone ; elle ne contient aucune lettre datée de 1829 ou de 1830. Il ne publie aucun ouvrage nouveau au cours de ces deux années. Le seul article original qu'on puisse lui attribuer avec quelque certitude est une lettre intitulée *On the keeping of Twelfth Night* parue dans le numéro de janvier 1829 de la *New Monthly Magazine* ⁴. On est surpris de cet arrêt presque total de l'activité littéraire de Hunt, surtout si on le rapproche du nombre considérable de ses écrits à certaines périodes de sa carrière. Quelle est la cause de cet état de choses ?

Une série de lettres manuscrites adressées à sa femme ou écrites par elle en 1828 et 1829 nous donne une idée des difficultés au milieu desquelles il se débat ⁵. Le 26 juillet 1828, trois jours après la publication du dernier *Companion*, il écrit de Londres à Mrs. Hunt restée à Epsom pour lui parler de ses démarches auprès de Mr. Whiting et d'un représentant de la *Morning Chronicle* ; il espère conclure des arrangements qui rendront sa vie plus stable et plus sûre ; la famille doit être bien pauvre, car il signale comme un des résultats de son déplacement qu'il rapportera au moins un peu d'argent et remercie sa femme d'offrir sa chaîne en or pour accroître leurs ressources. Nous le retrouvons le 23 février 1829, cherchant un logement à Brompton ; parmi les gros avantages d'une maison qu'il a visitée, il indique qu'il pourra l'occuper immédiatement sans qu'on exige de références sur lui ! Le 22 juillet de

¹ Lettre Ms de Charles Brown à Leigh Hunt, 14 sept. 1829. *British Museum, Add. Mss.* 38.109, f. 57.

² *Aut.*, chap. XXIV, vol. II, p. 203.

³ *Corr.*, vol. 1, pp. 254-255.

⁴ *New Monthly Magazine*, janv. 1829, vol. XXV, pp. 59-61. Cet article signé *Pendennis*, est signalé dans les deux listes de la Coll. Ireland. Un article paru en juillet 1828, vol. XXIII, n° XCI, et intitulé *Vindiciae Magonianae ; or a modest defence of Gog and Magog* traite d'un sujet cher à l'auteur dans un style qui rappelle souvent le sien, mais aucun signe précis ne permet de l'identifier définitivement comme étant de lui.

⁵ Treize lettres de Leigh Hunt à Mrs Hunt ; sept lettres de Mrs. Hunt à son mari, répondant aux précédentes ; une lettre non datée de Mrs. Hunt faisant allusion au déménagement prochain d'Epsom à Old Brompton. Coll. Brewer.

la même année, il est encore à la recherche d'une maison et essaie d'obtenir des délais de ses créanciers : il remercie sa femme de lui avoir expédié ses livres. Il semble qu'il se soit installé à Londres pour être à la fois plus loin de ses créanciers d'Epsom et plus près de ses éditeurs. Il explore avec soin les possibilités qui s'offrent à lui. Le 25 septembre 1829, il signale à sa femme qu'il a fait tous ses efforts pour vendre son livre de « Prières » (sans doute son recueil de méditations religieuses composées en Italie), ainsi qu'un ouvrage sur le monde fabuleux : il ne semble point qu'il y ait réussi. D'après une lettre écrite le 2 octobre, il a offert — sans succès — d'écrire pour la *Gardener's or Naturalist's Magazine*, moyennant une avance de trente livres ; il est allé trouver Colburn avec trois propositions différentes ; celui-ci a perdu le début de son roman et lui a demandé de l'écrire de nouveau : il a consenti, à condition de recevoir une compensation pécuniaire. Colburn fait attendre sa réponse : si l'on en juge par les lettres de Hunt, l'éditeur ne fait plus rien pour conserver la collaboration de l'auteur et semble même chercher à le décourager par ses délais. En fait, c'est à cette époque que leurs relations prennent fin. La *New Monthly Magazine* après 1829 cesse pendant un certain temps de contenir des articles de Leigh Hunt, et Colburn ne fait plus paraître aucun de ses ouvrages. L'ancien rédacteur de l'*Eraminer*, dont toutes les ressources dépendent de ses publications, est donc en quête d'un éditeur, et il ne rencontre aucun succès ; son attitude politique de jadis, les attaques des conservateurs, son échec d'Italie et surtout peut-être le *Lord Byron* l'ont rendu impopulaire ; ses relations avec ses précédents éditeurs préviennent peu en sa faveur.

C'est vers cette époque qu'il suggère à son ancien avocat Brougham, devenu un personnage important, de composer un ouvrage pour la *Society for the diffusion of Useful Knowledge*. Cette société avait été formée par plusieurs des esprits libéraux qui avaient contribué à la fondation de l'Université de Londres, entre autres Brougham, et publiait de petites brochures destinées à répandre le savoir dans le grand public ; Charles Knight en était l'éditeur. Le 27 août 1829, Brougham accepte l'offre de Hunt, en le remerciant de sa collaboration¹ : l'ouvrage dont notre auteur est chargé est une étude anecdotique des rues de Londres. Il se met à la tâche, espérant qu'elle lui apportera enfin les ressources dont il a besoin : « *My writing for the Society is the thing* », écrit-il à sa femme le 6 octobre². Charles Knight peut faire approuver le plan des *Anecdotes of the Metropolis* dans une séance de la société, le 2 novembre 1829. Hunt y travaille d'abord avec ardeur ; mais il rencontre des difficultés et ne peut établir le début qu'avec peine ; il est obligé de faire des recherches assez poussées, il ne compose qu'un petit nombre de pages, trois ou quatre chaque matin. Cet ouvrage fut-il refusé ou l'auteur n'eut-il point l'énergie nécessaire pour le terminer ? Nous ne le savons point, mais en tout cas il ne parut pas sous les auspices de la société. Plus tard, Hunt saura en tirer des

¹ Lettre de Brougham à Leigh Hunt, 27 août 1829, citée dans *Leigh Hunt and Lord Brougham, with original letters by S. R. Townshend Mayer* dans *Temple Bar*, vol. XLVII, 1876, pp. 231-234 ; en Ms dans le *British Museum*, Add. Mss. 38.109, f. 63-64.

² « Ecrire pour la Société est la chose qu'il me faut faire. » Lettre Ms de Leigh Hunt à sa femme, 6 oct. 1829. Coll. Brewer.

articles ; pour le moment, c'est une déception de plus. Là-dessus se greffent des discussions d'argent : Hunt se fait verser des avances sur le livre à venir ; selon les comptes de Charles Knight, il en aurait reçu près de trois cent quarante livres à la date du 30 septembre 1830 ; et toujours les *Anecdotes* promises ne paraissent pas ¹.

Les conditions dans lesquelles il écrit sont de plus en plus mauvaises. De nouveau, Mrs. Hunter lui reproche ses relations trop affectueuses avec Elizabeth Kent. Il s'inquiète de la situation misérable de sa famille laissée à Epsom ; sa femme est enceinte, entourée d'enfants turbulents ; il n'y a point d'argent dans la maison. Leigh Hunt envoie un souverain à sa femme le 30 septembre 1829 en s'excusant de ne pouvoir l'aider davantage, deux souverains le 6 octobre : c'est tout ce qu'il peut faire. Marianne dans deux de ses lettres signale que ses garçons n'ont plus de chaussures, dans une autre qu'il ne lui reste ni beurre, ni fromage, ni thé et qu'elle n'a pu donner de viande à ses enfants que deux fois dans la semaine, et encore bien peu : il faut que son mari lui envoie des provisions, car ses fournisseurs refusent de la servir ². La blanchisseuse non payée garde le linge de la famille ; Marianne se querelle avec sa bonne dont elle n'a pu payer les gages ; elle est assaillie par une foule de créanciers ; certains l'insultent et menacent de rester chez elle jusqu'à ce qu'ils soient payés ; son propriétaire, Mr. Jaquet, veut l'expulser. Elle expose toutes ses difficultés par le menu et suggère à son mari divers moyens de se procurer de l'argent, soit qu'il emprunte à des amis, soit qu'il se fasse faire des avances sur le legs de Shelley. En vain Leigh Hunt lui écrit-il le 30 septembre que la maison de Brompton sera prête à les recevoir le samedi suivant 4 octobre. Elle ne peut quitter Epsom, n'ayant assez d'argent ni pour régler ses dettes, ni pour payer un déménagement. Son mari ayant supposé que trente livres pourraient lui suffire, elle lui explique le 5 octobre que leurs dettes seules sont supérieures à cette somme et elle ajoute avec résignation :

Where will all this end? and how? I am determined to think soon and well as long as I can. Keep up your spirits: hope the best (as you generally do), try to compose yourself to write what you wish, and leave the rest to Time and Fate ³.

Tout ce que Leigh Hunt peut faire, c'est lui annoncer vingt livres, que ses amis les Orger pourront lui avancer, et lui conseiller de régler les petits créanciers, en abandonnant les meubles de la famille à Jaquet. Elle voudrait déménager, partir de ces lieux où elle est constamment poursuivie et menacée ; sa pauvreté l'en empêche : elle va jusqu'à calculer avec son fils Thornton ce que la vente des livres possédés par

¹ Elles furent vendues à Charles Knight en avril 1834 pour £ 250 et parurent dans le *Leigh Hunt's London Journal*. Si l'on s'en rapporte aux lettres Mss adressées à Mrs. Hunt, notre auteur était surtout préoccupé de tirer profit de cette nouvelle entreprise. Sur toute cette affaire, cf. *Modern Language Review*, janv. 1931, vol. XXVI, no 1, pp. 80-87 : GROBRI, Monica C. : *Leigh Hunt and the « Town »*

² Lettre Ms de Leigh Hunt à sa femme, 7 oct. 1829. Coll. Brewer.

³ « Où cela se terminera-t-il ? et comment ? Aussi longtemps que je pourrai, je m'efforcerai de penser : Bientôt et dans de bonnes conditions. Conservez votre confiance, espérez pour le mieux (comme vous le faites d'ordinaire), essayez de vous calmer assez pour écrire ce que vous voulez et laissez le reste au Temps et au Destin. » Lettre Ms de Mrs. Hunt à Leigh Hunt, 5 oct. 1829. Coll. Brewer.

Leigh pourrait lui rapporter ; au début d'octobre, Jaquet menace de faire arrêter l'écrivain pour dettes : Marianne, malgré toutes ses difficultés, le supplie de ne point revenir à Epsom et de se tenir sur ses gardes ; lui-même conseille à sa femme d'adresser ses lettres à Elizabeth Kent qui saura à qui elles sont destinées ; il demande à Mr. Hunter de ne révéler à personne où il se trouve.

C'est la misère noire. Hunt, à bout de ressources, est véritablement traqué par ses créanciers. Arrivé à l'âge de quarante-cinq ans, il vit au jour le jour, sans savoir ce que l'avenir lui réserve, ainsi qu'aux siens. Quelle déchéance pour celui qui jadis n'avait pas craint de s'attaquer aux acteurs les plus en renom, aux chefs des armées anglaises, aux ministres en place, au chef de l'Etat même. Dans une large mesure, elle est due à cette indépendance d'esprit dont il avait fait preuve : Leigh Hunt en 1829 fait l'objet de suspicions parce qu'il s'est montré trop franc depuis l'époque de l'*Examiner* jusqu'à celle du *Lord Byron*. Et maintenant il lui faut se taire : son zèle de réformateur, atténué sans doute par l'âge, doit céder le pas à la nécessité de gagner sa vie. Aussi la polémique disparaîtra-t-elle de ses ouvrages : les questions politiques y tiendront peu de place et c'est à peine s'il relèvera la réforme électorale qu'il a réclamée avec tant d'ardeur. Ses publications sont ses seules ressources. De là le grand nombre des revues qu'il fonde et dirige après 1830 et dont aucune, hélas ! n'obtient le succès de l'*Examiner* ; de là, dans les intervalles où il n'est plus rédacteur en chef, la profusion de ses articles disséminés ici et là ; de là la variété des ouvrages qu'il fait paraître et auxquels il travaille. De nouveau il s'essaie dans des genres très divers ; il y apporte les qualités souples et aimables de son génie. Mais trop souvent ses ouvrages et ses articles souffrent de sa hâte et des conditions dans lesquelles ils ont été composés. Ce sera là la période la plus dure de la vie de Leigh Hunt : il travaillera sans répit, presque sans espoir, avec la menace de la plus horrible misère suspendue au-dessus de lui et des siens.

II. NOUVELLES PUBLICATIONS :

LE « CHAT OF THE WEEK » ET LE « TATLER », (1830-1833)

Leigh Hunt et ses amis nous ont laissé très peu de renseignements sur la vie de l'auteur jusqu'au moment où il alla s'établir avec sa femme et ses enfants dans une maison du quartier de Chelsea, 4, *Upper Cheyne Row*, au début de l'été 1833. En octobre 1829, sa famille s'installa dans la maison retirée que lui louait l'éditeur Charles Knight à *Old Brompton* : Leigh Hunt et les siens étaient enfin réunis après des semaines angoissantes. Ils y restèrent jusqu'au printemps de 1831 : une de ses lettres, datée du 2 mai 1831, est envoyée de *Old Brompton*¹ ; une autre, du 20 juin 1831, indique qu'il réside alors dans *Elm Tree Road* à *St John's Wood*². N'aimant point cette résidence, il se transporta dans le quartier de Marylebone, 5 *York Buildings, New Road*, tout près de l'endroit où il avait résidé en 1818-1819 ; il y habitait probablement

¹ Lettre Ms de Leigh Hunt à Mr. Seton, 2 mai 1831. Coll. Brewer.

² Lettre de Leigh Hunt à John Forster, 20 juin 1831. *Corr.*, vol. 1, p. 263. Ms dans la coll. Brewer.

dès le début de 1832, car il déclare dans l'Autobiographie qu'il y crut mourir des fatigues qu'il s'imposa pour composer le *Tatler* presque sans assistance ¹, et c'est le 13 février 1832 qu'il abandonna la direction de cette publication.

Il indique également que sa vie ne fut point heureuse dans ces deux résidences. En effet, au moment où il quitta Epsom, il était criblé de dettes. Rien ne nous permet de croire qu'il ait accru ses ressources régulières jusqu'au moment où il créa le *Chat of the Week* le 5 juin 1830. Il devait donc continuer à vivre d'expédients, en empruntant à ses amis et en payant mal ses fournisseurs. Même après la création du *Tatler*, il vécut dans un état de pauvreté extrême. Il écrit à sa femme à *St John's Wood*, après avoir reçu vingt guinées d'un Mr. Hyatt au cours d'un de ses déplacements à Londres : « *But I felt so new with my waistcoat pocket full of sovereigns, and it seemed such a charge, that I thought I had better bring it up to you myself* » ; une autre fois, écrivant à *York Buildings*, il mentionne qu'il lui faudra attendre un jour pour recevoir six guinées sur lesquelles il comptait et qu'il a dû aller en emprunter une à l'un de ses amis ². Sa femme ne l'assistait guère : loin de chercher à donner des habitudes de prévoyance à son mari, elle avait le défaut de s'adresser elle-même à ses amis pour en obtenir de l'argent ; elle l'encourageait peu dans ses travaux et gérait mal sa maison ; elle avait tendance à boire. Les enfants, ballottés de ci, de là, n'avaient reçu qu'une éducation médiocre. Mrs. Shelley écrivait à cette époque de son existence :

... *his sons, young men, do not contribute a penny towards their own support, and the burthen on him is very heavy. When I go, he is out, she busy, and I am entertained by the children who do not edify me* ³.

Son second fils, John, qui était doué d'une nature brillante, mais qui avait été gâté dans sa jeunesse, était incapable de se maîtriser : il lui arriva même de menacer de frapper ses frères avec un couteau. Thornton, l'aîné, qui était alors âgé de plus de vingt ans, servait de secrétaire et de messager à son père ; il n'eut point d'occupation régulière jusqu'en 1836, lorsqu'il entra à la rédaction du *Constitutional*, que dirigeait Laman Blanchard, ami de son père.

Mal nourri, inquiet, Leigh Hunt était alors en mauvaise santé. Mary Shelley écrit le 2 octobre 1831 : « *Leigh Hunt's health is wretched* ⁴. » Et en effet pendant la plus grande partie du mois de mai et presque tout le mois d'octobre 1831, il ne peut collaborer activement à la rédaction du *Tatler* ; dans la note où il annonce le 1^{er} novembre qu'il va reprendre ses fonctions de directeur du journal, il signale, sans préciser du reste, qu'il vient d'avoir une des maladies les plus graves de

¹ *Aut.*, chap. XXIV, p. 410.

² Lettres manuscrites non datées de Leigh Hunt à Mrs. Hunt. Coll. Brewer. « Mais j'avais une sensation si nouvelle avec la poche de mon gilet remplie de souverains, et cela me semblait être une telle obligation que j'aurais préféré vous apporter cet argent moi-même. »

³ « Ses fils, qui sont maintenant des jeunes gens, ne contribuent pas d'un sou à leur propre entretien et le fardeau qu'il doit supporter est très lourd. Quand je vais chez lui, il est sorti, sa femme est occupée et les honneurs de la maison me sont faits par les enfants, qui sont loin de m'édifier. » Lettre de Mrs. Shelley à Trelawny, 2 oct. 1831. *Letters of Edward John Trelawny* (éd. H. Buxton Forman), p. 173, note.

⁴ « La santé de Leigh Hunt est misérable. » *Vide supra*. Dans une lettre Ms du 16 mai 1832 adressée à un inconnu, Coll. Brewer, l'auteur parle de son aspect délabré.

son existence ¹. Malgré ses bonnes intentions ses articles deviennent plus rares et quand, le 13 février 1832, il prend congé de ses lecteurs du *Tatler*, il donne un tableau émouvant de la situation à laquelle il est réduit :

I commenced it in ill health and quit it in worse. It was the necessity of going to the theatre night after night, and of writing the criticisms before I went to bed, that broke me down, to say nothing of other anxieties which are apt to accompany most men of letters, who live by their pen ².

Leigh Hunt en 1830 a perdu son ardeur de jadis. Approchant de la cinquantaine, ayant rencontré bien des déboires, il est maintenant grisonnant et légèrement voûté. Ses grands yeux noirs conservent leur éclat, mais à son regard assuré s'est substituée une expression pensive et voilée de mélancolie. Il n'a pas renoncé à ses opinions littéraires, politiques et religieuses. Il ne s'est point aigri ; il n'est devenu ni un sceptique, ni un révolutionnaire. Mais il s'est apaisé et apporte plus de modération dans l'expression de ses vues. Il lui arrive parfois de parler avec un peu d'amertume de ceux qu'il a soutenus jadis et qui maintenant l'oublient ou l'abandonnent :

Though I shall stick to the good cause as long as I live, and can hold a pen, since it is that of all my fellow-creatures, the very aristocrats included (sua si bona norint), yet I own I have little inclination generally speaking, to come into personal contact with my brother Reformers, who have certainly not stood by me in my forlorn hopes as I stood by them in theirs ³.

En général, il ne se plaint pas de son sort. Il s'est fait une idée élevée de l'homme de lettres qui selon lui doit chercher à éclairer et à guider le public. Les règles de morale qu'il a établies pour lui-même et pour les siens au cours de son séjour en Italie servent à le soutenir. Si les circonstances sont dures pour lui, le courage moral ne lui fait pas défaut.

Il lui est difficile néanmoins de reprendre sa place dans le monde littéraire anglais. Sans doute les critiques contre la *Cockney School* se sont peu à peu apaisées. Mais Leigh Hunt a été mêlé à des controverses trop récentes pour n'en point subir encore le contre-coup. Au début de 1830 paraissent les *Letters and Journals of Lord Byron, with notices of his Life*, édités par Thomas Moore, qui constituent une sorte de réplique au *Lord Byron and some of his contemporaries* ; à ce sujet, le *Blackwood's* tourne en ridicule les prétentions des *Cockneys* et déclare que, lorsque Leigh Hunt se plaint du manque de conversation de Byron, il ressemble à un singe parlant du caractère taciturne du lion ⁴ ; dans

¹ « one of the severest illnesses he ever experienced ».

² « Nous l'avons commencé en mauvaise santé et nous le quittons avec une santé encore plus mauvaise. C'est la nécessité d'aller au théâtre tous les soirs et d'écrire mes articles de critique avant d'aller me coucher qui m'a abattu, sans parler d'autres sujets d'anxiété qui sont le lot de la plupart des hommes de lettres qui vivent de leur plume. »

³ « Quoique je doive rester attaché à la bonne cause aussi longtemps que je vivrai et pourrai tenir une plume, car c'est celle de tous mes compagnons sur cette terre, y compris les aristocrates eux-mêmes (s'ils connaissent ce qui est leur bien), j'avoue que je suis peu porté d'une façon générale à entrer en relations personnelles avec mes camarades réformistes, qui ne m'ont pas soutenu quand j'ai perdu mes espérances comme je l'ai fait pour eux quand ils ont perdu les leurs. » Lettre Ms de Leigh Hunt à un inconnu, 16 mai 1832, Coll. Brewer.

⁴ *Blackwood's Edinburgh Magazine*, fév., mars 1830, vol. XXVII, pp. 389-420, 421-454.

une critique du même ouvrage, la *Quarterly Review* de janvier 1831 évoque Hunt et constate que son tort a été de rendre odieuses des choses dignes d'admiration en les traitant d'une façon vulgaire ¹. A propos de la vie de Byron par Galt, la *London Literary Gazette* critique la mesquinerie, l'insolence, la vulgarité, l'ingratitude et la vanité ridicule de Hunt ² et la *Fraser's Magazine* nouvellement créée condamne le poète de Rimini sans nul ménagement ³. En août 1830, la *Monthly Review* décrit le groupe des amis de Hunt comme une petite coterie d'hommes sans éducation qui regardaient la poésie et la littérature comme un métier et se servaient des publications qui étaient à leur disposition pour se représenter comme les plus grands écrivains de l'époque ; la revue se félicitait d'avoir contribué à l'extinction de ce groupe ⁴.

L'ancien ami de Shelley et de Keats n'avait pas même la consolation d'être regardé comme un personnage important par le cercle de ses amis. Il perd sa renommée au moment même où triomphent les idées qu'il avait défendues. Après vingt-trois ans de domination Tory, les libéraux forment un gouvernement en 1830 ; en 1832 est votée la réforme électorale que Leigh Hunt a réclamée jadis dans l'*Examiner* ; la Sainte-Alliance s'est effondrée ; il peut dans le *Tatler* saluer la Révolution de 1830 en France et le mouvement d'émancipation qui se manifeste dans toute l'Europe. Mais il y a bientôt dix ans qu'il a quitté l'*Examiner* ; on oublie le rôle qu'il a pu y jouer. Les défenseurs de la Réforme ne s'occupent plus guère de lui. Son ancien défenseur Brougham devient Lord Chancelier ; John Hunt, qui a renoué des relations amicales avec son frère, lui suggère que peut-être le nouveau Lord pourrait lui procurer un emploi lui assurant des ressources régulières ⁵ ; mais rien ne semble être sorti de cette suggestion. L'Angleterre va entrer dans une phase nouvelle de son développement politique, économique et social ; Leigh Hunt est d'une autre époque. Le groupe des écrivains auquel il a appartenu a disparu. A peine reçoit-il quelques hommages des écrivains de la nouvelle génération. A. H. Hallam, en lui envoyant les premières œuvres des frères Tennyson, le loue d'avoir été de ceux qui se sont préoccupés de restaurer les véritables principes de la poésie ⁶ ; l'*Englishman's Magazine* d'août 1831 contient un article de Hallam où il vante l'action de la *Cockney School* et de Hunt ⁷ ; des relations amicales s'établissent entre le jeune critique et le rédacteur du *Tatler*, comme jadis entre le rédacteur de l'*Examiner* et Shelley ou Keats. A mesure que le temps passe, on porte des jugements plus mesurés et plus favorables sur l'auteur de Rimini et son groupe ; lui-même s'intéresse aux jeunes écrivains. Il continue à avoir des amis fidèles dans les milieux littéraires : John Forster est attiré à lui par son idéalisme ; B. W. Procter, Laman Blanchard, le dramaturge Sheridan Knowles lui écrivent sur un ton respectueux. Mais il ne participe plus à ces soirées littéraires où jadis il brillait et s'enrichissait au contact

¹ *Quarterly Review*, janv. 1831, vol. XLIV, pp. 206 et sq. sur Leigh Hunt, p. 210.

² *London Literary Gazette*, 4 sept 1830, vol. XIV, pp. 572-575.

³ *Fraser's Magazine*, oct. 1830, vol. II, pp. 347-370. Sur Leigh Hunt, pp. 347, 363-364.

⁴ *Monthly Review*, août 1830, vol. CXXIII, pp. 529-535, dans une revue de *Album Verses with a few others*, by Charles Lamb.

⁵ Lettre Ms de John Hunt à Leigh Hunt, 5 janv. 1831, Coll. Brewer.

⁶ Lettre Ms de A. H. Hallam à Leigh Hunt, 18 janv. 1831, Coll. Brewer.

⁷ *Englishman's Magazine*, août 1831, pp. 616-627 : *On some characteristics of modern poetry, and on the lyrical poems of Alfred Tennyson*.

d'autres esprits distingués. Il vit en marge des cercles littéraires les plus actifs. Il n'est plus guère maintenant que le survivant un peu délaissé d'une époque héroïque.

Aussi tous ses efforts se heurtent non plus à une hostilité violente, mais, ce qui peut-être est pire, à une sorte d'indifférence générale. Bien qu'il ait conservé certaines des qualités de son talent, il ne rencontre que demi-succès et échecs. Il ne trouve plus d'éditeur pour ses livres. Lorsqu'il s'établit à *Old Brompton*, il possédait plusieurs ouvrages inédits : son recueil de méditations morales et religieuses, son livre sur le monde fabuleux, son roman de *Sir Ralph Esher*, il travaillait à son étude sur les rues de Londres. Et il avait besoin d'argent. Or, aucun de ces ouvrages ne parut alors : on peut admettre que son état de santé ou des difficultés inattendues l'empêchèrent de terminer son roman ou son livre sur Londres ; mais pour les deux autres ouvrages, la seule explication possible est que les éditeurs n'en voulaient point.

Leigh Hunt avait réussi jadis comme journaliste dans l'*Examiner* ; il conçut donc l'idée d'un nouvel hebdomadaire dans lequel il pourrait communiquer ses réflexions et ses opinions sur un ton familier tout en donnant à ses lecteurs des informations variées. Le projet fut mis sur pied au printemps de l'année 1830 avec l'appui des deux éditeurs londoniens, James et Charles Whiting. Leigh Hunt y trouvait de nouveaux sujets d'espérance. Il pouvait écrire à sa femme le 10 mai 1830 que ses éditeurs n'acceptaient pas toutes ses propositions, mais que l'affaire s'annonçait bien : une vente de cinq mille exemplaires devait lui rapporter mille livres par an ; si l'hebdomadaire ne s'écoulait pas très bien, il pourrait quand même lui assurer des revenus suffisants puisqu'à partir de cinq cents exemplaires les frais devaient être couverts ; l'auteur calculait que la circulation d'un nouvel hebdomadaire pourrait atteindre six ou huit mille numéros ¹.

Le programme que Leigh Hunt se fixait pour sa nouvelle publication, *The Chat of the Week*, marquait l'évolution qui s'était produite en lui. Comme autrefois les sujets dont il devait traiter étaient variés ; c'étaient les mêmes que ceux de l'*Examiner* : la politique, le Parlement, le théâtre, les beaux-arts ; il s'adressait toujours à ses lecteur sur un ton familier. En même temps, il évitait de rappeler son passé, il ne se présentait plus comme un champion de la vérité et de la justice, il accordait peu de place à la politique, la qualité qu'il vantait le plus dans sa nouvelle publication était qu'elle serait d'une lecture facile, quoique assez substantielle. Le farouche réformateur de 1810 s'était transformé vingt ans plus tard en un vulgarisateur qui s'efforçait avant tout de ne point effrayer ses lecteurs.

Le premier numéro du nouvel hebdomadaire parut le 5 juin 1830. Au début c'était surtout une compilation d'articles tirés d'autres publications, groupés sous diverses rubriques, *Politics and Public Advancement* ; *Theatricals and Musicals* ; *New Books, pamphlets, etc.* ; *Fashions for June* ; *Health, Miscellaneous*, et accompagnés de commentaires ; en tête paraissait un article d'un caractère général de Hunt.

¹ Lettre Ms de Leigh Hunt à Mrs Hunt, 10 mai 1830, Coll. Brewer. D'après un projet d'accord signalé par *The Ingatherer*, catalogue de la Maison Radford & Co, 1929, n° 2, l'auteur devait partager ses profits avec ses éditeurs, moyennant quoi il devait fournir ses articles à certains jours de la semaine, les frais causés par ses retards devant lui être imputables.

C'était une sorte de revue de la presse, et à ce titre Leigh Hunt espérait ne pas être soumis au droit de timbre. Mais son espoir fut déçu. Il annonça donc dans le septième numéro le 17 juillet que dorénavant *The Chat of the Week* prendrait la forme ordinaire d'un hebdomadaire de cette époque ; le prix était porté de six à sept *pence* ; Hunt avait sans doute eu des difficultés avec ses éditeurs puisque ce numéro était publié par Chapman et Hall. Les articles originaux étaient plus nombreux et le titre devenait : *The Chat of the Week and Gazette of Literature, Fine Arts and Theatricals*, avec la devise *Veritas et Varietas*, ce qui semblait indiquer une orientation plutôt littéraire. Mais ce n'était pas là encore la forme définitive du *Chat of the Week*. A partir du neuvième numéro, Hunt redonnait une place plus grande à la politique ; il inaugurait ainsi une nouvelle série de rubriques : *The Politician*, qui contenait un article original sur les événements du jour, *New Books*, consistant en extraits accompagnés de commentaires, *The Play-Goer*, où Leigh Hunt reprenait son rôle de critique dramatique, *Fine Arts, Miscellaneous*, qui comprenait surtout des extraits, *Latest Intelligence, Movements of the King* qui donnaient les dernières nouvelles et la chronique de la Cour. Ainsi Leigh Hunt hésitait sur la voie à suivre, mais, par un phénomène intéressant, il revenait à la forme générale de l'*Examiner* : c'est là que le poussait son génie naturel.

De même, dans le détail de ses articles, il laissait réapparaître quelques-uns des traits qui avaient caractérisé son hebdomadaire d'autrefois. L'ancien réformiste se montrait dans les articles où très franchement il essayait de peser les mérites du monarque qui venait de mourir, George IV, l'ancien Prince Régent et ceux de son successeur (3, 10 et 24 juillet), quoique le ton en fût modéré, et dans ceux où il saluait avec enthousiasme la nouvelle Révolution Française (7 et 14 août). Sa critique théâtrale, peu abondante du reste, conservait sa fraîcheur de jadis. On retrouve sa manière subjective d'analyser et d'évaluer les ouvrages qui lui étaient soumis, mais, chose assez curieuse, il se montrait plutôt sévère pour les ouvrages de deux de ses anciens amis, l'*Album Verses, with a few others* de Charles Lamb et *The life of Napoleon Buonaparte*, de William Hazlitt.

Il n'obtint pas le succès escompté. Les temps étaient changés et l'auteur ne pouvait guère renouveler sa manière. Les transformations successives et rapides de son hebdomadaire étaient de nature à dérouter ses lecteurs. De nouvelles difficultés furent soulevées par le Bureau du Timbre. Leigh Hunt abandonna le *Chat of the Week*. Il décida de publier à sa place un quotidien de quatre pages seulement qui en serait la continuation et qui, par suite de la réglementation alors en vigueur, ne serait plus du tout soumis au droit de timbre : ce fut l'origine du *Tatler*. Leigh Hunt était revenu à son ancien rôle de journaliste. Il avait montré la même inaptitude que jadis à s'occuper de détails d'ordre pratique, mais ses articles prouvaient que malgré ses déboires son talent n'avait point disparu. Après tant d'années d'incertitudes, il retrouvait une occupation régulière. Il se lance avec une ardeur peu commune, presque seul, dans la rédaction de son quotidien.

Le premier numéro du *Tatler, a Daily Journal of Literature and the Stage* parut le 4 septembre 1830. Le sous-titre indiquait que l'auteur

désirait s'occuper surtout de choses littéraires ; sa devise était la même que celle du *Chat of the Week* : *Veritas et Varietas* ; son éditeur, cette fois, était Onwhyn, *Catherine Street, Strand*. Une longue préface adressée aux lecteurs du *Chat of the Week* indiquait dans quelles conditions Leigh Hunt entreprenait sa nouvelle publication ; il racontait ses difficultés avec le Bureau du Timbre en y mêlant ses protestations contre les entraves apportées à la liberté de la presse ; il avait suivi l'exemple du *Spectator*, qui s'était récemment créé, pour choisir le titre de sa publication ; il comptait s'inspirer de l'exemple de son illustre devancier. Son quotidien devait contenir des extraits d'ouvrages divers accompagnés de commentaires, des articles de critique dramatique pour lesquels il invoquait sa réputation d'impartialité et des essais légers sur des sujets variés. Il se flattait de rendre un service signalé en ouvrant un quotidien littéraire. Il n'était point question de politique dans cette nouvelle préface.

Pendant plus d'un an, Leigh Hunt réussit ce tour de force de composer son quotidien presque sans aide, choisissant lui-même les ouvrages et les passages cités, rédigeant presque toute la partie originale. Ses commentaires littéraires étaient courts, mais très nombreux et toujours très personnels. Le *Tatler* constitue une très vivante chronique littéraire écrite au jour le jour par un critique dont les réactions étaient délicates et spontanées. Certains de ses articles sont d'une qualité au moins égale à celle de ses meilleures critiques de l'*Examiner*. C'est ainsi qu'il signala en des termes affectueux et nobles la mort de son ancien ami Hazlitt (20 septembre 1830). Il n'abandonnait pas complètement ses idées d'autrefois : il revient par exemple sur le cas de Lord Byron, à propos des *Letters and Journals* édités par Thomas Moore, et mêle à son éloge de Wordsworth des restrictions qui arrachaient à l'illustre poète cette exclamation : « *Mr Leigh Hunt is a coxcomb, was a coxcomb, and ever will be a coxcomb* ¹. » Mais en général ses appréciations étaient moins colorées qu'elles ne l'avaient été par ses ressentiments personnels. Il possédait toujours cet art extraordinaire de découvrir le génie dont il avait fait preuve avec Keats et Shelley, comme le montrent les articles très élogieux dans lesquels il saluait l'apparition des poèmes des frères Tennyson (24 et 26 février, 1^{er} et 3 mars 1831). Elargissant même le domaine de sa critique, il portait d'intéressants jugements sur des auteurs italiens, français et allemands. Ses critiques dramatiques, qu'il s'agit de pièces classiques, de pièces anglaises récentes ou de traductions ², étaient aussi détaillées que par le passé : il n'avait perdu ni son amour du théâtre, ni sa manière pittoresque d'évoquer une représentation. Ses articles de critique artistique étaient plus fréquents que dans l'*Examiner* : il donnait d'intéressantes appréciations à l'occasion d'une exposition de maîtres anciens (20, 21, 24 août, 1^{er} septembre 1831) et engageait une longue controverse sur la musique (27, 30 août, 2, 5, 12 et 17 septembre 1831). Il ne s'interdisait point le droit de faire d'assez nombreuses incursions dans le domaine politique, soit qu'il commentât les événements con-

¹ « Mr. Leigh Hunt est un fat, a toujours été un fat et en sera toujours un. » Lettre de Wordsworth à Edward Moxon, 9 juin 1831, *Letters of the Wordsworth family*, vol. II, p. 445.

² Le 9 avril 1831 sous le titre anglais de *The Pledge, or Castilian Honour*, Leigh Hunt analysa *Hernani* et le 19 janvier 1832 sous celui de *Catherine de Clèves, Henri III et sa Cour*.

temporains, soit qu'il discutât d'ouvrages se rapportant aux affaires publiques. Il lui arriva même de laisser voir ses tendances religieuses. Mais il gardait toujours un ton mesuré qu'il n'avait pas toujours su conserver dans son premier hebdomadaire. Il restait franc, mais ne se montrait plus provocant.

Le *Tatler* est une des œuvres les plus intéressantes de Leigh Hunt ; il s'y révèle tout entier, actif, apte à aborder une multitude de sujets variés, toujours prêt à exposer ses idées personnelles, quoique adouci par l'âge et par les circonstances. Malgré le labeur épuisant qu'exigeait la composition du journal, on l'y sentait heureux d'avoir un moyen de communiquer avec un public, car c'était là un besoin de sa nature. Peu à peu il recommençait à parler de lui-même avec autant de liberté qu'il l'avait fait autrefois avant son départ pour l'Italie. Le 31 décembre 1830, il déclarait à ses lecteurs qu'il avait l'intention de composer un recueil de contes orientaux et que ses soirées au théâtre étaient redevenues une nécessité pour lui. Le 19 avril 1831, sous le titre de *Success of periodicals*, il s'excusait d'avoir été trop sévère dans certaines de ses anciennes critiques, promettant désormais plus de modération ; il définissait ainsi son but actuel : divertir, juger sans acrimonie, faire penser, favoriser les progrès du libéralisme grâce aux enseignements qu'il avait pu tirer de l'expérience. Le 1^{er} avril 1831, dans son article de critique dramatique, il évoquait l'enthousiasme avec lequel il se rendait au théâtre autrefois et indiquait par des exemples qu'il conservait toute sa jeunesse de caractère. Il s'amusait, le 13 août 1831, en annonçant que dorénavant son quotidien se vendrait un penny au lieu de deux, à prononcer une sorte de condamnation comique contre tous ceux qui ne le liraient pas, le 20 août 1831, à énumérer plaisamment tout ce dont ils se privaient, en même temps que tous les mérites qu'il reconnaissait à ses lecteurs. Le 3 novembre, il exposait dans quelles conditions il avait créé son nouveau journal. Leigh Hunt avait repris ce dialogue imaginaire entre lui-même et ses lecteurs sur un ton tantôt amusé et tantôt plus ému, mais toujours vif et attrayant. Il paraissait alors reconforté ; il avait retrouvé son entrain.

Cette période ne devait pas durer. Au début, le *Tatler* avait obtenu assez de succès. Mary Shelley pouvait écrire le 25 mars 1831 qu'il permettait à l'auteur de subsister ¹. John Hunt néanmoins craignait qu'il ne fut trop dût pour son frère de rédiger un quotidien presque seul et que ses opinions politiques même voilées ne lui fissent du tort auprès des classes aristocratiques ². Pour accroître les recettes, il fallait au mois de mars accepter d'insérer les réclames. La concurrence était sérieuse, le nombre des périodiques à bon marché s'accroissant sans cesse après 1830. Le 20 août 1831, le prix du *Tatler* était réduit de moitié. Leigh Hunt pouvait sans doute proclamer deux jours plus tard que le premier numéro vendu à un penny avait obtenu un succès inattendu. Une lettre du 1^{er} décembre nous indique qu'à cette date la vente moyenne était de mille à onze cents numéros, mais qu'elle avait tendance à baisser ³. L'auteur ruinait sa santé à un travail épuisant que

¹ Lettre de Mary Shelley à Trelawny, 25 mars 1831, *Letters of Edward John Trelawny*, p. 160, note.

² Lettre Ms de John Hunt à Leigh Hunt, 5 janv. 1831 (d'après le timbre de la poste), Coll. Brewer.

³ Lettre de Leigh Hunt à « Junius Redivivus », 1^{er} déc. 1831.

compliquait encore la nécessité de se rendre au théâtre dans la soirée. A de fréquentes reprises il était obligé de céder sa place à d'autres pour se reposer. Le lundi 13 février 1832, dans une longue et émouvante lettre, il remerciait ses lecteurs de leur cordialité et prenait congé d'eux. Une nouvelle série du *Tatler* s'ouvrit le 2 avril 1832 sous une direction différente pour se prolonger jusqu'au 6 novembre 1832 ; Leigh Hunt n'y participait plus.

Pendant un certain temps, Leigh Hunt collabora au *Plain Dealer*, hebdomadaire de quatre pages sur grand format, vendu sept pence et publié par Joseph et John Rogerson ¹. C'était un organe libéral de tendances, qui avait commencé à paraître le 1^{er} janvier 1832 et qui, à partir du quatrième numéro, fusionna avec un autre hebdomadaire réformiste, *The Constitution*. Ce quatrième numéro contenait une longue annonce qu'il ne semble pas difficile d'attribuer à Leigh Hunt : la publication devait devenir « plus littéraire, plus théâtrale et plus variée » ; les articles politiques en devaient être inspirés par l'amour du bien général et de la vérité ; très caractéristique de l'ancien rédacteur du *News* et de l'*Examiner*, le passage relatif à la chronique théâtrale signalait que le critique se ferait un point d'honneur de ne connaître personnellement ni les acteurs, ni les directeurs de théâtres et qu'habitué des salles de spectacle depuis son enfance, il pourrait évoquer les artistes du début du siècle ; les beaux-arts et les nouvelles publications ne devaient pas être négligés ; une des particularités du nouvel hebdomadaire devait être de contenir des extraits de journaux français ; renouvelant un vœu qui se trouvait déjà exprimé dans l'*Examiner* et dans l'*Indicator*, l'auteur souhaitait en terminant que son hebdomadaire fût bien reçu à des milliers de tables de petit déjeuner.

Le *Plain Dealer* n'exigeait pas de Hunt un effort aussi considérable que le *Tatler*. Les articles politiques ne peuvent lui être attribués avec certitude ; il avait des collaborateurs. Il y publie de rapides revues de livres, dont l'une renferme cette exclamation si typique de son enthousiasme pour la nature :

We have the pleasure of saying, critics as we are ! that this moment, and at the age of forty-seven, the anticipation of seeing the opening buds of spring is one of the daily consolations of our toil ².

On retrouve également sa marque dans cinq articles intéressants de critique dramatique dont deux essais généraux sur des acteurs en renom. Hélas ! le nouvel hebdomadaire ne réussissait pas ; son dernier numéro parut le 19 février 1832. Leigh Hunt n'y avait collaboré qu'un petit nombre de semaines. Ce fut une rude déception pour lui. Il en fait part à Carlyle dont il avait fait la connaissance peu de temps auparavant. Il ajoutait avec une résignation mélancolique :

I am therefore setting about my new tasks as « lovingly and cheerfully »

¹ Nous adoptons sur ce point les conclusions de Mr. G. D. Stout dans *Leigh Hunt and the Plain Dealer*, *Modern Language Notes*, juin 1927, pp. 383-385.

² « Nous avons le plaisir de dire, tout critique que nous sommes qu'en ce moment, à l'âge de quarante-sept ans, l'espoir de voir s'ouvrir les bourgeons du printemps est une des consolations quotidiennes de notre labeur. » *Plain Dealer*, 12 fév. 1832, sous la rubrique *Critical Plain Dealer*.

as a man all over with fatigue and jaundice well can ; and as a help to them, hope my friends will come and see me ¹.

Et en effet nous le voyons multiplier ses démarches, s'efforcer de ne point sombrer malgré les nouvelles difficultés qu'il vient de rencontrer, fournir des articles à diverses revues. C'est ainsi qu'un nouveau quotidien, *The True Sun*, créé le 5 mars 1832, contient toute une série d'articles de critique dramatique, du 16 mars au 11 juillet 1832, du 20 septembre au 6 octobre et le 27 décembre 1832, qu'on peut lui attribuer avec certitude : il les signe de la marque dont il se servait autrefois dans l'*Examiner*, le ton général et le style sont ceux de ses anciennes chroniques théâtrales, il y évoque des souvenirs de son passé de critique. Il collabore de nouveau à la *New Monthly Magazine* : le numéro de mai renferme de lui un poème : *To May* et un assez long essai, avec l'indication : *The Indicator*. N° LXXXIX, celui de juin un poème : *To June* ². En mai 1832, paraît dans le second numéro d'une nouvelle revue écossaise, *Tait's Edinburgh Magazine*, une lettre intitulée *The World of Books* et signée *A Lover of Books*, qui est en réalité de Leigh Hunt ³. Il publie également dans l'*Athenaeum* du 7 juillet 1832 un poème intitulé : *The Lover of Music to his Pianoforte* ⁴, et nous le verrons à partir de décembre écrire pour *The Court Magazine* une série d'articles sur les mois : *A Year of Honeymoons*, by Charles Dalton, Esq., qu'il signera du reste de son vrai nom à partir d'avril 1833 ⁵. C'est comme si le *Chat of the Week* et le *Tatler*, en permettant à Leigh Hunt de reprendre ses fonctions de chroniqueur pour lesquelles il avait beaucoup d'attrait, lui avaient redonné cette ardeur à publier, qui l'avait quitté depuis 1825-1826.

Son activité ne s'arrête pas là. Au début de 1832, paraît son livre de réflexions morales et religieuses avec le titre : *Christianism ; or, Belief and Unbelief Reconciled, being Exercises and Meditations*. L'ouvrage était publié aux frais de l'ami de Hunt, John Forster, qui s'était enthousiasmé pour lui et qui désirait l'aider. Tiré à soixante-quinze exemplaires, il fut lu des amis de l'écrivain. Mais il ne fut point mis en vente dans le grand public. Écrit en Italie, cet ouvrage avait déjà été offert à plusieurs éditeurs qui l'avaient refusé : avec son idéalisme assez vague et ses opinions religieuses peu orthodoxes, il n'était pas de nature à plaire au public anglais de 1832. Ce fut du moins l'occasion pour Hunt d'entrer en relations avec Carlyle ; il lui en fit parvenir un exemplaire en février ; Carlyle, en le remerciant,

¹ « J'entreprends donc mes nouvelles tâches avec autant d'amour et d'ardeur joyeuse que le peut un homme qui sent partout en lui les effets de la lassitude et de la jaunisse ; et pour m'aider à les accomplir, j'espère que mes amis viendront me voir. » Lettre de Leigh Hunt à T. Carlyle, 1^{er} mars 1831, recopiée par Mr. et Mrs. Alex. Carlyle, 20 nov. 1886. Coll. Ireland, Bibliothèque publique de Manchester.

² *New Monthly Magazine*, 1832, vol. XXXIV, p. 456 : *To May* ; pp. 457-458 : *The Indicator* no. LXXXIX, May 1st 1832, *Life in May. Butterflies, bees, etc. With the consideration of a curious argument drawn from the Government of the Hive* ; p. 580 : *To June*.

³ *Tait's Edinburgh Magazine*, mai 1832, vol. I, n° II, pp. 145-150. Carlyle à Leigh Hunt, 20 nov. 1832 : « We sometimes fancy we observe you in Tait's or other periodicals » (*British Museum, Add. Mss. 33.515, f. 37-38*) ; Leigh Hunt à Carlyle, 1^{er} déc. 1832 : « I wrote one article in Tait (as you guessed), the *World of Books*, and one in the *New Monthly*, an *Indicator* » (Coll. Brewer).

⁴ *Athenaeum*, 7 juillet 1832, p. 439.

⁵ *The Court Magazine*, vol. I, déc. 1832, pp. 273-277 ; vol. II, janv. 1833, pp. 37-41 ; fév. 1833, pp. 91-94 ; av. 1833, pp. 174-179 ; mai 1833, pp. 250-253 ; juin 1833, pp. 304-309 ; vol. III, juil. 1833, pp. 33-35 ; août 1833, pp. 82-85.

l'invita à venir prendre le thé ¹ ; les deux écrivains échangèrent une correspondance assez active dès 1832 ; ils devaient bientôt habiter l'un près de l'autre et se trouver en relations constantes à Chelsea.

Vers la même époque, en janvier 1832, parut enfin chez Henry Colburn et Richard Bentley, en trois volumes, le roman que Leigh Hunt avait composé à son retour d'Italie : *Sir Ralph Esher, or a Gentleman of the Court of Charles II* ². Diverses circonstances en avaient retardé la publication : l'insistance de son éditeur à faire paraître d'abord un ouvrage relatif à Lord Byron, la perte d'une partie du manuscrit et les discussions qui en étaient résultées, les occupations diverses de l'auteur. Un article du *Tatler* du 20 janvier 1832 annonçait la publication de ce nouvel ouvrage : Leigh Hunt y déclarait qu'il avait voulu le faire paraître sans que fût révélée l'identité de l'auteur, mais ses éditeurs s'y étaient opposés. C'était là peut-être le signe que son nom jouissait encore d'une certaine faveur.

Pourtant le roman de Hunt ne rencontra que peu de succès. Il n'était sans doute pas de nature à déclencher de violentes attaques. Mais certaines des critiques qui avaient été faites jadis au Roi des *Cockneys* réapparaissaient alors. La *Literary Gazette and Journal of Belles Lettres* reprochait à l'auteur son style et la façon dont il avait rendu l'atmosphère de la Restauration anglaise ; il est vrai qu'elle s'efforçait d'établir le bilan de l'œuvre de Leigh Hunt avec plus d'équité qu'elle n'en avait montrée jusqu'alors à son égard ³. Tout en trouvant dans *Sir Ralph Esher* dix fois plus de talent que n'en contenaient les romans contemporains, le *Spectator* reprochait à l'auteur d'écrire d'une façon affectée et trop particulière ⁴. L'*Examiner* ⁵ et le *Scotsman* ⁶ trouvaient le récit trop embrouillé ; ils n'en rendaient pas moins hommage au talent d'écrivain de l'auteur. D'une façon générale et malgré des restrictions mentales, on sentait que Leigh Hunt n'était plus systématiquement condamné et qu'on le regardait davantage comme un vieil écrivain dont la vie avait été dure. C'est ainsi que la *New Monthly Magazine*, tout en relevant des taches dans son style et des invraisemblances dans son récit, louait le tableau qu'il avait donné d'une époque et s'efforçait d'attirer l'attention de ses lecteurs sur la misère de l'auteur ⁷. Très caractéristique de cette nouvelle attitude était ce paragraphe de l'*Athenaeum*, qui constitue un véritable appel en faveur de l'écrivain :

Mr. Leigh Hunt, to whom we are indebted for these volumes, has long been known to the world as a prose-writer and a poet. With some of his earlier speculations concerning Society the world had little sympathy, and we thought that he sometimes judged hastily and wrote rashly ; yet in all that he wrote there was the presence of genius ; and now, when, with his knowledge increased and his taste improved, he comes forth among

¹ Lettre de Thomas Carlyle à Leigh Hunt, 20 fév. 1832. Cf. l'article intitulé *Thomas Carlyle* dans la *Harper's Weekly Magazine*, mai 1881, vol. LXII, p. 902.

² Au sujet d'une édition datée 1830 qui se trouve au *British Museum*, voir notre note dans la bibliographie, *Leigh Hunt, II, L'œuvre*, p. 495.

³ *The Literary Gazette and Journal of Belles Lettres*, 21 janv. 1832, p. 35.

⁴ *Spectator*, 11 fév. 1832, p. 138.

⁵ *Examiner*, 12 fév. 1832, pp. 99-100.

⁶ *The Scotsman, or Edinburgh Political and Literary Journal*, 18 avril 1832

⁷ *New Monthly Magazine*, mars 1832, vol. XXIV, pp. 288-289.

other candidates for public favour, we most sincerely hope that he may obtain it, and so mend his fortune, which, we are grieved to hear, is anything but prosperous ¹.

Et en effet, malgré tout son labeur, l'année 1832 est pour Hunt l'une des plus douloureuses qu'il ait à traverser. Il écrit le 1^{er} mai qu'il souffre de terribles douleurs à la tête, au côté, à la jambe et traverse de très pénibles périodes de mélancolie ; il vit dans une crainte constante des huissiers ; ces huissiers accroissent ses angoisses et, ajoute-t-il, il a d'autres soucis écrasants ². Le 10 mai, par crainte de manquer de pain, il offre de vendre sa collection du *Parnaso Italiano* pour la moitié du prix qu'il l'a payée ³. Il annonce le 1^{er} décembre à Carlyle que certains de ses créanciers ont fait opérer une saisie chez lui ⁴. Le tableau qu'il trace de ses souffrances, des difficultés qu'il rencontre auprès des éditeurs, de ses enfants en lambeaux révèle le triste état auquel il est réduit ⁵.

Heureusement ses amis s'intéressent plus activement à lui et l'assistent de leur mieux. Vers la fin de 1831 et au cours de l'année 1832, des efforts furent faits pour publier par souscription un nouveau recueil de ses œuvres poétiques. On commençait sans doute à oublier les campagnes venimeuses dirigées contre lui ; les nouvelles générations, plus libérales que celles qui avaient précédé, étaient mieux disposées envers les anciens défenseurs de la Réforme ; le *Tatler* avait permis à Leigh Hunt de montrer le côté le plus aimable de sa nature. La nouvelle entreprise servit à développer et à cristalliser les meilleures dispositions qui se manifestaient à son égard. Parmi ceux qui lui donnèrent son appui, se trouvaient Wordsworth, sévère pour Hunt peu auparavant, et qui l'appelait maintenant « *a man of genius and talents in distress* » ⁶, le peintre Haydon, son ancien ami longtemps séparé de lui, qui rendait hommage à son patriotisme et déclarait que le public avait une dette envers lui ⁷, Macaulay, qui, tout en se trouvant en désaccord avec certaines de ses opinions, exprimait son admiration pour son talent et sa pitié pour ses misères ⁸. Un grand nombre d'inconnus, dont certains habitaient loin de Londres, envoyèrent leurs souscriptions. Bulwer pouvait relever dans une note de la *New Monthly Magazine* que cette manifestation en faveur de l'ancien rédacteur de l'*Examiner* réunissait des noms de conservateurs, comme Coleridge, Southey. Disraëli à ceux de personnages aux tendances plus libérales :

¹ « Mr. Leigh Hunt, auquel nous devons ces volumes, s'est fait connaître depuis longtemps comme prosateur et comme poète. Le monde eut peu de sympathie pour certaines de ses théories sociales, et il lui est arrivé, selon nous, de juger hâtivement et d'écrire avec précipitation ; cependant on pouvait trouver des traces de génie dans tout ce qu'il écrivait ; et maintenant qu'avec un savoir accru et un goût plus sûr, il sollicite des faveurs publiques en même temps que d'autres candidats, nous espérons très sincèrement qu'il pourra les obtenir et améliorer sa condition qui, nous avons eu le regret de l'apprendre, est tout autre que prospère. » *Athenaeum*, 14 janv. 1832, pp. 25-26.

² Lettre de Leigh Hunt à John Forster, 1^{er} mai 1832, *Corr.*, vol. I, pp. 268-269.

³ Lettre de Leigh Hunt à John Forster, 10 mai 1832, *Corr.*, vol. I, p. 270.

⁴ Lettre de Leigh Hunt à Thomas Carlyle, 1^{er} déc. 1832, Coll. Brewer ; une copie se trouve dans la coll. Ireland.

⁵ Lettre de Leigh Hunt à John Forster, déc. 1832, *Corr.*, vol. I, pp. 270-271.

⁶ « Un homme doué naturellement et ayant un talent réel, qui se trouve en détresse. » *Corr.*, vol. I, p. 265.

⁷ Lettre Ms de B. R. Haydon à Leigh Hunt, 12 mars 1832, *British Museum, Add. Mss.* 38.109, f. 81-82.

⁸ Lettre de Macaulay, samedi 21 juin (apparemment 1832), *Corr.*, vol. I, p. 265.

les Lords Holland, Dover et Mulgrave, John Russell, Francis Jeffrey, Macaulay, Sheil, Bowring, le vénérable Godwin, le poète Campbell ¹.

Ce ne fut pas là l'affaire d'un petit groupe de littérateurs. Des appels en faveur de Hunt parurent dans plusieurs revues. L'*Athenaeum* du 18 février 1832 demandait à ses lecteurs de souscrire à la nouvelle publication et parlait en ces termes de Leigh Hunt :

Mr. Leigh Hunt, a labourer in the fields of literature, who has toiled on cheerfully and with good heart and hope under all the changing influences of a quarter of a century, is now, in « the sere and yellow » time of life, struggling against great difficulties with failing health, and a numerous family dependent on his exertions ².

L'*Atlas* du 26 février 1832 consacrait une demi-colonne à M. Leigh Hunt et, après avoir exposé sa misère, donnait cette appréciation de son talent :

Perhaps there are few men — even in this age of universal authorship — who have written more, and written so much in so pleasant and amiable a spirit as Mr. Leigh Hunt. Everybody appears to admit his merits, and even those who most strongly object to the peculiarities of his style, are not unwilling to grant him a kind of consideration for the versatility, grace and pictorial felicity that distinguish his writings ³.

L'*Examiner* se joignait à cette campagne en faveur de son ancien directeur : un article du 11 mars 1832 décrit ses misères, le numéro du 1^{er} avril contient un nouvel appel signé de Talfourd. Le premier numéro de la *Tait's Edinburgh Magazine*, en avril 1832, expliquait dans quelles conditions le nouveau recueil devait être publié et exprimait le vœu qu'en souscrivant avec libéralité, l'Ecosse se fît pardonner les critiques injustes lancées jadis par certaines revues d'Edimbourg contre le rédacteur réformiste de l'*Examiner*.

Le nouveau recueil, *The Poetical Works of Leigh Hunt*, fut envoyé aux souscripteurs le 30 novembre 1832 ⁴. Si l'on s'en rapporte à une note parue dans l'*Athenaeum* du 8 décembre, l'auteur avait voulu reviser certains de ses poèmes, et la publication du recueil avait été en outre retardée par son mauvais état physique. Une assez longue préface laissait voir les transformations qui s'étaient opérées chez le poète de Rimini : à son attitude assez tranchante d'autrefois, il avait substitué un ton beaucoup plus modeste. Il avait accepté, déclarait-il, les critiques de ses amis et de ses ennemis : il n'avait rassemblé qu'un tiers environ de toute sa production poétique, désirant éliminer tout ce qui était de moindre valeur. Il se rendait compte que certaines particula-

¹ *New Monthly Magazine*, mars 1832, vol. XXXIV, p. 289.

² « Mr. Leigh Hunt, dont l'activité littéraire a été considérable, qui a poursuivi sa tâche en conservant son entrain, sa générosité et ses espérances malgré les influences changeantes qui se sont exercées sur lui pendant un quart de siècle, est arrivé maintenant à l'âge « desséché et jaune » de la vie, ayant à lutter contre de grandes difficultés, avec une santé faiblissante et une nombreuse famille vivant du fruit de son labeur. »

³ « Il y a peut-être peu d'hommes, même à cette époque où tout le monde écrit, qui aient écrit davantage et qui aient écrit autant avec des dispositions aussi agréables et aimables que Mr. Leigh Hunt. Tout le monde semble admettre ses mérites, et même ceux qui s'opposent le plus aux particularités de son style, ne refusent pas de lui accorder une certaine estime pour la versalité, la délicatesse et le bonheur à peindre qui caractérisent ses écrits. »

⁴ Lettre Ms de Leigh Hunt à Carlyle, 1^{er} déc. 1832, Coll. Brewer.

rités de forme lui avaient valu de sévères remontrances : aussi avait-il sérieusement corrigé certains de ses poèmes, entre autres *Rimini*. Il regrettait d'avoir été porté à affirmer et à critiquer avec trop d'impétuosité dans sa jeunesse : la version de *The Feast of the Poets* qu'il présentait maintenant avait été encore revue et amendée. Il expliquait de nouveau quelles étaient ses conceptions sur la poésie, donnait son opinion sur un grand nombre de ses confrères, examinait quelle place il croyait tenir parmi eux, défendait ses idées sur la versification ; mais on le sentait moins combattif qu'il n'avait été : il était maintenant sur la défensive.

C'était une version toute nouvelle de ses œuvres poétiques qu'il présentait à ce moment de sa carrière. Il ne s'était pas contenté de revoir les deux poèmes de sa composition qui avaient soulevé le plus d'objections ; il avait raccourci *Hero and Leander* ; il ne reproduisait que les quatorze premiers vers de *Bacchus and Ariadne* et des fragments de *The Nymphs* sous divers titres. D'un grand nombre de poèmes moins importants ou de traductions comme celles de *Bacchus in Tuscany* et du *Lutrin*, il ne donnait plus que des passages assez courts. Ses corrections de détail étaient nombreuses. Il s'était montré beaucoup plus sévère pour lui-même qu'au moment où il avait préparé ses recueils de 1818 et 1819. Il n'avait pas écarté en bloc tous les poèmes d'une certaine époque : il conservait quantité d'œuvres publiées à des moments divers, dans l'*Examiner*, l'*Indicator*, le *Liberal*, le *Companion*, le *Tatler*. Mais il avait éliminé tout ce qui risquait de choquer le goût et les opinions de ses lecteurs. Le recueil de 1832 ne contenait qu'un seul poème original, *The Gentle Armour*. Si le sujet qui était tiré d'un fabliau français, le combat d'un chevalier protégé par la chemise que lui avait envoyée sa belle, risquait encore d'attirer certaines critiques au poète, le style, légèrement archaïque, mais harmonieux, ne contenait plus de ces singularités qui avaient marqué ses œuvres précédentes. On se trouvait en présence d'un Leigh Hunt assagi, plus orthodoxe et moins original.

Son nouveau recueil de poèmes reçut un accueil assez favorable. Les grandes revues, qui autrefois s'étaient efforcées de l'abattre, s'abstinrent de le critiquer. La *Literary Gazette and Journal of Belles Lettres*, tout en constatant qu'elle n'acceptait point les principes littéraires de Leigh Hunt, faisait ressortir ses sentiments très humains, son amour du beau, l'art de ses descriptions ¹. Les jugements sur les poèmes de Leigh Hunt, moins enthousiastes ou moins critiques qu'ils n'avaient été à certains moments, se faisaient plus justes. Le *Court Magazine* le notait :

It will no longer be borne that a man like Mr. Hunt shall be at the mercy of metropolilan mountebanks and northern Blockheads, by whom he has long been assailed ².

On relevait que si l'auteur n'aimait point le majestueux et le terrible, il réussissait très bien dans les sujets délicats et aimables. Le

¹ *Literary Gazette and Journal of Belles Lettres*, 29 déc. 1832, p. 823.

² « On ne tolérera plus qu'un homme comme Mr. Hunt soit à la merci des charlatans de la capitale et des imbéciles du Nord, par lesquels il a été longtemps attaqué. » *Court Magazine*, fév. 1833, pp. 95-96 sous la rubrique : *The Literature of the Month*.

Monthly Repository, tout en apportant quelques réserves, faisait l'éloge de Rimini et de *The Feast of the Poets*, notait l'harmonie et la variété de la versification de Hunt et constatait que la cause principale de son martyre avait été ses opinions politiques, acceptées depuis par l'Angleterre ¹. La *New Monthly Magazine* louait la qualité spontanée de la poésie de Leigh Hunt ². La *Tait's Edinburgh Magazine* notait comment le poète avait réussi avec l'âge à discipliner ses qualités, constatait avec quelle finesse il avait défini les lois de la poésie dans son introduction et louait les descriptions de Rimini ³. La renommée de Leigh Hunt s'étendait au-delà des mers : on trouve un éloge chaleureux de ses *Poetical Works* dans un numéro d'une publication indienne, *The Calcutta Literary Gazette, or Journal of Belles Lettres, Science and the Arts* ⁴.

L'année 1832, malgré les difficultés nouvelles qu'elle apportait à l'auteur délaissé, pouvait également lui donner quelques motifs d'espérance. On ne le regardait plus comme un novateur dangereux ou un révolté : une nouvelle revue de l'époque, *The National Standard and Journal of Literature, Science, Music, Theatricals and Fine Arts* relevait que le public semblait vouloir se montrer moins sévère pour Leigh Hunt et que ses principes tendaient à devenir ceux de toute la nation ⁵. Il n'était plus un isolé essayant de résister seul aux coups de la fortune : il pouvait sentir autour de lui la sympathie affectueuse d'un groupe d'amis littéraires. Il ne jouissait pas seulement d'une sorte de neutralité bienveillante : une des revues des *Poetical Works*, parue dans le *Reflector* du 23 décembre 1832, notait l'admiration grandissante dont il était l'objet ⁶. Après une éclipse presque totale il retrouvait une place dans le monde littéraire anglais ; on pouvait se demander quel rôle il allait jouer auprès de la nouvelle génération.

III. CHELSEA. — LEIGH HUNT ET CARLYLE. — TENTATIVES DIVERSES

(1833-1839)

Les années qui suivent 1832 voient les efforts de Leigh Hunt pour se réhabiliter et reprendre rang parmi les écrivains importants de son pays. Il n'y réussira qu'imparfaitement : l'ami intime de Shelley, de Keats, de Hazlitt et de Lamb, qu'il avait aidés dans leur carrière, restera dans l'ombre auprès de Tennyson, Browning, Carlyle, Dickens et Thackeray.

Les difficultés qui se présentent à lui sont nombreuses : difficultés d'ordre général et difficultés d'ordre personnel. Son attitude, qui pouvait convenir à l'époque où la seconde génération des écrivains romantiques cherchait à s'imposer, n'est plus de mise au début de l'ère victo-

¹ *Monthly Repository*, mars 1833, vol. VII, N. S. pp. 178-184.

² *New Monthly Magazine*, mars 1833, vol. XXXVII, pp. 297-301, article de Bulwer-Lytton.

³ *Tait's Edinburgh Magazine*, fév. 1833, vol. II, p. 630.

⁴ *Calcutta Literary Gazette, or Journal of Belles-Lettres, Science and the Arts*, 25 janv. 1834, pp. 49-54.

⁵ *National Standard and Journal of Literature, Science, Music, Theatricals and the Fine Arts*, 19 janv. 1833, n° III, pp. 37-38.

⁶ *Reflector*, 23 déc. 1832, n° II, p. 26.

rienne ; on le regarde de plus en plus avec la tendresse dont on entoure un survivant du passé. Sans doute a-t-il contribué à préparer certaines des transformations qui s'opèrent dans la vie anglaise entre 1830 et 1840. La Réforme électorale est votée en 1832, le gouvernement finit par échapper aux conservateurs ; or, peu d'hommes avaient lutté avec autant d'insistance que Leigh Hunt pour obtenir ces résultats. Toutes les classes de la nation tendent à participer plus intimement à sa vie intellectuelle et morale ; et, là encore, l'*Examiner* avait ouvert la voie, en réclamant un élargissement de la culture nationale, en s'efforçant, des premiers, à faire sentir les beautés littéraires et artistiques à la masse. Les poètes Tennyson et Browning profitent des efforts de leurs prédécesseurs, parmi lesquels se range Leigh Hunt, pour donner plus de souplesse au vers anglais. Si l'on salue les tentatives qui sont faites alors pour régénérer le théâtre anglais, ne conviendrait-il pas de rappeler les campagnes de l'*Examiner*, du *Companion* et du *Tatler* à cet effet ? Il arrive que l'on rende à Leigh Hunt l'hommage qui est dû à un pionnier des lettres. Mais il n'était guère capable de s'adapter aux transformations qui se produisaient alors dans l'esprit anglais. On discutait volontiers de l'organisation économique et sociale du pays, des problèmes philosophiques et théologiques que posaient le progrès des sciences et le développement du libéralisme religieux : or, Leigh Hunt n'aimait guère le raisonnement abstrait ; esprit délicat, assez pénétrant même dans certains sujets, il n'était pas essentiellement un penseur ; sa tournure d'esprit n'était plus celle qui convenait au moment où l'Angleterre devenait plus intellectualiste. En lui dominaient la sensibilité, l'imagination, la fantaisie : s'il avait réussi à discipliner ses talents littéraires, il lui était difficile d'entrer en sympathie complète avec les romanciers qui s'orientaient vers le réalisme et la critique sociale ou avec les poètes qui, tout en subissant l'influence du lyrisme romantique, enrichissaient la substance de leurs œuvres de réflexions impersonnelles, voire de considérations philosophiques. Il avait été un précurseur, il était désormais un isolé. Tandis que, vers 1815, il se trouvait au cœur même du mouvement qui renouvelait l'inspiration et transformait la pensée, après 1830, il restait en marge des nouvelles tendances intellectuelles et littéraires. Et s'il n'avait point réussi à s'affirmer au moment où se faisaient jour les aspirations de la seconde génération des écrivains romantiques, à plus forte raison ne pouvait-il guère obtenir un grand succès quand le fond même de ses ouvrages ne correspondait plus vraiment à l'esprit de son temps.

D'autres difficultés, plus personnelles, s'opposaient à lui. Sa santé, qui n'avait jamais été excellente, l'obligeait à des soins constants. Les efforts qu'il avait dû faire à l'époque du *Tatler* l'avaient épuisé. Sans doute dans sa petite maison retirée de Chelsea, à quelques pas des rives de la Tamise, loin des bruits de la ville, jouissait-il d'un air plus pur et d'un calme plus grand : ce n'était pas assez pour le remettre, et ses lettres durant cette période, continuent à renfermer de fréquentes allusions à ses douleurs. En août 1835, des admirateurs, Mrs. Dashwood et Mr. Ablett, l'invitent à venir se reposer au Pays de Galles ; il y va passer deux semaines environ et il envoie des relations pittoresques de son voyage. Mais cette brève interruption de ses labeurs ne suffit pas à le rétablir tout à fait, et, dans la dernière des lettres du Pays de

Galles que nous avons pu voir, il se plaint encore de bourdonnements dans la tête ¹.

Ses charges de famille continuent à peser lourdement sur lui. Mrs. Hunt ne l'assiste guère. Voici en quels termes peu flatteurs en parle Mrs. Carlyle, sa voisine :

Mrs. Hunt I shall soon be quite terminated with, I foresee. She torments my life out with borrowing. She actually borrowed one the brass fenders the other day and I had difficulty in getting it out of her hands ; irons, glasses, teacups, silver spoons, are in constant requisition, and when one sends for them the whole number can never be found. Is it not a shame to manage so with eight guineas a week to keep house on ? It makes me indignant to see all the waste that goes around me, when I am needing so much care and calculation to make ends meet ².

C'était alors une grosse personne tout à fait incapable de diriger son ménage. Carlyle donne une description très caractéristique de l'intérieur des Hunt à la date du 24 mai 1834 :

Hunt's household in Cheyne Row, Chelsea. Nondescript ! unutterable ! Mrs. Hunt asleep on cushions ; four or five beautiful strange gipsy-looking children running about in undress, whom the lady ordered to get us tea. The eldest boy, Percy, a sallow black-haired youth of sixteen, with a kind of dark cotton night-gown on, went whirling about like a familiar, providing everything ; an indescribable dream-like household ³.

Elevés dans une atmosphère de bohème, n'ayant reçu qu'une éducation médiocre, indisciplinés, les enfants de Hunt sont une source constante de difficultés pour lui. Dans une lettre à Carlyle du 7 mars 1833, il lui signale son « *daily and deadly load of cares* » et il ajoute, pour s'excuser de ne point accepter l'invitation de son ami à se rendre en Ecosse :

There are a hundred reasons, connected with a family of eight children, great and small, and all at home.

Il suggère dans la même lettre d'envoyer à sa place son fils aîné Thornton dont il vante l'intelligence précoce ⁴. Effectivement, Thornton

¹ Lettres de Leigh Hunt à Mrs. Hunt, 21 et 22 août 1835, *Corr.*, vol. I, pp. 276-278 ; 25 août, 2 et 3 sept. 1835, *Coll. Brewer*.

² « Je prévois que j'en aurai bientôt tout à fait fini avec Mrs. Hunt. Elle me fait mourir sous les tourments à force d'emprunter. Si étrange que cela semble, elle m'a emprunté l'un des garde-feux de cuivre l'autre jour et j'ai eu de la difficulté à le lui retirer des mains ; des fers, des verres, des tasses à thé, des cuillers d'argent me sont constamment réclamées, et quand on envoie les chercher, il n'est jamais possible de les retrouver tous. N'est-il pas honteux de s'arranger ainsi avec huit guinées par semaine pour tenir une maison ? Je m'indigne de voir tout le gaspillage qui se fait autour de moi, quand j'ai besoin de tant de soin et de calculs pour joindre les deux bouts. » Lettre de Mrs. Carlyle à Mrs. Carlyle mère, 21 nov. 1834, *Letters and Memorials of Jane Welsh Carlyle*, ed. by J. A. Froude, vol. I, p. 11.

³ « La maison des Hunt dans Cheyne Row, Chelsea. Indescriptible, indicible ! Mrs. Hunt endormie sur des coussins ; quatre ou cinq beaux et étranges enfants aux airs de bohémiens courant partout en déshabillé, auxquels la maîtresse de maison ordonna de nous faire du thé. Le plus âgé des garçons, Percy, un enfant de seize ans au teint blême et aux cheveux noirs, avec une sorte de chemise de nuit de coton foncée, tournoyait ici et là, en familier des lieux, apportant tout ce qu'il fallait ; une indescriptible maison, une maison de rêve. » Extraits du journal de Carlyle, J. A. Froude, *Thomas Carlyle. A History of the first forty years of his life*, new ed., vol. II, p. 426.

⁴ « Son fardeau quotidien et accablant de soucis... Il y a une centaine de raisons qui se

est envoyé chez Carlyle à Craigenputtock en juin 1833 ; mais à Edimbourg, le voici qui rebrousse chemin, en donnant comme excuse sa mauvaise santé, sa fatigue nerveuse et le fait qu'il se trouve loin de sa famille pour la première fois ¹. Il a alors vingt-deux ans, et son caractère est tel qu'il est encore incapable de se diriger à lui seul ! On peut juger par là de la façon dont les autres enfants avaient été élevés.

Les difficultés financières de la famille n'ont point été résolues par la publication des Œuvres Poétiques. C'est en vain que Leigh Hunt et les siens se sont retirés dans une maison de Chelsea, où ils ne paient plus que trente-trois livres de loyer par an au lieu de trois livres cinq shillings par semaine — soit environ cent soixante dix livres par an — qu'ils devaient payer dans le quartier de *New Road* ; Leigh Hunt a encore besoin de l'assistance de ses amis. Le *Leigh Hunt's London Journal*, qu'il dirige à partir du 2 avril 1834, lui apporte une aide temporaire : Leigh Hunt se trouve alors assuré d'un revenu hebdomadaire assez élevé ². Il peut écrire à John Forster qu'il a enfin un paletot à se mettre et que, par conséquent, il est en mesure d'accepter les invitations de ses amis. Malheureusement le nouvel hebdomadaire de Hunt ne réunit pas un nombre suffisant de lecteurs et doit être interrompu dès la fin de l'année 1835. Alors les embarras d'argent redeviennent pressants. En mars 1836 une controverse s'engage entre Leigh Hunt et l'éditeur William Moxon, auquel l'auteur est redevable d'une somme d'un peu plus de cinquante livres : il s'agit là encore d'un prêt accordé au pauvre littérateur par un de ses éditeurs, moyennant quelques promesses assez vagues. Moxon en exige le remboursement immédiat, ajoutant que son débiteur aurait bien pu s'acquitter envers lui à l'époque du *London Journal* : Leigh Hunt réclame de nouveaux délais, en déclarant qu'avec huit guinées par semaine il pouvait à peine entretenir sa famille et élever ses enfants d'une manière convenable. L'affaire s'arrange, grâce à Charles Knight qui verse à Moxon ce qui lui est dû ³. Une fois de plus, Leigh Hunt ne cherche guère à résoudre par lui-même les difficultés matérielles de la vie.

Plusieurs de ses amis cherchent alors à lui faire obtenir une pension du gouvernement. John Bowring, membre du Parlement prend l'affaire en mains. Il voit le Premier Ministre, Lord Melbourne, à son sujet ⁴. Il lui annonce de la Chambre des Communes, le 11 mai 1836, qu'une vingtaine de membres ont signé une pétition en sa faveur et qu'il espère réunir de cinquante à soixante signatures ⁵. Mais ces efforts selon toute apparence n'aboutissent point. La *Morning Chronicle*

rattachent à une famille de huit enfants, petits et grands, qui vivent tous à la maison. » Lettre Ms de Leigh Hunt à Thomas Carlyle, 7 mars 1833, Coll. Brewer.

¹ La lettre Ms de Thornton Hunt à Carlyle, 1^{er} juillet 1833, Coll. Brewer.

² La collection Brewer renferme un memorandum dans lequel Charles Knight détermine les droits respectifs du premier éditeur de l'hebdomadaire, Thomas Lyttleton Hunt, et de Leigh Hunt, entre lesquels il y avait eu contestation, ainsi qu'un contrat (ou projet de contrat) entre l'auteur et son nouvel éditeur, Henry Hooper, d'après lequel Hunt devait recevoir six guinées par semaine dans certaines conditions. La lettre de Mrs. Carlyle citée p. 263 donne huit guinées comme étant le revenu hebdomadaire de Hunt à cette époque et ce chiffre est confirmé par la correspondance dont nous parlons plus bas. (Cf. la note suivante.)

³ Correspondance Ms (treize lettres) entre Leigh Hunt, William Moxon, Edward Moxon, Charles Knight, du 8 au 24 mars 1836, Coll. Brewer.

⁴ Lettre Ms de John Bowring à Leigh Hunt, 28 av. 1836, Coll. Brewer.

⁵ Lettre Ms de John Bowring à Leigh Hunt, 11 mai 1836, *British Museum, Add. Mss.* 38.109, f. 155.

du 21 juin 1837 contient une lettre d'Horace Smith datée du 16 juin, dont l'auteur signale que des pensions ont été accordées à divers écrivains, Lady Morgan, Miss Mitford, Mrs Somerville, les poètes Moore, Campbell, Southey, mais que le nom de Leigh Hunt n'apparaît point sur la liste des pensionnés.

No author, déclare cependant la lettre, can be more affectionately admired by his readers ; and yet none in the present age has been less fortunate in worldly matters, not from faults of himself — though such genius might indeed cover a multitude of sins — but from a succession of inexplicable circumstances, enough to make those acquainted with them confirmed believers in fatalism ¹.

C'est là sans doute une interprétation bien favorable à l'auteur, car nous avons vu, hélas ! qu'il n'était point tout à fait irresponsable de ses difficultés financières ; c'était un témoignage émouvant d'amitié ; c'était aussi le signe que peu à peu le public anglais regardait l'ancien rédacteur de *l'Examiner* avec moins de suspicion et plus de chaude sympathie.

Un nouveau répit est accordé à Hunt quand, en juillet 1837, il succède à l'un de ses admirateurs et amis à la direction d'une revue mensuelle, *The Monthly Repository*. Mais, en avril 1838, cette publication est interrompue ; une fois de plus Leigh Hunt se trouve sans ressources. C'est alors que trois de ses amis, « *Serjeant* » Talfourd, John Forster et R. H. Horne cherchent à créer un mouvement en sa faveur ; ils ouvrent une liste, dont les signataires doivent s'engager à verser chaque année une somme déterminée au profit de Hunt. La liste des souscripteurs, qui paraît avec le titre : *Private List, in support of a public principle*, est précédée de la notice suivante :

The following list comprises the names of certain individuals who are anxious to testify a cordial recollection of their obligations to an old and tried servant of Literature. They are of opinion that his claims upon the consideration of the country are very considerable, and they anticipate that eventually such claims will be fully recognized. But until his services shall meet with due recognition in a permanent position on the Pension List, the undersigned individuals beg permission to take that duty upon themselves, and at the same time, to express the sincere feelings of admiration, regard and respect with which they contemplate the prolonged labours and endurance of a life of uncompromised integrity and never wearied kindness of heart ².

¹ « Nul auteur ne peut être l'objet d'une admiration plus affectueuse de la part de ses lecteurs ; et pourtant dans la période actuelle il n'en est point qui ait connu plus d'infortunes dans le domaine de la vie pratique, non par sa faute, quoique, à vrai dire, un tel génie puisse couvrir une multitude de péchés, mais par suite d'une succession de circonstances inexplicables, suffisantes pour convaincre absolument ceux qui les connaissent de l'existence d'une fatalité. »

² « La liste suivante comprend les noms de certaines personnes dont le désir est d'affirmer qu'elles ont conservé un cordial souvenir de leurs obligations envers un vieux serviteur éprouvé des Belles-Lettres. Elles pensent qu'il a de très grands titres à la considération du pays et espèrent bien qu'un jour ces titres seront estimés à leur pleine valeur. Mais jusqu'au moment où les services qu'il a rendus trouveront la juste récompense qu'ils méritent dans une inscription permanente sur la liste des pensions, les soussignés sollicitent l'autorisation de se charger eux-mêmes de cette obligation et d'exprimer en même temps les sentiments sincères d'admiration, d'estime et de respect avec lesquels ils considèrent la longue suite des travaux et de souffrances qui ont attristé une vie caractérisée par une intégrité inflexible et une inlassable bonté d'âme. » *British Museum, Add. Mss. 38.109, f. 219-220.*

La liste comprenait entre autres les noms de Robert Browning, Bulwer-Lytton, Charles Dickens, Douglas Jerrold, James Sheridan Knowles, Walter Savage Landor, Harriet Martineau, Alfred Tennyson, Egerton Webbe. C'était en quelque sorte un hommage rendu par la nouvelle génération littéraire à un survivant malheureux de la génération précédente.

Cette souscription devait pour un certain temps apporter une aide sérieuse à la famille de Leigh Hunt vieilli. En effet, plusieurs souscripteurs ayant préféré s'acquitter par un versement unique plutôt que de promettre une obole annuelle, les sommes à toucher pour la première année s'élevaient à plus de quatre cents livres et par la suite les versements annuels devaient être de cent vingt quatre livres et quatorze shillings. Les organisateurs de la souscription promettent à Mrs. Hunt de lui remettre trois livres par semaine : ils connaissaient assez les habitudes de la maison pour ne point lui remettre en bloc tout ce qu'ils avaient recueilli. Malheureusement, ils ne peuvent pas toucher toutes les sommes qui ont été promises ; les versements s'opèrent avec une grande irrégularité. Horne, qui joue le rôle de trésorier, se voit obligé d'annoncer à Mrs. Hunt qu'il lui faudra réduire les paiements hebdomadaires à deux livres, et peut-être les interrompre ¹. C'est de nouveau le spectre de la misère. Une nouvelle fois, Lord et Lady Holland interviennent auprès du Premier Ministre, Lord Melbourne. Ils n'obtiennent pas que Leigh Hunt soit inscrit sur la liste des pensionnés du gouvernement, mais ils réussissent à lui faire attribuer deux cents livres sur les fonds spéciaux dont dispose la Reine. C'est ce qui permettra à l'auteur de tenter ce qu'il appelle son expérience dramatique, c'est-à-dire de préparer à loisir les représentations de son drame, *A Legend of Florence* ².

Nombreux sont donc les obstacles qui se dressent devant Leigh Hunt dans cette partie de sa carrière. Mais, tandis qu'après son retour d'Italie, il luttait presque seul pour reprendre rang parmi les écrivains de son temps, il est maintenant soutenu par la sympathie affectueuse des milieux littéraires. C'est ainsi que nous voyons tout un groupe d'amis chercher avec un dévouement et une patience admirables à l'assister au milieu de ses difficultés pécuniaires. Au premier rang de ceux-ci se trouvent le publiciste John Forster, plus connu comme biographe de Dickens, le poète, essayiste et auteur dramatique Richard Hengist Horne et l'un des littérateurs les plus en vue de cette époque, quoique sa réputation ne se soit pas maintenue, Bulwer-Lytton. L'amitié que lui porte John Forster montre que, malgré ses déboires, Leigh Hunt n'avait point perdu tout son pouvoir de séduction. Le vétéran des lettres et le jeune étudiant en droit, alors âgé de dix-sept ans, s'étaient rencontrés en 1829, probablement chez Henry Colburn, cet entreprenant et cordial éditeur pour lequel travaillait Hunt ; on y tenait salon et parmi les hôtes de marque nous y pouvons relever : W. J. Fox, membre du Parlement aux tendances démocratiques, l'acteur Macready, l'humor-

¹ Lettre Ms de R. H. Horne à Mrs. Hunt, 15 juillet 1839, *British Museum, Add. Mss.* 38.109, f. 243-244.

² Lettres manuscrites de R. H. Horne à Leigh Hunt, 29 juillet 1839, de Talfourd à Leigh Hunt, 29 juillet 1839 et de Leigh Hunt au Dr Southwood Smith, 1^{er} août 1839, *Id.*, *Add. Mss.* 38.109, f. 248-251. Lettre de Leigh Hunt à Lord Melbourne où il parle de *l'extreme good done to a struggling and economical household*, 4 août 1839, *Lord Melbourne's Papers* (éd. Lloyd G. Sanders), p. 509.

riste Douglas Jerrold et Charles Dickens, qui furent tous plus ou moins liés à l'ancien rédacteur de l'*Examiner* ¹. Leigh Hunt avait été le premier homme de lettres que Forster eût connu ; le jeune étudiant fut fortement impressionné par ses qualités, il éprouva pour lui une affection et une admiration profondes ; comme l'avait fait jadis Shelley, il s'efforça de l'aider par tous les moyens qui étaient en son pouvoir ². Nombreux sont les billets rapides échangés par les deux nouveaux amis : Forster multiplie les invitations, Leigh Hunt n'y peut pas toujours répondre ³. Il les accepte cependant aussitôt que les circonstances le lui permettent ; il se retrouve ainsi parfois dans un milieu très distingué et reprend ces conversations littéraires qui lui donnaient tant de plaisir ⁴. C'est dans ces conditions qu'il lie plus ample connaissance avec Charles Dickens ; les deux écrivains se rencontrent à dîner chez Forster et éprouvent de la sympathie l'un pour l'autre ⁵. Leigh Hunt est en relations avec Robert Browning ⁶. Il connaît Tennyson dont il avait loué les premières œuvres avec chaleur et qui à son tour avait été parmi les souscripteurs au recueil des Œuvres Poétiques de Hunt ; de même que jadis il avait invité à collaborer à ses publications Lamb et Hazlitt, Shelley et Keats, de même en 1837 Leigh Hunt demande au jeune poète de lui adresser quelques vers pour le *Monthly Repository* qu'il dirige ⁷. Il renoue d'amicales relations avec W. S. Landor qu'il avait rencontré jadis en Italie ⁸. Il se lie intimement avec Egerton Webb dont il encourage les essais en prose et en vers et dont il déplore la mort dans une notice nécrologique de la *Morning Chronicle* le 6 août 1840. Il échange des lettres avec John Stuart Mill, alors rédacteur en chef de la *Westminster Review*, où il publie l'un de ses articles en 1837 ⁹. Wordsworth, le doyen des lettres anglaises, et Macaulay, qui commence déjà à avoir une grande autorité, s'intéressent à lui. Leigh Hunt ne sent donc plus autour de lui ce vide qui s'était fait au moment de son retour en Angle-

¹ Richard RENTON, *John Forster and his friendships*, p. 158. Le même ouvrage signale, p. 137, que John Forster et Bulwer-Lytton, qui écrivaient alors pour la *New Monthly Magazine*, furent unis en 1832 par leur désir d'aider Hunt financièrement.

² On peut consulter à ce sujet au *Victoria and Albert Museum* l'article biographique sur John Forster dans le catalogue du legs Forster et Henry MORLEY, *The Forster Collection* (*Art Handbooks, South Kensington Museum*).

³ La collection Brewer en particulier contient un grand nombre de billets pour la plupart non datés de Forster à Leigh Hunt, que leur contenu permet de situer entre 1837 et 1840 ; le ton en est amical, souvent familial ; on y trouve de nombreuses allusions aux relations entre Leigh Hunt et Dickens.

⁴ Les *Diaries of William Charles Macready* (publ. par W. Toynbee) signalent, vol. I, p. 17, une rencontre de Leigh Hunt chez Talfourd (29 juin 1833) ; on parle théâtre ; p. 233, 31 mai 1835, réunion chez Forster où se trouvent, outre Hunt, Bulwer, Laman Blanchard, Talfourd, Fonblanque, éditeur de l'*Examiner*. P. G. PATMORE (*My friends and acquaintances*, vol. III, p. 250) le représente chez Bulwer le 7 mai 1838 discutant des Sonnets de Shakespeare « *with extraordinary eloquence and beauty, both of style, of thought, and of feeling* », jugeant de Bacon et exposant ses théories poétiques.

⁵ Cf. une lettre Ms de John Forster à Hunt, 5 nov. 1838, Coll. Brewer : « *Dickens, who is full of fun, interrupts me to tell you that you are to receive an Oliver Twist « in three volumes » among the first who receive it.* »

⁶ Lettre de Leigh Hunt à Robert Browning, 5 avril 1839, *Corr.*, vol. I, p. 316. La lettre mentionnée dans la note précédente fait allusion à un dîner auquel Hunt est invité en même temps que Browning.

⁷ Lettre de Leigh Hunt à Tennyson, 31 juillet 1838, *Tennyson, A Memoir*, p. 162.

⁸ Lettres de Leigh Hunt à W. S. Landor, 2 fév. 1838, et de W. S. Landor à Leigh Hunt, 6 fév. 1838, *Corr.*, vol. I, pp. 317-318.

⁹ Lettres manuscrites de John Stuart Mill à Leigh Hunt, 7 juillet 1837, *British Museum Add. Mss.* 38.109, f. 174, non datée, *Id.*, 38.523, f. 142. La revue dirigée par J. S. Mill porte à ce moment l'appellation de *London and Westminster Review*. Nous préférons conserver dans notre texte celle de *Westminster Review*, qui est plus courante.

terre et surtout après la publication de son ouvrage sur Lord Byron : on l'estime, on l'aide, on lui montre de la sympathie. Ce changement d'attitude des écervains à son égard se manifeste dans la dédicace par laquelle R. H. Horne en 1837 lui fait hommage de sa pièce *The Death of Marlowe* : il y félicite Hunt d'avoir contribué à former l'esprit et le cœur des jeunes et des vieux et d'avoir sans ostentation, sans se laisser rebuter par ses déboires, contribué aux progrès du genre humain.

La plus remarquable peut-être des amitiés de Hunt à cette époque est celle qui l'unit à Thomas Carlyle. Au premier abord on est surpris de ces relations entre l'idéaliste puritain et volontiers farouche et l'aimable auteur de *Rimini* et des essais de *l'Indicator*. Et en effet, il ne semble pas qu'au début les deux écrivains se soient beaucoup intéressés l'un à l'autre ¹. Cependant ils avaient des points communs : ils étaient l'un et l'autre animés d'un ardent idéalisme qui les portait à vouloir réformer le monde afin d'améliorer le sort de l'humanité ; ils avaient tendance à se laisser entraîner par leurs préférences sentimentales plutôt que guider par le raisonnement. Ce fut le livre de *Christianism*, dans lequel Hunt exposait ses aspirations spirituelles et religieuses, qui mit les deux auteurs en relations. Leigh Hunt avait lu avec intérêt l'essai de Carlyle intitulé *Characteristics*, qui avait paru dans l'*Edinburgh Review* de décembre 1831 ² ; il envoya à l'écrivain écossais un des soixante-quinze exemplaires qui avaient été tirés de son recueil de méditations. Thomas Carlyle, qui se trouvait alors à Londres, remercia Hunt par une note du 8 février 1832 ; le 20 février 1832, Carlyle invitait Hunt à lui faire visite ³ ; Leigh Hunt, le 1^{er} mars 1832, conviait Carlyle à venir prendre le thé avec lui ⁴. C'est à cette époque, probablement entre ces deux dates, que les deux écrivains se rencontrèrent pour la première fois ; ils se revirent ⁵ ; ils se lièrent. Lorsque Carlyle retourna à Craigenputtock en Ecosse, il continua à entretenir une correspondance assez abondante et très amicale avec l'écrivain londonien. Il avait été séduit par son caractère aimable et, quoique son tempérament sérieux d'Écossais n'approuvât pas toutes les tendances de l'auteur londonien, il n'était pas insensible aux qualités de son œuvre. Il écrit à John Stuart Mill pour l'inviter à se présenter à Leigh Hunt :

You will find Hunt a most kindly, lively, clear-hearted creature, greatly to be sympathised with, to be honoured in many things and loved ; with whom you will find no difficulty to get on the right footing, and act as the case will direct. Hunt is a special kind of man ; a representative of London Art, and what it can do and bring forth at this Epoch ; what was

¹ Cf. par exemple la lettre de Carlyle à R. Mitchell, 16 fév. 1818 : *I am thankful for your remarks upon Hunt and Hazlitt. Except through the medium of newspapers and reviews, I have no acquaintance with them. Early letters of T. Carlyle*, p. 147, note.

² *Edinburgh Review*, déc. 1831, vol. LIV, pp. 351-383.

³ Cf. un article intitulé *Thomas Carlyle and Leigh Hunt* et signé d'Alexander Carlyle dans *The Athenaeum*, 18 juin 1881, pp. 814-815.

⁴ Copie d'une lettre de Leigh Hunt à Thomas Carlyle, 1^{er} mars 1832, Coll. Ireland. Cette copie ainsi qu'un certain nombre d'autres, fut établie par Mr. et Mrs. Alexander Carlyle le 20 nov. 1886.

⁵ Copie d'une note de Leigh Hunt à Carlyle, 3 mars 1832, Coll. Ireland, *New Letters of J. W. Carlyle*, vol. I, pp. 34-35 : « Among the scrambling miscellany of notables and quasi notables that hovered about us, Leigh Hunt (volunteer and towards the end) was probably the best ; poor Charles Lamb... the worst... Leigh Hunt came in sequel (prettily courteous on his part) to the Article *Characteristics* : his serious, dignified and even noble physiognomy and bearing took us with surprise and much pleased us. Poor Hunt ! nowhere and never an ignoble man ! »

contemptuously called the « Cockney School », for it is a sort of half-way-house to something better ; and will one day be worth noting in British Literary History ¹.

Et comme John Stuart Mill ne se montrait pas particulièrement prompt à profiter de la lettre d'introduction de Carlyle pour aller présenter ses hommages au vétéran des lettres, Carlyle l'y incitait avec une amicale insistance, tout en précisant certaines réserves qu'il était amené à faire au sujet de Hunt :

Hunt is a most harmless man. I call him one of the ancient Mendicant Minstrels, strangely washed ashore into a century he should not have belonged to. For the rest, unless you feel called, it is not worth your while to go : he has nothing to teach you, nothing to show you — except himself, should you think that worthy ².

En 1833 et au début de 1834, Leigh Hunt et Carlyle échangèrent des lettres assez nombreuses : Carlyle sachant que son nouvel ami avait besoin de grand air l'invita à venir passer quelque temps en Ecosse ; Hunt trop occupé ne put accepter et c'est alors qu'il proposa d'envoyer à sa place son fils Thornton. Selon son habitude, Leigh Hunt écrivait sur un ton familier et très franc à Carlyle, discutant ses idées, commentant ses articles, annonçant ses propres projets ³. Carlyle de son côté ne cachait point son admiration pour certains côtés du caractère et du talent de Hunt : il le félicitait de ce que ses lettres contenaient d'« espérance, de foi et de charité » ; il voyait dans le recueil des Œuvres poétiques de 1832

the free outpouring of one of the most purely musical natures now extant in our Earth, that can still be musical, melodious even in these harsh-jawing days ; and out of all Discords and Distresses, extract Harmony and a mild Hope and Joy : this is what I call Poetical if the word has any meaning ⁴.

Il le félicitait de la musique de ses poèmes et lui conseillait d'écrire

¹ « Vous trouverez en Hunt un être des plus bienveillants, des plus alertes, doué d'un des cœurs les plus purs qui soient, digne d'une grande sympathie, méritant d'être honoré pour de nombreuses raisons et aimé ; vous ne trouverez aucune difficulté à établir vos relations avec lui sur le pied qui conviendra et à vous comporter avec lui selon la situation qui en résultera. Hunt est un homme d'un type spécial ; un représentant de l'Art Londonien et de ce que cet art peut faire et produire à notre époque, de ce qu'on a appelé avec mépris l'école *Cockney* ; car c'est une étape sur le chemin qui conduit à quelque chose de meilleur et cela méritera un jour d'être relevé dans l'histoire littéraire de l'Angleterre. » Lettre de Thomas Carlyle à John Stuart Mill, 19 nov. 1832, *Letters of Thomas Carlyle to John Stuart Mill*, John Sterling and Robert Browning (éd. A. Carlyle), pp. 23-30.

² « Leigh Hunt est un des hommes les plus inoffensifs. Je vois en lui un de ces Ménéstrels Mendicants du temps jadis, échoué par quelque étrangeté du sort dans un siècle auquel il n'aurait pas dû appartenir. Au reste, si vous ne vous y sentez pas vraiment porté, ce n'est pas la peine d'aller le voir : il n'a rien à vous apprendre, rien à vous montrer, sinon lui-même, si vous estimez que cela en vaut la peine. » *Id.*, pp. 42-45 (lettre non datée).

³ Cf. lettres manuscrites de Leigh Hunt à Thomas Carlyle, 7 mars 1833, Coll. Brewer, copie dans la Coll. Ireland ; 5 av. 1833, Coll. Ireland ; 28 mai, 29 juillet 1833, Coll. Brewer et Ireland ; 4 av. 1834, Coll. Ireland ; 8 av. 1834, Coll. Brewer.

⁴ « le libre épanchement de l'une des natures les plus purement et les plus profondément musicales qui existent aujourd'hui, possédant cette rare faculté de pouvoir continuer à être musicale, mélodieuse, même à cette époque où le langage est rude, et, de toutes les discords et les détresses, de pouvoir extraire de l'harmonie et une douce espérance mêlée de joie : voilà ce que j'appelle poétique si le mot a un sens quelconque. » Lettre de T. Carlyle à Leigh Hunt, 28 fév. 1833, *Concerning Leigh Hunt*, dans la *Cornhill Magazine*, mai 1892, vol. LXV, N. S. vol. XVIII, pp. 488-490.

une vie de Hazlitt¹ ; il lui adressait ses compliments et ses vœux lors de la création du *Leigh Hunt's London Journal*².

Leigh Hunt ne pouvait qu'être flatté de ces lettres ; il avait senti — sans peut-être l'apprécier à sa juste valeur — le génie littéraire de son nouvel ami. Il lui conseilla de venir s'établir à Londres, la seule ville de Grande-Bretagne où selon lui une réputation pouvait se développer. Il alla même plus loin : il recommanda à son ami écossais de venir habiter non loin de lui, dans ce petit centre de Chelsea, qui était encore séparé du cœur de Londres par une zone intermédiaire tenant à la fois de la ville et de la campagne, avec de modestes villas parsemées ici et là, tout près de la Tamise dont les rives boueuses n'avaient pas encore été remplacées par des berges de maçonnerie. Son invitation ne dissimulait point qu'il comptait bien tirer quelque profit du voisinage du philosophe :

*If you lived here, I should have somebody to walk with and talk with, and you should be some gainer too, as you are of the sociable order of philosophers, especially as huge literary London would be close to you, and companions endless*³.

Lorsque Carlyle partit à Londres pour y trouver un logement, Hunt l'accueillit avec une amabilité un peu débordante ; l'auteur écossais en fut légèrement effrayé, car il écrivait à sa femme :

*Hunt gave me dinner, a pipe even and glass of ale ; was the blithest, helpfulest, most loquacious of men ; yet his talk only fatigued me mostly ; there was much, much of it ; full of airiness indeed ; yet with little but scepticising quibbles, crotchets, fancies and even Cockney wit, which I am all too earnest to relish*⁴.

A son frère il confiait cette observation qui faisait présager les brouilles futures entre les deux voisins :

*... Chelsea is cheapest of all, but I like it not, and also shall be better not too near the Hunts who overwhelm me with kindness, but will never do good with me*⁵.

Malgré ces craintes, les Carlyle vinrent s'établir à Chelsea, non loin de la demeure des Hunt, le 10 juin 1834. Leur première impression fut

¹ Lettre de T. Carlyle à Leigh Hunt, 29 oct. 1833 ; *loc. cit.*, pp. 491-496.

² Lettre de T. Carlyle à Leigh Hunt, 18 avril 1834, citée dans F. ESPINASSE, *Literary Recollections and Sketches*, p. 343, note.

³ « Si vous habitiez ici, j'aurais quelqu'un avec qui je pourrais me promener et bavarder, et vous y gagneriez aussi, car vous êtes de cette catégorie de philosophes qui ne détestent pas la compagnie, et surtout vous seriez tout près de cet immense centre littéraire qu'est Londres, et vous auriez des compagnons à l'infini. » Lettre Ms de Leigh Hunt à T. Carlyle, 8 av. 1834, Coll. Brewer.

⁴ « Hunt m'a invité à dîner et m'a même offert une pipe et un verre de bière ; il s'est montré le plus enjoué, le plus obligeant et le plus loquace des hommes ; pourtant son bavardage m'a surtout fatigué ; il y en avait beaucoup, beaucoup ; le tout plein de légèreté sans doute, mais consistant surtout en remarques sceptiques, en quolibets, en billevesées, en fantaisies et même en plaisanteries du genre *Cockney*, que je suis beaucoup trop sérieux pour aimer. » Lettre de Thomas Carlyle à Mrs. Carlyle, 17 mai 1834. *Letters of Thomas Carlyle* (éd. Norton), v. II, pp. 146-151, en part. p. 150.

⁵ « Chelsea est l'endroit le moins cher, mais je ne l'aime pas et je crois aussi que je me trouverai mieux si je ne suis pas trop près des Hunt, qui m'accablent d'amabilités, mais qui ne me feront jamais de bien. » Lettre de T. Carlyle au Dr Carlyle, 18 mai 1834, *Id.*, pp. 154-164, en part. p. 162.

bonne ; ils avaient craint d'être dérangés sans cesse par les Hunt ; ils ne l'étaient pas et leurs nouveaux amis se montraient d'une obligeance extrême. L'auteur écossais pouvait tranquilliser sa mère en ces termes :

Hunt, who lives close by, is not only the kindest but the politest of men, has never yet been near us (which we reckon very civil), but will always be delighted when I go and rouse him for a walk ; and indeed a sprightly sensible talker is he, and very pleasant company for a stroll. Jane greatly preferred his « poetical Tinkering » to any of the unpoetical Gigmandoms (even Mrs. Austin's) which I showed her. The Hunts, I think, will not trouble us, and indeed will be a pleasure so far as they go ¹.

Carlyle avait vite remarqué que la demeure des Hunt était aussi mal tenue qu'elle pouvait l'être ; il en avait été choqué, mais il aimait pourtant à aller retrouver son voisin qui, au milieu de tout son fatras, le recevait avec la dignité d'un roi, portant la robe de chambre dont il s'enveloppait pour écrire, et commençait à discourir sur l'homme et sur l'univers. Au début, les deux amis s'en allaient se promener tout en devisant non loin de la Tamise boueuse, dans ce quartier tranquille qui rappelait la province plus que la capitale. Le jeune écrivain éprouvait de la tendresse pour ce quinquagénaire à l'aspect un peu étrange dont il notait le teint mat et brun, trace de sang mêlé, pensait-il, l'abondante chevelure noire striée de gris, les yeux brillants et vifs couleur noisette, le visage sérieux et intelligent qu'éclairait parfois un léger sourire ou une sorte de ricanement sans qu'il se laissât jamais aller jusqu'à rire franchement. Quand les Carlyle furent installés, Leigh Hunt sur leur invitation se rendit chez eux de temps en temps, une fois par semaine environ : il prenait une tasse de thé, un peu de *porridge* que lui offraient ses amis écossais et qui provoquait chez lui d'enthousiastes louanges, écoutait avec ravissement les vieux airs du pays que lui jouait Mrs. Carlyle et dissertait avec une aisance que ses hôtes admiraient, tout en la trouvant un peu creuse. Jane Carlyle écrivait, peu après son installation :

John Mill, Leigh Hunt and Mrs. Austin remain my favourites ².

Quelle joie ces relations nouvelles devaient donner au littérateur londonien longtemps délaissé ! Hélas ! elles ne devaient pas longtemps conserver toute leur cordialité. Il y avait en effet trop de différences profondes entre Leigh Hunt et son voisin : d'un côté, un dilettantisme et un optimisme assez vagues qui parfois sonnaient creux ; de l'autre, un caractère et un esprit sérieux, volontiers sévères. L'année 1834 ne s'était pas écoulée que déjà s'accusaient les divergences entre les deux auteurs.

¹ « Hunt, qui habite tout auprès, n'est pas seulement le meilleur, mais le plus poli des hommes ; il n'est pas encore venu chez nous, (ce que nous considérons comme un signe de bonne éducation), mais il est toujours ravi quand c'est lui que je vais tirer de son travail pour une promenade ; et certes il sait parler avec vivacité et bon sens, et il constitue une excellente compagnie pour un petit tour. Jane a de beaucoup préféré son bric-a-brac poétique à toutes les demeures de Philistins (y compris celle de Mrs. Austin) que je lui ai montrées. Je pense que les Hunt ne nous dérangeront pas et seront même une agréable compagnie, dans la mesure qui les concerne. » Lettre de T. Carlyle à sa mère, 12 juin 1834, *Loc. cit.*, pp. 167-175, en part. pp. 173-174.

² « John Mill, Leigh Hunt et Mrs. Austin demeurent mes favoris. » Lettre de Mrs. Carlyle à Miss Stodart, non datée. J. W. CARLYLE : *Early letters*, pp. 267-270.

Carlyle écrivait à sa mère, le 5 août 1834, moins de deux mois après son emménagement, en constatant qu'il voyait assez peu les Hunt :

His [Hunt's] way of thought and mine are utterly at variance ; a thing which grieves him much, not me. He accounts for it by my « Presbyterian upbringing », which I tell him always I am everlastingly grateful for. He talks forever about « happiness », and seems to me the very miserablest man I ever sat and talked with ¹.

Une fois de plus, la rigueur presbytérienne se dressait contre l'optimisme aimable et quelque peu exubérant du fils d'Isaac Hunt. Carlyle écrivait à son sujet en octobre 1834 :

... indeed I find my Cameronian rigour, and denouncement! of all paltering, poltroonery and « crying for the want of taffy » has quite scared him into seclusion ; and he comes now only some once in the fortnight and gives us really a most musical evening (for he is far the most ingenious creature I speak with here), concentrating many visits into one : I never in my whole life met with a more innocent childlike man ; transparent, many-glancing, really beautiful, were this Lubberland or Elysium, and not earth and England ².

R. H. Horne, dans sa jolie galerie de portraits intitulée *A New Spirit of the age*, nous a laissé le récit d'une controverse amicale dans laquelle Hunt, incorrigible optimiste, montrait le bon côté des choses, tandis que Carlyle s'efforçait de rabattre cet enthousiasme ; au moment de se séparer, en face du ciel étoilé, le littérateur londonien demanda à son interlocuteur s'il ne sentait pas la beauté du spectacle qui se présentait devant eux ; et Carlyle de lui répondre qu'il s'en dégageait pour lui une profonde impression de tristesse ³. Mrs. Carlyle de son côté n'avaient pas tardé à juger avec sévérité de la façon dont les Hunt dirigeaient leur maison. Son sens de l'économie se révoltait devant les gaspillages dont Marianne se rendait coupable ; elle s'irritait des emprunts constants que lui faisait sa voisine ⁴. Elle relevait comme une faiblesse assez puérile la façon dont Leigh Hunt, alors âgé de plus de cinquante ans, se montrait extrêmement sensible à l'admiration fémi-

¹ « La manière de penser de Hunt et la mienne sont en complet désaccord, ce qui le chagrine beaucoup, mais ne me chagrine point. Il explique cette situation par mon « éducation presbytérienne » dont je lui dis sans cesse que je suis éternellement reconnaissant. Il parle sans arrêt du bonheur et me semble le plus misérable des hommes avec lequel je me sois jamais assis pour converser. » Lettre de T. Carlyle à sa mère, 5 août 1834. *Letters of Thomas Carlyle*, vol. II, pp. 196-202, voir p. 201.

² « Je trouve en effet que mon austérité de disciple de Cameron et mes condamnations de tout ce qui est tergiversations, lâcheté et « pleurnicheries pour avoir des bonbons » l'ont effrayé au point qu'il s'isole de moi ; et il ne vient plus maintenant qu'environ une fois par quinzaine et nous offre alors une soirée des plus musicales (car c'est de beaucoup l'être le mieux doué avec lequel j'aie l'occasion de converser ici), concentrant plusieurs visites en une seule ; je n'ai jamais dans toute ma vie rencontré d'homme plus innocent et plus voisin de l'enfance ; laissant voir en lui-même, jetant des reflets de tous côtés et vraiment beau, si nous vivions dans un monde de féerie ou dans l'Elysée et non sur la terre et en Angleterre. » Lettre de T. Carlyle au Dr Carlyle, 28 oct. 1834. *Id.*, pp. 243-244, en part. pp. 241-242.

³ Dans le chapitre relatif à Carlyle.

⁴ Lettres de Jane W. Carlyle à Mrs. Carlyle, 1er sept. et 21 nov. 1834. *Letters and Memoirs of Jane Welsh Carlyle*, vol. I, pp. 4-7, 9-12. Cf. citation p. 203.

nine ¹. Les relations entre les deux familles, qui avaient été extrêmement cordiales, se relâchèrent. Les promenades des deux écrivains cessèrent ; leurs visites s'espacèrent. Carlyle signale à la date du 28 janvier 1835 qu'il n'a plus revu Hunt depuis près de trois mois, quoiqu'il n'y ait pas eu de querelle entre eux ² ; il note au milieu de l'année que son voisin ne vient presque plus jamais chez lui ³. Il en éprouve quelque surprise : on en retrouve la trace dans la remarque suivante qu'il fit plus tard à William Allingham :

... *Gradually, however, he found I was not a Shelley — had a foundation of Presbyterianism which was disagreeable to him. He met with much contradiction, and ceased to come to walk with me ; but we continued very friendly* ⁴.

Leigh Hunt, on le voit, n'avait pas pu accepter la sombre philosophie de son voisin. A son contact néanmoins il élargit quelque peu ses connaissances. Le *Leigh Hunt's London Journal*, qui paraît au moment même où les relations des deux écrivains sont les plus intimes, contient des extraits de la littérature allemande, à laquelle Carlyle s'intéressait vivement tandis que son ami jusque là s'en était assez peu occupé. Certains de ces extraits sont des traductions de Carlyle ; Leigh Hunt profite de l'occasion pour vanter publiquement la pénétration d'esprit de son voisin ⁵. Il cite même des passages d'articles originaux de lui ⁶. Dans une certaine mesure le rédacteur londonien contribue à mieux faire connaître le vigoureux génie du philosophe écossais.

Malgré le refroidissement qui se produit entre eux à partir de 1835, les deux voisins continuent à éprouver l'un pour l'autre estime et sympathie. Une note non datée de Thomas Carlyle remercie notre auteur de l'envoi de ses « deux capitaines belligérants », allusion sans aucun doute au poème de *Captain Sword and Captain Pen* publié au début d'avril 1835 ⁷ ; une autre lettre du même genre se rapporte aux volumes que l'éditeur Knight tira des numéros invendus du *Leigh Hunt's London Journal* et est par conséquent postérieure à l'arrêt de cette publication le 31 décembre 1835 ; Carlyle y indique sans réticences l'affection qui l'unit encore à Hunt ⁸. Il s'intéresse aux efforts

¹ Lettre de Jane W. Carlyle à T. Carlyle, 12 oct. 1835. *Loc. cit.*, pp. 33-40, en part. pp. 36-37.

² Lettre de T. Carlyle à Alexander Carlyle, 28 janv. 1835. *Letters of Thomas Carlyle* (éd. Norton), vol. II, pp. 262-267, en part. p. 267.

³ Lettre de T. Carlyle au Dr Carlyle, 10 août 1835. *Id.*, pp. 349-350.

⁴ « Peu à peu cependant, il découvrit que je n'étais pas un Shelley, qu'il y avait en moi un fond d'esprit presbytérien avec lequel il ne pouvait guère s'accorder. Il rencontra une forte opposition à ses idées et cessa de venir se promener avec moi ; mais nos relations restèrent très amicales. » William ALLINGHAM : *A Diary*, p. 208.

⁵ *Leigh Hunt's London Journal*, 30 juillet 1834 : *Specimens of celebrated authors. Goethe : Passages from his « Wilhelm Meister's Apprenticeship »* ; 6 août 1834 : *Some further remarks upon Goethe with another specimen of him. — Jean Paul Richter : Ludicrous description of a « timid gentleman's » journey by coach.*

⁶ *Id.*, 3 sept. 1834 : *The perception of beauty and nobleness not a matter of rank* ; 19 nov. 1834 : Burns, avec la mention : *from a masterly article in the Edinburgh Review, by Thomas Carlyle.*

⁷ Lettre Ms non datée de Carlyle à Hunt. Coll. Brewer. On y trouve cet appel : *Why do you not come to see me ? Depend upon it, whatever hinders is most probably a mistake or an absurdity.*

⁸ Lettre Ms non datée de T. Carlyle à Leigh Hunt. Coll. Brewer : « *You would far misconstrue us both if you supposed that our natural regret at your temporary cessation of visits, had ended or was like to end, in irritation, suspicion or other unworthy humour... To me two things only are clear : that there is no man in London I like better to commune with from time to time ; and that seen or unseen, I can feel nothing towards you but esteem and good will...* »

qui sont faits pour obtenir une pension en sa faveur ou à défaut pour obtenir l'assistance financière de ses amis. L'auteur de *Sartor Resartus* intervient comme intermédiaire entre Leigh Hunt et John Stuart Mill : il obtient qu'un article de Hunt sur Lady Mary Wortley Montagu paraisse dans la *Westminster Review* d'avril 1837 ¹. En 1838, Leigh Hunt étant malade, Mrs. Carlyle va lui faire visite et, pour lui témoigner son affection, elle lui saute au cou ; c'est l'origine du célèbre petit poème de *Jenny kissed me*, qui paraît pour la première fois dans la *Monthly Chronicle* de novembre 1838 ². Lorsque, en 1838 et 1839, Carlyle fait des conférences à Londres, Leigh Hunt s'y intéresse et en publie des comptes rendus dans l'*Examiner*. Il est vrai que ces comptes rendus, quelque élogieux qu'ils soient, n'en laissent pas moins apparaître les différences fondamentales qui séparent les deux écrivains ³. Leur estime mutuelle n'en est pas diminuée ; ils se rencontrent encore, quoique très rarement sans doute, en 1839 et 1840 ⁴. Nous verrons par la suite que, malgré sa popularité grandissante, Carlyle se souvint toujours de son voisin de Chelsea.

En même temps que Leigh Hunt établit des relations avec un cercle d'écrivains qui s'intéressent à lui et le protègent, la critique se montre plus bienveillante à son égard. Les animosités de jadis s'apaisent ; les mérites et les défauts de ses œuvres considérées avec plus de recul sont analysés avec pondération. Dans une série d'articles de l'*Athenaeum* intitulée *Biographical and critical history of the Literature of the last fifty years*, Allan Cunningham fait amende honorable à Hunt, donne une critique nuancée de *Rimini* et loue sa prose le 16 novembre 1833, plaide les circonstances atténuantes pour le *Lord Byron* et loue la partie autobiographique du livre le 14 décembre 1833 ⁵. A propos de ces articles et du commentaire qu'en donne Leigh Hunt dans le *True Sun* du 24 décembre 1833, la *Glasgow Free Press* publie un article très élo-

¹ *Westminster Review* [à cette époque *London and Westminster Review*, vide supra, p. 207, n. 9] av. 1837, n° XXXVII, pp. 130-164. Lettres de T. Carlyle à John Stuart Mill, non datée (1836), 8 déc. 1836, 9 janv., 22 fév., 11 mars 1837. *Letters of Thomas Carlyle to John Stuart Mill, John Sterling and Robert Browning* (éd. Alexander Carlyle), pp. 140-141, 141, 142, 147, 149. Note non datée de James Stuart Mill à Thomas Carlyle : « *My dear Carlyle : Let it be Wortley by all means, and I will immediately get the book* », accompagnée d'une petite note de Carlyle à Hunt : « *My dear Sir, Here is Mill's answer about the Wortley. I suppose the book will come one of the days* » ; lettre n. d. de Carlyle à Hunt : « *My dear Sir. Mill, the other day, when I told him that you had never yet got your Wortley [oi]most flew into a fury, quiet man as he is and philosopher — at some Editor or Sub-editor or Manager who had shamefully neglected that duty...* » ; en post-scriptum : « *We are at home and alone every night* ». Coll. Brewer.

² *Monthly Chronicle*, vol. II, nov. 1838, dans un article intitulé *Notes of a lover of books : II. Pope*, pp. 429-436. Le célèbre rondeau y est donné avec un texte légèrement différent de celui qui est connu : *Nellie kissed me*. Cf. Wilson, David Alec : *Carlyle on Cromwell and others* (1837-1848), p. 30, livre XI, chap. XI : *Jenny kissed me* (1838).

³ *Examiner*, 6, 13, 20, 27 mai, 3, 10 juin 1838 ; 12, 26 mai 1839. Le 3 juin 1838, Leigh Hunt reproche à son ami de ne pas apprécier les Français et leur littérature à leur juste valeur ; le 26 mai 1839, il critique sa notion de péché. Peut-on vraiment dire comme le fait Mr. Wilson : op. cit., p. 32 : « *Leigh Hunt was writing about the lectures in the style of a friendly chorus of an old Greek play ?* »

⁴ Cf. *Reminiscences of Carlyle and Leigh Hunt ; being extracts from the Diary of the late John Hunter, of Craigerook ; by Walter C. Smith, D. D.*, dans *Good Words*, Edimbourg, 1882, pp. 93-103, 4 mars 1839 : *Hunt joined us about nine o'clock and gave a livelier and happier tone to the conversation*, 13 mars 1840, 8 av. 1840 : récit d'une conversation de Leigh Hunt avec Carlyle.

⁵ *Athenaeum*, 16 nov. 1833 sous la rubrique *British Poetry*, p. 772, et 14 déc. 1833 sous la rubrique *Biography*, p. 853. Repr. dans Allan CUNNINGHAM : *Biographical and critical history of the British Literature of the last fifty years*, éd. à Paris en 1834.

gieux que reproduit le *True Sun* du 23 janvier 1834 sous le titre de *Lord Byron, Allan Cunningham and Leigh Hunt* :

It is certainly high time that Leigh Hunt had justice done to him. No man has been more rudely handled by all parties, and no man deserved such usage less. It has been his misfortune, but we hope it will yet be his consolation, that he was born with too good and confiding a heart ¹.

La *Fraser's Magazine* de juin 1834 contient un portrait de Leigh Hunt par D. Maclise accompagné de quelques commentaires sur l'auteur : au milieu de remarques assez sévères, on trouve là une certaine pitié pour l'ancien rédacteur de l'*Examiner* qui a combattu jadis avec vigueur pour la cause de la Réforme et que les libéraux ont maintenant oublié ². La délicatesse de son talent est vantée dans une revue de la *Cobbett's Magazine* ³. Signe caractéristique des temps, *Blackwood's* même contenait en 1834 un article favorable à Leigh Hunt ; *the Animosities are mortal, but the Humanities live for ever*, y déclarait Wilson qui jadis avait attaqué Hunt avec une fureur presque sauvage : il y vantait l'affection sincère de Hunt et de Shelley et faisait l'éloge de *Leigh Hunt's London Journal* ⁴. S. C. Hall dans le *Book of Gems* en 1838 résumait la carrière de Hunt, vantait sa bonté et analysait sa poésie avec sympathie ⁵.

Ainsi peu à peu Leigh Hunt sentait disparaître autour de lui cette atmosphère hostile dans laquelle il avait toujours vécu. D'autre part, le courage et l'optimisme qui étaient en lui le soutenaient dans sa lutte contre l'adversité. Grâce à sa riche imagination, il était capable de ne point s'arrêter aux contingences de ce monde et de s'abstraire, de s'isoler dans un monde à lui. Il écrit à Lord Holland le 5 juillet 1837 :

I live in a world of my own, such as it is, — very homely to outward seeming, very rich in some inward respects ⁶.

Malgré ses déboires, il n'éprouve point de rancune et conserve dans son attitude générale quelque chose d'aimable et de raffiné. L'expérience l'a apaisé et mûri. Les portraits que nous avons de lui à cette époque, la gravure de Maclise dans la *Fraser's Magazine* et le portrait à l'huile de Samuel Lawrence, nous le représentent comme un homme d'allure distinguée, au visage intelligent et fin, avec de grands yeux

¹ « Il est certainement grand temps que l'on rende justice à Leigh Hunt. Aucun homme n'a été aussi maltraité par tous les partis et aucun ne méritait moins un pareil traitement. Ça été son malheur, mais nous espérons que ce sera sa consolation, d'être né avec un cœur trop bon et trop plein de confiance. »

² *Fraser's Magazine*, juin 1834, vol. IX, pp. 643-644, reproduit dans *Bell's Weekly Magazine*. Juin 1834, p. 326, avec des appréciations assez sévères. Les dessins de Maclise et les commentaires (de W. Maginn) sont reproduits dans : *A Gallery of Illustrious Literary Characters*, publié en 1873, avec des notes de W. Bates. Sur Leigh Hunt. cf. pp. 132-134 et aussi pp. 37, 101, 119, 140. Nous donnons ce portrait de Hunt, p. 168.

³ *Cobbett's Magazine*, vol. II, 1834, p. 332 dans une revue de *Tom Cringle's Log : We wish we had the pen of Leigh Hunt to enable us to say all the sweet things we want to say*.

⁴ *Blackwood's Edinburgh Magazine*, août 1834, vol. XXXVI, p. 272 dans *Noctes Ambrosianae*, n° LXXIII.

⁵ Page 152.

⁶ « Je vis dans un monde à moi, tel qu'il est, très simple en apparence si on le considère du dehors, très riche si on le considère du dedans. » Lettre Ms de Leigh Hunt à Lord Holland, 5 juillet 1837. Coll. Owen D. Young.

rêveurs et quelque peu mélancoliques. On a pu protester contre ce que l'un de ces portraits pouvait avoir de trop flatteur ¹. Mais d'une façon générale, les témoignages des contemporains relèvent ce charme qui continuait à se dégager de sa personne. Thomas Carlyle lui-même y était sensible et l'a noté. Un des visiteurs de Hunt nous le dépeint dans son salon de Chelsea au milieu de ses livres italiens, enveloppé d'une robe de chambre, avec son visage expressif et ses cheveux gris qu'il portait assez longs ². Harriet Martineau décrivant le cercle de Carlyle à Chelsea appelle Hunt « *another memorable head... with his cheery face, bright, acute and full of sensibility* » et note que « *his conversation was lively, rapid, highly illustrative, and perfectly natural* » ³. Un autre contemporain, Francis H. Grundy, en trace le portrait suivant :

Slim and perfectly upright ; his handsome, pale, oval face almost without a wrinkle ; his long white locks falling to his shoulders, over those immense shirt collars, which, had they been but starched, would have ended his days long before by cutting his throat. He was the perfect picture of sensitive refinement ⁴.

John Hunter décrit ainsi les qualités de caractère qui correspondaient au charme extérieur de Hunt :

*And Hunt, — our own Hunt — whom we've seen face to face,
Still scatters around him the sweetness and grace
Of a nature so cordial, frank, trustful and true,
That sorrow and time have not withered its hue,
And kind heaven has crowned him with youth ever new* ⁵.

Cette jeunesse d'esprit, un optimisme souriant, une vaillance réelle dissimulée sous des dehors pleins de douceur marquent le fond du caractère de Hunt dans cette phase de son existence ; ces qualités l'aident à poursuivre sa tâche de réformateur aimable et de disséminateur de la culture.

¹ Cf. l'article de W. MAGINN dans la *Frazers's Magazine* même : « *Truth compels us to confess that there is not much of the style noble in the physiomy of the ci devant sonneteer of Hampstead* » et dans *Bell's Weekly Magazine*, 7 juin 1834, p. 326 : « *The present number [de Fraser's] contains a portrait of Mr. Leigh Hunt, who, by a fatal slip of the pencil about the forehead and nose is made to look a genteel, pensive, good-looking young man ; the expression of the eye is characteristic and well-preserved ; but the lower part of the face is too pretty...* »

² William Bell Scott : *Autobiographical Notes*, vol. XI : *Leigh Hunt — G. H. Lewes*, pp. 122 et sq.

³ « Autre tête mémorable... avec son visage gai, animé, subtil, plein de sensibilité... Sa conversation était pleine de vie, rapide, très propre à faire comprendre les choses et parfaitement naturelle. » H. MARTINEAU : *Autobiography*, vol. I, p. 287. Dans le même volume, vol. II, p. 335, à la date du 21 janvier 1838, est rapportée une remarque de Leigh Hunt d'après laquelle à quarante-cinq ans l'homme se calmait et avait tendance à être satisfait de son sort : il en avait cinquante alors.

⁴ « Mince et parfaitement droit, son beau visage pâle et ovale presque sans ride, ses longues boucles blanches retombant jusqu'à ses épaules sur ces immenses cols de chemise qui, si seulement ils avaient été empesés, auraient depuis longtemps terminé ses jours en lui coupant la gorge. C'était la parfaite image d'un raffinement accompagné de sensibilité. » F. H. GRUNDY : *Pictures of the Past : Memoirs of Men and Places I have seen*, p. 162, cité dans *Appleton's Journal*, vol. VII, N. S., p. 135.

⁵ « Et Hunt, notre Hunt à nous, que nous avons revu face à face, répand toujours autour de lui la douceur et la grâce d'une nature si cordiale, si franche, si confiante, et si honnête que le chagrin et le temps n'en ont pas fané la couleur et que le ciel plein de bonté lui a accordé une couronne de jeunesse éternelle. » *Reminiscences of Carlyle and Leigh Hunt ; being extracts from the Diary of the late John Hunter, of Craighcrook, by Walter C. Smith, vide supra*, p. 214, n. 4.

Il n'ose plus alors entreprendre d'œuvre de grande envergure. Il n'aurait sans doute pas eu la force d'en achever l'exécution ; aurait-il même trouvé un éditeur et un public ? La nécessité le talonnait. Pendant un certain temps il se contente d'écrire pour les revues. Encore devait-il se défier de ce qu'il y avait de frondeur dans sa pensée et de trop original dans son style. Il doit se surveiller, réprimer l'impétuosité qui l'entraînait jadis. Les temps ont changé, car depuis l'époque de la Révolution et des guerres de l'Empire, les esprits se sont apaisés, une ère de calme et de prospérité va s'ouvrir, la critique n'a plus besoin d'être cinglante pour se faire entendre. Ne disposant plus d'une publication solidement établie comme l'*Examiner*, Leigh Hunt ne s'attaque plus guère à ceux qui ne partagent pas ses opinions, il développe ses idées personnelles avec moins d'opiniâtreté, il s'apaise. Du même coup il laisse mieux voir ce qu'il y a de plus séduisant dans sa nature : son goût du beau, son imagination riche et souriante, ses appréciations délicates, sinon toujours originales, la richesse de ses connaissances littéraires et historiques qu'il s'efforce de faire partager à ses lecteurs, la douceur de son caractère. Le Leigh Hunt de Chelsea est moins original que ne l'était le Leigh Hunt *Cockney* ; on retrouve chez lui les qualités essentielles du rédacteur de l'*Indicator*, légèrement estompées, mais se fondant en un tout harmonieux.

L'année 1833 est une année de très grande activité pour Hunt. Débarrassé du souci de diriger des publications dont il était responsable, il rédige des articles qu'il fait paraître dans certaines des nouvelles revues qui se sont créées à Londres ou à Edimbourg. C'est l'époque où se développe le goût du public anglais pour les périodiques de tous genres : en particulier les publications à bon marché foisonnent. Le rang que Leigh Hunt avait tenu jadis dans le journalisme anglais faisait de lui un collaborateur éminent. Reprenant son ancien titre, *The Wishing Cap*, il publie dans la *Tait's Edinburgh Magazine* six articles sur des sujets divers ; il y laisse entrevoir son optimisme fondamental et ses préférences en matière de religion et de philosophie, mais se garde bien d'en parler avec quelque insistance : il choisit dans les problèmes en discussion et dans ses propres opinions tout ce qui, selon lui, risque d'intéresser le grand public, il évite ce qui pourrait conduire à des controverses¹. Si nous en croyons les renseignements contenus dans la collection de son bibliographe, Alexander Ireland, il recommence à cette époque à écrire pour la *New Monthly Magazine*, mais là encore c'est sous les traits d'un amateur de belles-lettres et de beaux-arts qu'il apparaît, plutôt que sous ceux d'un réformateur libéral². Une fois établi à Chelsea, il devient le critique littéraire d'un quotidien de tendances avancées, *The True Sun* : du 19 août 1833 au 24 mars 1834, il y

¹ *Tait's Edinburgh Magazine*, janv. 1833, vol. II, pp. 435-442, n° I ; mars 1833, vol. II, pp. 689-693, n° II ; av. 1833, vol. III, pp. 141-148, n° III ; juin 1833, vol. III, pp. 275-280, n° IV ; juillet 1833, vol. III, pp. 417-421, n° VII (sic) ; sept. 1833, vol. III, pp. 695-701, n° VI.

² L'une des listes d'articles contenues dans la coll. Ireland, à Manchester, signale comme étant de Leigh Hunt une série d'articles intitulée *Men and Books*, qui paraît dans la *New Monthly Magazine* en 1833 : janv., vol. XXXVII, n° CXLV, pp. 48-59 ; avril, n° CXLVIII, pp. 449-460 ; septembre, vol. XXXIX, n° CLIII, pp. 79-85. Le sujet et le style de ces articles correspondent à la manière de Leigh Hunt. La même liste signale comme étant de lui *A New Gallery of Pictures* (*N. M. M.*, juin 1833, vol. XXXVIII, n° CL, pp. 161-177), qui porte comme signature la petite main dont se servait jadis Leigh Hunt pour ses articles de l'*Examiner*. Cf. l'appendice I de notre second volume : *Leigh Hunt, II, L'Œuvre*.

fait paraître un nombre assez considérable de critiques. Il semble même qu'au début de cette nouvelle entreprise il ait été repris par cette ardeur qui l'avait soutenu à l'époque du *Tatler*, car il s'écrie dans le premier article de sa nouvelle série, *The True Sun Daily Review* :

Publish, Messieurs Booksellers, ever while you live! Publish, and send us your publications. You cannot do it too fast for us. We are enormous readers — gluttons of books, and we promise you an instant account of your repast ¹.

Cette belle ardeur, hélas ! ne devait pas durer. Après les premières semaines, les articles littéraires du *True Sun* s'espacèrent jusqu'à ce que leur nombre fût réduit à un seul pour le mois de mars 1834. Entre temps, Leigh Hunt était devenu le collaborateur du *Weekly True Sun*, où, du 8 septembre 1833 au 13 avril 1834, il fait paraître une série de trente-deux articles sous la rubrique : *The Townsman* : la plupart d'entre eux sont des essais sur différents quartiers de Londres, notamment Marylebone où il avait résidé jadis et Chelsea où il vivait alors : il revient à un genre auquel il s'était exercé à plusieurs reprises déjà depuis l'époque de l'*Indicator*, peut-être utilise-t-il une partie de la documentation qu'il avait réunie ou même des fragments qu'il avait composés lorsque, vers 1829, il préparait des *Anecdotes of the Metropolis* pour la *Society for the diffusion of Useful Knowledge* ². Leigh Hunt pouvait bien se vanter de vivre dans un monde que lui ouvraient son imagination et son savoir ; nous le voyons dans ces articles embellir les quartiers assez misérables dans lesquels sa situation de fortune l'obligeait à vivre, en apportant sur eux une quantité d'informations historiques ou littéraires susceptibles de piquer la curiosité, en communiquant dans un style souple et familier ses impressions et ses jugements. Toujours au centre de ses articles, il évite que sa personnalité ne se fasse trop encombrante : il ne laisse plus paraître que les aspects les plus sympathiques de son génie.

Ce n'est donc point le Hunt impétueux de la jeunesse qui apparaît alors, c'est un Hunt adouci par l'expérience. Et comme pour mieux montrer que c'est cet aspect de son génie qui survit aux multiples vicissitudes de sa carrière, au début de 1834 il publie un recueil d'extraits de l'*Indicator* et du *Companion*. Les polémiques politiques et religieuses qui sévissent ne l'intéressent plus : il cherche à se faire connaître comme essayiste aimable plutôt que sous les dehors d'un ardent réformateur. L'accueil fait à ce nouvel ouvrage est très encourageant : *The Printing Machine* du 15 février 1834 en publie un compte rendu enthousiaste, parlant de l'auteur comme de *one we love and admire more than we could adequately express by many words* ³ ; la *Johnstone's Edinburgh Magazine* de mars 1834 salue son auteur, comme si l'Ecosse voulait faire amende honorable au littérateur londonien ⁴ ; l'*Examiner*

¹ « Publiez, Messieurs les éditeurs, aussi longtemps que vous vivrez. Publiez et envoyez-nous vos publications. Vous ne pouvez pas le faire trop vite pour nous. Nous sommes d'énormes lecteurs, des gloutons de livres, et nous vous promettons de rendre compte immédiatement du festin que vous nous aurez servi. »

² *Vide supra*, pp. 185-186.

³ « Un homme que nous aimons et admirons plus que nous ne pourrions l'exprimer d'une façon adéquate avec une foule de mots. »

⁴ *Johnstone's Edinburgh Magazine*, mars 1834, vol. I, no VII, pp. 477-481.

contient cette remarque que l'on pourrait appliquer aux articles de cette époque aussi bien qu'aux essais de l'*Indicator* :

No writer has a finer perception of the beautiful than Leigh Hunt, and he makes us see old things with new and loving eyes ¹.

Une nouvelle édition du recueil d'essais fut nécessaire : elle parut vers le milieu de l'année 1835. La *Literary Gazette and Journal of Belles Lettres*, qui n'avait pas toujours été bien douce pour l'auteur, saluait avec chaleur ce second tirage et déclarait que les essais de Hunt avaient leur place dans toutes les bibliothèques ² ; l'*Athenaeum* employait le terme d'ensoleillé, *sunshiny*, pour ne définir la qualité ³.

Encouragé sans doute par le ton plus favorable de la critique ainsi que par la sympathie de ses amis, sentant que désormais son nom n'était plus un objet de réprobation, Leigh Hunt en avril 1834 se lance dans une nouvelle entreprise et commence la publication d'un hebdomadaire londonien, le *Leigh Hunt's London Journal*. Le vieux journaliste qui était en lui se réveillait ; il voulait profiter de la faveur dont jouissait alors les périodiques à bon marché ⁴ ; le sien se vendait trois half-pence. Dès la première phrase de l'adresse aux lecteurs publiée en tête du premier numéro, il spécifiait bien qu'il ne traiterait plus de politique ; il ne s'agissait pas de faire revivre l'*Examiner*, mais plutôt de créer une publication analogue dans ses tendances générales au *Chat of the Week* ou au *Tatler*.

The object of this Publication, which is devoted entirely to subjects of miscellaneous interest, unconnected with politics, is to supply the lovers of knowledge, with an English Weekly Paper, similar in point of size and variety, to Chambers's Edinburgh Journal, but with a character a little more southern and literary ⁵.

Le but de Leigh Hunt était d'offrir une revue artistique et littéraire composée avec soin, mais accessible à tous ceux qui désiraient étendre leur culture générale. Une fois de plus Leigh Hunt travaillait pour une cause, celle de l'éducation des masses. Mais, comme il l'indiquait lui-même dans une longue série de remarques qui accompagnait sa préface, à son ardeur et à sa sévérité de jadis il avait substitué un esprit de bonté et de charité.

Le nouvel hebdomadaire, *Leigh Hunt's London Journal*, qui portait un sous-titre caractéristique, *to assist the enquiring, animate the*

¹ « Nul écrivain n'a une perception du beau plus délicate que Leigh Hunt, et il nous fait voir de vieilles choses d'un regard nouveau et rempli d'affection. » *Examiner*, 12 juin 1834.

² *Literary Gazette and Journal of Belles Lettres*, 22 août 1835, p. 540, sous la rubrique : *Miscellaneous*.

³ *Athenaeum*, 3 oct. 1835, p. 744, sous la rubrique : *Our Library Table*.

⁴ On pourra consulter sur ce point les *Memoirs of Robert Chambers, with autobiographical reminiscences of William Chambers*, chap. IX, pp. 216 et sq. On trouvera pages 240-241 la lettre de Robert Chambers, 15 av. 1834, où il dit sa fierté de servir de modèle à Hunt, pp. 242-243 la réponse de Hunt, 21 av. 1834, p. 243 quelques commentaires sur la chute du *London Journal*.

⁵ « Le but de cette publication qui traitera exclusivement de sujets d'un intérêt très divers, sans rapport avec la politique, est de fournir à ceux qui aiment à s'instruire un hebdomadaire véritablement anglais, ayant le même format et la même variété que le *Chambers's Edinburgh Journal*, mais avec un caractère un peu plus littéraire et plus conforme à l'influence du sud. »

struggling, and sympathize with all, « pour assister ceux qui cherchent, donner courage à ceux qui luttent et sympathiser avec tous », parut sur huit pages d'un format assez grand, quoique inférieur à celui des quotidiens. Il était presque entièrement rédigé de la main de Leigh Hunt. Un article de fond, qui parut d'abord sous la rubrique de *The London Journal*, puis sous celle de *The Week*, contenait quelques commentaires se rapportant à la semaine en cours : tantôt l'auteur rappelait des événements historiques ou littéraires dont on célébrait l'anniversaire, tantôt il cherchait à analyser le caractère spécial des différentes semaines de l'année selon les saisons et les fêtes ; il ne s'agissait pas de discuter les événements contemporains, encore moins de tenir une chronique politique. Le genre de l'essai était maintenant celui vers lequel Leigh Hunt se tournait délibérément. Sous le titre de *Romances of Real Life*, Leigh Hunt tirait de l'histoire de petits récits romanesques et contés avec art. C'étaient là les deux parties qui réapparaissaient avec régularité. Le reste de l'hebdomadaire comprenait des articles divers composés selon les circonstances et les dispositions de l'auteur. Les extraits y étaient plus rares que dans le *Tatler* : on y voit figurer cependant Carlyle, Hazlitt et Lamb. L'auteur recommençait à communiquer au public ses impressions, ses préférences, ses opinions avec une gentillesse aimable qui ne manquait pas de charme. Le sujet de ces causeries familières était parfois la vie de tous les jours avec ses menus incidents, ses fêtes, les personnages qui s'y mêlaient ; parfois Leigh Hunt se laissait entraîner par son imagination toujours vive dans les domaines de la mythologie et de la féerie où il aimait à se promener. Il éprouvait à sa façon ce goût de l'histoire qui caractérise le *xix^e* siècle ; mais, dans l'histoire, ce qui l'arrêtait avant tout, c'étaient les anecdotes intéressantes par leur caractère dramatique ou par ce qu'elles révélaient de certains caractères. S'il parlait de littérature, c'était avec la même franchise et le même sens des valeurs littéraires que jadis : Leigh Hunt salua alors le génie de Thomas Carlyle, dont la réputation ne dépassait pas les limites d'un cercle encore étroit, il présenta au public Egerton Webbe, dont il devait bientôt déplorer la mort prématurée. A plusieurs reprises il rendit hommage à ceux qui avaient été ses compagnons de jadis, Shelley, Keats, Lamb et Hazlitt. En même temps, Leigh Hunt cherchait à faire goûter à son public les beautés des classiques anglais, en indiquant les passages qui lui plaisaient le plus : le *Leigh Hunt's London Journal* contient en germe trois des ouvrages de critique que l'auteur devait publier après 1840 : *Imagination and Fancy*, *Wit and Humour*, *Men, Women and Books*. Dans tous ces articles, d'un style souvent plus châtié que ceux de ses débuts, Leigh Hunt laissait apparaître sa philosophie faite de résignation, de courage, d'optimisme en dépit de tout, et aussi de charité et de tendresse. On y sentait l'apaisement qui s'était produit en lui après de longues années de luttes et de misère ¹.

Les débuts de la nouvelle publication furent encourageants, comme le note le rédacteur en chef dans le quatrième numéro ². Malheureuse-

¹ On peut consulter sur ce point Launcelot Cross [Frank Carr], *Characteristics of Leigh Hunt as exhibited in that typical literary periodical, Leigh Hunt's London Journal (1834-1835)*, 1878.

² *Leigh Hunt's London Journal*, 23 avril 1834, p. 28.

ment, bien qu'elle portât son nom, il n'en était point l'unique propriétaire. Il se trouva bientôt en désaccord avec son associé, Thomas Littleton Holt ; le différend fut arbitré par Charles Knight : le 4 juin 1834, celui-ci suggérait que la propriété du journal fût également divisée entre les deux associés ¹. Ce projet d'accord ne fut pas apparemment accepté par Holt qui préféra se retirer. D'après un nouveau contrat en date du 14 juin 1834, le *Leigh Hunt's London Journal* fut acheté par l'éditeur Henry Hooper qui devait se charger d'en assurer la publication à ses risques et périls ; Leigh Hunt n'était plus que le rédacteur en chef et, au lieu de participer directement aux bénéfices, il devait toucher un traitement fixe sous certaines conditions spécifiées dans l'accord ². Effectivement le numéro du 18 juin 1834 porte la mention : *Published by H. Hooper, 13 Pall Mall, East*. La vente du *London Journal* ne fut sans doute pas satisfaisante : le 27 mai 1835 une longue notice annonçait sa fusion avec le *Printing-Machine*, qui contenait des comptes rendus d'ouvrages récemment parus. La semaine suivante, le 6 juin 1835, les deux publications étaient amalgamées en une seule, de format et de dimensions analogues à ceux du *London Journal* ; leurs articles n'étaient point mélangés, mais figuraient côte à côte, avec des titres distincts ; naturellement le nombre et la longueur des articles étaient moins grands qu'auparavant. La direction des deux publications réunies était assumée par l'éditeur de la *Printing Machine*, Charles Knight ; le prix était porté de trois half-pence à deux pence. Cet arrangement assez étrange montrait les difficultés qu'avait à surmonter la publication de Leigh Hunt : la concurrence était trop grande et son nom n'avait pas un attrait suffisant. A la fin de l'année, brusquement, *Leigh Hunt's London Journal and the Printing-Machine* cesse de paraître : Charles Knight avait sans doute décidé de ne plus faire les frais d'une entreprise onéreuse. Leigh Hunt pouvait écrire à un ami, Thomas Weller, en date du 16 janvier 1836 :

The London Journal was discontinued with an abruptness almost as surprising to myself as to you, owing to some mysteries of partnership which I cannot explain ; and I could not take leave of my readers, because I hoped, beyond the last moment, to be able to carry it on, in which hope, owing to the shortness of the time, I was unfortunately disappointed ³.

Tandis qu'il remplissait les fonctions de rédacteur en chef du *Leigh Hunt's London Journal*, Leigh Hunt n'avait pas tout à fait abandonné la poésie : il aimait à écrire de petits poèmes dans lesquels il exprimait ses pensées les plus délicates. Son nouvel hebdomadaire en contient quelques-uns. L'estime qu'il rencontre le pousse à se lancer dans une tentative un peu plus hardie : au début d'avril 1835, il publie *Captain Sword and Captain Pen*, poème allégorique dans lequel il dépeignait les horreurs de la guerre et faisait ressortir l'influence que peuvent exercer

¹ *Award in re Leigh Hunt's London Journal*, Coll. Brewer.

² *Articles of agreement*, 14 juin 1834, Coll. Brewer.

³ « *Le Journal de Londres fut interrompu avec une brusquerie qui me surprit presque autant que vous à la suite de quelques mystères se rattachant à mon associé qu'il m'est impossible d'expliquer ; et je n'ai pas pu prendre congé de mes lecteurs, car j'espérais, même après le dernier moment, être capable de le continuer ; malheureusement, par suite du manque de temps, j'ai été déçu dans cette espérance.* » Lettre de Leigh Hunt à T. Weller, 16 janv. 1836, *Corr.*, vol. I, pp. 311-312.

les écrivains contre les hommes de guerre. Le sujet était banal : il permettait à l'écrivain d'exprimer son idéalisme généreux, mais à vrai dire souvent trop vague ; le ton, sévère parfois, n'avait plus le caractère acerbe des articles de l'*Examiner* et, si l'on retrouve dans ce poème ces tableaux riches et évocateurs qui caractérisent *Rimini*, ni le vocabulaire, ni la versification ne se distinguaient par ces singularités qui avaient valu tant de critiques à l'auteur. Mais le genre de l'allégorie ne convenait plus au goût du jour : bien que l'auteur eût dédié son nouveau poème à son ancien défenseur, qui était devenu maintenant un personnage éminent, Lord Brougham and Vaux, malgré la mention favorable que lui accordait *The Printing Machine* du 4 avril 1835, *Captain Sword and Captain Pen* ne semble pas avoir reçu un accueil très favorable : le *Spectator* notait qu'il y avait quelque chose de faux dans les descriptions comme dans la conception générale du poème ¹ ; la *Literary Union*, qui en faisait l'éloge, déclarait qu'il donnait une impression de hâte ². Malgré tous ses efforts, le pauvre Hunt ne parvenait pas à percer de nouveau.

Une fois de plus il écrivit pour les revues, sans plan bien déterminé, au hasard des offres qu'il recevait. Il avait continué à écrire pour la *New Monthly Magazine* ; ses articles s'y font beaucoup plus nombreux de 1836 et 1837. Tantôt il donne de petits tableaux animés et amusants de la vie anglaise ³ ; tantôt il se plaît à évoquer le monde imaginaire où se promène sa fantaisie ⁴. Il revient même à la critique en publiant dans la *New Monthly des Reflections on some of the great men of the reign of Charles I* ⁵ et dans la *Westminster Review* des observations sur les *Letters and Works of Lady Mary Worthley Montagu* ⁶. On constate dans tous ces articles comment, ayant dépassé la cinquantaine, il se montrait plus doux et plus bienveillant. Il évitait tout ce qui pouvait provoquer des polémiques ; ses jugements, reposant parfois sur des études très attentives, étaient empreints de modération ; son style se polissait.

C'est dans ces conditions qu'en juillet 1837, reprenant un vieux rôle, il devenait le rédacteur en chef du *Monthly Repository*. C'était là une publication assez ancienne, qui avait été fondée par des membres de la secte unitarienne et qui longtemps avait accordé une large place aux questions purement religieuses. Son propriétaire, W. J. Fox, membre du Parlement et réformiste assez ardent, voulut lui retirer le caractère de journal d'une secte et en confier la direction, selon les termes de R. H. Horne, « *to somebody of position, who would carry forward those*

¹ *Spectator*, 11 av. 1835, p. 353.

² *The Literary Union, a Monthly Magazine, conducted by Members of the City of London and Western and Scientific Institutions* (dure seulement de mars à août 1835), juin 1835, pp. 216-218.

³ *A visit to the Zoological Gardens*, août 1836, vol. XLVII, pp. 479-491 ; *The day of the disasters of Carlington Blundell, Esq.*, janv. 1837, vol. XLIX, pp. 79-91 ; *Jack Abbott's breakfast*, mars 1837, vol. XLIX, pp. 404-417.

⁴ *On Giants, Ogres and Cyclops*, fév. 1835, vol. XLIII, pp. 170-180 ; *The Nymphs of antiquity and of the poets*, mai 1836, vol. XLVII, pp. 88-96 ; *The Sirens and Mermaids of the Poets*, juillet 1836, vol. XLVII, pp. 273-282 ; *Aeronautics, real and fabulous*, sept. 1836, vol. XLVIII, pp. 49-61 ; *Gog and Magog, and the Wall of Dhoulkarnein*, by Leigh Hunt, oct. 1836, vol. XLVIII, pp. 178-181 ; *Tritons and Men of the Sea*, av. 1837, vol. XLIX, pp. 505-518.

⁵ *New Monthly Magazine*, juin 1836, vol. XLVII, pp. 207-218. On trouve également dans la *New Monthly* de 1836 et 1837 d'assez nombreux poèmes, dont le relevé se trouve dans l'édition Milford des *Œuvres Poétiques* et dans notre bibliographie.

⁶ *Vide supra*, p. 214, n. 1.

principles of mental freedom, of reform and of science, literature and art, of which, with the assistance of Mr. John Mill, Mrs. Martineau, Dr. Southwood Smith, etc., etc... it had for years been one of the very foremost champions »¹. Pendant un certain temps, R. Horne lui-même assumait la direction du *Repository*. Leigh Hunt en le remplaçant publiait une véritable profession de foi, dans laquelle il affirmait que son christianisme n'était hostile à aucune secte, mais se proposait de fondre toutes les sectes en une vaste association d'hommes aux aspirations généreuses. De plus en plus il se faisait l'apôtre d'un idéalisme et d'un libéralisme humanitaires, qui représentaient chez lui des aspirations sentimentales plutôt que des principes bien définis. Le programme de sa nouvelle entreprise était contenu dans la phrase suivante :

The Monthly Repository then will be very unsectarian, very miscellaneous, very much given to literature and unlimited enquiry, a great lover of all the wit and humour, it can bring into it, and an ardent Reformer, without, thinking it necessary to mistake brick-bats for arguments or a scuffling with other people's legs for social advancement ².

En effet, contrairement à la ligne de conduite qu'il s'était fixée dans le *Leigh Hunt's London Journal*, le rédacteur en chef du *Monthly Repository* n'hésitait plus à exposer ses idées sur les grands sujets d'intérêt général ; s'il se contentait de faire quelques allusions discrètes à ses théories religieuses, il reprenait son rôle de commentateur des principaux événements politiques. Seulement, au lieu d'apparaître comme un critique acerbe, il exposait sur les sujets du jour, le début du règne de la reine Victoria, le ministère de Lord Durham, les divisions des Réformistes, la question canadienne, les idées d'un esprit large et de tendances très libérales, mais mûri et calmé par l'âge³. Sa fougue de jadis avait fait place à un ton plus philosophique ; son attitude était celle d'un spectateur qu'intéressent les discussions publiques et non plus celle d'un militant se jetant hardiment dans la mêlée. Il expliquait lui-même ce changement qui s'était produit en lui dans un intéressant article intitulé *Explanation and Retrospection. The Examiner twenty years ago*, à l'usage de ceux qui lui reprochaient sa tiédeur. Il ne reniait point le rôle de « *Robin Hood of its cause* » que l'*Examiner* avait joué autrefois, mais il s'efforçait de justifier son évolution en ces termes :

¹ « A un personnage distingué, qui continuerait à soutenir ces principes d'indépendance d'esprit et de réforme, et à défendre la science, la littérature et les beaux-arts, dont avec l'aide de Mr. John Mill, de Miss Martineau, du Dr Southwood Smith et d'autres, il a été longuement l'un des champions les plus en vue. » R. H. HORNE, *Portraits and Memoirs* dans *Macmillan's Magazine*, sept. 1870, p. 365.

² « Le *Monthly Repository* sera donc complètement détaché de toute secte, contiendra des articles très mélangés, fera une large place aux articles purement littéraires et à des enquêtes conduites en toute liberté, accordera une grande valeur à tout l'esprit et tout l'humour qu'il y pourra faire entrer, se montrera un Réformiste ardent sans considérer qu'il est nécessaire de prendre les morceaux de briques qu'on se lance pour des arguments, ni les coups que l'on donne dans les jambes d'autrui comme une façon de se pousser dans le monde. » *Monthly Repository*, juillet 1837, *Editor's address to the public*.

³ Juillet 1837, pp. 3-14, *Female Sovereigns of England when young* ; août 1837, pp. 73-80, *Lord Durham and the Reformers*, pp. 80-85, *The Queen* ; sept. 1837, pp. 144-152, *Result of the elections and defects of the Reformers* ; nov. 1837, pp. 297-300, *Lord Durham's vindication of himself*, pp. 301-310, *The Queen and the Working Classes* ; déc. 1837, *The Queen, the opening of Parliament, and the address of the working men on national education* ; janv. 1838, pp. 1-6, *Money Debates in Parliament*, pp. 52-54, *The New American War* ; fév. 1838, pp. 124-126, *Canada*.

There was a good deal of mere antagonism in our former efforts ; of the petulance and pride of the will, and of the shew of fancied superiority ; and hence the good that suffering did us in driving us from self estimation into the arms of the good and beauty to be found any where, and every where else ; a possession so infinite that we have ever since been hot with a zeal to make everybody partake of it ¹.

Leigh Hunt aurait pu, s'il avait voulu, établir une comparaison analogue sur son poème de *The Feast of the Poets* publié en 1811 et *Blue Stocking Revels*, composé en 1836 pour la *New Monthly Magazine* mais qui parut seulement dans le *Monthly Repository* de juillet 1837. Usant d'un procédé semblable à celui qu'il avait employé pour les poètes, l'auteur évoquait les femmes de lettres anglaises dans une allégorie. Mais, quoique certains traits fussent assez acérés, le ton général était moins mordant. Les autres poèmes publiés par Leigh Hunt entre 1837 et 1838, aussi bien dans le *Monthly Repository* que dans diverses publications, sont des traductions ou des poèmes dans lesquels l'auteur donne libre cours à son imagination aimable ou à ses sentiments généreux ².

La plupart des articles de Leigh Hunt dans le *Monthly Repository* étaient des essais d'une forme très souple, analogues à ceux de l'*Indicator*. Il y laissait entrevoir sa personnalité « *fresh and strong as ever* » comme le faisait remarquer un critique de l'*Examiner* ³. Plus que jamais l'auteur aimait à parler de lui-même à ses lecteurs ; plusieurs de ses essais, *Inexhaustibility of the subject of Christmas* ⁴, *Gossip on the Royal Exchange* ⁵, *Soliloquy during a walk home at night* ⁶ étaient des effusions ; mais on y sentait que les ans avaient calmé l'ancien rédacteur de l'*Examiner* et l'avaient porté à réfléchir et à se discipliner. D'autres essais, comme *Female Sovereigns in England when young* ⁷ et *Duchess of Saint Albans ; and Marriages from the Stage* ⁸, étaient de véritables études littéraires ; tout en faisant une large part aux consi-

¹ « Nos efforts de jadis n'étaient inspirés en grande partie par rien d'autre qu'un pur antagonisme ; par la pétulance et l'orgueil d'une volonté cherchant à s'affirmer, par le besoin de se montrer d'une supériorité imaginaire ; de là le bien que nous fit la souffrance en nous détournant d'une opinion trop favorable de nous-même et en nous jetant dans les bras du beau et du bien que l'on peut trouver n'importe où et partout ailleurs ; richesse si vaste que depuis nous avons toujours brûlé d'un ardent désir d'y faire participer tout le monde. » *Monthly Repository*, oct. 1837 : *Explanation and Retrospection. The Examiner twenty years ago*.

² *Literary Hours, by various friends* : pp. 172-173 : *The Glove and the Lion* (déjà paru dans la *New Monthly Magazine*, mai 1836), p. 187 : *Fragment by Leigh Hunt*, pp. 186-188 : *Llanbedr*, 1835, pp. 211-212 : *An Albanian Love Letter*, pp. 223-227 : *Bodryddan* (aussi dans le *Monthly Repository*, oct. 1837). HALL, S. C., *The Book of Gems. The Modern Poets and Artists of Great Britain*, vol. III, 1838, pp. 152-161, cont. divers poèmes de Hunt parmi lesquels *Abou Ben Adhem and the Angel*. *Monthly Chronicle*, nov. 1838, vol. II, dans l'article sur Pope (pp. 429-436) : première version de *Nellie kissed me*. *Blue Stocking Revels ; or the Feast of the Violets* se trouve dans le numéro de juillet du *Monthly Repository*, pp. 33-57 ; plusieurs petits poèmes paraissent dans la revue mensuelle dirigée par Hunt ainsi que dans la *New Monthly Magazine*. Cf. LEIGH HUNT, *Poetical Works* (éd. Milford) et notre bibliographie.

³ « Aussi fraîche et aussi vigoureuse que jamais », *Examiner*, 6 août 1837. Cf. aussi, *The Casket of Literature, Science and entertainment*, 8 juillet 1837, 30 juillet 1837 (*Blue Stocking Revels*), 11 août, 9 sept., 14 oct., 25 nov., 9 déc., 23 déc. 1837, 6, 20, 27 janv. 1838.

⁴ *Monthly Repository*, déc. 1837, *Enlarged series*, n° I, pp. 391-394. Nous attribuons les articles du *Monthly Repository* à Leigh Hunt ou à ses collaborateurs d'après un exemplaire de la Collection Brewer où les noms des auteurs sont ajoutés d'une main qui semble être celle de Leigh Hunt.

⁵ *Id.*, fév. 1838, pp. 118-123.

⁶ *Id.*, fév. 1838, pp. 127-130.

⁷ *Id.*, juillet 1837, pp. 3-14.

⁸ *Id.*, sept. 1837, pp. 154-176.

dérations personnelles, l'auteur montrait dans ses essais un besoin de se documenter d'une façon riche et précise et de juger sans hâte.

Les articles du *Monthly Repository*, sans être tous égaux, montraient que Leigh Hunt, loin de se laisser abattre par ses revers, avait toujours une plume alerte ; les ans l'avaient formé ; son style tendait à s'épurer. Il cherchait à relever la tête. On regrette davantage qu'une fois de plus il n'ait pas réussi. Il avait attiré à lui quelques collaborateurs de marque ¹. Mais la tâche était au-dessus de ses forces. Le *Monthly Repository* n'avait pas une grande circulation quand W. J. Fox offrit à Hunt d'en devenir le rédacteur en chef. Il conservait malgré tout la réputation d'une publication établie par une secte ; ce n'était ni une ancienne revue connue, ayant déjà un nombre respectable de lecteurs, ni un organe à bon marché destiné au grand public. Les Réformistes, auxquels l'auteur s'adressait, étaient divisés en sous-groupements nombreux, souvent hostiles les uns aux autres ; l'idéalisme un peu vague de Leigh Hunt semblait dater. Ses efforts obtinrent un commencement de succès quand, en janvier 1838, il put annoncer que pour la première fois le *Monthly Repository* lui rapportait un bénéfice appréciable ². Mais de nouvelles difficultés se présentèrent ; n'était-il pas maladroit de se faire le défenseur d'idées avancées au moment même où ses amis cherchaient à obtenir une pension pour lui de gouvernements assez modérés ? Dans une lettre qu'il envoie à John Forster peu de temps avant l'interruption de sa revue, il lui signalait qu'il lui faudrait peut-être abandonner la politique et s'en excusait en déclarant que son silence lui permettrait de ne point trahir ses principes ³ : on l'avait probablement invité à montrer un peu plus de discrétion dans l'expression de ses idées. En avril 1838, Leigh Hunt prenait congé de ses lecteurs du *Monthly Repository* : la poésie et la littérature, disait-il, étaient les deux sujets qui l'avaient toujours le plus intéressé ; il allait désormais s'y consacrer entièrement et revenir ainsi à sa véritable vocation ⁴. Le mois suivant, le *Monthly Repository* cessait de paraître.

Hélas ! l'auteur maintenant assez âgé devait gagner sa vie, en attendant le chef-d'œuvre qui le tirerait d'embarras. Il recommença à écrire pour les périodiques. En 1838 et 1839, il publia des comptes rendus des conférences de Carlyle dans l'*Examiner* : il revenait ainsi à son ancien hebdomadaire qui continuait à se développer en restant fidèle aux principes de ses fondateurs, mais en s'adaptant au goût du jour. Pendant quelques temps, Hunt fut le collaborateur assidu d'une revue nouvellement fondée, la *Monthly Chronicle*, où il publia des articles de critique littéraire ⁵. Le *Musical World* contient huit articles de lui au début de

¹ T. CARLYLE (*Liliputian*, poème, août 1837) ; W. S. LANDOR (*High and Low Life in Italy*, août 1837) ; I. WADE (*The Curse of the Flowers*, poème, août 1837) ; HORACE SMITH (*Church Rates*, poème, oct. 1837) ; *The Quarrel of Faith, Hope and Charity*, poème, nov. 1837) ; W. B. SCOTT (*Hints towards a right appreciation of pictures*, oct. 1837) ; d'après l'exemplaire de la Coll. Brewer, Thornton Hunt fut également l'un des collaborateurs de son père.

² Lettre de Leigh Hunt à J. W. Dalby, 13 janv. 1838, *Corr.*, vol. I, pp. 295-296.

³ Lettre de Leigh Hunt à J. Forster, *Chelsea, Tuesday*, *Corr.*, vol. I, p. 277.

⁴ *Monthly Repository*, av. 1838, *Editor's address to the public*.

⁵ *The Monthly Chronicle, a national journal of politics, Literature, Science and Art*, sous la rubrique *Notes of a Lover of Books*, oct. 1838, vol. II, pp. 337-342 ; nov. 1838, pp. 429-436 ; déc. 1838, pp. 541-546 ; janv. 1839, vol. III, pp. 56-63 ; fév. 1839, pp. 167-172.

1839 : il y mêle d'une façon agréable des jugements nuancés sur la musique et des appréciations littéraires ¹.

Comme pour l'encourager, on le faisait entrer de plus en plus dans les anthologies : *The Romancist and Novelist's Library. The best works of the best authors*, imprimé par Charles Reynell, reproduisait en 1839, quatre récits qu'il avait fait paraître dans l'*Indicator* et le *Liberal* ². *The National, A Library for the people* contenait trois petits poèmes qu'il avait édités à divers moments de sa carrière ³. Sa réputation s'étendait jusqu'aux Etats-Unis ; le publiciste Nathaniel Parker Willis publiait une lettre autographe de Leigh Hunt dans un article d'une revue new-yorkaise, le 27 avril 1839 ⁴.

*
* *

Après plusieurs années d'efforts pour rétablir sa fortune, notre auteur continuait vers 1840 à vivre au jour le jour. On l'estimait, mais il ne parvenait point à s'affirmer ; il ne devait jamais retrouver le rôle influent qu'il avait joué au temps de l'*Examiner*. Toutes ses tentatives pour reprendre la direction de périodiques avaient abouti à des échecs. Sa situation néanmoins tendait à devenir moins critique. Il avait vu s'atténuer l'hostilité qui s'était acharnée contre lui jusqu'à l'époque du *Tatler*. Il était entouré d'un groupe d'amis dévoués. Il reprenait rang parmi les principaux écrivains de son temps. Moins brillant peut-être que jadis, il avait réussi à discipliner son talent. Le Romantique fougueux de jadis était devenu un écrivain plus timide, mais beaucoup plus respecté de l'époque victorienne.

¹ *Musical World, A weekly record of musical science, literature and intelligence*, vol. XI, N. S. vol. IV, sous les rubriques : *Words for Composers*, 10 janv. 1839, pp. 18-21 ; 17 janv., pp. 57-58 ; 7 fév., pp. 82-85 ; 14 fév., pp. 97-99, et *The Musician's poetical companion*, 21 fév., pp. 110-113 ; 28 fév., pp. 128-131 ; 21 mars, pp. 175-178.

² *The Romancist and Novelist's Library*, vol. I, pp. 46-48 : *The Florentine Lovers*, vol. II, pp. 261-262 : *Ronald of the Perfect Hand*, p. 349 : *The Daughter of Hippocrates*, pp. 411-412 : *Galgano and Madonna Minoccia*.

³ *The National, A Library for the People : Power and Gentleness*, Mamhoud, Abou ben Adhem.

⁴ *The Corsair*, N. Y. 27 av. 1839, vol. I, p. 105 dans un article intitulé *Autographs*. Cf. *Notes and Queries*, vol. CLX, p. 367. THOMAS O. MABBOTT : *Letters of Leigh Hunt, Thomas Hood and Allan Cunningham*. Notre ancien collègue Mr. Mabbott a bien voulu nous signaler lui-même cette référence.

CHAPITRE IV

LA VIEILLESSE

(1840-1859)

I. « A LEGEND OF FLORENCE. » — TENTATIVES POUR RÉUSSIR AU THÉÂTRE (1840-1843)

Mil-huit-cent-quarante marque un tournant dans l'existence de Leigh Hunt. Il quitte Chelsea qu'il pouvait associer à sa réhabilitation littéraire, mais où il avait vécu pauvrement et connu bien des déboires. Il va s'établir à Kensington, partie plus riante et mieux fréquentée de la banlieue de Londres. Pendant onze ans, il y occupera une petite maison à deux étages précédée d'un jardin et située à quelques pas de la route de Londres à Hammersmith, 5 *Edwardes Square*. Son fils Thornton, maintenant marié et dont la réputation grandissait dans le monde du journalisme londonien, ainsi que sa fille aînée Florimel, devenue Mrs. Gliddon, demeuraient non loin de là. Il y devait mener une vie assez heureuse. Thornton parle de cette phase de son existence comme d'une « *period of great industry, and upon the whole of much more success than he had enjoyed for a long time* »¹. En effet, après plusieurs années de demi-succès et d'échecs, il obtint, au début de 1840 un succès véritable avec sa pièce de *A Legend of Florence*. Ce n'était pas assez pour faire de lui un des grands auteurs dramatiques de l'époque. Mais ce retour de la fortune servit à le reconforter ; c'était la preuve que son talent était encore vivace ; ses amis littéraires se groupaient plus étroitement autour de lui ; de nouveau, il attirait sur lui l'attention du grand public.

Hunt réalisait ainsi à l'âge de cinquante-cinq ans un rêve qu'il avait formé dès le début de sa carrière d'écrivain. Depuis l'époque lointaine où il écrivait les chroniques dramatiques du *News*, le théâtre avait exercé sur lui une sorte de fascination. Dès son enfance et après sa sortie de prison, il avait composé des pièces avec un enthousiasme plus grand sans doute que son sens des nécessités du théâtre. Aucune de ces pièces n'avait été acceptée ; il n'en avait point été découragé. Il n'est pas surprenant que de nouveau après 1830, la scène l'ait attiré : il avait l'esprit un peu plus en repos que pendant la décade précédente ; l'accueil assez favorable quoique réservé qu'avaient reçu ses divers ouvrages d'alors l'invitait à s'essayer dans d'autres genres. Il ne s'était jamais arrêté à une forme littéraire déterminée. Justement, au

¹ « Une période de grande activité et dans l'ensemble de plus grand succès qu'il n'en avait obtenu depuis longtemps. » *Corr.*, vol. II, p. 2.

moment où il s'efforçait de se réhabiliter, de sérieux efforts étaient faits pour redonner un peu d'éclat au théâtre anglais ; or l'un des instigateurs de ce mouvement, Bulwer-Lytton, était de ceux qui s'étaient préoccupés du sort de Hunt ; tout le groupe de ses principaux amis d'alors, Talfourd, Forster, Horne, s'intéressait à cette tentative de renaissance dramatique dont le besoin, hélas ! n'était que trop évident. On peut admettre comme une chose très vraisemblable qu'ils en aient discuté avec l'ancien critique du *News* et de l'*Examiner*, que peut-être ils l'aient encouragé à écrire pour la scène.

En tout cas, les années qui précèdent immédiatement 1840 voient Leigh Hunt multiplier ses efforts pour se faire connaître comme auteur dramatique. Sa première pièce, *A Legend of Florence*, fut probablement composée entre le 1^{er} octobre 1837 et le début de janvier 1838¹ ; si nous nous en rapportons à l'Autobiographie il ne lui fallut pas plus de six semaines pour la mettre sur pied². Le sujet l'enthousiasme et il ne doute pas que l'acteur M., c'est-à-dire Macready, alors très populaire à Londres, n'accepte d'en jouer le premier rôle. Celui-ci, malgré l'intervention de Forster, est loin d'entrer dans les vues de l'auteur³. Hunt convoque ses amis pour leur faire une lecture de sa tragédie⁴. Hélas ! il lui faut bientôt déchanter, car sa pièce est refusée. Il ne se décourage pas et en compose une autre, *The Secret Marriage*. Mais il n'obtient pas plus de succès et pendant quelque temps il abandonne l'espoir de réussir comme auteur dramatique. Pourtant son désir est tenace ; il retouche sa première pièce ; elle est enfin acceptée au théâtre de *Covent Garden*, sous la réserve qu'il corrige le cinquième acte pour le rendre plus dramatique.

Leigh Hunt se remet à l'ouvrage. Il nous a laissé plusieurs brouillons des scènes de ce cinquième acte sur lequel désormais vont porter ses efforts⁵. La représentation tant désirée en est reculée. Il s'en impatientte. Ses amis, qui prennent fait et cause pour lui, s'irritent des délais que fait prévoir la direction de *Covent Garden*⁶. Leigh Hunt menace de faire imprimer sa pièce pour faire honte aux gens de théâtre. Il faut que ses amis s'entremettent, lui conseillent la patience, le calment et l'encouragent tout à la fois : John Forster, en lui transmettant une lettre du trésorier de *Covent Garden*, s'efforce de lui redonner un peu d'ardeur, de lui faire entrevoir le but à atteindre : « *a triumphant and overtopping thing* »⁷.

Ces efforts, ces démarches, ces déboires même ont du moins un résultat : c'est de resserrer autour de Leigh Hunt le petit groupe de ses amis. John Hunter, l'ami commun de Hunt et de Carlyle, nous a

¹ Lettre de Leigh Hunt à John Forster, 1^{er} oct. (prob. 1837), *Corr.*, vol. I, p. 278 : « *I have got such a subject for a tragedy ! so full of loveliness and pity and funeral awe...* »

² *Aut.*, chap. XXV, vol. II, p. 225

³ Cf. *The Diaries of W. C. Macready*, ed. by W. Toynbee, 1912, vol. I, pp. 463-464 (14 juin 1838), 464 (17 juin 1838), 465 (20 juin 1838). C'est la date de ces références qui nous porte à penser que la date de la lettre à Forster est 1837.

⁴ Lettres de Leigh Hunt à Robert Bell, oct. [1838], 8 oct. [1838], 18 oct. [1838], *Corr.*, vol. II, pp. 321-324.

⁵ Coll. Brewer.

⁶ Forster lui écrit : « *Do you think it candid that you be continually « fobbed off » on the score of alterations — these persons knowing well that they have meanwhile pledged themselves, in any case, and however successful your alterations, to prefer another (and later) candidate to you.* » Lettre Ms de John Forster à Leigh Hunt, n.d., Coll. Brewer.

⁷ « une œuvre triomphale et supérieure ». Lettre Ms de John Forster à Leigh Hunt, n.d. Coll. Brewer.

laissé un joli petit tableau d'une lecture de la pièce à laquelle assistait l'auteur de *Sartor Resartus* le 13 mars 1839 :

Carlyle spoke earnestly and candidly of it ; told him it was a piece of right stuff, solid and real, with a pulse of life and play of passion in every scene and line, and capitally dramatised ¹.

C'est probablement à la même réunion que font allusion les Clarke lorsqu'ils nous représentent le groupe des amis de Hunt, au milieu desquels ils signalent Carlyle, écoutant la lecture de la pièce avec une attention quasi-religieuse ².

Enfin, le grand jour arriva. Le 7 février 1840, *A Legend of Florence* était représentée pour la première fois au théâtre de *Covent Garden*. Quand la pièce fut terminée, le vieil auteur fut amené sur la scène et salué d'une ovation enthousiaste. Les Clarke se sont faits les chroniqueurs de ce moment glorieux dans l'existence de leur ami :

A touching sight was it to see that honoured head, grown grey in the cause of letters and in the ceaseless promotion of all that is tasteful and graceful, good and noble, a head that we remembered jet black with thick, clustered hair, and held proudly up with youthful poet thought and patriot ardour, now silvered and gently inclined to receive the applause thus for the first time publicly and face to facedly showered upon it ; the figure that had always held apart its quiet, studious course, devoted to patient, ardent composition, now standing there in sight of men and women the centre of a thousand grateful and admiring eyes. His face was pale, his manner staid and simple : as if striving for composure to bear an incense that profoundly stirred him, a kind of resolute calmness assumed to master the natural timidity of a man unaccustomed to numerous and overt testimony of approbation ; and as if there were a struggle between his desire to show his affectionate sense of his fellow-men's liking, and his dread lest he should be overcome by it. As he withdrew from the ovation it was evident that the man of retiring habits was both glad and sorry, both relieved and regretting, to leave this shouting, welcoming, hurraing crowd ³.

¹ « Carlyle lui en parla avec intérêt et sans lui rien cacher, lui déclara qu'elle était faite d'excellents éléments, substantiels et réels, avec une vie palpitante et des passions qui s'entrechoquaient dans chaque scène et dans chaque vers, le tout mis sous forme d'un drame avec un art supérieur. » *Reminiscences of Carlyle and Leigh Hunt, being extracts from the Diary of the late John Hunter of Craigcrook, by Walter C. Smith, dans Good Words, 1882, pp. 92-103.* L'auteur signale quelques remarques faites à Leigh Hunt au sujet du cinquième acte.

² Charles et Mary Cowden CLARKE, *Recollections of writers*, p. 87.

³ « Ce fut un touchant spectacle de voir cette tête respectée, devenue grise au service des belles-lettres et à force d'encourager sans cesse tout ce qui est gracieux et de bon goût, bon et noble, cette tête qui dans nos souvenirs apparaissait noire comme du jais, avec une chevelure épaisse et touffue, fièrement relevée par la pensée du jeune poète et l'ardeur du patriote, et qui était maintenant argentée et doucement inclinée pour recevoir les applaudissements se déversant ainsi sur elle pour la première fois en public et en face ; de voir le personnage qui avait toujours poursuivi à l'écart sa course tranquille et studieuse consacrée à la patiente et fervente composition de son œuvre, maintenant debout là en vue d'une foule d'hommes et de femmes au centre d'un millier d'yeux remplis de reconnaissance et d'admiration. Son visage était pâle, son attitude grave et simple, comme s'il s'efforçait de rester maître de lui-même pour supporter l'effet d'un encens qui le troublait profondément ; il avait pris un air calme et résolu pour vaincre la timidité naturelle d'un homme inaccoutumé à recevoir des témoignages d'approbation en si grand nombre et d'une manière aussi publique, comme s'il y avait lutte en lui entre son désir de montrer l'affectueuse reconnaissance qu'il éprouvait pour la sympathie de ses semblables et sa crainte d'en être accablé. Lorsqu'il s'éloigna de l'ovation qu'on lui faisait, il apparut de toute évidence que cet homme habitué à vivre à l'écart était à la fois heureux et triste, soulagé et plein de regrets de quitter cette foule qui criait, le saluait, poussait des hurras. » C. et M. C. CLARKE, *op. cit.*, pp. 86-87.

Nombreux furent les hommages que reçut Leigh Hunt à l'occasion de sa pièce. Le peintre Haydon l'avait rencontré deux jours avant la représentation, après plusieurs années de séparation, grisonnant, mais toujours vaillant ; il lui avait même promis de célébrer son courage s'il écrivait son autobiographie. Il note dans son journal au sujet de la *Legend of Florence* :

Went to Leigh Hunt's play, and was highly pleased, the audience was enthusiastic. At the conclusion he was brought on the stage — grey, sturdy, worn, and timid. I was much affected ¹.

Mary Shelley lui exprime ainsi toute sa gratitude :

*My dear Hunt,
Thanks for your beautiful play — so full of poetry and philosophy and all the loveliest things of this (when you write about it) lovely world* ².

Forster lui envoie ce billet :

God speed you on your new course — and may it be as brilliant and as long as I most earnestly pray it to be ³.

Laman Blanchard, le soir même de la représentation, le presse de questions pour connaître ses impressions ⁴. Southwood Smith en le félicitant lui demande s'il est remis « *from the extasy of success* » ⁵. T. N. Talfourd se réjouit des possibilités splendides qui s'ouvrent maintenant devant lui ⁶. Comme jadis, au temps de l'*Examiner*, il reçoit les hommages de multiples amis obscurs. Mais à présent Leigh Hunt n'est plus en lutte avec les grands de ce monde : la jeune reine Victoria assiste à deux reprises aux représentations de *A Legend* et Wordsworth, le vétéran respecté des lettres anglaises, avait fait savoir combien il regrettait de ne pas pouvoir aller à Londres pour applaudir au succès de Hunt ⁷.

Les critiques de la nouvelle pièce sont toujours élogieuses, parfois enthousiastes. Le succès de Leigh Hunt ne se limite pas à un petit groupe d'admirateurs. Au lendemain de la représentation les principaux quotidiens en donnent des comptes rendus très favorables : la *Morning Post*, qu'on ne saurait accuser de partialité à l'égard d'un ancien « radical », y voit un succès triomphal ⁸. Les hebdomadaires et à leur suite les revues mensuelles reprennent ces louanges en chœur ⁹.

¹ « Je suis allé à la pièce de Leigh Hunt et j'en suis revenu très satisfait, le public était enthousiaste. A la fin, il fut amené sur la scène, grisonnant, vigoureux, fatigué et timide. J'en fus très impressionné. » *Life of B. R. Haydon*, vol. III, p. 123, 8 fév. 1840.

² « Mon cher Hunt. Merci pour votre belle pièce, si pleine de poésie et de philosophie et des choses les plus charmantes de ce monde si rempli de charmes quand vous en parlez dans vos écrits. » Lettre Ms de Mrs. Shelley à Leigh Hunt, *Putney, Thursday*, sans date, Coll. Brewer.

³ « Que Dieu vous favorise dans cette nouvelle partie de votre carrière. Puisse-t-elle être aussi longue que je le demande dans mes prières les plus ardentes. » Lettre Ms de John Forster à Leigh Hunt, sans date, Coll. Brewer.

⁴ Lettre Ms de Laman Blanchard à Leigh Hunt, *Friday Night (the Friday Night)*, *British Museum*, Add. Mss. 38.523, f. 214-215.

⁵ Lettre Ms de Southwood Smith à Leigh Hunt, 11 fév. 1840, Coll. Brewer.

⁶ Lettre Ms de T. N. Talfourd à Leigh Hunt, 12 fév. 1840, Coll. Brewer.

⁷ Lettre Ms de R. H. Horne à Leigh Hunt, 1^{er} nov. 1839, B. M., Add. Mss. 38.109, f. 260.

⁸ *Morning Post*, 8 fév. 1840. Cf. à la même date *Morning Chronicle* (ainsi que le 13 et le 15), *Times*.

⁹ *Examiner*, 9, 16 fév. 1840 ; *Sunday Times*, 9 fév. 1840 ; *Spectator*, 9, 16 fév. 1840 ; *Statesman* (en sous-titre *The Weekly True Sun*), 8, 16 fév. 1840 ; *Athenaeum*, 15 fév. 1840 ;

La *Monthly Review* de mars 1840 contenait cette note caractéristique au sujet de *A Legend of Florence* :

We do not remember on any occasion greater curiosity or higher expectation to have existed regarding the probable merits of any literary work, than has been evinced in the case of Leigh Hunt's new venture ; and from all that we can learn his success has been generally pronounced to be beyond what many of his warmest friends anticipated ¹.

Blackwood's, l'ancien ennemi acharné de Hunt, s'exprimait ainsi en mars 1840 :

Leigh Hunt is now a successful dramatist, and we rejoice in his success as cordially as his best friends can do — for he deserves it.

La critique détaillée, accompagnée de nombreuses citations, que publiait la revue écossaise, formulait quelques réserves, mais se montrait dans l'ensemble favorable à la nouvelle œuvre de Hunt ².

C'était donc enfin le succès. Il reprenait place parmi les auteurs en vue de son époque. L'importance des mouvements littéraires n'est généralement sentie du grand public qu'avec un recul d'une vingtaine d'années ; on mesurait vers 1840 le rôle des jeunes écrivains qui avaient contribué à renouveler les lettres anglaises vers 1815 ; parmi eux Leigh Hunt avait occupé une place importante : à ce titre on le respectait. Les jeunes écrivains se montraient pleins de déférence pour lui, le consultaient, s'intéressaient à son sort. C'est l'époque où Macaulay s'efforçait d'obtenir une pension pour lui et espérait qu'il obtiendrait la position de Poète Lauréat à la mort de Southey ³. Il échangeait une correspondance amicale avec le Premier Ministre, Lord Melbourne. On le fêtait dans de petites réunions, comme celle de *Shakespeare Club* que nous raconte l'acteur Macready : il y rencontrait des écrivains et des artistes en renom, Thackeray, Douglas Jerrold, Maclise, on l'invitait à parler, on admirait la grâce aimable et facile avec laquelle il s'exprimait ⁴. Le succès lui donnait une nouvelle joie de vivre : il retrouvait sa vivacité, sa gaieté, son ardeur de jadis. John Hunter nous le présente en ces termes dans une réunion d'amis qui se tint le 8 avril 1840 :

Hunt again was all light and air, glancing gracefully over all topics, and casting the hues of his own temperament on every subject that arose ⁵.

Monthly Chronicle, mars 1840, vol. V, pp. 201-211 ; *Monthly Magazine*, mars 1840, pp. 263-271 ; *New Monthly Magazine and Humorist*, mars 1840, vol. LVIII, pp. 438-439.

¹ « Nous ne nous souvenons pas que les mérites probables d'aucun ouvrage littéraire aient provoqué une curiosité plus vive et une attente plus marquée que celles qui se sont manifestées à l'occasion de la nouvelle entreprise de Leigh Hunt ; et d'après tous nos renseignements son succès est généralement considéré comme étant plus grand que ne l'espéraient ses amis les plus chaleureux. » *Monthly Review*, mars 1840, p. 432.

² « Leigh Hunt est maintenant un dramaturge dont le succès est reconnu et nous nous réjouissons de son succès aussi cordialement que peuvent le faire ses meilleurs amis, car il le mérite. » *Blackwood's Edinburgh Magazine*, mars 1840, vol. XLVII, pp. 303-318.

³ Lettre de Macaulay à Macvey Napier, 26 av. 1841, *Selections from the correspondence of the late Macvey Napier*, pp. 346-347 ; *British Museum, Add. Mss.* 34.621, f. 582-584.

⁴ *The Diaries of W. C. Macready* (éd. W. Toynbee), à la date du 30 mars 1840, vol. I, pp. 504-505.

⁵ « De nouveau Hunt n'était plus qu'air et lumière ; il touchait avec grâce à toutes les matières dont on peut discuter et jetait les reflets de son propre tempérament sur tous les

L'époque dans laquelle il vivait était de nature à apaiser ce qu'il y avait pu y avoir de trop combattif en lui. L'Angleterre était sortie de cette crise politique, économique et même morale dans laquelle elle se débattait au moment où le jeune écrivain fougueux faisait ses débuts dans les lettres : les milieux conservateurs n'opposaient plus la même résistance aux idées nouvelles. La reine Victoria venait d'ouvrir un règne d'opportunisme pendant laquelle son pays ne devait point traverser de grands dangers. L'Angleterre allait entrer dans une ère de prospérité. L'esprit conservateur et craintif des personnages au pouvoir avait fait place à des conceptions plus libérales. Les réformes pour lesquelles Leigh Hunt avait combattu avaient été réalisées. Le Romanisme avait marqué la littérature d'une influence profonde. Il n'avait plus sujet de jouer ce rôle d'écrivain d'opposition qui avait été le sien au début de sa carrière. Le succès aidant, il allait se rallier aux idées qui étaient en faveur à l'aube de l'ère victorienne.

Ainsi se complétait et s'achevait son évolution morale, sans qu'il y ait eu rupture avec son passé. Le même idéalisme généreux, sinon très défini, continuait à l'inspirer. Cet idéalisme, le rédacteur de l'*Examiner* s'en était fait le fougueux défenseur dans la phase héroïque de son existence ; plus tard on le retrouve sous la forme d'aspirations religieuses ou d'un humanitarisme assez vague, dans le désir de l'auteur de répandre l'instruction et la culture autour de lui. De plus en plus, Leigh Hunt avait perdu ce qu'il avait pu avoir d'âpre et d'incisif dans sa jeunesse : le rêveur, l'artiste, le poète tendaient à supplanter chez lui le polémiste. Il se complaisait dans le genre de l'essai dont il se défendait de faire une arme. Ces dispositions s'affirment et se cristallisent dans les dernières années de son existence. Il évite les discussions de tous genres qui s'élèvent alors. Ses jugements, toujours délicats, se font très bienveillants. Il s'efforce avant tout de répandre autour de lui sa foi en la bonté humaine et son enthousiasme pour la beauté. Avec un éclectisme très large, il cherche à extraire ce qu'il y a de meilleur chez les grands auteurs pour le faire sentir à ses lecteurs. Beaucoup des traits qui s'affirment alors en lui, la modération, un libéralisme tempéré par le sens des réalités, les sympathies pour le peuple dans le cadre des institutions existantes, la confiance dans le génie national sont de ceux qui caractérisent toute son époque : ils sont au fond du caractère anglais. Par une transition qu'explique la souplesse même de son talent, ce représentant attardé d'un Romanisme novateur s'adapte sans efforts aux tendances de l'ère nouvelle.

Nulle part le changement qui s'est opéré en lui ne se montre mieux que dans le domaine politique et social. L'inquiétude provoquée par la transformation industrielle de l'Angleterre se développe avec rapidité après 1840 ; plusieurs des écrivains se préoccupent des conditions misérables des humbles : en 1843, Miss Barrett fait paraître le *Cry of the Children*, Thomas Hood son illustre *Song of the Shirt* et Charles Dickens son généreux *Christmas Carol*. Le propre fils de Hunt, Thornton, a des tendances socialistes marquées. Le vieil écrivain, qui

sujets qui se présentaient. » *Reminiscences of Carlyle and Leigh Hunt : being extracts from the Diary of the late John Hunter...*, p. 102. J. R. FLANCHÉ, dans *Recollections and Reflections*, vol. I, p. 36, cite une lettre de Leigh Hunt du 13 fév. 1840 où l'auteur se représente dans un état de « happy delirium ».

jadis s'était fait l'avocat des pauvres contre les riches, évite soigneusement de joindre son appel à celui des écrivains réformateurs. Il va plus loin. L'ancien accusateur du Prince Régent, du Duc d'York, de l'aristocratie et des Tories célèbre avec enthousiasme les grands événements de la famille royale. Sans doute est-il sensible au charme de la jeune reine Victoria. Il lui est reconnaissant de lui avoir envoyé de l'argent et de s'être intéressé à sa pièce ¹. Peut-être songe-t-il éventuellement à obtenir le titre de Poète Lauréat. Il n'en est pas moins caractéristique du changement d'attitude de Hunt de le voir publier deux poèmes en l'honneur de la Reine et de la Princesse Royale dans un journal à grand tirage, la *Morning Chronicle*, le 28 mai et le 25 novembre 1840. La même année, il dédie à la Reine un poème publié dans la *Monthly Chronicle* ². Nous le verrons encore célébrer la naissance et le baptême du Prince de Galles dans la *Morning Chronicle* du 8 février 1842, ainsi que la naissance de la Princesse Alice dans celle du 5 mai 1843. Il dédie son poème du *Palfrey* à la Reine et, encourage sans doute par le Premier Ministre, Lord Melbourne, lui en adresse un exemplaire accompagné d'une lettre très respectueuse le 15 juillet 1842 ³. Nous sommes loin du temps où Leigh Hunt écrivait des poèmes satiriques pour critiquer la conduite du roi George IV !

Cet apaisement qui se manifeste chez Leigh Hunt est marqué par le caractère même des ouvrages auxquels il travaille. Il édite les *Dramatic Works of Wycherley, Congreve, Vanbrugh and Farquhar* et les *Dramatic Works of Richard Brinsley Sheridan* en 1840 avec des notices biographiques et critiques. Il avait été jadis assez sévère envers Sheridan, auquel il reprochait son amitié pour le Prince Régent et son attitude politique ; il s'efforce maintenant d'en juger avec plus de détachement. Lorsqu'il parle des grands auteurs comiques de la Restauration anglaise, il cherche avant tout à marquer leur place dans l'évolution du théâtre et à favoriser par là la renaissance de l'art dramatique à laquelle ses amis et lui s'intéressent. Ces publications sont accueillies avec faveur ; il en paraît des comptes rendus élogieux ⁴ ; c'est à l'occasion des extraits des auteurs de la Restauration que Macaulay affirme publiquement ses sympathies pour Hunt : « *We have a kindness for Mr Leigh Hunt... A very clever, a very honest, and a very goodnatured man* ⁵. » Une nouvelle édition du *Sheridan* paraît en 1846 ; les extraits des dramaturges de la fin du xviii^e siècle sont réédités en Angleterre en 1849 et 1851.

Vers la même époque, Leigh Hunt s'associe à un projet de R. H. Horne pour moderniser certains récits de Chaucer. L'affaire ne va point sans quelques difficultés. Elizabeth Barrett, qui se charge de la correction des épreuves, lui reproche de ne point suivre son texte

¹ Cf. lettre de Macaulay à Macvey Napier, 26 av. 1841, *Vide supra*, p. 231, n. 3.

² *Monthly Chronicle*, sept. 1840, vol. VI, pp. 193-195 ; *To the Queen, upon this strange attempt made on the lives of her Majesty and Prince Albert*.

³ Lettres de Leigh Hunt à Sa Majesté la Reine Victoria, 15 juillet 1842, *Corr.*, vol. II, pp. 13-14, et au Vicomte Melbourne, 15 juillet 1842, *The letters of Queen Victoria* (publiées par A. C. Benson et le Vicomte Esher), pp. 412-413.

⁴ *Spectator*, 17 oct. 1840 ; *Examiner*, 25 oct. 1840 ; *Tait's Edinburgh Magazine*, déc. 1840, pp. 801-804.

⁵ « Nous avons un faible pour Mr. Leigh Hunt... C'est un homme très intelligent, très honnête et très bon. » *Edinburgh Review*, janv. 1841, vol. LXXII, pp. 490-528. Macaulay fait néanmoins quelques réserves sur divers points.

d'assez près ¹. Tout s'arrange cependant, et au début de 1841 paraissent *The Poems of Geoffrey Chaucer modernized*, auxquels Hunt collabore dans trois morceaux : *The Manciple's Tale*, *The Friar's Tale* et *The Squire's Tale* ².

La faveur publique lui est revenue ; Leigh Hunt le sent ; il en profite pour fouiller les publications qu'il a dirigées ou auxquelles il a collaboré jadis pour y recueillir des articles ou des passages qu'il réunit en volumes. C'est une pratique à laquelle il s'adonnera de plus en plus dans la dernière partie de son existence. On peut voir là un moyen assez commode de vivre sur sa réputation ; en usant largement de ce système, Hunt était porté à ne pas renouveler ses sujets. Peut-on le blâmer tout à fait cependant d'avoir rassemblé des passages restés inaperçus dans les petites revues où ils avaient paru et d'avoir ainsi composé une série d'ouvrages qui, pour n'être pas originaux, ont cependant quelque intérêt ? En 1840, sous le titre de *The Seer*, il réunit une série d'essais publiés dans l'*Examiner* sous la rubrique de *The Round Table*, dans le *Liberal*, dans le *Taller*, dans son *London Journal* et dans le *Monthly Repository*. Cette nouvelle anthologie s'écoule sans doute assez bien, puisque dès 1841, l'auteur la complète au moyen d'une seconde partie. En 1843, il extrait du *Leigh Hunt's London Journal* une centaine de récits dramatiques tirés de l'histoire, qu'il publie pour six pence sous le titre de *One Hundred Romances of Real Life* ; nous en trouvons des critiques favorables dans l'*Athenaeum* et la *Westminster Review* ³.

Ses œuvres originales à cette époque comprennent des essais et des poèmes. Revenant à un genre qu'il avait pratiqué autrefois dans l'*Examiner*, il esquisse d'une plume alerte des portraits de personnages londoniens bien connus, *The Monthly Nurse* et *The Omnibus Conductor* : il les publie dans une collection d'essais du même genre, *Heads of the People, or Portraits of the English*, accompagnés de caricatures amusantes ; il s'y trouve en bonne compagnie, puisque la liste des collaborateurs comprend Thackeray, R. H. Horne, Laman Blanchard et Douglas Jerrold qui se feront bientôt connaître au premier rang des humoristes, ainsi que son propre fils Thornton. Il écrit aussi pour une revue dont la durée fut brève, *The British Miscellany* ; il y fait paraître en 1841 quatre essais faciles dans lesquels il disserte sur des sujets tirés de la vie de tous les jours ⁴.

La même complaisance à communiquer ses observations et ses impressions se retrouve dans un long essai poétique qu'il publie dans la *Monthly Magazine* en septembre et octobre 1842 : *A Rustic Walk and Dinner*. Mais son œuvre en vers la plus importante à cette époque est *The Palfrey, A love story of Old Times* qu'il publie en 1842 ; là encore cependant, nous n'avons pas une œuvre tout à fait originale puisque le sujet en est tiré d'un vieux poème français composé par Huon le Roi.

¹ *Letters of Elizabeth Barrett Browning to R. H. Horne*, vol. I, p. 108, 17 déc. 1840 : « Mr. Leigh Hunt is sometimes satisfied with being with Chaucer in the spirit, and spurns the accidents of body », p. 114. Cf. aussi R. H. HORNE, *Portraits and Memoirs*, dans *Macmillan's Magazine*, sept. 1870, vol. XXII, p. 368.

² Cf. *The English Journal*, 2 janv. 1841 : *The Manciple's Tale rendered by Leigh Hunt* is excellent for its vivid and graceful execution.

³ *Athenaeum*, 17 juin 1843, p. 569 ; *Westminster Review*, août 1843, vol. XL, pp. 239-240.

⁴ *The British Miscellany*, vol. I, n° I, pp. 14-22 : *The inside of an omnibus* ; n° III, pp. 69-76 : *Beds and Bedrooms* ; n° IV, pp. 121-129 : *A portfolio, Horace Walpole's Letters, Vitalities of death* ; av. 1841, pp. 287-297 : *Epithalamiums, Wedding-days, Viviva Perpetua*.

Leigh Hunt se trouvait à son aise dans cette histoire d'amour qui lui permettait à la fois de peindre le monde de la chevalerie et la vieille Angleterre : il savait rendre avec délicatesse les sentiments des principaux personnages ; son don d'évoquer de belles images du passé ne l'avait pas quitté ; il avait appris en vieillissant à éviter ces particularités de langage et de versification qui avaient choqué d'assez nombreux lecteurs de *Rimini*. On lui en savait gré, et les critiques qui parurent de son poème dans l'*Examiner*, dans le *Chambers's Edinburgh Journal*, dans la *Monthly Review* et dans l'*Athenaeum* l'en félicitaient ¹ ; le *Spectator* célébrait en termes très chaleureux la transformation qui s'était opérée en lui ².

Ainsi Leigh Hunt, grâce en grande partie au succès de son drame, avait retrouvé une place assez importante dans les lettres anglaises. On le lisait, on l'encourageait, il recevait des marques d'approbation affectueuse. Pourtant il ne réussissait pas à s'imposer vraiment. Ainsi, au cours de sa carrière, il avait connu le succès et su gagner l'estime d'un nombre considérable d'écrivains très divers ; aucune de ses œuvres n'avait pu le mettre au premier rang. Il y avait dans la tournure de son esprit comme dans la forme de ses œuvres quelque chose de capricieux qui déroutait et même choquait bon nombre de ses compatriotes. Sa correspondance avec Macvey Napier, le rédacteur en chef de l'*Edinburgh Review*, nous en fournit de nouvelles preuves.

Ayant besoin de quelque cinquante livres et désireux peut-être de mettre à profit son récent succès, Leigh Hunt écrit à Napier le 1^{er} juin 1840 pour lui offrir sa collaboration ³ ; celui-ci l'accepte, mais prévient l'auteur londonien qu'il ne pourra recevoir aucun article pour sa revue avant le début de 1841 ⁴. A ce moment là, Macaulay intervient en faveur de Hunt pour qui, dit-il, il éprouve de la sympathie et de la pitié ; il suggère que Leigh Hunt compose pour la revue un article relatif aux Colman, auteurs dramatiques du début du siècle ⁵. Cette suggestion est acceptée et l'*Edinburgh Review* de juillet 1841 contient une longue revue par Hunt des *Memoirs of the Colman family* publiés par R. B. Peake ⁶. Mais, en acceptant cet article, Macvey Napier se croit en droit de faire quelques observations à l'auteur et même de supprimer une de ses remarques sur Hume et Gibbon ⁷. Hunt avait appris à ne pas être susceptible : il continue donc à accorder sa collaboration à la grande revue écossaise. En octobre 1841, il y fait paraître une intéressante étude sur Samuel Pepys, à propos du livre de John Smith : *The Life, Journal and Correspondence of Samuel Pepys, Esq.* ⁸. Le directeur

¹ *Examiner*, 16 juillet 1842 ; *Chambers's Edinburgh Journal*, 20 août 1842, pp. 246-247 ; *Monthly Review*, août 1842, vol. II, N. S., pp. 472-475 ; *Athenaeum*, 3 sept. 1842, pp. 785-786.

² *Spectator*, 9 juillet 1842, pp. 665-666.

³ Lettre Ms de Leigh Hunt à Macvey Napier, 1^{er} juin 1840, *British Museum*, Add. Mss. 34.621, f. 152-153.

⁴ Lettre Ms de Macvey Napier à Leigh Hunt, 4 juin 1840, *British Museum*, Add. Mss. 34.621, f. 156-157.

⁵ Lettres manuscrites de Macaulay à Macvey Napier, 7 mars, 25 mars, 26 av. 1841, *British Museum*, Add. Mss. 34.621, f. 528-529, 551, 582-584. La dernière de ces lettres se trouve dans *Life and Letters of Lord Macaulay* (publiées par George Otto Trevelyan), vol. II, pp. 84-85 et dans M. NAPIER, *Selections from the Correspondence*, pp. 346-347.

⁶ *Edinburgh Review*, juillet 1841, vol. LXXIII, pp. 389-424.

⁷ Lettre de Macvey Napier à Leigh Hunt, 23 juin 1841, *Corr.*, vol. II, pp. 16-17 et *British Museum*, Add. Mss. 34.621, f. 731-732.

⁸ *Edinburgh Review*, oct. 1841, vol. LXXIV, pp. 105-128.

de la revue cependant se méfie de son collaborateur londonien, il lui adresse des remarques sur la longueur à donner aux articles et sur la nécessité d'éviter de trop grandes hardiesses de style ¹. Hunt ne s'y arrête pas ; à quelque temps de là, il propose d'ajourner un article projeté sur la Vie de Pétrarque par Campbell et d'écrire à la place sur ce qu'il appelle « *some chatty subject* » et « *some other piquant subject* » ². Cette fois Napier s'alarme et, au lieu de procéder par discrètes insinuations, déclare à Hunt que ses expressions familières, voire vulgaires, l'ont un peu effrayé ³. Celui-ci en est bouleversé ; il écrit à Macaulay pour lui faire part de l'incident. Macaulay, qui dans toute cette affaire apparaît comme un bon génie, le calme, essaie de dissiper ses inquiétudes et se hâte d'écrire à son ami d'Edimbourg. D'un côté, il explique la manière un peu tranchante d'un homme chargé de la direction d'une revue solidement établie ; de l'autre, il plaide avec une certaine ardeur la cause de celui qu'il appelle un pauvre diable, ayant beaucoup plus besoin d'argent qu'il ne lui est jamais arrivé à lui-même ⁴. Grâce à ses bons offices, l'incident est clos, mais il semble qu'il ait refroidi les relations entre l'ancien rédacteur en chef de l'*Examiner* et le directeur de l'*Edinburgh Review*. Leur correspondance ne reprend qu'au milieu de 1842. Ils discutent alors d'un article possible sur M^{me} de Sévigné, qui paraît dans le numéro d'octobre 1842 ⁵. Mais là encore, Macvey Napier croit utile d'indiquer avec netteté le genre d'article qu'il désire et de mettre son collaborateur en garde contre ses innovations de style. Leigh Hunt est troublé par ces critiques. Il lui faut se soumettre cependant : il écrit dans la dernière des lettres relatives à cet article :

I have done my best to curb my spirils in the Palfrey, and render the style as compact and unsuperfluous as possible ⁶.

Lui qui attaquait avec tant de vigueur jadis, il est obligé aujourd'hui de se défendre et de présenter des explications. Une fois de plus, les lettres qu'il échange avec Macvey Napier se raréfient. Leur correspondance ne reprend qu'en 1843, quand Leigh Hunt prépare un article sur *George Selwyn and his Contemporaries* de John H. Jesse,

¹ Lettre Ms de Macvey Napier à Leigh Hunt, 26 juillet 1841, *British Museum Add. Mss.* 34.622, f. 70. Une lettre d'Henry Brougham à Napier, 16 juillet 1841 (M. NAPIER, *Selections...*, pp. 351-352) parle du « *mawkish vocabulary of poor Leigh Hunt* ».

² « quelques sujets prêtant au bavardage... quelque autre sujet piquant. » Lettre de Leigh Hunt à Macvey Napier, 21 oct. 1841, *Corr.*, vol. II, pp. 19-20, *British Museum, Add. Mss.* 34.622, f. 203-204.

³ Lettre de Macvey Napier à Leigh Hunt, 25 oct. 1841, *Corr.*, vol. II, pp. 20-21, *British Museum, Add. Mss.* 34.622, f. 211-214.

⁴ Lettre de Macaulay à Leigh Hunt, 29 oct. 1841, *Corr.*, vol. II, pp. 23-25 et lettre de Macaulay à Macvey Napier, 30 oct. 1841, *British Museum, Add. Mss.* 34.622, f. 227-232 ; *Life and Letters of Lord Macaulay*, vol. II, pp. 101-103 ; M. NAPIER, *Selections...*, pp. 364-367 : « *a poor devil who wants money a great deal more than I ever did...* »

⁵ *Edinburgh Review*, oct. 1842, vol. LXXVI, pp. 203-206.

⁶ « J'ai fait de mon mieux pour modérer mon ardeur dans *The Palfrey* et pour en rendre le style aussi compact et aussi dénué de superfluités que possible. » Lettre de Leigh Hunt à Macvey Napier, 10 août 1842, *Corr.*, vol. II, pp. 31-32 et *British Museum, Add. Mss.* 34.623, f. 71-72. Cf. aussi lettres de Leigh Hunt à Macvey Napier, 27 juillet 1842, *Corr.*, vol. II, p. 27 et *British Museum, Add. Mss.* 34.623, f. 42-43 ; de Macvey Napier à Leigh Hunt, 1^{er} août 1842, *Corr.*, vol. II, pp. 28-29 et *British Museum, Add. Mss.* 34.623, f. 53-56 ; de Leigh Hunt à Macvey Napier, 4 août 1842, *Corr.*, vol. II, pp. 29-31 et *British Museum, Add. Mss.* 34.623, f. 62-65.

qui paraît dans l'*Edinburgh Review* de juillet 1844¹. Mais là encore, la différence de tempérament qui sépare l'éditeur écossais et le littérateur londonien se manifeste. Leigh Hunt ayant suggéré d'abandonner cet article pour en écrire un autre sur Charles II, Macvey Napier le prie instamment de s'en tenir au premier projet². Il semble que l'écrivain ait été blessé par cette réponse : Napier doit remettre les choses au point. Deux lettres lui sont nécessaires à cet effet ; on sent un peu d'irritation dans la seconde qui contient cette remarque :

*For Heaven's sake, my dear Sir, do not let us convert the business of life into a profitless commerce of sentimentalities*³.

Désormais, le charme est rompu. La correspondance entre les deux hommes se poursuit pendant un certain temps, mais Napier ne fait plus appel à la collaboration de Hunt. Leurs discussions épistolaires l'ont peut être rebuté, il ne peut plus supporter ce que les articles de Hunt ont de trop affecté selon son goût.

Le pauvre Hunt n'est pas plus heureux dans ses relations avec les directeurs de théâtre. En vain s'efforce-t-il de faire suivre sa « Légende » d'autres succès dramatiques. Il n'y parvient pas. Et c'était là pourtant une de ses ambitions les plus chères. Dès 1840, il entreprend la rédaction de deux pièces nouvelles : sa comédie de *Lovers' Amazements* et sa pièce intitulée *The Double*. Sa comédie surtout l'intéresse : il écrit à son ami R. H. Horne le 3 avril 1840 qu'il y consacre tout son temps⁴ ; J. H. Lewes, le 10 avril, lui demande s'il l'a bientôt terminée⁵. Le manuscrit doit en être fini peu après cette date, puisque le 6 juillet 1840, on lui en demande un exemplaire pour en faire paraître des extraits dans le *Sunday Times*⁶. Mais Leigh Hunt semble avoir plus de succès auprès des journalistes qu'auprès des gens de théâtre et des acteurs ; à la même date du 6 juillet 1840, Mrs. Shelley écrit à Mrs. Hunt :

*How delighted I was at the news of The Play. The Players I hear did not take to his comedy. I think there ought to be a dash of romance in all Hunt writes — he being so romantic — so let him not cast aside pretty names, romantic adventures and the adjuncts that entwine his imagination. The piece of which he sent the plot to me would I am sure delight his audience*⁷.

L'Autobiographie confirme ce qu'indique la lettre de Mrs. Shelley ; l'une des difficultés en effet que rencontra Hunt pour faire représenter *Lovers' Amazements* fut de trouver quatre acteurs ayant à la fois assez

¹ *Edinburgh Review*, juillet 1844, vol. LXXV, pp. 1-42.

² Lettres de Leigh Hunt à Macvey Napier, 7 juin 1843, *Corr.*, vol. II, pp. 33-34 et de Napier à Leigh Hunt, 11 juin 1843, *British Museum, Add. Mss. 34.643, f. 600-609*.

³ Lettres manuscrites de Macvey Napier à Leigh Hunt, 17 et 21 juin 1843, *British Museum, Add. Mss. 34.623, f. 623-635, 640-641*.

⁴ Lettre Ms de Leigh Hunt à R. H. Horne, 3 avril 1840, Coll. Brewer.

⁵ Lettre Ms de J. H. Lewes à Leigh Hunt, 10 avril 1840, *British Museum, Add. Mss. 38.523, f. 217-218*.

⁶ Lettre Ms de J. K. Chapman à Leigh Hunt, 6 juillet 1840, Coll. Brewer.

⁷ « Combien j'ai été ravie des nouvelles de « la pièce ». On me dit que les acteurs n'ont guère aimé sa comédie. Je crois qu'il doit y avoir quelque chose de romantique dans tout ce qu'écrit Hunt (il est si romantique lui-même), aussi ne doit-il point rejeter les jolis noms, les aventures romantiques et tous les détails accessoires qui enlacent son imagination. La pièce dont il m'a envoyé le canevas ferait, j'en suis sûre, les délices de son auditoire. » Lettre Ms de Mrs. Shelley à Mrs Hunt, *British Museum, Add. Mss. 38.523, f. 219-220*.

de talent et assez de bonne volonté pour se partager quatre rôles d'égale importance¹. Quant à la pièce dont Hunt avait envoyé le canevas à son amie, c'est probablement le *Double* dont, quelque temps après, le directeur de *Covent Garden*, lui fait une critique assez sévère :

*Your own remarks upon your Drama of the Double convey my opinion in much better words than I could have furnished. The plot is certainly curious — I am not sure that it is not more curious than interesting — and is not, I think, dramatically developped*².

De même que le vieil auteur devait à cette époque recevoir les observations du directeur de l'*Edinburgh Review*, de même il se trouvait obligé d'accepter celles d'un puissant directeur de théâtre. Il avait travaillé à cette pièce avec un acharnement digne d'un meilleur sort : si l'on en croit une de ses lettres du 22 juillet, il désirait tellement en finir qu'il ne comptait plus pouvoir sortir pendant un mois environ³. Or, maintenant, G. Bartley lui écrivait que, pour être jouable, sa pièce devait être remaniée de fond en comble et que, même alors, pour obtenir le succès, il faudrait s'assurer les services d'un acteur de premier plan. Il y avait de quoi décourager les plus entreprenants.

Leigh Hunt cependant ne se laisse pas abattre. De nouveau, il se remet à l'ouvrage, modifiant les pièces qu'il a déjà composées pour les rendre plus acceptables, entreprenant d'en écrire d'autres. Une lettre adressée à son interprète de *A Legend of Florence*, Miss Tree, et datant selon toute vraisemblance de la fin de l'année 1840 nous apporte ces renseignements sur son activité d'auteur dramatique ; son enthousiasme s'y exprime sans réticence :

*Oh! if I had but a hero as well as a heroine to stand by me (for the latter, you know, I have got, — and I have a thousand unspeakable wishes struggling within me respecting the former) how would I chuck all essay writing and reviews, etc., etc., etc., fifty thousand miles into the region of nothingness, and do nothing, but write plays for them, and endeavour to go merrily with all our three names together down to posterity. A bold word! but it is only uttered in secret; and one must not blush before a lady for a bit of enthusiasm stimulated by her own delightful praise and delightful powers*⁴.

Il s'adresse encore aux directeurs de *Covent Garden*⁵, on lui

¹ *Aut.*, chap. XXV, vol. II, p. 228.

² « Vos propres remarques sur votre drame du *Double* expriment mon opinion en des termes bien supérieurs à ceux que j'aurais pu trouver. L'intrigue en est certainement curieuse ; je ne suis pas sûr qu'elle ne soit pas plus curieuse qu'intéressante ; mais elle n'est pas, je crois, développée d'une manière dramatique. » Lettre Ms de G. Bartley, 25 août 1840, Coll. Brewer.

³ Lettre de Leigh Hunt au Dr Southwood Smith, 22 juillet 1840, *Corr.*, vol. II, p. 15.

⁴ « Oh ! si seulement j'avais un héros de même qu'une héroïne pour m'aider (car une héroïne, vous savez que j'en ai une, et je sens s'agiter en moi toutes sortes de désirs inexprimables au sujet de mon héros), comme j'enverrais les essais et les revues de livres et que sais-je encore ? à cinquante mille « milles » dans la région du néant, pour ne plus rien faire d'autre que composer des pièces pour eux et m'efforcer de descendre joyeusement à la postérité avec nos trois noms liés ensemble ! Parole hardie sans doute ! mais je ne la prononce que dans le secret ; et l'on ne doit pas rougir devant une dame pour un peu d'enthousiasme provoqué par les délicieux éloges qu'elle vous décerne et son délicieux talent. » Lettre Ms de Leigh Hunt à Miss Ellen Tree, 24 déc., n. d. (Le contexte rend très probable la date de 1840.) Coll. Brewer.

⁵ Cf. une lettre Ms d'un ancien acteur, G. Vaudenhoff à Leigh Hunt, 2 janv. 1841. *British Museum, Add. Mss. 38.109, f. 336-337* : *It is stated that a Comedy or Play from your pen is in the hands of the management of Covent Garden.*

donne de bonnes paroles et il en conclut — peut-être un peu trop vite — qu'il va réussir à faire représenter l'une de ses œuvres nouvelles ¹. Il semble prêt à faire toutes les modifications qu'on lui demande pour arriver au résultat souhaité : d'après une lettre qu'il écrit en février 1841, il refait pour la troisième fois une de ses pièces, apparemment *Lovers' Amazements* dont plusieurs brouillons nous restent ². A la fin de novembre 1841, il s'occupe de *The Secret Marriage* devenu *The Prince's Marriage* : il l'a composé spécialement, dit-il, pour l'acteur Macready ; il regrette d'avoir fait confiance à la direction de *Covent Garden*, de ne pas s'être adressé plus tôt au théâtre rival de *Drury Lane* ³. En 1843, il s'occupe d'une nouvelle comédie, *Look to your morals* ⁴. Mais aucune de ces pièces n'est représentée.

Le succès de *A Legend of Florence* ne fait donc pas de Leigh Hunt un auteur dramatique reconnu. Malgré ses efforts répétés, en dépit de ses vœux les plus chers, il ne s'impose pas par le théâtre. Tout au plus son triomphe du 7 février 1840 ramène-t-il sur lui l'intérêt du grand public. C'est en retournant aux genres qui lui sont les plus familiers qu'il retrouvera des succès dans ses dernières années.

II. LEIGH HUNT À KENSINGTON : UNE ACTIVE VIEILLESSE (1844-1851)

En 1844, Leigh Hunt atteint soixante ans. Malgré ses luttes, ses déboires, son état de santé médiocre, il conserve encore ce charme extérieur et cette grâce dans les manières qui séduisaient déjà dans sa jeunesse. Coventry Patmore nous décrit ainsi la façon dont il l'avait vu apparaître sur le seuil de sa petite demeure de Kensington en 1841 :

A most picturesque gentleman, with hair flowing nearly or quite to his shoulders, a beautiful velvet coat, and a Vandyck collar of lace about a foot deep, appeared, rubbing his hands and smiling ethrally and saying, without a word of preface or notice of my having waited so long : « This is a beautiful world, Mr. Patmore ! » ⁵.

William Allingham note la façon aimable dont Leigh Hunt le reçoit le 27 juin 1847 :

The friendly brown eyes, simple yet fine-toned voice, easy hand-

¹ Lettre Ms de Leigh Hunt à Miss Ellen Tree, 25 déc., n. d. (le filigrane du papier porte la date 1840) où il dit qu'une de ses pièces a été acceptée par les *powers that be* (Mr. Planché, Mr. Bartley), c'est-à-dire les directeurs de *Covent Garden*. Coll. Brewer.

² Lettre de Leigh Hunt à W. J. Fox, 11 fév. 1841, *Corr.*, vol. II, p. 39. La coll. Brewer contient plusieurs brouillons de parties de *Lovers' Amazements* plus ou moins raturées. Le Ms définitif est au *British Museum*, *Add. Mss.* 38.106 ; le catalogue porte qu'il fut composé de 1840 à 1850.

³ Lettre Ms de la main de Mrs. Hunt, à cause d'une maladie de Leigh Hunt, à Mr. Serle (du *Drury Lane Theatre*), 30 nov. 1841. Coll. Brewer.

⁴ Lettre de Leigh Hunt à Vincent Hunt, 26 juin 1843. *Corr.*, vol. II, pp. 50-51.

⁵ « Un homme des plus pittoresques, avec une chevelure retombant presque ou tout à fait jusqu'à ses épaules, un beau veston de velours et un col de dentelle à la Van Dyck large d'environ un pied m'apparut se frottant les mains, souriant d'un sourire éthéré et me disant sans un seul mot d'introduction ou d'excuse pour m'avoir fait attendre si longtemps : « Ce » monde est bien beau, Mr. Patmore ! » Lettre de Coventry Patmore à Edmund Gosse, 6 fév. 1889, *Memoirs and Correspondence of Coventry Patmore*, vol. I, p. 32.

pressure, give me greeting as one already well known to him. He has a light earnestness of manner, and toleration for almost every possible different view from his own ¹.

Allingham remarque encore que Leigh Hunt continuait à aimer les paradoxes, à juger avec délicatesse et à rechercher en toutes choses des manifestations de la bonté humaine et divine. Ce qu'il y avait de généreux et de sérieux au fond de sa nature se manifestait plus que jamais dans son aspect extérieur. Le critique F. Espinasse nous le décrit, tel qu'il lui apparut vers 1848, dans les termes suivants :

I had expected to find him all briskness and vivacity. On the contrary, as he sat among his books, busts and engravings, tall, dark complexioned with a thoughtful brow and expressive hazel eyes, his greyish black hair flowing down to his shoulders, he gave you the impression of courteous dignity and repose ².

Nulle trace d'amertume dans son expression ; mais l'âge et les soucis avaient marqué ce vétéran des lettres. C'est ce qui ressort du portrait tracé par un journaliste américain qui l'avait rencontré au cours d'une réunion chez le poète Samuel Rogers :

He was about the average height, and looked somewhat older than I should have supposed, but anxiety and adversity had done their work on his frame. Unlike Rogers, his life had been one of privation and endurance. His hair was parted on the very centre of his forehead, and carefully combed towards either side. Once it had been raven black, but now it was so thickly streaked with the frost work of mental toil and time, that it appeared iron gray. His eyes were dark and vivacious, and beamed with that kindly expression which one may be sure Leigh Hunt wears who reads his delightful works. There was a fulness about the lower part of his face, which rather marred the general pleasant expression, but his mouth was indicative of much amiability of disposition, his cheeks were whiskerless, which gave somewhat of a boyish air to his appearance, and this was increased by his manner of wearing his collar, which was ample and turned down à la Byron. There was a slight stoop of his shoulders, that bend which is almost always a characteristic of studious men and his dress was ill-fitted, and hung ungracefully about a spare and somewhat attenuated figure ³.

¹ « Les yeux bruns pleins de bienveillance, la voix simple quoique bien modulée, l'aimable serrement de mains m'accueillaient comme s'il me connaissait bien déjà. Il y a dans sa manière quelque chose de sérieux quoique sans lourdeur ; il tolère toutes les opinions qui peuvent différer des siennes. » William ALLINGHAM, *A Diary*, p. 36.

² « Je m'étais attendu à le trouver plein d'entrain et de vivacité. Au contraire, assis au milieu de ses livres, de ses bustes et de ses gravures, haut de taille, avec son teint brun, son front pensif, ses yeux couleur de noisette et fort expressifs, ses cheveux noirs tirant sur le gris qui lui retombaient jusqu'aux épaules, il donnait une impression de dignité et de calme polis. » Bookman, av. 1893, pp. 18-20, *Leigh Hunt and his second Journal*, signé F. Espinasse.

³ « Il était de taille moyenne et avait l'air un peu plus vieux que je ne l'aurais supposé ; mais les angoisses et l'adversité avaient laissé leurs traces sur sa charpente. A la différence de Rogers il avait eu une vie de privations et de souffrances. Il portait la raie juste au milieu du front et ses cheveux étaient soigneusement ramenés de chaque côté. Ils avaient jadis été noir d'ébène, mais à présent ils portaient tant de traces du givre qu'y avaient laissé le temps et le travail laborieux de son esprit qu'ils paraissaient d'un gris de fer. Ses yeux, foncés et vifs, étaient illuminés par cette expression de bonté qu'est certain d'y trouver quiconque lit ses délicieux ouvrages. Le bas de son visage était épais, ce qui en gâtait plutôt l'expression générale qui était agréable ; mais sa bouche indiquait de très aimables dispositions, ses joues ne portaient point de barbe, ce qui donnait quelque chose d'enfantin à son aspect, et ce trait était encore accentué par la façon dont il portait son col, ample et retourné à la Byron. Il

Enhardi peut être par les louanges plus nombreuses qu'il recevait et par son rang de vétéran respecté, Leigh Hunt affectait alors des allures d'artiste cherchant à se distinguer par son costume et ses manières. Il n'avait jamais eu l'âme d'un bourgeois ; il avait un peu maintenant des façons de grand homme adulé. S'il réussissait à frapper certains des auteurs qu'il rencontrait, comme G. Hodder auquel il donnait l'impression d'être vraiment « quelqu'un »¹ ou George Smith qui lui trouvait quelque chose de fascinant², il lui arrivait d'irriter quelque peu son entourage. Francis Grundy, qui pourtant voyait en lui « *a perfect picture of true refinement* », nous a laissé ce tableau assez sévère au fond d'une de ses poses :

*He always accepted and gave familiar companionship in a semi-royal sort of way. He liked on these occasions, to sit in a large and very easy chair he had, wrapped in his dressing-gown, surrounded by attentive young ladies who adored him, one or more of them — I have seen two — gently smoothing his long locks in most irritating fashion to others sometimes, whilst all hung upon his flowing periods, sparkling with that graceful wit and airiness for which he was so famous*³.

Selon Cyrus Redding, il était alors tout naturellement porté à donner libre cours à son imagination et à son amour des plaisanteries, son esprit était une véritable fontaine de jeunesse et de gaiété éternelles. Si la fortune ne l'avait pas toujours ménagé, il lui souriait, et la méprisait. Trente ans de luttes n'avaient en rien ébranlé son amour de la vie et sa philosophie toute pleine d'espérance. Il y avait en lui un optimisme fondamental reposant sur ses dispositions à sympathiser avec les choses et les gens et son admiration spontanée pour toutes les beautés du monde extérieur : c'était moins là le résultat de ses réflexions qu'un jaillissement naturel de son tempéramment. Un poème adressé à Leigh Hunt à l'occasion de son soixantième anniversaire décrit sous une forme assez banale, mais en des termes très caractéristiques cette attitude du vieil écrivain :

*Lo ! the Leigh Hunts arise ! Whose spirits have
A constitution in delight and love
Too vital to be killed in childhood's growth.
Or take the world's contagious blight when men :
A natural religion in their souls,
A sense of lovely mystery in all life.*

était légèrement voûté, ce qui est presque toujours caractéristique des hommes adonnés à l'étude ; ses vêtements étaient mal ajustés et pendaient sans grâce sur son corps sec et assez amaigri. » *The American Review ; a Whig Journal of politics, literature, art and science*, juillet 1846, vol. IV, n° I, pp. 17-26 ; D[EAN]G. F. : *Leigh Hunt a sketch*.

¹ G. HODDER, *Memories of my times, including personal reminiscences of eminent men*, p. 164.

² *Cornhill Magazine*, nov. 1900, pp. 78-81 : G. SMITH, *In the early forties*.

³ « Une parfaite image du véritable raffinement. » « Il se laissait toujours traiter familièrement, en compagnon, et traitait les autres de la sorte avec quelque chose de royal dans sa manière ; en ces occasions, il aimait à rester assis dans un vaste fauteuil très confortable qu'il possédait, enveloppé de sa robe de chambre, entouré de jeunes femmes pleines d'attentions qui l'adoraient, avec une ou plus d'une d'entre elles (j'en ai vu deux) lissant doucement ses longues mèches de cheveux d'une façon qui parfois irritait les autres au suprême degré, tandis que toutes étaient suspendues à ses périodes qui coulaient avec aisance et que faisaient étinceler cet esprit et cette vivacité remplis de grâce qui lui valaient un tel renom. » FRANCIS GRUNDY, *Pictures of the past. Memoires of Men I have met and Places I have seen*, chap. VI, pp. 162-172.

*Of a spirit in all Nature kin to man's.
With all the strength of manhood's utterance
They pour their natures into weaker hearts* ¹.

Leigh Hunt révisé certains des jugements sévères qu'il avait portés autrefois. Il écrit à Thomas Moore à propos de Lord Byron : « *a better knowledge of myself has taught me that no one frail human being has a right to sit in that manner in judgment of another* » ².

Hélas ! ni le temps, ni l'âge n'avaient développé chez lui le sens pratique. Francis Grundy et George Smith racontent à son sujet des anecdotes qui le montrent à peine capable de compter son argent ; et en ce sens, indiquent ces deux auteurs, il était bien le prototype du Harold Skimpole de Dickens. Un jour, sa femme brûla par inadvertance des billets de banque représentant une valeur de cent livres qu'il avait laissés dans une enveloppe ; Leigh Hunt alla conter son aventure à George Smith, portant dans les bras une statuette non enveloppée représentant Psyché. Ils se rendirent à la Banque d'Angleterre, toujours avec la statuette. Leigh Hunt ne fut nullement impressionné par cet important établissement. Tout ce qu'il remarqua, c'est que les employés de leurs bureaux ne voyaient ni les bois, ni les arbres, ni les fleurs, ni la charmante campagne anglaise. Il montrait une incapacité absolue à gérer son revenu ; sa femme continuait à être une très médiocre ménagère. Aussi, malgré l'aide affectueuse de ses amis, bien qu'il ne soit plus maintenant talonné par la misère, comme il l'avait été souvent entre son retour d'Italie et 1840, il est souvent gêné et doit vivre d'expédients. Ses amis s'étonnent et parfois s'irritent de son attitude ; son œuvre se ressent de la nécessité où il se trouve parfois de se procurer des ressources coûte que coûte.

Une lettre qu'il adresse en janvier 1844 à l'un de ses protecteurs, le Duc de Devonshire, nous le montre — une fois de plus — acculé à une situation menaçante. Après avoir mentionné qu'il a préparé deux pièces non représentées faute d'acteurs, il ajoute :

An illness of seven months' duration last autumn and winter has at length completed the distress occasioned by these circumstances, and for want of [note : subsequently erased] I am threatened with every species of impediment to my future labours.

Le Duc vint sans doute tout de suite à son aide : une lettre de Leigh Hunt écrite le lendemain même le remercie de sa visite et spécifie d'une façon plus précise quels sont ses embarras : deux notes à régler

¹ « Voyez ! les Leigh Hunt se lèvent, hommes dont l'esprit comporte un besoin d'aimer et de jouir de la vie si intense qu'il ne peut être détruit dans leur enfance quand ils grandissent ni se laisser flétrir par la contagion du monde quand ils deviennent des hommes ; ils ont en leur âme une religion naturelle, un sentiment de l'adorable mystère qui entoure toute vie ; ils sentent dans toute la nature un esprit voisin de celui de l'homme. Avec toute la vigueur d'expression d'hommes faits, ils déversent leurs natures généreuses en des cœurs plus faibles. » Francis WORSLEY, *On Leigh Hunt on his sixtieth birthday*, poème de 67 vers (vers 53-61) publié dans *Douglas Jerrold's Shilling Magazine*, av. 1847, vol. V, pp. 325-326 ; Ms dans la coll. Brewer.

² « Une connaissance plus approfondie de moi-même m'a appris qu'aucune frêle créature humaine n'a le droit de se faire ainsi le juge d'autrui. » Lettre de Leigh Hunt à Thomas Moore, 8 juin 1841, *Corr.*, vol. II, pp. 37-39.

sans délai, les impôts, la crainte de voir saisir ses livres et d'avoir tout de suite à vendre ses droits sur l'ouvrage qu'il prépare ¹.

A partir de 1844 cependant la situation de Hunt tend à s'améliorer. A la mort de Shelley, pour se conformer aux vœux du poète, Mary Shelley avait décidé de remettre à Hunt un legs de deux mille livres dès que les circonstances le lui permettraient. Elle comptait alors que le père de son mari, Sir Timothy Shelley, ne lui survivrait pas plus de cinq ans et, grâce à l'héritage qu'elle en espérait, elle avait l'intention de venir en aide à ses anciens amis de Gênes. En fait, il avait fallu attendre et elle avait même été contrainte d'emprunter pour subvenir aux frais de l'éducation de son fils. Quand, en 1844, le père du poète mourut, Mary Shelley put enfin s'acquitter de l'obligation qu'elle avait contractée, mais, d'accord avec son fils, elle décida de remettre seulement l'intérêt du capital promis à Hunt, soit cent vingt livres par an : « *it is both my and Percy's great wish*, écrivait-elle à Hunt, *to feel that you are no longer so burdened by care and necessity* ². »

C'était un revenu assuré pour les Hunt. D'autre part, leurs charges de famille avaient diminué. Sans doute, en 1845, Leigh Hunt fut-il obligé d'assister la veuve et les enfants de son fils John, qui avait mal réussi et avait pris l'habitude, lui aussi, de mendier auprès de ses amis ³. Mais Thornton avait commencé à se faire un nom dans le journalisme ⁴ ; ses autres enfants étaient élevés ; son dernier fils, Vincent, qui était profondément attaché à son père, pouvait maintenant lui servir de secrétaire et de factotum. Disposant d'un peu plus de loisirs, le vieil auteur pouvait entreprendre des publications assez importantes au lieu d'écrire à la feuille. Ainsi ses ressources s'accroissaient au moment où diminuaient ses dépenses. Bien qu'il ait encore quatre cents livres de dettes au moment où les Shelley commencent à lui verser leurs annuités ⁵, il peut à certains moments de cette période entrevoir la possibilité de ne plus contracter de nouvelles dettes et même de rembourser en partie les anciennes. Seulement, il n'est plus dans la force de l'âge et sa femme est d'une santé chancelante. Quand, au printemps de 1846, fatigué des efforts qu'il vient de faire pour composer ses ouvrages de critique, il doit interrompre son travail et se retirer temporairement à Wimbledon, il est de nouveau dans le besoin et demande à Sir Percy Shelley de lui accorder une annuité d'avance ⁶. Le 1^{er} janvier 1847, il se représente comme devant encore deux cents livres ⁷.

De nouveau, ses amis s'efforcent de le tirer d'embarras. Déjà, en

¹ Lettres de Leigh Hunt au Duc de Devonshire, 10 et 11 janv. 1844, *Longman's Magazine*, fév. 1898 : S. ARTHUR STRONG, *The kindest hearted of the Great*, reproduit dans S. ARTHUR STRONG, *Critical essays and fragments*, pp. 175-178 : « Une maladie de sept mois au cours de l'automne et de l'hiver derniers ont aggravé encore la détresse amenée par ces circonstances et je suis menacé de toutes sortes d'empêchements dans mes travaux futurs par le besoin que j'aurais d'avoir (la somme est effacée). »

² « Nous désirons vivement avoir l'impression, Percy et moi, que vous n'êtes plus accablé par les soucis et la nécessité. » Lettre de Mary Shelley à Leigh Hunt, 20 av. 1844, *Corr.*, vol. II, pp. 10-11.

³ La Coll. Brewer renferme diverses lettres manuscrites de John Leigh Hunt.

⁴ Sur Thornton, cf. G. HOLYOAKE, *Sixty years of an agitator's life*, vol. I, pp. 226-232 ; Mrs. LYNN LINTON, *My literary life*, pp. 11-40.

⁵ Lettre Ms de Leigh Hunt (écrite par Vincent Hunt) à P. F. Shelley, 9 juillet 1844, Coll. Brewer.

⁶ Lettre de Leigh Hunt à John Forster, 11 et 12 août 1847, *Corr.*, vol. II, pp. 84-89.

Lettre de Leigh Hunt à Robert Bell, 1^{er} janv. 1847, *Corr.*, vol. II, pp. 106-107.

1846, John Forster avait cherché à établir un dossier pour obtenir une pension en sa faveur et lui avait demandé à cet effet divers renseignements sur sa condamnation de 1812 et sur toute sa carrière d'écrivain ¹. Macaulay reprend sa cause en mains au début de 1847 ; il écrit à Hunt qu'il va tenter de nouveaux efforts auprès du Premier Ministre pour le faire inscrire sur la liste des pensions ; il espère en attendant pouvoir le faire bénéficier d'un don de la Reine ; il lui offre de remettre à sa disposition une certaine somme qu'il lui avait déjà prêtée en 1843 ². Un journaliste auquel Leigh Hunt s'était lié, G. J. De Wilde, propose à l'*Atlas* de créer un fond spécial, afin de rembourser à l'ancien rédacteur de l'*Examiner* ce qu'il a dépensé pour la cause du peuple ; celui-ci refuse ³.

Enfin, le 22 juin 1847, le Premier Ministre, Lord John Russell informait Hunt qu'en raison de ses mérites littéraires une pension de deux cents livres par an lui serait versée sur les fonds de la Liste Civile : il ajoutait qu'il était personnellement heureux d'acquitter ainsi une dette de l'Angleterre envers un homme qui avait souffert à une époque où les écrivains libéraux étaient injustement persécutés ⁴. En fait, le Premier Ministre avait montré un intérêt spécial pour le vieux journaliste, puisqu'il l'avait distingué parmi une vingtaine de candidats. La Reine elle-même avait peut être tenu à lui donner un signe particulier de son estime : l'ancien critique du Prince Régent demandait à Lord Russell de lui en exprimer sa gratitude et de l'assurer de son attachement et de son loyalisme ⁵.

Cette distinction nouvelle accordée à Leigh Hunt fit plus qu'alléger ses difficultés financières : elle attira sur lui l'attention du public. Il semble qu'elle ait été accueillie avec une satisfaction générale. Un critique de l'époque, George Gilfillan, écrit à ce sujet :

Literary men clapped their hands for joy. Clerical men expressed their gratification in a style calmer but as sincere. Commercial men, who had never probably read a line of his writings, but were familiar with him as a national name, were overjoyed. Politicians, who read no poetry, and knew Hunt only as a quondam martyr in the liberal cause, felt it to be a triumph of their principles. The admirers of his genius, all of whom regard him as their personal friend, were as happy as if a pension had been presented to themselves. The Press, we find, both Tory and Liberal has since taken up a similar note. And although we have heard one or two mutterings of dissatisfaction, yet they have been so low, so stifled, and, altogether, so few and so contemptible, as only to serve to accent the voice of the general joy ⁶.

¹ Lettres de Leigh Hunt à John Forster, 15 juin et 12 août 1846, *Corr.*, vol. II, pp. 78-80, 84-89.

² Lettres manuscrites de Macaulay à Leigh Hunt, 28 janv. et 13 fév. 1847, *British Museum, Add. Mss. 38.110, f. 179-181*. Sur le prêt de 1843, notes de Macaulay à Hunt, 27, 28 av., 1^{er} mai 1843, *British Museum, Add. Mss. 38.110, f. 29-31*.

³ Lettres de G. J. De Wilde à Leigh Hunt, 13 juin 1847 et de Leigh Hunt à De Wilde, 16 juin 1847, *Corr.*, vol. II, pp. 58-60.

⁴ Lettre de Lord John Russell à Leigh Hunt, 22 juin 1847, *Corr.*, vol. II, p. 94.

⁵ Lettre de Leigh Hunt à Lord John Russell, 24 juin 1847, *Corr.*, vol. II, p. 95.

⁶ « Les hommes de lettres applaudirent de joie. Les hommes d'Eglise exprimèrent leur satisfaction d'une manière plus calme, mais non moins sincère. Les hommes d'affaires qui probablement n'avaient jamais lu une ligne de ses œuvres, mais le connaissaient comme un personnage jouissant d'une réputation nationale, furent ravis. Les hommes politiques, qui ne lisaient point de poésie et ne connaissaient Hunt qu'en qualité de martyr ayant jadis souffert pour soutenir la cause du libéralisme, virent là un triomphe de leurs principes. Les admirateurs

Est-ce l'effet de ce regain tardif de popularité ? Il existe au *British Museum* une lettre manuscrite offrant à Leigh Hunt de se présenter aux élections à Glasgow et l'assurant des chances qu'il avait d'être élu au Parlement¹ : une fois de plus sans doute l'Ecosse voulait lui faire amende honorable, à moins qu'elle n'ait désiré le perdre définitivement ! Un banquet lui est offert par le *Museum Club* le 15 septembre 1847. C'était un cercle qui réunissait des hommes de lettres et des artistes : Leigh Hunt y fut accueilli par Douglas Jerrold, qui quelques mois auparavant avait fondé le *Daily News* avec plusieurs de leurs amis communs, Charles Dickens, John Forster, Richard Hengist Horne et qui maintenant dirigeait le *Douglas Jerrold's Weekly Newspaper*. Quelques paroles prononcées par Douglas Jerrold à cette occasion indiquent quelle opinion l'on se faisait de Hunt à cette époque :

*Even in his hottest warfare his natural sense of beauty and gentleness was so great that, like David of old, he armed his sling with shining pebbles of the brook, and never pelted even his fiercest enemy with mud*².

Leigh Hunt devint, lui aussi, l'un des membres du *Museum Club*, et, s'il faut en croire un de ses contemporains, T. Sidney Cooper, sa compagnie et sa conversation y étaient très recherchées. Mais il avait vieilli, il ne sortait guère et ses apparitions au Cercle furent peu nombreuses³.

Cependant, malgré la pension royale, Leigh Hunt avait encore des dettes, et, à vrai dire, on se demande un peu quelle aide aurait jamais pu le libérer complètement de ses obligations pécuniaires. Pour le soulager, le petit groupe de ses amis, qui depuis plusieurs années déjà l'assistait avec une touchante sympathie, eut l'idée d'organiser des représentations d'amateurs à son bénéfice. Le programme comprenait comme pièce principale *Every man in his Humour* de Ben Jonson, accompagnée de deux petites pièces plus modernes, à Manchester *A Good Night's rest* et *Turning the Tables*, de Poole, à Liverpool *Turning the Tables* et *Comfortable lodgings ; or Paris in 1750*, de Peake. La troupe comprenait entre autres Charles Dickens, auquel on avait confié des rôles importants, le critique G. H. Lewes, ami de Thornton Hunt, John Forster, Douglas Jerrold, Mark Lemon, directeur de *Punch*, le caricaturiste John Leech. Elle avait déjà donné deux représentations

de son génie, qui tous le regardaient comme un ami personnel, furent aussi heureux que s'ils avaient été eux-mêmes les bénéficiaires de la pension. Nous constatons que la presse, Tory aussi bien que libérale, a pris depuis une attitude semblable. Et quoique nous ayons entendu un ou deux murmures de mécontentement, ils ont été si faibles, si étouffés, et dans l'ensemble si peu nombreux et si peu dignes d'intérêt qu'ils n'ont servi qu'à mieux faire ressortir le cœur de la joie générale. » *Tait's Edinburgh Magazine*, août 1847, vol. XIV, pp. 522-526 : *Leigh Hunt on the Pension List*, by George Gilfillan.

¹ Lettre Ms de D. M. Corkingale à Leigh Hunt, 17 juillet 1847, *British Museum, Add. Mss.* 33.110, f. 202-203.

² « Même quand il était engagé dans les luttes les plus ardentes, son sens de la beauté et sa douceur naturelle étaient si grands que, comme jadis David, il armait son lance-pierre de brillants galets tirés du ruisseau et ne lançait jamais de boue même à son ennemi le plus farouche. » Walter JERROLD, *Douglas Jerrold Dramatist and Wit*, vol. II, p. 452. Le même ouvrage, pp. 543 et suivantes, raconte comment Jerrold se crut visé par une assertion de l'Autobiographie, protesta directement auprès de Hunt (4 juillet 1850) et dans l'*Athenaeum* (6 juillet 1850, pp. 710-711), puis se sépara de Hunt. Ces incidents n'eurent-ils pas une influence sur l'attitude de Dickens envers Hunt ?

³ T. Sidney COOPER, *My life*, pp. 227-235. David Masson qui parle du *Museum Club* dans la quatrième partie de ses *Memories of London in the forties* n'y mentionne pas Hunt.

au *Royal Italian Opera* à Londres le 14 et le 19 juillet 1847, lorsqu'elle partit en tournée dans le centre de l'Angleterre : elle joua successivement à Manchester le 26 juillet et à Liverpool le 28 au profit de l'ancien rédacteur de l'*Examiner*.

A Manchester, le terrain avait été préparé par un jeune journaliste, admirateur de Leigh Hunt, Alexander Ireland. Un appel au public publié dans les journaux locaux avait rappelé les services rendus par le vieil écrivain ainsi que la situation assez pénible dans laquelle il se trouvait encore ; c'était là un nouvel hommage populaire rendu à « *Mr. Leigh Hunt, one of the most genial and graceful writers in the language* »¹. Le programme lui-même signalait que, malgré la pension royale, après des années de labeur acharné, l'auteur n'était pas tout à fait à l'abri du besoin. Une adresse en vers, due à la plume de « *Serjeant* » Talfourd, fut lue au public par Charles Dickens : elle expliquait comment Leigh Hunt était devenu *an English household name*, elle indiquait rapidement la douceur, le charme, la sympathie qui se dégageaient de son œuvre ; elle souhaitait une nouvelle jeunesse, plus heureuse, à celui qu'elle appelait « *the worn friend of Beauty, Hope, and Truth* »². Si nous nous rapportons au *Manchester Examiner* du mardi 27 juillet 1847, la salle du Théâtre Royal de Manchester fut en l'occurrence remplie d'une foule plus nombreuse et plus choisie que celle qu'on y trouvait d'ordinaire, bientôt la curiosité y fit place à l'enthousiasme et les recettes s'élevèrent au double de celles que l'on attendait.

A Liverpool, le mercredi suivant, John Forster lut une autre adresse en vers, due cette fois à Sir Edward Bulwer Lytton : elle essayait de définir la place tenue par Hunt dans les lettres anglaises :

*Mild amidst foes, amidst a prison Free,
He comes — our grey hair'd Bard of Rimini!
Comes with the Pomp of Memories in his train,
Pathos and Wit, sweet Pleasure and sweet Pain!
Comes with familiar smile and cordial tone,
Our Heart's wise cheerer! — Let us cheer his own*³.

Malgré le prix élevé des places, nous dit un des journaux locaux⁴, la salle était bondée et la représentation fut accueillie avec faveur. L'auteur de la *Legend of Florence*, qui depuis 1840 n'arrivait point à faire jouer ses nouvelles œuvres dramatiques, faisait salle comble quand on donnait des représentations à son bénéfice.

Les recettes de Manchester s'élevèrent à quatre cent quarante

¹ « Mr. Leigh Hunt, l'un des auteurs anglais les plus agréables et les plus gracieux. » Ce document, ainsi que le programme, se trouve dans la Coll. Ireland à la Bibl. Publ. de Manchester.

² « Un nom familier en Angleterre... l'ami, usé par l'âge, de la Beauté, de l'Espérance et de la Vérité. » *Address written for the occasion of the Amateur Performance at Manchester, on Monday July 26, 1847 for the benefit of Mr. Leigh Hunt by Mr. Serjeant Talfourd, spoken by Mr. Charles Dickens*, Coll. Brewer.

³ « Plein de mansuétude au milieu de ses ennemis, libre au milieu d'une prison, il vient, notre poète de Rimini aux cheveux gris ! Il vient avec sa suite, le Cortège des Souvenirs, le Pathétique et l'Esprit, la douce Joie et la douce Souffrance, il vient avec un sourire familier et un ton de voix plein de cordialité, toujours prêt à réconforter notre cœur avec sagesse ! Réconfortons le sien. » *Address written for the occasion of the Amateur Performance at Liverpool on Wednesday, July 28, 1847, for the benefit of Mr. Leigh Hunt by Sir Edward Bulwer Lytton, Bart. spoken by Mr. Forster*, Coll. Forster, Victoria and Albert Museum.

⁴ *Albion*, 2 août 1847, p. 3 : *The amateur performance on behalf of Mr. Leigh Hunt*.

livres, celles de Liverpool à quatre cent soixante trois livres. Déduction faite des principaux frais, il restait quatre cent guinées à la disposition de la petite troupe des amateurs ; Dickens en avait espéré cinq cents ¹. Sur cette somme, deux cent cinquante livres purent être remises à Leigh Hunt peu de temps après le retour des comédiens à Londres : le reste fut conservé soit pour soulager d'autres besoins, soit pour permettre aux *Splendid Strollers* — c'est le nom que se donnait la troupe — de se lancer dans d'autres entreprises. La lettre qu'écrivit alors John Forster à Leigh Hunt montre l'atmosphère de sympathie dont il était alors entouré :

Such as this sum is, however, you will well know with what heart's prayers and good wishes it goes to you. It will help at any rate to clear the way for that quiet, long and happy Evening which you are now, I hope, to pass without any of the sad anxieties that have clouded the happiness, though not the glory of the Day. Again I wish it had been more — and again comfort myself with thinking it is something ².

Leigh Hunt se crut-il autorisé par les regrets mêmes que contenait cette lettre à réclamer davantage ? Toujours est-il que, d'après une autre lettre de John Forster, moins de trois mois après les représentations de Manchester et de Liverpool, il ne s'était pas encore libéré de ses dettes et recommençait à lancer des appels à ses amis ³. Nous sommes même fondés à croire qu'il leur suggéra de donner de nouvelles représentations à son bénéfice, puisqu'une réponse manuscrite de Charles Dickens s'oppose à ce nouveau projet ⁴. Il y avait bien là, reconnaissons-le, de quoi irriter ses amis les plus dévoués, d'autant que Leigh Hunt se montrait maintenant assez susceptible. Deux lettres de Forster indiquent que l'ancien journaliste lui avait demandé une explication au sujet de la réponse de Dickens et que Forster lui-même avait été blessé du ton pris par Leigh Hunt dans une de ses notes ⁵. Ne voyons-nous pas là se développer l'atmosphère qui explique, si elle ne la justifie pas complètement, la caricature que Dickens fit de l'auteur de *Rimini* dans le personnage d'Harold Skimpole de *Bleak House* ?

Peu à peu néanmoins les nuages qui ont obscurci l'existence de Leigh Hunt tendent à se dissiper. Sa correspondance dès 1848 indique que ses soucis financiers sont un peu moins pressants. Au début de 1849, il reçoit un nouveau don de cent cinquante livres sur le fonds

¹ Walter JERROLD, *Douglas Jerrold, Dramatist and Wit*, vol. II, p. 475. Ces chiffres sont confirmés par l'article de l'*Albion* et John FORSTER, *Life of Charles Dickens*, pp. 340 et suiv., chap. XVII : *Splendid Strolling*. Dickens proposa de publier une brochure racontant *the expedition of Mrs. Gamp dans le Nord*.

² « Quelle que soit cette somme, vous comprendrez bien avec quelles ardentes prières et quels vœux nous vous l'adressons. Elle contribuera de toutes façons à faciliter la venue de ce long Soir tranquille et heureux que vous devez maintenant passer sans aucune de ces tristes angoisses qui ont voilé d'un nuage le bonheur, sinon la gloire du Jour. Je regrette encore qu'elle ne soit pas plus forte et me console encore en pensant que c'est déjà là quelque chose. » Lettre Ms de John Forster à Leigh Hunt, *British Museum, Add. Mss. 38.110, f. 204-205*. Dans une lettre de Leigh Hunt à Charles Reynell, 23 août 1847, l'auteur déclare à son correspondant qu'il vient de recevoir £ 250 de ses *amateur friends*. Cf. *Athenaeum*, 30 janv. 1892, p. 149 : *Mr. Reynell*.

³ Lettre Ms de John Forster à Leigh Hunt. 19 oct. 1847, *British Museum, Add. Mss. 38.110, f. 216-217*.

⁴ Lettre Ms de Charles Dickens à Leigh Hunt, Brighton, 26 nov. 1848, *British Museum, Add. Mss. 38.110, f. 287-288*.

⁵ Lettres manuscrites de John Forster à Leigh Hunt, 3 fév. et 11 juin 1849, *British Museum, Add. Mss. 38.110, f. 300-303, 317-324*.

spécial de la Reine ¹. Le 28 janvier 1849, il signe avec huit de ses créanciers, auxquels il doit une somme totale de près de deux cent quarante livres, un accord par lequel il s'engage à les rembourser au moyen de huit versements trimestriels ; chose assez curieuse étant donné ce que nous savons de lui, il opère ces versements avec une ponctualité remarquable ; le 28 octobre 1850, il est totalement libéré ². Désormais Leigh Hunt se trouvera à l'abri du besoin : il ne sera plus obligé d'accepter des besognes peu dignes de son passé. Déjà dans la période qui précède 1850, il a eu plus de liberté d'esprit, il a pu écrire à loisir ; les ouvrages qu'il compose alors portent la marque du soin plus grand qu'il a pu leur donner.

D'autre part — les représentations de Liverpool et de Manchester en sont une preuve, — l'estime du public anglais lui est acquise. C'est là en partie l'effet du succès de la « Légende » ; les efforts de ses amis, dont beaucoup occupent des places importantes dans le monde des lettres et de la politique, ne sont pas étrangers à ce retour de la faveur populaire ; le goût national a évolué : en 1815, il s'accommodait mal de toutes les nouveautés dont Hunt se faisait le défenseur, vers 1845 la sensibilité et le goût littéraires de l'Angleterre s'étaient enrichis des apports des contemporains de Shelley et de Keats. Leigh Hunt lui-même s'était adapté à l'orthodoxie victorienne : il n'avait plus sujet de passer pour un dangereux révolutionnaire.

Une série d'articles importants témoignent de sa réputation grandissante. L'ouvrage que publie R. H. Horne en 1844 sur les nouveaux auteurs, *A New Spirit of the Age*, contient un chapitre spécial consacré à Wordsworth et à Leigh Hunt ³ : nous ne savons pas ce qu'en pensa Wordsworth, qui n'avait pas toujours manifesté beaucoup de sympathie à l'égard de son contemporain ; il est intéressant de voir unir dans un même hommage deux auteurs très dissemblables, mais qui apparaissaient après 1840 comme les survivants d'un même passé glorieux. Ce chapitre présente un autre intérêt : il fut écrit en collaboration par R. H. Horne et celle qui devait devenir Elizabeth Browning : nous y trouvons donc non seulement une appréciation d'un ami personnel de Hunt, mais aussi un jugement d'une des femmes de lettres les plus distinguées de son temps ⁴. Le résultat était un article à la fois riche et nuancé sur les deux survivants de la littérature du début du siècle. En les rapprochant, Horne et Elizabeth Barrett pouvaient rappeler les critiques qu'ils avaient reçues à leurs débuts et l'apaisement qui s'était fait depuis à leur égard dans l'opinion publique ; en les opposant, ils

¹ Lettre Ms de W. Law à Leigh Hunt, 3 janv. 1849. Coll. Brewer.

² Cet accord daté, signé et scellé, se trouve dans la coll. Brewer ; il porte au dos les reçus des divers créanciers de Hunt.

³ Vol. I, pp. 307-332. Ce volume a depuis fait l'objet de rééditions, notamment dans la série des *World's Classics*, où on le retrouvera facilement.

⁴ *Letters of Elizabeth Barrett Browning to R. H. Horne*, vol. I, p. 135, d'après laquelle les deux écrivains composèrent chacun un manuscrit qu'ils combinèrent ensuite. D'après pp. 176-177 cependant, ce serait E. B. B. qui aurait établi le premier texte, et R. H. l'aurait seulement corrigé. P. 180 contient une lettre d'Elizabeth Browning, nov. 1843, au sujet de ce chapitre, où elle constate que l'amitié écarte Horne de la vérité. De toutes façons, la part d'Elizabeth Browning est très grande. Deux passages de lettres d'E. B. B. se rapportent aux jugements de Miss Mitford sur Hunt : p. 186 (déc. 1843), Mary Mitford déclare « *that a woman should not be eager to praise Leigh Hunt* », E. B. B. réplique, p. 196 : « *A most excellent person was Mary Russell Mitford, but she did not understand or know Leigh Hunt — and she did not want to do either.* »

faisaient ressortir les différences essentielles entre ces deux écrivains d'une même époque :

Wordsworth is taken into the reverence of the intellect, and Leigh Hunt into the warm recesses of the affections. The one elevates with the sense of moral dignity ; the other refines with a loving spirit, and instructs in smiles. And this is their influence upon the present age ¹.

Dans cette étude approfondie où successivement étaient analysées les tendances générales, l'œuvre en vers, puis l'œuvre en prose des deux écrivains, Leigh Hunt n'était pas à l'abri de tout reproche : on regrettait ses bizarreries de style, sa difficulté à composer vraiment ses œuvres, leur trop grande abondance. En même temps ses qualités de finesse, son amour du beau, la délicatesse des sentiments qu'il exprimait étaient fortement mis en relief. Le chapitre contenu dans *A New Spirit of the Age* était l'étude la plus approfondie qui eût jamais paru sur Leigh Hunt ; il conserve encore toute sa valeur ; par sa date, son ton, la qualité de ses auteurs, c'est un des signes les plus probants de la réhabilitation de Hunt.

Il y en a d'autres. Comme le remarque un critique américain, il subit le sort des novateurs, violemment attaqués à leurs débuts et acceptés du grand public une génération plus tard ². Les nouvelles œuvres qu'il publie, *Imagination and Fancy* en 1844, *Wit and Humour*, *Stories from the Italian Poets* en 1846 attirent l'attention sur lui. Un journal populaire, *The People's Journal*, lui consacre un article élogieux de William Howitt le 16 mai 1846 ³. La *Tait's Edinburgh Magazine* d'octobre 1846 contient une sérieuse étude de George Gilfillan sur Leigh Hunt : tout en apportant quelques réserves, l'auteur de l'article montrait les qualités dont Leigh Hunt avait fait preuve comme critique, comme journaliste, comme essayiste et comme poète : il constatait la popularité dont jouissait alors celui qu'avait si vigoureusement attaqué jadis une autre revue d'Edimbourg. Même si Gilfillan refusait de voir en Leigh Hunt un génie supérieur, il était obligé de reconnaître que le rédacteur en chef de l'*Examiner* après de longues années de luttes avait réussi à se faire un nom dans les lettres anglaises ⁴. Cyrus Redding en 1847 constatait qu'il jouissait d'une sympathie universelle ⁵ ; Charles Knight l'appelait « one of the most original and fascinating of English prose writers » et décrivait *A Legend of Florence* comme étant « full of grace and tenderness — the work of a true artist » ⁶.

¹ « Nous tenons Wordsworth dans l'estime de notre intelligence, mais nous gardons pour Leigh Hunt une chaude place en nos cœurs. Le premier nous élève avec son sens de la dignité morale ; le second nous raffine avec son esprit affectueux et nous instruit en souriant. Telle est leur influence sur notre époque. » A la fin du chapitre.

² Edwin WHIPPLE, *Essays and Reviews*, Boston, 3^e éd. 1846, vol. II, pp. 380-387, dans l'Appendice : *Leigh Hunt's Poems*.

³ *People's Journal*, 16 mai 1846, vol. I, pp. 268-271, rep. dans W. HOWITT, *Homes and Haunts of the British Poets*, 1847, vol. II, pp. 347-367.

⁴ *Tait's Edinburgh Magazine*, oct. 1846, N. S. vol. XIII, pp. 655-660 : George GILFILLAN, *Leigh Hunt*, rep. dans *Littell's Living Age*, Boston, 21 nov. 1846, vol. XI, pp. 368-373 et dans G. GILFILLAN, *A Second Gallery of Literary Portraits*, 1850, pp. 344-352.

⁵ *New Monthly Magazine*, sept. 1847, vol. LXXXI, pp. 83-87 : *A graybeard's gossip about his literary acquaintances*.

⁶ Charles KNIGHT, *Half hours with the best authors*, vol. I, p. 577 : « l'un des prosateurs anglais les plus originaux et les plus fascinants. » Vol. IV, p. 501 : « pleine de grâce et de tendresse, l'œuvre d'un véritable artiste ».

Les Lectures addressed chiefly to the working classes, publiées par W. J. Fox, l'un des anciens directeurs du *Monthly Repository*, contiennent un long éloge de Leigh Hunt. Les Réformistes du milieu du siècle voyaient en lui l'un de leurs prédécesseurs et de leurs héros, bien qu'il fût maintenant moins hardi qu'à l'époque de l'*Examiner* :

The author of Leigh Hunt's Poems has rendered valuable service to the cause of political freedom and human progress, by the fact that he is Leigh Hunt, and that the Examiner newspaper blends his name with recollections of an important period in the history of our country, and of a faithful, earnest and honourable advocacy of the rights and interests of the people.

Il était dépeint comme

*severe to the luxurious hypocrite or the proud oppressor, generous towards the poor, always at hand for an act of friendship and kindness to individuals or classes that needed such a demonstration, and gathering round himself a body as distinguished in literature as the merry men of Robin Hood in the annals of song*¹.

L'article contient une analyse détaillée et très élogieuse des qualités littéraires de Hunt.

Sa réputation n'était pas limitée au territoire du Royaume-Uni. Il y avait longtemps déjà que ses principales œuvres, non protégées par les conventions actuelles sur les droits d'auteur, avaient été reproduites au delà de l'Atlantique sans son autorisation et sans aucun profit pour lui². Les articles relatifs à son œuvre se multiplient après 1840. Sans doute, tous ne sont pas élogieux : nous trouvons par exemple dans les *Marginalia* d'Edgar Allan Poe quelques appréciations sévères sur l'œuvre de Hunt³. Par contre, plusieurs autres critiques moins renommées peut-être, mais dont les jugements portaient aux Etats-Unis vers le milieu du siècle dernier, analysent son œuvre avec sympathie et intérêt⁴.

En Hollande, un certain nombre de ses essais paraissent en tra-

¹ « L'auteur des Poèmes de Leigh Hunt a rendu de notables services à la cause de la liberté politique et du progrès humain par le simple fait qu'il est l'illustre Leigh Hunt et que le nom même de l'*Examiner* s'associe aux souvenirs d'une époque importante dans l'histoire de notre pays et à ceux d'une défense sincère, ardente et digne des droits et des intérêts du peuple... » « sévère à l'égard de l'hypocrite, vivant dans le luxe ou de l'oppresseur hautain, généreux pour les pauvres, toujours prêt à montrer son amitié ou sa bonté aux individus ou aux classes de la société qui en avaient besoin et réunissant autour de lui un groupe d'hommes aussi distingués en littérature que sont les joyeux compagnons de Robin Hood dans les annales du chant. » W. J. Fox, *Lectures addressed chiefly to the working classes*, 1849, vol II, pp 169-189 : *Living poets and their services to the cause of political freedom and human progress*. Leigh Hunt.

² Sur ce point se reporter à notre bibliographie, dans laquelle nous avons tenté de faire un relevé des éditions américaines des œuvres de Leigh Hunt. Nous avons été spécialement aidés dans cette partie de notre tâche par la remarquable organisation des bibliothèques américaines et par la complaisance de nombreux bibliothécaires, auxquels nous sommes fort reconnaissants.

³ Notre ancien collègue Mr. T. O. Mabbott, actuellement professeur à Hunter College, New-York, et spécialiste de Poe, nous donne les références suivantes : *Graham's Magazine*, nov. 1846, éd. Griswold, n° CXCVIII, vol. III, p. 575 ; éd. Harrison (1903), vol. XVI, pp. 111-112. A propos de la question de *What is Poetry* ? l'auteur parle de « Leigh Hunt's rigmorolic attempt at answering it ». Dans l'*Addenda* il se montre dur pour *The Indicator and Companion* : « We find here too much slipshodness both in thought and manner, and too little of determined purpose... Hunt has written many agreeable papers, but no great ones... As a rambling essayist he has too little of the raw material. As a critic, he is merely saucy, or lackadaisical, or falsely enthusiastic, or at best pointedly conceited. His judgment is not worth a rush... The highest literary quality of Hunt is a secondary or tertiary grade of fancy. »

⁴ *The Southern Literary Messenger devoted to every department of Literature and the Fine Arts*, Richmond (Virginie), juillet 1841, vol. VII, pp. 473-477 : *Leigh Hunt*, by H. T. Tucker.

duction¹. En France, Leigh Hunt a l'honneur d'être discuté dans l'importante *Revue des Deux Mondes*². Dans un article spécial, qu'il intitule « Bric à brac littéraire et dilettantisme poétique », Eugène Forcarde signale les récents ouvrages de Hunt, l'appelle « un des derniers survivants de la forte et éclatante génération littéraire du commencement de ce siècle » et définit avec bonheur son rôle de critique :

Leigh Hunt est donc une nature saine et heureuse, un critique sympathique et plein de fraîcheur, un critique, si j'ose dire, friand et sensuel.

Philarète Chasles l'avait mentionné à plusieurs reprises. La plupart de ses observations sur Hunt se retrouvent dans ses *Etudes sur l'Angleterre au XIX^e siècle*. Le chapitre sur Keats contient la description suivante du « Roi des Cockneys ».

Leigh Hunt, hardiment libéral et chef de l'Examiner, s'exposait bravement à tous les coups. C'était lui qui passait pour chef de ce groupe, bien impuissant et bien faible, des poètes libéraux, réunis par une épithète railleuse sous le nom de l'Ecole des badauds (Cockney School) ; pauvres gens en effet, qui vivaient à Londres, ne pouvant admirer la nature dans les châteaux qu'ils n'avaient pas... C'est quelque chose de triste et de touchant que cette petite église composée de martyrs, ayant sans doute ses fautes et ses ridicules, mais soutenant une guerre inégale contre le pouvoir, la majorité, l'argent et la ruse, contre le génie même armé de toutes pièces et décidé à marcher sur le corps de ses rivaux. On ne méprise plus aujourd'hui cette société de Leigh Hunt et de Hazlitt.

Le chapitre relatif au « Mouvement de la Littérature anglaise depuis Walter Scott » contient l'appréciation suivante sur le rôle de Hunt depuis 1830 :

Leigh Hunt, homme remarquable et incomplet, écrivain excessif et coloriste brillant qui aurait eu en France un grand succès et qui a créé là-bas une école longuement ridiculisée, perdait son exagération.

La partie concernant le théâtre signalait que « les hommes de talent qui se sentaient doués du génie dramatique ont profité de la révolution opérée par Bulwer » et nommait au premier rang de ceux-ci : « Leigh Hunt, esprit singulier »³.

Un autre signe marquait le regain de popularité de Hunt : on rééditait certaines de ses œuvres. En 1844, l'éditeur Moxon publie un nouveau recueil de poèmes de Hunt. C'est l'occasion, pour l'auteur,

mann (auteur des principaux art. litt. de la revue), rep. dans H. T. TUCKERMANN, *Thoughts on the Poets*, pp. 154-164. — *The Mirror Library* (Bibl. du Congrès, AP 2, N. 651), p. 16, art. sur Leigh Hunt de N. P. Willis qui a beaucoup écrit pour cette revue. — *Southern Literary Messenger*, oct. 1844, vol. X, pp. 619-629 : LEA, Henry C. : *Leigh Hunt* (n° I d'une série : *Remarks on various late poets*). — LOWELL, James Russell : *Conversations on some of the old poets*, Cambridge (Mass., E. U. A.), 1845, p. 101. — *The American Review : a Whig journal of politics, literature, art and science*, New-York, juillet 1846, vol. IV, pp. 17-26 : D[EAN] G. F., *Leigh Hunt, a sketch*. — POWELL, Thomas, *The Living Authors of England*, New-York, Philadelphie, 1849, pp. 30-32 : *as an agreeable critic, essayist, vivacious poet, and pleasant companion, few men are his superior*. — *The United States Magazine and Democratic Review*, New-York, nov. 1850, vol. XXVII, N. S. pp. 426-434 : *Leigh Hunt*, by J. Savage.

¹ *Studies en Schetsen ; naar het Engelsch van Leigh Hunt door E. T. Polgieter*, Deventer, M. Ballot, 1842.

² *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} janvier 1849, pp. 144-166.

³ Philarète CHASLES, *Etudes sur la littérature et les mœurs de l'Angleterre au XIX^e siècle*, pp. 153, 179-184, 230, 301, 418, 444-445. Ces études avaient paru dans la *Revue des Deux Mondes*. Sur L. H., voir 15 fév. 1840 : *La littérature anglaise au commencement de 1840*, 1^{er} av. 1840 : *De l'art dramatique et du théâtre actuel en Angleterre*, 15 nov. 1848 : *John Keats*.

d'apporter quelques corrections aux recueils précédents : *Bacchus and Ariadne*, *The Gentle Armour* et quelques autres poèmes sont exclus ; le style de *Rimini* est corrigé ; au recueil de 1832 sont ajoutés *The Feast of the Violets*, *A Legend of Florence*, *The Palfrey*. C'est donc une collection très représentative de l'œuvre de l'auteur en 1844. Selon les projets de contrats relatifs à cette publication ¹, cette édition devait être une édition de poche, susceptible d'être vendue au prix modique de deux shillings six pence : il s'agissait donc d'atteindre le grand public pour lequel Leigh Hunt n'était plus un inconnu, ni un réprouvé. L'éditeur, Edward Moxon, proposait de faire un premier tirage de deux mille exemplaires qui pourrait être suivi d'autres tirages à mille exemplaires, les bénéfices devaient être partagés également entre l'auteur et l'éditeur. Ce n'était plus là une œuvre de bienfaisance, comme l'avait été l'édition par souscription de 1832. C'était une édition à bon marché, destinée aux admirateurs du vieux poète ; il en ressentait quelque orgueil :

... *it is truly delightful to me, I confess, to think that I am going at last with the prestige of a cheap and popular verse as well as prose writer, headlong into the pockets of the community* ².

Il faut croire que cette publication répondait à un besoin : il y eut de nouveaux tirages dès 1846 et peu après en 1849. C'est à cette occasion que le publiciste Ainsworth, tout en regrettant que Hunt ait modifié certains de ses poèmes, lui adressait ces compliments flatteurs :

Your first ideas are so vivid, so fresh and so perfect that you may rest quite satisfied with them... I firmly believe you paved the way to Dickens's great popularity. He has derived some of his best notions from you, and is, so to speak, reaping your harvest ³.

L'*Ainsworth's Magazine* de mai 1844 regrettait les altérations apportées aux poèmes, réclamait de l'auteur une édition définitive de ses œuvres poétiques et le félicitait avec chaleur de ce qu'elles contenaient de doux, d'humain, d'instructif et de réconfortant ⁴. D'autres compliments devaient être sensibles au cœur du vieil écrivain qui jadis avait rêvé d'être un grand poète et qui maintenant ne s'adonnait plus guère à la poésie : l'*Examiner* rendait hommage à son talent délicat et varié et le louait d'élever les hommes au-dessus de leurs préoccupations matérielles ⁵ ; la *Westminster Magazine* parlait du nouveau recueil sur un ton favorable ⁶ ; la *New Quarterly Review* s'efforçait de dégager les caractères particuliers des différents poèmes ⁷.

¹ Coll. Brewer et *British Museum*, *Add. Mss.* 38.110, f. 67.

² « Il me semble vraiment délicieux, je l'avoue, de penser que je vais enfin m'en aller tête baissée dans les poches de mes concitoyens avec le prestige qui s'attache à un versificateur en même temps qu'à un prosateur populaire, dont on tire les éditions à bon marché » Lettre Leigh Hunt à G. J. De Wilde, 7 fév. 1844, *Corr.*, vol. II, pp. 56-57.

³ « Vos premières idées sont si vives, si fraîches, si parfaites que vous pouvez en être tout à fait satisfait... Je suis convaincu que vous avez ouvert la voie à la grande popularité de Dickens C'est à vous qu'il doit quelques-unes de ses conceptions les plus heureuses et l'on peut dire qu'il récolte la moisson que vous avez semée. » Lettre Ms de W. Harrison Ainsworth à Leigh Hunt, 9 mai 1844, *British Museum*, *Add. Mss.* 38.110, f. 78-81.

⁴ *Ainsworth's Magazine*, mai 1844, vol. V, pp. 428-430.

⁵ *Examiner*, 13 av. 1844, p. 227, rep. dans *Littell's Living Age*, Boston, 22 juin 1844, vol. I, p. 342.

⁶ *Westminster Magazine*, juin 1844, vol. XII, pp. 617-618, dans les *Miscellaneous Notices*.

⁷ *New Quarterly Review*, oct. 1845, vol. IV, pp. 490-492.

A la fin de 1849, Leigh Hunt faisait paraître une édition nouvelle de *Captain Sword and Captain Pen*, qui faisait l'objet de critiques élogieuses dans la *Literary Gazette and Journal of Belles Lettres* et l'*Examiner*¹ : Leigh Hunt avait composé une nouvelle préface où s'exprimaient son idéalisme et son horreur de la guerre. Une autre réédition, plus inattendue, est celle du roman de *Sir Ralph Esher*, en 1850 ; on ne peut guère l'expliquer que par la vogue dont jouissait alors le genre du roman et par le courant de sympathie qui attirait le grand public vers l'auteur ; il est vrai que William Howitt avait écrit quelques années auparavant que c'était là « *a work which is full of thought and fine painting of men and nature* »².

Mais le signe le plus caractéristique peut-être de l'estime que porte maintenant le public anglais à l'ancien rédacteur de l'*Examiner* est l'insistance avec laquelle l'éditeur Smith lui demande un volume de réminiscences et l'intérêt causé par la publication de ce volume, *The Autobiography of Leigh Hunt*, en 1850. Vingt ans auparavant Leigh Hunt avait été mis au ban de l'opinion publique pour avoir parlé trop franchement de Lord Byron, de lui-même et de quelques-uns de ses contemporains. Cette fois, peut-être pour lui permettre de s'expliquer, on lui demandait de publier ses mémoires. C'est le 8 février 1847 que Smith, qui venait de publier plusieurs ouvrages de critiques de Hunt, passe un nouveau contrat avec lui à ce sujet : le compagnon de Keats et de Shelley s'engageait à préparer un volume de souvenirs dans l'espace de deux ans ; l'éditeur lui verse même en acompte une somme de deux cents livres pour acquérir les droits d'auteur de cet ouvrage encore en projet³. Leigh Hunt pourtant ne semble guère pressé de se mettre au travail. Sa mauvaise santé qu'il mentionne dans sa préface, ses autres occupations sont parmi les causes de ce retard. S'il voit dans son autobiographie une occasion d'évoquer des souvenirs qui lui sont chers, de corriger d'anciens jugements sévères, de rendre certains hommages dont il n'aurait pas pu s'acquitter autrement, la composition de plusieurs passages — il l'indique lui-même — devait lui paraître singulièrement pénible. Et puis, l'accueil fait jadis au *Lord Byron* était plutôt de nature à le faire hésiter ! Il remarque dans une lettre que ce fut là « *a task unwillingly performed* »⁴ et sa préface nous indique qu'il l'aurait sans doute abandonnée, s'il n'avait contracté des engagements envers son éditeur. Mais Smith de son côté insiste : il veut son livre. Il autorise Leigh Hunt à utiliser toutes les parties du *Lord Byron* qu'il voudra, pourvu qu'il achève ses nouveaux mémoires et obtienne les permissions nécessaires de son ancien éditeur Colburn⁵. Un nouvel arrangement

¹ *Literary Gazette and Journal of Belles Lettres*, 1^{er} déc. 1849, p. 876 ; *Examiner*, 1^{er} juin 1850.

² « Un ouvrage rempli de réflexions et de délicates peintures des hommes et de la nature. » *People's Journal*, 16 mai 1846, vol. I, pp. 268-271 et W. Howitt, *Homes and Haunts of the British Poets*, vol. II, pp. 347-367. D'après le reçu de Leigh Hunt, 27 déc. 1849, Coll. Brewer, l'auteur céda ses droits d'auteur à l'éditeur Bentley pour la somme de trente livres.

³ Ces détails sont fournis par l'arrangement définitif entre Leigh Hunt et la maison d'édition Smith, Elder, 7 fév. 1850, Coll. Brewer. Cet arrangement indique en outre que l'auteur doit recevoir cinquante livres à la remise du MS et 5 % du prix de détail des exemplaires vendus au delà du mille cinq centième.

⁴ « une tâche accomplie à contre cœur ». Lettre de Leigh Hunt au Duc de Devonshire, 15 juin 1850, *British Museum, Add. Mss.* 38.110, f. 377-378.

⁵ Lettre Ms de U. S. Williams, apparemment secrétaire de l'éditeur, à Leigh Hunt, 14 janv. 1850, Coll. Brewer.

est conclu : Leigh Hunt est tenu de remettre dans l'espace de trois mois son nouvel ouvrage, qui doit représenter trois volumes de trois cent vingt pages chacun ; sinon, c'est toute sa documentation qu'il sera contraint de livrer à la maison d'édition.

Enfin, le 8 juin 1850, parut l'ouvrage tant attendu. Ses dimensions correspondaient aux spécifications de l'exigeant éditeur ¹. En même temps, l'auteur avait largement usé de l'autorisation de puiser dans le *Lord Byron*. Il a défini lui-même, avec une grande justesse, le caractère de ses emprunts :

The Autobiography includes all that seemed worth retaining of what has before been written in connection with it, and this has received the benefit of a maturer judgment ².

En fait, la substance du *Lord Byron* se retrouve dans l'Autobiographie dont elle constitue le fond même. Seulement les chapitres relatifs à Byron, à Shelley, à Keats et à leurs contemporains, qui étaient isolés dans le premier ouvrage, se trouvent cette fois incorporés au récit autobiographique ; à l'intérieur de ces chapitres, l'ordre des paragraphes est souvent modifié par nécessité ; les critiques désobligeantes ont été supprimées et bon nombre de remarques se rapportant à divers contemporains sont modifiées, en général adoucies. L'auteur ajoute des détails sur les premières années de sa vie, au début de sa narration. Toute la partie postérieure au retour d'Italie est forcément nouvelle : elle est traitée d'une façon rapide et souvent bien superficielle ; comme l'indique l'auteur dans sa préface il s'arrête surtout aux ouvrages publiés dans cette phase de son existence, indique la façon dont ils ont été composés, discute de leur valeur. Dans l'ensemble, ces seconds mémoires (on pourrait dire ces troisièmes, en tenant compte de l'article publié dans le *Monthly Mirror* d'avril 1810) sont faits de pièces et de morceaux : le plan général en est des plus imparfaits ; ils se ressentent de la précipitation avec laquelle ils ont été composés. Pourtant on les lit avec intérêt, et n'est-ce pas ce qui importe avant tout pour ce genre d'ouvrage ? Les informations et les jugements qu'ils contiennent arrêtent l'attention du lecteur ; le ton en est vif ; même si l'auteur ne donne qu'une idée bien imparfaite de son propre développement, il s'y présente sous un aspect sympathique et même parfois émouvant. Rien n'éclaire mieux l'évolution de l'auteur qu'un rapprochement entre le *Lord Byron* et l'Autobiographie. Le *Lord Byron* était une justification personnelle et une attaque assez peu voilée contre son principal associé de Florence et de Gênes ; l'Autobiographie est un recueil de souvenirs évoqués avec tendresse par un vétéran de la littérature et des luttes politiques. Il parle de lui-même avec franchise et non sans finesse, il évoque avec une note d'émotion sincère les illustres amis auxquels il a été associé, brosse un tableau évocateur des milieux où se sont déroulées les phases de son existence si variée. On est frappé du ton calme et plein de philosophie avec lesquels il les raconte. Moins

¹ L'ouvrage était en trois volumes ; le premier comptait XV + 312 pages ; le second en comptait VIII + 334 ; le troisième VIII + 328 (avec l'appendice et l'index).

² « L'autobiographie renferme tout ce qui nous a semblé digne d'être conservé dans ce que nous avions déjà écrit sur le même sujet, et ces emprunts eux-mêmes ont profité de la maturité plus grande de notre jugement. »

soucieux de juger et de condamner, Leigh Hunt laisse parler ses sentiments les plus intimes, il fait entrevoir les côtés les plus aimables de son caractère, sa douceur, sa bonté, son courage, et c'est pourquoi de l'ensemble se dégage un parfum de poésie délicate.

L'accueil favorable qui est fait à l'Autobiographie est une preuve nouvelle de la transformation qui s'est opérée dans l'opinion anglaise à l'égard de Leigh Hunt. Ses amis le félicitent ; Carlyle, avec lequel il n'avait plus de relations suivies depuis près de quinze ans, lui adresse une lettre enthousiaste :

Well, I call this an excellent good Book, by far the best of the autobiographic kind I remember to have read in the English language... A pious, ingenious, altogether human and worthy Book ; imaging, with graceful honesty and free felicity, many interesting objects and persons on your life path, — and imaging throughout what is best of all, a gifted, gentle, patient, and valiant human soul, as it buffets its way through the billows of time, and will not drown, tho' often in danger ; cannot be drowned, but conquers and leaves a track of radiance behind it... In fact this Book has been like an exercise of devotion to me... ¹.

C'était là beaucoup dire, et l'on ne saurait trouver pareille ardeur à louer l'auteur dans les revues de l'époque. Les jugements diffèrent même sur le caractère de l'accueil qui fut fait à l'Autobiographie ; un rédacteur du *London Quarterly* écrit en 1853 que le volume n'a pas obtenu le succès attendu ² ; par contre, un des visiteurs de Hunt à cette époque remarquait dans un article écrit en 1893 :

His delightful Autobiography was being received with a chorus of approval which gladdened the veteran's heart, and brought him again very prominently into notice ³.

Force nous est donc de nous reporter à la masse des articles qui parurent au sujet de l'Autobiographie. Constatons-en d'abord le grand nombre, signe indéniable de l'importance qu'avait retrouvée l'auteur dans les lettres anglaises. Sans doute, l'*Athenaeum* du 15 juin 1850 relève que toute l'œuvre de Hunt est plus ou moins autobiographique, indique qu'on se fatigue à la longue de son *unchanging suavity* et manifeste sa déception en ces termes : « *On the whole, we are disappointed to find that this Autobiography yields even less than might have*

¹ « Eh bien, voilà ce que j'appelle un excellent livre et de beaucoup le meilleur que j'aie lu en anglais dans le genre autobiographique... C'est un livre plein de piété et d'ingénuité, avec quelque chose de vraiment très humain et de très respectable ; il représente avec une honnêteté pleine de grâce et avec une très heureuse liberté de nombreux objets et de nombreuses personnes dignes d'intérêt que vous avez rencontrés sur votre route ; il représente toujours ce qui a le plus de valeur, une âme douée, douce, sachant supporter la souffrance, vaillante, poursuivant sa route malgré les coups du sort sur les vagues du temps et ne se laissant pas couler en dépit des dangers qui souvent la menacent ; car elle ne peut couler, mais elle l'emporte sur les forces adverses et laisse derrière elle un sillage radieux... En fait, la lecture de ce livre a été pour moi comme un exercice de piété. » Lettre de T. Carlyle à Leigh Hunt, 17 juin 1850, *New letters of Thomas Carlyle*, éd. Alexander Carlyle, vol. II, pp. 94-95, citée dans l'éd. Ingpen de l'*Aut.*, vol. I, p. XI.

² *London Quarterly*, déc. 1853, à propos des *Autobiographic Sketches*, de Th. DE QUINCEY, pp. 494-517, cf. p. 511.

³ « Sa délicieuse Autobiographie était alors accueillie par un chœur d'éloges qui réjouissait le cœur du vétéran des lettres et attirait très fortement sur lui l'attention générale. » *Bookman*, av. 1893 : *Leigh Hunt and his second Journal*, signé φ (F. Espinasse).

been expected ¹ » ; une revue catholique, *The Rambler*, critique sans ménagement la morale et les tendances religieuses de l'auteur ². Certains critiques apportent quelques réserves à leurs éloges ; dans un long article du 4 septembre 1850, le *Times* remarque que l'Autobiographie contient de fort beaux passages, mais reproche à l'auteur de l'avoir composé trop vite et d'y avoir pris trop souvent un ton apologétique ; l'*Eclectic Review* la considère comme un ouvrage intéressant et instructif, mais très imparfait : l'auteur ne donne pas une peinture assez pous-sée de ses propres sentiments, il a tendance à louer tout et tout le monde et en même temps, si l'on s'en rapporte à ses jugements critiques, il montre une répugnance instinctive pour ce qui est classique et vraiment grand ³ ; la *New Monthly Magazine* déclare que tout ce qui vient de Leigh Hunt est agréable, non sans faire remarquer cependant la naïveté et le désordre que l'on trouve dans son dernier ouvrage ⁴ ; une revue écossaise qui ne devait pas durer très longtemps, le *Palladium*, tout en appelant l'auteur « an intense lover of the calm and holy beauties of nature, an eloquent advocate of all the amenities of humanity, a hearty scourger of bigotry, avarice and all uncharitableness », critique ses opinions religieuses et son hostilité à l'égard des Calvinistes et des Méthodistes ⁵ ; quant à la *Dublin University Magazine*, qui publie un long résumé de l'Autobiographie, elle se montre sévère à l'égard du rôle politique joué par Hunt ⁶. Peut-être ces critiques se ressentent-elles encore de l'hostilité déchaînée contre l'auteur entre 1815 et 1830.

Mais nous sommes bien loin du ton de la *Quarterly* et de *Black-wood's* ; à côté des objections que présentent les critiques, on peut relever de nombreuses remarques élogieuses. D'autres publications se montrent dans l'ensemble très favorables à l'auteur. Le *Spectator* du 22 juin 1850 le félicite d'avoir écrit son récent ouvrage dans sa seconde manière, qui est plus sobre et plus précise que la première ⁷ ; le *Sharpe's London Journal* constate que l'auteur y parle de lui-même avec une complaisance moins grande, le félicite d'avoir été l'instigateur d'une poésie nouvelle et admire la façon dont il a fait revivre sa jeunesse ⁸ ; la *Literary Gazette* voit là un ouvrage d'un type très agréable ⁹, tandis que la *Westminster Review* l'annonce en termes très favorables ¹⁰. D'Edimbourg arrive un chœur d'éloges : la *North British Review* définit ainsi le caractère littéraire de l'ancien « Roi des Cockneys » :

He is a lively and brilliant essayist, a graceful poet, a happy critic, giving pleasure, and disposed to be pleased ¹¹.

¹ « Dans l'ensemble, nous sommes déçus de constater que cette Autobiographie nous apporte encore moins que nous aurions pu espérer. » *Athenaeum*, 15 juin 1850, pp. 631-633.

² *The Rambler, A Catholic Journal and Review of home and foreign literature, politics, music and the fine arts*, juillet 1851, vol. VIII, pp. 46-57.

³ *Eclectic Review*, oct. 1850, vol. XXVIII, N. S., pp. 409-424.

⁴ *New Monthly Magazine*, juillet 1850, vol. LXXXIX, pp. 389-393.

⁵ « un chaleureux admirateur des calmes et saintes beautés de la nature, un éloquent avocat de tout ce qu'il y a d'agréable dans la nature humaine, un écrivain toujours prêt à fustiger avec vigueur la bigoterie, l'avarice et tout ce qui marque une absence de charité. » *The Palladium, a Journal of Literature, Science and Art*, août 1850, vol. I, pp. 130-139.

⁶ *Dublin University Magazine*, sept. 1850, vol. XXXVI, pp. 268-286.

⁷ *Spectator*, 22 juin 1850, vol. XXXIII, pp. 593-594, rep. dans *Littell's Living Age*, Boston, 17 août 1850, vol. XXVI, pp. 294-296.

⁸ *Sharpe's London Journal*, vol. XII, pp. 121-127.

⁹ *Literary Gazette and Journal of Belles Lettres*, 29 juin 1850, pp. 436-437.

¹⁰ *Westminster Review*, juillet 1850, vol. LIII, pp. 577-578 (dans les *Miscellaneous Notices*).

¹¹ « C'est un essayiste vivant et brillant, un gracieux poète, un heureux critique qui donne

La *Tait's Edinburgh Magazine* donne une revue détaillée et élogieuse de l'ouvrage, où sont évoqués les prédécesseurs de Leigh Hunt dans le genre autobiographique, entre autres Montaigne et Rousseau ¹, et le *Chambers's Edinburgh Journal* montre comment le lecteur est séduit par l'air de bonhomie de l'auteur ².

Dans l'ensemble, si les critiques de l'Autobiographie ne témoignent pas d'un enthousiasme comparable à celui de Carlyle, elles montrent que le public anglais de 1850 est prêt à juger du rôle littéraire de Hunt avec modération et justice. Il subsiste peut-être quelques souvenirs des critiques passées ; mais il est clair que la carrière et l'œuvre du vétéran des lettres sont maintenant regardées avec sympathie.

*
* *

Ecrivant dans une atmosphère plus calme et plus favorable à la réflexion, disposant de plus de loisirs, moins talonné par la nécessité, Leigh Hunt peut cultiver certains des genres littéraires pour lesquels il se sentait le plus de disposition. On ne le verra plus désormais attaquer et se défendre comme il avait été obligé de le faire si longtemps. Vivant à l'écart du monde, et notamment du monde des querelles politiques et des discussions sociales, il va pendant quelques années faire œuvre de critique littéraire. Encore s'y montre-t-il beaucoup plus tolérant qu'il ne l'avait été jusqu'à présent. Il n'apparaît plus comme un membre d'un groupement littéraire, cherchant à défendre de nouvelles théories ou l'originalité de ses amis et à combattre les tendances adverses ; il se montre sous l'aspect d'un amateur de belles-lettres, ayant beaucoup lu, mais revenant de préférence à certains poètes favoris et cherchant à communiquer un peu de son enthousiasme au grand public. S'il est encore assez réservé à l'égard d'écrivains comme Dante et Milton, dont le génie et les théories sévères l'effraient un peu, il cesse de s'attaquer aux influences françaises dans la poésie anglaise, qu'il avait critiquées avec vigueur à ses débuts. Son attitude plus éclectique correspond aux tendances générales de l'époque victorienne où l'on s'efforce d'opérer une fusion harmonieuse entre les éléments parfois divers qui entrent dans la littérature anglaise.

C'est à cette inspiration nouvelle que l'on doit *Imagination and Fancy*, paru en 1844 chez les éditeurs Smith, Elder. En dehors de ses préfaces, l'auteur avait jusque-là évité de s'élever à des considérations générales sur la poésie ; il préférerait s'en tenir à l'examen de textes définis sur lesquels il communiquait ses réactions personnelles. Son

du plaisir et se montre toujours prêt à en trouver. » *North British Review*, nov. 1850, vol. XIV, pp. 143-168.

¹ *Tait's Edinburgh Magazine*, sept. 1850, vol. XVII, pp. 563-572.

² *Chambers's Edinburgh Journal*, 13 juillet 1850, vol. XIV, N. S., pp. 19-23, rep. dans *Eclectic Magazine*, New-York, oct. 1850, vol. XXI, pp. 247-253. Une édition de l'Autobiographie, en deux volumes paraît à New-York chez *Harper and brothers* dès 1850, et les critiques américaines ne se font pas longtemps attendre : *International Weekly Miscellany of Literature, Art and Science*, New-York, 8 juillet 1850, vol. I, no 2, pp. 35-36 (où l'on annonce la publication prochaine de l'éd. de Harpers), 29 juillet 1850, vol. I, no 5, pp. 130-132 ; *The Literary World*, N. Y., 14 sept. 1850, vol. VII, pp. 209-210 [sévère] ; *Harper's New Monthly Magazine*, N. Y., sept. 1850, vol. I, no V, p. 572 [favorable] ; *United States Magazine and Democratic Review*, N. Y., nov. 1850, vol. XXVII, N. S., pp. 426-434 ; *Leigh Hunt*, by J. Savage [détaillée et élogieuse] ; *American Whig Review*, janv. 1851, N. S., vol. VII, pp. 34-53 [résumé favorable].

essai intitulé *An answer to the question : What is poetry ? including Remarks on Versification* représente le plus grand effort de synthèse critique auquel se soit livré l'auteur. Les chapitres qui suivent contiennent une analyse des principaux poètes lyriques anglais, rattachée aux deux notions d'imagination et de fantaisie et accompagnée de sélections ; pour mieux souligner les vers sur lesquels il veut appeler l'attention, l'auteur se sert d'italiques, procédé commode quoique peut-être un peu élémentaire. Malgré cette particularité, on sent dans ce nouvel ouvrage conçu à l'époque du succès de la *Legend of Florence* plus de sérénité que dans ses précédents articles de critique littéraire et un désir plus net de s'élever au-dessus de considérations purement subjectives.

Le jeune éditeur George Smith avait été ravi de découvrir le manuscrit de cet ouvrage ; c'est lui qui en assura la publication en 1844 ¹. Nous en trouvons une critique sévère dans l'*Athenaeum* qui pourtant jusque-là avait été favorable à l'auteur :

Gratis assumptions and unrestrained conceits, fanciful constructions, obscurities of meaning or of expression, and illogical arrangement, frequent affectations, looseness of illustration — and altogether a manner rambling, familiar and chatty, while some of them are faults generally chargeable upon Mr. Hunt's writings, are all deformities in a volume having the reach and purport of the present ².

Mais, dans l'ensemble, le livre était reçu d'une façon favorable. Tout en faisant quelques réserves de détail, Elizabeth Barrett Browning dans une lettre à R. H. Horne louait son auteur avec chaleur :

The most delightful and genial of poetical critics he is assuredly ³.

Le *Spectator* appelle l'essai sur la poésie

one of the most complete, acuminated and agreeable pieces of criticism that has appeared for many a day ; alike distinguished for its easy strength of diction, its comprehension without vagueness, and its refinement without minuteness ⁴.

¹ George Smith raconte lui-même (dans *The Critic*, janv. 1901, *In the early forties*, pp. 48 et 49 et dans son Autobiographie, pp. 78-81) comment il trouva chez Thomas Powell *a neatly written manuscript which was lying on the table* ; c'était *Imagination and Fancy* que Leigh Hunt avait remis comme gage d'un prêt de quarante livres ; George Smith rachète le Ms à son ami et verse en outre à Leigh Hunt soixante livres pour s'assurer les droits d'auteur, ce qui arrache au vieil auteur l'exclamation de *you, young prince* !

² « Affirmations gratuites, plaisanteries trop nombreuses, interprétations fantaisistes, obscurités de sens ou d'expression, arrangement dénué de logique, fréquentes marques d'affectation, quelque chose de lâche dans le choix des exemples et dans l'ensemble une manière décousue, familière et bavarde, si quelques-uns de ces traits sont des fautes que l'on peut généralement imputer aux écrits de Mr. Hunt, ils sont tous de nature à défigurer un volume ayant la portée et la signification de celui-ci. » *Athenaeum*, 8 mars 1845, pp. 238-240 ; voir aussi 15 mars 1845, p. 260. La *British Quarterly Review*, mai 1845, vol. I, pp. 563-581 est également assez sévère pour Hunt.

³ Lettre non datée d'Elizabeth Barrett R. H. Horne, *Macmillan's Magazine*, sept. 1870, vol. XXII : R. H. HORNE, *Portraits and Memoirs*, p. 364 et *Letters of Elizabeth Barrett Browning to Richard Hengist Horne*, vol. I, pp. 169-170 : « Il est sans conteste le plus délicieux et le plus agréable des critiques poétiques. »

⁴ « l'un des ouvrages de critique les plus complets, les plus pénétrants et les plus agréables qui aient paru depuis longtemps, se distinguant à la fois par la vigueur aisée de son style, son caractère compréhensif et néanmoins précis, sa délicatesse sans minutie excessive. » *Spectator*, 22 nov. 1844, vol. XVII, pp. 1120-1121, rep. dans *Littell's Living Age*, Boston, 11 janv. 1845, vol. IV, pp. 126-128.

D'autres périodiques, l'*Examiner* dans un article très flatteur ¹, l'*Atlas* ², la *Literary Gazette* ³, l'*Ainsworth's Magazine* ⁴, la *Douglas Jerrold's Shilling Magazine* ⁵, à Dublin, la *Dublin University Magazine* ⁶ et la *Dublin Review* ⁷ publiaient des articles élogieux sur *Imagination and Fancy* ; plusieurs d'entre eux en profitaient pour évoquer toute la vie et l'œuvre de l'auteur, d'autres pour souligner l'heureux changement qui s'était produit dans son attitude. Le livre se vendit bien : il y en eut une seconde édition dès 1845, une autre en 1852 ⁸.

C'est là sans doute ce qui encouragea Leigh Hunt à donner une suite à *Imagination and Fancy* ; elle paraît en 1846 sous le titre de *Wit and Humour* ⁹. De nouveau un essai de caractère général précédait une sorte d'anthologie de la littérature anglaise. Mais peut-être l'auteur se trouvait moins à l'aise pour traiter du sujet général qu'il s'était assigné : l'effort qu'il avait dû s'imposer pour faire taire ses préférences personnelles et discuter des auteurs vers lesquels il était moins naturellement porté était plus évident. Il avait d'autres projets en chantier. Le résultat fut moins heureux et les critiques plus divisés. Sans doute Leigh Hunt trouvait-il encore des admirateurs et des défenseurs : l'*Examiner* louait la qualité délicate des ouvrages récents de Hunt ¹⁰ ; la *Literary Gazette*, malgré quelques réserves, regardait l'auteur comme un guide littéraire de premier ordre ¹¹ ; la *New Monthly Magazine* voyait dans la nouvelle publication du vieil écrivain l'un des ouvrages les plus réussis de la saison ¹² ; le *Douglas Jerrold's Weekly Newspaper* et la *Douglas Jerrold's Shilling Magazine*, dans deux articles différents, louaient l'auteur de la délicatesse et de l'éclectisme de ses goûts ¹³ ; la *Tait's Edinburgh Magazine* voyait dans l'essai qui se trouvait en tête « *a piece of lively, delicate and subtle criticism* » ¹⁴. Par contre, le *Spectator* déclarait sans ambages que *Wit and Humour* était un livre inférieur à *Imagination and Fancy* ¹⁵. En s'attaquant au sujet délicat de l'esprit et de l'humour, Leigh Hunt s'efforçait de résoudre un problème complexe qu'il n'était peut-être point capable de traiter dans toute son ampleur et avec toute la subtilité désirable ; c'est ce que lui faisait sentir tour à tour l'*Athenaeum*, la *Dublin University Magazine* et la *Westminster*

¹ *Examiner*, 23 nov. 1844, pp. 740-741.

² *Atlas*, 23 nov. 1844, p. 792.

³ *Literary Gazette and Journal of Belles Lettres*, 7 déc. 1844, n° 1455, pp. 778-779.

⁴ *Ainsworth's Magazine*, déc. 1844, vol. VI, pp. 504-505, dans un art. intitulé : *Progress Poetry. Hunt. Brown. Bennett*.

⁵ *Douglas Jerrold's Shilling Magazine*, janv. 1845, pp. 90-91.

⁶ *Dublin University Magazine*, juin 1845, vol. XXV, pp. 649-657 (art. signé A.).

⁷ *Dublin Review*, mars 1845, vol. XVIII, p. 269. Il s'agit là d'une publication très catholique, s'occupant presque exclusivement d'ouvrages religieux, dans laquelle un article sur Leigh Hunt paraît surprenant.

⁸ Une édition américaine paraît à New-York chez *Wiley and Putnam* en 1845, une autre chez G. Putnam en 1851.

⁹ De nouveau chez *Smith, Elder and Co*. Une lettre Ms de Thomas Powell à Leigh Hunt indique que les éditeurs n'acceptèrent point toutes les conditions suggérées par l'auteur, mais qu'il devait recevoir cent livres pour ce nouvel ouvrage. Coll. Brewer.

¹⁰ *Examiner*, 21 nov. 1846, pp. 739-741, rep. dans *Littell's Living Age*, Boston, vol. XII, 1847, pp. 97-100.

¹¹ *Literary Gazette*..., 24 oct. 1846, pp. 905-906.

¹² *New Monthly Magazine*, nov. 1846, vol. LXXVI, pp. 376-377.

¹³ *Douglas Jerrold's Weekly Newspaper*, 24 oct. 1846, pp. 351-352 ; *Douglas Jerrold's Shilling Magazine*, 11 nov. 1846, vol. IV, pp. 471-478.

¹⁴ « Un article de critique vivant, délicat et subtil. » *Tait's Edinburgh Magazine*, déc. 1846, N. S., vol. XIII, pp. 802-803, sous la rubrique *Literary Register*.

¹⁵ *Spectator*, 24 oct. 1846, vol. XIX, n° 956, pp. 1025-1026.

and Foreign Quarterly Review ¹. Quant à la *Fraser's Magazine*, si elle voyait là un livre d'une lecture facile, elle n'en renouvelait pas moins à son sujet les vieilles accusations de légèreté et d'immoralité qui avaient sévi jadis contre l'éditeur de l'*Examiner* ². Le nouveau livre de critique de Leigh Hunt ne passa donc pas inaperçu, mais dans l'ensemble il ne reçut pas un accueil bien encourageant. C'est là sans doute ce qui le fit renoncer à publier le troisième volume qu'il avait projeté dans la même série, *Action and Passion* ³.

Malgré la transformation qui s'était opérée en lui, Leigh Hunt visait peut-être un peu trop haut, en s'efforçant, à la suite de Coleridge, de Lamb et de Hazlitt, de discuter de littérature d'une manière abstraite et philosophique. Il était mieux doué pour goûter ce qu'il pouvait y avoir d'agréable chez ses auteurs favoris et s'efforcer de communiquer son plaisir à ses lecteurs. Il avait jadis contribué à répandre le goût des lettres italiennes dans son pays ; malgré toutes les vicissitudes de sa vie, son attachement à l'Italie ne l'avait pas quitté ; il profite des loisirs nouveaux dont il dispose pour compléter une anthologie des poètes italiens à laquelle il pense depuis longtemps. Grâce à l'assistance de l'éditeur George Smith, il peut la publier à la fin de 1845 : les *Stories from the Italian Poets* s'intercalent donc entre *Imagination and Fancy* et *Wit and Humour*. Elles sont cependant d'un genre différent : cette fois, il ne s'occupe guère de théorie littéraire, il donne une place plus marquée à la biographie et aux commentaires personnels. Il est libre de traiter son sujet à sa guise. Comme le constate une revue de l'époque, il se trouve tout à fait dans son élément :

Leigh Hunt is here disporting in the region he loves the most. Intimately versed in the language and literature of Italy, there is no living man so competent as he to introduce the treasures of its fiction to English readers in an English garb. The labour to him is one of love ; and he has performed it with the zeal and heartiness of the man who throws his soul into his work ⁴.

Le livre eut du succès. Il fut question d'en publier une seconde édition anglaise ⁵ ; il en fut tiré presque immédiatement deux éditions, sans doute non autorisées par l'auteur, à Paris et à New-York ⁶. Les critiques

¹ *Athenaeum*, 7 nov. 1846, n° 993, pp. 1137-1139 ; *Dublin University Magazine*, janv. 1847, vol. XXIX, pp. 74-80 (art. signé A. où l'auteur est placé au-dessus de Lamb et de Hazlitt) ; *Westminster and Foreign Quarterly Review* (ancienne *Westminster Review*), janv. 1847, vol. XLVI, pp. 605-609 et surtout oct. 1847, vol. XLVIII, pp. 24-59, rep. dans *Littell's Living Age*, Boston, 20 nov. 1847, vol. XV, pp. 344-359 et dans l'*Eclectic Magazine*, New-York, vol. XII, pp. 456-473.

² *Fraser's Magazine*, déc. 1846, vol. XXXIV, pp. 735-750. On y attribuait la légèreté de de l'auteur à l'influence de Voltaire et de la France.

³ La lettre Ms de Powell à Hunt relative à *Wit and Humour* (vide supra, p. 259, n. 9) fait allusion à *Action and Passion* et spécifie que l'offre de George Smith pour cet ouvrage est de quatre vingt dix livres.

⁴ « Leigh Hunt ici se montre dans le domaine qu'il aime le mieux. Connaissant à fond la langue et la littérature de l'Italie, il n'est pas d'homme actuellement en vie qui soit plus qualifié que lui pour présenter au public anglais sous une forme anglaise les trésors de ses œuvres de fiction. C'est là pour lui un labeur qu'il accomplit avec amour ; il s'en est acquitté avec le zèle et l'ardeur d'un homme qui met toute son âme à son travail. » *The Critic, Journal of British and foreign Literature and the arts : a guide for the library and book-club, and Bookseller's Circular*, N. S., vol. III, janv. à juin 1846, p. 56.

⁵ Lettre de Leigh Hunt à W. Hazlitt Jr., 9 mars 1846, citée dans *Notes and Queries*, 5 janv. 1867, n° 262, 3e s., vol. XI, p. 46 : *Original letters of Leigh Hunt*, où il est dit aussi : *I had intelligence the other day that the book is selling capitally.*

⁶ A Paris, W. Galignani and Co., 1846 ; à New-York, Wiley and Putnam, 1846 ; il y eut plusieurs éd. américaines par la suite.

qui en parurent montrent la place importante qu'occupait encore Leigh Hunt dans le monde littéraire anglais vers le milieu du siècle dernier. Dès le 27 décembre 1845, le *Spectator* signalait l'adoucissement prononcé qui se marquait dans le caractère de l'écrivain¹ ; à quelques semaines de là, l'*Examiner* faisait la même constatation :

*The older Mr. Leigh Hunt grows, the pleasanter his books become*².

L'*Athenaeum* revenait à deux reprises sur son nouvel ouvrage³ ; on se plaisait à relever ce qu'il pouvait avoir d'aimable et de séduisant⁴. Il est un peu surprenant que dans cette phase de sa vie, l'auteur ne se soit pas montré plus indulgent à l'égard de Dante : la *Foreign Quarterly Review*, qui consacre un long article fort élogieux dans l'ensemble aux *Stories from the Italian Poets*, le constate, en relevant que Leigh Hunt n'a pas su remplacer les écrivains dont il parle dans leur milieu⁵ ; si le *Chambers's Edinburgh Journal* loue le critique anglais de son attitude à l'égard du poète italien⁶, plusieurs revues, la *Knight's Penny Magazine*, *The Union Magazine* et surtout la *Dublin University Magazine*⁷, s'en étonnent et même s'en choquent quelque peu. Une raison de cette attitude ne peut-elle pas être cherchée dans le fait qu'à mesure que s'adoucit le tempérament de l'écrivain anglais, le génie ardent, tempétueux, volontiers combattif de l'auteur de la Divine Comédie s'écarte davantage du sien propre⁸ ?

De plus en plus en effet, Leigh Hunt tend à nous apparaître comme un délicat amateur de belles-lettres, trouvant son plaisir dans un joli vers ou dans un paragraphe agréablement tourné et cherchant à le communiquer à ses lecteurs sous une forme aimable. Il aime à mêler l'appréciation littéraire à des essais d'un caractère plus général. C'est ainsi qu'en 1844, l'année même où il publie ses études un peu plus ambitieuses, mais moins spontanées d'*Imagination and Fancy*, il compose pour l'*Ainsworth's Magazine*⁹ une série de onze essais gracieux sur la Sicile, puis par extension sur les auteurs de pastorales depuis Théocrite jusqu'à Burns et Allan Ramsay. Ces articles sont réunis et paraissent à la fin de 1847 chez Smith, Elder dans un volume illustré selon le goût fleuri de l'époque, *A Jar of Honey from Mount Hybla*. Ce n'était pas là une grande œuvre, mais c'était un ouvrage à la fois facile et délicat d'un genre approprié à la tournure d'esprit de Hunt. Il s'y exprimait avec une ardeur pleine d'entrain ; un air de jeunesse parcourt cet ouvrage d'un écrivain déjà âgé ; c'est ce que constate un éloge dithyrambique de la *Sharpe's London Magazine*⁹ ; il est juste de voir là avec l'*Athenaeum*,

¹ *Spectator*, 27 déc. 1845, vol. XVII n° 913, pp. 1239-1240, rep. dans *Littell's Living Age*, Boston, 7 mars 1846, vol. VIII, pp. 481-482.

² « Plus Mr. Leigh Hunt vieillit et plus ses ouvrages ont de charme. » *Examiner*, 7 fév 1846, pp. 83-85.

³ *Athenaeum*, 17 janv. 1846, n° 951, pp. 16-62 ; 7 fév. 1846, n° 954, pp. 147-148

⁴ *New Monthly Magazine*, fév. 1846, vol. LXXVI, pp. 246-248 ; *Literary Gazette*..., 7 mars 1846, vol. XXX, pp. 211-213.

⁵ *Foreign Quarterly Review*, janv. 1846, vol. XXXVI, pp. 333-354.

⁶ *Chambers's Edinburgh Journal*, 14 fév. 1846, n° III, pp. 103-105.

⁷ *Knight's Penny Magazine*, 1846, vol. I, n° 13, pp. 193-205 ; *Union Magazine*, av. 1846, vol. unique, pp. 433-449 ; *Dublin University Magazine*, av. 1847, vol. XXIX, pp. 416-422, dans un art. sur la *Vita Nuova* de Dante (pp. 412-427).

⁸ *Ainsworth's Magazine*, de janv. à déc. 1844, vol. V et VI.

⁹ *Sharpe's London Magazine*, fév. 1848, vol. V, pp. 298-300.

a very fitting illustration of Mr. Hunt's pleasant and genial and graceful gossip ¹.

Il y avait là à la fois un compliment et un reproche. Mais peut-être le public de cette époque préférait-il le Leigh Hunt bavard et facile au Leigh Hunt dissertant plus savamment sur la littérature. Désormais l'ancien défenseur de Byron, de Keats et de Shelley ne cherchera pas à développer ses théories. Les deux ouvrages qu'il publie en 1849, *A Book for a Corner* et *Readings for Railways* sont de simples travaux de librairie. En même temps qu'il cède à son désir de présenter au grand public quelques-uns de ses passages favoris, il obéit sans aucun doute à la loi du moindre effort. En dehors des préfaces et de quelques notes dans *A Book for a Corner*, ces ouvrages sont faits de sélections. Mais ne nous montrons pas trop sévères. Ils furent bien accueillis ² : l'ère victorienne dans laquelle ils furent composés n'était-elle pas plus éclectique que critique ? Leigh Hunt, qui avait beaucoup de lectures et un sens assez délicat de ce qui pouvait intéresser le public, était bien qualifié pour se livrer à ce genre de travail. On peut regretter qu'il ait peu à peu laissé s'émousser son sens des valeurs littéraires ; on aime à retrouver dans ces ouvrages sa nature spontanée et aimable, qui au soir de son existence perd quelques-unes de ses aspérités, mais conserve son charme.

Il n'est pas surprenant que l'un des genres que Leigh Hunt cultive alors avec le plus de bonheur soit l'essai. Il y avait brillamment réussi jadis au temps où tout semblait s'opposer à son succès. Maintenant la sympathie, parfois même l'affection avaient remplacé la défiance et l'hostilité à son égard ; ses besoins financiers l'obligeaient moins à écrire à la feuille, comme il avait dû le faire encore quelques années auparavant ; son esprit de charité, sa sympathie pour tout ce qui l'entourait, choses et gens, le portaient à s'épancher. Il est naturel qu'il retourne alors à l'une des formes littéraires les plus souples : elle lui permet à son gré, sans réticences, de parler de lui-même, d'exposer ses opinions, de raconter d'agréables récits, d'évoquer, de peindre. Il avait des connaissances variées : la littérature, la mythologie, l'histoire, l'anecdote lui fournissaient une ample matière ; son fils Vincent était pour lui un secrétaire inlassable, toujours prêt à rechercher les documents dont il pouvait avoir besoin ; il n'avait rien perdu de son talent d'écrivain toujours souple et gracieux. Moins brillants peut-être que les essais de l'*Indicator*, ceux que Leigh Hunt compose vers le milieu du xix^e siècle sont à la fois plus riches de substance et d'un ton plus modéré.

Nous avons déjà mentionné les essais parus en 1844 dans l'*Ainsworth's Magazine*, qui formèrent *A Jar of Honey from Mount Hybla*. L'*Atlas* de 1846 contient une série d'articles très courts sous la rubrique

¹ « un excellent exemple du bavardage agréable, spontané et gracieux de Mr. Hunt. » *Athenaeum*, 25 déc. 1847, pp. 1320-1322. Cet ouvrage fait l'objet de plusieurs revues brèves, mais favorables. Le *People's Journal* par exemple déclare que L. H. mériterait cette épitaphe : « He left his fellow-men wiser and happier than he found them », janv. 1848, vol. V, pp. 11-13.

² *Literary Gazette*..., 3 fév. 1849, p. 78 ; *Spectator*, 3 fév. 1849, vol. XII, p. 114 sous la rubrique *Short Notices* ; *Athenaeum*, 17 fév. 1849, pp. 164-165 ; *New Monthly Magazine*, mars 1849, vol. LXXXV, pp. 392-393 ; *Bentley's Miscellany*, vol. XXV, p. 325, selon lequel *A Book for a Corner* est « scintillating with delicious bits of criticism and scraps of literary gossip » ; *Hogg's Instructor*, vol. III, N. S., pp. 108-112 ; *Sharpe's London Journal*, vol. IX, pp. 112-115.

de *Table Talk*, où l'auteur mêle ses réminiscences personnelles, ses observations sur le monde, les plantes, les animaux, ses jugements sur les lettres et les beaux-arts; du 2 janvier au 29 mai 1847, il publie dans la même revue une série d'articles sur diverses rues de l'ouest de Londres, *The Streets of London ; their notabilities, new and old, by Leigh Hunt*.

Au début de juin 1847, Leigh Hunt réunit une série d'essais, évocations historiques, remarques sur la société, récits, réflexions personnelles, articles littéraires, qu'il avait publiés isolément dans diverses revues. Quelques-uns de ces essais sont légèrement corrigés, mais la substance demeure la même. Le titre, *Men Women and Books*, indique le caractère de ce recueil : une part y était faite à la littérature, mais ce qui retenait surtout l'auteur, c'était la vie même de l'humanité autour de lui. On y retrouve des traces assez nombreuses de cet idéalisme vague, mais sincère qui avait toujours inspiré Hunt et qui tendait à se cristalliser à ce moment de son évolution. Il se glorifiait dans son introduction d'avoir contribué à répandre

*that belief in good, that cheerfulness in endeavour, that discernment of universal beauty, that brotherly consideration for mistake and circumstance, and that repose on the happy destiny of the whole human race, which appear to him not only the healthiest and most animating principles of action, but the only truly religious homage to Him that made us all*¹.

Les contemporains de Hunt approuvaient son attitude, malgré le vague de ses formules; ils apprécièrent ce recueil où l'auteur laissait voir le côté le plus séduisant de sa nature, sa sympathie, sa bonté, sa bonne grâce. Les revues lui firent un très bon accueil, surtout si l'on considère que ce n'était pas là une œuvre originale²; ce fut pour la *Dublin University Magazine* l'occasion d'une assez longue critique, où l'on faisait ressortir le rôle heureux joué par l'auteur de *Rimini* dans la littérature³.

C'étaient là des signes encourageants. A la fin de 1848, Leigh Hunt faisait paraître un nouvel ouvrage, *The Town*, composé d'essais fort intéressants sur les principales rues du centre de Londres et les associations historiques et littéraires qui s'y rattachent. Il était bien qualifié, lui dont toute l'existence, sauf pendant le voyage d'Italie, s'était déroulée à l'intérieur ou dans la périphérie immédiate de la capitale anglaise, pour en célébrer l'histoire et les attraits; ses connaissances d'histoire littéraire, accrues sans doute grâce à Vincent, son goût de l'anecdote et du détail pittoresque lui permettaient d'évoquer

¹ « cette croyance au bien, cette ardeur dans l'effort, ce sens de la beauté universelle, cette aptitude à juger des fautes et des circonstances avec des sentiments fraternels, cette tranquille confiance en l'heureuse destinée du genre humain, qui lui apparaissent non seulement comme les principes d'action les plus sains et les plus encourageants, mais encore comme le seul hommage vraiment religieux que l'on puisse rendre à Celui qui nous créa tous ».

² *Examiner*, 5 juin 1847, pp. 355-356, rep. dans *Littell's Living Age*, 24 juillet 1847, vol. XIV, pp. 188-191; *Athenaeum*, 5 juin 1847, pp. 595-596, sous la rubrique : *Our Library Table*; *Literary Gazette*..., 12 juin 1847, p. 426; *New Monthly Magazine*, juin 1847, vol. LXXX, p. 246; *Manchester Examiner*, 6 juillet 1847, sous le titre : *The Genius and Writings of Leigh Hunt*; *Howitt's Journal*, 10 juillet 1847, vol II, pp. 28-29; *Douglas Jerrold's Shilling Magazine*, juillet 1847, pp. 88-91; *Mirror of Literature, Amusement and Instruction*, juillet 1847, pp. 58-61; *Westminster Review*, juillet 1847, vol. XLVII, pp. 504-505.

³ *Dublin University Magazine*, oct. 1847, vol. XXX, pp. 386-397.

les illustres personnages qui l'avaient peuplée : son style vif, brillant, évocateur convenait bien à la rédaction d'une sorte de guide fourmillant en petits tableaux. Et pour lui auquel on avait reproché jadis de ne point s'être écarté suffisamment de Londres, n'était-ce point une sorte de revanche, de pouvoir rendre hommage à la ville où il avait travaillé et lutté ? Il ne s'agissait pas d'une œuvre originale : la substance s'en trouve dans une série d'articles préparés dès 1829 et parus en 1835 dans les suppléments mensuels du *Leigh Hunt's London Journal* : il se contente de les réunir et de les amender légèrement. L'intention de décrire les divers quartiers de Londres et de faire revivre les personnages qui s'y associent remonte même plus haut ; elle le poursuit pendant presque toute sa carrière : on trouve dans le troisième numéro de l'*Indicator*, dès le 27 octobre 1819, un essai intitulé *Pleasant recollections connected with various parts of the metropolis* ; c'est une première tentative de Hunt dans un genre où il devait réussir brillamment ; il y revient dans cinq des articles de l'*Examiner* qu'il publie en 1824 sous la rubrique *The Wishing Cap* ¹ ; le *Tatler* du 10 mai 1831 contient un essai racontant *A walk from Regent's Park to Finchley* ; du 1^{er} septembre 1833 au 13 avril 1834, le *Weekly True Sun* renferme une longue série d'articles de Leigh Hunt sur Marylebone et Chelsea intitulés *The Townsman*. Après la publication des essais du *Leigh Hunt's London Journal*, nous le voyons traiter des quartiers plus aristocratiques de Piccadilly et de Saint James dans l'*Atlas* de 1847. C'était donc là une œuvre entreprise avec amour et poursuivie avec tenacité. L'auteur y est sans doute contraint d'organiser un peu son sujet, au lieu de se laisser aller au gré de sa fantaisie capricieuse ; mais pour lui qui depuis *Rimini* avait montré ses talents de peintre et d'évocateur, quelles magnifiques occasions de faire revivre les quartiers de Londres à l'époque où il les avait connus et dans leur passé si riche de souvenirs ! Faisant œuvre d'historien et de chroniqueur, il était forcément très modéré dans ses appréciations ; il pouvait néanmoins montrer certains des aspects les plus séduisants de sa personnalité, son goût, son amour des arts et des lettres, une certaine finesse, sa connaissance de la vieille Angleterre pittoresque que menaçait l'industrialisme. On lui en sut gré. Les critiques de son livre furent tout à fait chaleureuses ² ; la *Dublin University Magazine* en particulier fit paraître un long article à ce sujet ; tout en critiquant certaines affectations de Hunt, l'auteur s'y montrait séduit par l'air de jeunesse de l'ensemble, le style gracieux et naturel, l'art avec lequel Hunt savait communiquer ses sympathies pour les personnages illustres de la métropole ³. Dans une œuvre comme *The Town*, Leigh Hunt avait tiré un excellent parti de ses aptitudes et apprécié exactement le genre d'ouvrages que l'on attendait de lui.

Si l'on considère le nombre assez considérable des publications de

¹ *Ex.*, 4 av. 1824 : *A walk in Covent Garden* ; 18 av. : *Piccadilly and the West End* ; 25 av. : *A walk in the City* ; 1^{er} août : *Whitehall* ; 15 août : *St James's Park*.

² *Sharpe's London Magazine*, oct. 1848, vol. VIII, pp. 182-184 ; *Literary Gazette*..., 18 nov. 1848, p. 758 ; *Athenaeum*, 16 déc. 1848, p. 1260 ; *New Monthly Magazine*, déc. 1848, vol. LXXXIV, p. 547 : « Here is a library book, a pocket companion, a work to devour, an admirable and seasonable presents » ; *Westminster Review*, janv. 1849, vol. I, pp. 596-599, dans les *Miscellaneous Notices* où l'on réclamait une suite à cet ouvrage.

³ *Dublin University Magazine*, déc. 1848, vol. XXXII, pp. 669-683.

Hunt dans la période qui précède 1850, on ne s'étonne guère que sa production poétique se soit raréfiée. Il introduit dans les articles de l'*Ainsworth's Magazine* qui constituent la *Jar of Honey* et dans ses *Stories from the Italian Poets* quelques traductions en vers, du reste heureuses ; la *New Monthly Magazine* renferme de lui en 1845 une imitation de Chaucer, *Death and the Ruffians* et une traduction de l'italien de Berni, *Lazy Corner, or, Bed versus Business* ¹, puis dans les six premiers mois de 1850, quelques courtes pièces très réussies ; en dehors de cela, ses œuvres nouvelles se réduisent à peu de choses. Peut-être l'auteur sent-il que le goût sobre de l'époque de Tennyson et de Browning ne saurait s'accommoder des riches tableaux, ni des nouveautés de style vers lesquels il est porté. En outre, Leigh Hunt peut se rendre compte alors qu'il n'a pas réussi à se faire une réputation de grand poète ; ce n'est pas à plus de soixante ans qu'il y parviendra. D'autres tâches le sollicitent ; plus apte à juger quelles sont ses véritables qualités, il préfère se tourner vers d'autres genres. Le roman ne l'attire pas : *Sir Ralph Esher* reste une expérience unique dans son œuvre. Par contre, il renouvelle ses efforts pour faire représenter ses productions dramatiques. Il se remet à sa pièce du *Secret Marriage* : un moment, à la fin de 1848, il pense même qu'elle va être représentée ; hélas ! ses espérances sont vaines ². Il s'efforce vers la fin de 1849 et de 1850 de faire accepter ses autres pièces ³. Horne, l'un de ses amis les plus dévoués, s'emploie pour lui ; il lui demande l'autorisation d'en publier des portions dans la *Dramatic Magazine* dont il est devenu l'éditeur ; il y déplore l'ostracisme dont son ami est l'objet de la part des directeurs de théâtre ⁴. Peine perdue. Personne ne veut ou n'ose plus mettre à la scène une production du vieux critique dramatique.

Il devait, pour quelque temps, redevenir l'un des directeurs d'un périodique ; du 7 décembre 1850 au 22 mars 1851, paraît une publication qui de nouveau porte son nom : *Leigh Hunt's Journal, a Miscellany for the cultivation of the memorable, the progressive, and the beautiful*. Il n'est pas l'instigateur de cette nouvelle entreprise. L'idée en vient d'un jeune habitant de Manchester, John Stores Smith. Smith avait en 1848 à moins de vingt ans, publié une vie de Mirabeau et il devait, en 1850, faire paraître deux ouvrages : *Education — Its connection with the future of Lancashire* et *Social Aspects*. Ambitieux, d'une intelligence vive, il décide de se lancer dans la littérature ; il échange une correspondance avec Carlyle, puis il vend ses terres et va s'établir à Londres, sans doute avec l'intention d'y créer un périodique. Leigh Hunt n'était pas un inconnu à Manchester où le *Manchester Examiner*,

¹ *New Monthly Magazine*, août 1845, vol. LXXIV, pp. 509-512 et oct. 1845, vol. LXXV, pp. 143-148.

² Lettres de Leigh Hunt à Robert Bell, 2 nov. 1848, *Monday 6 o'clock* sans date, 28 nov. 1848, *Corr.*, vol. II, pp. 108-110, à rapprocher d'une lettre Ms de Robert Bell à Leigh Hunt au sujet de la possibilité de faire représenter la pièce au Haymarket : « *If your Secret Marriage were ready there cannot be much doubt that Mr. Philips would give it (as he ought to do) a hearty reception* » (*British Museum, Add. Mss. 38.110, f. 285-286*) et d'une lettre Ms, non datée, de Forster à Hunt, lui annonçant que Mr. Philips après avoir sérieusement songé à donner la pièce, l'a finalement abandonnée (*British Museum, Add. Mss. 38.110, f. 295-296*).

³ Lettres manuscrites de B. Webster à Leigh Hunt, 3 oct. 1849 et sans date, et de Anna C. Mowatt à Leigh Hunt, 15 oct. 1849 et sans date, Coll. Brewer.

⁴ *Tallis's Dramatic Magazine and General Theatrical and Musical Review*, vol. I, p. 2. Lettre Ms de R. H. Horne à Mrs. Leigh Hunt, 4 nov. 1850, *British Museum, Add. Mss. 38.110, f. 304-305*.

le journal d'Alexander Ireland, son futur bibliographe, avait célébré ses louanges ; juste à ce moment, son Autobiographie lui valait un regain de popularité. John Stores Smith entra en relations avec lui et lui proposa de faire revivre l'ancien *Leigh Hunt's London Journal*, qui était mort faute d'argent : lui-même fournirait les fonds, Leigh Hunt apporterait sa réputation ¹. Nous avons une longue lettre de l'éditeur T. Ballantine, datée du 6 septembre 1850, dans laquelle se trouvent plusieurs propositions fermes ; il s'agissait de créer une revue comparable à la *Chamber's Edinburgh Magazine* pour le format, la disposition générale et le prix (on se souvient que dans son précédent journal, Leigh Hunt avait déjà pris modèle sur la publication écossaise) ; moyennant quatre guinées par semaine, Hunt devait fournir un article hebdomadaire chaque fois que sa santé le lui permettrait ; sa rétribution serait augmentée si la nouvelle publication prospérait ². C'étaient là des conditions flatteuses ; elles soulignent le regain de popularité dont jouit alors le vieux journaliste. Nous avons vu avec quelle persistance l'ancien fondateur de l'*Examiner* depuis son retour d'Italie avait cherché à avoir son journal à lui ; il accepta donc sans hésitation. Mais on peut se demander si dès le début Smith ne cherchait pas surtout à lui acheter son nom ; en outre, le nouveau périodique devait être dirigé par un *dumvirat* dans des conditions sans doute mal déterminées. L'accord entre les deux hommes avait peu de chances de durer : d'un côté, un ancien rédacteur qui avait eu sa célébrité de journaliste jadis, de l'autre un « arriviste » de vingt-deux ans, inconnu la veille à Londres, remuant, de relations peut-être peu agréables (Carlyle le comparait à de la térébenthine) et servant de bailleur de fonds. Il fallait être Leigh Hunt pour accepter un pareil marché.

Il se lance cependant dans la nouvelle entreprise avec son ardeur accoutumée. La préface qu'il rédige en souligne les intentions idéalistes qu'indiquait déjà le titre. Ce n'est plus le polémiste d'autrefois qui parle ; c'est un apôtre de la charité universelle saluant les transformations morales qui s'opèrent au début de l'ère victorienne :

Now the object which I have most at heart in the new Journal is to help in assisting the right progress of these changes, by the cultivation of a spirit of cheerfulness, reasonableness, and peace ; and the most special means which I look for to this end, and which I earnestly desire on all sides, from all parties and shades of party, or of no party at all, is the countenance and co-operation of men the most distinguished for genius and public spirit ³.

Fidèle à ce programme, il cherche des collaborateurs pour le nouveau journal : il s'adresse à Thomas Carlyle, qui lui envoya l'*American Story*, à Walter Savage Landor qu'il sollicite dans une amusante lettre et

¹ Cf. l'article *Leigh Hunt and his second Journal*, qui paraît d'abord dans le *Bookman* d'avril 1893, pp. 18-20, sous la signature de φ, puis, révisé et complété, dans F. ESPINASSE, *Literary Recollections and Sketches*, pp. 338-348.

² Lettre Ms de T. Ballantine à Leigh Hunt, 6 sept. 1850. Coll. Brewer.

³ « Le but que j'ai le plus à cœur dans ce nouveau Journal est de contribuer à favoriser les heureux progrès de cette transformation, en cultivant un esprit d'allégresse, de modération raisonnable et de paix ; et le moyen particulier que je compte employer pour y parvenir et qui doit me venir, je le désire ardemment, de toutes parts, de tous les partis, de toutes les nuances de partis, de ceux qui ne sont d'aucun parti du tout, c'est le soutien et la coopération des hommes dont le génie et le sens de la chose publique sont les plus remarquables. »

dont il sera par la suite obligé de corriger le manuscrit ¹, à R. H. Horne, à William Allingham, à *Parson Frank* (le Révérend Francis Jacox), à F. Espinasse, à James Payn, probablement à Tennyson. Mais il reçoit moins d'assistance qu'il ne l'aurait désiré : la liste de ses collaborateurs réels est assez courte. Il écrit lui-même quelques essais, notamment sous la rubrique *The Town* ; il espère après les premiers numéros que le nouveau journal réussira ². Hélas ! après quelques semaines, il cesse de s'entendre avec Smith : ils ne sont pas d'accord sur le montant des rétributions à attribuer aux collaborateurs, Leigh Hunt de son côté proteste contre la façon dont Smith parle de Lord John Russell, qui était son protecteur et avait été son bienfaiteur ³. La séparation presque inévitable entre les deux associés ne tarde guère à se produire. Smith retourne à Manchester. Leigh Hunt éprouva quelques regrets de son échec ; ce fut sa dernière tentative comme directeur de périodique.

Ainsi s'achève ce qui fut l'automne de la vie de notre auteur. Il y connaît des déboires : il avait pu souhaiter de devenir Poète Lauréat, il n'avait obtenu ce titre, ni en 1843 à la mort de Southey, ni en 1850 à celle de Wordsworth ; son succès de la *Legend of Florence* n'avait pas eu de suite ; sa brève réapparition à la tête d'une revue se termine par un échec. Par contre, il complète alors son œuvre par une série de publications assez nombreuses, variées et très dignes d'intérêt : tempéré par l'âge et l'expérience, son talent nous y apparaît plus égal et plus délicat ; c'est pour lui une période de grande production. Il sait aussi choisir dans ses ouvrages antérieurs certaines parties plus aptes à plaire et plus dignes d'être retenues. Vivant dans des conditions matérielles plus heureuses, il sent autour de lui une atmosphère plus agréable : on cherche à l'assister, on le respecte, on l'aime pour son passé et pour son attitude d'alors. Il jouit ainsi d'un renouveau de gloire : le jeune libéral romantique devient un personnage vénéré de l'ère victorienne.

III. LES DERNIÈRES ANNÉES (1851-1859)

Après une existence très remplie, parfois agitée, Leigh Hunt avait droit à un peu de repos. Les circonstances allaient l'empêcher de jouir enfin de la paix qu'il avait méritée.

Il semble pourtant qu'après la publication de l'*Autobiographie*, sorte de justification de son rôle d'écrivain, il ait voulu mener une vie plus calme. Au début de 1851, il quitte sa petite maison de *31 Edwardes Square*, à Kensington, où il avait connu une sorte d'été de la Saint-Martin ; il va s'établir *2 Phillimore Terrace*, non loin de la grand'route qui conduit de Londres et Kensington à Hammersmith ⁴ ; à cette époque, c'était encore la campagne. Il y demeure assez peu de temps : il accompagne loin de Londres et de sa banlieue son fils Vincent atteint

¹ *Soliloquy*, nov. 1850, adressé à W. S. Landor ; lettres manuscrites de Leigh Hunt à W. S. Landor, 3 et 9 janv. 1851, Coll. Forster, *Victoria and Albert Museum*.

² Cf. outre l'article d'Espinasse, *Letters to William Allingham*, p. 13 (1850).

³ G. J. HOLYOAKE, *Sixty years of an agitator's life*, vol. I, p. 234.

⁴ Avant mai 1851. Cf. la lettre à Mrs. Swift, 3 mai 1851 (*Corr.*, vol. II, p. 150) qui porte l'indication de la nouvelle adresse.

de phthisie de septembre à décembre 1851, puis en juin et juillet 1852. Au début de 1853¹, après la mort de Vincent, il va s'établir à Hammer-smith cette fois, dans une petite maison modeste, l'une de ces petites habitations très simples des environs de la capitale, au numéro 9 de *Cornwall Road*. Il y devait passer les dernières années de son existence.

Son regain de popularité lui attire des visiteurs, qu'il accueille avec cordialité. Mais la plupart du temps il reste à l'écart du monde ; il ne demeure plus guère en contact avec la société littéraire, comme il s'était efforcé de le faire jusqu'en 1850. Il semble satisfait de vivre avec ses livres, ses amis de toujours, avec ses souvenirs qu'il aime à se remémorer, avec, de plus en plus, ses méditations philosophiques et religieuses. Il ne cherche plus le succès. Il écrit assez peu, il s'occupe surtout de réunir quelques-uns de ses articles et de ses poèmes et d'en assurer la réédition. Il n'est plus guère une force active dans le monde littéraire de son pays ; entre 1840 et 1850, les revues avaient célébré à l'envi son talent et son rôle ; il rentre maintenant peu à peu dans l'ombre. La chute du *Leigh Hunt's Journal* en mars 1851 marque les débuts de cette dernière phase, assez obscure et mélancolique, de son existence.

Plusieurs événements viennent en effet la troubler et l'attrister. Ce sont d'abord des deuils, en particulier la mort de Vincent, son fils chéri. Né en 1823 en Italie, doué d'une nature douce et sensible, Vincent était resté son plus fidèle compagnon. Participant à l'activité littéraire de son père, se livrant pour lui à des recherches ou des vérifications parfois fastidieuses, il lui avait toujours montré l'attachement le plus sincère. Leigh Hunt lui rendait son affection ; c'était son préféré. Aussi est-il bouleversé quand la phthisie de Vincent se développe au point de devenir menaçante. Il demande qu'on lui indique des endroits où son fils pourrait aller rétablir sa santé². A la fin de 1851 pendant deux mois et demi environ, il l'accompagne à Ewell, petit village du Surrey ; les lettres qu'il envoie à sa femme indiquent les soins attentifs qu'il s'efforce de donner au malade³. Ce premier séjour à la campagne ayant amené une amélioration, les deux hommes rentrent à Kensington. Bientôt l'état de Vincent s'aggrave ; ils retournent à Ewell au milieu de 1852 ; l'anxiété du père est profonde, nous en trouvons les preuves dans les fréquents bulletins pleins d'inquiétude qu'il adresse à Mrs. Hunt⁴. Vincent meurt à la fin d'octobre 1852. Le pauvre père est cruellement meurtri par ce coup du sort. C'est en vain qu'il a été endurci par ses souffrances passées, que ses conceptions religieuses l'invitent à la résignation et à l'espérance, on le sent très atteint dans les lettres qu'il adresse à ses amis de cette époque. Le souvenir de Vincent assombrira ses dernières années⁵.

¹ Plusieurs lettres de janvier 1853 dans la Correspondance portent encore la mention Kensington.

² Lettre de Leigh Hunt à J. W. Dalby, 29 août 1851, *Corr.*, vol. II, pp. 140-141.

³ *Corr.*, vol. II, pp. 142-143. La coll. Brewer renferme trente-deux lettres ou notes manuscrites écrites entre le 26 sept. et le 7 déc. 1851.

⁴ Dix-sept lettres de l'auteur à Mrs. Hunt datées du 13 juin au 9 juillet 1852. Coll. Brewer.

⁵ Lettres de Leigh Hunt à George Bird, 31 oct. 1852, *Corr.*, vol. II, p. 146 ; à Charles Ollier, 1^{er} nov. 1852, *id.*, p. 146 ; à Southwood Smith, 3 nov. 1847, *id.*, p. 147 ; à Mrs. Swift, 7 janv. 1853, *id.*, pp. 153-154.

Le 26 janvier 1857 ¹ s'éteignait Mrs. Hunt, la Marianne à qui le jeune critique du *News* et de l'*Examiner* envoyait jadis mille recommandations. Elle avait traversé avec lui toutes les crises de son existence, mais il ne semble pas qu'elle ait jamais été pour lui d'un grand secours. Elle avait quelques talents d'artiste, qu'elle ne semble pas avoir beaucoup cultivés ² ; à l'occasion elle pouvait écrire d'une manière précise, quoique un peu sèche ³ ; mais elle n'avait ni les connaissances ni l'amour des belles-lettres de son mari. Elle contribue par la médiocre gestion de son intérieur à accentuer les difficultés d'argent du ménage ; elle s'adressait volontiers aux amis de son mari pour leur emprunter de l'argent. On a la preuve qu'elle buvait ; Leigh Hunt dans une de ses lettres écrites d'Ewell ne lui donnait-il pas des conseils de modération ⁴ ? Du reste, toutes les lettres de l'écrivain à sa femme indiquent que, s'il conservait pour elle une affection profonde, il n'avait pas une grande confiance en son jugement et continuait à l'accabler de conseils. Néanmoins, la disparition de Marianne créa un vide près de lui ; on ne s'étonne pas au début de 1857 de le voir constater qu'il n'appartient plus guère au monde des vivants ⁵.

En 1853, Leigh Hunt reçoit un coup sensible du plus illustre de ses protecteurs d'alors, Charles Dickens, lorsque celui-ci fait paraître son roman de *Bleak House*. En effet, on pouvait reconnaître dans le personnage d'Harold Skimpole un certain nombre de traits empruntés au vieil écrivain. Il était représenté comme un homme déjà âgé, dont l'innocence, la fraîcheur de caractère, l'enthousiasme et l'absence absolue d'aptitude à comprendre les affaires de ce monde étaient ceux d'un enfant, musicien, homme de talent, ayant des manières très séduisantes, mais absolument incapable de réussir dans la vie, père de nombreux enfants, mais ne s'occupant point d'eux : telle était la description qu'en donnait Mr. Jarndyce, l'un des principaux personnages du roman ⁶. Skimpole apparaissait peu après ⁷, et si Dickens avait fait de lui un ancien joueur de football et un homme de petite taille, ce qui certes ne correspond guère à notre auteur, il avait pris à Leigh Hunt plus d'un détail de son aspect extérieur : les traits délicats, la voix douce, quelque chose de spontané et de gai dans l'allure générale, la minceur, le costume assez négligé. La conversation de Skimpole le rapprochait encore davantage de Hunt : il n'avait aucune idée du temps et aucune idée de la valeur de l'argent ; c'est en vain que son bon ami Jarndyce et plusieurs autres amis l'avaient assisté à des intervalles plus

¹ Date inscrite sur la tombe de Leigh Hunt et de sa femme, dont le prénom est épelée Marianne.

² Le *Lord Byron* fut orné d'une silhouette de Lord Byron qu'elle avait dessinée ; elle fit aussi un buste de Shelley.

³ Le *Bulletin and Review of the Keats-Shelley Memorial* dans son numéro II en 1913 a fait paraître un *Unpublished Diary of Mrs. Leigh Hunt, Pisa, September 18th 1822 — Genoa, October 24th 1822*.

⁴ Lettre Ms de Leigh Hunt à sa femme, 26 nov. [1851]. Coll. Brewer ; « *but what I am chiefly anxious about with regard to supper and bed going, is, that you should eat and drink nothing that makes you too heavy headed and tends to accidents.* »

⁵ Lettre Ms de Charles Ollier à Leigh Hunt, 26 mars 1857. Coll. Brewer : « *I share in your idea of belonging more to the other state of existence than to this.* »

⁶ Chap. VI : *Quite at home*. Nous n'indiquons pas les pages exactes des références à Skimpole, en raison du grand nombre des éditions de *Bleak House* que l'on peut utiliser ; on les retrouvera facilement.

⁷ Chapitres VIII : *Covering a multitude of sins* ; XV : *Bell Yard* ; XVIII : *Lady Dedlock* ; XXXVIII : *Jarndyce and Jarndyce* ; XLVIII : *Esther's Narrative* ; LVIII : *Esther's Narrative*.

ou moins rapprochés, cela n'avait servi à rien. Du reste il demandait assez peu à l'existence : qu'on lui donne les journaux, des personnes avec qui il pourrait faire la conversation, de la musique, du mouton, du café, des paysages, des fruits à la saison et parfois un peu de Bordeaux, et il se tenait pour satisfait ; il n'aspirait ni à la gloire, ni à la sainteté ; il laissait volontiers à d'autres tout ce qui se rapportait au commerce ; il attendait de la société qu'elle lui fournît des moyens de subsister, convaincu de l'utilité du rôle qu'il y jouait. La candeur avec laquelle parlait Skimpole avait quelque chose de touchant ; il était doué d'une âme sensible, savait apprécier tout ce qui est beau et tendre, parlait à ceux qui l'entouraient avec sympathie. C'était bien de Leigh Hunt qu'il s'agissait. Mr. Jarndyce expliquait avec résignation qu'on avait beau aider Skimpole, il retomberait toujours dans les mêmes erreurs, poursuivrait sa vie de cigale insouciant, connaîtrait de nouveau les dettes et recommencerait encore une fois à aller demander l'aumône à des amis plus prévoyants. C'était là, nous n'en avons, hélas ! apporté que trop de preuves, l'un des travers les plus marqués du caractère de Hunt. Skimpole réapparaissait à plusieurs reprises dans le roman : chaque fois Dickens insistait sur son caractère insouciant, sur son mépris pour les occupations commerciales, sur sa facilité à considérer toutes les questions d'argent, surtout s'il s'agissait d'argent qu'il devait, comme des affaires insignifiantes.

Plusieurs remarques s'imposent au sujet de Skimpole. Tout d'abord, ce n'est qu'un personnage secondaire dans le roman de *Bleak House* ; il n'y joue qu'un rôle épisodique. On ne saurait donc dire que Dickens écrivit un de ses romans au sujet de Leigh Hunt ; il se contenta d'introduire dans la trame d'une de ses œuvres un personnage présentant des ressemblances marquées avec notre auteur. A dessein sans doute, Dickens glissa dans le caractère de Skimpole différents traits qui le différencient de Hunt : Skimpole avait fait des études de médecine et résidé un certain temps en Allemagne, ce qui n'est pas le cas de notre auteur ; Dickens attribue à son personnage la composition d'un opéra et nulle part, dans les nombreux papiers qu'a laissés Hunt, nous ne trouvons de trace d'une pareille œuvre lyrique. Il en faut conclure que dans une certaine mesure l'auteur de *Bleak House* ne chercha point à faire de Skimpole un portait par trop ressemblant de l'auteur de *Rimini*. Si le petit cercle des amis qui étaient liés aux deux écrivains, si tous ceux qui avaient entrevu l'intérieur des Hunt ne pouvaient guère se méprendre sur l'identité de ce nouveau Micawber, plus raffiné et moins ridicule que celui de *David Copperfield*, le grand public n'avait aucune raison d'y voir une caricature du vieil écrivain retiré à Hammersmith. Sa réputation littéraire n'en pouvait pas souffrir : il n'est nulle part question dans *Bleak House* des œuvres de Hunt, ni de ses théories politiques et religieuses ou de son style un peu contourné qui naguère avaient provoqué de si grandes colères. Ce que Dickens avait surtout marqué chez Skimpole, c'était son insouciance, son incompréhension complète des chiffres et des nécessités économiques, son aptitude vraiment trop grande à compter sur l'appui des autres. Or, il faut bien l'avouer, malgré toute la sympathie que peut éveiller l'existence laborieuse et misérable d'un auteur de talent, ces traits-là se retrouvent sans cesse chez Hunt, depuis l'époque où Shelley se privait pour l'aider à payer ses dettes jusqu'à celle où Charles Dickens allait jouer

la comédie à son profit. Sous cet aspect, Skimpole ne correspond que trop bien à notre auteur. Il y a caricature sans doute, puisque Charles Dickens appuie et met en lumière ce côté de Hunt, au détriment d'autres côtés plus séduisants, mais le romancier n'a ni créé artificiellement, ni même grossi au point de les déformer les habitudes qu'il prête à son personnage. Depuis de nombreuses années, Dickens avait été de ceux qui s'étaient le plus employés à venir au secours du vieux littérateur pressé par le besoin ; or, que constatait-il ? Leigh Hunt, sa femme ou quelqu'un des leurs venait toujours se plaindre, évoquer sa misère, réclamer du secours. Il y avait là de quoi agacer la meilleure volonté. Dans le milieu des écrivains de la seconde génération romantique, volontiers bohèmes, séparés de la masse du peuple anglais, communiant dans leur culte de l'idéal en dehors de toute préoccupation matérielle, les demandes de Hunt ne choquaient pas trop ; à une époque où l'Angleterre avait plus que jamais le sens de la valeur de l'argent, elles finissaient par exaspérer. Et c'est là, croyons-nous, ce qui peut expliquer le personnage d'Harold Skimpole. N'avait-on pas vu Leigh Hunt aussitôt après les représentations de Liverpool et de Manchester faire de nouveaux appels à ses amis ? Ce travers si curieux ne devait-il pas se fixer dans l'esprit du romancier ? La tentation était grande pour lui de s'en servir dans une de ses œuvres. Reconnaissons que dans *Bleak House* il ne cherche pas à condamner Harold Skimpole : il en fait un personnage de comédie, un homme que l'on ne saurait trop blâmer de certains de ses actes, un inconscient par certains côtés plutôt qu'un homme répréhensible.

Ceci dit, la faute, ou, si l'on tient un plus grand compte des circonstances atténuantes, l'erreur de Dickens en cette affaire apparaît de toute évidence. Son *Bleak House* est publié en fascicules entre mars 1852 et septembre 1853 ; or, c'est en octobre 1852 que meurt Vincent Hunt ; Leigh Hunt était alors un homme abattu par la douleur ; était-il opportun, était-il charitable de lui porter un nouveau coup ? Le vieil écrivain, alors âgé de soixante-huit ans, avait subi plus d'un assaut au cours d'une existence mouvementée ; convenait-il à un auteur illustre, qui de plus se comptait parmi les amis de l'ancien journaliste, de s'attaquer encore à lui ? On peut dire sans doute que Dickens avait beaucoup plus fait pour aider Leigh Hunt que Leigh Hunt n'avait fait en faveur de Dickens ; est-ce là une excuse suffisante ? Et quant au fait que Dickens accepta pour sa revue, *Household Words*, plusieurs poèmes et articles de Hunt au moment même où paraissait *Bleak House* ¹, c'était là peut-être de la part du romancier un moyen de se faire pardonner son personnage de Skimpole ; mais on peut voir aussi dans ce geste une singulière inconséquence. La satire de Dickens fut volontaire et préméditée. Il avait d'abord appelé son personnage Leonard Horner, ce qui, en raison de la similitude des initiales avec celles de notre auteur, indiquait davantage quel modèle il avait pris ². Il se peut, comme l'affirme Forster ³, que ses intentions

¹ *Household Words* contient de Leigh Hunt en 1852 un essai intitulé *The Cup and the Lip* (4 sept.) et deux poèmes : *Kilspindie* (4 sept.) et *The Trumpets of Doolkarnein* (18 sept.), en 1853 et 1854, une série d'essais sur Kensington (6, 20 août, 3 sept., 19 nov., 3 déc. 1853, 18 et 25 fév. 1854).

² G. J. HOLYOAKE, *Sixty years of an agitator's life*, vol. I, p. 283.

³ John FORSTER, *The Life of Charles Dickens*, vol. III, pp. 5 et suivantes. Cf. lettres de Dickens à Forster, 17 et 18 mars 1852.

n'aient pas été mauvaises et qu'il ait péché surtout par manque de réflexion. Mais alors, il devait se faire une bien piètre idée du compagnon de Shelley et de Keats pour l'avoir représenté comme il le fit ¹. Forster lui-même avant la publication du roman dut intervenir pour prier Dickens d'effacer de son roman ce qui aurait pu blesser Leigh Hunt ; Dickens en référa à Procter qui ne partageait pas les scrupules de Forster ; pour satisfaire celui-ci, l'auteur consentit à diverses modifications. Mais ce n'étaient là que des atténuations, la ressemblance entre Hunt et Skimpole subsistait. Dickens se trahit dans certains documents qu'il nous a laissés. Parlant de passages dus à la plume de Hunt, il écrit le 5 août 1853 :

It is Skimpole, you know the whole passage ².

et le 25 septembre 1853, il déclare :

Skimpole. I must not forget Skimpole — of whom I will proceed to speak as if I had only read him and not written him. I suppose he is the most exact portrait that was ever painted in words! I have very seldom, if ever, done such a thing. But the likeness is astonishing. I don't think it could possibly be more like himself. It is so awfully true that I made a bargain with myself « never to do so any more ». There is not an atom of exaggeration or suppression. It is an absolute reproduction of a real man. Of course I have been careful to keep the outward figure away from the fact ; but in all else it is the life itself ³.

Leigh Hunt ne fut pas le seul, ni parmi les premiers à se reconnaître dans le personnage de Skimpole ; il n'avait pas eu le temps, nous dit-il ⁴, de lire le nouvel ouvrage de Dickens. Mais son entourage avait remarqué les étranges ressemblances qui existaient entre lui et Skimpole ; un journal américain, puis à sa suite un journal d'Aberdeen en Ecosse en discutèrent ⁵. On fit part à Leigh Hunt de ces soupçons. Il en fut profondément troublé, lut le roman avec fièvre, écrivit à ses

¹ Jusqu'à l'époque des représentations de Manchester et de Liverpool, Dickens parle très favorablement de Leigh Hunt. Cf. lettres de Dickens au Docteur Hodgson, 12 juin 1845 : *Believing that Leigh Hunt has done more to instruct the young men of England, and to lend a helping hand to those who educate themselves, than any writer of England...* (*The Letters of Charles Dickens edited by his sister-in-law and his daughter*, vol. IV, p. 96) et à Alexander Ireland, 17, 26 juin, 11 juillet 1847. *Id.*, pp. 97 à 101.

² « C'est Skimpole, vous savez d'un bout à l'autre. » Lettre de Dickens à William Henry Wills, 5 août 1853. R. C. LEHMANN, *Charles Dickens as Editor*, pp. 112-114.

³ « Skimpole. Je ne dois pas oublier Skimpole, dont je vais vous parler comme si c'était un personnage dont j'avais seulement lu la description au lieu de l'écrire. Je suppose que c'est le portrait le plus exact qui ait jamais été composé avec des mots ! J'ai très rarement fait pareille chose, si même cela m'est jamais arrivé. Mais la ressemblance est surprenante. Je ne pense pas que mon portrait aurait pu ressembler davantage à son modèle. Il est si affreusement vrai que je me suis bien promis de ne plus recommencer. Il n'y a absolument rien d'exagéré, ni de supprimé. C'est une reproduction absolue d'un homme réel. Bien entendu, j'ai pris soin de tenir son aspect extérieur assez loin de la réalité ; mais pour le reste, c'est la vie même. » Lettre de Charles Dickens à Mrs. Watson, 25 sept. 1853. *Harper's Monthly Magazine*, av. 1906, pp. 717-718 ; dans un article de Dëshler WELCH : *Dickens in Switzerland*, rep. dans *The Nation*, 22 mai 1909, H. W. NEVINSON : *To Vindicate Leigh Hunt*.

⁴ Brouillon rédigé par Hunt au sujet de Skimpole, *British Museum, Add. Mss. 38.524, f. 253-264*, rep. dans L. A. BREWER : *Joy and Sorrows of a Book Collector*, pp. 49-55.

⁵ D'après T. H. ESCOTT, *Masters of English Journalism*, p. 150, l'article américain était dû à N. P. WILLIS, journaliste bostonien assez remuant ; malgré de longues recherches à la Bibliothèque du Congrès à Washington, nous n'avons pas retrouvé cet article ; nous n'avons pas été plus heureux avec celui d'Aberdeen.

amis pour leur demander ce qu'ils en pensaient ¹. Puis, ayant acquis la conviction que c'était bien lui qui était visé, à une date que nous pouvons situer entre le 15 novembre 1854 et juin 1855, il s'adressa directement à Dickens ².

Selon certains renseignements ³, il se plaignit à l'auteur de *Bleak House* chez celui-ci, au cours d'un dîner, auquel il était invité. Il existe d'autre part au *British Museum* un long brouillon rédigé par Hunt, où notre auteur expose comment le personnage de Skimpole lui a été révélé et demande ce qu'il a bien pu faire pour s'aliéner les sympathies de son ancien ami ⁴. S'agit-il là d'un projet de défense à publier dans une revue, ou bien plus simplement du brouillon d'une lettre destinée à Dickens ? Et dans ce cas, la lettre fut-elle envoyée ou les amis de Hunt le dissuadèrent-ils d'agir ainsi ? Nous n'en savons rien. De toutes façons, Dickens jugea utile de se défendre ; sa réponse, qui nous est transmise par Forster, n'est pas, avouons-le, tout à fait convaincante : il n'avait, affirmait-il, voulu faire nulle peine, même légère, à son vieux confrère, il avait corrigé et raturé son manuscrit pour atténuer autant que possible de fâcheuses ressemblances, certains traits de Skimpole venaient de Haydon ou pouvait s'appliquer à toutes sortes de personnes autant qu'à Hunt ⁵. Il pensa sans doute que ce n'était pas assez : le numéro du 16 juin 1855 de *Household Words*, dont il était le rédacteur en chef, contient un hommage à Hunt auquel il collabora, même s'il n'en est pas l'unique auteur ⁶. Il semble qu'il ait vite senti l'indélicatesse qu'il y avait eu à représenter un malheureux ami sous un aspect ridicule et un peu odieux ; mais son principal souci fut d'écarter de sa pensée une désagréable affaire.

¹ Au Duc de Devonshire : cf. S. ARTHUR STRONG, *The « kindest-hearted » of the Great* dans *Longman's Magazine*, fév. 1898, p. 317, repris dans les *Critical Studies and Fragments*, p. 180 ; le *British Museum* (Add. Mss. 38.524, f. 1-14) contient un brouillon de cet article, dans lequel sont indiquées les causes possibles de l'attitude de Dickens (remarques de Hunt sur les acteurs amateurs, refus de collaborer à une *Guild of Literature and Art*). A DALBY : lettre Ms de Dalby à Hunt, 14 oct., sans année, prob. 1854, Coll. Brewer ; cette date du 14 octobre n'infirme point celles que nous donnons plus bas : Leigh Hunt dans le long document Ms cité plus haut, p. 272, n. 4 mentionne qu'il s'adressa à des amis avant de parler de l'affaire à Dickens ; Dalby cite une lettre de De Wilde au sujet de Skimpole.

² La Coll. Brewer renferme deux lettres manuscrites de Dickens à Leigh Hunt aux dates des 13 et 14 novembre 1854 dont le ton est très enjoué et où il n'est nullement question de Skimpole. Une autre lettre du 28 juin 1855 contient le paragraphe suivant, faisant allusion à des discussions entre les deux auteurs et à l'article de *Household Words* du 16 juin 1855 dont nous parlons plus bas :

But I hope you will not think it necessary to renew that painful subject with me. There is nothing to remove from my mind, I hope, nothing to remove from yours. I thought of the little notice which has given you (I rejoice most heartily to find) so much pleasure as the best means that could possibly present themselves of enabling me to express myself publicly about you as you would desire. In that better and unmistakeable association with you by name, let all end. Faithfully yours always. C. D.

Ces lettres sont citées, pp. 8-9, dans L. A. BREWER : *Leigh Hunt and Charles Dickens. The Skimpole Caricature*, 1930, où l'on trouvera la plus importante documentation qui ait été réunie sur le sujet.

³ F. G. KITTON, *The Novels of Charles Dickens*, pp. 145-148, attire l'attention sur une note de Wilkie Collins dans son exemplaire de la biographie de Dickens par Forster, selon laquelle Leigh Hunt se plaignit au romancier chez celui-ci.

⁴ *Vide supra*, p. 272, n. 4.

⁵ JOHN FORSTER, *Life of Charles Dickens*, vol. III, pp. 5-7.

⁶ *Household Words*, 16 juin 1855, vol. XI, pp. 477-480 : *By rail to Parnassus*. D'après le *Contributors' Book* de *Household Words*, selon une lettre de Mr. Walter Dexter à Mr. L. A. Brewer du 17 juin 1931, cet article est de Henry Morley et non de Dickens ; mais il se peut que Dickens en qualité de rédacteur en chef de la revue l'ait considérablement retouché ; c'est ce que nous autorise à croire sa lettre du 28 juin 1855, que nous citons dans la note 2.

Leigh Hunt, lui, en resta troublé. Il ne continue pas à récriminer après les premières explications du romancier, mais son esprit n'est pas en repos. En 1859, l'année de sa mort, il demande à Dickens de faire quelque chose pour dissiper les commentaires que *Bleak House* continuait à provoquer¹ ; celui-ci refuse, en remarquant que corriger le roman ou donner des explications sur Skimpole dans une préface ne ferait qu'aggraver le mal². Leigh Hunt au moment de sa mort préparait une édition nouvelle de son Autobiographie ; or, dans un nouveau texte qu'il avait établi, se trouve une allusion très nette à l'interprétation qui avait été donnée du personnage de Skimpole ; il protestait contre l'assimilation que l'on avait faite entre Skimpole et lui-même ; il affirmait que Dickens n'avait jamais cessé de lui montrer la plus profonde estime³. Le passage où se trouve cette allusion fut finalement omis. Le fut-il par l'auteur lui-même⁴ ? Ou bien est-ce son fils Thornton, qui, en préparant le texte définitif, céda aux instances de Dickens et ne voulut pas prolonger davantage un incident pénible⁵ ? Nous ne le savons point. Mais, de toute évidence, jusqu'à sa mort qui survint le 28 août 1859, Leigh Hunt continua à protester contre les rumeurs qu'avait suscitées, à juste titre, le personnage de Skimpole. Dickens, de son côté, publia un article sur l'ancien directeur de *l'Examiner* après sa mort où il s'efforçait de justifier son attitude⁶ ; par ailleurs il détruisit les lettres qu'il en avait reçues⁷, et l'on peut se demander s'il ne le fit pas pour supprimer les dernières traces d'une controverse désagréable. Sort-il tout à fait blanchi de cet incident qui attrista les derniers jours de notre auteur ? On en peut douter⁸.

¹ En veut-on une preuve ? Macaulay dans son journal, à la date du 23 déc. 1859 (TREVELYAN : *Life and Letters of Lord Macaulay*, vol. II, p. 403) signale une « bizarre déclaration » de Dickens au sujet de Skimpole. Pour lui, le doute n'est pas possible sur l'identité du personnage, et Dickens n'avait fait qu'aviver les rumeurs qui circulaient au sujet de certaines étrangetés dans le caractère de Leigh Hunt.

² Lettre de Charles Dickens à Leigh Hunt, 23 juin 1859, publiée en 1915 dans une édition limitée à vingt-cinq exemplaires de SHORTER, Clement King : *Leigh Hunt and Harold Skimpole. A foreword to a letter by Charles Dickens*. Cf. L. A. BREWER : *Leigh Hunt and Charles Dickens*, p. 24.

³ Coll. Brewer. L. A. BREWER : *op. cit.*, p. 10.

⁴ Ce qui nous porte à émettre cette hypothèse est une lettre de Dickens à Thornton Hunt, du 21 août 1859, qui se trouve dans la coll. du Comte de Sauzannet. On y trouve le passage suivant : « I take it as a great kindness in you to have written to me on the sadly interesting subject of your note. What you so kindly tell me, touches me at once with sorrow and pride. I had the kindest of letters from him not many weeks ago... » Avouons-le, la référence n'est pas des plus précises.

⁵ Cette hypothèse est suggérée par Mr. BREWER, *op. cit.*, pp. 9-10, d'après une lettre Ms de Dickens à Thornton, 1^{er} nov. 1859 : « I have carefully discussed the subject with Forster, and he is convinced, he says, that no better course could be taken than that which you and I agreed to suggest to him. »

⁶ *All the Year Round*, 24 déc. 1859, vol. II, pp. 206-208 : Ch. DICKENS, *Leigh Hunt, A Remonstrance*. Voir aussi *All the Year Round*, 12 av. 1862, pp. 115-120 : Edmund OLLIER, *A Literary Life*.

⁷ Lettre de Dickens à Thornton Hunt, 5 août 1861. Coll. Brewer. Cf. *op. cit.*, p. 10.

⁸ C'est l'opinion de A. C. SWINBURNE, *Quarterly Review*, juillet 1902, vol. CXCVI, pp. 20-39 : *Charles Dickens*. (Cf. pp. 27-28.) On trouve dans un journal néo-zélandais, la *Southern Cross*, du 3 déc. 1859 un article de Richard Henry Horne protestant contre le portrait dessiné par Dickens (cité dans le *London Mercury*, juin 1926, vol. XIV, pp. 180-185 : Maurice BUXTON FORMAN, *Leigh Hunt, Some unfamiliar apologists*.) A propos de l'art. de *All the Year Round*, le *Critic* du 24 déc. 1859 estime que Hunt était dans l'esprit de Dickens quand celui-ci composa Skimpole et pose la question suivante : peut-on dessiner un personnage odieux et lui donner les traits d'un ami ? Plusieurs auteurs indiquent que Dickens avait bien le dessein de caricaturer Hunt : W. BATES (*Athenaeum*, 21 mai 1870, p. 673) ; A. W. WARD dans son *Dickens de la série des English Men of Letters*, 1882, pp. 119-122 ; G. SAINTSBURY (*Essays in English Literature*, 1890, p. 213) ; NOBLE (*The Sonnet in England*, 1893, pp. 123-124), Frederick

Une autre affaire, moins connue, vint encore jeter un peu plus de trouble sur la vieillesse de Leigh Hunt. Cette fois ce fut un Américain qui en fut la cause. Vers le milieu de 1855, notre auteur reçut de Washington dans l'Etat de Pensylvanie une lettre d'un homme qui s'excusait de lui écrire sans le connaître, mais l'assurait de son ardente admiration, S. Adams Lee. Il se présentait : membre d'une famille alliée à George Washington, petit-fils de Richard Henry Lee qui avait proposé le vote de la Déclaration d'Indépendance, fils d'un professeur de littérature anglaise au *Pennsylvania State College*, lui-même obligé de garder la chambre à la suite d'une blessure, assez riche, il se distrait en se livrant à des travaux d'édition et en écrivant soit des articles pour les périodiques populaires, soit des ouvrages plus importants, comme l'histoire de la pensée et de la philosophie grecques en trois volumes qu'il avait alors en train. Il se proposait de réunir une sélection de passages en vers se rapportant à la vie et aux spectacles de la campagne : Leigh Hunt y serait largement représenté. Samuel Adams Lee lui demandait une préface pour cet ouvrage et lui annonçait qu'il lui en verserait tout le produit. En outre, disait-il, il projetait une édition américaine des œuvres les plus populaires de Hunt et cette fois, affirmait-il, celui-ci toucherait des droits d'auteur ¹ ; on sait qu'à maintes reprises des éditeurs américains, usant de la législation peu sévère de leur pays, avaient reproduit des œuvres de Hunt sans sa permission et sans le faire participer le moins du monde à leurs bénéfices. Leigh Hunt ne pouvait qu'être flatté par la lettre de Lee ; il y répondit, le 10 août 1855, par une longue épître débordant d'enthousiasme. Il ne voyait aucun inconvénient au premier projet,... sauf en ce qui concerne la préface qu'il regrettait de ne pas pouvoir écrire. Quant au second, celui d'une anthologie américaine de ses œuvres, il signalait qu'un de ses amis américains lui avait fait une suggestion analogue, mais, ajoutait-il, cet ami avait douté du succès de l'entreprise, en apprenant que Leigh Hunt avait publié *The Religion of the Heart* dans lequel il exposait des idées religieuses assez peu orthodoxes ; notre auteur se demandait donc si S. Adams Lee n'allait pas avoir les mêmes inquiétudes, d'autant plus qu'il avait mentionné la possibilité de demander une préface à un évêque, l'évêque Potter ².

La correspondance manuscrite de Leigh Hunt contient un document qui semble nous révéler l'identité du mystérieux Américain dont parlait l'auteur et qui en tout cas nous permet de suivre cette histoire embrouillée. C'est une lettre de W. W. Story, sculpteur bostonien, datée du 11 novembre 1855 ³ : Story aussi pensait que l'Amérique devait faire amende honorable à l'auteur, en lui versant enfin une redevance pour

G. KITTON (*The Novels of Charles Dickens*, 1897, pp. 145-148) ; Andrew LANG (Introduction à *Bleak House*, éd. Gadshill, 1897... *The affair is to be regretted...*), W. T. SHORE (*Charles Dickens and his friends*, 1909, p. 148), Sir Arthur QUILLER-COUCH (*Charles Dickens and other Victorians*, 1925), E. BLUNDEN (*Leigh Hunt*, pp. 313-321). On trouve une défense de Dickens dans J. W. T. LEY, *The Dickens Circle. A Narrative of the Novelist's Friendships*, 1918, pp. 155-160 ; W. R. NICOLL lui répond en 1923 : *Dickens's Own Story*, pp. 18-19 ; il accuse Dickens of a serious breach of good faith in the unfortunate incident.

¹ Lettre Ms de S. Adams Lee à Leigh Hunt, mai 1855, *British Museum*, Add. Mss. 38.111, f. 146-147.

² Il nous reste deux brouillons d'une lettre de Leigh Hunt à S. Adams Lee, *My dear hitherto unknown, but most esteemed and most friendly friend, Samuel Adams Lee*, 10 août 1855, *British Museum*, Add. Mss. 38.111, f. 141-146.

³ Coll. Brewer.

ceux de ses ouvrages qu'elle avait lus avidement sans les lui payer ; il avait du reste fait part de cette idée à Hunt en personne lors d'une visite récente à Londres. Les correspondances entre la lettre de Lee et celle de Story sont frappantes, même si l'artiste de Boston ne parle point des scrupules religieux qu'il a pu éprouver ¹. Il y a plus : en digne Américain prêt à passer immédiatement de l'intention aux actes, Story avait été trouver des éditeurs bostoniens, Ticknor, Fields et C^{ie}, et, malgré certaines hésitations de ceux-ci, il était en mesure de proposer à Leigh Hunt le marché suivant : on tirerait à Boston une édition américaine de ses œuvres poétiques, avec une préface de lui ; moyennant quoi, l'auteur anglais toucherait trente livres, plus dix pour cent des bénéfices quand les frais des éditeurs auraient été couverts. C'est cette initiative de W. W. Story qui conduisit à la publication des *Poetical Works of Leigh Hunt* par Ticknor et Fields à Boston en 1857 ². Mais cette édition contient une préface de S. Adams Lee, qui se trouve ainsi associé à l'affaire, car entre temps celui-ci était entré en relations avec l'artiste et les éditeurs bostoniens, l'écrivain anglais ayant chargé W. W. Story en 1855 de lui transmettre sa réponse.

Lee ne s'arrête pas en aussi bonne voie : il doit abandonner son projet de sélections en vers sur la campagne, ayant été devancé par une certaine Miss Cooper, mais à la place il suggère la possibilité de publier deux autres recueils, l'un de sonnets, l'autre d'essais modernes, en collaboration avec Leigh Hunt. C'est l'origine du *Book of the Sonnet*, qui parut à Boston en 1867, soit huit ans après la mort de notre auteur. En effet, fort de l'approbation de W. W. Story qui pendant plusieurs mois établit la liaison entre Hunt et Lee, l'écrivain anglais accepte de travailler à la confection du recueil de sonnets. Tout semble aller assez bien aussi longtemps que W. W. Story demeure aux Etats-Unis, c'est-à-dire jusqu'en 1856 ³. Mais, à partir de 1857, le pauvre Leigh Hunt est obligé d'expédier lettre sur lettre au sujet de Lee à un de ses admirateurs et amis américains, Benjamin Moran, attaché à la légation de Londres ⁴. Que se passe-t-il donc ? A ce moment toutes les lettres de Leigh Hunt à S. Adams Lee demeurent sans réponse, on se demande si Lee est encore en vie, on le retrouve, puis il disparaît de nouveau. Jusqu'à la fin de sa vie le malheureux Leigh Hunt ne devait pas avoir l'explication de ce mystère ⁵. Or, c'est à S. Adams Lee que les éditeurs

¹ Notons que W. W. Story était de Boston et que les Bostoniens n'ont jamais fait preuve d'un libéralisme particulier en matière religieuse ; de là peut-être cette première réaction dont parle Hunt.

² La coll. Brewer contient, de la main de Mrs Hunt, un contrat daté du 28 mars 1856 et signé de Leigh Hunt, autorisant S. Adams Lee à éditer ses œuvres aux Etats-Unis. Les Œuvres Poétiques de Leigh Hunt, publiées chez Ticknor et Fields à Boston, furent rééditées en 1863 et 1866. En 1857, paraissait à New-York chez Derby et Jackson une collection d'œuvres de Leigh Hunt en quatre volumes ; elle fut rééditée en 1859.

³ Lettre Ms de W. W. Story à Thornton Hunt, 4 mars 1861, Coll. Brewer. *Corr.*, vol. II, pp. 271-273. Cette même lettre nous apprend que S. Adams Lee avait mis de côté cinq cents dollars qu'il voulait offrir à Leigh Hunt, ce qui prouve au moins que ses intentions étaient pures ; Hunt les refusa.

⁴ Cf. lettres de B. Moran à Leigh Hunt, 17 av., 29 mai, 24 juin, 30 juin 1857 (disant qu'on a des nouvelles de Lee), 19 sept., 3 oct. 1857, 8 janv., 20 janv., 4 fév., 27 av. 1858. *British Museum, Add. Mss. 38.111, f. 269-270, 273, 278, 279-280, 304-305, 306-307, 327-328, 331-332, 342-343, 354-355.*

⁵ Lettre Ms de Fields à Leigh Hunt, 25 av. 1859, Coll. Brewer, disant qu'il a remis 30 livres à Lee pour Hunt. Cf. FULLER, Hiram, *Sparks from a Locomotive or Life and Liberty in Europe*, relatant une conversation avec Hunt du 25 fév. 1859, pp. 133-137.

de Boston avaient remis, à son intention, les trente livres qu'ils lui devaient, et d'autre part, il avait envoyé à S. Adams Lee une sélection de sonnets anglais avec commentaires et préface : c'était la part qu'il devait fournir pour le *Book of the Sonnet*. S. Adams Lee disparu, Leigh Hunt perdait tout le bénéfice des arrangements qu'il avait conclus, non seulement avec Lee lui-même, mais encore avec Story et les éditeurs bostoniens. L'espoir tardif qu'il avait pu enfin concevoir d'obtenir une rémunération des Etats-Unis restait vain ; bien plus, il avait spécialement composé un ouvrage pour les Etats-Unis et cet ouvrage, l'un des derniers efforts de l'auteur maintenant vieilli, était perdu. L'explication de cette affaire assez curieuse nous est fournie par une lettre manuscrite de S. Adams Lee à Leigh Hunt datée du 1^{er} août 1859; Leigh Hunt étant mort le 28 du même mois et les communications entre les Etats-Unis et l'Angleterre étant alors beaucoup moins rapides que maintenant, on peut douter qu'il l'ait reçue de son vivant : S. Adams Lee prenait de la morphine en quantité toujours croissante ; de là en septembre 1857 (date qui correspond bien à celles que nous avons réunies par ailleurs) une crise de démence et un internement ; il avait préparé pour Hunt une boîte contenant divers papiers et trente livres en or, il l'avait confiée à un voyageur de Baltimore qui, par la voie des journaux, s'était offert pour de semblables commissions en Europe ; le voyageur... et la boîte avaient disparu. Suivaient des promesses, des excuses, des protestations de sincérité et d'honnêteté : le pauvre Hunt n'en avait cure ¹.

Ces deuils, ces incidents vinrent troubler les dernières années de notre auteur. Il eut pu cependant goûter quelques années de calme après une existence agitée. L'opinion publique, qui avait été souvent injuste à son égard, se montrait plus favorable ; il le constate dans une lettre adressée à une cousine américaine :

We have had a hard struggle of it in life, owing to the reforming thoughts which my dear parents, my beloved mother especially, put into my head, but we do not regret them, believing they have done good ; and I have survived a world of contest and enmity, and never was in the receipt of a fairer fame, or I believe a more universal good-will, than at this moment from the cottage to the throne ².

Les questions d'argent, qui, à plusieurs reprises l'avaient contraint à mener une vie misérable et à se livrer à des besognes indignes de lui, perdent de leur acuité. Les pensions qu'il reçoit du gouvernement et du fils de Shelley l'aident à vivre ; ses besoins diminuent à mesure

¹ Lettre Ms de S. Adams Lee à Leigh Hunt, 1^{er} août 1859. Cette lettre, qui nous avait été communiquée par Mr. Stonehill à Londres, est passée depuis dans la collection Brewer.

² « Nous avons dû soutenir un rude combat pendant notre vie, en raison des idées réformatrices que m'avaient données mes chers parents et en particulier ma mère bien-aimée : mais nous n'en regrettons rien, estimant qu'elles ont fait du bien ; et j'ai survécu à tout un monde de luttes et d'hostilités, et je n'ai jamais joui d'une meilleure réputation, et je crois que je n'ai jamais été l'objet d'une bienveillance plus générale qu'en ce moment, depuis l'humble maison de campagne jusqu'au trône. » Lettre de Leigh Hunt à Mrs Swift, 3 mai 1851. *Corr.*, vol. II, pp. 150-152. MS dans la coll. Brewer.

qu'il vieillit et que sa famille se rétrécit autour de lui ¹. Sans doute le voyons-nous obligé d'assister ses enfants auxquels ni lui, ni sa femme n'avaient enseigné les habitudes d'économie ² ; il conçoit, au moment de la maladie de Vincent, le projet de se retirer à la campagne, et, faute d'argent, il est incapable de l'exécuter ³ ; les lettres qu'il adresse à ses éditeurs, la joie qu'il éprouve à l'idée de recevoir de l'or d'Amérique montrent que son aisance n'est que relative. Mais il fut épargné à Hunt après tant de déboires d'avoir une vieillesse misérable. Menant une vie plus calme, soumis à moins de fatigues, il est moins sujet à des crises d'abattement qu'il avait connues autrefois. S'il se plaint encore parfois d'attaques de bile, de faiblesse générale, il semble que sa santé ait été assez bonne dans les dernières années de sa vie.

Retiré dans la banlieue de Londres, il reçoit des visiteurs heureux de saluer en lui le survivant d'une époque mémorable. Parmi ceux-ci, les Américains sont particulièrement nombreux. Déjà, au cours de l'été en 1848, Ralph Waldo Emerson s'était fait présenter à lui par Alexander Ireland ; il avait été séduit par les manières très courtoises et la conversation brillante du vieil auteur ⁴. L'*American Whig Review* de mai 1852 contient un article non signé intitulé *Leigh Hunt* ; on y trouve un long portrait de l'auteur tel qu'il apparaît alors, avec son air très distingué et cependant peu cérémonieux, sa tête petite et gracieuse, ses traits harmonieux ayant à la fois quelque chose de masculin et de féminin, ses yeux surtout, ces yeux très brillants qui, selon l'auteur de l'article, semblaient doués d'un éclat supraterrrestre ⁵. James Russell Lowell se rend chez Leigh Hunt en 1855 et passe une heure agréable en sa compagnie ⁶. La même année Nathaniel Hawthorne va faire sa première visite à notre auteur : il en rapporte une longue description, que l'on retrouve dans son joli recueil de souvenirs de voyages, *Our old home* ⁷. Hunt habitait alors sa modeste petite maison de Hammersmith ; il apparut à Hawthorne sous les traits d'un vieillard vénérable et beau, vêtu d'une sorte de redingote noire, avec quelque chose de très raffiné dans le maintien ; son visage reflétait ses émotions avec autant de spontanéité que celui d'un enfant ; aussi, malgré ses rides et ses longs cheveux blancs, conservait-il un aspect juvénile. Puis, quand Hunt se mit à parler, ses yeux s'illuminèrent ; et alors se produisit en lui une transformation si rapide, qu'à distance même Hawthorne ne peut dire si c'est l'impression de jeunesse ou celle de vieillesse qui s'imposa à lui. Selon lui, il n'y avait rien d'anglais dans toute la personne de

¹ Il sollicite cependant une aide de la Reine et en obtient 50 livres en 1857. Lettre Ms de C. B. Phipps à Hunt, janv. 1857. *British Museum, Add. Mss.* 38.524, f. 63-64. D'après Millford, il en reçoit £ 200 en 1855.

² Note datée du 21 juillet 1852 par laquelle Hunt s'engage à payer à Mr. Atwell quatorze livres dues par son fils (†) ; lettre Ms de Leigh Hunt à Thornton Hunt, 17 déc. (1857 ?) lui offrant son secours : lettres manuscrites de Leigh Hunt à Julia Trelawney, 27 août, 1^{er} sept., 15 sept., 3 oct. 1857, contenant de petites sommes d'argent et de multiples conseils, Coll. Brewer.

³ Lettre de Leigh Hunt à Mrs Hunt, 28 juin (1852). Coll. Brewer.

⁴ Alexander Ireland, *Ralph Waldo Emerson*, pp. 64-65.

⁵ *American Whig Review*, mai 1852, vol. XV, pp. 444-448.

⁶ Lettre de J. R. Lowell à F. C. Norton, 11 août 1855. *Letters of J. R. Lowell*, vol. I, p. 237. Relevons le petit trait suivant : « *He (Leigh Hunt) talked of Byron and he told me a good thing his wife said of on seeing Byron's portrait (before seeing him) — that « he looked like a boy to whom a plain bun had been given when he expected a plum one ».*

⁷ Dans le chapitre intitulé *Up the Thames*.

Hunt. Un autre visiteur américain, Bayard Taylor, note aussi ce qu'il y avait encore de pittoresque dans l'aspect de Leigh Hunt, droit malgré l'âge, avec son visage qu'un Van Dyck eût aimé à peindre ; il décrit en ces termes l'impression très curieuse qui se dégageait de ses traits :

There was something saintly in the mildness, serenity and perfect refinement of his features, but they wore an expression of habitual cheerfulness and happiness which we rarely find on the face of declared Saints ¹.

Les mêmes indications se retrouvent dans les articles de Mrs. Field, la femme de l'éditeur de Boston ², dans les remarques de W. Linton, qui voyait en Leigh Hunt le plus délicieux des vieillards ³, dans celles de Frederick Locker-Lampson qui va lui faire visite en 1859 à Hammersmith au milieu de ses livres, de ses gravures et des bustes de grands hommes qu'il possédait :

Mr. Hunt was striking in appearance — tall, dark, grizzled, bright-eyed, and rather fantastically dressed in a sacerdotal-looking garment ⁴.

Tous ces renseignements concordent : ils nous montrent un Leigh Hunt usé par l'âge sans doute, mais conservant quelque chose de jeune et de séduisant dans le caractère et dans l'allure extérieure. Charles Kent pouvait ainsi saluer le compagnon de Keats et de Shelley dans un long poème qu'il lui adressait en juin 1858 :

*Hail ! Grey beard stripling — young through seventy years,
Lord of our laughter, master of our tears ;
One of those « old familiar faces » all
With pleasure from the radiant past recall* ⁵.

Cette délicatesse, cette gentillesse, cette bonté que signalent avec unanimité les visiteurs de Hunt, nous en trouvons des marques constantes dans les lettres de la fin de sa vie. Elles sont très nombreuses. Vivant en effet en dehors de Londres, le vieil écrivain reçoit moins souvent ses amis. Peut-être s'écarte-t-il même du petit groupe de ceux,

¹ « Il y avait quelque chose de saint dans la douceur, la sérénité et la parfaite délicatesse de ses traits, mais ils avaient une expression habituelle de gaieté et de bonheur que l'on trouve rarement sur le visage des saints reconnus. » Bayard TAYLOR, *At home and abroad*, N. Y. 1860 (vol. I, pp. 421-426 de la *Household* édition, 1889). Cet ouvrage reproduit là un article paru dans un journal de New-York non identifié en 1869 (coupure dans la Coll. Brewer) et racontant une visite faite en juin 1857 en compagnie de Buchanan Read et de Moran. Du même auteur, le *British Museum*, *Add. Mss.* 38.111, f. 310, contient un article intitulé *A visit to Leigh Hunt*, qui relate la même visite et parut dans la *New York Tribune* vers 1857.

² *A shelf of old books*, by Mrs. Fields ; *Scribner's Magazine*, mars 1888, vol. III, pp. 285-305, rep. dans Mrs. James T. Fields, *A shelf of old books*, pp. 1-67. Nous croyons pouvoir attribuer à Mrs. Fields un article non signé de la *Harper's New Monthly Magazine* de nov. 1875 (*Barry Cornwall and some of his friends*), où l'auteur évoque un dîner offert par Procter en 1859 à Leigh Hunt, Hawthorne, etc., dont parle l'article de la *Scribner's Magazine*.

³ W. LINTON, *Memories*, p. 46.

⁴ « Mr. Hunt avait une apparence frappante ; il était grand ; ses yeux étaient vifs ; il avait le teint foncé et grisonnait ; il s'habillait d'une manière assez étrange dans un vêtement d'aspect sacerdotal. » Frederick LOCKER-LAMPSON, *My confidences...*, pp. 337-342.

⁵ « Salut, adolescent à la barbe grise, jeune encore au bout de soixante-dix ans seigneur de notre rire et maître de nos larmes, l'un de ces vieux visages familiers que tous évoquent avec plaisir dans un passé glorieux. » *Leontius*, by Charles Kent, dans *Bentley's Miscellany*, juin 1858 (vol. XLIII, pp. 578-579), rep. dans Ch. KENT, *Leigh Hunt as poet and essayist*, pp. 524-526.

comme Forster et Bulwer-Lytton, qui l'avaient assisté jadis ; l'incident Skimpole, les différences d'âge en sont probablement la cause ¹. Si on le rencontre encore dans quelques dîners littéraires, ce ne peut être qu'assez rarement, car, écrit-il en 1856, il est incapable maintenant de prendre un gros repas ². Il écrit par contre à ses amis pour leur faire part de ses occupations, de ses réflexions, de ses aspirations ; il compatit à leurs douleurs ³ ; il leur communique volontiers ses idées sur l'au-delà. Certaines de ses lettres sont de véritables effusions, assez confuses à vrai dire, dans lesquelles il s'efforce de répandre la philosophie d'une longue vie de travail et de souffrance ⁴.

Il n'est pas étonnant dans ces conditions que son œuvre la plus marquante à cette époque soit son recueil de méditations et de prières, *The Religion of the Heart*. Si l'on s'en rapporte à sa correspondance, c'est à l'achèvement de cet ouvrage qu'il consacre ses loisirs après la publication de son Autobiographie. Et, à vrai dire, *The Religion of the Heart* constitue la suite logique de l'Autobiographie, car l'auteur a su y mettre la somme des réflexions et méditations religieuses de toute son existence ⁵. L'âge qui apaise, la maladie chaque jour plus menaçante de son fils bien-aimé Vincent ne pouvaient que le pousser davantage à méditer sur la nature des choses, sur les problèmes de la morale, sur l'au-delà. C'est aussitôt après la mort de Vincent qu'il s'occupe d'une façon active de la publication de cet ouvrage. Thornton Hunt note dans la Correspondance que plus les chagrins s'appesantissaient sur Hunt, et plus il était porté à faire confiance aux sentiments d'affection et de bonté qui se trouvent dans le cœur humain ⁶. Leigh Hunt n'a jamais été un révolté : au moment où il approche du terme de son existence, nous voyons s'élargir encore cette sympathie généreuse dont nous avons relevé maintes traces au cours de son existence. Loin de se laisser abattre par ses revers et ses deuils, il semble qu'il puise toujours une espérance plus vive dans son amour de l'humanité ⁷.

The Religion of the Heart constitue le testament philosophique et religieux de notre auteur. Les esprits très orthodoxes n'en approuvèrent ni l'esprit, ni la forme. Mais l'Angleterre de 1853 était plus libérale que ne l'avait été celle du début du siècle. Cette œuvre, qui jadis eût soulevé des protestations à cause de la façon très libre dont elle parlait du Christ, reçut des approbations sincères, parfois enthousiastes. Son ami Charles Ollier lui écrivait :

Your book is indeed, a comforting, human, let me add divine, scripture. It is the most godly book I ever read ; and though irreligious religionists may revile it and you, be assured that your good work will be rewarded by

¹ Il avait aussi moins besoin d'eux. La Coll. Brewer cont. une lettre de Forster à Thornton Hunt, 17 nov. 1859, où Forster se plaint d'avoir été quelque peu négligé par son ami.

² Lettre de Leigh Hunt à Richard Monckton Milnes (Lord Houghton), 17 juin 1856. (H. était invité par Milnes à dîner avec Thackeray et les Browning.) *The Life, Letters and Friendships of Richard Monckton Milnes, First Lord Houghton*, vol. II, p. 11.

³ Cf. une belle lettre adressée à Charles Ollier pour la mort de sa femme. *British Museum* dans l'édition corrigée de *The Religion of the Heart*.

⁴ Cf. la longue missive envoyée à Robert Browning en janvier 1857 et commencée le 31 déc. 1856. Elle est citée dans l'*Athenaeum* du 7 juillet 1883.

⁵ On trouvera une démonstration plus complète de cette affirmation dans notre étude sur l'œuvre religieuse de Hunt, chap. I de notre second vol. : *Leigh Hunt, II. L'Œuvre*.

⁶ *Corr.*, vol. II, p. 171.

⁷ *Id.*, p. 172.

pious men in this world, and by the Almighty in the next. I wholly agree with, and adhere to, the whole of its doctrine without exception... I love too the universal charity of your « Religion » ¹.

Si certaines revues n'étaient pas prêtes à accepter les idées de l'auteur ², d'autres, comme l'*Examiner*, approuvaient complètement l'esprit dans lequel il avait composé son ouvrage ³. Il en fut encouragé ; il préparait une nouvelle édition de *The Religion of the Heart* vers la fin de sa vie ⁴.

The Religion of the Heart en 1852 et 1853, *The Book of the Sonnet* après 1856 sont les ouvrages auxquels Leigh Hunt travaille le plus dans la dernière partie de son existence. Mais là ne se limite pas son activité littéraire ; jusqu'à ses derniers moments, ce vétéran des lettres, dont les débuts remontent à 1800, continue à publier. Ecrire semble être devenu pour lui une sorte de besoin, qui ne tient compte ni des soucis, ni de la fatigue ⁵. Il y est encore poussé par l'affectueuse amitié de certains de ses amis, par le ton conciliant des revues à son égard. Son ami Charles Ollier, par exemple, lui écrit sur un ton dithyrambique : il le met au-dessus des plus grands poètes du siècle, ce qui nous paraît bien exagéré ⁶. Même quand on le critique, on ne le fait qu'avec ménagement. En 1852 paraît, sous le titre de *Verdicts*, une série de jugements anonymes en vers, souvent sévères, sur les auteurs du temps : malgré certaines réserves, Leigh Hunt n'y est pas malmené ; on y loue son amour de l'humanité, sa sensibilité, son attrait pour le beau ⁷. Une publication correspondant à un *Who's Who* moderne, *Men of the Times*, contient sur lui dans ses éditions de 1852 et de 1856 des rubriques justes et élogieuses ⁸. Ce sont là des satisfactions pour le vieil écrivain. L'âge, la maladie, les ennuis de toute sorte exercent néanmoins leur action sur lui. La décade qui avait précédé 1850 avait vu l'éclosion de toute une profusion d'œuvres ; rien de semblable après cette date. Après *The Religion of the Heart*, il semble qu'il ait donné tout ce que l'on pouvait attendre de lui : ses œuvres originales se font moins nombreuses, plus minces aussi. Sentant peut-être venir sa fin prochaine, il réunit certains de ses articles et de ses poèmes qu'il juge particulièrement dignes de lui survivre ; il les corrige, il les ordonne avec un

¹ « Votre livre est sans contredit un texte religieux réconfortant, humain et laissez-moi dire divin. C'est l'ouvrage le plus pieux que j'aie jamais lu, et, s'il se peut que des défenseurs de la religion sans religion véritable le dénigrent en même temps que vous-même, soyez assuré que votre excellent travail sera récompensé par les hommes vraiment pieux en ce monde et par le tout-puissant dans l'autre monde. J'approuve complètement et j'accepte toute la doctrine qu'il expose, sans exception... J'aime aussi la charité universelle de votre « Religion »... » Lettre Ms de Charles Ollier à Leigh Hunt, 17 oct. 1853. *British Museum, Add. Mss. 38.111, f. 74-75.*

² *Athenaeum*, 5 nov. 1853, p. 1322 ; *Literary Gazette*, 5 nov. 1853, pp. 1067-1069.

³ *Examiner*, 29 oct. 1853.

⁴ Il en existe des éditions avec des corrections manuscrites dans la Coll. 'Wise et au *British Museum* (avec un nouveau titre : *Cardinomia*).

⁵ Il le dit dans une lettre à Charles Ollier, 1^{er} juillet 1853. *Corr.*, vol. II, pp. 187-188 : « *My head is jaded with much writing, and with inability to leave off thinking, and still turning paragraphs.* »

⁶ Lettre de Ch. Ollier à Leigh Hunt, 3 juillet 1856, *British Museum, Add. Mss. 38.111, f. 224-225.*

⁷ *Verdicts*, 1852, pp. 16-19.

⁸ En 1852, on relève qu'il est *Journalist and Poet ; Poet, Essayist, and writer in several departments of Letters*. En 1856 il est appelé *limited Monarchist et Christian Theist ; Rimini* est regardé comme le premier poème narratif depuis Dryden ; il n'a pas d'égal, mentionne-t-on, comme traducteur de l'italien.

soin diligent. C'est surtout à ce travail de collation et de mise au point qu'il occupe ses dernières années. Son activité se modifie ; elle n'en est pas moins intéressante à suivre.

Le polémiste semblait avoir disparu en lui, quand subitement dans les derniers mois de sa vie on le voit réapparaître. Il est vrai que le sujet en valait la peine : on attaquait la poésie anglaise, on s'en prenait à Spenser, on critiquait ce que certaines de ses pages pouvaient avoir de pernicieux pour la morale. Et cette attaque — ce double blasphème aux yeux de Hunt — venait d'un prince de l'Eglise Catholique, le Cardinal Wiseman ! C'était plus qu'il n'en fallait pour faire sortir notre auteur de sa réserve ¹. Il contre-attaque, jugeant l'Eglise Catholique avec sévérité. Cette ultime défense de la poésie, qui parut même après sa mort, est rédigée sur le ton d'un réquisitoire ².

Mais ce n'est là qu'un incident dans cette fin apaisée d'une existence mouvementée. Leigh Hunt dans ses dernières années évite de se mêler aux manifestations du dehors. Il travaille à corriger *The Religion of the Heart* pour en éliminer tout ce qui serait inutilement agressif. Ni la politique extérieure de son pays, ni les événements de l'intérieur, ni les nouvelles doctrines sociales ne provoquent de commentaires de sa part ; il semble même qu'il s'en désintéresse. Son libéralisme de jadis n'est pas éteint, il s'est comme sublimé dans son idéalisme religieux.

Le vieil écrivain ne se mêle guère aux discussions littéraires ; s'il correspond aimablement avec les Browning, s'il continue à encourager de jeunes auteurs dignes de son appui, comme Dante Gabriel Rossetti, il ne prend plus la plume pour juger des nouveaux livres : il est d'une autre époque, et peut-être ses réactions n'auraient pas été accueillies avec faveur. Il reste pourtant fidèle à ses amis. Quand en 1858, Hogg publie sa *Vie de Shelley*, Leigh Hunt éprouve le besoin de protester contre les inexactitudes de cet ouvrage : il compose une longue lettre dans laquelle il évoque le tendre souvenir de l'ami disparu ; mais cette lettre resta inédite de son vivant, et il a fallu attendre jusqu'à 1927 pour qu'elle fût publiée ³. Il se livre à de petits travaux littéraires. Beaumont et Fletcher avaient été parmi ses auteurs favoris : il leur rend hommage, en en publiant des extraits en 1855, accompagnés d'une préface, mais en supprimant tout ce qui lui paraissait moralement répréhensible. C'était là un travail de librairie ; l'*Athenaeum* pouvait remarquer que sa préface n'avait rien de bien nouveau, ni de bien profond, même si elle était claire, agréable et pétillante ⁴.

La poésie conservait encore pour Hunt quelques attraits. Sans doute avait-il depuis longtemps renoncé à apparaître comme un grand poète. Il sentait les limites de son génie. Aussi ses poèmes originaux sont-ils assez rares dans cette période ; presque tous sont des récits en vers, courts ou longs, car il réussissait assez bien dans ce genre ⁵ ;

¹ Il en fut vivement ému. Cf. lettre à Edmund Peel, 4 nov. 1858. *Corr.*, vol. II, pp. 238-240 et lettre d'Edmund Peel à Leigh Hunt, 23 nov. 1858. Coll. Brewer.

² *Fraser's Magazine*, déc. 1859, vol. LX, pp. 747-766 : *English Poetry versus Cardinal Wiseman*.

³ *Leigh Hunt's Letter on Hogg's Life of Shelley*, éd. limitée à 100 exemplaires publiée par Luther A. Brewer, Cedar Rapids, Iowa, Etats-Unis d'Amérique, 1927. La lettre de Hunt (à Sir Percy Shelley) date du 2 juillet 1858. Hunt revient sur Shelley à propos de la publication des *Shelley Memorials* par Lady Shelley, *Spectator*, 13 août 1859.

⁴ *Athenaeum*, 1^{er} sept. 1855, pp. 593-594. Cf. aussi *Examiner*, 29 sept. 1855.

⁵ Dans *Household Words*, 4 sept. 1852, vol. V, p. 582 : *The Cup and the Lip* ; p. 585 : *Kilspindie* ; 18 sept. 1852, vol. VI, pp. 12-13 : *The Trumpets of Doolkarnein*.

deux d'entre eux, publiés en 1858, sont écrits à la manière de Chaucer et de Spenser ¹, il indique ainsi à quel type de poésie il entend se rattacher. Mais son effort consiste surtout à réunir ceux de ces récits en vers qu'il a publiés au cours de sa carrière ; avec une modestie excessive il les corrige et les fait précéder d'une nouvelle préface ; de là son recueil de *Stories in Verse*, publié par ses soins en 1855. Il fut bien accueilli, même si certains reprochèrent à l'auteur de se resservir trop souvent de ses œuvres ² ; le journal conservateur par excellence, *The Morning Post* ³, louait ce qu'il y avait de mélodieux dans son style et de tendre dans le sujet de ses récits, il les mettait bien au-dessus des œuvres récentes du Poète-Lauréat qui n'était autre alors que Tennyson ; d'autres se montraient plus réservés, reprochant à l'auteur de trop parler de lui ⁴, de s'exagérer l'importance de ses poèmes et de ses remarques sur la poésie ⁵, d'être au fond inférieur comme poète à ce qu'il était comme essayiste ⁶. Mais ces réserves sont exprimées avec des réticences et accompagnées de commentaires élogieux sur la délicatesse de ses récits en vers. Avec plus de recul, son œuvre poétique est jugée d'une façon plus saine ; on aime à en goûter certains aspects. Ces témoignages, ainsi que ceux qui lui parvenaient d'Amérique, pouvaient montrer à Hunt qu'il n'avait pas fait une œuvre vaine en composant son *Rimini* et les poèmes qui lui succèdent.

Lui-même à cette époque se rendait compte que l'essai était vraiment le genre qui lui convenait le mieux. Il avait été assez long à y venir, mais il y restera fidèle jusqu'à la fin de son existence. Nous le voyons ainsi reprendre en 1853 dans *Household Words* la série de ses promenades dans Londres, ou plutôt la continuer, car cette fois c'est dans la banlieue de Kensington, séparée alors de la métropole par une zone peu construite, qu'il s'attarde ⁷. Il y travaille encore en 1854 ⁸. Dès 1855, un marché ayant été passé avec les éditeurs Hurst et Blackett ⁹, ces essais sont réunis, corrigés, complétés et publiés sous le titre de *The Old Court Suburb ; or Memories of Kensington, regal, critical, and anecdotal*. L'accueil fait à cet ouvrage fut comparable à celui qu'avait reçu *The Town* quelques années plus tôt. On trouve bien quelques réserves : la *Literary Gazette*, dans un article par ailleurs favorable, regrette que l'auteur ait introduit dans son ouvrage plus de réflexions morales et religieuses qu'il n'était nécessaire ¹⁰ ; le *Spectator* constate que

¹ *Fraser's Magazine*, fév. 1858, vol. LVII, pp. 160-163 : *The Tapiser's Tale, attempted in the manner of Chaucer* ; mai 1858, vol. LVII, pp. 602-610 : *The Sheve of Faire seeming, attempted in the manner of Spenser, by Leigh Hunt*.

² *Examiner*, 28 av. 1855.

³ *Morning Post*, 15 sept. 1855. Que les temps avaient changé depuis l'époque de l'*Examiner* ! On peut mesurer l'évolution du goût anglais par ces jugements du journal conservateur.

⁴ *Athenaeum*, 12 mai 1855, p. 553.

⁵ *Literary Gazette*..., 2 juin 1855, pp. 340-341.

⁶ *Dublin University Magazine*, août 1855, vol. XLVI, pp. 226-227.

⁷ *Household Words*, 6 août 1853 : *Lounging through Kensington* ; 20 août 1853 : *Gore House* ; 3 sept. 1853 : *Kensington* ; 19 nov. 1853 : *Kensington Church* ; 3 déc. 1853 : *Kensington Worthies*. Leigh Hunt toucha £ 25 pour ces articles (Lettre de W. N. Wills, 2 déc. 1853, Coll. Brewer).

⁸ *Household Words*, 18 fév., 25 fév. 1854 : *Holland House. In two chapters*.

⁹ *British Museum, Add. Mss. 38.111, f. 133*. On devait tirer 750 exemplaires ; Hunt devait recevoir 25 livres à la publication, 25 à la vente de 500 exemplaires, 25 à celle de 600, 25 à celle de 700.

¹⁰ *Literary Gazette*..., 7 juin 1855, pp. 419-421.

le sujet est moins riche que celui de *The Town*¹. Mais ces réserves même s'accompagnent de remarques favorables ; l'on trouve ailleurs des éloges enthousiastes de la façon dont l'auteur savait faire revivre le passé, de ses observations personnelles et de son style à la fois vigoureux et gracieux². Les sept cent cinquante exemplaires de la première édition s'écoulèrent assez vite ; la même année l'on tira une seconde édition³ ; il y en eut une troisième dès 1860. Encouragé par ce succès, l'auteur entreprit de réunir les essais qu'il avait fait paraître dans l'*Atlas* de 1847 sur la partie ouest de Londres. Il devait ainsi compléter en trois volumes une sorte de guide historique et littéraire des principaux quartiers de Londres, de ceux surtout qu'il avait le mieux connus au cours de son existence. Nous l'y voyons travailler avec zèle dans ses dernières années. Il ne devait pas achever lui-même cette troisième partie : *A Saunter through the West End* ne parut qu'en 1861, deux années après sa mort⁴.

Entre temps, Leigh Hunt collaborait à des revues, traitant d'une façon discursive de questions se rapportant à la littérature, aux beaux-arts, aux événements du jour. En 1854, c'est dans la revue de son ami, le musicien Vincent Novello, qu'il écrit, revenant avec complaisance à quelques-uns de ses sujets favoris, les fêtes annuelles, les relations entre les belles-lettres et la musique, s'exprimant toujours avec une spontanéité qui a son charme⁵. L'année de sa mort, en 1859, il devient le collaborateur assez régulier d'une revue littéraire, qui depuis longtemps déjà signalait au public et critiquait avec soin les œuvres nouvelles, le *Spectator*⁶. Sa rubrique portait comme titre *The Occasional* : arrivé au terme de sa vie, il semblait vouloir pratiquer encore un genre qu'il avait illustré et contribué à répandre, celui d'une chronique personnelle, mais se rattachant toujours à des événements extérieurs, sorte d'essai à la mode du XVIII^e siècle, adapté selon les besoins du journalisme moderne. Par une singulière coïncidence, les deux derniers articles de cette ultime série, ceux des 13 et 20 août 1859, se rapportaient à Percy Bysshe Shelley : jusqu'au bout le souvenir du grand poète demeurait dans la mémoire de son ami fidèle⁷.

Leigh Hunt avant sa mort eut la satisfaction de voir représenter une autre de ses œuvres dramatiques. Nous avons dit avec quel zèle, dans la période qui suivit *A Legend of Florence*, il s'était mis à écrire,

¹ *Spectator*, 7 juillet 1855, pp. 710-711. La même idée est reprise sous une forme plus atténuée dans l'*Athenaeum* du 14 juillet 1855, pp. 809-811.

² *Examiner*, 21 juillet 1855, pp. 452-453 ; *Sharpe's London Magazine*, oct. 1855, p. 254 ; *Chambers's Journal*, 1^{er} déc. 1855, pp. 347-351.

³ Lettres de H. Blackett à C. S. Cheltnam, 1^{er} nov. 1855, offrant de tirer une nouvelle édition de 500 volumes ; Leigh Hunt recevait £ 25 à la vente de 400 vol. et £ 25 à la vente de 500, *British Museum, Add. Mss.* 38.111, f. 175, et de Hurst et Blackett à Hunt, 12 et 14 nov. 1855 renouvelant ces offres, Coll. Brewer.

⁴ *Spectator*, 6 juillet 1861 ; *Critic*, 6 juillet 1861. Leigh Hunt en parle dans des lettres à Ollier, 2 déc. 1856 et 12 mars 1858, *Corr.*, vol. II, pp. 206-207 et 211.

⁵ *Musical Times*, 1^{er} janv. 1854 : *Twelfth Night* ; 1^{er} fév. 1854 : *An Effusion upon Cream, and a Desideratum in English Poets* ; 15 mars 1854 : *On Poems of Joyous Impulse...* ; 1^{er} mai 1854 : *Eating-Songs* ; 15 juin 1854 : *On the combination of grave and gay* ; 1^{er} sept., 15 nov. 1854 : *An Organ in the House*. Signalons encore en 1857, dans *The National Magazine*, pp. 195-197, *Christmas-Day divided between two worlds ; or, fragment of a day-dream of the first heaven*.

⁶ *Spectator*, 15 janv., 22 janv., 29 janv., 5 fév. (*Spectator Supplement*), 12 fév., 26 fév., 19 mars, 9 av., 21 mai, 28 mai, 4 juin, 18 juin, 9 juillet, 30 juillet, 13 août, 20 août 1859.

⁷ 13 août 1859, pp. 834-835, *A word or two respecting the Shelley Memorials* ; 20 août 1859, *Corrections of the preceding Occasional*.

corriger, compléter diverses pièces. Les dernières années de sa vie le trouvent encore raturant, modifiant des manuscrits dont ne voulait aucun directeur de théâtre. Après le brillant, mais éphémère succès de sa « Légende », rares furent ses satisfactions d'auteur dramatique. La Légende elle-même fut reprise, mais ce furent là des représentations sans lendemain ¹. Il eut parfois l'espoir de faire représenter une de ses pièces : il lui fallait bientôt déchanter. Il ne réussit même pas à publier certains fragments dramatiques qu'il aurait aimé à faire connaître du public ². Enfin, en 1857 — l'année même où il commença à concevoir des craintes au sujet de S. Adams Lee —, on lui offrait de mettre à la scène *Lovers' Amazements*, dont il avait publié des fragments dans le *Leigh Hunt's Journal* ³. Cette fois il n'eut point de déception, mais il dut attendre la représentation de sa pièce jusqu'au 20 janvier 1858. Elle eut lieu au *Lyceum Theatre*. Le lendemain même, les quotidiens en donnaient des comptes rendus ⁴ : hélas ! malgré le respect que l'on doit à un auteur âgé, ils ne pouvaient s'empêcher de remarquer que l'action en était bien mince et que l'auteur avait moins réussi que dans la Légende. Les mêmes appréciations se retrouvent dans les hebdomadaires ⁵ : on y notait pourtant que le dialogue était poétique et brillant. Le public, s'il faut en croire les revues, avait accueilli cette tentative avec faveur. Malheureusement, le directeur du *Lyceum* fit faillite et les représentations furent bientôt suspendues ⁶. L'auteur ne perdit pas courage : dès le 24 février 1858, il mentionnait la possibilité d'écrire une autre pièce ⁷. Il n'en eut pas le loisir.

L'âge cependant commençait à peser sur lui. Sa santé, qui n'avait jamais été très bonne, fléchissait. On trouve dans les lettres de ses dernières années des longueurs, des redites, une complaisance excessive à parler de lui-même, de fatigantes considérations sur l'espoir qu'il avait d'une vie immortelle : ce sont là des signes de vieillesse. Les derniers portraits qu'on nous a tracés de lui nous montrent sa déchéance physique. Il donnait l'impression, nous dit S. C. Hall, d'une ruine qui se maintient ⁸ ; il était tout courbé ; bien que conservant leur douceur, ses yeux perdaient leur éclat ⁹. Forster remarque qu'avec ses traits délicats, ses grands yeux, ses longs cheveux gris et la petite cape de soie noire qu'il portait sur ses épaules, il ressemblait alors à un vieil abbé français ¹⁰. Charles Kent nous raconte une dernière visite qu'il fit au vieux

¹ Notons-en une à *Sadler's Wells* en sept. 1850, une devant la reine Victoria en janv. 1852 (Lettre de C. B. Phipps à Leigh Hunt, 25 janv. 1852 : « *Her Majesty is very glad that the selection of your play for her performance here was a source of gratification to you. It was strongly cast, beautifully acted, and very much admired* » (*British Museum, Add. Mss. 38.524, f. 30*), une à Manchester (Lettre d'Alexander Ireland, 27 oct. 1858, *Corr.*, vol. II, pp. 301-304).

² Cf. lettre de Westland Marston, sur du papier à en-tête de la *National Magazine Co.*, n. d. (fin de 1856?), *British Museum, Add. Mss. 38.111, f. 246-248*.

³ Lettre de Leigh Hunt à John Hunter, 5 fév. 1857, *Corr.*, vol. II, pp. 229-231.

⁴ *Morning Chronicle, Times, Morning Post*, 21 janv. 1858.

⁵ *Examiner, Spectator, Athenaeum*, 23 janv. 1858. Leigh Hunt mentionne son succès dans une lettre à Procter, 24 fév. 1858, *Corr.*, vol. II, pp. 257-258, MS dans la Coll. Brewer.

⁶ Lettre de Leigh Hunt à Edmund Peel, 4 nov. 1858, *Corr.*, vol. II, pp. 238-240, *British Museum, Add. Mss. 38.111, f. 366-369*.

⁷ Lettre Ms de Leigh Hunt à J. W. Dalby, 24 fév. 1858, Coll. Brewer.

⁸ S. C. HALL, *Retrospect of a long life*, vol. II, p. 150.

⁹ S. C. HALL, *A book of memories of the great men and women of the age from personal acquaintance*, p. 253.

¹⁰ J. FORSTER, *Dickens*, p. 123, note.

poète à Hammersmith, le 9 août 1859 : il était assis dans son fauteuil, solitaire, méditatif. Il avait conservé, nous dit Kent, son sens du beau et en même temps un certain goût pour le bizarre ; la vie dans toutes ses manifestations continuait à l'intéresser ; mais il aimait par-dessus tout à examiner les problèmes de l'au delà ¹.

On le transporta pour le mieux soigner chez son parent par alliance, Charles Reynell, à Putney, 41 *High Street* ; ses amis espéraient que le changement d'air lui ferait du bien. Il continua à décliner, mais presque jusqu'au dernier moment il conserva la force d'écrire : il indique à Edmund Ollier le 19 août qu'il est bien malade ² ; il écrit à sa fille le lendemain que Lady Shelley est venue le voir et qu'il espère pouvoir aller à Boscombe pour se remettre ³ ; le 24 août il envoie une lettre à Lady Shelley ⁴ : les médecins, dit-il, lui ont donné de l'espoir.

Il s'éteignit quatre jours plus tard, le 28 août 1859, entouré des membres de sa famille. Ses obsèques, très simples, furent célébrées le jeudi 1^{er} septembre 1859. Il avait choisi pour y être enterré un petit cimetière du Nord-Ouest de Londres, *Kensal Green Cemetery* ; la destinée voulut que, quelques années plus tard, Thackeray, qu'il avait connu, fut inhumé non loin de lui. Il n'y eut qu'une assistance peu nombreuse à son enterrement, ses fils Thornton et Henry, son gendre Mr. Cheltnam, quelques amis inconnus ; Reynell, Joseph Severn, Mr. Moran, de la légation américaine, qui avait cherché vainement à élucider le mystère de S. Adams Lee, Edward J. Trelawny avaient tenu à l'accompagner. On s'étonne de bien des absences. Une fois de plus, cet homme, dont on a pourtant célébré les illustres amitiés, était abandonné par ses amis littéraires.

¹ Ch. KENT, *Footprints on the road*, dans le chapitre : *Leigh Hunt : The Town poet*, pp. 165-175.

² Lettre de Leigh Hunt à Edmund Ollier, 19 août 1859, *Corr.*, vol. II, pp. 311-312.

³ Lettre de Leigh Hunt à Jacintha Cheltnam, 20 août 1859, *Id.*, vol. II, p. 312.

⁴ Lettre de Leigh Hunt à Lady Shelley, 24 août 1859, *Id.*, vol. II, pp. 312-313.

POST MORTEM

Il ne saurait être question d'entreprendre ici une étude de la fortune littéraire de Hunt depuis sa mort jusqu'à nos jours. Une pareille étude nous ferait sortir du cadre qui a été fixé à cet ouvrage ; on en trouvera du reste les éléments dans sa nouvelle bibliographie ¹. Il peut être intéressant néanmoins de relever quelques jugements qui furent portés sur notre auteur peu après sa mort et d'indiquer l'effort qui fut tenté par ses amis pour réparer l'oubli dans lequel ils l'avaient laissé tomber. Ainsi se complètera, au moyen de documents contemporains, le portrait de l'auteur de *Rimini* : c'est le procédé qui a été suivi dans cet ouvrage. Il se terminerait d'une façon illogique, si on l'arrêtait brusquement au terme de la vie de l'auteur.

*
* *

*I heard ; and sudden clouds came o'er the day :
And, in communion with the weeping skies,
Were heavy hearts and tear-suffused eyes,
Unwont to let external signs betray
The secret pangs that on our spirits prey... ²*

Ces quelques vers d'un court poème expriment le sentiment poignant qu'éprouvèrent les amis de Hunt à sa mort. Forster, qui pouvait pourtant se plaindre de la négligence d'un homme qu'il avait beaucoup aidé, écrivait à Thornton pour lui faire part de sa douloureuse surprise :

It makes me very, very sad to see your father's death. It has come upon me with a dreadful shock — indeed — for, from intimations lately given in the Spectator, I supposed him to be more than usually well ³.

Ce que pleurait l'entourage de Hunt, c'était l'homme, son aspect aimable, sa main toujours tendue, son visage sérieux et accueillant à la fois, sa conversation pétillante, son cœur très bon.

Quelque chose de personnel se mêle aussi aux notices nécrologiques, nombreuses, qui parurent à la mort de Hunt : il avait si souvent parlé

¹ A la fin de notre second volume : *Leigh Hunt, II. L'Œuvre*.

² « J'ai reçu la nouvelle, et tout à coup des nuages sont venus obscurcir le jour ; et, d'accord avec les cieux qui pleuraient, nous avons eu le cœur gros, et nos yeux, inaccoutumés à laisser trahir par des signes extérieurs les violentes et secrètes douleurs qui rongent nos esprits, se sont baignés de larmes... » J. W. DALBY, *Tales, Songs and Sonnets*, 1866, p. 104 : *On the death of Leigh Hunt*.

³ « La nouvelle de la mort de votre père m'a rendu extrêmement triste. Elle m'a frappé d'une façon terrible certes, car d'après les indications que donnait récemment encore le *Spectator*, je croyais que sa santé était particulièrement bonne. » Lettre MS de John Forster à Thornton Hunt, 29 août 1859, Coll. Brewer.

de lui-même dans ses écrits qu'on avait l'impression de le connaître. L'*Examiner* notait qu'il avait conservé jusqu'au bout sa vivacité et son égalité d'humeur, qu'il s'intéressait à la révolte des Italiens contre la domination autrichienne et que Trelawny — dont le nom évoque aussi certaines scènes d'Italie — était présent aux obsèques¹. On trouvait partout de longues récapitulations de la carrière et de l'œuvre de Leigh Hunt². L'époque victorienne considérait volontiers comme l'un des siens ce farouche batailleur de jadis qui, à vrai dire, s'était bien amendé depuis. Certains — la chose était inévitable — évoquaient les illustres amitiés dont pouvait se flatter le disparu. Mais, remarquons-le bien, ce que les contemporains de la mort de Hunt saluaient avant tout en lui, c'était ses qualités personnelles : son courage, son libéralisme, sa tendresse, son sens artistique, son imagination, sa fantaisie. Le *Spectator*, qui, tout récemment encore, contenait ses articles, donnait le 3 septembre 1859 un dernier *Occasional*, dû selon toute vraisemblance à Edmund Ollier, le fils de son ami ; les qualités primordiales de Hunt, disait cet article, celles qui expliquaient ses autres qualités, étaient la sincérité et la sympathie³. Le *Cornhill Magazine*, que dirigeait Thackeray, publiait en janvier 1860 une fort belle étude sur l'homme et l'écrivain : on y notait quelque chose d'américain dans ses traits et dans ses manières ; on voyait surtout en lui un homme de lettres inapte à comprendre les sciences et tout ce qui se rapporte aux côtés matériels de l'existence, mais prompt par contre à embellir ce qu'il voyait et sentait grâce à sa fantaisie, son imagination, son sens du beau, ses réminiscences⁴. Peu de temps après, la *North British Review*, dans une longue étude due peut-être à John Forster, rappelait les attaques cinglantes dirigées contre le rédacteur de l'*Examiner* ; l'auteur déclarait qu'elles avaient empêché le public anglais d'apprécier Leigh Hunt à sa juste valeur ; il s'efforçait pour sa part de faire ressortir ce qu'il avait d'original, de délicat et de riche dans son œuvre⁵. Au terme de son existence, Leigh Hunt était jugé avec une sympathie évidente ; malgré son âge, bien qu'il eût cessé de participer d'une façon très active à la vie de son temps, il est certain que sa disparition laissait un vide dans les lettres anglaises.

Thornton Hunt, désireux de glorifier son père, publia peu de temps après sa mort une nouvelle édition de l'Autobiographie, revue et corrigée par l'auteur, et un nouveau recueil des Œuvres Poétiques, établi, déclarait-on, par le poète. Il faut avouer que ces deux ouvrages souffrent des circonstances dans lesquelles ils furent composés et publiés. Déjà l'édition de 1850 de l'Autobiographie prêtait à la critique :

¹ *Examiner*, 29 août 1859.

² *Daily News*, 31 août 1859 ; *Athenaeum*, 3 sept. 1859, pp. 305-306 ; *Atlas*, 3 sept. 1859 ; *Critic*, 3 sept. 1859, N. S., vol. XIX, pp. 219-220 et 24 déc. 1859, N. S., vol. XIX p. 494 ; *Illustrated London News*, 10 sept. 1859 ; *Christian Spectator*, mars 1860, vol. I, N. S., n° III, pp. 173-186 : Leigh Hunt, De Quincey, Macaulay (signé H. W. P.).

³ *Spectator*, 3 sept. 1859, pp. 905-906 : *The Occasional*, signé E. O. (rep. dans *Littell's Living Age*, Boston, 22 oct. 1859, vol. LXIII, pp. 213-214) ; cf. aussi pp. 911-912 : *Leigh Hunt: A memoir of his life*.

⁴ *Cornhill Magazine*, janv. 1860, vol. I, n° 1, pp. 85-95 : *A man of letters of the last generation*, rep. dans *Littell's Living Age*, 18 fév. 1860, n° 820, vol. LXIV, pp. 421-427.

⁵ *North British Review*, nov. 1860, vol. XXXIII, pp. 356-380 (une note Ms dans la coll. Forster porte à la fin l'indication : John Forster ; selon une autre note Ms de la coll. Ireland, cet article serait dû à Gerald Massey), rep. dans *Littell's Living Age*, 5 janv. 1861, vol. LXVIII, pp. 29-43.

de longs chapitres (empruntés en grande partie au *Lord Byron*) traitaient de la jeunesse ; les années plus récentes avaient été sacrifiées. Leigh Hunt avait eu le dessein de la corriger ; il y avait travaillé avec soin dans les dernières années de sa vie. Malheureusement il n'avait pas cherché à rétablir le déséquilibre fondamental qui se trouvait dans l'ouvrage, se contentant de le compléter, c'est-à-dire d'y ajouter une sorte de post-scriptum où l'on retrouve la trace de ses préoccupations religieuses. Thornton, lui, pressé sans doute de publier, n'avait fait qu'intercaler quelques notes ici et là. L'ouvrage n'en était pas sensiblement amélioré. Quant au recueil des Œuvres Poétiques, venant après ceux de 1819, de 1832, de 1844, de 1855 (*Stories in Verse*), de 1857, (l'édition américaine révisée par l'auteur), ce n'était guère qu'une compilation. Leigh Hunt avait annoncé, dans la préface de *Stories in Verse*, deux nouveaux recueils destinés à compléter cet ouvrage : des *Miscellaneous Poems* et des *Dramas*. C'est peut-être avec l'intention de préparer ces ouvrages qu'il s'était mis au travail. Mais il doit abandonner son dessein. Le contrat qu'il passe avec la maison Routledge et C^{ie} le 13 juin 1859 spécifie qu'il devait préparer une édition complète de ses œuvres en vers ¹ ; James F. Fields, l'éditeur américain, lui conseille peu après d'écarter de cette publication les œuvres dramatiques ² ; peut-être se réservait-on de les publier à part. En tout cas, le nouveau recueil reproduit de nombreux poèmes des *Stories in Verse* ; les efforts de l'auteur avaient consisté surtout à classer ses œuvres et c'était là une tâche qui ne s'imposait guère. Pour Thornton, ce fut uniquement un travail de librairie dont il devait recevoir les profits ³. Ni l'un, ni l'autre de ces deux ouvrages n'était nécessaire à la réputation de Hunt. La nouvelle édition de l'Autobiographie, publiée le plus tôt possible après sa mort, fut l'objet de notices courtes, mais élogieuses sur l'existence vaillante, mais malheureuse de l'auteur ⁴. Quant au nouveau recueil de poèmes, il semble avoir eu pour résultat principal de provoquer une critique sévère de la *Saturday Review* ⁵.

Thornton Hunt fut mieux inspiré en préparant la publication de *A Saunter through the West End* en 1861 ⁶, et, l'année suivante, de la correspondance de son père. Pour ce dernier ouvrage, Thornton utilise les papiers de Hunt et s'adresse à tous ceux de ses amis qui avaient conservé ses lettres. Il faut croire que la correspondance de Hunt était très abondante et que, par amitié ou par respect, l'on conservait assez

¹ Lettre Ms signée Chapman pour Routledge et Compagnie, 16 juin 1859. Le contrat stipulait que l'édition serait de 3.000 exemplaires et que l'auteur toucherait 70 livres ; si l'on tirait et vendait plus de 3.000 exemplaires, il recevrait 6 pence par volume. Ce document nous a été montré à Londres en 1927 par Mr. Stonehill.

² Lettre Ms de James F. Fields, Bouchurch (Ile de Wight), 19 juillet 1859 : il suggère à Hunt de demander 9 pence au lieu de 6 ; il y est question aussi de S. Adams Lee.

³ *Memorandum of Agreement between Thornton Hunt and Routledge...*, 3 av. 1860. Les termes étaient ceux du premier contrat, sauf en ce qui concerne la rétribution initiale de Thornton Hunt, portée à 75 livres ; par contre aucune édition des œuvres de Hunt d'un prix inférieur à 5 shillings ne pouvait être faite sans le consentement des éditeurs, Coll. Brewer.

⁴ Nous avons parlé déjà de l'article de Ch. Dickens : *Leigh Hunt, A Remonstrance (All the Year Round*, 24 déc. 1859). Cf. *Critic*, 21 janvier 1860 ; *Saturday Review*, 28 janv. 1860 ; *Spectator*, 18 fév. 1860.

⁵ *Saturday Review*, 26 mai 1860, vol. IX, pp. 683-685, rep. dans *Littell's Living Age*, 14 juillet 1860, vol. LXVI, pp. 125-127. Cf. aussi *Critic*, 19 mai 1860.

⁶ Nous en avons déjà parlé ; nous n'y reviendrons plus. Nous ne parlerons pas davantage ici du *Book of the Sonnet* publié aux Etats-Unis qui provoqua peu de réactions en Angleterre, ni de diverses éditions et rééditions d'œuvres de l'auteur.

volontiers ses lettres. Car les deux volumes de la Correspondance sont bien remplis. Thornton fit un tri, supprima tout ce qui lui semblait moins important ou de nature à diminuer l'idée qu'on se faisait de son père ; très souvent il ne donna que des fragments de lettres. Naturellement le plus grand nombre des lettres conservées étaient des lettres récentes, si bien que l'on observe dans la Correspondance un déséquilibre comparable à celui de l'Autobiographie ; seulement il se produit en sens inverse, les dernières années de Hunt étant celles sur lesquelles ses lettres apportent le plus de renseignements ¹. Thornton s'efforça de mettre un peu d'ordre dans une masse imposante de documents hétéroclites ; il n'y réussit que d'une façon imparfaite en groupant les lettres d'après les résidences de son père, puis d'après ses correspondants. Le tout fut accompagné d'un commentaire personnel qui nous apporte d'utiles indications, bien qu'il tourne volontiers au panégyrique. Dans l'ensemble, c'était un ouvrage composé trop vite. Il apportait sur la vie de Leigh Hunt une quantité de détails inutiles ; il ne précisait guère l'image qu'on se faisait de lui. Il fut assez sévèrement critiqué et quelques-unes des observations qui s'adressaient au livre de Thornton rejaillirent sur son père. L'*Athenaeum*, par exemple, qui trouvait le ton général de l'ouvrage trop apologétique, expliquait ensuite que Leigh Hunt comme épistolier était seulement une étoile de deuxième grandeur : il y avait dans ses lettres, disait-il, trop de sentimentalité un peu fade ². La *Saturday Review* voyait là trop de notes qui ne contenaient rien et déclarait que Leigh Hunt y apparaissait trop comme un faible penseur ³. Le *Spectator* allait encore plus loin et lui reprochait ses faiblesses, ses petitesesses et son tempérament sensuel, ce qui lui valut du reste une assez sévère réplique d'Edmund Ollier ⁴. Dans l'ensemble, malgré quelques articles favorables ⁵, le livre de la Correspondance n'atteignait pas son but : au lieu de faire ressortir les mérites de Leigh Hunt, il le desservait.

Après ces publications précipitées de Thornton Hunt, divers amis de l'auteur devaient s'efforcer d'honorer sa mémoire. L'un d'eux, Alexander Ireland, directeur du *Manchester Examiner*, montrait envers Leigh Hunt depuis 1847 une admiration et une affection touchantes. Non content de célébrer ses louanges, il songea à établir une bibliographie de l'œuvre de Hunt, accompagnée d'extraits qu'elle avait provoqués. Il réunit à cette intention une volumineuse et riche documen-

¹ Malgré tout, les deux ouvrages mis bout à bout donneraient une idée incomplète et sur certains points confuse de l'auteur. Plusieurs lettres de Leigh Hunt ont été rééditées depuis (voir notre bibliographie). Nous en avons trouvé un grand nombre d'inédites, notamment au *British Museum* et dans la coll. Brewer : on en trouvera des extraits dans cet ouvrage. Mr. Brewer, qui nous a donné la permission d'utiliser tout ce que nous voudrions, préparait une édition à tirage limité des lettres en sa possession, qui rendra de gros services si elle est publiée. Il n'y aurait guère lieu selon nous de publier un nouveau recueil des lettres de Hunt, aussi complet que le permettent les méthodes de recherche modernes ; ce serait une besogne longue et assez peu utile.

² *Athenaeum*, 1^{er} mars 1862, pp. 287-289. A la même date article dans le *Critic* (qui mentionne déjà la Correspondance le 22 fév.) et dans l'*Examiner* (rep. dans *Littell's Living Age*, 12 av. 1862, vol. LXXIII, pp. 107-109).

³ *Saturday Review*, 8 mars 1862, pp. 272-273.

⁴ *Spectator*, 15 mars 1862, pp. 300-301, rep. dans *Littell's Living Age*, 25 oct. 1862, vol. LXXV, pp. 151-153. La protestation d'Ollier paraît dans le numéro du 22 mars, p. 327 ; Ollier compose aussi un article sur Hunt : *A literary life*, qui paraît dans *All the Year Round*, 12 av. 1862, pp. 115-120, rep. dans *Littell's Living Age*, 21 juin 1862, vol. LXXIII, pp. 585-591.

⁵ *Chambers's Journal*, 26 av. 1862, vol. XVIII, pp. 266-270 ; *Atlantic Monthly*, Boston, mai 1862, vol. IX, p. 653.

tation qui se trouve encore à la Bibliothèque Publique de Manchester. De plus, esprit méthodique, clair, judicieux, Ireland sut ordonner, choisir, présenter les références et les extraits qu'il avait préparés. Il joignit la bibliographie de Hunt à celle de Hazlitt, ce qui, somme toute, n'était pas une association malheureuse. Le résultat de son effort fut un recueil compact et riche de substance. On n'y saurait trouver certes toutes les références que les critiques et les études postérieures sur Hunt ont permis depuis de découvrir. Mais, sous la forme qu'elle avait, la bibliographie d'Alexander Ireland, qui parut en 1868, était le guide le plus sûr qui permit au public anglais d'alors de se reconnaître dans l'œuvre abondante de notre auteur. C'était la preuve que l'on s'intéressait encore à lui. Par une réaction curieuse, elle devait provoquer à Manchester même, dans une revue locale, trois articles très sévères, remplis d'insinuations malveillantes, de celui qui avait été l'associé de Hunt dans l'entreprise malheureuse du *Leigh Hunt's Journal*, John Stores Smith¹. Par contre, plusieurs critiques favorables parurent de l'ouvrage d'Ireland². Une fois de plus, on pouvait constater que, s'il restait encore quelques inimitiés contre Hunt, le sentiment général à son égard était un sentiment d'affection et de respect pour une vie laborieuse et une œuvre sincère.

Une dernière occasion allait être donnée aux contemporains des derniers jours de Hunt de manifester leur attachement à sa mémoire. Plusieurs de ses amis s'avisèrent que sa tombe à *Kensal Green* était indigne d'un homme qui avait eu un rôle important dans les lettres anglaises. Dès 1865, un comité se forma pour élever un monument plus approprié : ce comité comprenait entre autres Thomas Carlyle, Macready, Sir Percy Shelley, B. W. Procter, Robert Chambers. On lança des appels dans les journaux ; si nous en croyons S. C. Hall³, il y eut cent vingt-deux souscripteurs ; parmi ceux-ci, Dickens, Forster, Sir E. L. Bulwer Lytton, John Ruskin. Malheureusement, on ne réunit pas assez d'argent. Il fallut reprendre toute l'affaire ; S. R. Townshend Mayer, qui devait s'efforcer dans divers articles de réhabiliter Hunt, joua alors un rôle actif ; le 26 octobre 1868, nous trouvons que le comité du monument de Leigh Hunt se réunit sous la présidence de Robert Browning⁴. Il lui fallut un an d'efforts pour arriver au résultat voulu. Le 19 octobre 1869, en présence des souscripteurs et sous la présidence de Lord Houghton, l'on inaugura le buste qui aujourd'hui

¹ *Free Lance*, 4 av. 1868, pp. 109-110, *Leigh Hunt* ; 11 av. 1868, pp. 113-115, *Leigh Hunt's Journal* ; 25 av. 1868, pp. 133-135, *Leigh Hunt (Conclusion)*. Dans la coll. Ireland se trouve une réponse Ms de Thornton Hunt, publiée depuis dans le *Times Literary Supplement*, 30 août 1923.

² *Pall Mall Gazette*, 15 mars 1868 ; *Notes and Queries*, 28 mars 1868 ; *London Review*, 25 av. 1868, vol. XVI, 30 août 1923, pp. 413-414 ; *Times*, 7 mai 1868. Cf. aussi *Manchester Examiner and Times*, 7 mai 1868 (peut-être d'Ireland lui-même ; a tait l'objet d'un tirage à part avec quelques additions, rep. en partie dans *Littell's Living Age*, 4 juillet 1868, 4^e série, vol. X, p. 26).

³ S. C. HALL, *Retrospect of a long life*, vol. I, pp. 149-153.

⁴ Toute cette partie est établie d'après des documents, pour la plupart inédits, que nous avons consultés dans les collections Ireland et Brewer. D'après ces documents, les trois principaux instigateurs du mouvement auraient été au début S. C. Hall, S. R. Townshend Mayer et Edmund Ollier. Mais ils se disputèrent. Il fut question en 1868 d'obtenir une niche à Westminster (lettre de Robert Browning à Townshend Mayer, 27 nov. 1868), ce qui aboutit à un refus. Au moment du règlement final, il y eut des difficultés avec l'auteur du monument, Mr. Durkam, comme si les questions d'argent devaient toujours intervenir à propos de Hunt : l'affaire ne fut réglée que le 10 mars 1870.

encore surmonte la tombe de Leigh Hunt. Comme le faisait remarquer un journal du temps, c'était là une sorte de remontrance que le règne de Victoria, plus tolérant, adressait à l'époque du Prince Régent ; Leigh Hunt n'était plus, les effets de ses campagnes en faveur de réformes continuaient à se faire sentir. Lord Houghton dans un discours plein de mesure célébra la piété de Hunt, son dévouement, ses dons de critique et de poète. On s'efforçait de faire ressortir alors ce qu'il y avait eu de meilleur en lui. L'inscription, choisie par le comité de Robert Browning pour orner la tombe de Hunt, le dernier vers de son petit poème d'*Abou Ben Adhem*, nous semble parfaitement appropriée :

Write me as one that loves his fellow men ¹.

Vu le 23 octobre 1933
 Pour le Doyen de la Faculté des Lettres
 de l'Université de Paris,
 L'Assesseur,
 J. VENDRYÈS.

Vu
 et permis d'imprimer,
 Le Recteur
 de l'Académie de Paris,
 CHARLÉTY.

¹ Parlez de moi comme d'un homme qui aime ses semblables.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	7
CHAPITRE I. — Les débuts (1784-1813)	15
I. LES ASCENDANTS, 15-21. — Ancêtres, 15 ; le père de Hunt, 16 ; sa mère, 19. II. PREMIÈRES ANNÉES (1784-1791), 21-25. — Les frères, 21 ; l'enfance de Hunt, 22. III. L'ÉCOLE DE « CHRIST'S HOSPITAL », (1791-1799), 25-32. — L'admission, 25 ; les camarades, 26 ; maîtres et études, 28. — Les essais du <i>Monthly Preceptor</i>, 29. — Goûts et dispositions du jeune Hunt, 30. IV. LE JEUNE PRODIGE DE LA LITTÉRATURE (1800-1807), 33-48. — <i>Juvenilia</i>, 33 ; essais divers en vers, 34 ; hésitations, voyages, 36. — Le jeune fiancé, les lettres à la fiancée, 37. — Lectures, réflexions, 41 ; activité littéraire, 43 ; le <i>News</i>, 44 ; les <i>Critical Essays</i>, 45 ; les <i>Classic Tales</i>, 47. V. LES PREMIÈRES ANNÉES DE L'« EXAMINER » (1808-1813), 49-68. — Les débuts de l'hebdomadaire, 49 ; son caractère, 53 ; son succès, 56. — Relations nouvelles, 59. — Le <i>Reflector</i>, 62. — Poursuites, 64, et condamnation, 65.	
CHAPITRE II. — La gloire et les premiers revers (1813-1825) . .	69
I. LA PRISON (1813-1815), 69-83. — Hunt en 1813, 69 ; sa réputation, 74 ; ses illustres visiteurs, 75. — L'<i>Examiner</i> de 1813 à 1815, 79 ; projets, publications nouvelles, 81. II. LA SORTIE DE PRISON. DÉCLIN DE L'« EXAMINER » ET ENTREPRISES NOUVELLES (1815-1821), 83-108. — Le retour à la vie normale, 83 ; la question d'argent, 87. — L'<i>Examiner</i> après 1815, sa riche variété, 91, déclin, 96. — <i>The Story of Rimini</i>, 97 ; autres œuvres en vers, 100. — Théâtre, 102 ; les <i>Literary Pocket Books</i>, 102. — L'<i>Indicator</i>, 104. III. LA « COCKNEY SCHOOL ». AMITIÉS, BROUILLES, QUERELLES, HOSTILITÉS, 108-137. — Leigh Hunt fut-il un chef d'école ? 108 ; ce que fut la <i>Cockney School</i>, 110. — Amitiés et brouilles : Byron, 114 ; Moore, 116 ; Haydon, 117 ; Lamb, 118 ; Hazlitt, 119 ; Keats, 121. — Shelley, l'ami fidèle, 126. — L'offensive des revues conservatrices, 130 : la <i>Quarterly Review</i>, 131 ; <i>Blackwood's</i>, 133, petites revues, 136. IV. LE VOYAGE EN ITALIE. LE « LIBERAL » (1821-1825), 137-167. — Le projet du <i>Liberal</i>, 137 ; le voyage en Italie, 142 ; l'arrivée, 143, discussions, 144, mort de Shelley, 145, Hunt sous le toit de Byron, 145. — La publication de la revue, sa réception, 148. — La controverse avec John Hunt au sujet de l'<i>Examiner</i>, 156. — Florence, 160, ralentissement de l'activité litté-	

raire de Hunt, 162, les essais de la *New Monthly Magazine*, 165, tentatives diverses, 166.

CHAPITRE III. — **Années de luttes et de misères** (1825-1840) . 169

- I. LE RETOUR EN ANGLETERRE. « LORD BYRON AND SOME OF HIS CONTEMPORARIES » (1825-1830), 169-187. — Retour au pays natal, 169 ; la réadaptation, ses difficultés, 170, suite des discussions avec John, 173. — *Lord Byron and some of his contemporaries*, 175, effets funestes de cette publication, 180. — *Le Companion*, 183. — Une misère noire, 183.
- II. NOUVELLES PUBLICATIONS : LE « CHAT OF THE WEEK » ET LE « TATTLER » (1830-1833), 187-201. — Les Hunt vers 1830, 187 — *Le Chat of the week*, 191 ; *le Tatler*, 192 ; collaborations diverses, 195 ; *Christianism*, 196, *Sir Ralph Esher*, 197 ; les *Poetical Works* (1832), 198.
- III. CHELSEA. LEIGH HUNT ET CARLYLE. TENTATIVES DIVERSES (1833-1839), 201-226. — Difficultés rencontrées par Hunt : l'époque, 201, sa médiocre santé, 202, ses charges, 203, ses embarras d'argent, 204. — Sympathies et amitiés nouvelles, 206 ; les Hunt et les Carlyle, 208 ; attitude plus favorable de la critique, 214 ; l'optimisme souriant de l'auteur, 215. — Publications diverses, leur caractère, 217 ; le *Leigh Hunt's London Journal*, 219 ; le *Monthly Repository*, 222 ; expédients nouveaux, 225.

CHAPITRE IV. — **La vieillesse** (1840-1859) 227

- I. « A LEGEND OF FLORENCE ». TENTATIVES POUR RÉUSSIR AU THÉÂTRE (1840-1843), 227-239. — *A Legend of Florence* : préparation, représentation, succès, 227. — Hunt et l'époque victorienne, son évolution, 231 ; diversité et caractère aimable de sa production, 233. — Une collaboration difficile ; Macvey Napier et Macaulay, 235. — Echecs auprès des directeurs de théâtres, 237.
- II. LEIGH HUNT À KENSINGTON : UNE ACTIVE VIEILLESSE (1844-1851), 239-267. — Un séduisant vieillard, 239 ; son absence de sens pratique, 242, et l'aide de ses amis, 243 ; la pension royale, 244 ; les représentations d'amateurs à son bénéfice, 245. — Un regain de popularité, 248 ; réédition de ses poèmes (1844), 251 et d'autres œuvres, 253 ; l'Autobiographie, 253. — *Imagination and Fancy*, 257 ; *Wit and Humour*, 259 ; *Stories from the Italian Poets*, 260 ; l'amateur de belles-lettres, 262 ; le retour au genre de l'essai, 262, succès de *The Town*, 263 ; divers, 264. — Une entreprise malheureuse : le *Leigh Hunt's Journal*, 265.
- III. LES DERNIÈRES ANNÉES (1851-1859), 267-286. — La retraite, 267 ; deuils, 268. — L'affaire Skimpole : Hunt et Dickens, 269 ; l'affaire S. Adams Lee, 275. — Hunt vu par ses visiteurs américains, 278 ; *The Religion of the Heart*, 280 ; dernières publications, l'apaisement du vieil écrivain, 281. — Derniers moments, 285.

Post mortem 287

Hunt et l'opinion anglaise à sa mort, 287. — Thornton Hunt : publications posthumes, 288. — La bibliographie d'A. Ireland, 290 ; le monument de *Kensal Green*, 291.

NOTES. — Nous donnons quatre portraits de Hunt aux périodes principales de sa carrière, qui correspondent à nos quatre chapitres :

Frontispice : Leigh Hunt vers 1846, par Margaret Gillies (*National Portrait Gallery*).

P. 14 : Leigh Hunt à l'époque de *Juvenilia*. Miniature de R. Bowyer.

P. 70 : Leigh Hunt vers 1821, par B. R. Haydon (*National Portrait Gallery*).

P. 168 : Leigh Hunt à cinquante ans (1834). Eau-forte de Daniel Maclise.

Pour les appendices, la bibliographie et l'index alphabétique, se reporter à la fin de notre seconde étude : *Leigh Hunt. II. L'Œuvre*.

